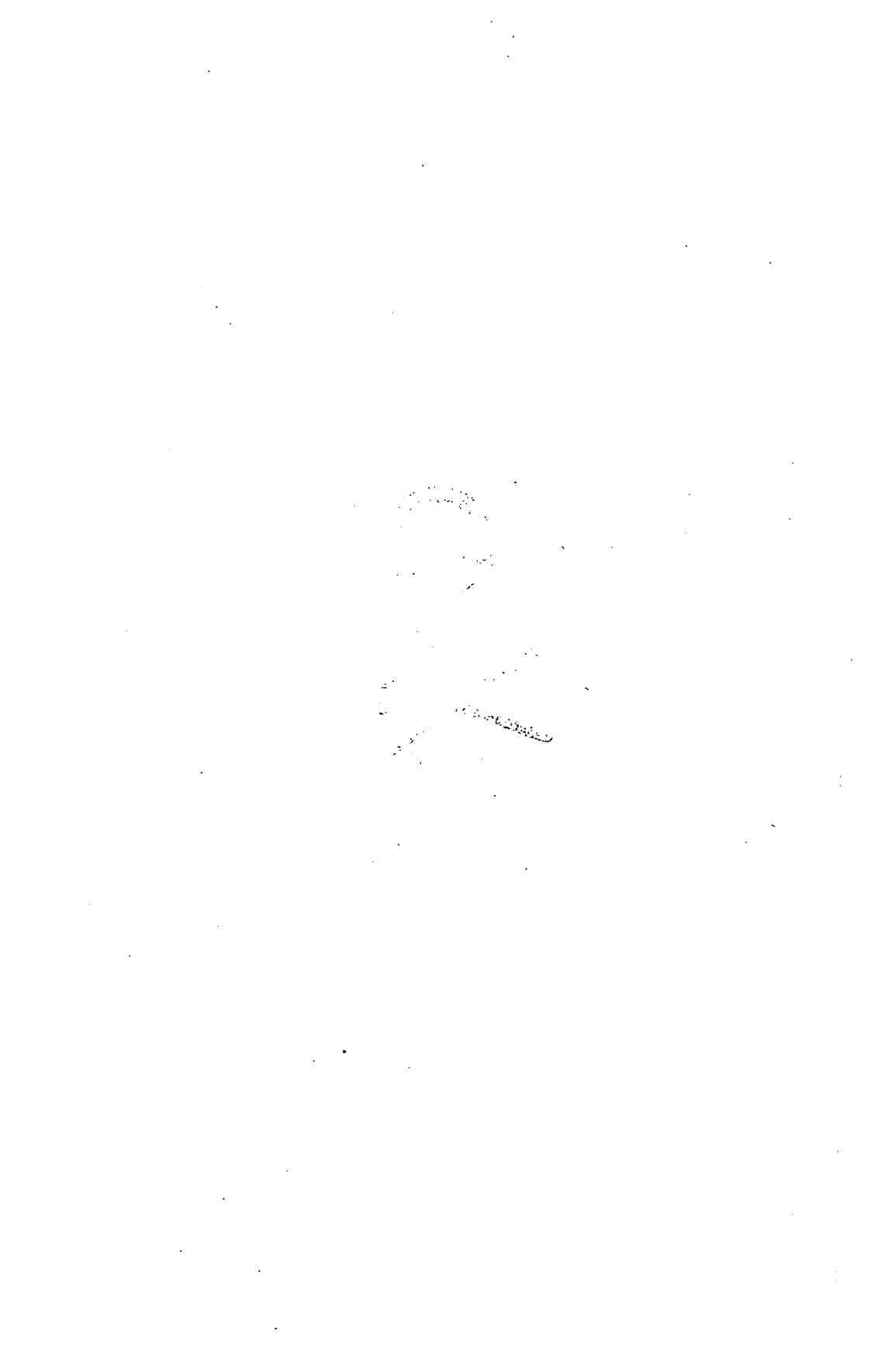


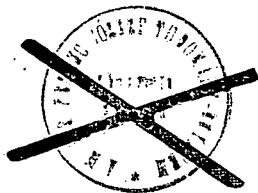
REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES





D'après un portrait de GYULA TURJ.

JOSEPH SZINNYEI
professeur de linguistique ouralo-altaïque
à l'Université de Budapest.



+

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR,

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

6^e ANNÉE — 1928

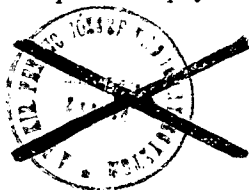


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays*



50273



JOSEPH SZINNYEI

A L'OCCASION DE SON 70^e ANNIVERSAIRE

Le jour de l'Ascension 1927 a été un jour de réjouissance pour la linguistique hongroise, nous dirons même : pour le monde scientifique hongrois. Elèves et collègues, périodiques hongrois et étrangers, institutions et sociétés savantes, ont exprimé à JOSEPH SZINNYEI leur respect, leur affectueux attachement et leur gratitude et salué en lui l'éminent professeur de l'Université de Budapest, le chef des linguistes hongrois, le maître universellement reconnu de la linguistique finno-ougrienne comparée, qui entraît ce jour-là dans la soixante et onzième année de sa vie harmonieuse de savant.

A l'abri des orages du monde et des passions, c'est dans une activité scientifique ininterrompue que s'est écoulée jusqu'ici l'existence de M. Szinnyi. Fils d'un éminent bibliographe (auteur d'un grand Dictionnaire bio-bibliographique hongrois), il était encore sur les bancs du collège quand il fit paraître son premier essai (1874), et fréquentait l'Université lorsque ses études sur l'histoire de la littérature et de la civilisation hongroises — entre autres deux monographies étendues — attirèrent sur lui l'attention des maîtres les plus autorisés. En dépit de ses succès, il abandonna le domaine de ses travaux juvéniles et bientôt, sous l'influence de Joseph BUDENZ, le fondateur de la linguistique finno-ougrienne moderne, il se voua corps et âme au service de la linguistique. Une année d'études en Finlande (1879-80) fut d'une importance décisive pour la suite de sa carrière, mais les ouvrages — restés si populaires jusqu'à ce jour — où il fait connaître l'un à l'autre les deux peuples frères ne sont que

des produits secondaires de cette activité. Nommé en 1886 professeur à l'Université de Kolozsvár, il revint en 1893 à Budapest pour y prendre possession de la chaire de Budenz du haut de laquelle il a, depuis ce temps, guidé des milliers d'étudiants dans l'étude de la linguistique hongroise comparée.

Laissant de côté pour le moment ses remarquables grammaires qui doivent l'extraordinaire faveur dont elles jouissent à leur qualité de précision et à l'excellence de leur méthode, ainsi que son grand Dictionnaire finnois-hongrois, ouvrage indispensable aux chercheurs, et ses manuels finno-ougriens, constatons que les travaux scientifiques de Szinnyei ont révolutionné de fond en comble tout le domaine, ou peu s'en faut, de l'histoire de la langue hongroise et de la linguistique hongroise comparée. Parmi les ouvrages qu'il a consacrés à des sujets proprement hongrois, sa création la plus grandiose et sans aucun doute celle qui gardera encore longtemps toute sa valeur est le *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire dialectologique hongrois, 1893-1901) qui renferme en deux forts volumes, composés avec le soin le plus prudent et la critique la plus consciencieuse, les éléments — jusque-là dispersés en une multitude d'ouvrages ou cachés en des manuscrits inaccessibles — du vocabulaire du hongrois populaire, complétés et contrôlés par des matériaux fraîchement recueillis par l'auteur lui-même.

M. Szinnyei s'est consacré, à plusieurs reprises, avec une singulière prédilection, à la phonétique du vieux-hongrois et aux questions litigieuses soulevées par la lecture des plus anciens monuments linguistiques de la langue hongroise, et si l'« ignoramus et ignorabimus » de jadis a fait place à une foi légitime en la possibilité d'une solution et même, de plus en plus, à toute une série de constatations et de lois phonétiques irrévocablement établies, c'est en grande partie à lui que nous le devons.

Dans le domaine de la morphologie, M. Szinnyei a déployé la même ardeur et entrepris des recherches aussi fécondes, et plus d'un chapitre de la science des affixes et de la formation des mots repose entièrement sur les résultats de ses travaux ou tout au moins n'est devenu partie intégrante de

la linguistique hongroise qu'après avoir été écrit par lui, avec cette limpidité qui caractérise sa manière.

Dans le domaine de la linguistique comparée, nous lui devons de précieuses études, d'une étendue plus ou moins considérable, qui ont aidé à élucider ou même entièrement résolu telle ou telle question de détail, mais sur ce terrain c'est dans l'édifice harmonieux du système tout entier que se manifestent l'art et la véritable force de M. Szinnyi. Son manuel intitulé *Magyar Nyelvhasználat* (Linguistique hongroise comparée), qui a déjà atteint sa 7^e édition, est un recueil de données se suffisant à elles-mêmes, car elles ne sont accompagnées d'aucune explication : recueil d'une richesse extraordinaire et qui restera toujours l'échelle à laquelle se mesureront les progrès de nos connaissances. Il a servi de base à un autre ouvrage intitulé *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft* (Sammlung Götschen, Leipzig, 1^{re} éd. 1910, 2^e éd. 1922) ; adapté aux besoins des chercheurs étrangers désireux de s'orienter sur ces questions, ce petit livre renferme en les condensant les résultats les plus sûrs et les plus instructifs de la linguistique finno-ougrienne comparée. Tout en répondant — et brillamment — à sa destination primitive, il constitue pour les spécialistes eux-mêmes un guide indispensable et tout indiqué. — C'est également dans un but de vulgarisation, que M. Szinnyi a écrit un autre ouvrage : *A magyarság eredete, nyelve és honfoglaláskori műveltsége* (L'origine et la langue des Hongrois et la civilisation hongroise à l'époque de la conquête), étude linguistique, paléontologique et historique dont la traduction allemande a déjà atteint la seconde édition¹ ; grâce à son objectivité persuasive, à sa forme claire et logique, ce volume n'a pas peu contribué à lutter contre l'ignorance de certains milieux étrangers et hongrois et à dissiper maint préjugé.

C'est dans la plénitude de ses forces physiques et intellectuelles que M. Szinnyi a franchi le seuil de la soixante et onzième année ; aussi le portrait que nous avons essayé de

1. *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*. Ungarische Bibliothek. Erste Reihe. N° 1. Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter.

tracer dans le cadre de cette courte étude ne saurait-il être que provisoire, et devra-t-il être complété, par la suite, au moyen de traits nouveaux et de couleurs nouvelles, pour le plus grand profit de la philologie hongroise.

(Budapest)

MIKLÓS ZSIRAI.

La Revue des Etudes hongroises a l'honneur d'offrir cette livraison à M. Joseph SZINNYEI, professeur de linguistique ouralo-altaïque à l'Université de Budapest, maître incontesté de la linguistique hongroise.

Les études linguistiques hongroises et finno-ougriennes en étant encore, dans les pays non-finno-ougriens et non-germaniques ou scandinaves, à leurs débuts, notre Revue n'a pu songer à dédier un recueil de Mélanges à M. Szinnyi, mais ce modeste numéro auquel ont bien voulu collaborer M. A. MEILLET et quelques autres savants français, un linguiste italien et un savant finnois. La linguistique hongroise est représentée ici par les travaux, inédits naturellement, de deux éminents élèves de M. Szinnyi : MM. Gombocz et Melich, professeurs de linguistiques hongroise et slave à l'Université de Budapest, vice-présidents de la Société de Linguistique hongroise, présidée avec tant de distinction par M. Szinnyi lui-même.

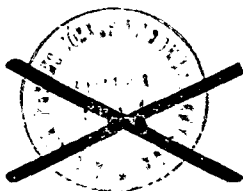
Notons enfin que deux séries de Mélanges lui ont été offertes : les linguistes hongrois lui ont dédié le t. XXIII de la revue Magyar Nyelv et un numéro spécial auquel ont collaboré — outre les linguistes et philologues hongrois — les savants étrangers suivants : MM. Ch.-B. WIKLUND (Uppsala), Yrjö WICHMANN (Helsinki), Heinrich BECKER (Leipzig), Aurélien SAUVAGEOT (Paris-Budapest) ; les Ungarische Jahrbücher lui ont dédié le numéro de juillet 1927 avec la collaboration des savants étrangers suivants — outre celle de deux Hongrois — : MM. E. N. SETÆLÆ (Helsinki), W. BANG (Berlin), N. JOKL (Vienne), E. LEWY (Berlin), J. MARKWART (Berlin), N. POPPE (Leningrad), W. SCHULZE (Berlin), K. SCHUENEMANN (Berlin), Y. WICHMANN (Helsinki).

SUR LA TERMINOLOGIE DE LA MORPHOLOGIE GÉNÉRALE

Après tout un siècle où la science des langues a été surtout une histoire des langues, on s'est remis depuis une trentaine d'années à la linguistique générale, et, par les publications récentes, on voit que les problèmes généraux intéressent de plus en plus les générations nouvelles. Mais, tandis que la linguistique historique a des méthodes précises, éprouvées par un long usage, la linguistique générale est encore mal assurée dans sa démarche ; elle tient toujours un peu de la philosophie : chaque auteur procède à sa manière et il y a, semble-t-il, autant de linguistiques générales que de linguistes. Pour que la linguistique générale progresse, il faut qu'elle devienne plus objective et qu'on en fixe la technique.

Pour se bien entendre, on a besoin tout d'abord d'une terminologie où les termes aient pour tout le monde le même sens. Or, il apparaît du premier coup une difficulté fondamentale qui tient à la nature du fait linguistique.

Depuis le livre posthume de F. DE SAUSSURE où est posée avec rigueur la distinction de la « parole » et de la « langue », il est aisé de comprendre comment, à travers la parole, fait transitoire, momentané, on atteint la « langue » qui est une « institution sociale », c'est-à-dire qu'elle est commune à un certain nombre d'individus et que la plupart de ses éléments ne peuvent se modifier que d'une manière collective de sorte qu'elle comporte dans une large mesure une stabilité. Néanmoins, une langue est en même temps un fait singulier, produit de conditions historiques diverses.



et qui, avec le temps et avec l'apparition de conditions nouvelles, se transforme, au point de devenir méconnaissable en l'espace de peu de siècles. Le problème qui se pose est de savoir en quelle mesure on peut dégager des procédés constants communs à toutes les langues et examiner des langues diverses indépendamment de l'histoire de ces langues.

Il serait trop long de traiter ici à la fois de phonétique générale et de morphologie générale ; les deux ordres de recherches présentent du reste de grandes différences entre eux. Il ne sera question ici que de quelques catégories de la morphologie générale. Résultant dans chaque langue de circonstances historiques propres à cette langue, les catégories grammaticales diffèrent essentiellement d'une langue à l'autre, et, quand on en élimine tout ce qui est spécial à une langue, le reste est petit, peu saisissable, et si vague qu'il offre peu d'intérêt. Le linguiste qui, à l'aide de faits qu'il rencontre dans des langues diverses, essaie de constituer une morphologie générale, voit la matière fuir entre ses doigts.

Cette difficulté m'est apparue avec netteté quand j'examinais avec M. Marcel COHEN, qui préparait sa belle étude sur *Le système verbal sémitique et l'expression du temps* (Paris, 1924), la valeur du « parfait » et de l'« imparfait » en sémitique commun et dans les diverses langues sémitiques. Que les valeurs de ces formes ne concordent pas avec celles du « parfait » et de l'« imparfait » indo-européens, c'est évident, et c'est un bon exemple de la pauvreté du vocabulaire linguistique que l'emploi des mêmes termes pour désigner des choses si différentes. Il serait tout aussi vain de vouloir rapprocher le « parfait » et l'« imparfait » sémitiques du « perfectif » et de l'« imperfectif » slave ; il n'y a qu'à regarder les exemples cités par M. Marcel Cohen, *loc. cit.*, p. 14-16, pour voir que les sens ne concordent pas. Du reste, même à l'intérieur du groupe indo-européen, on n'arrive pas à trouver des langues où les faits qu'on classe dans la catégorie de l'aspect aient exactement le même caractère : les deux catégories qui se ressemblent le plus sont, d'une part, celles du perfectif et de l'imperfectif slaves, de l'autre,

celles du « présent » et de l' « aoriste » grecs ; or, elles diffèrent à la fois par la structure de la forme et par l'emploi : au perfectif, le slave a un « présent. » qui sert principalement en vieux slave, en russe, etc. à indiquer un procès futur, alors que le grec n'a qu'un prétérit.

Etant traditionnels, les termes qu'on emploie dans la grammaire des anciennes langues indo-européennes sont, pour la plupart, peu satisfaisants et plus propres à induire en erreur qu'à suggérer des idées justes. Ainsi, en grec, l'une des oppositions les plus importantes du système verbal est celle qui existe entre le « présent » et l' « aoriste ». Or, le système du « présent » grec comprend, à côté d'une forme indiquant en effet un procès actuel, soit $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\iota\varsigma$, une autre forme indiquant un procès passé, soit $\acute{\epsilon}\varphi\epsilon\rho\omicron\nu$, et ni le subjonctif $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\eta\varsigma$, ni l'optatif $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\mu\iota$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota\varsigma$, ne se rapportent proprement à un procès actuel, pas plus que les formes correspondantes de l'aoriste $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omega$, $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta\varsigma$, et $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omicron\iota\mu\iota$, $\acute{\epsilon}\nu\acute{\epsilon}\gamma\chi\omicron\iota\varsigma$, ne se rapportent au passé. Sans doute, les termes de « présent » et d' « aoriste » sont ici particulièrement malheureux ; mais il n'est guère de terme employé en morphologie qui n'offre de graves inconvénients : les meilleurs sont ceux qui ne suggèrent aucun sens, aucun emploi défini, qui sont des noms arbitraires.

Toutefois un terme qui suggère une idée fausse perd son venin dès qu'on l'a défini d'une manière exacte. Il n'y a pas de nom plus absurde que celui de « gutturales » pour désigner des occlusives comme *k*, *g* ou une spirante comme le *ch* allemand ; mais il y a quelque prétention à changer un terme reçu qu'il est aisé de bien définir.

Il n'existe un véritable danger que dans les cas où l'on ne peut parvenir à une définition exacte ; or, tel est presque toujours le cas quand on veut définir une « catégorie grammaticale ». On peut poser des catégories logiques ; mais l'expérience montre que ces catégories ne concordent pas avec les catégories linguistiques, pas même dans les cas les plus favorables.

Pour le montrer, on se ferait la tâche trop facile en envisageant, parmi les formes verbales, soit la catégorie du « mode » soit celle de l' « aspect » : les discussions qui

renaissent sans cesse, les propositions toujours renouvelées marquent assez qu'on ne peut donner des définitions précises des « modes » ou des « aspects ».

La notion du « temps » fournit un exemple plus clair et meilleur, parce que la catégorie du temps est logiquement de toutes la plus simple : catégorie linéaire où tout s'exprime par des différences de position le long d'un axe unique. Mais, dès qu'on passe à l'expression linguistique du temps, les faits se compliquent à l'infini.

C'est chose exceptionnelle qu'une langue comme le germanique commun où une catégorie du prétérit s'oppose, sans nuances, à une catégorie du présent, c'est-à-dire, où sans aucune indication accessoire, la langue oppose un procès antérieur à un procès postérieur, celui-ci étant ou actuel ou futur. Le plus souvent la notion du prétérit est emmêlée avec d'autres notions. : en français, *j'aimais*, *j'ai aimé*, *j'avais aimé* et, dans certaines conditions, *j'aimerais* (*il savait que je l'aimerais*) sont autant de prétérits, mais chacun ayant une valeur particulière, et l'on peut se demander si un « futur dans le passé » tel que *j'aimerais* peut vraiment être tenu pour un prétérit. Or, dans aucun groupe, hors celui des langues romanes, on ne trouverait une série pareille de formes indiquant un procès passé. En somme, quand on parle de l'opposition du « présent » et du « passé », on fait de la logique, non de la grammaire.

Le cas du « futur » est plus saisissant encore. Si les formes verbales exprimaient vraiment le « temps » dans toutes les langues, on s'attendrait à trouver partout au moins un présent, un prétérit et un futur. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques grammaires pour voir que beaucoup de langues n'ont pour le futur aucune forme grammaticale propre. Dans les langues indo-européennes, où le « temps » a souvent pris une grande place, une notable partie des langues n'a pas de véritable « futur ».

Le germanique commun n'avait pas de futur, et, aujourd'hui même, en allemand, le futur est nettement une forme gauche, plus « littéraire » que vivante. L'arménien ancien exprimait le procès à venir par le subjonctif de l'« aoriste ». Le slave commun exprimait le procès à venir par le présent.

du perfectif, donc par une forme particulière d'« aspect ». Ces exemples pris au groupe indo-européen où l'expression du temps a pris une grande place sont saisissants : ils suffisent à établir que, malgré ce qu'elle a de simple et de logiquement nécessaire, la catégorie du « futur » peut n'avoir pas d'expression propre.

L'histoire du « futur » enseigne que, dans les langues, cette catégorie grammaticale relève de la sensibilité autant et plus que de la logique. La catégorie du « futur » est chose si nette que dans les langues où le verbe exprime d'une manière distincte le temps, le « futur » a souvent une forme propre : le grec a *φιλήσω* tout comme le latin a *amābō*. Bien que moins ordinaire que les formes du prétérit, la forme du futur n'a rien d'exceptionnel. Mais elle est sujette à s'éliminer : les langues romanes n'ont pas gardé le futur latin et l'ont remplacé par des formes neuves ; le grec moderne a perdu le futur ancien, et il exprime le futur par une combinaison relativement récente. Dans les deux cas, ce qui est arrivé, c'est qu'une forme qui avait pris un caractère strictement intellectuel et qui indiquait le « temps » sans aucune nuance affective n'a pas satisfait les sujets parlants et a été remplacée par des formes qui indiquent ce que l'on « veut », ce que l'on « doit » faire, plutôt que ce que l'on « fera ».

Sous la pression de la notion claire du temps et par l'usure de l'élément affectif qui est chose normale, les formes nouvelles perdent leur action sur la sensibilité et prennent des valeurs purement intellectuelles. Mais alors naissent de nouvelles combinaisons où domine le caractère affectif. C'est ainsi que le français, qui garde une série complète de futurs expriment des nuances intellectuelles : *je ferai, j'aurai fait, j'aurai eu fait*, avec les formes de passé correspondantes : *je ferais* (ainsi : *il savait que je le ferais*), *j'aurais fait, j'aurais eu fait*, a développé à côté une série presque illimitée de tours par où s'expriment les procès à venir, mais avec mise en évidence de nuances accessoires : *je vais faire*, pour indiquer l'intention de réaliser sans délai le procès (le sens propre d'« aller » n'existant plus ici) ; *je dois faire*, pour indiquer ce que l'on prévoit qu'on réalisera

(le sens propre de « devoir » s'y efface presque entièrement), *je veux faire* pour indiquer ce que l'on a l'intention de faire (le sens de « vouloir » étant encore manifeste dans le français normal, mais souvent atténué ou effacé dans le parler populaire ou dans certains parlers provinciaux), *je compte faire* pour indiquer ce que l'on se propose de faire (le sens propre de *compter* est presque disparu ici), *j'ai à faire* pour indiquer ce qui doit (au sens propre) être fait, etc. Si telle ou telle forme entre pleinement dans la catégorie du « futur », ainsi *je vais faire*, telle autre n'y entre qu'à demi, ainsi *je dois faire* ou *je veux faire*. Qualifier d'expressions du « futur » ces divers procédés, c'est introduire dans la linguistique une théorie des moyens d'expression, théorie utile et intéressante mais qui ne relève pas proprement de la « morphologie ». Autre chose est d'étudier les organes et le fonctionnement des organes chez un animal, autre chose d'étudier la façon dont l'animal use de ses organes pour se comporter au cours de sa vie de relations.

Dès lors on voit que toute définition précise en morphologie générale est extérieure à la linguistique. Il y a une catégorie mentale de l'avenir. Et, dans chaque langue, il y a des moyens différents suivant les langues, par lesquels on indique ce qui est à venir, et intellectuellement et d'une manière affective. Mais il serait vain de chercher à établir une catégorie linguistique du « futur ».

Les termes qu'emploie la morphologie ont des valeurs profondément diverses suivant les langues. Le futur simple et purement intellectuel du français, qui s'oppose à l'expression affective nuancée par des auxiliaires variés, est autre chose que les futurs composés de l'anglais, autre chose que le futur composé de l'allemand qui ne concorde pas avec celui de l'anglais, autre chose que l'expression du futur en russe par le présent du perfectif ou par *budu* avec un infinitif. D'une langue à l'autre, l'extension de l'emploi, les nuances de l'emploi diffèrent profondément. Dès qu'on emploie le terme de « futur » dans la grammaire d'une langue, on risque donc d'y introduire un élément d'illusion et d'erreur ; car cet élément ne peut, comme celui que suggère le terme de « gutturale » cité ci-dessus, être

éliminé par une bonne définition, puisque la définition universelle du « futur » ne laisserait subsister qu'une catégorie intellectuelle trop générale pour toucher proprement la linguistique.

En tout cas, le procédé qui consiste à désigner une catégorie générale de ce genre par le même terme qui désigne les formes particulières d'une langue est dangereux, et il serait sage de l'éviter. Différente d'une langue à l'autre par les moyens d'expression, par le détail des sens, par la valeur plus ou moins affective, par les oppositions qu'elle comporte, la catégorie du « procès à venir » ne saurait sans un grave risque de confusion, être désignée par le terme de « futur » qui suggère des notions sensiblement différentes à des sujets parlant français, anglais, allemand ou russe, pour n'envisager que des langues indo-européennes actuellement parlées.

Ce qui vient d'être dit de la catégorie du procès à venir vaut pour toutes les catégories que peut envisager la morphologie générale : le premier point est toujours d'éliminer toutes les particularités d'emploi propres à telle ou telle langue.

A la morphologie générale, il faudrait une terminologie propre qui en ferait apparaître le caractère tout abstrait.

A. MEILLET.

(Collège de France).

L'INFLUSSO UNGHERESE SULL' ANTICA LESSICOGRAFIA RUMENA

In una recente memoria accademica Sextil PUŞCARIU diceva, con molta ragione, che la storia della lessicografia rumena dà un'esatta immagine delle più importanti correnti dell'evoluzione culturale del popolo rumeno ¹. Le prime ricerche lessicografiche si possono dividere in due gruppi completamente indipendenti l'uno dall'altro: nei Principati, e specialmente in Valacchia, dominando come lingua ecclesiastica ed amministrativa lo slavo-antico, si cominciano a trovare, fin dallo scorcio del XVI secolo, delle « glosse » e dei « glossari » slavo-rumeni. Dal piccolo frammento di Belgrado, studiato dal KALUŽNIACKI ² e risalente al tardo cinquecento, al Lessico di Andronico, della metà dell'ottocento, descritto dal IATZIMIRSKIJ ³, Gregorio CREŢU, cui dobbiamo un accurato sguardo alla storia della lessicografia slavo-rumena ⁴, enumera ben dodici glossari slavo-rumeni, i più importanti dei quali sono: il Lessico di *Mardarie di Cozia* del 1649, per la sua antichità e per i numerosi provincialismi olteni, e il Lessico del Codice Sturdzано (Academia Română 312) per l'abbondanza delle parole e la ricchezza della fraseologia ⁵. Quasi tutti i glossari di questo tipo si basano sul dizionario slavo-ecclesiastico-russo del monaco Pamvo Berynda (1627).

A fianco di questo gruppo di « glossari », che avevano per

1. S. PUŞCARIU, *Dicţionarul Academiei* (Acad. Română, Mem. Sect. Lit. III, Vol. III, Mem. 7 (1926)) p. 195.

2. Nell' *Archiv für slavische Philologie* XVI.

3. IATZIMIRSKIJ, *Slavjanskija Rukopisi Njamezskago Monastyrja v Rumynij*, Moskva 1898 p. 105.

4. MARDARIE COZIANUL, *Lexicon slavo-romănesc*, ed. Creţu, Bucureşti 1909 pp. 22-57.

5. Per il Lessico di Mardarie v. la nota precedente; per il Codice Sturdzано cfr. HASDEU, *Cuvente den bătrâni*, Buc. 1878, Vol. I, p. 261 segg.

iscopo di facilitare l'interpretazione dei testi slavi e specialmente di quelli ecclesiastici, troviamo dei veri « dizionari », verso la fine del Seicento e il principio del Settecento, solo al di là dei monti, è cioè nel Banato e nella Transilvania.

È nota la parte preminente esercitata dalla Transilvania, che aveva una cultura precipuamente latina, nell'antica letteratura rumena e sono ben conosciuti gli influssi dovuti alla propaganda protestante e calvinista; anzi, secondo molti autori, i primi testi rumeni sono dovuti al tentativo di espansione della riforma protestante¹. Ma coll'influsso protestante e massimamente con quello calvinista sta necessariamente unito un forte influsso ungherese². Per ciò che si riferisce alla lessicografia si può ricordare che gli Ungheresi vantavano una ricca letteratura di questo genere³; per tacere delle glosse e dei glossari manoscritti, già nel cinquecento si erano stampati i vocabolari del Murmelio⁴, del Calepino⁵ dello Szikszai⁶ ed altri⁷ per giungere nel 1604 al celebre Dizionario del Molnár⁸, ch'ebbe tanta fortuna e tante rielat-

1. Tutta la bibliografia di tale questione si può vedere ora raccolta e criticamente esaminata nell'eccellente volume di A. ROSETTI, *Recherches sur la phonétique du roumain au XVI^e siècle*, Paris, 1926, p. 3 e segg.

2. Cfr. STRIPSZKY H.-ALEXICS Gy., *Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordításban*, Budapest 1911 ove, nella oltremodo prolissa introduzione, si mette in evidenza l'influsso ungherese. Sulle risultanze di questo libro è necessario però tener presenti le osservazioni di N. DRĂGANU, nella rivista *Transilvania*, 1912 p. 273-77 (cfr. anche Z. TRÓCSÁNYI, in *Egyet. Phil. Közl.* 1912, n° 3). Cfr. anche, ma con cautela, G. BARIŢIU, *Catechismulu Calvinescu înpusu clerului şi poporului românescu sub domnia principelor Georgiu Rákóczy I, şi II Sibiu*, Krafft, 1879, p. 85 segg. e GRAMMA, *Instituţiuni calvineşti*, Blaj. 1895.

3. Mi piace rimandare il lettore alla bellissima e fondamentale memoria del MELICH, *A magyar szótárirodalom* pubblicata nei volumi XXXV-XXXVII dei *Nyelvtudományi Közlemények* (che mi dispenso di citare in seguito).

4. *Lexicon JOANNIS MURMELLII seu latina rerum vocabula in suas digestas classes cum Germanica et Hungarica interpretatione*, Cracoviae 1553 (Cfr. SZABÓ, *Régi Magy. Könyvtár*, Bpest, 1879, V. I, N. 4).

5. CALEPINUS, *Dictionarium undecim linguarum... hungarica*; 1590 (SZABÓ, *RMKö.* 299), 1590 (SZABÓ, *RMKö.* 277); 1598, 1601 (SZABÓ, *RMKö.* 299).

6. SZIKSZAI, Fabricius Basilus, *Nomenclatura seu Dict. Latino-ungaricum*, Debrecini 1590 (SZABÓ, *RMKö.* 233). Nuove edizioni del 1593 (SZABÓ, *RMKö.* 269); e del 1597 (SZABÓ, *RMKö.* 291).

7. (PESTI GÁBOR). *Nomenclatura sex linguarum, Lat. Il. Gall. Britann. Hungaricæ et Germanicæ*, Vienna 1538 (SZABÓ, *RMKö.* 9) (ed. 1550 e 1661). — *Dictionarium quinque nobilissimarum Europæ Linguarum, Latinæ, Italianæ, Germanicæ, Dalmaticæ et Ungaricæ*, Venetiis, 1595 (SZABÓ, *RMKö.* 279).

8. MOLNÁR, *Dictionarium latinum-hungaricum*. Nürnberg 1604 (SZABÓ, *RMKö.* 392); II-ed. 1644 (SZABÓ, *RMKö.* 752).

borazioni, la più celebre delle quali è, senza dubbio, quella di Pápai Páriz Ferenc¹. E questo per tacere delle numerosissime *Ianuuae*, *Medullae* ecc. ad uso delle scuole².

È indubbio che la lessicografia ungherese doveva fortemente influenzare la incipiente lessicografia rumena della Transilvania e del Banato. In questa brevissima memoria ci limitiamo ai dizionari più antichi, rimasti manoscritti e risalenti alla fine del Seicento e al principio del Settecento, e non ci occupiamo delle ampie opere lessicali manoscritte o stampate, del Klein, del Bobb ecc.³, fortemente influenzate dai dizionari ungheresi, e redatte sul principio dell'ottocento. Questo influsso ungherese è duplice; in primo luogo è dovuto alle fonti magiare alle quali attingevano i lessicografi rumeni, e cioè all'ordinamento generale dell'opera; in secondo luogo ci si presenta colla ricchezza di magiarismi e di « calchi ». Naturalmente questi elementi ungheresi ai quali accennavamo, erano per la maggior parte vivissimi nella conversazione delle persone colte transilvane che conoscevano alla perfezione le due lingue e che scrivevano quasi sempre in ungherese. Molti esistono ancora come regionalismi in vari dialetti di queste zone in cui convivono Rumeni e Ungheresi: parecchi però, ormai obsoleti e incompresi, furono suggeriti dalla fonte magiara alla quale il lessicografo abbondantemente attingeva. Sullo scorcio del seicento e sul principio del settecento troviamo in queste regioni tre dizionari rumeni, l'ordine cronologico dei quali non è ancor stabilito, anche perchè di questi tre, solo uno

1. F. P. PÁPAI, *Dictionarium Latino-Hungaricum*, Lőcse 1708 (Cfr. L. DÉZSI, *Pápai Páriz Ferencz*, Budapest 1899).

2. Fra le più antiche e notevoli ricorderemo: (WENDELINUS Marcus Fridericus) *Medulla priscae puraeque latinitatis*, Alba Julia 1646 (Cfr. SZABÓ, *RMKö.* 786). — *Ianua Bilinguis*, Várad 1654 (SZABÓ, *RMKö.* 899); — *Ianua linguae reseratae aurea Vestibulum*, J. A. COMENIO, Lőcse 1660 (SZABÓ, *RMKö.* 957) ecc. ecc.

3. I. KLEIN, *Dictionarium latino-valachico-hungaricum in genere suo novissimum et usui cujusbet accomdatum*, Buda 1806 (la parte ungherese è presa di sana pianta dal dizionario di Pápai perchè il Klein non sapeva il magiario. — Sulle vicende di questo dizionario cfr. IORGA, *Istoria literaturii române în sec. XVIII*, Buc. 1901, Vol. II p. 285; I. RADU, *Doi luceferi rădăcitori: Gheorghe Şincai şi Samoil Micu Clain*, Buc. 1924 (Analele Acad. Rom. S. III, T. II, m. 3) pp. 15-17 e 44-57. — Ioan BOBB, *Dictionariu rumanesc, latinesc şi unguresc*, Cluj 1822. Anche nel celebre *Lessico di Buda* (1825) si risente molto l'influsso ungherese, come in tutti i dizionari pubblicati in Transilvania (Iszer, Alexi ecc.).

era ben conosciuto finora; gli altri due erano l'uno pochissimo, e l'altro affatto, noti. Essi sono:

1° Il dizionario rumeno-latino conservato nella Biblioteca Universitaria di Budapest fra i manoscritti del celebre storico ungherese Pray; questo *Dictionarium Valachico-Latinum*, scritto su 86 fogli (=172 pagine) contiene circa 5000 parole, benchè parecchie siano lasciate senza traduzione. La lingua ha uno spiccato colorito dialettale del Banato e lo HASDEU, che scoprì e studiò per primo quest'opera, non esitò ad attribuirla a un *Anonimus Lugoshiensis* ¹. Più tardi il CRETU, che ci dette un'edizione completa del dizionario ², basandosi sui toponimi ivi ricordati trasportò un po' più a sud la patria dell'Autore del lessico e mutò l'*Anonimus Lugoshiensis* dello Hasdeu, in un *Anonimus Caransebesiensis*. Con quest'ultimo nome i filologi rumeni hanno chiamato l'Autore del loro più antico lessico, finchè, l'anno scorso, il DRĂGANU, in un eruditissimo e compiuto lavoro, emise l'ipotesi che l'*Anonimus* si potesse identificare con Mihail Haliciu, patrio di Caransebeş, noto finora solo per un'ode rumena in caratteri latini ³.

2° Il Dizionario latino-rumeno di Tudor Corbea di Braşov, conservato manoscritto (almeno fino ad alcuni anni fa!) nella Biblioteca di Blaj (Balázsfalva). Questo lessico è ancora un'incognita per i filologi rumeni i quali, par quanto io so, lo conoscono solo di seconda e terza mano e da citazioni insufficientissime. Segnalato da I. Klein ⁴ e dal Cipariu ⁵, il dizionario di T. Corbea fu esaminato con cura solo da Gr. CRETU, il quale però, invece di pubblicare uno studio ed

1. B. P. HASDEU, in *Revista pentru istorie, Arheologie şi Filologie* VI, 1-48; *Columna lui Traian* 1883 t. IV, 406-29 [il semplice annunzio, già in *Cuvente den Bătrâni*, I, 261].

2. Nella rivista *Tinerimea Română*, N. S., Vol. I (Buc. 1898) pp. 320-380. Di questo lessico si occupò anche I. SIEGESCUI, in *Egypt. Phil. Közlöny*, XXIV (1905) 77 segg. ma le sue risultanze non sono punto attendibili.

3. N. DRĂGANU, *Mihail Halici (Contribuţie la istoria culturală românească din sec. XVII)* nella splendida *Dacoromania* di Cluj, Vol. IV (1926) pp. 77-168. V. la mia recensione negli *Studi Rumeni* I (1927) pag. 130 e segg.

4. *Instrucţiunea publică* II p. 72 «Theodorus Lexicon latino-valachicum script».

5. *Arhiv pentru filologie şi istorie*, p. 637: «Dicţionarul latin-românesc asemenea se află în original în colecţiunea noastră».

uno *specimen*, si limitò a un brevissimo articolo stampato per di più nel *feuilleton* di un quotidiano politico ¹!

Secondo le risultanze di questo articolo il dizionario di T. Corbea, come appare dalla nota finale, fu composto a spese del vescovo Mitrofan che fu prima a Huși (1683-86) e poi a Buzău (1691-1703). Dal successore di costui sull'episcopio di Buzău, il celebre Dascăl Damaschin (1703-1708), che più tardi passò a Râmnic (1708-1726), il manoscritto fu regalato il 6 Maggio 1713 al Vel-Comis Radu Cantacuzino, figlio maggiore del futuro signore di Valacchia, Stefano Cantacuzino. Nel periodo che va dal 1750 al 1760 il dizionario fu comprato a Vienna (dove era morto Radu Cantacuzino, il quale era vissuto nella capitale austriaca per molto tempo dopo la tragica morte di suo padre, essendo ai servizi dell'imperatore Carlo VI) e fu pagato 300 fiorini renani, per conto del monastero basiliano Sf. Treime di Blaj (Balázsfalva). Può darsi però che la compera sia stata fatta anche prima, e precisamente fra il 1735 e il 1742 da parte di Innocenzo Micu Klein in occasione di una delle sue visite al gran maestro dell'ordine Costantiniano. A proposito però dell'acquisto sorge una questione, alla quale accenniamo perchè si riferisce al modello ungherese. L'erudito ungherese Pietro Bob, nella prefazione all'edizione di Hermannstadt (Nagyszeben) del dizionario latino-ungherese di PÁRIZ PÁPAI (1767) annota: « Translatus est utilis hic Liber a Viro quodam Polyglotto in *Linguam Valachicam*, forte in usum Principis Valachiae, cujus exemplar unicum in rationem Monasterii S. S. Trinitatis Basilitarum Balásfalvensis, non pridem ter centum florenis Rhenensibus coemptum ». Tutti i dati di fatto citati corrispondono benissimo al Lessico di Tudor Corbea; solamente — a quanto afferma il Crețu — invece di essere una traduzione del dizionario di Pápai, ci troviamo dinanzi a una traduzione « di una

1. *Voința Națională* 15 oct. 1905 (Pubbl. anche in estratto, col titolo *Cel mai vechiu Dicționar latino-românesc de Teodor Corbea (Manuscript de pe la 1700)*, București 1905.) Per questo dizionario cfr. anche N. DENSUȘIANU, *Cercetări istorice în arhivele și bibliotecile Ungariei și ale Transilvaniei*, in *Anal. Acad. Rom.* ser. II t. II Ist. pp. 218-219; IORGĂ, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, Buc. 1907, t. II p. 283-84 (Per T. Corbea cfr. anche M. GASTER nel *Grundriss der romanischen Philologie* del Gröber II, 3, p. 295).

delle tre edizioni del dizionario latino ungherese di A. Molnár». Ne vien quindi di conclusione, come ben riconosce il Drăganu¹ che « o Bod non fu bene informato su questo punto, o il dizionario comprato per 300 fiorini renani fu un altro e non quello di T. Corbea ». Pur riconoscendo questa seconda possibilità, che sarebbe una prova di più dell'influsso della lessicografia ungherese su quella rumena e che ci potrebbe mettere sulle tracce di un quarto dizionario d'imitazione magiara, io credo che il Bod non sia stato bene informato o che il Crețu sia caduto in errore, il che per altro è difficile, anche prescindendo dal fatto che il Lessico di T. Corbea è quasi certamente anteriore di qualche anno alla prima edizione del Dizionario del Pápai (1708). — Quanto poi all'estensione del dizionario di R. Tempea, esso è di 377 fogli, scritti su due colonne in lettere corsive con iniziali rosse. Il rumeno è in caratteri cirillici; stando a quel che dice il Crețu il dizionario conterebbe « circa 34.000 articoli » e « una quantità di nomi storici geografici e termini di scienze ». Si trovano anche in esso « un numero assai grande di arcaismi » e, quel che più importa pel nostro argomento, « di forme dialettali, molte di origine ungherese, alcune delle quali però usate anche al di qua dei Carpazi ».

3° Il *Lexicon Marsilianum* finora completamente sconosciuto ai rumenisti, quantunque sia stato già segnalato, se pure in modo molto imperfetto, da due storici ungheresi: A. Szilády², e E. Veress³. Si tratta di un manoscritto conservato nella R. Biblioteca Universitaria di Bologna fra le carte del Conte Luigi Ferdinando Marsigli, notissimo generale dell'esercito austriaco e scienziato di valore⁴; per questa

1. N. DRĂGANU, *Dacoromania* IV (1926) p. 110.

2. A. SZILÁDY in *Magyar Tud. Akadémia Értesítője* 1868-iki 11 évf. 139 ss. « Feltűnő a 117-ik [non 117, ma 116!] csomagba illesztett, különben egész önálló kis folio-kötetet alkotó, latin-oláh-magyar terjedelmes [va poco d'accordo col Veress che lo chiama « rövid »] szótár, melyet Marsigli sajátkezűleg irt össze [non è vero! non è autografo!]. A magyar szavak leírása, hihetően másolása arra mutat, hogy nem sok időt fordíthatott a magyar nyelv elsajátítására » [il che non è del tutto vero!]

3. VERESS E. *A bolognai Marsigli-iratok magyar vonatkozásai*, Budapest 1906, p. 37. Il Veress si limita a dire che è un « befejezetlen rövid munka » laddove il dizionario è completo!

4. Cfr. FANTUZZI, *Memorie per la vita del Co. Luigi Ferdinando Marsigli*, Bologna, 1770. G. BRUZZO, *Luigi F. Marsili*, *Nuovi studi sulla sua vita*, Bologna, Zanichelli

ragione lo scrivente che sta ora pubblicando l'edizione critica, preceduta da un'ampia introduzione, di questo lessico, propose, in due comunicazioni accademiche in cui si faceva la dettagliata descrizione del Codice¹, ch'esso fosse chiamato *Lexicon Marsilianum*, in omaggio al suo illustre possessore. Nella impossibilità di documentare qui tutte le conclusioni alle quali sono giunto dopo una minuziosa analisi di quest'opera, mi limito ad enunziarne le principali; il dizionario latino-valacco-ungherese doveva forse avere in una quarta colonna anche la traduzione tedesca dei vocaboli; è completo, salvo alcune omissioni di traduzioni rumene (52 parole) e ungheresi (13) e comprende in tutto 2395 voci; l'autore è probabilmente un sassone o in ogni caso un tedesco. La parte ungherese ha, naturalmente, un'importanza assai limitata, ma ci dimostra che l'autore, contrariamente all'affermazione sopra riportata dello Szilády, conosceva assai bene il magiario, pur usando qualche volta delle voci dialettali, e facendo qualche scambio di lettere, dovuto alla sua imperfetta pronunzia di tedesco (specialmente notevoli gli scambi delle sonore colle sorde!) e cadendo in qualche errore di traduzione, dovuto forse anche a disattenzione. La parte rumena è molto importante per gli arcaismi e le voci dialettali contenute: siccome il dizionario non ha nè indicazione di data nè di luogo, un esame linguistico profondo della parte rumena mi ha permesso di stabilire che questo lessico fu scritto sullo scorcio del Seicento in una zona confinante fra il Banato e la regione dei Criş (Körös), probabilmente a sud di Arad e a nord-ovest di Caransebeş, nelle vicinanze di Făget (Facset).

Quanto poi alla data in cui fu scritto noi abbiamo un *terminus ad quem* sicuro; il lessico non può essere assolutamente posteriore al 1701, ultimo anno della permanenza del

1921. — Per i rapporti del Marsili con la Transilvania, cfr. M. E. AMALDI, *La Transilvania nei manoscritti del Co. L. F. Marsili ne l'Europa Orientale VII* (1927) pag. 295 segg.

1. Di un antico lessico valacco, comunicazione letta il 2 novembre 1926 dinanzi alla XVI sez. della XV Riunione della Società Italiana per il Progresso delle Scienze (Riassunto nel vol. degli Atti, Roma 1927, p. 770 segg.). Il *Lexicon Marsilianum*, comunicazione letta il 4 maggio 1927 al Muzeul Limbii Române, di Cluj (Kolozsvar).

Marsigli in Transilvania; probabilmente è anche anteriore al 1689, epoca del primo viaggio di Marsigli appunto dalle parti di Arad, Făget ecc.. Di tutto questo però si parlerà diffusamente nella citata introduzione all'edizione del Lessico.

Passati brevemente in rassegna questi tre dizionari vediamo come essi si dispongano cronologicamente:

1° *Anonimus Caransebesiensis*: terminus a quo: circa 1640 — ad quem 1742. Secondo Hasdeu dal 1640 al 1700, secondo i più un pó prima o un pó dopo del 1700.

2° *Tudor Corbea*: terminus a quo: 1683? terminus ad quem 1713 (anno della vendita), ma quasi certamente 1703 (ultimo anno di episcopato a Buzău del vescovo Mitrofan).

3° *Lexicon Marsilianum*: terminus a quo: 1640? (difficilmente fissabile; solo sulla scorta di argomenti linguistici) — terminus ad quem 1701 (o forse 1689).

Come si vede l'unico dizionario che si può affermare con sicurezza appartenere al XVII secolo è quello della collezione Marsigli, perchè se già nel 1701 doveva essere in possesso del grande generale, è lecito ammettere che sia stato scritto almeno qualche anno prima. Tuttavia, data la fragilità dei termini *a quo*, è difficile affermare se sia più antico il *Lexicon Marsilianum* o quello dell'Anonimo di Caransebes: io li ritengo quasi contemporanei, ma con una leggera prevalenza di antichità del *Lexicon Marsilianum*. Or dunque, se pure come estensione i tre dizionari citati si pongono in quest'ordine: 1) Tudor Corbea (34.000 voci circa) 2) Anonimo di Caransebes (5000 voci circa) 3) *Lexicon Marsilianum* (2395 voci), come importanza io non esito a classificarli così: 1) *Lexicon Marsilianum* 2) Anonimo 3) Lessico di T. Corbea. La ragione di questa mia classificazione sta nel fatto che il Lessico dell'Anonimo è più importante di quello di Tudor Corbea, nonostante sia di estensione quasi sette volte minore, perchè ha come lingua base il rumeno: è rumeno-latino e non latino-rumeno. Quindi ha richiesto una elaborazione maggiore per la mancanza di opere consimili, mentre quello di T. Corbea è una semplice traduzione, o per dir meglio un semplice adattamento al rumeno del dizionario latino-ungherese del Molnár. Quantunque per sinonimica e ricchezza sia certamente superiore il Lessico

di Tudor Corbea, come specchio di fenomeni dialettali è certamente più utile quello dell'Anonimo di Caransebeş il cui autore, non essendo legato neppure dalle tradizioni delle scuole ortografiche cirilliane, conserva quasi sempre le caratteristiche del suo dialetto.

Il *Lexicon Marsilianum* è più importante poi dell'Anonimo di Caransebeş sotto molti punti di vista; prima di tutto è il primo dizionario contenente il rumeno e non solo bilingue (cioè in certo modo « glossario »), ma trilingue, con continuo controllo delle traduzioni. Per avere un'altra opera consimile bisogna scendere al 1806, al vocabolario di Klein e poi a quello di Bobb e al Lessico di Buda. Si può così aumentare di oltre un secolo l'antichità dei lessici trilingui latino-rumeno-ungheresi. In secondo luogo, ha pochissime omissioni di traduzione, mentre il Dizionario dell'Anonimo di Caransebeş ne ha molte, il che dimostra una elaborazione affrettata. In terzo luogo ha una fedelissima conservazione dei fenomeni arcaici e dialettali, più fedele ancora di quella dell'Anonimo.

Quanto agli influssi ungheresi in che ordine si pongono le tre opere? Ecco un problema che è difficile risolvere, ma che interessa tanto il nostro tema, che non possiamo far a meno di affrontarlo.

Punto primo: rispetto ai modelli; da quanto ci consta dobbiamo subito fare una distinzione. Il *Lexicon Marsilianum* e quello di Tudor Corbea hanno *immediati* modelli ungheresi: l'Anonimo di Caransebeş non poteva averne, o tutt'al più di seconda mano, giacchè faceva una rielaborazione, un'opera diversa, un lessico rumeno-latino e non un dizionarietto latino-rumeno che avrebbe potuto essere la traduzione o per lo meno l'adattamento di un lessico latino-ungherese già esistente in manoscritto o magari stampato e già riconosciuto utile e ben fatto. Per quanto si riferisce dunque ai modelli abbiamo il seguente ordine:

1) Tudor Corbea che si è limitato a fare una traduzione della *prima* (non di una delle tre come dice il CRETU!) edizione del Molnár e quindi *ha un unico e immediato modello ungherese*. In questo modo ci si spiega come egli abbia potuto in breve tempo comporre un così ampio dizionario.

2) Il *Lexicon Marsilianum* che evidentemente si basa, specialmente per la traduzione ungherese, su un precedente lessico latino-magiario. Qual'è questo lessico? In primo luogo io ho l'impressione che non si tratti di un solo modello, ma di due o tre almeno, fra cui certamente la prima edizione del Molnár, colla quale ci sono parecchie concordanze; ma evidentemente ci sono anche altre fonti che io non ho potuto stabilire perchè non ho avuto a mia disposizione che pochi fra i più antichi dizionari latino-magiari. In un primo tempo, e precisamente nella mia comunicazione al Congresso di Bologna, avevo avanzato il sospetto, suscitato in me da alcune parole riportate nella dissertazione del MELICH, *A magyar szótáriródalom*, le quali sembravano concordare colle traduzioni magiare del *Lexicon Marsilianum*, che potesse aver parte nei modelli del nostro dizionario la *Ianua bilinguis Latina et Hungarica, sive modus ad integritatem Linguarum* ecc. pubblicata a Varadin nel 1654¹, e che conteneva « omnia fundamentalia, necessaria, et frequentiora vocabula », ma un esame di quest'opera che ho potuto condurre più tardi nella Biblioteca della Università di Cluj (Koložsvár), mi ha persuaso che ciò non può essere; forse invece qualche parte avrà potuto avere il *Dictionariolum* di Misztótfalusi Kis Miklós (Koložsvár 1694)², ma non l'ho potuto esaminare. Lascio quindi la questione adhuc sub iudice; del resto poi essa non ha una grande importanza.

Quanto all'Anonimus di Caransebeş se esso si identifica con Mihail Halici, come propone il Drăganu, la sua opera lessicografica sarebbe stata consigliata, o per lo meno ispirata, dall'amicizia di Páriz Pápai col quale Halici era intimo fin da quando, nel 1664, si conobbero sui banchi della scuola³.

Riassumendo: l'influsso ungherese per ciò che riguarda ai modelli si trova in due lessici: in uno sicuro e provato (Tudor Corbea- < Molnár) nell'altro probabilissimo ma non ancora provato sicuramente (*Lexicon Marsilianum*- < Molnár + ?); il terzo è forse dovuto a consiglio di Pápai. Per

1. Cfr. SZABÓ, *Régi Magyar Könyvtár*, I, p. 899.

2. Cfr. MELICH, *A magyar szótáriródalom*, Nyelvt. Közl. XXXVI p. 291.

3. Cfr. DRĂGANU in *Dacoromania* IV, 121.

quel che riguarda poi la lingua rumena, l'influsso ungherese è assai considerevole e si manifesta sotto un duplice aspetto : 1° nell'ortografia con lettere latine e sistema ungherese ; 2° nei magiarismi (elementi magiari nel rumeno, rari provincialismi) ; 3° nei calchi di traduzione.

Dal punto di vista dell'ortografia l'influsso ungherese si manifesta solo in due lessici : *Anoninus Caransebesiensis* e *Lexicon Marsilianum*, giacchè il dizionario di Tudor Corbea è scritto, come già si è detto, in caratteri cirillici. In questi due lessici l'ortografia latina segue il sistema ungherese con leggere differenze, la più considerevole delle quali è trovare *sh* per *s* presso l'Anonimo¹. Del resto l'ortografia di tutti i testi rumeni in lettere latine e di influsso ungherese è, press'a poco, sempre la stessa².

Quanto ai *magiarismi* non possiamo pronunciarci con uguale sicurezza per tutti tre i lessici giacchè, ripeto ancor una volta, quello di T. Corbea non è conosciuto, mentre per gli altri due abbiamo raccolte complete degli elementi ungheresi. Il CRETU nel più volte ricordato articolo « Cel mai vechiu dicționar latino-românesc » si contenta di dirci che sulle 34.000 voci ce ne sono « molte di origine ungherese », ma non possiamo sapere quante (e quindi in che percentuale) nè di che qualità, giacchè potrebbero esserci dei regionalismi assai comuni, ma anche di quelli rari e interessanti e perfino qualche *ἄπαξ*, come avviene negli altri due lessici che pur sono di minor mole. Nei brevi excerpta dati dal CRETU troviamo p. es. *hălnogi căpităn* « tribunus militum » < ungh. *hadnogy kapitan* (MOLNÁR) ; *adău tributum* < ungh. *adó* (Cfr. Anonimus Car. p. 326 ed. CRETU, *adeu*) ; *ciurda* « armentum » < ungh. *csorda* (cfr. Anon. Car. p. 322 : *csorde* « grex ») ; *ghîilişul* [tărî] « comitia » < ungh. *gyűlés* « raduno, adunanza » cfr. *országgyűlése* (non si trova presso l'Anon. Car., ma nel *Lexicon Marsilianum* n. 245 : comitia « *gyulis* » [v. più sotto p. 33]) ; *lepedeu* « lintamen » < ungh.

1. Secondo HASDEU (in *Revista pentru Istorie Arh. si filologie* VI p. 7) l'origine di questo *sh* sarebbe da ricercare nella grafia di alcuni dialetti slavi meridionali, e nella conoscenza della grafia tedesca *sch*. Secondo il SIEGESCŪ, *A român helyesírás története*, Budapest 1906 p. 108, *sh* si deve solo al tedesco *sch*.

2. Cfr., ma con cautela, la citata opera dei SIEGESCŪ, *A román helyesírás története*, p. 91 e segg.

lepedő (si trova nel Lex. Marsilianum n. 1374: *lintheum* « *lepedō* » v. più sotto p. 38). Mi sembra che sarebbe molto interessante studiare tutti gli elementi ungheresi del Dizionario di Radu Tempea, non appena esso potrà essere più accessibile agli studiosi.

Per ciò che riguarda l'elenco dei magiarismi dell'Anonimus Caransebesiensis, una prima lista di 78 voci fu data da I. POPOVICI a pag. 212-213 del suo articolo *Néhány észrevétel a román nyelv magyar jövevényszavaihoz* pubblicato nel *Magyar Nyelvőr* XXXVIII (1909) 207 e segg. Essa è però ben lontana dall'essere completa e comprende infatti solo un quarto circa degli elementi ungheresi dell'Anonimo (78), che sono invece stati raccolti e diligentemente esaminati dal DRĂGANU nel suo più volte lodato lavoro su Mihail Halici (pp. 149-162). Fra elementi sicuri e dubbi il Drăganu elenca 380 magiarismi i quali danno una percentuale del 7,2 % (che si riduce circa al 6 % considerando che alcune voci sono di origine slava, pur non essendo possibile pronunziarsi con esattezza se l'imprestito è diretto o pervenuto attraverso l'ungherese).

Avendo un così compiuto e ben fatto lavoro sugli elementi ungheresi dell'Anonimo di Caransebeş credo inutile dare qui degli esempi e preferisco rimandare il lettore alla monografia del Drăganu e, per alcune aggiunte, alla mia recensione pubblicata negli *Studi Rumeni*. Gli elementi magiari del Lexicon Marsilianum sono stati studiati dallo scrivente, che nella già ricordata introduzione alla edizione critica di detto lessico, nè ha dato un elenco completo. Senza contare una quarantina di voci per cui è difficile stabilire un etimo ungherese piuttosto che slavo o tedesco, il mio elenco raccoglie 154 magiarismi (fra cui ben 12 *επαξ λεγόμενα*) il che dà una percentuale del 6,5 %. (Infatti bisogna calcolare 2343 voci rumene e cioè i 2395 numeri, meno le 52 lacune della colonna rumena). A questi si aggiungono alcuni « calchi ».

Non posso naturalmente riprodurre qui tutto l'elenco dei magiarismi del Lexicon Marsilianum, che occupa oltre venti pagine della Introduzione all'edizione del Lessico. Mi limiterò a riprodurre i più interessanti. Prima di tutto avverto che

ci sono circa 25 magiarismi comunissimi e ovunque diffusi i quali, per la loro stessa estensione e antichità non hanno importanza per il nostro argomento (P. es. *banuesk* 301 < *bán* « doleo, condoleo »¹; *bomb* 1590 « nodus » < *gomb* con assimilazione *g-b* ≈ *b-b*²; *fogaduesk* 265 « promitto » < *fogad-*³; *gaszda* 175 « caupo » < *gazda* « Wirt »⁴; *gsingas* 422 « delicatus » < ungh. dial. *dsingás* = *zsingás*, cfr. *zsengés* e *gyengés* v. SZINNYEI, *MTS*z, II, 1077⁵ ecc. ecc.

I regionalismi sono oltre cento, parecchi si trovano anche in altre opere antiche tradotte dal magiaro o influenzate più direttamente dall'ungherese, come p. es. nella *Palia* di Orăştie del 1581⁶, nella *Cartea de Cântele* (Salterio Tordas)

1. Questa voce che dal magiaro è passata anche a parecchie lingue slave (cfr. GOMBECZ-MELICH, *Magyar Etym. Szótár* I, 270) è comune in rumeno nel senso si « présumer, conjecturer » e in Moldavia anche di « se fâcher » etc. Nell'accezione di « regretter » si trova solo in Transilvania v. esempi nel *Dictionarul Academiei Române*, I, 485. Presso l'Anonimo di Caransebeş *benuiesk* è tradotto con « doleo » (Cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 149) nel Lessico di Buda (1825) p. 37, 46 con « pocnitet » Cfr. ALEXICS, *Magyar elemek az oldh. nyelvben*, Budapest 1888 (Estr. dal *Magyar Nyelvőr* XVI-XVII) p. 29; CIHAC, *Dictionnaire d'étimologie daco-romaine*, V, II, Francfort 1879, p. 486; MANDRESCU, *Elemente ungureşti în limba română*, Bucureşti 1892 p. 136. Per questo speciale senso cfr. STAN V. *Magyar elemek a mőcök nyelvében*, Nagyszeben 1908, p. 16.

2. Cfr. *Dict. Acad. Rom.* I. 687-88; ALEXICS, *Magy. el.* 111; CIHAC, *Dict. d'et. dr.* II, 486. Anche presso l'Anon. Carans. p. 331 (ed. Creţu) troviamo *bumb* « nodus » v. TAGLIAVINI, *Studi Rumeni* I (1927) p. 131.

3. Al N° 37 traduce la voce « appromitto ». *Fügüdui* è ormai pan-rumeno in questo senso (cfr. *Dict. Acad. Rom.* II. 29 segg.; ALEXICS, *Magy. el.* 54; MANDRESCU, *Elem. Ung.* 151; CIHAC, *Dict. d'et. dr.* II. 497; aggiungi SZTRIPSZKI-ALEXICS, *Szegedi Gergely énekeskönyve* ecc. p. 217 e BART, *Catechismul Calvinescu* cit. p. 123.

4. In questo senso di « hôte » è comune in tutte le regioni (cfr. *Dict. Acad. Rom.* II, 240-41), al Numero 932 traduce però « herus » con « *gazda cassi* » dando quindi a « *gazda* » il significato di « padrone » che si ode solo in Transilvania cfr. *Dict. Acad. Rom.* II, 241, 2; ALEXICS, *Magy. el.* 57; CIHAC, *Dict. d'et. dr.* II, 500; MANDRESCU, *El. Ung.* 156.

5. È voce nota a tutta la Rumania cfr. *Dict. Acad. Rom.* II, 268; ALEXICS, *Magy. el.* 110. L'Anon. Carans. p. 341 traduce *gsingash* con « delicatus » come il N° 422 del Lex. Marsilianum. Nel Lex. Marsilianum però al N. 824 troviamo « *tsingas* », *galbinus*, ungh. *gyöngé*. Il senso qui sarà propriamente « effeminato » (cfr. FORCELLINI, *Totius latinitatis lexicon* s. v. « galbanus ») e cfr. anche il « plenus sensu » che è fra le traduzioni di *gingaş* nel Lessico di Buda.

6. Tradotta dall'ungh. di Heltai. Cfr. M. ROQUES, *Palia de Orăştie*, I, *Préface et Livre de la Genèse*, Paris, Champion 1925 e la letteratura ivi citata (Gli elementi ungheresi a p. XXXVII segg.) V. anche le recensioni di N. DRĂGANU, *Dacoromania* IV (1926) p. 1107 segg. e C. TAGLIAVINI, *Studi Rumeni* I (1927) 153 segg.

o frammento Todorescu che dir si voglia (1570-73)¹, nel *Molítvelnic* di Coresi² ecc.; moltissimi sussistono ancora nelle regioni miste di Ungheresi e di Rumeni e ci sono documentati dalle monografie dialettali che possediamo in buon numero³. Degli oltre cento regionalismi del *Lexicon Marsilianum* mi limiterò a ricordar quelli che mi sembrano più interessanti:

acs [1352] «faber lignarius» < *ács*. Il CABA, *Szilágy* ecc. p. 94 ci dà *ac* «dulgheriu» per il distretto di Sălăgiu (Szilágy) e ALEXICS, *Magyar el.* 15, cita questa parola come propria della parte sud-orientale del distretto di Bihor, ma si deve udire anche in altre regioni miste di Ungheresi, trasportato «dagli artieri venuti dalle città magiare⁴».

alnicia [761] «fraus»; parola documentata solo nel Salterio di Viski⁵; è un astratto formato col suffisso *-ie* dall'agg. *alnic*

1. Pubblicato da SZTRIPSZKI-ALEXICS, *Szegedi Gergely Énekeskönyve XVI. századbeli román fordításban* ecc. Budapest 1911. Gli elementi ungheresi alle pagg. 216-218.

2. Cfr. N. HODOŞ, *Un fragment din molítvelnicul diaconului Coresi (1564)* in *Prinos Sturdza*, Buc. 1903 pp. 235 segg. Questo *Molítvelnic* è tradotto dall'«Agenda» di Heltai cfr. E. DĂŢIANU in *Răvaşul VI* (1908) pp. 168-181 e VERESS E., *Erdélyi és magyarországi régi oldh könyvek és nyomtatványok* (1544-1883). Kolozsvár 1910, pp. 10-12.

Meriterebbero di essere raccolti i magiarismi di Făgăraşi, Viski ecc. cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV 87 segg. e 116. Per il c. d. *Codice Petrovay* cfr. ALEXICI, in *Rev. pentru istorie arh. şi fil.* XIII (1912) 278 segg.

3. Le monografie dialettali del WEIGAND sono tutte nei *Jahresbericht[e] des Instituts für rumänische Sprache* di Lipsia (cit. JbIRS.): Per Banato aggiungi; L. COSTIN, *Graiul Bănăţean*. Timişoară 1926 (e su di esso TAGLIAVINI, *Studi Rumeni I* (1927) p. 158-59); per Haşeg (Hátszeg) la fondamentale monografia di O. DENSUSIAŢU, *Graiul din Tara Haşegului*, Buc. 1916; per la Tara Oaşului A. CANDREA, *Graiul din Tara Oaşului* in *Bul. Soc. Fil.* II (1906) 35 segg.; per il Bihor: POMPIIU M. *Graiul românesc din Biharea în Ungaria nelle Covorbiri Literare*, XX (1887) 993-1022; per il comitato di Sălăgiu (Szilágy), cfr. VAIDA, in *Tribuna* VII (1890) e CABA V. *Szilágy vármegye román népe, nyelve és népköltészete*, Bécs 1918 (e su di esso VIDOS, in *Studi Rumeni I* (1927) 156 segg.) Per la valle del Berăţiu (Berettyó) cfr. HETCÓ, *A berettyómenti román nyelvjárás*, Belényes 1912. Per il Maramureş, cfr. T. PAPAHAGI, *Graiul şi folklorul Maramureşului*, Buc. 1925. Per i magiarismi dei Moji v. il citato volumetto di STAN, *Magyar elemek a mőcök nyelvében*. Tutti questi scritti d'ora innanzi saranno citati con abbreviazioni.

4. DRĂGANU, *Dacoromania IV*, 751. Nell'Evangelario di Coresi del 1561-62 troviamo la forma *alcu* < ungh. ant. *ács* v. DRĂGANU, *Dacorom.* III, 449 n. 1 e *Dacorom IV*, 750-51.

5. Il Salterio di Viski del 1697 si conservava manoscritto a Cluj (Kolozsvár) (Bibl. del Liceo riformato), ma ora si deve trovare a Budapest. Una copia esiste a Năsăud (Naszód). Cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 90 e SILAŞI, *Transilvania VIII* (1875) p. 141 segg.

« insidieux, perfide », < *álnok* « falsus, perfidus » usato nella *Palia* di Orăştie, Gen. III, 1 (ed. ROQUES p. 20)¹ e nel Salterio di Viski², cosicchè l'affermazione del Dict. Acad. Rom. I, 120, secondo la quale si tratterebbe di un *ἀπαξ* della *Palia*, deve ora esser modificata. Manca però in tutte le raccolte di elementi magiari del rumeno.

asztalos [613] « faber lignarius » < *asztalos* « mensarius, arcarius ». I. KLEIN (Micu) nel suo già citato *Dictionarium latino-valachicum-hungaricum* del 1806 traduce la voce latina « arcularius » con « făcătoriu de lăzi, astăluşi; láda tsináló, asztalos³ ». Presso i Moţi e nel comitato di Sălăgiu (Szilágy) troviamo *astăluş* nel medesimo senso⁴. ALEXICS, *Magy. el.* 27 nota che questa voce non è conosciuta nel Banato e nelle regioni immediatamente adiacenti.

bastye [1533], « moenia » < *bástya* « propugnaculum, antemurale, fortalitium » (Cfr. GOMBÓCZ-MELICH, *MEISz.* I, 305-306). Interessante parola finora documentata solo nella Cronaca di Sincai (ed. Iaşi 1853, Tomo I, p. 83)⁵ accanto alle voci *bască* e *bastă* di ugual significato e di origine polacca.

betegsigul [1108] « infirmitas », [1208] « invaletudo » < *betegség* con influsso ortografico ungherese come presso Viski (*betegsig*)⁶ in luogo di *betesig* che ricorre presso MANDRESCU, *Elem. Ung.* 140; CANDREA, *Graiul d. T. Oaşului* 80, HETCÓ, *Berettyó* 45. BUD, *Poezii pop. din Maramureş*, Buc. 1908 p. 75. In altri testi antichi (p. es. nel *Molitvelnic* di Coresi, ed. Hodoş, p. 274) si trova solo *betesug*⁷ ch'è anche la forma più comune oggidi in Transilvania cfr. STAN, *Magy. el.* 18; CABA, *Szilágy* 95⁸.

1, ROQUES, *Palia de Orăştie* p. XXXVII.

2, *alnicie* v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 116.

3. Cfr. CIPARIU, *Arhivu p. filologie şi istorie*, 278. Cfr. anche ALEXICS, *Magy. el.* 27 e DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 112.

4. STAN, *Magy. el. mőcök nyelvében* 16; CABA, *Szilágy* 94.

5. Cfr. Dict. Acad. Rom., I, 511.

6. V. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 116.

7. Cfr. SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.*, 227, Per tutte queste forme cfr. anche Dict. Acad. Rom., I, 542; CHAC. Dict. d'ét. dr., II, 482; MANDRESCU, *Elem. Ung.*, 139; ALEXICS, *Magyar. El.*, 33.

8. Il Lexicon Marsilianum elenca poi per tre volte *betyag* (1107 « infirmus », 1209 « invalidus », 1780 « perinfirmus »), magiarismo che ricorre in parecchi testi antichi. (Cfr. CIPARIU, *Crestomatie sau Analecte literarie*, Blaj, 1858, p. 123. *Molitu.* di Coresi, ed. Hodoş, 250, 274, *Palia*, ecc. (cfr. SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op.*

bizuita, cu *bizuita* traduce al n° 2079 il lat. *sane* e corrisponde all'ungh. *bézonyossan* (= *bizonyosan*). Si tratta di una frase avverbiale che, per quanto io so, non è stata mai attestata, e che deriva dal verbo *a bizui* < *biz(ni)* (per cui cfr. *Dict. Acad. Rom.* I, 571¹); MANDRESCU, 141-42, HETCÓ, *Berettyó* 45, GOMBOCZ-MELICH, *MEtSz.* I, 417 segg.

bolund [424] « demens »; *bolond* [1157] « insipiens » < *bolond*. La forma più comune della voce rumena è *bolând*², ma troviamo talvolta anche *bolund* come al n° 424 (p. es. ad Hațeg, DENSUSIANU, *Gr. d. Tara Hațegului* p. 133, (t. LXXXVIII) v. anche p. 310 (ma a p. 60 *bolînd*!), nel Maramureș (T. PAPAHAĞI, *Graiul si folklorul Maramureșului* Buc. 1925 p. 215; à Sălăgiu (Szilágy) (VAIDA, *Tribuna VIII* p. 341; CABA, *Szilágy*, 95 ha solo l'accrescitivo *bolundău*), presso i Moți (STAN, *Magy. el.* 20) nel villaggio di Bran in Transilvania (Făgăraș) (Cfr. *Dict. Acad. Rom.* I, 605) ecc. ecc. WEIGAND, *JbIRS*, VI ci dà la forma *bolond* in una poesia popolare di Voidaháza (Valle del Someș [Szamos]). Cfr. anche VIČIU, *Colinde din Ardeal*, Buc. 1912, p. 198 e BUD, *Poezii pop. Maram.* 18.

Fra i vari derivati di *bolund* documentati dal Lex. Marsilianum (p. es. *bolonsese* [426] « dementer », [1086] « indocte », *bolunsia* [425] « dementia » ecc. il più ardito magiarismo è *bolonssiagh* [1158] « insipientia » < *bolondság* (o *bolonság* v. GOMBOCZ-MELICH, *MEtSz.* I, 462) che si ode anche presso i Moți (Cfr. STAN, *Magy. El.* 21) e nelle parti più miste di Ungheresi³.

cseber [2106] « scaphium » < *csëbër* « amphora, urna ».

cit., 227, 228) e che ancor oggi è comune in Transilvania e Banato, (cfr. *Dict. Acad. Rom.*, I, 548; ALEXICS, *Magyar elem.*, 32-33; MANDRESCU, *Elem. Ung.*, 139; HETCÓ, *Berettyó*, 45; CABA, *Szilágy*, 95 ecc.

1. Il *Dict. Acad. Rom.*, raccoglie solo i derivati *bizuire*, *bizuit*, *bizuință*, *bizuiald*, ma non è strano che esistesse anche *bizuită*. Il Lessico di Buda ci dà un aggettivo *bizuit* col significato di « sigur, căruia te poți increde » che è documentato anche come avverbio in un testo scritto a Brașov verso la metà del seicento « Cel ce i culcat în esle, acela-i bizuit (= certamente), cel fiuș fiul lui Dumnezeu ecc. (GASTER, *Chrestomatie roumaine*, Leipzig, 1891, vol. I, p. 136).

2. Cfr. *Dict. Acad. Rom.*, I, 604; ALEXICS, *Magy. El.*, 41; MANDRESCU, *El. Ung.* 46.

3. MANDRESCU, *Elem. Ung.*, 47, parlando di *bolînzie* aggiunge « în unele părți se aude sub forma *bolonciag*, forma venită de-a-dreptul din ung., (*bolondság*).

Sotto questa forma non lo conosco da altra fonte ; l'aspetto più comune sotto cui appare questa voce è *ciubăr*, dataci anche, senza traduzione dall'An. Carans. p. 333. *Ciubăr* si trova anche presso CABA, *Szilágy*. 96 (tradotto con *vadră*) e presso DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hategului* p. 127 testo LXXVII. L'etimo ungherese (<*csöbör*), non ammesso da alcuni¹, è, per me, fuor di dubbio.

csiptye [678] « fimbria » <*csipke* « fimbria denticulata, die Spitze » È un noto magiarismo usato in Transilvania (cfr. i dizionari di DAMÉ, TIKTIN ecc. s. v. *cipcă* e v. ALEXICS, *Magy. El.* 48 ; MANDRESCU, *El. Ung.* 61 ; STAN, *Magy. el. mócok nyelvében*, 27 ; POMPILIU, *Gr. d. Biharea*, 1007 ; CABA, *Szilágy*, 96 ; HETCÓ, *Berettyó*, 46 ; DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hategului*, 127, t. LXXVII.

darab [801] « frustum » (cfr. *darab de karne* [1633] « ossa » ; *la darab tai* [326] conscindo <*darab* « fragmentum, frustum, pars ». Magiarismo spesso attestato in Tránsilvania, (cfr. ALEXICS, *Magy. El.* 50 ; MANDRESCU, *El. Ung.* 65 ; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.* 30 ; HETCÓ, *Berettyó*, 46 ; CABA, *Szilágy* 96 ; DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hategului* 146 (t. CXXVII). BUD, *Poezii pop. Mar.* 64. Si trova già in qualche testo antico, p. es. nel Catechismo calvinista v. BARIT, *Catechismu calvinescu* cit. p. 123. Nel Banato questa voce è attestata da WEIGAND, *JbIRS*, III, 314, V. anche GOMBOCZ-MELICH, *MEISz*, I, 1273-74.

deak [1303] « latinus » (e *deácseste* [1304] « latine ») <*deák* « Schüler, Student-lateinisch ». In questo senso di « latinus » è attestato dall'Anon. Caranseb. 335 : *diak* Latinus, studiosus, (v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 151) nel Dizionario di Buda (= discipulus) e in quello di A. ISZER (*Walachisch-deutsches Wörterbuch*, Kronstadt, 1850) « Student, schüler, Lateiner ». Per queste voci si deve ammettere l'etimo ungherese, mentre per il rum. *diac* « diacono », l'intermediario fra il greco δίακονος e la forma rumena deve cercarsi nello slavo eccl. *dijak* (cfr. ALEXICS, *Magy. el.* 52, il quale non fa per

1. CIHAC, *Dict. d'él. dr.*, II, 51 elenca un *cibăr* « cuve, cuveau » che trae dallo sl. ant. *cibrŭ* ; TIKTIN, *Rum. Deutsches Wörterbuch*, 364, si limita a dire che *ciubăr* deriva « mittelbar aus deutsch. Zuber. » Ammettono invece l'etimo ungherese DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 150 e SCRIBAN, *Arhiva*, XXX, (1923), 278.

altro questa necessaria distinzione). L'avverbio *deacseste* « latine » del n. 1304 (attestato anche dall'Anon. Carans. 335) e modellato sull'ungh. *deakul*.

gyemantul [8] « adamas » < *gyémánt*. Accanto al neol. *diamant* e ad alcune forme d'origine turca (*almas*) e specialmente slava (*adamant*) in Transilvania si odono forme come *aghi-mánt*, *adiamant* per influsso dell' ungh. *gyémánt*, cfr. *Dic. Acad. Rom.* I, 29; TIKTIN, *Rum. deutsches Wb.* 542; VAIDA, *Tribuna*, VIII, 334; CABA, *Szilágy*, 94; STAN, *Magy. el.* 13; Direttamente dall' ungherese proviene la forma del nostro Lessico e il *gheman* che si trova nella *Palia* di Orăştie e che è stato segnalato presso SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.* 228.

gyulis [245] « comitia » < *gyulis* (forma dialettale in luogo di *gyülés* v. SZINNYEI, *MTSz.* I, 764), si trova anchè nel Lessico di T. Corbea (*ghiiłisul țării*), come si è detto più sopra. La forma *d'ilis* si ode anche oggi a Sălagiu (*Szilágy*) (VAIDA, *Tribuna* VIII 334) e nei comitati di Arad e Bihor (ALEXICS, *Magy. El.* 52) e altrove (DRAGANU, *Dacorom*, IV, 1082). La forma più comune è però *ghiulus* che si trova già presso N. Costin (cfr. *Dict. Acad. Rom.* II, 264; MANDRESCU, *Elem. Ung.* 76).

hamis [628] « falsus » < *hamis* « falsch, unwahr », magiarismo abbastanza comune in Transilvania (cfr. ALEXICS, *Magy. el.* 61; MANDRESCU, *El. Ung.* 78; STAN, *Magy. El. mócok nyob.* 37; Hetcő, *Berettyó*, 47; CABA, *Szilágy*, 97, ma specialmente *Dict. Acad. Rom.* II, 353).

hasna [794] « fructus » < *haszn-*, forma dei casi obliqui di *haszon* « utilitas, emolumentum » (acc. *hasznol*); cfr. anche le forme *liba-*, *tyuk-*, *tehén-haszna*, *hasznavéllen* ecc. e v. SZINNYEI, *MTSz.* I, 817; anche i derivati slavi partono dalla forma *haszn-* v. MUNKACSI, *Nyelvtud. Közl.* XVII (1881) 79. Cfr. MANDRESCU, *Elem. Ung.* 79, ma specialmente *Dict. Acad. Rom.* II, 375. Si trova già in molti testi antichi p. es. nella *Palia* (cfr. M. ROQUES, *Palia d'Orăştie*, p. XXXVII) nel *Molitvelnic* di Coresi (cfr. SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.* 227) nel Catechismo calvinista (BARIT, *Catech. calv.* 53, 124), presso l'An. Car. (ed. Crețu, p. 342, v. DRAGANU, *Dacorom*, IV, 152) e in parecchi altri testi (cfr. HASDEU, *Cuvente den bătrani*, Buc. 1878, segg. vol. I, p. 6-17 ecc., vol. II, p. 101).

hitlan [633] « fallax » ; [1168] « insincerus » ; [1440] « malitiosus » < *hillen* « ungläubig » . Questa parola, che è strano manchi all'An. di Caransebeş, entrò in rumeno fin dal XVI secolo (la forma moderna è *viclean* !) e si trova anche nella più antica formula di « Pater noster » rumeno, forse tradotto sotto influsso ussita. Ebbe quindi una grande importanza nella lingua ecclesiastica ussita e calvinista. Nei testi antichi compare ora con *tl* intatto, ora con *tl* mutato in *cl* cfr. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, Vol. II, Paris 1914 p. 133.

Per la storia di questa voce presso i Rumeni cfr. (oltre ALEXICS, *Magy. El.* 53-64 ; MANDRESCU, *El. Ung.* 187-89) HUNFALVY, *A rumun nyelv*, Budapest 1878, pp. 102-105 ; *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien-Teschen, 1883, p. 226 ; SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.* 93 segg. ; N. DRAGANU, *Două manuscripte vechi*, Buc. 1912, p. 6 ; e *Dacorom.* IV, 1140 ; V. un chiaro riassunto della questione presso PUŞCARIU, *Dacorom.* II, 587 ¹.

hoher [163] « carnifex » < *hóhér* « Henker » magiarismo che si ode solo in Transilvania e nell'alta Moldavia (cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 65 ; MANDRESCU, *El. Ung.*, 82 ; STAN, *Magy. El. mőcok nyvb.*, 40 ; CABA, *Szilágy*, 98 ; DENSUSIANU, *Graiul d. T. Hăgeşului*, 134, t. XCIII ; BUD, *Poezii pop. Mar.* 62 ; CIHAC, *Dict. d'ét. dr.* II, 506, ma specialmente *Dict. Acad. Rom.*, II, 339.

inas [1519] « minister » (al. N. 563, evidentemente per errore, troviamo *ianas* « ephoebus ») < *inas* « Diener » . ALEXICS, *Magy. El.*, 66 dice che questa voce è assai estesa (igen elterjedt szó nálunk), però non si trova nei dizionari. Io la conosco anche da ; HETCÓ, *Berettyó*, 47 (*inas*, calfă, şăgârţ ; *inas*) ; STAN, *Magy. El. mőcok nyvb.*, 42. Si ode anche all'estremità del Banato v. POPOVICI, *Dialekte d. Munteni und Pădureni*, Halle, 1908, p. 165.

incsaluesk [408] « decipio », forma composta del verbo *celui* « séduire, tromper, duper » < *csal(ni)* « fraudo, fallo ; betrug-en » . Io penso che si usi *incelui* in luogo di *celui* per conta-

¹ È inutile aggiungere che nessuno crede più in un etimo slavo (*hitren*) come HASDEU, *Cuvente den bătrâni*. I, 436, (V. pero *Supplemento*, p. XCII).

minazione di *înselă*. La nostra forma è attestata presso VISKI (cfr. DRAGANU, *Dacorom.*, IV, 117), presso Molnár-Piuariu (cfr. BOLOGA, *Dacoromania*, IV, 385) e ad Hațeg (cfr. DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hațegului*, p. 60 e p. 92, t. VII.) Cfr. PAȘCA, *Dacorom.* IV 1026. Per *celui*, cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 47; MANDRESCU, *El. Ung.*, 56, 98; POMPILIU, *Gr. d. Biharea*, 1006; HETCÓ, *Berettyó*, 46; CABA, *Szilágy*, 96; PAȘCA, *Dacorom.* IV, 1026; GOMBOCZ-MELICH, *MEtSz.* I, 814-820. L'An. Car. 332 registra *cseluiesk* « decipio, fallo ».

iskola [1574] « museum »; [2109] « schola » < *iskola*, in luogo della comune forma rumena *școală*. È un ardito magiarismo che ALEXICS, *Magy. el.*, 67 e MANDRESCU, *El. Ung.*, 85, attestano per i Rumeni d'Ungheria. Forma ibrida, dovuta a contaminazione, o per meglio dire a sovrapposizione dell'ungh. *iskola* sul rum. *școală*, è *ișcoală* attestato da POMPILIU, *Gr. d. Biharea*, 1012; POPOVICI, *Dialekte d. Munteni u. Pădureni*, 65, *BUD Poezii pop. Maram.* e in un testo popolare di Mucundorf (Moha, jud. Târnava Mare) pubblicato presso CANDREA-DENSUSIANU-SPERANTIA, *Graiul Nostru*, Buc. 1908, Vol. II, p. 97, n. XXIII.

kalamarisul [65] « atramentarium » < *kalamáris*; questa voce sembra attestata finora solo presso l'An. Car. 345 (v. DRAGANU, *Dacorom.* IV, 153, e *Dicț. Acad. Rom.* I, 2, p. 52); ALEXICS, *Magy. El.*, 78, l'elenca però come usata nei comitati di Arad e Bihor.

kamenyicza [747] « fornax » < *kemen(e)ce* « Ofen ». È un magiarismo che finora sembrava essere recente e che manca dalle raccolte di Alexics, Mândrescu, Scriban ecc. Per il Bihor lo attestava POMPILIU, *Gr. d. Bihorea*, 1006; *cameniță* « sobor », VICIU, *Glosar de cuvinte dialectale din graiul viu al poporului român din Ardeal*, Buc. 1906 (*An. Acad. Rom.*, Lit. XXIX) ci dà *cámniță* « cuptoriu de formă veche » (che si ode anche ad Hațeg. e che probabilmente ha origine slava (cfr. DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hațegului*, 57. V. anche *Dicț. Acad. Rom.*, I, [2]. 67).

kancsol [31] « amphora » < *kancsó* « Krug ». (sta in luogo di *canceu* con *ó* non ridotto a *eu*, *ău*, certo per vezzo ortografico come in *vellő* del N. 1479). Per *canceu*, cfr. ALEXICS, *Magy. El.* 68; MANDRESCU, *El. Ung.*, 53; HETCÓ, *Berettyó*,

45 ; CABA, *Szilágy*, 95 ; STAN, *Magy. El. mócok nyvb.*, 23
PARVESCU, *Hora din Cartal*, Buc 1908 p. 184.

- *kengyeu* [1456] « mantile » < *kendő* « Handtuch ». Magiarismo usato in Transilvania nel senso di « asciugamano » (cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 72 ; MANDRESCU, *El. Ung.*, 59 ; DEN-SUSIANU, *Gr. d. T. Hațegului*, 60 (l'indeu). Si ode anche nel Banato : *chindeu* « prosop, cârpă » (COSTIN, *Gr. bândălean*, 78). Presso i Moți indica anche una stoffa fiorata che ha la forma di asciugamano, cfr. STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 25.

kepenyagul [1750] « penula » < *köpenyeg* « Mantel ». Magiarismo che, secondo il TIKTIN, *Rum. Deutsches Wb.*, 335, giunge fino in Muntenia. Manca però in ALEXICS, *Magy. El.*, mentre si trova in MANDRESCU, *El. Ung.*, 54. Si ode in Transilvania (cfr. POMPILIŪ, *Gr. d. Biharea*, 1006 ; CABA, *Szilágy*, 98 ; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 25 ; BUD, *Poezii pop. Mar.* 50), e nel Banato (COSTIN, *Gr. Bândălean*, 76).

kinez [1240] « iudex » < *kenéz* (a sua volta dallo slavo *kénédz*, *kenez*). La forma *chinez*, di evidente origine ungherese, pare propria del Banato (cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 72 ; COSTIN, *Gr. bândălean*, 76 ; TIKTIN, *Rum. Deutsch. Wb.*, 341) e delle regioni abitate da Rumeni nella Serbia (cfr. GIUGLEA-VALSÁN, *Românii din Serbia*, Buc. 1913, pp. 102, 104, 297). La comune forma rumena *cnez* ha origine slava (deriva dal russo *knjazì*), cfr. BRUESKE, *JbIRS*, XXVI-XXIX, 19.

kocsis [81] « auriga » < *kocsis* « Kutscher ». Anche l'An. Car., 346, ha *koschish* « auriga », che è ricordata anche come forma transilvana dal TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 381 (cfr. inoltre POPOVICI, *Dialekte d. Munteni u. Pădureni*, 164 ; T. PAPAHAĞI, *Graiul si folkl. Maramureşului* 216 e DRAGANU, *Dacorom.* IV, 1063. MANDRESCU, *El. Ung.*, 149-50 ; STAN, *Magy. El. mócok nyvb.*, 28). L'etimo sloveno o ruteno proposto dal PASCU, *Sufixele româneşti*, Buc. 1915, p. 358 non regge, giacchè in sloveno la parola è assai rara in luogo del comune *kocija* (v. PLETERŠNIK, *Slovensko-nemški slovar*, I, 418) e non può essere presa in considerazione perchè non esiste in serbo (attraverso al quale avrebbe dovuto giungere in Rumania). In ruteno poi *kočiš* è un prestito ungherese, cfr. MUNKACSI, *Nyelvtud. Közlemények*, XVII (1881), p. 119. Del resto nè il BRUESKE, nè lo SCHELUDKO hanno, con ragione, pensato di

includerlo nei loro elenchi di elementi ruteni del rumeno.

konyha [370] « culina » < *konyhá* « Küche ». ALEXICS, *Magy. El.*, 73-74 dice che questo magiarismo è frequente nei comitati di Arad e Bihor. FRANCU-CANDREA, *Românii din Munţi apuseni*, Buc. 1888 danno la forma *cohe* presso i Moţi (ma STAN la ignora). WEIGAND, *JbIRS*, XIII, 92 ci dà la parola *konhä* « Küche » fra i magiarismi raccolti a Leta Mare (Nagy-Léta) in Ungheria presso Debrecen e Er-Diósseg presso Oradea Mare (Nagyvárad). (*JbIRS*, IV, 287), ed (elenca la forma *cuină* che dice udirsi « auch anderwärts »). T. PAPAĞAGI, *Graiul şi folkl. Maramureşului*, 217 elenca *cuhe* « bucătărie, mîncare » e lo trae dal rut. *kuhna*, ma l'etimo è certo ungherese v. DRAGANU, *Dacorom.* IV, 1082.

komendaluesk [246] « commendo » < *komëndál(ni)* « empfehlen » cfr. SZINNYEI, *MTSz.* I, 1159 (*kommendál* è un latinismo rimasto nel vivo uso in luogo di *ajánl*, cfr. SIMONYI, *Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907, p. 71). Sotto la forma *comândăluesc*, quasi identica a quella del nostro lessico. STAN, *Magy. El. mócok. nyvb.*, 29, la elenca presso i Moţi col senso di « raccomandare » e « guidare, condurre » (= vezérel), ma anche col senso negativo di consigliar male, condurre in perdizione (rossz tanácsot ad, félrevezet). ALEXICS, *Magy. El.*, 73, ci dà invece *komendăluesk* nello stesso senso dell'ungh. « komendálni, vezérelni ».

korbacsul [2124] « scutica » < *korbács* « Geissel, Knute ». La forma più comune sotto cui appare questa parola è *gârba-ciu* che deriva dal turco *kyrbaç* (cfr. SAINEANU, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române*, Buc. 1900, II, 1 176 ; *Dict. Acad. Rom.* II, 226). La forma *korbacs* però, che si ode in Transilvania (cfr. CANDREA-DENSUSIANU-SPERANTIA, *Graiul. Nostru*, II, 102 ; POPOVICI, *Die Dialekte d. Munten u. Pădureni*, p. 164 ; VICIU, *Glosar*, 251 ; e che si trova anche presso l'An. Câr. 347, è di origine ungherese (cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 74 ; STAN, *Magy. El. mócok nyvb.*, 25 ; DRAGANU, *Dacorom.* IV, 154, e 1074, ma specialmente DENSUSIANU, *Gr. d. Tara Haţegului*, § 44 p. 25).

korol [1602] « nesus » (probabilmente sta per *körolj* per un'incongruenza grafica) < *karaj* (= *karalj*, *karuj*) formë dialettali ungh. in luogo del lett. *karvāly*, cfr. SZINNYEI, *MTSz.* I,

1061) « Sperber ». Raro magiarismo, attestato solo nel Lessico dell'An. Car., 347 (v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 154) e nel *Dicționariu rumânesc latinesc și Unguresc* di Ioan BOBB (Kolozsvár, 1822) II, 160 (cfr. ALEXICS, *Magy. El.* 113).

kulcser [221] « claviger » (al n° 306 *kolcser* « condus ») <*kulcsár*, « Beschliesser ». Si trova anche presso l'An. Car. 348 (v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 154); ALEXICS, *Magy. El.*, 75 ricorda questa parola pei comitati di Arad e Bihor.

lepedeo [1374] « linteum » <*lepedő* « Leintuch, Bettuch ». È un magiarismo che si ode assai spesso in Transilvania (v. p. es. JARNIK-BARSEANU, *Doine și strigături din Ardeal*, Buc., 1885, p. 442; CANDREA-DENSUSIANU-SPERANTIA, *Graiul Nostru*, II, 101 t. XXXII) e compare anche nel Dizionario di T. Corbea (v. sopra), cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 79; MANDRESCU, *El. Ung.*, 87; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 45; POMPILIU, *Gr. d. Biharea*, 1012; CABA, *Szilágy*, 98; HETCÓ, *Berettyó*, 48 ecc. Pare che si oda anche nel Banato sotto la forma *lepegea* v. COSTIN, *Gr. bănățean*, 128.

mai [927] « hepar » < *máj* « Leber ». Si trova anche nel Lessico di Buda e si ode spesso in Transilvania (cfr. ALEXICS, *Magyar el.*, 79; MANDRESCU, *El. Ung.*, 87-88; STAN, *Magyar el. mócok nyvb.*, 46; HETCÓ, *Berettyó*, 48) e, se pur raramente, anche in Moldavia (SCRIBAN, *Arhiva*, XXX (1923), p. 282.)

márha [1243] « iumentum »; [1737] « pecus » <*marha*. La forma pan-rumena è *marfă*; *marhä*, o *mară* (con fonetismo ungherese) si ode in Transilvania, cfr. MANDRESCU, *El. Ung.*, 89; POMPILIU, *Gr. d. Biharea*, 62; CABA, *Szilágy*, 99; HETCÓ, *Berettyó*, 48; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 46; DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hațegului*, 323) e nel Banato (*mară* e *marvă* presso COSTIN *Gr. bănățean*, 132). Si noti che *marhä* si incontra anche in alcuni testi antichi: p. e. nel *Tâlcul Evanghelilor* di Coresi (1564) (v. GASTER, *Chrest. Roum.*, I, 23) nel Codice Teodorescu (v. DRĂGANU, *Două manuscripte vechi*, p. 164) nel più antico libro rákocziano (v. DRĂGANU, nell' *Anuarul Institutului de Ist. Națională* di Cluj, Vol. I, (1921) 199) e altrove (v. p. es. HASDEU, *Cuv. d. bătrâni*, II, 383).

mod [1532] « modus » <*mód* « Art, Weise ». Accanto al neologismo *mod* abbiamo questo antico magiarismo, attestato,

per quanto io so, solo qui e presso l'An. Carans. 353: *Mod* « modus, politia » (cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 155) e nel Lessico di T. Corbea: *mod* « regula ». (In Transilvania si ode spesso anche un altro magiarismo, e cioè: *modru* < *modor*. V. JARNIK-BARSEANU, *Doine*, Glosar, 190; TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1003; CIHAC, *Dict. d'él. dr.*, II, 516.

nemes [1604] « nobilis » < *nemes* « edel, adelig »; Si trova presso l'An. Carans., 355, il Lex. Bud. ed anche presso alcuni cronisti moldavi (p. es. i due Costin) e si ode in tutta la Transilvania, cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 85; MANDRESCU, *El. Ung.*, 92; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 48; CABA, *Szilágy*, 99; DENSUSIANU, *Gr. d. T. Haşegului*, 42; TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1050.

nyakravato [1546] « monile » < *nyakravató*. La voce ungherese significa propriamente « collare » (piuttosto che « collana ») e quindi traduce meglio il Lex. di Buda: « faucale, focale, linteum, vulgo collipendium ». V. ALEXICS, *Magy. El.*, 86, e v. anche STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 49 che registra presso i Moţi una forma: *ñécrávállü*.

nyámzat [870] « genus » < *nemzet* « genus, Nation »; arditissimo magiarismo attestato finora solo nel frammento Todorescu (*carte de cântece*), X, 1: « szsze laudatz pre domnul tote nemzeturile » traducendo: « Wrat minden nemzetse-gec »... ed. SZTRIPSZKI-ALEXICS, 166-67 (v. anche, p. 217) nel Catechismo di Fogăraşi (1648), e nel Salterio di Viski (1697), sotto la forma *nemzat* (v. DRAGANU, *Dacorom.* IV, 116-17). Attualmente esiste presso i Moţi col significato di « parentela » (rokonság) e « parente » almeno per quel che appare dall'esempio addotto dallo STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 48: « Nu şti că suntem ñemzaturi? » e ch'egli traduce: « Nem tudod, hogy rokonok vagyunk? »

olu [1142] « inquirio » (*oluitor*, [1144] « inquisitor »; *oluitul* [1143] « inquisitio ») sta per *ulu* in luogo del più comune *uluiesc* < *vall-* « bekennen » È parola di grande importanza e che ricorre in quasi tutti i testi religiosi calvinisti. Lo troviamo nel *Molilvelnic* di Coresi (ed. Hodoş, p. 260: « să uluimu acmü credința dereaptă »; e p. 266, « și înaintea cestor oameni buni uluescu și arată »), nel Frammento Todorescu (ed. Sztripszki-Alexics, p. 152) « A duhului szuentu de

ne darurile *pre uluita* de ne hraboria »), nel Catechismo di Fogăraşi e nel Salterio di Viski (v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 116-117). È strano che manchi in tutte le raccolte di elementi ungheresi del rumeno e nel lessico nell'Anon. di Caransebeş. Per la storia di questa parola cfr. SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.*, 96, segg., 218, 227. Si noti poi che oggi giorno questa voce ricorre a Sălăgiu (Szilágy) sotto la forma, più recente: *vălăli* « a face investigare, a auscultà » e *vălătaş* (<vallatás) « investigare, interrogator », cfr. CABA, *Szilágy*, 101.

parducz [1329] « leopardus » (905, *pardoz* « gryphus ») raro magiarismo che trae origine dall'ungh. *párduc* e che pare attestato solo nel Salterio di Viski (v. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 117). L'An. Car., p. 354, registra la forma *pardos* che più probabilmente ha origine slava (v. ЦИНАС, *Dict. d'ét. dr.*, II, 246; TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1122).

pasulla, 611 « faba » < *pasulj*. Si trova anche presso l'An. Carans., p. 360, *pesulë* « phaseolus », (cfr. TAGLIAVINI, *Studi Rum.*, I, 131), e nel comitato di Bihor, cfr. POMPILIU, *Bih.*, 1014; CABA, *Szilágy*, 99, (È assai difficile, dati i luoghi in cui si ode la parola, che si tratti del serbo-croato *pàsulj* per cui v. IVEKOVIĆ-BROZ, *Riječnik hrvatskoga jezika*, Zagreb, 1900, II, 15). *Pasulă* si ode anche nei dialetti dei Munţi Apuseni cfr. T. PAPAHAĞI, *Grai şi suflet* II (1925) p. 47 (ma non c'entra *f* > *p* perchè l'etimo è certamente ungherese v. PAŞCA, *Dacorom.* IV, 1014).

patyalat [2180] « sindon » < *patyolat* « feinster Leinwand ». Questo spiccato magiarismo non si incontra sotto questa forma, per quanto io so, che ad Haşeg, v. DENSUSIANU, *Gr. d. T. Haşegului*, 60. Sotto la forma *potilat* e col significato di « Schleier » è segnalato dal TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1224, come mi avverte gentilmente il collega Drăganu. Questa forma del resto mi è nota anche da VICIU, *Colinde din Ardeal*, Buc. 1912 p. 14 e BUD, *Poezii pop. Maramureş*, 6. Nel Maramureş si ode *poftilat*, cfr. T. PAPAHAĞI, *Graiul şi folkl. Maramureşului* p. 229 e DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 1081.

ponosluesk [319] « conqueror » < *panaszol* « klagen, anklagen » « in der Bedeutung an *ponos* angelehnt » TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1211, che cita alcuni esempi di autori antichi.

V. anche DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*. II, 136. Nel Codice di Voronet, 110, r. 7-8 troviamo *neponoslui* « non impropere » cfr. ALEXICS, *Magyar Nyelvőr* XV (1886) 204-212. Cfr. anche ALEXICS, *Magy. El.*, 91 ; DRĂGANU, *An. Inst. Ist. Naț. Cluj.*, III, (1924-25), p. 213. Presso Viski troviamo *ponoslăi* (v. DRĂGANU, *Dacorom*, IV, 117). (Si noti che in alcune regioni la voce rumena ha conservato il significato dell' ungherese e cioè « lamentarsi », v. HETCÓ, *Berettyó*, 49 ; *ponozlu* « plângere » e STAN, *Magy. el. mócok. nyvb.* 52 : *ponosluiesc* « panaszol »).

sokacs [277] « cocus », [349] « coquus » < *szakács* « Koch ». Si trova anche presso l'An. Car., 370 (cfr. DRĂGANU, *Dacorom*, IV, 158) e si ode ancor oggi in Transilvania, (cfr. CABA, *Szilágy*, 100 ; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 55 VICIU, *Colinde* 204 ; TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1451) e nel Banato (COSTIN, *Gr. bănăţean*, 183, elenca solo il femm. *socăciță* « bucătărească »). *sütlei* [832] « furnarius » < *sütő* « Bäcker » (di cui risente perfino l'influsso grafico !), ardito magiarismo ch'io conosco solo dal Lessico di Buda : *suteu* « pistor », (cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 96).

szaboul [2086] « sartor » < *szabó* « Schneider ». Si trova anche presso l'An. Carans. 367 ; *sebeu* « sartor » (v. DRĂGANU, *Dacorom*, IV, 157), e nel Lessico di Buda. Cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 97 ; MANDRESCU, *El. Ung.*, 100 ; STAN, *Magy. el. mócok nyvb.*, 55. VICIU, *Colinde din Ardeal*, Buc. 1912 p. 30.

szálás [961] « hospicium » < *szállás* « Herberge ». È un prestito molto antico ; lo troviamo nel Salterio di Scheia (cfr. CANDREA, *Psalt. Scheiană*, Buc. 1916, Vol. II, 473) in quello di Dosofteiu (ed. Bianu 27), nel Tetravangelul di Coresi XIV, 2, nel *Molitvelnic* del 1564 (cfr. SZTRIPSZKI-ALEXICS, *op. cit.* 228) in HASDEU, *Cavente den bătrâni*, Vol. I, 211. Cfr. TIKTIN, *Rum. d. Wb.* 1355. Anche l'An. Carans. 367 traduce *selash* con « hospitium » Cfr. ALEXICS, *Magy. El.* 97 ; MANDRESCU, *El. Ung.* 179 ; STAN, *Magy. El. mócok nyvb.* 55, CABA, *Szilágy* 101 ; BUD, *Poezii din Maramureș*, Buc. 1908 p. 38 ecc. ecc.

szerezuesk [1034], « impetro » < *szerez(ni)* « schaffen, anschaffen ». Questo magiarismo non è comune ; sotto questa forma io non lo conosco da nessun, altra fonte, ed anche questo senso non è comune. Appare più sovente sotto una

veste un po più rumena e precisamente *suruzuiesc* o *surzu(i)esc*. Cfr. ALEXICS, *Magy. El.*, 99; MANDRESCU, *El. Ung.*, 102. Lo STAN, *Magy. el. mőcok nyvb.* ci dà *suruzuiesc* nel senso di « mäsür bine, mai pun ceva peste mäsüră; jól kimér, még valamit rátesz a mértékre ». Anche ISZER, *Wört.* ci dà *surzuiesc* solo nel senso di « dazu geben, darauf geven erwerben, anschaffen ». Solo nel Lessico di Buda accanto a « addo, superaddo » troviamo anche « quaero, adquire » che si ravvicinano all' « impetro » nel nostro lessico. CABA, *Szilágy*, 100 traduce *surzul* con « agonisi, megtakarit » testimonianza per noi di grande importanza.

tanacs [334] « consilium » < *tanács* « Rat, Ratschlag ». Questo spiccatissimo magiarismo non mi è noto che da due passi delle lettere rumene dell' Archivio di Bistrița (del 1662, 1670) ove compare per altro sotto la forma *tălnaciu-(tui)*. Cfr. IORGA, *Documente românești din arhivele Bistriței*, Buc. 1899/900, II, p. 10 e 15. Per la spiegazione di *-l-* cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* III, 500, n. 1.

tanyer [1650] « orbis » < *tányér* « discus ». Il dizionario dell' An. Carans. 374 elenca questa voce sotto le due forme *tenyer* e *linyer* e le traduce ambedue con « discus, orbis ». (cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 161); cfr. ALEXICS, *Magy. el.*, 115 (ove per altro si dicono alcune inesattezze).

tolcsér [1121] « influndibulum » < *tölcsér* « Trichter ». Tanto l'An. Carans., 375, quanto il Lex. Bud. traducono *tolcsér* con « influndibulum ». È un magiarismo assai noto in Transilvania (v. ALEXICS, *Magy. el.*, 104; MANDRESCU, *El. Ung.*, 110; STAN, *Magy. el. mőcok nyvb.*, 51; CABA, *Szilágy*, 101; HETCÓ, *Berettyó*, 56; DENSUSIANU, *Gr. d. T. Hațegului*, 60) e nel Banato (COSTIN, *Gr. Bănățean*, 37, 202).

tyoka [2295] « vagina » < *tok* « Futteral, Gehäuse ». Il Lex. di Buda registra *tok* « theca, involucrum, capsula », v. ALEXICS, *Magy. El.*, 164, ed anche oggi in Transilvania si odono, a seconda delle varie regioni, le due forme *tok* (v. CABA, *Szilágy*, 101: *tok* « cutie ») e *l'ok* (v. STAN, *Magyar el. mőcok nyvb.*, 61). Il femminile dato dal nostro lessico sarà dovuto alla sovrapposizione concettuale della parola latina *vagina* o ad un errore materiale. (L'An. Car. traduce « vagina » con *tekush* < *tokos*. Cfr. DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 159.

In questo rapido elenco abbiamo tralasciato a bella posta un buon terzo dei magiarismi regionali che ci parevano meno interessanti o meno sicuri (p. es. *desmele* [405] « decimae » < *dézsma*; *feredeu* [85] « balneum » < *f'fërdö* (dial. per *fürdö*, v. SZINNYEI, MTSz, I, 655); *gastanele*, 166 < *geszte-nye*, ecc. ecc.)

Maggior interesse, anche per i cultori di filologia ungherese, avranno gli undici magiarismi rumeni che io ritengo (fino a prova contraria) *ἡ παρὰ λεγόμενα*; naturalmente quando la lingua degli Autori rumeni calvinisti del XVII secolo sarà meglio studiata, alcune di queste voci si troveranno attestate anche altrove. Nel nostro lessico incontriamo dunque :

folloseu [1869] « porticus » < *folyósó* (in rumeno è comune sotto la forma *foisor* che ha la medesima origine, ma con contaminazione di *fois*, v. *Dict. Acad. Rom.*, II, 500).

fosztuesk [1965] « rapio » < *foszt(ni)*, tradotto con « spolio » anche da Pápai (p. 820), più comunemente usato nella forma composta *megfoszt* « berauben ».

fosztuitor [1966] « raptor » part. pres. del verbo *fosztui* di cui sopra (cfr. ungh. (*meg*)*fosztó* « spoliator »).

keszdett [1901] « principium » < *kezdet* « Anfang, Beginn ».¹

koszperdie [1913] « pugio » < *koszperd* « Stossdegen » (v. SZINNYEI, MTSz, I, 1188).

kukla [1388] « lixa » < *kukta* « Küchenjungerin » (v. SZINNYEI, MTSz, I, 1243).

oroslán [1328] « leo » < *oroszlán* « Löwe » (in luogo del rum. *leu*).²

paczian [1816] « phasianus » < *pácán* (o *pácány*, forme dialettali ungheresi in luogo del lett. *facan*, v. SZINNYEI, MTSz, I, 528).

pais [271] « clypeus » < *pajzs* (propriamente « Schild »). Per quanto io so questa voce è sconosciuta in rumeno (si

1. Qui può trattarsi però anche di uno scambio di colonna fra il rumeno e l'ungherese, dato che nella colonna dell' ungherese manca la traduzione; un tale scambio si trova, per vero, solo una volta al n° 850 ove, per tradurre *ganeo*, nella colonna rumena si scrive l'ungh. *kuroák gazdarja* (= *gazdája*) e in quella ungherese il rum. *Cassa de curve*.

2. Viski usa il latinismo *leum* (Salmi, VII, 1), v. SILÁSI, *Transilvania*, VIII.

noti che è imprestito ungherese anche in sloveno. Cfr. MUNKÁCSI, *Nyelvt. Közl.* XVII (1881); p. 114).

parasznik [229] « colonus », [2043] « ruricola ». L'etimo ungherese di questa voce non è del tutto sicuro; infatti è più facile pensare al serbo *parasnik* « Bauersmann » (v. IVEKOVIC-BROZ, *Rječnik*, II, 11) che al magiaro *paraszt* (v. SZINNYEI, *MTSz*, II, 80) « Bauer ». Siccome però quasi certamente anche il serbo à un prestito dal magiaro (v. MUNKÁCSI, *Nyelvt. Közl.*, XVII (1881), p. 114) non è esclusa la derivazione diretta dall'ungherese con l'aggiunta del suff. - *nic*, assai comune in rumeno (e per cui v. PASCU, *Suffixele româneşti*, Buc. 1915, p. 335), oppure costruendo una forma **parasztnok* da cui regolarmente si avrebbe *parasz(t)nik* (come *alnok* > *alnic*) secondo un'ipotesi gentilmente comunicatami dall'amico prof. Drăganu dell'Università di Cluj.

völlő [1479] « medulla » < *velő* « Mark ». Questa parola sarebbe un ἀπὸ se il *veleu* dato senza traduzione dall'An. Carans., 376, derivasse vermente dall'ungh., *válu*, *vályu* « Trog » come crede il DRĂGANU, *Dacorom.* IV, 161 (Infatti a Sălagiu si ha *valău* « scobitura de beut apă la vite » < *válu*. Cfr. CABA, *Szilágy*, 102 e in altre parti della Transilvania e dell'Oltenia si ode *valau*, *valau* o *halău*, *haleu* col medesimo significato cfr. TIKTIN, *Rum. d. Wb.* 1710; MANDRESCU, *Elem-Ung.* 115); tuttavia se, come ho proposto recentemente nella mia rivista *Studi Rumeni*, I, 131, *veleu* dell'An. è corrispondente al *völlő* « medulla » del Lex. Marsilianum, ci troviamo dinnanzi a un δὲ λεγόμενον.

Abbiamo detto anche più sopra che nel nostro Lessico, come in altri testi di influsso magiaro si trovano dei « calchi ungheresi ». Incontriamo infatti delle parole di « materia rumena e spirito magiaro », come si potrebbe dire seguendo la terminologia del nostro grande Ascoli. Mi limiterò a pochissimi esempi:

Patronus [1715] è tradotto in rum. con *voitor bon* (*bon* = *bun*); ora in rumeno un'espressione come questa non esiste nè può esistere (caso mai di direbbe *voitor de bine*!) Ebbene, qui ci troviamo dinanzi a un calco dell'ungh. *jóakaró* « Gönner » *jó* « bun », *akaró* « voitor »!), Al. n. 597, incontriamo la rara parola *deskompar* « eximo » usata solo nella *Palia*, nel

Frammento di *Molitvelnic* di Coresi e in qualche altro testo transilvano (cfr. TIKTIN, *Rum. d. Wb.*, 1302); questo è probabilmente un composto ricalcato sull' ungh., *kivált* « auslösen ». SZTRIPSKI-ALEXICS, *op. cit.*, 96, pensano che il *des-cumpărat* del *Molitvelnic* coresiano sia modellato sull' ungh., *megváltott*, ma è più verosimile che si tratti di *ki*-corrispondente a *des*, -piuttosto che di *meg*-.

Teu de pest « piscina » del 1832 è probabilmente modellato sull' ungh., *halastó*, e l'osceno significato di « penis » dato al rum. *coadă* (propriamente « coda ») che troviamo al n° 1747 è dovuto a un calco dell'ungh., *fark* che, come è ben noto, ha tanto il significato di « cauda » quanto quello di, « penis ». ¹

Giunto alla fine di questa breve disamina non ho affatto la pretesa di aver posto in evidenza la grande importanza dell' influsso ungherese sugli antichi lessicografi transilvani e banatensi del XVII e XVIII secolo; spero solo di aver prospettato alcuni lati di questo interessante argomento che meriterebbe di essere svolto più accuratamente. Si scriverà così un capitolo di quella storia dell'influsso magiario sulla cultura rumena di Transilvania che aspetta di essere fissata sulla carta da un autore imparziale e privo di preconcetti di scuole e di mire politiche.

CARLO TAGLIAVINI.

Università Cattolica « Carlomagno » di Nimega (Olanda).

1. Il mio giovane amico Dr. Ștefan PAȘCA, assistente al Museo di Lingua rumena dell' Università di Cluj (Kolozsvár) mi ha gentilmente comunicato che fra le risposte al questionario dell' Atlante linguistico pervenute al detto Museo si trova *coadă* nel senso di « genitali maschili del cavallo », attestato a Boian Centru (dipartimento di Cernăuți in Bucovina). Qui probabilmente sarà un calco dal tedesco *Schwanz* !

EN GUISE D'INTRODUCTION A UNE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE DE L'INFLUENCE ANGLAISE EN HONGRIE

Peut-être l'orientation politique de la Hongrie présente donnera-t-elle quelque intérêt d'actualité à une question dont l'intérêt littéraire est grand, et qui est restée jusqu'ici en partie neuve.

I. — Sur *l'ensemble des rapports anglo-magyars*, et spécialement la connaissance de l'Angleterre intellectuelle en Hongrie, on n'a guère que deux brochures d'Alex. Fest, publiées en 1917 et 1921, brèves mais excellentes. La seconde a paru dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*. La première est une conférence, reproduite par les soins de l'Académie Hongroise des Sciences ; elle a été complétée en 1920 par une étude sur les Anglais en Hongrie de 1825 à 1848. Quiconque abordera l'une ou l'autre partie de ce domaine des littératures modernes comparées, gardera le regret qu'un jeune savant aussi capable de recueillir et de grouper avec sobriété des indications précises et précieuses, semble avoir abandonné un genre d'études où il promettait de faire une œuvre excellente.

Il y a lieu de considérer, comme autres généralités sur la question : — les relations personnelles entre Angleterre et Hongrie (études de KROPF et MARCZALI ; j'ai moi-même donné, sur les débuts de l'anglomanie en Hongrie, quelques détails dans une étude sur Fekete János, présentée comme introduction à la publication possible de ses *Œuvres Posthumes* et inédites) ; — les voyages de Hongrois en Angleterre, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et plus tard (étude de SZAMOTA) ; — les séjours de théologiens réformés hongrois (étude de PONGRÁCZ),

les rapports de la Transylvanie protestante avec l'Angleterre (études de MÁRKI, BITAY).

II. — Pour la bibliographie générale des *traductions modernes de l'anglais en hongrois*, les recueils de PETRIK et SZILÁGYI, puis PETRIK seul (malheureusement, la série 1900-1910 n'est pas encore achevée) et aussi, à partir de 1877, les relevés mensuels de la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, enfin, pour les années toutes récentes, ceux de la revue *Napkelet*, fournissent une partie du détail d'approche.

III. — Comme études d'ensemble sur *tels ou tels écrivains hongrois et l'Angleterre*, on n'a guère jusqu'ici que des indications assez brèves, relatives à Horváth-Lázár, Jókai, Lukács Móric, Petőfi et Arany.

IV. — Quant à la *philosophie et à l'esthétique* anglaises en Hongrie, notes clairsemées à reprendre chez AL. FEST, et dans les travaux anciens ou récents de Z. FERENCZI, B. LÁZÁR, VÁRNAI, PÉTERFY, THIENEMANN, AL. ECKHARDT, et autres : Bacon, Hobbes, Home, Blair, Hume, Locke, les Economistes, Darwin, Spencer surtout, et Stuart Mill, Emerson, Ruskin, ont été l'objet de quelque attention et de traductions assez nombreuses ; Spencer en première ligne, semble-t-il.

V. — Sur les *historiens* anglais, Robertson, Burke, Gibbon, Macaulay, Carlyle, peu de chose en dehors des titres d'œuvres traduites. J'ai signalé dans *Modern Language Notes* (Baltimore, novembre 1925), les premières traces de Gibbon en Hongrie ; une étude de VÉRTESY avait paru en 1916 sur l'influence littéraire du même Gibbon ; dès 1870 KEMÉNY indiquait brièvement celle de Macaulay.

VI. — Sur l'*éloquence politique* anglaise, moins encore : quelques extraits traduits en 1849, par SZEBERÉNYI au moment du malheureux essai de révolution hongroise ; une étude de RÓZSA sur Peele en 1918 ; autres indications de détail chez AL. FEST.

VII. — Quant aux *revues et récits de voyages* importés d'Angleterre, AL. FEST encore a su recueillir quelques échos (le *Spectator*, Voyages de Cook, etc.).

VIII. — Pour les *romans* anglais, FÉST déjà signalait qu'au XVIII^e siècle Sterne a seul quelque influence en Hongrie, et qu'au XIX^e Walter Scott domine. — Sur Defoe, Richardson, Fielding, Sterne, Goldsmith, FÉST, et accessoirement PINTÉR, ont indiqué brièvement l'essentiel. Les robinsonades en Hongrie ont fait l'objet d'une étude de TURZÓ (1909) ; on a traduit, assez tard dans le siècle dernier, un peu de Johnson et de Smollett. — Pour le XIX^e, *l'Histoire du roman hongrois* de CSÁSZÁR donne plus d'un renseignement utile sur ce que les principaux romanciers hongrois durent à l'Angleterre ; déjà les *Birálatok* de P. Gyulai signalaient l'influence, notoire, de Dickens sur Herczeg. — Lukács MÓRIC s'était intéressé à Bulwer Lytton. Quelques études spéciales de F. ZSIGMOND sur Scott et Jósika, de BARÁTH sur Thackeray, de FINÁČZY sur Dickens, souvent traduits, le second surtout, d'ELEK sur Poe. On a beaucoup traduit des gens comme Wilkie Collins et Hugh Conway. Les relevés mensuels de *Napkelet* indiqueront nombre de traductions de romanciers contemporains, Stevenson, Wells, Rider Haggard, G. A. Birmingham, etc.

IX. — La *poésie* anglaise. — Sauf un article de LATZKO sur Th. Heywood, on peut renvoyer à quelques notations d'Al. FÉST pour ce qui concerne les poètes antérieurs au XVIII^e siècle : Samuel Butler, Cowler, Taylor, John Scott et Prior, W. Walsh. — Sur *Milton*, quelques études particulières et assez inégales de Ch. SZÁSZ, WLISLOCKI, REMÉNYI ; d'autres, éparses en des traités généraux ou recueils d'études de P. GYULAI, KELETI, KÉKY. — Sur *Pope*, de même : Lukács MÓRIC en a traduit des fragments ; quelques critiques de Csokonai ont fait à Pope sa part ; FÉST lui a consacré une étude excellente : « Pope et les poètes hongrois », dans *Egyetemes Philologiai Közlöny* de 1916. Il reste jusqu'ici presque seul à consulter sur ce qu'ont pu avoir d'influence en Hongrie *Young* (la traduction que fit de lui Pétzeli a été étudiée par KONT en 1900), Thomson, Brooke, Gray et J. Hervey.

Pour *Ossian*, la brochure de G. HEINRICH, reprise en 1903 d'une étude parue dans la revue *Budapesti Szemle* de 1901, demeure un travail utile, bien que très général et cursif (partie V : Ossian en Hongrie, son influence sur la littéra-

ture et la poésie hongroises). On y trouvera au moins indiquées les traductions partielles de 1785 à 1893 (T. THIENEMANN a rappelé en 1919 les relations suivies de Bacsányi avec Herder au sujet d'Ossian); les traductions plus ou moins complètes de 1815 et 1833, les imitations de 1824 à 1829, et l'influence, passagère mais assez forte.

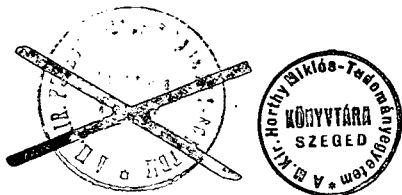
Après Ossian, *Burns* ne semble guère avoir intéressé que quelques critiques, à la fin du XIX^e siècle.

C'est ensuite *Byron* qui domine, de loin. Et l'on a relevé quelques influences particulières, sur Arany, Kemény, Lukács, Madách, Petőfi, Vörösmarty. — Mais on a signalé en son temps l'ouvrage allemand de Weddigen sur l'influence européenne de Byron (1881) sans y ajouter d'abord grand'chose en ce qui touchait la littérature magyare; même en 1901 une étude de GURNESEVITS néglige la question d'influence et se contente d'énumérer ce qui fut connu de Byron, en Hongrie: traductions, études biographiques et critiques, poèmes en son honneur. Il faut aller jusqu'à 1913 et à la préface que donne MORVAY à une traduction de Byron pour avoir une étude assez complète — un peu touffue — d'un problème littéraire important, auquel le centenaire de Byron vient de rendre quelque actualité dans les revues hongroises.

Sur la connaissance que la Hongrie put avoir de *Shelley*, de la ballade anglaise entre 1817 et 1825, de *Moore* et des anacréontiques, puis de *Tennyson* surtout, de *Swinburne*, on trouve quelques indications éparses dans des travaux de P. GYULAI, Z. FERENCZI, PÉTERFY, dans telle ou telle étude particulière et assez récente de REMÉNYI, SZÁNTÓ, JÁNOS HORVÁTH, SIKABONYI, et chez AL. FEST toujours.

X. — Pour ce qui est du *drame* anglais, Z. BEÖTHY fournit plus d'un renseignement utile sur la connaissance générale de la tragédie anglaise. Il y a des études intéressantes de Rózsa, E. Hegedüs, Latzkó sur quelques contemporains et prédécesseurs du grand Will: Marlowe, Lily, Ben Jonson, Greene.

Mais *Shakespeare* a pris à lui seul presque tout, comme il était juste. Ici le labeur hongrois a été vraiment admirable d'intelligente assiduité. Je ne veux qu'indiquer, pour le



moment, les divisions principales à établir, me semble-t-il, dans une étude de ce genre, qui serait le gros morceau de toute cette Bibliographie critique anglo-magyare. — Quelques *études biographiques* récentes, de GREGUSS, BERNÁT, HEGEDÜS fils, PALÁGYI. — Nombre d'*études générales*, de SALAMON (1889) à G. HEINRICH, Alex. HEVESI et Alb. BERZEVICZY. — Etudes sur *l'influence shakespearienne en Hongrie* : celles de J. BAYER (1909) et F. RIEDL (1916) au premier rang, avec la bonne reprise qu'en a donnée CSÁSZÁR en 1917, et diverses études et conférences d'Alb. BERZEVICZY : la récente et brillante célébration du tricentenaire en a fait éclore toute une floraison. — Travaux particuliers sur *quelques traducteurs hongrois de Shakespeare*. — Sur les *représentations shakespeariennes* en Hongrie, au théâtre allemand de Pest dès 1812, à Kolozsvár, véritable foyer shakespearien, dès 1838, à Kassa entre 1873 et 1909. — Parmi les études sur *Shakespeare et quelques auteurs hongrois*, Arany, Döbrentei, Katona, F. Kazinczy, Petőfi, Szigligeti et Vörösmarty occupent le premier rang. — Sur *diverses pièces* de Shakespeare, drames, comédies, apocryphes, sonnets : l'attention minutieuse de la critique hongroise n'a rien négligé du vieux trésor toujours étincelant. Elle s'est même ingéniée à restituer ce que le grand homme avait pu connaître ou imaginer de la Hongrie alors si lointaine, et qui devait lui être si fidèle. Ici encore, plusieurs contributions précieuses d'Al. FÉST, dans ce *Magyar Shakespeare Tár* qui peut compter pour un des plus beaux apports de la Hongrie à l'histoire littéraire universelle.

S'en étonnera-t-on ? Shakespeare éclipe tout. Après lui, quelques indications de J. BAYER sur *Sheridan* en Hongrie. Et il semble bien que l'on doive ensuite passer d'un trait aux plus notoires dramaturges anglais d'hier et d'aujourd'hui, *Wilde*, *Shaw* et d'autres, mieux connus d'année en année, grâce aux vaillantes équipes de traducteurs à qui la Hongrie a dû toujours d'être fort bien informée de la littérature européenne.

*

En comparaison de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, peut-être du monde slave, l'Angleterre a été connue d'elle

par fragments essentiels plutôt que d'ensemble ou par le menu. Et souvent, d'abord, par des voies indirectes : traductions allemandes, françaises, parfois même italiennes. Qu'importe ? Les plus grands noms des lettres anglaises y furent entourés, autant ou plus qu'ailleurs sur le continent, de sympathies durables et de curiosités attentives, éclairées, patientes. C'est de la sorte que se pénètre le mieux une âme étrangère. Et si l'on songe aux barrières de toute sorte dont l'ancienne Autriche a muré la Hongrie, elle-même *terra incognita* pour toute une partie de l'Europe, on rendra justice à l'intelligent et persévérant effort d'une petite nation pour s'assimiler ce qu'eut de plus rare l'acquis littéraire d'un grand peuple, dont la langue lui était peu accessible et avec qui toutes communications directes ou suivies lui ont longtemps fait défaut.

HENRI TRONCHON,

professeur de littératures modernes comparées
à l'Université de Strasbourg.

SUR UN NOM DE NOMBRE COMMUN AUX LANGUES SAMOYÈDES, TONGOUS, MONGOL

Les linguistes indo-européanistes ont accoutumé de considérer les noms de nombre comme formant une partie importante du lexique d'une langue. Quand il leur arrive de comparer entre eux deux idiomes supposés apparentés (ce qui ne leur arrive plus guère), un de leurs premiers soins est de confronter les noms de nombre de part et d'autre. Si les noms de nombre s'identifient, ils y voient une preuve de parenté linguistique. Si par contre, aucune comparaison ne peut s'instituer entre eux, ils penchent à croire que les idiomes considérés ne sont pas liés entre eux par des liens de filiation généalogique. Les noms de nombre sont donc à leurs yeux l'un des principaux critères de la parenté linguistique.

Mais ce critère ne s'applique plus avec la même sûreté, dès que l'on quitte le domaine des langues indo-européennes ou sémitiques. Les finno-ougriotes ont reconnu qu'il leur était impossible d'attribuer à la langue finno-ougrienne commune les noms de nombre au delà de six. Les nombres 7, 8, 9, 10 sont désignés par des mots d'origines différentes selon les dialectes et dont quelques-uns ont été à coup sûr empruntés, comme c'est le cas pour hgr. *hét* (sept), *tíz* (dix), qui portent de façon indélébile un caractère iranien.

Quand M. SETÄLÄ, allant d'un pas plus avant, a voulu comparer les noms de nombre finno-ougriens aux noms de nombre samoyèdes, sa comparaison a laissé un déchet encore plus considérable. Il n'a abouti qu'à restituer pour l'ouralien commun les noms de nombre 1 et 2. Encore les équations établies à cet effet sont-elles loin d'être entièrement satisfaisantes.

Sur le domaine des langues dites altaïques, les résultats

sont encore plus décevants. M. RAMSTEDT a eu beau déployer une ingéniosité presque téméraire, il n'a pu établir aucune comparaison soutenue entre les noms de nombre du turk, du mongol et du tongous.

Et pourtant, il n'est pas permis de douter de la parenté des langues ouraliennes, ni de celles des langues turk, mongol et tongous. Trop d'indices s'opposent à un pareil doute.

Il reste donc à admettre que les noms de nombre ne forment pas comme on l'a cru une partie aussi importante du lexique d'une langue. Il faut se demander si la communauté des noms de nombre n'atteste pas une communauté de culture et de religion plutôt qu'une communauté purement linguistique. En d'autres termes, si deux langues ont des noms de nombre de filiation identique, c'est qu'elles sont issues d'un même milieu de civilisation. Que deux langues étroitement apparentées aient été soumises à des influences différentes, leurs noms de nombre différeront. Ceci ne vaut évidemment que pour les langues des peuples de civilisation très inférieure.

Mais, même de nos jours, certains phénomènes se produisent qui rappellent ce qui a dû se passer dans les langues auxquelles nous faisons allusion. On sait combien il est compliqué de compter en finnois par exemple. Or, je me souviens d'avoir connu personnellement un jeune étudiant finnois bilingue qui s'était spécialisé dans la mathématique et qui calculait en suédois de préférence, parce que c'était plus commode. Sur une autre échelle de culture, les eskimo du Groenland en contact avec les Danois ont adopté les noms de nombre danois parce que le calcul avec les noms de nombre eskimo est très long; très incommode et surtout très incertain, dès qu'on dépasse le chiffre 5. On n'a qu'à lire les études de W. THALBITZER sur la manière de compter des eskimo pour se rendre compte qu'une population qui n'a pas encore l'habitude de compter au delà de 5, est pour ainsi dire obligée d'emprunter les noms de nombre étrangers dès qu'elle entre en contact avec une population qui sait manier le système décimal ou tout autre système plus étendu et plus sûr de calcul.

Ce préambule nous amène à admettre qu'à l'origine, les populations parlant les langues ouralo-altaïques n'ont connu qu'un mode très rudimentaire de calcul. Ce mode, nous

l'imaginons de tous points analogue à celui des eskimo de nos jours. Lorsque les finno-ougriens vinrent en contact avec les tribus indo-européennes, ils durent apprendre à compter d'une manière plus pratique et empruntèrent à cet effet les termes qui leur faisaient défaut. Il en a été de même pour les autres idiomes ; le samoyède, le mongol, le turk, le tongous. La difficulté est qu'aujourd'hui, il est presque impossible de déterminer la provenance exacte du système numéral turk, mongol etc.

En attendant, il est curieux et intéressant de constater que le mot qui a servi à désigner l'unité en samoyède et en tongous est commun à ces deux langues ainsi qu'au mongol où l'on en peut retrouver des vestiges.

Le nom de nombre désignant l'unité se définit en samoyède par la correspondance :

sam Jur. Castrén *ηοποι*, *ηοb* « eins » ; Budenz *οποj* « eins » ; Reg. *ηοποι*, *ηοbo*, *ηοb* « eins » | T. *ηο'ai* « eins », gén. *ηοαδαη* | Je. *ηο'* « eins » | K. *ο'b*, *ο'm* « eins »

Cette correspondance s'éclaire par la foule des mots dérivés formés sur le nom de l'unité :

sam Jur. Castr. *ηοποι'*, *ηοb'* « einmal » ; *ηοbkana* « zugleich, auf einmal » ; Bud. *ηοb kene* « zusammen (sein) » ; Castr. *ηοbtarem* « ebenso », *ηοbtari'ea* « ebensolch » ; *ηοbtamn'a* « einerlei », *ηοbtiki* « ein und dasselbe » ; Bud. *opte* « egyedül, csak » ; Reg. *ηοbotaune* « odinako » ; Bud. *optarym* « egyazonképen » ; Reg. *ηοptare* « ebenfalls, gleichfalls », *ηοbtäriu* « ebenso », *ηοptärem* « gleicherweise » etc, etc. | T. *ηο'alä* « einzig, allein » ; *ηο'alei'*, *ηο'adu'* « einimal » ; *ηο'adumtu*, *ηο'adumtuη* « das erste Mal » ; *ηο'adumta* « der erste » | Je. *ηοbu* « einmal » ; *ηο'ai'amanu* « zugleich, auf einmal » ; *ηοli'* « ein mal », *ηοlio* « einfach » | K. *ο'buη*, *ο'buηkatei* « ein mal », *ο'burei* « zugleich », *Setälä* a comparé à quelques-unes des formes citées plus haut et auxquelles il ajoute :

Motor. *obdenaša* « neun » | Taigi *optinjásto* « id »

ainsi que

K. *ophlelim* « sammeln » | Koïb *oplam* « id »

les mots proprement finno-ougriens ;

lp K *akt* | lp L *akta* — etc « eins », *aktu* ou *aptu* « allein » etc | fi *yksi* « un » ~ ostk Patkanov *ëktem*, *öktem* « sammeln » | vog Ahlqvist *aytam*, *ätam* etc. | zyr. Wiedemann *öktyny* | votk *okt-* | ? fi *yhtää* « vereinigen »

Il a restitué pour toutes ces formes un consonantisme
**-pt-* (Stufenw. p. 58.)

De notre côté, il nous paraît difficile de séparer les formes envisagées par Setälä de l'ensemble des formes rassemblées ci-dessus. Elles semblent trop clairement procéder les unes et les autres du mot qui sert à désigner l'unité et dont la forme paraît avoir été

**ɾ, 8p8-*

Mais alors, on est tenté de comparer à cette forme samoyède ainsi définie :

gold. Grube *omú*, *om* « ein » ; M *ómmu*, *omka* | *oltša om* | oroč. *omu* ; C *u(o)mu* ; L *omo* | Man. *omun* ; Iv *omún* ; M *ommóka* | BS *amo* | OS *emún emún* | Ž *'óh-múh* | *ma emu* | A. Och *omun* | Kl. Ner *omon* | C *umun*, | Kl. Och *umín* | Lam. *ömin* | K. Czek. *omukán* | UT *umukan*, *umukon* | WT, Ob, Ang, B *umukón* | Čap *omukon* | Mgs. *ommukon* | Jak. *ömukon* | Jen. *ummukon*.

Il faut y rattacher :

gold Grube *omuče* « allein, einer allein » ; *omučeka* « ein einziger » ; *omutú* « ähnlich, ähnlicher Art, einerlei, in gleicher Weise » ; *omdžima* « der eine » ; *omdé* « einmal » ~ oroč *omun'e* « allein » | *ma emte* « einmal » etc. ~ gold Grube M *omôtô*, *'omodale*, « gleich, ähnlich » | *oltša omôtô*, *omodale* | oroč C. *uma-adali* | oroč U *amotó* etc.

Toutes ces formes tongous reposent sur un original
**omo* ou **umu*, disons **8m8*.

Pour que cet original s'identifie à l'original samoyède correspondant, il nous faut démontrer

1°) qu'à *-p-* samoyède répond *-m-* du tongous

2°) qu'à *ɾ-* samoyède répond zéro-du tongous.

Or en face de

sam Jur. *juba*, *jyba* ; Reg *jubä* ; Bud *juvä* ; « warm » | Je. *juba* « id » dim *jubaku* etc (Setälä. Stufenw. 44, Paas. Beitr 162, 266.)

on trouve :

gold Grube M *n'amá* « warm » | oroč *n'ema* ; L *n'ama* ; Ob. Ang *n'ama* | Och *n'am* | Kond Czek *n'amá*, *n'amápčü* | UT *n'amapčü* | WT *n'ümapčü* | Man. M *n'amagdé* | Kl. Ner *n'amágy*—Je. *n'emákde* | Kl. Och *n'amoké* | G *nemaɣen* | Sp *némasin* | Mgs. *n'emášin* | A *n'angaltan* «heiteres Wetter | Jak *n'amaldan* | Lam. *n'amlan* | Ud *lamahin* | B *japušin*.

Il n'y a pas lieu d'interpréter ici les suffixations propres

au tongous. Le radical du mot tongous considéré est de toute évidence **n8m8* en face de sam. **j8p8* (cp. Setälä, Stufenw. 44 ; Paasonen, Beitr. 162.)

On retrouve le même traitement dans cette autre série : sam Jur. *jäbta*, (Knd, mscr) *japta* « dünn, fein » ; Bud *jap'ik* « vékony » ; Reg *japta* « eng » ; *japtaku* « dünn » | T. *juobtaliku* | Je. *jata*, *jataku*

(Setälä, Stufenw. 59 ; Paasonen, Beitr. 108)

~ gold Grube *nemi*, *nemdé* « dünn » ; M. *nýmde* | oltša *nymde* | oroč C, L *nami* | Man. M *nymkün* | Iv *nemkün* | UT *nemkun* | Ud *nömkun* | Ž *nân-kôh-hüng*

~ burj Pod. Chal, T, Al *nimegen* « ton kii » | mong Kow *nimyan* « mince, clairsemé »

~ tar, ouïg R, turk or. *japka* « ton kii, (ouïg)

De même encore :

sam T *jabu* « Ast (wenn der Stamm sich zwiefach teilt)

~ sam Jur. *jāmd*, *jamd* « Ast, Zweig » | K. *nama* « Ast »

(Paasonen, Beitr. 10, 70, 273)

~ burj Pod, B *nama* « vêtv', *namala-γa* « pokrývats'a vêtv'ami.

~ tsuv. Paasonen *juBə* « Zweig, Arm » | osm Zenk *jaba* « grosse Gabel » | Kaz R *jāp* « das Gespalten sein, die Gabel »

Lemot tsuv. est emprunté au turk.

[Pour ce qui est de la correspondance sam. *j-* ~ tongous ou mong *n-* cp :

sam Jur. *ja*, *jea* « Erde, Stelle » | Je. Ch *jā* « Erde, Stelle » ; B *da* (cp mscr Ch *dā*) « id » | O. MO, K, OO, *t'u* ; N *ču* « Erde » ; Jel, B *t'ū* « Sand » ; MO, K, OO, Tsch *t'ū* « Lehm » | K. *t'u* « Erde. Stelle » etc ~ gold Grube M *na* « Land » | oltša *na* | oroč *na* | Man M *na* | Ž *nah* | ma *na* ou encore :

sam Jur *jam* « Meer » ; Bud *jām* « tenger » | T. *jam* « id » ~ gold Grube M *namu* « Meer » | oltša *namu* | Oroč *namu*, C *namú* | ma, Čap *namu* | Och *nam* | Kl Ner. Jen, B, Jak *lāmu* | Ob, Ang, Kl, UT *lamú* | Ud, Sp. Lam *lam* | Man. M *amu*.

Dans le même ordre d'idée, il faudrait rapprocher :

sam T. *jamua* « Kehle » ~ Kond Czek *nymnar,ki* « Kehle » | WT *nimṛar,kin* « Speiseröhre »

sam Jur *jemn'au*, *jemn'erū* ; Bud, Kan *jemn'egu-* ; Reg *jemniṛu-* etc | T. *jemn'i'ema* « flicken » ~ sam Jur. Castr *jemnimea*, *jēmea*, « flick » | K. *nemnei* « Flick » | Je. *jēn'ie'*

~ gold Grube *namú* — « flicken », *nainú* « Flicken » | Man. Czek *namačiptin* | W. T. *nömöhöptjn* | Kond Czek *namošeptjn* « Flick » que Gombocz a rattachés à :

osm *jama* « der Flick » | dž *jamay* « id » | alt, tel, Kaz, tob R *jama-* « flicken » | Sag, Koib, Katš R *nama-* « flicken » | tub R *n'ama-* « id » (Keleti Szemle XIII, 36)

Il est vrai que Setälä a rapproché les mots samoyèdes de vog. *jonli, jüntli* « nälen »

(Stufenw, 79; et Verw, 83) pour lesquels il a posé un consonantisme du type **mt-*, mais il se peut que ce mot localisé seulement dans les langues ougriennes de l'Ob ne soit pas un mot fgr. commun.

Enfin encore :

sam Jur *jewako, jewoko* « Waise » ~ gold Grube *náu* « Wittwe » | Kond Czek *náun* | och *náwan* (pour l'évolution sémantique voir Magyar Etym. Szót. p. 148-9. sous le mot *árva*)

La correspondance intervocalique sam. — **p-* ~ tongous *-m-* se retrouve encore dans :

sam O. *hép-kannap* « verbergen » etc ~ gold Grube *sumače-, sumači-* « verbergen, verheimlichen » | Ž. *sò-mí-piéh* | ma *somimbi* | Och *γumečirtirem* ~ gold Grube *sumači-γandá* « heimlich » | Och *γumečak*

que Paasonen a comparé à

md E *s'opo-* ; md M *s'opə-* « verbergen, verhehlen »

et dans l'équation :

Sam Jur. *l'ebtá, l'iebtá'* « morgen » ; Reg *l'epta* « Morgen » ; Atl. Pustosersk *lepta*. Obdorsk *léptan* : Jurazen *tépta* ~ Mangaseja *téla* ; Turuchansk *tiéto* (Setälä, Stufenw, 59)

~ gold Grube M *tymaná* « Morgen » ; *čimoná* | oltša *tymaná* | oroč *tymeí* Man M *tēmē* | Ob, Ang *timi* | Sp *temi, temačina* | Jak. *témi* « morgen » ; *temi* « morgens » | Kl. Ner *temi ineri* (*ineri* « Tag ») | B *tümi* | C. *timáni, timanna* | CM *tīmanī* « morgens » | A *tiṃana* | Och *tamaná, tymyná, temená* | Jen *timmani* « morgens » | Kl. Och *tymina* | Lam. *temená* | Ob. Ang *tymanta* « morgens » | Kond *temátna* | Mgs *temátna* « morgens » etc, etc.

~ gold Grube *čimai* « morgen, morgig » ; *čīmané, čīmoné* « am Morgen » | ma *cimaci* etc. etc (cp Grube : gold. Wörterverzeichnis, 59.)

On notera le parallélisme des deux expressions

sam Jur. *t'ebtai jālea* « der morgende Tag » ~ gold Grube *čindai inidu* « am nächsten (morgigen) Tag. »

On a encore l'opposition sam -p- ~ tong -m- dans le mot suivant :

sam Jur. *pibt'e'*, *pibt'i'* « Lippe » ; Bud *pibt'e* ; Knd *pīpce*, *pipt'ik*, *pīptsi*, *pipēi* | T. *seáble*_n | Je. Ch. *fité* ; B *pité* « id » | O. K *peptei*, OO *peaptai* ; NP *pepti* ; Jel, B Kar, Tas *peptel* « Kinn » ; K. Donner Ta U *peptel'* « Kinn » ; Tscha *pəptəi* | Sam Mot. *hibdin* « Mund » | Taigi *haptende* « Lippe »

~ gold Grube M *pému* « Lippe » ~ ibid *fému* « Mund » ; M *χimma* « Lippe » | oltša *pymnu* | U *pomú* | GA *pomu* | ma. *femen* | Ž. *füh-müh* | oroč *χemu* ; C, U, L, *χamú* | Castr. *hämün* | Kl, Ner *hömun* | Mgs *hömmun* | Ud *hymün*, *hömun*, *umun* etc. (Grube, op-cit p. 104)

Le mot tongous a été étudié par Ramstedt (J. S. F. Ou. XXXII 2, 4) qui lui a rattaché, avec un point d'interrogation :

mo *emkü-* « in den Mund nehmen, kosten, nippen | kh. *um^hχc-* « id » | kalm. *öm̄k-* « id » ou encore :

kh, *öm'ts'ogor* | kalm *ömts'ogr* « mit dicker Oberlippe »

D'un autre côté, les formes samoyèdes ont été comparées à des mots fgr. par Paasonen (Beitr, 247) et Setälä (Stufenw, 62-3 ; Verw, 53) :

lp N *bovsä* (gén *boksama*) ; *bäksä* (gén *bäksama* ; *bävsä* (gén *bäfsama*) « labrum » | lp L *paksim* « Lippe. » | lp K *pəvs* « id » etc, | vog. Kannisto TJ, TČ *pit'im* ; KU *pəl'am* ; KM *pəl't'l'am* etc. | ostk Karj *pədəm*, *pətəm*, *pələm* etc. (cp K. Donner MSFOU XLIX, p. 160)

Setälä et Paasonen ont admis que ces formes reposent sur un consonantisme *-ps- ~ *ks-

D'un autre côté, nous avons constaté plus haut que le tongous présente -m- là où le samoyède possède -pt-, comme dans le cas du mot « mince », du mot « branche, rameau », du mot « matin ». Les mots samoyèdes (et finno-ougriens) représenteraient donc des thèmes élargis par quelque suffixe (*-t- ou *-š- ou *-s), tandis que dans les formes tongous apparaîtrait la racine seulement.

Il nous faut maintenant démontrer en outre que le tongous répond par une initiale vocalique à une initiale *γ*- du samoyède. Les exemples qui vont suivre vérifieront sur ce point notre hypothèse. On a les correspondances :

sam T. *γambu* « Schlaf » | Jur *n'ema* | Je. Ch *ema* ; B *noma*.

~ gold Grube *amas'e-* « schläfrig sein » | *ma. amgambi, amhambi* « id »

Setälä (Verw, 61) a rattaché les mots Jur et Je. à d'autres mots sam. O. et à la famille du mot fgr. hgr *álom* etc. (cp Szinnyi, Ny H⁶, 37, 84). Il explique les divergences de forme par des glissements d'une catégorie de consonantisme dans l'autre (Stufenw, 28.)

Le cas qui suit présente un aspect analogue quant au consonantisme intervocalique :

sam T. *ṛana'btai'ema* « vergessen » | O. Jel, BTas *əmeldžam*; NP *áwaldžam*; N *auoldžap* etc. « id » (Setälä, Stufenw, 24; Verw 63)

~ gold Grube *ombu-* « vergessen »; M *ombūχa* | oroč. *omgome*; L *ommoi* | Kond. *omnón* « ich vergass » | *ma. ongombi* « vergessen »

Setälä et Paasonen (Beitr, 19) ont groupé les mots samoyèdes (Paasonen le mot sam T seulement) avec :

fi *unohtaa* | zyr. *vunöd-* « vergessen » que Setälä a suggéré de rapprocher de

turk *unut-, onot-* « vergessen » (Verw, 63)

Il est difficile de savoir si mo. Kow *umarta-* a rien à voir avec les mots ci-dessus.

L'opposition : sam ṛ- ~ tongous zéro apparaît très nette dans :

sam Jur. *ṛārmādm, ṛārmam* « wachsen »; Bud *ārma-*; Reg *ṛarma-* « id » | O. N *ormnak, ormbak, orwešpak*; MO, K. OO, Tsch *ormnaṛ, ormbaṛ*; NP *oramnaṛ, orambaṛ* etc. « id »

Setälä (Stufenw, 115) et Paasonen (Beitr, 11) ont rangé ces mots dans la catégorie de ceux qui comportent un consonantisme du type *-rm-*. Cependant, on ne peut s'empêcher d'y comparer :

sam Jur. *ṛārka, ṛarka, ṛar, ṛār* « gross » | Je: Ch *atikeo*; B *arike'o, agga* (<**arka*, cp Paasonen, Beitr, 5c) | O. N, Kar *warg*; K, Tsch, OO, NP *warga*; Tas *wuerg*; B *muerge* | K. *urgo*

mots auxquels Setälä (Stufenw, 107) attribue un consonantisme *-rk-*.

Il semble plutôt que l'on soit en présence d'un radical *8r8 qui a comporté plusieurs élargissements. La suffixation *-k-* aurait renforcé sa valeur adjective, tandis que la suffixation *-m-* lui aurait donné une fonction inchoative. Il con-

viendra d'examiner ailleurs l'origine des suffixations de ce genre.

En face des mots samoyèdes cités, on trouve

gold Grube *uri-* « wachsen » | ma. *urembi* | Man. Iv *urubutén* « učits'a (o soldatx) ».

~ mo Kow *uryu-* « croître, grandir, s'élever | burj. Pod. B, T, Ch *urgaxa* « croître »

Il serait superflu de continuer cette liste d'exemples. Comme nous nous proposons de le démontrer en une autre occasion, l'initiale *ɣ-* est le produit d'une évolution secondaire, propre à certains dialectes samoyèdes. Nous ne partageons pas l'opinion des savants qui ont prétendu restituer cette consonne initiale pour l'ouralien commun. Elle n'est attestée qu'en sam. Jur. T. et Je. et encore les mots qui la comportent sont-ils loin de toujours coïncider dans ces trois dialectes.

De ce qui précède, nous sommes, croyons-nous, en droit de conclure

1) à sam *-p-* peut correspondre tong. *-m-*

2) à sam *ɣ-* peut s'opposer tong. *zéro*.

Dans ces conditions, il n'y aucune difficulté à identifier sam. commun **(ɣ)8p8* à tongous commun **8m8*, mots qui servent tous deux à désigner l'unité.

Mais d'autre part, Ramstedt (JSFOu, XXIV, 1,5) a rapproché des formes tongous :

mo. *ebüče-* « vereinigen » ; *ebüčelde-* « in Verbindung mit einander stehen, sich umarmen »

qu'il explique étymologiquement en les comparant à

mo **emün-* « Vorderes, dat. *emüne* « vornen » | Kalm *ömnö* « vorn, voran, nach Süden »
et à

mo. *ebür* « Vorderseite »

En s'appuyant sur ces comparaisons, Ramstedt a cru devoir poser pour le tongous commun une forme **emün* qui aurait eu à l'origine un sens ordinal. Il renvoie sur ce point à lat. *prae*, *primus*, suédois : *före*, *först*.

Ces suggestions de Ramstedt n'infirmant en rien les résultats que nous venons de proposer. L'analogie de

mo *ebuče-* « vereinigen » ; sam K, *ophlelm* « sammeln » est tout aussi frappante que celle de sam Jur. Bud *opte* « allein, nur » ~ gold Grube *omuče* « allein, einer allein » etc.

D'autre part, nous avons vu plus haut que Setälä proposait de rattacher les mots samoyèdes qui ont fait l'objet de la présente étude aux formes finno-ougriennes qui ont abouti à *fi. yksi* etc. Cette comparaison, elle non plus, n'est pas de nature à mettre en doute notre hypothèse. Dans le cas où l'équation établie par Setälä serait juste, et il y a de fortes présomptions en sa faveur, nous serions tout simplement en présence d'un mot d'une origine très reculée et dont le radical serait commun aux langues ouraliennes, ainsi qu'au tongous et au mongol.

Ce radical aurait eu primitivement une forme $*_{\text{ə}}p-$ \sim $*_{\text{ə}}\beta-$ ou $*_{\text{ə}}m-$. Il aurait admis plusieurs élargissements selon les dialectes. Par là s'expliquerait l'analogie de toutes ces formes entre elles.

La diversité des aspects sous lesquels il apparaît aujourd'hui, la multiplicité des traitements phonétiques qu'il a subis nous obligent à voir dans ce radical un vestige du vocabulaire ouralo-altaïque commun. Seule cette hypothèse rend compte des analogies qu'on a mises ici en évidence et qu'il semble par trop difficile de mettre sur le compte d'un emprunt ou d'une série d'emprunts, même à date très ancienne.

(Paris-Budapest, Collège Eötvös).

AURÉLIEN SAUVAGEOT.

GÉPIDES ET ROUMAINS :

GÉLOU DU NOTAIRE ANONYME

Selon des témoignages historiques dignes de créance, des Gépides ont, immédiatement avant la conquête du pays par les Hongrois, habité le sud de la Hongrie, dans les parties confinant au Sirmium de l'angle Danube-Tisza.

De ce passage d'un des textes en question : « De Gepidis autem *quidam* ibi resident », il faut conclure qu'il ne s'agit ici que d'un nombre infime de Gépides. Or les Gépides étaient au vi^e siècle les maîtres d'un empire très étendu dont la partie principale était la région au-delà de la Tisza et la Transylvanie. Ce pays leur fut enlevé par les Avars. Les Gépides parlaient un idiome germanique oriental, apparenté à celui des Goths. On a voulu voir dans les Saxons de Transylvanie les descendants des Goths-Gépides, mais cette théorie a été abandonnée depuis longtemps. Cependant les Gépides qui habitaient alors la Hongrie et la Transylvanie recommencent à occuper une place importante dans les théories des savants du xx^e siècle. Deux de ceux-ci : Mgr János KARÁCSONYI et M. C. Constantin DICULESCU — ce dernier de nationalité roumaine — doivent retenir quelques instants notre attention.

Mgr János KARÁCSONYI estime ¹ que les Székelys (Sicules) sont les descendants des Gépides. Au temps de la conquête hongroise, et même à l'époque où ils occupèrent les vallées du Nyárád, du Küküllő et du Homoród, les Sicules parlaient

1. *Erdélyi Irodalmi Szemle* IV, 224-250.

le gépide. Le nom national des Sicules était donc *gepida*, ailleurs *ipida*. A l'époque qui suivit la conquête hongroise, ils abandonnèrent leur langue et leur nom national. Leur nom dériverait du mot allemand *sichel* « faucille », selon Mgr KARÁCSONYI : « couteau recourbé », pour la raison que pendant les expéditions des conquérants hongrois ils taillaient des chemins à travers les bois et les broussailles. Cette occupation leur aurait fait donner, selon Mgr KARÁCSONYI, le nom de *sichelknecht* (mot allemand, donc germanique occidental et non gépide, germ.-oriental). Et de même qu'aux ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles all. *landsknecht* a donné d'abord hongr. *lanckenét* et enfin même *lanc*, all. *sichelknecht* aurait donné *szikel* et ensuite *székely*. Il semble que Mgr Karácsonyi ne voie à cette explication qu'une difficulté d'ordre sémantique, car il conclut par ces mots : « Des métonymies beaucoup plus hardies que celle-là se rencontrent dans la sémantique »¹. Il n'est donc pas embarrassé par le fait que l'allemand *sichel* n'existe que dans le germanique occidental, où il est un emprunt au latin *secula* « faucille » (v. Kluge, *EtWb.* 2). Dans le germanique oriental le mot n'existait pas. En gothique la faucille se nomme *gilpa* (v. Uhlenbeck, *EtWb. der Got. Spr.* ; Weigand-Hirt, *Wb.* 1 sous « *sichel* ») ; il est d'ailleurs vraisemblable que tel était aussi le nom de la faucille chez les parents des Goths, les Gépides.

Nous n'avons aucun témoignage historique écrit confirmant la théorie de Mgr Karácsonyi. Il invoque uniquement, à l'appui de sa thèse, certains noms hongrois, anciens et modernes, de lieux et de personnes, qui d'après lui seraient d'origine gépide, mais il croit trouver aussi des noms communs d'origine gépide dans la langue des Székelys. D'entre les exemples qu'il fournit, outre *sichel-székely*, nous reproduirons ici les suivants :

Dans le comitat de Krassó, en 1458, on trouve un village appelé *Ahthon* (v. Csánki II, 99), dont plus tard, dans les chartes, le nom est orthographié *Ajton*. Ce nom de lieu serait une variante d'un nom allemand de personne, des

1. *Art. cité*, p. 234.

2. Karácsonyi J., *Art. cité*, p. 241.

viii^e-ix^e siècles : *Actuin*, *Actoin*¹. Dans la région de la commune (v. Csánki I, 506) de Zovány (comitat de Szilágy) on rencontre en 1341 un ruisseau appelé *Lympach* (v. M. Petri, *Szilágy vm. monogr.* IV, 876). Ce nom de ruisseau, qui, toujours selon Mgr Karácsonyi, signifierait « hárspatak » (= Lindenbach, « ruisseau des tilleuls ») serait un vestige de la langue gépide. Mgr Karácsonyi se refuse donc à voir que *Lympach* est un nom typiquement austro-bavarois, comme on en trouve d'ailleurs en d'autres parties de la Transylvanie. Tel est par exemple, dans *Hunderbücheln*, nom allemand de Szászhalom, en Transylvanie (cf. charte de 1374 : de centum cumulis quae villa vulgariter dicitur *Hunderbücheln* ZW., *EtWb.* II) le mot *bücher*, lequel est un mot dialectal typiquement austro-bavarois-alaman (cf. vha. *puhit*, *puhel*, *buhit* « hügel », mha. *bühel*, nha. *bühel*, *büchel*, *bühl*, *picht* ; v. Weigand-Hirt, *Wb.*¹, Lessiak, *Kärnt. Stationsnamen* 93, *SSWb.* I, 809 ; « Bühel fehlt den nnd. ma., auch dem hessischen » v. Kluge, *EtWb.* | nom de lieu allemand de Bude *Zeiselspüchel* Csánki I, 8 | allemand de Transylvanie, de 1342 : in uno colle eyn. *puchit* ZW., Mkb. T. 523). A partir du xii^e siècle, non seulement des Bas- et Moyens-Allemands : Saxons, mais encore des Hauts-Allemands : Austro-bavarois, s'établirent en Transylvanie, et depuis ce temps on y rencontre aussi des noms géographiques allemands correspondants, au nombre desquels le nom du *Lympach*.

Nous avons cité à titre documentaire les exemples ci-dessus : *sichel-székely*, *Actuin-Ajton* et *Lympach*. Mais, en réalité, il n'existe aucune preuve en faveur de cette théorie. ni même aucun argument qui permette au moins de discuter sur l'origine gépide des Székely. Mgr Karácsonyi dit quelque part² : « Ainsi donc, ceux qui ne savent pas, ou se refusent à croire, que les ancêtres des Székely sont les Gépides (*ipor*) et que ce sont les Hongrois qui, en raison de l'arme dont ils se servaient si fréquemment, la *sichel*, leur ont donné le nom de « Székelyek », ne pourront jamais se faire de leur vie une image exacte. » Quant à nous, qui ne demandons

1. Karácsonyi J., *Art. cité*, p. 232.

2. *Art. cité*, p. 241.

pas mieux que de savoir quels étaient les ancêtres des Sicules, il y a une chose dont nous sommes certains : c'est que ceux-ci ne pouvaient être les Gépides. Non seulement, en effet, il n'existe aucun monument historique en faveur d'une telle origine, mais ni en Transylvanie ni sur aucun autre territoire habité par les Sicules on ne trouverait un nom de fleuve, de rivière, de lieu ou de personne ni dans le dialecte székely un seul nom commun qui soit emprunté au gépide, c'est-à-dire au germanique oriental ¹.

L'autre savant dans les théories duquel un des premiers rôles est attribué aux Gépides est le Roumain M. Constantin DICULESCU. Dans un ouvrage intitulé : *Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes*, I. Band, Halle-Leipzig, 1922 (1923), M. DICULESCU s'efforce de démontrer que, de même qu'en Italie les Lombards devinrent des Italiens et les Francs devinrent en Gaule des Français ou les Goths en Espagne des Espagnols, les Gépides devinrent en Dacie un peuple néo-latin, celui des Roumains, par leur assimilation avec la population de langue latine demeurée en ce pays. Les Roumains seraient donc les descendants des Gépides.

Il est indubitable que l'ouvrage de M. Diculescu témoigne d'un savoir très étendu et qu'il est écrit sous une forme colorée, très attrayante, même fort propre à abuser le lecteur, s'il n'est pas homme du métier. Mais étant donné que sa théorie est contredite par les faits, par les données positives de l'histoire, de l'archéologie et de la linguistique, la thèse principale de son ouvrage — tout brillant qu'il est — ainsi que les propositions qu'il avance pour la soutenir n'ont trouvé grâce ni auprès des historiens ou des archéologues ni auprès des linguistes ². Les uns et les autres ont jugé son argumentation dénuée de méthode, antiscientifique et fortement teintée de fantaisie.

1. Voir aussi la critique de la théorie Karácsonyi par János Steuer : *Az élesek kérdése választján*. Erd. Irod. Szemle 1927.

2. Árpád Buday, *Klebelsberg-Album*, 1925 ; Bogrea, cf. *Századok*, 1924, 794-798 ; András Alföldi, *Rev. Et. Hongr.* 1926, p. 187 et *Protestáns Szemle* XXXIII, 389-393.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. DICULESCU invoque aussi à l'appui de sa thèse des arguments d'ordre philologique.

Il convient de faire observer ici qu'en examinant comment, d'une langue latine populaire, est sorti le vieux-roumain, ancêtre du roumain moderne, il est un fait essentiel et qu'il ne faut pas perdre de vue : au contraire de l'italien, du français et de l'espagnol, le roumain ne contient ni noms propres ni noms communs provenant de l'ancienne langue germanique. Or il devrait y avoir en roumain des mots de ce genre, si le roumain primitif était sorti du latin populaire en des régions habitées au moins en partie par des Germains. La langue roumaine n'a donc pu se former ni sur les territoires des Goths ni sur ceux des Gépides (au iv^e siècle on trouve des Goths sur les rives du Bas-Danube et des Gépides en Dacie aux v^e, vi^e siècles, comme l'attestent des objets trouvés en Dacie et en Roumanie et dont certains portent des inscriptions runniques¹).

Il est vrai que dans son œuvre, ainsi que dans une étude spéciale, M. Diculescu s'efforce de prouver, en s'appuyant sur divers noms propres et divers noms communs roumains, que la langue roumaine contient des mots empruntés à l'ancien german. La thèse de M. Diculescu a été critiquée par M. Petar Skok, professeur à l'Université de Zagreb, dans un article publié dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (XLIII, p. 187-194) et intitulé : « Gibt es altgermanische Bestandteile im Rumänischen? » M. Skok, qui se réfère aussi à M. PUSCARIU, déclare que le latin balkanique a certainement contenu des éléments germaniques, mais que personne jusqu'à présent n'a réussi à démontrer la présence de tels éléments ni dans le latin balkanique ni dans le roumain, et M. Diculescu pas plus que les autres. Mais quand bien même la chose serait démontrée, dit le savant professeur de Zagreb, on n'en saurait tirer aucun argument sur la question de savoir si la langue roumaine s'est formée soit seulement dans la région située au sud du Danube, soit, encore, simultanément au sud et au nord de ce

1. Tiklin, *Rum. Elementarb.* § 13.

fleuve. « Die Art und Weise, wie Diculescu etymologisiert — ainsi s'exprime M. Skok — erregt Bedenken.¹ ».

M. Diculescu citant dans son ouvrage certains noms propres qui touchent de très près la Hongrie mais dont M. Skok ne parle pas dans son article, nous nous arrêterons un peu sur un de ces noms pour montrer combien tout ce que M. Diculescu a écrit à ce propos est defectueux au point de vue de la méthode philologique. Ce nom propre est le *Gelou* du NOTAIRE ANONYME.

On se rappelle que, selon l'ANONYME, la *terra ultrasilvana*, la Transylvanie, appartenait, au temps de la conquête hongroise, à un certain *blacus*, c'est-à-dire un « Valaque », nommé *Gelou* (cf. Anonyme, chap. 24), sur lequel les Hongrois conquièrent ce pays. Où s'étendait cette *terra ultrasilvana*? C'est ce que les noms géographiques mentionnés par l'Anonyme à propos de l'occupation des terres de *Gelou* permettent de déterminer. L'Anonyme raconte en effet que *Gelou* voulut arrêter l'armée de Tuhutum aux portes de *Meszes* (per portas *mezesinas* chap. 26), mais qu'il n'y réussit pas, car l'armée de Tuhutum parvint jusqu'aux bords de l'*Almás* (ad fluvium *Almas* chap. 26). C'est là que les deux armées se rencontrèrent. Voyant que la bataille était perdue, *Gelou*, accompagné d'un petit nombre de ses soldats, se dirigea en toute hâte vers sa ville située sur la rive du *Szamos* (ad castrum suum iuxta fluvium *Zomus* chap. 27). Mais les guerriers de Tuhutum se mirent à sa poursuite, et l'ayant rejoint le tuèrent, près du *Kapus* (iuxta fluvium *Copus* chap. 27). Quant aux sujets de *Gelou*, lesquels étaient des *Valaques* et des *Slaves* (quia essent *Blasii* et *Sclavi* chap. 25 ; cf. : *Gelou* quidam *Blacus* chap. 24 : contra *Gelou* ducem *Blacorum* chap. 25 : adiutorio *Blacorum* chap. 44), ils jurèrent fidélité à leur nouveau maître en un lieu nommé *Esküllő* (*Esculeu* chap. 27, deux fois).

Les noms géographiques cités en ce passage montrent qu'il s'agit ici du territoire situé dans le comitat de Kolozs et partiellement dans celui de Szilágy, c'est-à-dire du terri-

1. Zeitschrift f. rom. Phil. XLIII, 187.

toire où régnait, au commencement du ^x^e siècle, le ΚΕΑΝ-que vainquit Saint-Etienne. C'est là, dans la vallée du Szamos, que l'Anonyme place la ville du chef valaque, mais sans le désigner par son nom.

Quant au nom de Gelou, on le rencontre douze fois chez l'Anonyme : deux fois, figurant dans un titre de chapitre, il est écrit en rouge, au minium, et dix fois dans le texte, à l'encre noire. Dans ce dernier cas il est écrit neuf fois *Gelou* et une fois seulement *Geleou*, tandis que dans les titres, à chaque fois, il est écrit *Gelu*.

M. Diclescu assure que « Gelou » est une variante orthographique hongroise, la forme correcte — la roumaine — étant *Gelu*. D'après lui, *Gelu* était un prince roumain régnant sur une partie du pays et portant un nom d'origine germanique : gépide, passé dans la langue roumaine. Voici comme il explique ce nom :

On sait que les Vandales eurent un roi nommé, dans les textes latins et grecs, *Geilamir*, *Gelimir*, Γελίμερ¹. Ce nom propre se rencontre aussi chez d'autres tribus germaniques², et non pas seulement chez les Germains de l'Est, au nombre desquels appartiennent les Vandales. C'est un mot composé dont la seconde partie est germ. *mêrs* « grand, célèbre » et la première soit germ. gothique *gails*, vha. *geil* « gai, dissolu »³, soit germ. *gails* « lance »⁴.

Les variantes de ce nom composé : **Gaila*, *Gailila* en germ. oriental (gothique, gépide, vandal) et vha. *Geilo*, *Kailo* en germ. occidental, sont des formes plus tardives, abrégées, hypochoristiques⁵.

M. Diclescu soutient encore que *Gelu* est en langue roumaine le diminutif d'un nom gépide de personne analogue au vandale *Geilamir*. D'après lui, le vandale *Geilamir*, présenterait encore en germanique les variantes *Gelli-mer*, *Gelu-mir*, *Gaila-mir*⁶. M. Diclescu ne dit pas comment il

1. Schönfeld, *Wörterbuch der altgerm. Personen und Völkernamen*, p. 104-105.

2. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*. — V. Meyer-Lübke, *Romanische Studien* I, 69.

3. Schönfeld, *ouvr. cité*.

4. V. Meyer-Lübke, *ouvr. cité*.

5. Förstemann, *ouvr. cité*. — Schatz, *Alt Bair. Grammatik*, 23, 24.

6. Diclescu, *Die Gepiden*, p. 188.

se représente la formation en langue roumaine de ce nom de *Gelu*, qu'il assure dériver du gépide, mais considérant ce qu'il dit au sujet des noms *Fara*, *Goma*, *Arca*, * *Glada* ¹, il est probable que pour lui *Gelu* aurait son origine dans un diminutif germ. oriental : * *Gaila*. En passant en roumain, un nom gépide de ce genre, terminé en -a, aurait subi l'influence de noms à désinence en u et donné ainsi *Gelu* (lire *Djelou* > *Delou* ?) Telle serait l'origine de la forme *Gelou* acceptée par l'*Anonyme*, et à ce propos M. Diculesscu s'exprime ainsi : « Zur Schreibung *Gelou* statt rum. *Gelu*. vergleiche *Micou* statt rum. *Micu*, *Lazou* statt rum. *Lazu* in anderen ungarischen Quellen ² ».

A ce sujet nous ferons remarquer ce qui suit :

a) Le roumain actuel contient des substantifs masculins en -ă désignant des individus du sexe masculin, cf. *vlădică*, *popă*, *Ionică*, *Ghiță*, *Lucă*, *Tomă*. Il semble aussi qu'il y ait eu dans le roumain primitif des noms de ce genre, en -ă -. Le mot roumain *tală* « père » dérive, pour Tiktin (v. *Rum. Elementarbuch* § 171, § 176) comme pour Pușcariu (v. *EtWb. der rum. Spr.*), du latin populaire, et par conséquent se trouvait déjà dans le roumain primitif. Une preuve en est, entre autres, le fait que l'oraison dominicale commence en roumain également par les mots : *Tatăl nostru*, ce qui montre l'ancienneté de roum. *tală*, en cette langue. Si par conséquent un nom propre gépide tel que **Gaila*, désignant un homme, avait passé dans le roumain primitif, il aurait pu s'adapter assez aisément, dans cette langue même, au groupe des noms masculins en -ă et désignant des individus du sexe masculin. M. Diculesscu aurait dû expliquer pourquoi, précisément dans le cas de **Gaila*, le a de la désinence germanique s'est changé en -u et non en -ă, désinence existant en roumain primitif.

b) Le -l- intervocalique du latin populaire a donné en roumain primitif -r-, cf. lat. *basilīca(m)* > roumain *biserică* 'église' | lat. *caelum* > roumain *cer* 'ciel' | lat. *filum* > roumain *fir* 'fil' | lat. *gēlu* > roumain *ger* 'gel' | lat. *mēl* : **mēlem* > roumain *miere* 'miel' | lat. *mōla(m)* > roumain

1. Streitberg, *Got. Elementarbuch* 5, 6, 15 § 4.

2. Diculesscu, *ibid.* 187.

moără 'moulin' | lat. *palumbu(m)* > roumain *porâmb* 'colombe' | lat. *qualis, quale* > roumain *care* 'lequel' | lat. *scala(m)* > roumain *scără* 'échelle, escalier' | lat. *sōle(m)* > roumain *soare* 'soleil' etc.

M. Diculescu aurait donc dû expliquer aussi pourquoi, dans le nom propre **Gaila*, le gépide intervocalique -l- n'est pas devenu en roumain -r-, pourquoi ce -l- est resté dans *Gelu*.

c) M. Diculescu n'a pas expliqué non plus l'origine du son *e* dans le mot *Gelu*. Dans le gothique de Roumanie, la diphthongue germanique *ai* était encore une diphtongue, *ai*, aux III^e-IV^e siècles, comme l'atteste indubitablement dans l'inscription runnique de l'anneau de Bucarest, le mot *hailag* « heilig, saint ».

Mais en même temps, dans le latin vulgaire et par conséquent aussi dans l'ancêtre du roumain, v. lat. *ai*, latin classique *ae*, d'où *è*, est déjà devenu *e* (cf. latin *caelum, quaero* > roumain *cer, cerui*). Dans les mots d'emprunt plus récents, la langue roumaine conserve le *ai* étranger (cf. turc *kaimak* > roumain *caimac*). Diculescu aurait donc dû nous expliquer comment il se fait que le roumain primitif n'ait pas conservé le *ai* dans le cas du mot **Gaila*.

d) Enfin il lui aurait fallu prouver par des exemples que *Gelu* a pendant des siècles été en roumain un nom de personne, ou éventuellement qu'il l'est encore aujourd'hui. C'est ce qu'il n'a pas fait non plus, car on ne saurait considérer comme une preuve sa citation de IORGA qui, dans son *Histoire des Roumains de Transylvanie*, (București, 1915, p. 42) dit à propos de ce nom de *Gelu* qu'il figure comme nom de montagne dans un document de 1075, ce nom de montagne étant, selon Diculescu, tiré « naturellement, du nom de personne ¹ ». Notons en passant que M. IORGA ne dit pas où est publié ce document de 1075, pas plus qu'il ne dit où se trouve ce mont *Gelu*, si bien qu'il est impossible de contrôler son assertion.

M. Diculescu ne se posant aucune des questions mention-

1. Diculescu, *Die Gepiden*, p. 188 : « Der Bergname stammt hier freilich vom Personennamen, nicht umgekehrt, wie fälschlich angenommen wird.... »

nées ci-dessus, il est tout naturel qu'il ne puisse y répondre. Nous ne les avons posées nous-mêmes que pour montrer aussi du point de vue de la linguistique roumaine et germanique combien ce que M. Diclescu dit à propos du *Gelou*, *Gelu* de l'*Anonyme*, est superficiel et peu réfléchi.

Mais ce nom de *Gelou-Gelu* écrit par l'*ANONYME*, est-il possible d'en découvrir l'origine ? A cette question, nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative.

Dans ses *Romänische Studien* R. ROESLER suppose que c'est du nom de Gyulafehérvár : Gyula, que l'*Anonyme* a fait ce nom de personne. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« La source d'où est sorti le prince *Gelou* est selon nous le lieu appelé *Gyla* [sic], plus tard *Alba Gyula*, nom devenu par formation savante *Alba Julia*, de même que l'origine du prince *Salanus* pourrait bien être le nom de lieu *Slankamen* (Zolancamán) et celle du prince *Zubur* le mont *Zubur*, près de Neitra. Il nous faut donc considérer tous ces Etats de *Salanus*, *Menumorot*, *Glad*, *Gelou* comme des créations du Notaire anonyme, qui a inventé ceux-ci pour les faire vaincre par les Hongrois » (p. 201).

Pál HUNFALVY, lui aussi, voit dans l'*Anonyme* un auteur de contes qui aurait forgé les noms de personnes *Glad*, *Zalán*, *Zobor* « partie d'après les noms de lieux et partie d'après des événements ultérieurs » (v. *Magyarország Ethn.*, 283, 291, 533). Mais d'où l'*Anonyme* a-t-il tiré le nom de *Gelou* (ibid. 282) ? C'est là-dessus que HUNFALVY ne semble pas avoir une opinion bien nette.

En admettant que derrière le nom du prince *Gelou* se cache un nom de lieu, il est facile de prouver qu'il ne peut s'agir de la première partie du nom de *Gyulafehérvár*. Ni le nom de personne *Gyula* ni le *Gyula* des noms de lieux *Gyala*, *Gyulafalva*, *Gyulafehérvár*, *Gyulaháza*, noms maintes fois notés dans les sources historiques, ne présentent une variante écrite *Gelou*, *Gelu*. Si par conséquent le nom de personne *Gelou*, *Gelu* vient bien d'un nom de lieu, celui-ci ne saurait être *Gyula* ni un nom composé dont la première partie soit *Gyula*.

K. SZABÓ est déjà sur la bonne piste en ce qui concerne l'identification du *Gelou* de l'*Anonyme*, mais nulle part — à

ce qu'il nous semble — il ne se prononce catégoriquement. Le *Gelou* de l'Anonyme, en effet, régnait sur le territoire baigné par le Hidegszamos et le Melegsamos, et par un ruisseau qui s'y déverse, le Kapos, ainsi que par l'Almás. Il fut tué sur la rive du Kapos, pendant qu'il s'enfuyait vers sa forteresse, située elle-même sur le Szamos. Le Kapos prenant sa source à quelques lieues à l'ouest de Gyalu et se jetant dans le Szamos près de Gyalu, c'est ici, dans la région de *Gyalu*, qu'il faut chercher la forteresse en question.

Et en effet Károly SZABÓ déclare que celle-ci « était située sur les hauteurs à environ une demi-heure (de Gyalu), aux bords du Hidegszamos, sur une cime nommée aujourd'hui encore « mont du burg » (v. K. Szabó, *Magyarország tört. forrásai*, p. 35-38, et *MHK.*, p. 424). Il est vrai que K. Szabó ne dit pas que *Gelou*, qu'il lit *Gyelő*, et *Gyalu* soient un seul et même nom, mais il semble presque certain que telle a été son opinion.

Quant à M. Dezső PARS, l'identité de ces deux noms ne fait pour lui aucun doute. Il écrit à ce sujet, dans son *Magyar Anonymus* :

« *Gyalú* ; *Gelou* (lire : *Gyelou* ; *Geleou* ; ou encore *Gelu*). C'est indubitablement de ces noms que par un processus phonétique dérive le nom de lieu *Gyalu*, dans le comitat de Kolozs. »

Que *Gyalu* et *Gelou* (lire : *Gyëlou*) soient une double variante d'un seul et même nom *hongrois*, c'est ce que nous allons prouver ici :

A partir du XIII^e siècle, les chartes contiennent un très grand nombre de données relatives au nom de lieu *Gyalu*, comitat de Kolozs. Deux entre autres sont particulièrement importantes à notre point de vue. La première est de l'année 1387. C'est un document signé de l'évêque de Transylvanie, IMRE, et portant cette mention : « Datum in Gelou ¹ ». La seconde de ces données est contenue dans une charte de 1282, le nom de *Gyalu* y est devenu *Gylo*, lire *Gyilo* ². Il s'agit maintenant de savoir quel rapport il y a entre *Gelou*,

1. Z. W. *Urkb*, II, 609.

2. Csánki, V, 304.

lire : *Gyëlou* et *Gylo*, lire : *Gyiló*, ainsi qu'entre ce nom et le *Gyalu* d'aujourd'hui.

Nous avons montré ailleurs (*M.Ny.*, IX, p. 181) que le mot hongrois *hajó* « navis » présente, partie dans la vieille langue et partie dans la langue populaire de nos jours, les variantes suivantes : *hajou* (v. *Oklsz.*) > *hajou* ~ *hëó*, *hëjó* (cf. Schl. *szój.* *heo*, Székelyudv. Kód. *hejo*) > *hajó* langue littéraire, ~ *hijó*, *híjó*, *hyjó* langue populaire (v. *MTsz.*).

Les mots et noms propres hongrois suivants présentent exactement la même évolution :

hornyó (cf. Beszt. *Szój.* *hornyo*), *hornyú*, *hornyu* *MTsz.* > *harnyú* *MTsz.* ~ *HERNYÓ* (cf. *Nysz.*), *hërnó* (cf. Schl. *Szój.* *herno*), *hërnýú* *Nysz.*, *MTsz.* > *hîrnyó* *Nysz.*, *MTsz.* ; 'chenille'.

**hajouz* > *hajóz* (cf. Schl. *Szój.* *hayoz*) ~ *hëjóz*, *hëöz*, *hëjúz*, *hëüz*, (cf. Beszt. *szój.* *heyoz*, *heyuz* ; *NySz.*, *OKlSz.* *heyo* ; *OklSz.* *heossuba*, *heuzmat* ; *Nysz.* *hëjuz*, *hëjusz*, *hérosz* ; *MNy.* XI, 82, Szikszai 1590 *heoz*) > *hióz*, *hijóz*, *hiúz*, *hiuz* (cf. *Nurm.* 530 *hyioz* ; *NySz.* *hioz*, *hiusz* ; *OklSz.* *Hiosbor*), *viüz* *MTsz.* ; 'lynx'.

orsó > *arsó* ~ *ërsó*, v. *M. Ny.* XVI. 3 ; 'quenouille'.

Soujou > *Sojou* (cf. *Anonym.* *Souyou*, *Souiou* ; *OklSz.* *Soyow*, *Soyou* ; *Csánki* V. 397, *Soyou*, *Nogsoyou*) > *Sojó* (cf. *OklSz.* *Soio*, *Csánki* V. 397 *Nagysoio*) > *Sëjó*, *Sëó* (cf. *Chron. Enlum. de Vienne*, ch. XIX, *Seyo*, *ibid.* ch. LXXIX, LXXX *Seo* ; *Chr. de Dubn.* ch. 36 *Seo*) > *Sajou* (cf. *Csánki*, I, 452, V, 397 *Sayow*, *Sayou*, *Nogsayou*) > *Sajó* (cf. *Chr. de Dubn.*, ch. 124 *Sayo* ; *OklSz.*, *Csánki*, I, 452, V, 397 : *Sajó*) ; 'nom d'une rivière en Hongrie'.

On peut constater dans les données reproduites ici le développement phonétique suivant :

Ancienne forme : type *o* — *ou*, donnant : partie le type *ë* — *ó* > *ë* — *ú* > *ë* — *u*, partie le type *a* — *ó* > *ä* — *ú* > *a* — *u*. De *ë* — *ó* > *ë* — *ú* sort par un nouveau développement le type *i* — *ó* > *i* — *ú* > *i* — *u*. Ces processus de développement ne sont pas encore définitivement élucidés ¹.

1. J. Wichmann, *Nyr.* XXXVII, 200-201, 249, 311. — Z. Gombocz, *M. Ny.* XVI, 7, 114. — Z. Gombocz, *Magyar történeti nyelvtan*, III^e partie. *Hangtan*, II, p. 63. — Z. Gombocz, *Magyar történeti nyelvtan*, II^e partie, *Hangtan* II² p. 75.

L'évolution esquissée ici s'est produite également dans le cas du nom de lieu *Gyalu*, comitat de Kolozs. Les chartes et imprimés donnent les variantes suivantes :

Gyolou (cf. année 1246 : *Golou* de comitatu Culusiensis Z W., Urkb. I, 72 ; *Golou*, *Gyolou* Csánki V, 304) > *Gyalou* (cf. Galou AUO. X, 153 ; *Gyalou* ZW., Urkb. II, 206 ; *Gyalow*, *Gyalov* Csánki V, 299, 304) ~ *Gyëlou* (v. plus haut) ~ ? *Gyela* (cf. *Gela*, sur la carte de Honterus, v. Fabricius 19) ~ *Gyoló* (cf. *Gyoló* Csánki V, 304) > *Gyaló* (cf. en beaucoup de données cf. année 1246 : Symon de *Gyaló* ArpkO. VII, 208, Csánki V, 299, 304) ~ *Gyiló* (voir plus haut) > *Gyalú* Lipszky, Rep., CzF., > *Gyalu* Kr., CzF.

Parmi les variantes du nom de lieu *Gyalu*, la seule dont nous n'ayons pas d'exemple est *Gyëlü* > *Gyelu* écrit *Gelu*. Chez l'ANONYME, en effet, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, le nom du prince est *Gyëlou*, écrit *Gelou*, en neuf cas, tandis qu'en deux autres cas (en titre de chapitre) la forme écrite est *Gelu*.

Cette dernière forme ne se rencontrant que dans des titres de chapitres, on en pourrait conclure qu'il y a là une faute d'orthographe et qu'il faut lire *Gelou*. Mais étant donné que la finale -*au*, -*uu* > *ou* du v. hongrois dans les syllabes ouvertes, a donné plus tard -*u*, en passant par -*ó* ~ -*ü*, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'une évolution similaire s'est produite dans le cas de ce nom : *Gyëlou* > *Gyëlü* > *Gyëlu* (écrit *Gelou*, *Gelu*). Pour le processus en question, cf. : *gyaló* « hobel, rabot » MTSz. > *gyalú* NySz., MTSz. > *gyalu* ;

gyanó « verdacht, soupçon » MTSz. > *gyanú* Máre. 1811 > *gyanu* (cf. *Gyanou* > *Gyanó*, village dans le com. de Vas, Csánki II, 752, Lipszky, Rep.) ;

chomuu (cf. *chomuv* HB.) > *homü* (cf. Okl. Sz.) > *hamü* > *hamu* « cendre » ; *hernyó* « raupe, chenille » > *hernyü* > *hernyu* (v. plus haut) ;

kopuu « tor, porche » (cf. *copuu* MNy. VI, 156) > *kopou* (cf. *copou* Okl. Sz. ; cf. *Kapous*, variante du nom de lieu *Kapus*, Csánki II, 573, V, 365, 712) > *Kapó*, Okl. Sz. > *Kapu* ¹

1. J. Wichmann, Nyr. XXXVII, 311-314. — Z. Gombocz, Bulg. Urk. Lehnw. 170-172. — Z. Gombocz, Magyar történeti nyelvten. H. Hangtan II² 65.

Il est permis de conclure de ces exemples que le nom de lieu *Gyalú*, anciennement *Gyélou* a bien pu avoir en hongrois une variante *Gyélú* > *Gyēlu* et que si nous n'avons aucune donnée prouvant l'existence d'une pareille variante, c'est simplement l'effet du hasard. Mais il est permis d'en conclure également que la forme *Gelu*, employée par l'Anonyme à côté de la forme *Gelou*, ne peut guère être une faute d'orthographe, là où il aurait fallu *Gelou* ; tout semble indiquer que c'est là une variante dérivée de *Gyélú* > *Gyēlu* (écrit *Gelu*) *Gyélou*.

Le nom de lieu *Gyalu* et le *Gyélou* (écrit *Gelou*) > *Gyélú* > *Gyēlu* (écrit *Gelu*) de l'Anonyme sont donc indiscutablement un seul et même nom.

Dans les mots empruntés au hongrois par la langue roumaine, la désinence hongroise - ó > - ú > - u donne la forme - ăũ¹, cf. :

biró « juge » > roumain *birăũ* « obersteiger in salzbergwerken ; schulze, bürgermeister ; anführer im tanze » Tiktin ;

gyaló > *gyalú* > *gyalu* roumain *gelăũ* (Ghetie, Damé, Tiktin ; variantes : *gilăũ*, *gealăũ*, *gileũ*, *gialăũ*, *jilăũ* v. Tiktin, Mândrescu, *El. ung.* 169, Asbóth : *NyK.* XXVII, 333, 336, Damé) « hobel, rabot » ;

gyanó > *gyanú* > *gyanu* > roumain *jinăũ* « soupçon » Mândrescu, *El. ung.* 86, ghetie ; *háló* > roumain *halăũ* « senk-nest, filet » Tiktin, Asbóth : *NyK.* XXVII, 335 ;

hordó > roumain *hărdăũ* (Tiktin ; variantes : *hardăũ*, *hurdăũ*, Tiktin, Asbóth : *NyK.* XXVII, 336) « kübel, eimer, cuve, seau » ;

(*Szilágyi*-) *Somló* > roumain *Simlăũ Mold. Tog.* Dict. ;

sóvágó > roumain *saũgăũ* (Tiktin ; variantes : *şavgăũ*, *şalgăũ* ?) « salzhäuer in den bergwerken, saunier » (v. Asbóth : *NyK.* XXVII, et 331) ;

tó > roumain *tăũ* « see, teich, lac, étang » Tiktin.

Vísó nom d'un cours d'eau > roumain *Vişăũ*.

Cette concordance se retrouve dans le nom roumain de *Gyalu* (comitat de Kolozs). Les Roumains nomment cette

1. O. Asbóth, *Az oláh nyelvbe átvett magyar szók.* *NyK.* XXVII, p. 325, 428.

localité *Gelău* (*Mold. - Tog.*, *Dict.* ; lire *Djelău* > *Gelău* *Gclău*), *Gilău* (*Mold.-Tog.*, *Dict.* ; *Gilau*, Enescu, *Ardealul*, atlas ; lire les noms roumains *Djilău* > *Jilău*, cf. « *Gyilau valachia* », écrit à la hongroise ¹, *Jileu* ; p. e. sur la carte de l'Etat-Major austro-hongrois, lire *Jilėu*). Il est hors de doute que le nom roumain a été emprunté à une variante *Gyėlou* du nom hongrois *Gyalu-Gyėlou*. Cette forme a donné en roumain *Gelău* et ensuite *Gilău*, l'e hongrois pouvant aussi se changer en i en roumain quand il n'y est pas accentué (cf. hongrois *vezető* « conducteur » > roumain *vezetău* > *vizitău* *Asbóth* : *NyK.* XXVII, 439). Il y a aussi des savants roumains qui, se fondant sur le mot *Gilău*, nom roumain du lieu appelé *Gyalu* par les Hongrois, nomment *Gilau*, dans leurs ouvrages en langue roumaine, le *Gelou-Gelu* de l'Anonyme. Ainsi procède, entre autres, *Onciul* ².

Ce qu'il importe de noter, dans ce qui va suivre, c'est qu'une localité du nom de *Gyalu* ne se rencontre pas seulement dans le comitat de Kolozs. Un hameau de ce nom appelé (*Kr.*, *CzF.*), anciennement *Gyalú* (v. Görög, *Magyar Atlas* ; Lipszky, *Rep.*, *CzF.*), se trouve dans le comitat de Jásznagykúnszolnok, entre Cibakháza et Kúnszentmárton. Elle portait déjà ce nom, en tant que lieu habité, au xv^e siècle, et c'est de là qu'en ce même siècle la famille Vás a tiré son nom ³. On trouve également une forme dérivée de *Gyalu* parmi les noms de lieu hongrois. Dans le comitat de Somogy, dans les environs de la commune de *Zics*, existe une « *puszta* » nommée *Gyalud*. C'est là un dérivé, formé au moyen du diminutif *-d*, du nom *Gyalu*. Ce dérivé lui-même est ancien, et nous en avons des exemples à partir de 1351. Csánki (II, 609) donne deux variantes de ce nom : *Gyėlaud* (écrit en 1351 : Poss. *Gelawd*), et *Gyalód* (écrit en 1478 : *Gyalod*).

Il est hors de doute que le *Gyalu* du comitat de Jásznagykúnszolnok et le nom de hameau *Gyalud*, dans le comitat de Somogy, sont étymologiquement inséparables du *Gyalu*.

1. Lipszky, *Rep.*

2. Puscariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* : Beihefte zur Zeitschrift für Rom. Phil. Heft. 26 s. 69.

3. Csánki I, 668, 674.

du comitat de Kolozs. Ces noms sont tirés soit du nom commun hongrois *gyalu* « couteau à creuser, à évider », soit du nom propre hongrois *Gyalu* mentionné plus haut.

Ce qui est le moins probable, c'est qu'il y ait entre l'origine des noms de lieux *Gyalu*, *Gyalud* et le nom commun *gyalu* « rabot » un rapport matériel semblable à celui qui existe entre le nom commun hongrois *bárd* « beil, hache » et le nom de lieux *Bárd*. On nommait en effet *bárd* « hache » une étendue de forêts qu'un homme pouvait déboiser en un jour avec une hache (v. *Okl. Sz.*).

Le mot *gyalu* désignant un outil qui sert à « forer, creuser, évider, polir » et non à « couper, abattre » et n'ayant pas non plus été pris dans ce dernier sens en vieux hongrois, on ne saurait admettre qu'il y ait entre les noms de lieu *Gyalu*, *Gyalud* et le nom commun *gyalu* un rapport matériel tel qu'entre *Bárd* et *bárd* (hache). Et c'est pourquoi nous estimons que les noms de lieu hongrois *Gyalu*, *Gyalud* ne peuvent avoir été tirés du nom commun *gyalu*.

A notre avis, l'origine des noms de lieu *Gyalu*, *Gyalud* doit être cherchée dans un nom de personne.

A part le *Gelou* (lire *Gyélou*) de l'Anonyme, nous ne possédons aucune donnée positive tirée de nos textes anciens qui concerne un individu nommé *Gyolou* > *Gyalu*. Cependant, au § 253 du *Registre de Várad* figure un certain *Gyobou*, serf de la ville de Szolnok. Ce nom de personne ne pouvant être rattaché à aucun de nos noms communs, il n'est pas impossible qu'il y ait là une faute d'orthographe ou d'impression¹ et qu'il faille lire *Gyolou* « *Gyalu* ».

Le nom hongrois de personne *Gyolou* « *Gyalu* » pourrait bien être un nom d'origine turke. Un éminent turcologue hongrois, M. Gyula NÉMETH, nous a fait remarquer que dans les inscriptions turkes figure un nom de personne turk, *Iolyg*, dont la signification est encore douteuse. Etant donné qu'à un nom turk tel que *Iolyg* correspondrait en bulgaro-turk **Žolyg* et qu'un nom propre bulgaro-turk de

1. L'erreur serait imputable à Heltai, à moins qu'elle ne se trouve déjà dans le manuscrit dont il s'est servi.

cette nature donnerait en hongrois, régulièrement, **Gyoluy* > **Gyoluu* > **Gyolou* > *Gyélou* ~ **Gyaló* > *Gyalú* > *Gyalu*, l'origine turke du nom de personne hongrois *Gyala* ne pourrait, du point de vue phonétique, rencontrer aucune objection. Néanmoins nous croyons que *Gyolou* > *Gyalu* n'est pas d'origine turke, mais n'est autre chose que le nom commun hongrois *gyalu* « rabot, couteau à évider, à creuser », devenu nom de personne. En effet, si nous considérons que parmi les noms de personnes hongrois et turks il s'en trouve beaucoup qui n'ont en apparence aucun rapport avec la personne désignée et peuvent s'expliquer tout au plus par des circonstances notées à l'occasion de la naissance, nous avons le droit d'admettre que le nom de *Gyolou* > *Gyalu* donné à certains individus peut bien dériver du nom commun *gyalu* « hobel, rabot ». Un nom de personne hongrois ayant une origine de ce genre peut se ranger dans le groupe suivant de noms de personnes hongrois et turks :

Hongrois *Csákány* « pic » (v. Okl. Sz.) = turk *Dokmar* † hongrois *Sulak* > *Sulyok* « battoir » (v. Okl. Sz.) = turk *Tuguč* | hongrois *Kés* « couteau » (v. Okl. Sz.) ; cf. turk *kiličz* « épée » | turk *Tamgač* « stempel, siegel — estampe, sceau » etc.¹. Ces analogies viennent à l'appui de notre hypothèse : s'il y a eu en Hongrie des gens nommés *Csákány*, *Kés*, *Sulyok*, il a pu tout aussi bien s'en trouver qui se nommaient *Gyolou* > *Gyalu*.

A notre avis, le *Gyala* du comitat de Jásznagykúnszolnok et le *Gyalud* du comitat de Somogy devraient leur nom, le premier à un Hongrois nommé *Gyalu* et le second à un Hongrois nommé *Gyalud*, tandis que le nom du *Gyalu* du comitat de Kolozs serait une dénomination hongroise-turke du nom — d'origine hongroise — d'un Roumain. En langue roumaine, et conformément à l'esprit de cette langue, ce nom de lieu devait être *Gelăuești* > *Gilăuești* ou *Gelăueni* > *Gilăueni*.

1. Z. Gombocz, *Arpádkori török személynéveink*, p. 20. — D. Pais, *Die allungarischen Personennamen*. Ungar. Jahrbücher III, 243. — Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar* 29.

Nous venons de montrer combien M. DICULESCU a été superficiel dans son explication du nom du *Gelou-Gelu* de l'Anonyme ; nous avons montré aussi que ce nom peut s'expliquer d'une manière satisfaisante, pour peu que l'on procède avec méthode. Mais en étudiant les autres noms de personnes et les noms communs roumains auxquels il attribue une origine gépide, M. Diculescu s'est montré aussi superficiel et aussi peu méthodique qu'à propos de *Gelou-Gelu*. Contentons-nous de mentionner qu'il démontre à sa manière que les noms, transmis par l'Anonyme du prince *Glad* et de son descendant, *Ahtum* (*Ajton*) ainsi que ceux de *Marót* et de son petit-fils *Mén-Marót*, qu'il appelle *Minu*, sont également des noms d'origine gépide¹. Il prouve, toujours par le même procédé, que les noms de *Buila* et *Butaut*, figurant sur le trésor de Nagyszentmiklós, ne sont pas des noms turks², comme l'ont supposé tous les gens compétents, mais des noms gépides. Les explications de M. Diculescu ne méritent même pas une réfutation sérieuse. Nous sommes d'autant plus autorisé à émettre ce jugement que nous avons montré par un exemple probant combien ses données et ses commentaires sont peu scientifiques.

M. Diculescu n'a pas réussi à démontrer philologiquement que les Gépides eussent joué un rôle quelconque dans la formation du peuple roumain. A cet égard, il ne présente pas un seul argument, pas une seule donnée qui soient admissibles. Il n'a pu prouver l'existence, chez les Roumains, ni de noms communs gépides ni de noms de personnes gépides. Il est d'ailleurs extrêmement probable que toute recherche, tendant à retrouver en roumain des noms de ce genre, est condamnée d'avance à un échec complet.

(Université de Budapest).

JÁNOS MELICH.

1. Diculescu, *Die Gepiden* : sur *Glad* p. 187, sur *Ahtum* p. 191, 245, sur *Marót* et sur *Mén-Marót* p. 238. — Pour l'interprétation correcte du nom *Ajton-Ahtum*, voir Gombocz-Melich, *Et. Szót*.

2. V. Thomsen, *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* (Hongrie). København, 1917. — Gy. Németh, *A besenyők ismeretéhez* M. Ny. XVIII, 7.

OBSERVATIONS SUR LE CONSONANTISME DES MOTS D'EMPRUNT TURKS EN HONGROIS

L'on sait que le reflet régulier en tchouvache moderne de *j* initial (lire : *y*) proto-turk est la consonne palatodentale *ś*-. Le même son se retrouve dans les anciens emprunts tchouvaches des langues finno-ougriennes (mordve, tchérimisse et langues permienes). Par contre en hongrois on rencontre à la place de proto-turk *j*-, dans la majorité des cas, *gy* (lire : *d'*) : *gyalom*, *gyertya*, *gyékény*, *gyom*, *gyűrű*, etc. ; et dans un nombre plus restreint des cas, *sz*- ou *s*- (lire : *s* ou *ch*) : *szél*, *szőlő*, *szücs*, respectivement : *süveg*, *sarló*.

Dans un de mes ouvrages (*Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, MSFOu XXX) j'ai essayé de donner une explication de cette alternance consonantique : je considérais le premier groupe de mots comme appartenant à un dialecte tchouvache où proto-turk *j*-était à l'état de *dž*-, ainsi que cela se trouve dans nombre de langues turques ; par contre je rangeais les mots en *sz*-dans un dialecte qui correspondait à l'état du tchouvache d'aujourd'hui. Mon hypothèse a été contestée depuis par plusieurs linguistes, sans ébranler pourtant ma croyance dans sa justesse.

Dans le compte-rendu très détaillé et contenant beaucoup de matériaux nouveaux que le savant distingué Heikki PAASONEN a publié de mon étude (*Nyelvtudományi Közl.* t. 42), celui-ci a admis le bien-fondé de ma supposition, mais en même temps il a posé la question de savoir si cette alternance problématique n'est pas de même nature que celle qui, sous le rapport des correspondances de turk *j*-, se présente encore aujourd'hui à l'intérieur du même dialecte

tatare : *juk* 'non' mais *zul* 'chemin'. Et il ajoute : « Il ne serait peut-être pas impossible de supposer que des rapports consonantiques de ce genre régnaient aussi dans le tchouvache qui a influencé le hongrois ».

Or le phénomène mentionné par H. Paasonen n'avait pas été inconnu avant lui : Gábor BÁLINT dans ses études sur le tatare de Kazan, et M. Vilmos PRÖHLE dans ses études sur le bachkir, rappellent que *j-* et *dž-* alternent à l'initiale sans aucune régularité apparente. Cependant non seulement à l'intérieur d'un dialecte, mais encore dans les relations interdialectales il m'a été impossible de découvrir une régularité quelconque sous ce rapport, et à plus forte raison, de rattacher l'alternance de *sz-* ~ *gy-* aux hésitations dialectales.

M. G.-J. RAMSTEDT (*Zur Frage nach der stellung des Tschuwassischen*, JSFOu XXXVIII) trouve aussi l'occasion de discuter notre problème :

« Dass tü. *j-* im ungarischen durch *s-* (*sz-*) wiedergegeben sei, d. h. dass ung. *szél* 'wind', *szemölcs* 'warze' und *szücs* 'kürschner' mit tü. *jäl*, *jimiš* ('frucht') und **jüi-či* zusammenzustellen seien, halte ich für unrichtig. Ung. *szél* ist wahrscheinlich iranisch, vgl. afghan. *seli* 'a dust storm, whirlwind, hurricane, tempest'; ung. *szemölcs* ist tü. *sübül*, kir. *süjöl* mit dimin. - suff. -č; ung. *szücs* ist viell. = uig. *suči* (Radloff Wb. IV, 780) 'ein handwerker (?)' ».

Quant à *szēmölcs* (< *szēmölcs*) 'verrue', j'ai montré depuis qu'il est le dérivé diminutif régulier de *szem* 'oculus'. Contre l'étymologie de *szél* < v.-hongr. **szel* (i) = v.-tchouv. **šäl* (tchouv. *šil*, turc *jäl*) 'ventus' on ne saurait opposer rien de raisonnable, tant au point de vue phonétique que sémantologique. Dans le cas de hongr. *szücs*, *szócs* < v.-hongr. *szēücsi* (= tchouv. *šavəs* < *šavə*, kasan *jōj*, osmanli *jiv*) nous avons affaire à un reflet régulier de la syllabe proto-turk -ib-, tout comme dans le cas de *sőreg* (< turk **šüvrik*, kasan *söirök*, tar. *sürük* 'Acipenser ruthenus' < tchouv. *šəvər*, osm. *sivri* 'pointu'). Par contre les étymologies proposées par Ramstedt ont un caractère un peu forcé : elles ne sont bonnes qu'à faire perdre de vue le problème de l'alternance *sz-* ~ *gy-*.

Notre problème a longuement occupé M. Hannes SKÖLD dans une de ses études parue dans *Magyar Nyelv* (XX, 122-129) : *Tanulmányok a jövevényszavak köréből. I. Két nyelvjárásból származnak-e a magyar nyelv csuvas jövevényszavai ?* » (Etudes sur les mots d'emprunt. I. Les emprunts tchouvaches du hongrois dérivent-ils de deux dialectes ?) » II. *A fgr. szókezdő s-hangok kronológiájához.* » (De la chronologie de s initial en finno-ougrien).

Je me bornerai ici à l'examen des thèses de M. SKÖLD qui sont en rapport avec notre problème. D'abord il est incontestable que le tchouvache moderne ne connaît que *s-* à l'initiale et que c'est cette forme qui se reflète dans les emprunts tchouvaches des langues finno-ougriennes qui naturellement sont de beaucoup plus jeunes que les éléments bulgaro-turks du hongrois. D'autre part nous sommes à même de prouver avec précision que jadis en bulgaro-turk ou du moins dans certains dialectes bulgares le représentant de proto-turk *j-* était *dž-* ou *d'-* : les inscriptions funéraires trouvées dans la ville de Bolgar constituent à cet égard un témoignage direct. Dans ces inscriptions le son en question est marqué avec la lettre arabe *džim* : *džal* 'jahr', cf. tchouv. *sul*, kazan *jaš* 'lebensjahr' ; *žir(e)m*, 'zwanzig', cf. tchouv. *sirem*, kazan *jigərma* ; *džür*, ch. tchouv. *šer*, osmanli *jüz* 'hundert', ainsi que le *dilom* (= bulg.-turk **džylan* 'serpent') du registre des rois bulgares où la lettre slave *d* ne peut désigner autre chose que bulgaro-turk *ž* ou *d'*. En ce qui concerne le hongrois, les mots d'origine finno-ougrienne ayant à l'initiale *j-* : *játszik*, *javas*, *jég*, *jó*, ('bonus') *jó* ('fluvius'), *jog*, *jonh*, *jós*, *jő*, *jul*, ont encore aujourd'hui *j-* ; tout au plus dans certains dialectes on trouve des formes tout à fait récentes en *gy-*.

Il n'y a que deux exceptions à cette règle : *gyalog* et *gyökér*. Dès lors il serait absurde de supposer que les emprunts turks dont nous avons parlé plus haut, eussent passé avec *j-* en hongrois et que le changement *j-* > *gy-* eût eu lieu en hongrois. Il est vrai que M. Sköld veut bien considérer certains mots hongrois ayant à l'initiale *gy-*, comme des emprunts non-tchouvaches, mais appartenant à la deuxième et de plus, à la plus récente couche de nos mots d'emprunt

turks, — ce qui est évidemment faux pour des raisons d'histoire lexicologique, — toutefois l'origine tchouvache de *gyűrű*, *gyarló*, *gyom* est assurée aussi par d'autres particularités phonétiques et ainsi la difficulté ne se trouve pas résolue. D'autre part l'hypothèse formulée par M. Sköld lui-même avec quelque incertitude et conformément à laquelle *s-* palatal se serait transformé en *z-* sonore en période hongroise et que le *gy-* de *gyarló*, *gyűrű*, etc. serait la continuation de cette variante, est inacceptable. En effet cela admis, l'on devrait trouver parmi les mots hongrois d'origine finno-ougrienne continuant fgr. *s-* palatal, à côté des nombreuses formes en *sz-* (et de quelques *s-*) un certain nombre de variantes en *gy-*. Or l'on ne connaît aucun exemple de ce genre. Hongr. *gy-* à l'intérieur du mot, comme dans *agyar*, *magyar*, *légy*, *lágy*, *egy*, etc. continue le degré faible de l'alternance de fgr. **hls* ~ **hd'z'*. Ainsi *hd'z' > d'z' gy*, ce qui veut dire que nous devons supposer en proto-hongrois une consonne affriquée. Cette transformation a eu lieu même à l'initiale : le nom de personne et de dignité *Gyula* se rencontre encore dans un texte arabe de la fin du ix^e siècle sous la forme de *dž(i)la* (cf. aussi le nom *Dulo* du registre des rois bulgares).

M. Sköld s'efforce d'autre part de rapprocher le problème de *s-* en turk de l'histoire de *s-* en finno-ougrien. J'ai toujours été de l'avis, — et je vois que Paasonen s'est joint à mon opinion, — que les transformations radicales qu'a subi le consonantisme hongrois, s'étaient accomplies dès avant la période de l'influence turko-bulgare et ainsi j'avais supposé tacitement aussi par rapport à *s-* que la dépalatalisation de fgr. *s-* et la vocalisation de *s-* dental avaient eu lieu avant que l'influence turko-bulgare se fût fait sentir. Tout au plus, on pourrait supposer que la trace de *s-* dental a été conservée à l'initiale par les sons de la catégorie de *j-*, *v-* ou *h-*.

Par contre M. Sköld essaie de démontrer que le *s-* palatal existait encore au x^e siècle. Les mots dans lesquels *s-* initial en turk correspond à *sz-* en hongrois, (p. ex. *szakál*, *szál*, *szán*, *szaru*, *szatölcs*, *széla*, *szeplő*, *szesz*, *szirony*, *szirt*, *szongor*, *szök-ik*, *szunyog*, *szün-ik*, *szür*, *szór*) ne seraient pas d'ori-

gine vieux-tchouvache, mais ils seraient à ranger dans la couche comane-pétchéenègue ou osmanli de nos emprunts turks. Sous ce rapport je me suis permis déjà de faire remarquer que la séparation des couches d'emprunts n'est pas une question d'ordre purement phonétique, mais qu'elle est en même temps un problème d'histoire et de géographie lexicologique. Hongr. *alma* 'pomme' pourrait bien être, quant à sa forme, un emprunt vieux-tchouvache, *kazar*, *coman*, pétchéenègue ou même osmanli. Cependant comme *alma* se rencontre assez fréquemment dans des noms de lieu dès les *x^e* et *xii^e* siècle, l'hypothèse d'un emprunt fait au comane-pétchéenègue ou à l'osmanli est une absurdité chronologique. Généralement parlant, tous les noms communs qui ont une famille de dérivés nombreuse et dont l'ère sémasiologique est riche, p. ex. *szán*-, 'zudenken', 'avoir pitié'; *szándék*, *szánalom*, *szánakozik* ('intention, pitié, compâtrer') appartiennent en principe à la couche préhistorique des mots d'emprunt hongrois. D'autre part afin de prouver la dépalatalisation de *s-* dès le *x^e* siècle, M. Sköld cite comme sa preuve principale le nom de personne Σαλμούτζης noté par CONSTANTIN LE PORPHYROGÉNÈTE (vers 950) qui est manifestement identique à l'*Almus* des chroniques hongroises. De ce fait M. Sköld conclut, — ainsi que l'a d'ailleurs fait avant lui le C^e Géza KUUN, *Relationum Hungarorum cum gentibus orientalibus hist. ant.* I, — qu'à l'époque de Constantin *s-* initial subsistait encore en hongrois et que sa disparition doit être mise au commencement du règne des Arpadiens. Une conséquence naturelle de cette hypothèse a été d'attribuer à la consonne initiale de *szem*, *szán*, *szarv*, etc., une consonance palatale. Or cette hypothèse est contredite par les mots d'emprunt d'origine incontestablement tchouvache (ex. *szür* = turk comm. *söz*-, tchouv. *sər*- etc.) ainsi que le reconnaît M. Sköld lui-même qui cependant confie la solution de ce problème à des savants mieux outillés que lui. D'autre part tout ce que M. Sköld a bâti sur le nom d'*Almus* s'est écroulé de lui-même depuis l'article de M. Gyula MORAVCSIK : *Levente és Álmos* (Magy. Nyelv XXII, 82-84). Dans cette étude l'auteur a démontré d'une manière probante que le Σαλμούτζης de

l'édition Bekker n'est qu'une fausse leçon et que dans le manuscrit original on lit : ἐκείνος ὁ Ἀλμούτζης. Cette forme du nom concorde parfaitement avec *Almus* des chroniques hongroises et confirme la supposition, — d'ailleurs contestée par M. Sköld, — que le nom hongrois *Almus* est identique au nom de *Almys*, prince bulgare du Volga, contemporain du prince hongrois.

Dès lors voici comment nous devons nous imaginer l'évolution en tchouvache de proto-turk *j*- initial : *j*- > *d'*ž- > ž-, puis quand en tchouvache les consonnes initiales ont perdu leur sonorité : š-. Ainsi la consonne affriquée a précédé en tout cas la spirante dentipalatale. Les recherches du Comte István Zichy ont rendu assez vraisemblable que l'influence bulgaro-turk a commencé à s'exercer déjà dans la patrie ouralienne des Hongrois et que ceux-ci, entraînés par les migrations asiatiques, ont gagné déjà sous la forme d'un peuple organisé à la turk, la région du Caucase, la παλαιὰ Βουλγαρία où l'influence bulgare a continué par l'intermédiaire d'autres tribus bulgares. Or, comme parmi les mots d'emprunt turks *szőlő* 'raisin' est attaché à la région du Caucase pour des raisons de géographie botanique, l'on serait tenté de supposer que les mots en *gy*-, plus anciens, se rangent parmi les emprunts bulgares de l'Oural, tandis que les mots en *sz*- formant la couche la plus jeune, sont dus à l'influence bulgare du Caucase.

(Université de Budapest).

ZOLTÁN GOMBOCZ.

CHRONIQUE

LA LITTÉRATURE FINNOISE D'AUJOURD'HUI

L'observateur de la vie littéraire finnoise d'aujourd'hui est frappé au premier coup d'œil de trois circonstances : la croissance extraordinaire de la production littéraire, le progrès très sensible de la littérature de langue finnoise aux dépens de la littérature de langue suédoise, et enfin l'éclosion au cours des dernières années de toute une série d'écrivains de valeur, qui ont donné la mesure de leurs talents dans tous les domaines de la littérature.

En effet, tandis que dans la première décade du *xx^e* siècle on peut évaluer à un millier le nombre des livres publiés par an en Finlande, et qu'en 1910 ce chiffre ne monte qu'à environ 1.300, on compte de 1.600 à 1.800 livres publiés au cours de l'année 1920. Sur cette masse d'imprimés, les trois quarts sont de langue finnoise, un quart écrit en suédois.

Les conditions matérielles de la vie littéraire sont satisfaisantes par rapport au nombre des habitants (près de 3,5 millions) : on lit et on achète beaucoup. Cette situation favorable du commerce d'édition a permis aux jeunes écrivains d'« arriver » assez facilement ; par contre, étant données l'extrême variété des tendances et des œuvres, ainsi que les hésitations de la critique littéraire, les éditeurs auront bien de la peine à s'appuyer à l'avenir aussi sur la génération nouvelle ; la vie littéraire est en effet par trop saturée de réputations nouvelles qui ont besoin encore de s'affirmer.

D'autre part les courants d'idées et de goût ont apporté des modifications très sensibles dans la vie littéraire finnoise. Vers 1880 commença l'ère naturaliste et réaliste qui le cèda vers la fin du siècle au néo-romantisme et au symbolisme ; plus tard les tendances se croisèrent et il en sortit une telle fricassée de plats fades ou piquants, qu'on eut de la peine à y reconnaître la véritable figure de la littérature finnoise. Enfin après la guerre mondiale on dut se résigner à y constater le diagnostic européen : américanisation et dilettantisme journaliste.

En effet, les modèles à suivre, trouvés jusqu'alors dans les littératures française, allemande, scandinave et russe, on crut les découvrir désormais dans la littérature anglo-américaine. Ce fut la vogue des romans sensationnels, tournés à la manière des films, où la vérité n'est observée qu'à la superficie, où l'action tout extérieure roulait dans un style vif, mais incolore, ses personnages-types exhalant un optimisme assez bon marché et qui sont devenus vite populaires.

Le roman journaliste peut se passer du don de l'intuition ; l'habileté de l'écrivain suffit, et son aptitude à saisir sur le vif les personnages de la vie politique, d'un procès criminel, d'un voyage de découverte, etc., et à tirer un récit du fait divers et même d'une revendication sociale : toutefois ces formes un peu basses de la littérature ne sont pas encore assez fortes pour gagner le goût de l'élite lettrée de la société finnoise.

Sur une échelle supérieure on cultive en Finlande surtout deux formes du roman : le roman régionaliste et le roman dit de « civilisation », et d'ailleurs les deux genres se touchent. Les origines du premier remontent à la manière naturaliste des années 1880-90, et par la suite il s'est développé dans une proportion telle, qu'à l'heure qu'il est chaque région du pays, et même chaque département, a son représentant littéraire. La plupart de ces romanciers sont instituteurs, pasteurs ou journalistes ; quelques-uns même, de simples villageois autodidactes. De là vient que, malgré sa richesse, ce genre de roman présente des échantillons de valeur très inégale. Parmi une foule de livres médiocres dont le seul intérêt est dans les détails ethnographiques qu'ils contiennent, on rencontre des œuvres qui se distinguent par la vivacité de la narration et la richesse du coloris : le paysage et le peuple finnois y sont peints avec un art vigoureux.

Ainsi M. Arvi JÄRVENTAU, pasteur finnois, brosse avec une robustesse rare et une tonalité puissante les hommes durs et primitifs de la Laponie et le milieu où ils vivent leur vie fruste et sauvage, hautes montagnes couvertes de neige et vallées profondes et sombres. Ses tableaux rappellent quelquefois les paysages polaires du Lapon norvégien Matti AİKIE et de Knut HAMSUN. D'autres, comme M. Arthur LEINONEN, dessinent avec des couleurs vives et plastiques les mœurs simples, le labeur pénible et dur des agriculteurs habitant les plaines fertiles de la Pohjanmaa (Finlande septentrionale). D'autres, comme MM. Juho HOIKKANEN et Heikki TOPPILA, s'occupent à peindre la vie des lacs, des îles et des forêts immenses de la Finlande centrale ; on goûte dans leur style, tantôt humoristique, tantôt tragique, la description des

coutumes et superstitions de paysans simples et primitifs que leur imagination pousse au fanatisme religieux. Quelques-uns des écrivains régionalistes, par exemple M. Hjalmar NORTAMO, sont allés jusqu'à employer le patois du pays qu'ils décrivent, surtout pour produire un effet comique.

Dans tous ces livres, le romantisme de la conception littéraire est sensiblement plus fort que dans les romans régionalistes de la génération ancienne. Parmi les écrivains d'aujourd'hui le nombre s'accroît de jour en jour de ceux qui se tournent avec curiosité vers la vie primitive, les passions secrètes, les superstitions et méditations religieuses du peuple.

Les œuvres des écrivains de profession révèlent plus fortement encore un changement dans l'esprit de l'époque. Les courants généraux de l'Europe ont atteint la Finlande aussi, ils y ont produit des tendances très variées ; mais ces tendances s'accordent en ce qu'elles s'éloignent toutes du naturalisme par une vie intérieure plus intense, une analyse plus compliquée et une synthèse forte et consciente.

Dans ce qu'on appelle en Finlande le roman de « civilisation », c'est encore la vie de province qui occupe le premier plan. En ce genre la littérature finnoise se glorifie de maîtres comme Alexis KIVI, qui travailla entre 1860 et 1870 et dont la comédie *Saveliers de la steppe*, et le roman humoristique *Sept frères*, sont généralement appréciés ; comme Juhani AHO dont les premières œuvres parurent vers 1890, et qui se rendit célèbre surtout par ses nouvelles, *Le train*, *La femme du pasteur*, peinture idyllique et mélancolique d'un presbytère de province et de la nature estivale, et *Juha*, récit romanesque placé dans les forêts et lacs de Karélie ; enfin comme Jean LINNANKOSKI qui vers 1900 fit paraître son roman, réaliste mais plein d'un beau lyrisme : *Chant de la fleur rouge* peinture de la vie des floteurs de bois ; ainsi que son roman *Les fugitifs*, tableaux vigoureux de la vie des paysans.

Parmi les écrivains d'aujourd'hui on en compte plusieurs qui représentent la vie du peuple avec une maîtrise incontestable. Je me bornerai ici à la mention de trois des plus distingués : MM. JOËL LEHTONEN, Ilmari Kianto et Frans-Emile SILLANPÄÄ. M. Lehtonen donna *Vallée de gorge*, pour y peindre une seule journée d'une pauvre famille de paysans ; il ne nous fait grâce d'aucun trait, d'aucune souillure de cette vie misérable, non moins qu'un naturaliste de 1880. Cependant la conception de son œuvre dépasse l'étroitesse d'esprit de ses prédécesseurs. Chez lui la vision nue des choses et le fouillis grotesque des détails trahissent la douleur torturante d'une âme avide d'une vie supérieure, et l'in-

dignation contre la misère, l'impuissance, la sottise et la vilénie, contre tout ce qui dans la vie retient l'âme dans son essor. Ce dédoublement sentimental prête à son roman une teneur très moderne et une saveur toute particulière. La même disposition d'esprit se reflète encore plus visiblement dans le roman de M. Kianto : *Joseph le chiffonnier*. Lui aussi peint la vie primitive de la forêt vierge finnoise avec une sincérité passionnée, sans craindre d'en étaler toute la bassesse morale, grossièreté, malpropreté, crimes. En lisant ces pages on est saisi par l'amertume et le dégoût qui remplit l'âme de l'écrivain obligé d'assister à toute cette laide comédie humaine. Toutefois cette répulsion ne se transforme pas chez lui en accusation banale contre la société, ou contre quelque personne dont la vie n'est pas mêlée aux événements du roman, comme cela se fait d'ordinaire dans les romans dits « d'indignation ». Au contraire cette douleur, tournée en dedans, tourmente et déchire le cœur de l'écrivain, comme si la vie de bohème qu'il mène était pour quelque chose dans la misère de ces chiffonniers ; il se sent malheureux dans son impuissance à aider son prochain, à abolir l'éternelle misère humaine. Cette attitude vis-à-vis de la réalité représente une nouvelle synthèse sentimentale et morale de l'univers, une intuition profonde de la responsabilité ou de l'innocence commune de l'humanité. Le lucide et réfléchi M. SILLANPÄÄ n'est pas loin non plus de la conception de ses deux pessimistes confrères. Ayant abandonné la sentimentalité lyrique de ses années de jeunesse il s'est appliqué à l'examen des classes pauvres de la société, à la peinture de la sottise, de l'impuissance et de la souffrance humaines. Il s'efforce de voir le monde avec le regard calme, froid et impartial du savant et du psychologue. Néanmoins il ne peut empêcher que les sentiments refoulés ne résonnent dans sa phrase réduite au minimum de lyrisme : la pitié, l'horreur et l'écœurement de l'artiste et du moraliste, et d'autre part la sympathie naturelle de l'homme pour les déshérités de la nature, percent à travers ce calme apparent. De là cette duplicité qui caractérise le protagoniste de sa *Pieuse indigence*. Ce paysan avec sa nombreuse famille personifie les misères des classes inférieures, mais constitue en même temps une sorte d'accusation contre les privilégiés de la fortune. Il est la souffrance muette et inconsciente, le crime innocent, dont la vision a blessé le cœur du poète et y a éveillé un sentiment de pitié générale pour l'impuissance humaine en présence de tant de misères sans raison ni but.

Le tableau que ces romans offrent de la vie finnoise est d'un pessimisme assez noir. Leur réalisme vigoureux s'oppose forte-

ment à cet embellissement conventionnel de la vie, à cet idéalisme bon marché que le grand public cherche de préférence dans ses lectures.

Dans les récits de courte haleine on peut reconnaître encore plusieurs tendances et formes diverses. La vieille génération penche vers le naturalisme ; les jeunes, par contre, s'efforcent de raviver la nouvelle, en y mettant une plus forte dose d'esprit d'invention, en en renouvelant la forme conformément au goût expressionniste, symboliste et surréaliste. M. Juhani Aho, par exemple, publie ses *Copeaux*, bagatelles lyriques, vues instantanées, impressions fugitives ; M. Teuvo PAKKALA peint la vie des enfants, avec une rare pénétration ; M. Arvède JERNEFELT moule des pensées à la manière de Tolstoï dans de simples comparaisons ; M^{me} Aino KALLAS doit sa réputation à la forme très soignée de ses nouvelles dont le sujet se place le plus souvent en Estonie ; M^{me} Marie JOTUNI dessine avec sobriété et concision des vues instantanées tirées pour la plupart de la vie amoureuse de ses personnages ; M. Frans-Emile SILLANPÄÄ a gagné le public avec le lyrisme nuancé de son impressionnisme.

Comparé à cette richesse de la prose, le théâtre finnois est loin de pouvoir se vanter d'une pareille floraison d'écrivains de talent. Bien que la curiosité du public soit très vive pour l'art dramatique, dans la capitale comme en province, et même pour les représentations d'amateurs, les théâtres ne lui offrent en général que des pièces étrangères, et rarement l'œuvre originale d'un écrivain finnois. Parmi les anciens écrivains dramatiques il convient de mentionner, à côté du nom d'Alexis KIVI, M^{me} Miina CANTH qui entre 1880 et 1890 fit son apparition avec des drames naturalistes de valeur très inégale et écrits d'un style facile. Gustave de NUMERS représenta le drame romantico-historique, mais eut un succès mérité vers 1890 avec quelques comédies vives et amusantes. Plus tard ce fut la vogue des pièces naturalistes de Strindberg, Ibsen, Tolstoï et G. Hauptmann. Ça et là perça l'influence du symbolisme de Maeterlinck et de l'expressionnisme allemand.

Dans la jeune génération d'auteurs dramatiques nous devons rappeler MM. Arthur JERVILUOMA, Lauri HAARLA, Erkki KIVIJÄRVI et M^{me} Marie JOTUNI. M. JERVILUOMA représente la tradition du vaudeville populaire et se fit un nom à la scène avec une pièce unique : *Les gens du Nord* (Pohjalaisia). Ce mélange très bariolé d'une histoire d'amour, de fougueuses déclamations patriotiques contre la bureaucratie et de belles chansons populaires du Pohjala, doit son succès surtout à son régionalisme coloré. M^{me} JOTUNI

est une représentante très originale et exceptionnelle de la littérature dramatique moderne. Elle cultive surtout la comédie satirique, à sujet tiré le plus souvent de la vie du peuple. Les problèmes de l'amour, de l'argent et de la mort l'occupent dans ses meilleures pièces : *La côte de l'homme*, *Le veau d'or* et *La femme du mari benêt*. Placée dans un milieu populaire, son action porte souvent un revêtement grotesque qui avoisine la farce, mais cette farce cache des thèses profondes. Ses personnages sont fort vivants, et campés avec hardiesse, son action conduite avec habileté vers des situations d'un comique inédit ; ses dialogues ont de la fraîcheur et de la saveur populaire. Le public finnois a été souvent choqué de la sincérité avec laquelle M^{me} Jotuni a dévoilé les faiblesses humaines, bassesse des sentiments, égoïsme de la pensée et brutalité de la volonté, mais personne ne conteste la vitalité de son œuvre.

M. HAARLA eut bien de la peine à « arriver » malgré l'action expressionniste et le langage coloré et orné de ses pièces. *Le fils de l'amour* est encore une pièce romantique, mais *Les fratricides* le montrent élève de l'expressionnisme allemand : à la représentation de la vérité il préfère les mots et les gestes symboliques, les formes de pensée « expressives ». Néanmoins dans sa meilleure pièce, *Le crime*, il est plus près du *Pâques* de Strindberg, il y emploie des tons plus nuancés et s'efforce d'approfondir la psychologie de ses personnages. Cette école expressionniste vise d'abord à la raideur dans la composition, à l'exaltation des paroles et gestes ; voilà sa force et sa faiblesse.

M. KIVILÄRVI est avec elle en opposition flagrante. Au lieu de ces explosions expressionnistes, son humour et sa sensibilité calme et réfléchie cherchent des effets discrets. Se limitant à ce que lui offrent ses moyens et s'appuyant sur les traditions littéraires, ses pièces se sont attiré un public fidèle et très considérable.

Sous le caractère national finnois paraît couvrir un penchant nettement prononcé au lyrisme ; sa riche production de chansons populaires et les éléments lyriques de son épopée populaire en font foi. En Finlande, c'est le *romantisme* qui empêcha le développement de cet instinct de la poésie lyrique, et c'est seulement après la chute du naturalisme, à la fin du siècle, que surgit toute une foule de poètes lyriques dont quatre acquirent une réputation bien établie : MM. Eino LEINO, LARIN-KYÖSTI, OTTO MANNINEN, et Veikko Antero KOSKENNIEMI.

À lire M. Eino LEINO on s'abandonne à la richesse de l'inspiration et l'on est entraîné par la magie de la langue qui

déverse avec une extraordinaire facilité ses accents charmeurs et ses images pittoresques et vives, miroitant dans les mille nuances d'un vol de papillon. Au début de sa carrière Runeberg et Heine furent ses modèles, plus tard Goethe, Dante et peut-être les héros de la poésie française moderne. Il donna la mesure complète de son génie dans ses *Chants de la fête du printemps*. La lumière brillante des légendes et le clair-obscur des ballades nordiques rencontrent ici, sous la forme antique des *runo*, la vie sentimentale compliquée de l'homme moderne avec sa richesse verbale et ses profondeurs symboliques. La chanson finnoise s'est renouvelée sous la plume de M. LEINO et a atteint un degré de perfection absolue ; dans plusieurs de ses chansons, composées en mètres modernes et révélant les vibrations d'une âme différenciée, il se replonge dans les temps de la vie ancestrale des Finnois et en rapporte des trésors mythiques qu'il traduit en une langue archaïsante. M. LEINO a enrichi la littérature finnoise de nombreuses traductions, excellentes, de chefs d'œuvres européens : un Dante finnois, et des pièces choisies de Racine, de Goethe et de Schiller.

La gaieté insouciante de M. LARIN-KYÖSTI s'exhalant en chansons ailées, son regard naïf et tout rempli de l'admiration du monde coloré, musardent volontiers dans la demi-obscurité romantique du village, du bourg et de la forêt, et fréquentent le monde miraculeux des fées et des lutins. Dans ses chansons on retrouve souvent l'influence des poètes suédois : Bellman, Fröding, etc. Son imagination poétique est en général plus superficielle que celle de M. Leino, et la musique de sa langue ne se fait sentir dans toute sa pureté que dans de petits poèmes, chansons, contes charmants et scènes populaires. M. LARIN-KYÖSTI est un visuel plutôt qu'un auditif, son art faiblit quand il doit accorder les valeurs musicales de ses paroles.

M. OTTO MANNINEN est un artiste fin et profond, mais peu productif. Son caractère d'écrivain est celui d'un esprit que distinguent une haute culture et des dons variés : le sourire malin et la résignation virile, la simplicité élégante et la conscience lucide, mais surtout une profonde moralité, caractérisent son œuvre. Le sentiment se cache souvent chez lui sous une image si abstraite ou une forme si discrète qu'il est à peine perceptible. M. MANNINEN représente le maximum de raffinement de la poésie lyrique finnoise, tant en musique qu'en expression verbale. L'usage sobre des nuances, la sonorité de son rythme et en général le souci de la forme, lui prêtent un certain air académique, au contraire de la spontanéité native de MM. LEINO et LARIN-KYÖSTI. Ses traductions montrent également la variété de ses dons : ses translations

d'Homère, de Molière, d'Ibsen, de Runeberg, de Heine, de Petöfi et des chansons populaires hongroises sont faites de main de maître.

La tendance académique est plus marquée encore dans la poésie de M. KOSKENNIEMI. Souvent il suit la tradition littéraire, en s'inspirant tantôt de la poésie suédoise, tantôt de la poésie française moderne ; plus récemment il s'est adressé à Runeberg, à Goethe, à Schiller, voire aux classiques grecs, pour puiser dans leurs œuvres des suggestions de forme et de sujets. D'abord élégiaque, plus tard forcée, toujours un peu distante, sa poésie fait preuve d'une pensée lucide et dès lors revêt une forme bien arrêtée et classique, et frappe par la précision consciencieuse de la composition, faculté rare dans la poésie lyrique finnoise. Il emploie avec une habileté merveilleuse la forme difficile du sonnet, et moule en des formules concises ses pensées suggérées par la contemplation mélancolique de la vie et le sentiment de la mort. Sa passion froide a remporté sa plus belle victoire en des aphorismes où la soif de la vie lutte en paroles de flamme contre les forces dévastatrices de la nuit, de la mort et de l'oubli. D'autre part, en des chants romantiques sa pensée se détourne des imperfections de la réalité et fixe un regard immobile sur le néant. Grâce à la lucidité de ses pensées et de sa langue M. KOSKENNIEMI jouit d'une popularité supérieure à celle de tout autre poète finnois.

Les quatre poètes que nous avons essayé d'analyser ici rapidement, ont laissé aux jeunes un bel héritage artistique ; ce patrimoine fut augmenté par les œuvres de MM. ONERVA, SILJO, VUORELA, KAILAS, LEHTONEN et KOJO. Cependant la génération la plus récente des poètes lyriques, qui fit son apparition vers 1920, prétend rompre avec la tradition nationale et fait brûler son encens autour des autels de dieux étrangers. Le trait commun de cette poésie est l'éparpillement centrifuge de l'imagination, la recherche de formes et de styles exotiques : vers libre, images expressionnistes, doctrines de cénacle, métrique compliquée aux dépens de la clarté de l'expression et de la sincérité de l'émotion. C'est à l'avenir de montrer si les espoirs que les jeunes attachent à ces tentatives, se réaliseront en effet. A l'heure qu'il est, on peut apprécier le jeune courage de ces efforts où la vie personnelle des auteurs joue un rôle visiblement inférieur à l'attitude littéraire.

A tout prendre, l'avenir de la littérature finnoise est plein de promesses. Une certaine confusion de doctrines, des programmes incertains et des courants critiques contradictoires marquent la

vivacité de la lutte, mais c'est ainsi que les choses se passent partout dans le monde.

Au lieu de nous abandonner aux prophéties qui n'ont pas de lendemain, disons notre conviction que ce n'est pas la doctrine qui crée les grands écrivains, mais bien au contraire l'écrivain qui crée la doctrine, le plus souvent même en s'opposant au courant général de son époque : une littérature nationale a pour juste mesure les œuvres de ses grands écrivains.

(Université de Helsinki).

VILJO TARKKIAINEN.

LES ÉTUDES FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

Les débuts de l'enseignement de la langue et de la littérature française à l'Université de Budapest remontent à l'année 1850. Les deux premiers professeurs : Julius SCHRÖER (1850-51) et Aloys MUTSCHENBACHER (1852-1868) enseignent plutôt la langue que la littérature française. La littérature est pour eux un sujet de conversation. Ils s'occupent dans leurs conférences de questions générales qui leur permettent de ne pas être trop scientifiques (par ex. « Les grands écrivains du XVIII^e siècle », « Les prosateurs du XIX^e siècle. » etc.)¹.

Le troisième professeur, Sándor RÁKOSI (1868-1889), émigré après la révolution hongroise de 1848 à Paris, connaît un peu mieux la littérature que ses prédécesseurs et sait éveiller l'intérêt de ses étudiants à sa spécialité. Neuf dissertations de docteur s'impriment sous sa direction, parmi celles-ci les travaux de Zsigmond BÁNYI, de Bálint VARGA et de Gyula THEISZ méritent qu'on s'y arrête un peu.

Le premier a essayé de retracer l'évolution du drame français dans la première moitié du XIX^e siècle (*A francia dráma fejlődése a XIX. század első felében*. Budapest. Athenæum 1882 ; in-16, 62 p.). Malgré son effort pour être original à tout prix, il n'est souvent que superficiel. M. VARGA (*A francia nyelv és nemzet megalakulása* = La formation de la langue et de la nation française E.Ph.K. ¹. 1884. p. 577-659) donne une récapitulation sans grande originalité. Enfin Gy. THEISZ (*Racine ifjúsága* = La jeunesse de Racine E.Ph.K. 1889, p. 234-316) écrit la biographie de Racine jusqu'à

1. J'ai utilisé pour cette étude un travail manuscrit de M. Gyula HALÁSZ sur un sujet analogue. Je lui exprime ici mes remerciements sincères pour l'aimable complaisance avec laquelle il a mis à ma disposition le résultat de ses recherches.

2. E.Ph.K. = *Egyetemes Philológiai Közlöny* (Revue de Philologie générale). Revue mensuelle paraissant à Budapest depuis 1877.

la rupture avec Port-Royal et donne une analyse de ses pièces de jeunesse (*La Thébàide*, *Alexandre le Grand*). Le futur auteur de l'excellent *Dictionnaire Français-Hongrois* (Budapest, Lampel 1902) a déjà une bonne méthode de travail et ses recherches de détail ne manquent pas d'une certaine originalité.

Le successeur de Rákosi dans la chaire fut Aurèle MAYR (1889-1893) dont l'activité scientifique appartient plutôt à la linguistique indo-européenne. Il n'y a pendant les quatre ans de son professorat qu'une soutenance de thèse, mais celle-là assez intéressante : Gyula HARASZTI qui n'est pas son élève, obtient de lui le titre de docteur et de privat-docent avec son *André Chénier költészete* (1890), publié plus tard aussi en français.¹

Après ces dilettanti bienveillants on appela à la chaire de Budapest un privat-docent allemand destiné à fournir une superbe carrière scientifique. En effet M. Philippe-Auguste BECKER fut le premier romaniste de l'Université de Budapest, qui fut un vrai savant et qui donna des œuvres originales. Pendant son séjour à Budapest (1893-1905) il fit paraître deux études, dont l'une : *A román irodalmak kialakulása* = La formation des littératures romanes (1900. Bp. Sz. t. 104, p. 379-390) est un essai de littérature comparée embrassant les débuts des littératures néo-latines ; la deuxième (*Rousseau János-Jakab*. E.Ph.K. 1906. p. 401-413, et *Olcsó Könyvtár* n° 1251-52) est une biographie de Rousseau esquissée à l'aide de ses *Confessions*, où l'auteur a étudié les ressorts intérieurs de la vie de Rousseau.

M. Ph.-A. BECKER quitta Budapest pour Vienne en 1905, mais fit paraître encore en hongrois en 1906, après son départ, une étude sur les origines de l'épopée française : *A francia epika kezdete* = Les débuts de la poésie épique française (E.Ph.K. 1906. p. 401-413) qui sous sa forme remaniée (*Grundriss der altfranzösischen Literatur. I. Teil. Älteste Denkmäler. Nationale Helden-dichtung*, Heidelberg 1907) fut le point de départ des attaques qui ont discrédité la théorie ancienne des *légendes épiques* françaises. C'est donc en hongrois que parut d'abord l'étude qui a fait écrire à M. BÉDIER les lignes suivantes : « Pour cette part polémique et critique de mes études j'ai été en un certain nombre de cas devancé par M. BECKER. Avant moi, sinon le premier, du moins plus énergiquement que personne, il a fait brèche dans le *bourg* romantique des systèmes que je combats à mon tour. Serais-je venu de moi-même à la position d'esprit réaliste qu'on me verra prendre, si je

1. *La poésie d'André Chénier*. Paris, Hachette, 1892, in-16°, 368 p.

2. Bp. Sz. = *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest) depuis 1857.

n'avais connu ses livres ? Je ne sais pas, je ne crois pas et il n'importe guère. Ce qui est sûr, c'est que ses travaux ont précédé les miens de dix ans, et que j'en ai largement profité. Là où, d'accord avec lui, je m'attaque aux mêmes hypothèses que lui, là du moins je suis bien sûr d'avoir raison ¹. » L'éloge de M. Bédier met en relief la valeur internationale des recherches de M. Becker, mais son activité fut aussi d'une grande importance au point de vue des études françaises en Hongrie.

A cette époque la vie scientifique hongroise était dominée par deux tendances intellectuelles. L'une d'elles, tout à fait nouvelle, consistait dans l'application de la méthode exacte de la philologie allemande ; ce fut, pour employer le mot de M. Bédier, « la position d'esprit réaliste. » Or un des modèles de cette tendance du positivisme appliqué a été M. Becker, qui faisait bonne figure à côté d'excellents représentants hongrois de cette école, comme Lajos KATONA, professeur d'histoire de la littérature hongroise, excellent « comparatiste » et Gustave HEINRICH, professeur de philologie allemande, tous deux morts depuis.

Les dissertations des élèves de M. Becker (MM. Vilmos HUSZÁR, Lajos KARL, Géza BIRKÁS, Oscar ELEK, Gyula BODNÁR, Gyula GRESZLER) sont caractérisés par l'absence de généralités superficielles et par l'examen détaillé d'un problème essentiellement scientifique. Par exemple, M. Vilmos HUSZÁR (*Rousseau és iskolája a regényirodalomban* [L'influence de Rousseau et de son école sur le roman hongrois]. 1896. Budapest, in-16, 127 p.) arrive souvent à des conclusions originales en démontrant l'influence de Rousseau, de Senancour, de Nodier, de Chateaubriand, dans les romans de Kármán et du baron J. Eötvös.

L'ex-professeur de l'Université de Kolozsvár-Szeged, M. Lajos KARL (*Staëlné és a francia kritika a XVIII. században* [M^{me} Staël et la critique française au XVIII^e siècle] 1898. Budapest in-8° p. 48) a présenté dans sa dissertation M^{me} Staël, comme l'initiatrice des idées modernes de la critique littéraire.

L'autre élève de M. Ph.-A. Becker, M. Géza BIRKÁS (*Rousseau természetérzése* [Le sentiment de la nature de Rousseau] Budapest, 1901. p. 38. 8°) donna dans son premier travail une analyse fine et précise des descriptions de la nature dans l'œuvre du grand Genevois. M. Birkás occupe aujourd'hui la chaire de langue et de littérature française à l'Université de Pécs en Hongrie. M. Oscar ELEK (*Petrarca hatása a Pléiade költőire* [L'influence de Pétrarque sur les poètes de la Pléiade] 1907. Budapest in-8° p. 57) emploie bien la

1. J. Bédier, *Les légendes épiques*, 2^e éd. Paris, 1914. Avant-propos. p. 1.

méthode exacte de son maître. Il continue les recherches de Faguet et de Marius Piéri (*Pétrarque et Ronsard*), mais quelquefois il a des trouvailles originales. Il s'occupe surtout de Ronsard dans ses recherches d'« influences ».

Inspiré par un article de Faguet, M. Gyula BODNÁR (*Flaubert irodalmi eszméi levelezése alapján* [Les idées de G. Flaubert sur la littérature d'après sa correspondance]. Budapest 1903. in-8° p. 20) trouve que la théorie et la pratique littéraires de Flaubert ne sont point romantiques, mais réalistes. Par contre, l'étude pénétrante de M. János HORVÁTH (Bp. Sz. t. 124, pp. 147-158, 290-308. 1905) constate des alternances périodiques dans la vie artistique de G. Flaubert du romantisme au classicisme, et l'auteur explique cette double tendance de son œuvre par les événements de sa jeunesse.

Enfin M. Gyula GRESZLER (*Amis és Amiles változatai* [Les variantes d'Amis et Amiles »] Budapest. 1803. 8° p. 31) essaie une révision de la division et de la généalogie des variantes établies par Hölbling. Sa critique le conduit à des résultats nouveaux.

Après la féconde activité de M. Ph.-A. Becker vient un interrègne qui exerce une influence fâcheuse sur le développement des études françaises en Hongrie. Frigyes MEDVECZKY et Bernát ALEXANDER, tous deux professeurs de philosophie, sont chargés du soin de la chaire (1905-1909). A côté d'eux fonctionnait comme lecteur et chargé de cours le sympathique et habile linguiste alsacien Lucien BESZARD, enlevé trop tôt à la science.

Cependant, même dans cette période néfaste, parut un assez grand nombre d'études spéciales sur la littérature française. Par exemple, M. András TÓTH (*Lope de Vega : La Estrella de Sevilla, Pierre Lebrun : Le Cid d'Andalousie*. Budapest, 1905. 8° p. 47) démontre dans une étude précise et méthodique l'influence de Lope de Vega sur Pierre Lebrun et compare le *Cid* de Corneille avec celui de Lebrun. En continuant les recherches de Pélissier M. Sándor VÁG démontre l'influence d'Horace, d'Aristote et de Vida dans l'œuvre de Vauquelin de la Fresnaye (*Vauquelin de la Fresnaye Ars poétikája és a Renaissance*. Budapest 1907, in-8° p. 13).

M. Albert KUBICSEK (*Marie de France*. 1905. Pozsony. 8° p. 37) analyse soigneusement et avec une érudition suffisante la pensée, le style, la personnalité de Marie de France et le genre des *lais*. M. Sándor BÜRNÉR (*Destouches vígjátékai* [Les comédies de Destouches]. Székesfehérvár. 1906. p. 63) essaie d'établir la valeur des comédies de Destouches par l'analyse esthétique et psychologique des caractères. Inspiré par des études critiques de Jules

Lemaître, M. Béla PETRICH (*Précieux és burlesque elemek Rostand Cyrano-jában* [Les éléments précieux et burlesques dans le *Cyrano* de Rostand]. Budapest. 1908. 8° p. 83) démontre le rôle des écrivains précieux et burlesques dans le *Cyrano* de Rostand, surtout dans les passages où Rostand veut caractériser le style de l'époque de son héros. Ses conclusions paraissent justes et convaincantes. Selon M. HENRI HAIMANN (*A. de Vigny filozófiája és művésze* [La philosophie et l'art d'A. de V.] Budapest. 1909. 8° p. 73), la poésie de Vigny exprime sa philosophie pessimiste et aristocratique. Cette étude peu originale se distingue par la sobriété de jugement et d'observation.

Après ces cinq années de transition arrive l'ère de Gyula HARASZTI (1909-1921) qui professa pendant douze ans à Budapest. Haraszti se fit passer volontiers pour un élève d'Émile Faguet, dont il imita quelquefois le style et le tour d'esprit, mais en réalité il fut l'élève de M. Gustave LANSON, dont la méthode positiviste, renforcée par les influences analogues de la méthode allemande, trouva un accueil favorable en Hongrie. Haraszti fut un écrivain fécond. On peut diviser son œuvre en deux grandes parties. D'une part il publia le résultat de ses recherches érudites en hongrois comme en français (*La poésie d'André Chénier*. Paris, 1892. — *La littérature dramatique de la Renaissance dans ses rapports avec la scène*. R. H. L. 1909. — *Jean de Schelandre, Tyr et Sidon*. Société des Textes Français Modernes 1908. — *Edmond Rostand*. Paris. Fontemoing. 1912. — *En glanant chez La Fontaine*. Paris, Picart, 1922). D'autre part il a travaillé à la vulgarisation en Hongrie des résultats de l'histoire littéraire française et de la littérature contemporaine française elle-même. A ce dernier groupe d'études appartient son gros volume : *A naturalista regényről*. Bpest, 1886. in-8°. p. 410. Ed. de l'Académie Hongroise [Du roman naturaliste]. C'est une attaque dirigée contre les romans de Zola au nom de la morale et de l'art. Dans son étude sur Augier (Bp. Sz. t. 63. p. 321-354, 1890) Haraszti représente le dramaturge français surtout comme moraliste, mais aussi comme poète. *A parnassusi költők Franciaországban* ([Le Parnasse français] 1900. Bp. Sz. t. 101. pp. 25-47) contient l'analyse esthétique et critique des œuvres de Leconte de Lisle, de Coppée, de Heredia, de Sully-Prudhomme. Il tient surtout ce dernier poète en grande estime. Ses articles sur Rostand (*Chantecler*. Bp. Sz. 1910. t. 142. pp. 122-143. — *Rostand élete és lyrai költeményei* [La vie et les poésies lyriques de Rostand] Bp. Sz. t. 147. pp. 177-205. 1911. — *Rostand mesterei a drámában* [Les

modèles du théâtre de Rostand]. Bp. Sz. t. 148. pp. 216-141, 1911) ne sont que des études préliminaires pour son livre français.

La plus grande partie des études de Gy. Haraszti consiste en des comptes-rendus critiques de recherches scientifiques sur l'histoire de la littérature française. Quelques-unes, de plus grande étendue, essaient de résumer, en y ajoutant des observations personnelles et originales sur quelques problèmes de détail, les derniers résultats de l'érudition française sur tel grand écrivain français. Tels sont les deux volumes de sa biographie de Molière (*Molière élete és művei* [La vie et les œuvres de Molière] 1897. 2 v. in-8° Éd. de la Société Kisfaludy) où Haraszti parle au grand public tout en restant scientifique. Telle est encore sa monographie sur Corneille (*Corneille és kora* [C. et son époque]. 1906. p. 57. 8° Éd. de l'Acad. Hongr.). Le sujet de ce livre est d'examiner le rapport de l'œuvre de Corneille avec son époque et ses prédécesseurs. Dans le cadre de la biographie il sait placer des analyses très détaillées et souvent originales des pièces de Corneille.

Haraszti a écrit aussi une histoire complète de la littérature française pour l'*Histoire de la littérature mondiale* rédigée par G. Heinrich (*Egyetemes Irodalomtörténet. Franciák.* t. II, pp. 203-486, 1905, 4°. Budapest). Il y donne une récapitulation des recherches de cette époque sous une forme accessible au grand public. Dans un autre volume, il a publié une histoire de la poésie lyrique française (*A francia lyrai költészet fejlődése.* 1900. Éd. de la Soc. Kisf. in-8° p. 194). Ce n'est pas tant l'idée principale — la poésie française manque de véritable lyrisme, — qui prête une certaine valeur à ce livre, mais plutôt les fines analyses et sa construction logique.

Gyula Haraszti s'est occupé aussi des problèmes de méthode en histoire littéraire. Il fait la critique du livre de Brunetière qui s'occupe de l'évolution de la critique française, dans un article intitulé : *A kritika evolúciója Franciaországban* (E. Ph. K. 1891. pp. 25-95). Dans un autre article il envisage le problème de l'application de la méthode psycho-pathologique de Lombroso à la littérature (*Psychiatria a kritikában.* E. Ph. K. 1891. pp. 737-763.) C'est la critique de trois livres essayant cette application : le *Pascal* de Sully-Prudhomme, le *Molière* de Larroumet, et le *Rousseau* de Brunetière. Son article intitulé *Bevezetés a francia tragédia történetéhez* (Introduction à l'histoire de la tragédie française, 1852. Bp. Sz. t. 71. pp. 386-400) contient des réflexions sur la méthode de l'histoire littéraire à propos des tragédies et sur les idées du xvii^e siècle.

Enfin dans un grand nombre d'articles il suit de près le mouve-

ment de la vie littéraire française. *A renaissance-kori francia szinpad* (La scène française de la Renaissance, Bp. Sz. 1891, pp. 287-307) est la critique du livre de Rigal (*Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1889). Dans *Ujabb nézetek a francia irodalomról* (Nouvelles opinions sur la littérature française, Bp. Sz. 1892, t. 66, pp. 245-257), Haraszti cherche l'expression de l'esprit français dans la littérature du moyen-âge sous l'influence des œuvres de Gaston Paris et de Petit de Julleville, et il tâche d'établir la valeur littéraire absolue de cette époque et sa valeur relative à la littérature de la Renaissance. L'autre article du même titre (1892, Bp. Sz. t. 69, pp. 90-110), est un compte-rendu de l'œuvre de quelques critiques français (Faguet, Merlet, Darmesteter-Hatzfeld) sur la littérature du XVI^e siècle. *Regényes lapok az életből* (Pages romanesques tirées de la vie, B. Sz. 1892, t. 69, pp. 321-343) est la critique de la biographie de M^{me} Staël écrite par Lady Blennerhasset. On trouve plus d'originalité dans ses portraits du XVII^e siècle (*Arcképek a XVII^e sz. francia irodalmából*, Bp. Sz. 1904, f. 119, p. 233-252). Ce sont quatre essais sur Bossuet, Pascal, le cardinal de Retz et M^{me} de Sévigné.

L'érudition de Haraszti est tout à fait française. Il emploie les méthodes de l'histoire et de la critique littéraire françaises. Ses yeux sont fixés toujours sur la vie intellectuelle française et ainsi il a réussi à établir un contact direct de la vie intellectuelle hongroise avec les idées françaises ; c'est là son importance historique, comme l'a établi son successeur à la chaire de Budapest (E. Ph. K. 1921, p. 122).

Parmi les études des nombreux élèves de Gy. Haraszti nous citerons le travail de M^{lle} Esther STEINER : *Antoine de Montchrestien : La Reyne d'Escosse*, 1913 (p. 117, in-8° Budapest). L'auteur fait l'analyse psychologique et esthétique des pièces de Montchrestien, surtout de la « Reine d'Escosse ». Elle est quelquefois originale. M^{me} BATHÓ, née Viola ERTL (*Bernardin de Saint-Pierre hatása Lamartine-ra* [L'influence de B. de S.-P. sur Lamartine], Budapest, 1915, 8° p. 79), a bien choisi les points de vue de son parallèle établi entre ces deux auteurs, et ses résultats font preuve d'une recherche soignée.

Le futur professeur de Debrecen, M. János HANKISS (*Diderot, mint realista elbeszélő* [Diderot, conteur réaliste], 1915, Budapest, 8° p. 86) a voulu compléter dans sa dissertation l'étude de B. Alexander (*Introduction à la traduction hongroise des œuvres philosophiques de Diderot*). Antal PAÁL (*Saint-Amant élete és művei* [La vie et les œuvres de Saint-Amant], Budapest, 1915, 8°, p. 94).

défend Saint-Amant contre la critique sévère de Boileau et examine la poésie grotesque et burlesque du poète méconnu. Les recherches philologiques de l'auteur apportent des détails nouveaux et intéressants à la connaissance du poète. M^{lle} Margit KMETTY (*Adalékok Chateaubriand hatásához* [Contributions à la question de l'influence de Chateaubriand sur les œuvres de Lamartine, de V. Hugo, de Musset, de Vigny], 1916, Budapest, 8°, p. 84), a trouvé soixante passages inspirés par Chateaubriand dans les œuvres des poètes romantiques français. M^{lle} Jolán SZÖGÉNY, (*Louise Labé. Adalékok a költőné életéhez és műveihez* [Du nouveau sur la vie et les œuvres de la poétesse], Budapest, 1916, 8°, p. 144), réussit quelquefois à démontrer l'influence des poètes italiens et français dans l'œuvre de Louise Labé. M. Dezső POLLÁK (*Ivain és Owein. Chrétien de Troyes « Chevalier au lion » c. époszának viszonya a kella Owein mabinogihoz* [Ivain et Owein, la relation du « Chevalier au lion » de Chrétien de Troyes au *mabinogi* celtique : *Owein*], Budapest, 1917, 8°, p. 48), applique la théorie d'Edens et de Zenker au *Chevalier au lion*. Selon son critique, la thèse de M. Pollák est un essai intéressant, mais ne prouve que la fausseté de la théorie romantique et celtomane d'Edens-Zenker (E.Ph.K. 1919, p. 135-136).

Le moment où, après la mort de Gy. Haraszti, M. Alexandre ЕСКНАРОВ reçut la mission de le remplacer, était très peu favorable à l'impression des dissertations, aussi la Faculté des Lettres permit la présentation des thèses sous forme de manuscrit. Nous croyons faire œuvre utile en mentionnant rapidement quelques-unes de ces études préparées sous la direction du nouveau professeur, d'autant plus qu'elles sont inaccessibles au public.

L'étude de M. Joseph MÖGYERI sur *Étienne Jodelle* (1920), démontre que le théâtre de Jodelle a évité l'influence des Italiens pour aller directement aux Latins et que sa poésie lyrique est influencée, ainsi qu'on le devine, par Pétrarque et les pétrarquistes.

D'ailleurs la plupart de ces travaux s'occupent en même temps d'un problème de littérature comparée, ils essaient d'apporter du nouveau sur l'histoire des relations intellectuelles franco-hongroises. Sous la direction de Gyula Haraszti, dont la curiosité était dirigée surtout sur les problèmes internes de la littérature française, les études de ce genre étaient extrêmement rares. On peut signaler tout au plus le travail excellent du futur professeur d'italien de l'Université de Pécs : M. Jenő Kastner : *A Karthausi helye a szentimentális regény-irodalomban* (Eötvös és Sainte-Beuve) [La place du « Chartreux » dans le roman sentimental] qui montre

les dettes du baron Eötvös envers *Volupté* de Sainte-Beuve, et celui, plus modeste, de M^{lle} Alice BAYER : *Marmontel hatása Magyarországon* [L'influence de Marmontel en Hongrie 1916, in-8°, pp. 37] qui résume les recherches concernant le succès de cet écrivain populaire du siècle des philosophes.

Cependant ces derniers temps et à l'instigation de M. A. Eckhardt, lui-même auteur d'une étude spéciale sur *Bessenyei és a francia gondolat* (Bessenyei et la pensée française, E.Ph.K. 1919, pp. 193-220 ; 1920, pp. 42-53 ; 1921, pp. 19-53) et d'un ouvrage d'ensemble : *A francia forradalom eszméi Magyarországon*. (Les idées de la Révolution française en Hongrie, Budapest, Franklin, 1924), les travaux de ce genre se sont multipliés. Par malheur, jusqu'à la publication de la série de la *Bibliothèque de l'Institut Français à l'Université de Budapest* (1. M^{lle} VASSHEGYI, *A magyar Molière-forrástások* ¹ ; 2. M^{lle} Regina SZIRMAI, *Delphine Gay élete és művei* ; 3. Imre HIRSCHLER, *Chanson d'Aspremont-tanulmányok* ; 4. Mihály BARISKA, *Széchenyi és a francia irodalom* la plupart de ces travaux sont restés manuscrits. Ainsi M^{lle} Julie BUDAY, *Francia tündérmesék a 17. és 18. században* [Les contes de fée français aux XVII^e et XVIII^e siècles, pp. 53] continue les recherches de Lajos GRÖRGY, (*Kónyi és D'Aulnoy*, Kolozsvár 1911, in-8°, pp. 12) qui a déjà établi la dette d'un conteur hongrois envers M^{me} d'Aulnoy.

M^{me} R. HÁMOS (*L'influence de Lucien sur les Dialogues des Morts français*, pp. 107), esquisse l'histoire des dialogues philosophiques de ce genre à partir des traductions de Jean Millet et de Clément Marot, à travers Fénelon et Fontenelle jusqu'à Renan. M^{me} Hámos cherche aussi à établir la source française des *dialogues des morts* hongrois. Avec une critique sûre, M^{lle} Margit TECHERT (*Robinet filozófiája* [La philosophie de Robinet], 1922, p. 131), analyse le système de Robinet et démontre l'influence de Robinet sur Bessenyei. M^{lle} Marie-Madeleine TÖRÖK (*A szimbolizmus Magyarországon* [Le symbolisme en Hongrie], p. 78) démontre l'influence de Baudelaire et de Verlaine sur Ady. Elle trouve quelques éléments communs (par ex. le rôle des couleurs, des bruits, des odeurs) dans les poésies de ces trois poètes. Ses conclusions paraissent probantes et décisives. M^{lle} Alice FRIEDMANN (*M^{me} Cottin élete és művei* [La vie et les œuvres de M^{me} Cottin], p. 159), continue les recherches de M. Arnelle. Elle veut découvrir des influences anglaises et françaises dans les

1. Voir compte-rendu dans la *Revue des Études hongroises*, 1927 [t. 5], p. 416. Sur les autres fascicules de la série v. le prochain numéro de la *Revue des Ét. hongr.*

romans de M^{me} Cottin et définir sa place dans l'histoire du roman pré-romantique. On doit reconnaître la bonne volonté de M^{lle} Friedmann, mais aussi sa naïveté dans les jugements. M^{lle} Olga KAPPELLER (*Les sources de la « Tentation de Saint Antoine » de Flaubert*, p. 86), cherche les sources des informations de Flaubert sur l'hérésie et les retrouve dans les Pères d'Eglise. M^{lle} Irène VIDA (*Zola a magyar irodalomban* [Zola dans la littérature hongroise], 1925. p. 165), examine l'histoire de Zola en Hongrie. M. Albert KOVÁTS a retracé dans un travail fouillé l'histoire du théâtre de V. Hugo sur la scène hongroise (*V. Hugo és a magyarok*). Une mention particulière revient à l'étude de M. Lipót MÜLLER, imprimée en partie : *Francia hatások Petőfi politikai költészetében* [Les influences françaises dans les poésies politiques de Petőfi], n° 3 des *Eötvös Füzetek* [Cahiers Eötvös] ¹, 1924, et *Francia politikaeszmék a reformkor irodalmában*, [Idées politiques françaises dans la littérature de la Réforme nationale] E. Ph. K. 1923, pp. 164-180. L'auteur, doué d'une érudition impeccable, analyse avec une riche documentation le succès de la littérature française libérale en Hongrie et place ainsi dans son milieu convenable l'influence de Béranger sur les poésies de Petőfi. Selon M. L. Müller, Béranger n'a pas initié, mais seulement renforcé les penchants révolutionnaires de Petőfi.

Comme nous l'avons vu, les travaux universitaires hongrois concernant l'histoire de la littérature française ont trois buts : 1° vulgariser les résultats nouveaux de l'histoire de la littérature française ; 2° enrichir l'histoire de la littérature française de recherches originales ; 3° découvrir et éclairer les relations intellectuelles franco-hongroises, ce qui est le devoir spécial des historiens hongrois de la littérature. Ces trois points de vue dominant les études françaises des quatre universités hongroises, à Budapest, Szeged, ² Pécs et Debrecen.

ISTVÁN FÁBIÁN.

(Institut Français à l'Université de Budapest).

1. Les anciens élèves du Collège Eötvös (Ecole Normale Supérieure) éditent les meilleures thèses des jeunes élèves du Collège dans la série des *Cahiers Eötvös*.

2. L'Institut français à l'Université de Szeged a commencé, lui aussi, la publication d'une série d'études. Voir le compte-rendu du premier fascicule : *Revue des Études hongroises*, 1927 [t. 5], p. 410.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE TRADITION HONGROISE SUR LES CHAMPS CATALAUNIKES

L'éternel problème des Champs Catalauniques a tout récemment tenté M. Enrico ANDREOLI (*Contributo topografico alla battaglia dei catalaunici*, Estratto da *Historia*, apr.-giugno 1927). S'écartant des solutions qu'on a proposées jusqu'ici, il croit que l'emplacement du fameux champ de bataille doit être cherché à un endroit qui est à 80-120 km. de Metz, en quoi il s'appuie surtout sur le continuateur de PROSPER D'AQUITAINE¹.

A ce propos il sera intéressant de signaler qu'il y a une tradition hongroise toute particulière concernant la grande bataille d'Attila. Ce sont les *Gesta Hungarorum* de SIMON DE KÉZA (après 1282) qui au milieu d'autres récits romanesques dont on trouve la source dans l'érudition confuse et quelquefois dans l'imagination hardie de l'auteur, rapportent une singulière variante sur le lieu de la bataille d'Attila :

« Amoto autem de loco illo exercitu suo, Luxovium, Bizancium, Chalon, Masticoniam, Lingonensem, et Lugdulum Burgundiae destruxit civitates, descendens tandem iuxta Rodanum adversus Cathalaunos, ubi etiam diviso suo exercitu, tertiam partem suae gentis contra Miramammonam Soldanum scilicet Marroquae, cum electis Capitaneis destinavit. Quo audito Mirama de urbe Sibiliae fugiit ante Hunos in Maroquam, brachio Sibiliae transpassato. Tunc interea regem Ethelam, Romanorum Patritius dictus Etius, cum decem regibus occidentis invasit ex abrupto. Et dum subitum insultum nite-

1. Sur ce problème cf. ci-dessous les suggestions intéressantes de M. A. ATFÖLDÖR (N. D. L. R.)

rentur facere super Ethelam, per nuntios, praeliandi inducias ab ipsis postulavit, ut copia suae gentis, quae absens fuerat, iungeretur, sed illis renuentibus, inter utrosque exercitus a mane usque noctem in campo Beluider praelium est commissum. »

La description de la bataille contient un lieu commun fort connu depuis le récit de JORDANÈS : le grand massacre transforme un petit ruisseau insignifiant en un torrent qui charrie hommes et bêtes. D'ailleurs le chauvinisme de Simon de Kéza, qui considère Attila comme le premier roi de Hongrie, lui fait terminer la bataille par la victoire du roi des Huns.

Il y a dans ce récit fantastique une combinaison étymologique : l'identification naïve des *Campi Catalaunici* de Jordanès avec la Catalogne, et du *Mauriaci* du même auteur avec les Maures. Pour se débarrasser de ces éléments du récit de Jordanès, le chroniqueur hongrois imagine qu'une partie de l'armée d'Attila avait été envoyée par lui en Espagne. Mais d'où vient le *Beluider*¹ qui prend la place des noms propres de Jordanès dans l'indication topographique du champ de bataille ?

Ce nom de lieu n'est évidemment pas hongrois ; il provient sans nul doute d'une langue romane et si c'est même à la fantaisie de Kéza que nous le devons dans ce récit, il n'en faut pas moins expliquer la présence.

Ne s'agit-il pas ici d'une tradition française du xiii^e siècle qui a fixé le champ de bataille d'Attila en un lieu ainsi nommé ?

Il serait important de savoir si au moyen-âge on se souciait de fixer quelque part l'emplacement de la bataille d'Attila. Nous ignorons s'il y a des preuves historiques de pareilles localisations. Dans toute la littérature des chansons de geste on ne rencontre pas une seule fois le nom et l'histoire d'Attila.

Je ne sais pas non plus à quelle date remonte l'idée de placer la bataille catalaunique aux environs de Troyes et de Châlons-sur-Marne. Toutefois il est singulier que parmi les nombreux lieux-dits portant le nom *Beauvoir*, on rencontre un, dont l'emplacement correspond assez bien à cette tradition. Ce *Beauvoir* est à 40 km. à l'Est de Troyes et à 50 km. au Sud de Châlons-sur-Marne dans la vallée de l'Aube, près Brienne-le-Château, dans le voisinage de Morvilliers et de Chaumesnil (Aube). Cette localité existe à peine aujourd'hui, mais elle jouait un rôle assez éminent au xiii^e siècle, étant le chef-lieu de l'Ordre teutonique en

1. Ce n'est pas une faute de copie. Un peu plus bas, Kézai nomme encore une fois cette ville : « Demorantibus siquidem Ethela et Hunis in Beluider aliquamdiu, tandem regressi cum victoria, intraverunt Tolosanam Ciuitatem... »

France. Dans les chartes elle est appelée : *Bellovidere* (1269), *Blaver* (1281), *Bellovisu* (1282) et *Belveoir* (1286) etc¹.

Je n'oserais pas affirmer avec certitude, mais il est assez probable que Simon de Kéza a utilisé une tradition locale de Beauvoir, qu'il aurait recueillie soit au cours de ses voyages à l'étranger, soit dans la bouche de Français ou de chevaliers de l'Ordre teutonique venus en Hongrie. Le *Campus Belvider* désignerait ainsi le plateau de Brienne. D'autre part, Clairvaux est à peine à 30 km de Beauvoir vers le Sud et ainsi l'on peut même supposer, comme dans tant d'autres cas, que les frères de Cîteaux établis en Hongrie avaient servi d'intermédiaire en cette occasion aussi.

Le passage que nous avons cité montre d'ailleurs un autre nom d'origine française. En lisant la série des noms parcourus par Attila pendant sa descente vers la Catalogne, on est frappé non seulement par l'exactitude du trajet mais encore par la forme du nom de *Chalon*(-sur-Saône) qui est écrit en français chez l'auteur hongrois. C'est là, je crois, le cas le plus ancien où un écrivain hongrois emploie un mot français avec l'orthographe française. Kéza a-t-il parcouru cet itinéraire lui-même ou a-t-il appris ce nom d'un Français ? Il serait difficile de répondre à cette question, mais mon hypothèse concernant le *Campus Belvider* se trouve confirmée par la mention de Chalon chez l'auteur hongrois, car elle suppose chez celui-ci un contact direct avec la France.

1. Abbé Lalore, *Coll. des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*. III, 223.

LES CHAMPS CATALAUNQUES

Combien de savants se sont efforcés de déterminer avec exactitude l'endroit de la bataille gigantesque où Aétius et Théodoric, le roi wisigoth, mirent fin aux dévastations d'Attila en Gaule ¹ ! On sait que la plus grande difficulté vient de ce que les *Campi Catalaunici* (Châlons-sur-Marne), indiqués par une partiedes sources comme l'endroit où eut lieu la rencontre de l'Orient et de l'Occident, sont très éloignés de l'endroit désigné par l'autre groupe de sources (*Tricasses-Mauriacum*) et dès lors toute tentative antique ou moderne tendant à la réconciliation des deux groupes de sources aboutit à une solution hybride et peu satisfaisante. Les historiens récents se rangent pour la plupart à l'opinion d'ARBOIS DE JUBAINVILLE et de GIRARD ² et croient avec eux que les *campi Catalaunici* ne désignent pas la région strictement voisine de Châlons-sur-Marne, mais se rapportent en général à la région champenoise : voilà du moins ce qu'en pensent Ludwig SCHMIDT ³, O. SEECK ⁴, J. B. BURY ⁵ et d'autres. Cette opinion semble écarter en effet la plus grande difficulté : en délayant la signification précise d'une des deux données inconciliables, elle maintient le fait que la collision des deux mondes eut lieu à l'Ouest de Troyes, près de *Mauriacum*. En réalité c'est là un expédient, et non une solution.

Et cependant A. DE BARTHÉLEMY ⁶ paraît avoir trouvé dès 1870 la bonne piste, qui pourrait nous faire sortir du dédale des hypothèses. En effet il avait supposé que le nom *Catalaunum* n'est qu'une interpolation ultérieure et erronée et que peut-être il convient

1. Pour l'ancienne bibliographie de la question, cf. A. de Barthélemy, *Revue des questions historiques*, t. VIII (1870), p. 337, n. 1 ; on trouve ici (p. 340 ss.) la liste des sources antiques, qui d'ailleurs ont été reproduites si souvent que nous croyons pouvoir nous abstenir cette fois de les énumérer.

2. *Revue Hist.*, t. 28 (1885), p. 323.

3. *Geschichte der deutschen Stämme I* (1910), p. 247, n. 1.

4. *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, VI (1920-21), p. 306.

5. *History of the Later Roman Empire*, I (1923), p. 293, n. 1.

6. *Art. cité*, p. 396 ss.

d'y voir le souvenir d'autres batailles importantes, mêlé avec celui d'Attila. Cependant lui aussi, au lieu de chercher à établir la filiation des sources, il a commis l'erreur de supposer qu'il s'agit ici de la manipulation d'un esprit pédant du ^{viii}^e ou du ^{ix}^e siècle.

Il me semble, au contraire, que cette interpolation avait eu lieu dans un temps de beaucoup plus ancien et l'histoire de l'erreur qu'elle provoqua et qui vit jusqu'à nos jours, peut être reconstituée avec assez de précision : il s'agit seulement d'en indiquer l'origine.

Cette origine, on la retrouve dans le *Breviarium* d'EUTROPE. Une phrase de cet auteur ¹ a passé à peu près inchangée dans la *Chronique* de Jérôme, (ad. a. 273) ; et dans la *Chronique* de Prosper Tiron ² où elle prend définitivement la forme suivante :

Aurelianus Tetrico apud Catalaunos prodente exercitum suum Gallias recepit.

Les chroniqueurs et les copistes plus récents ont naturellement recopié cette phrase telle quelle ; mais vers la fin du ^v^e siècle quelqu'un qui savait que, pendant sa campagne de Gaule, Attila assiégea *Aurelianis* (*civitas Aurelianensis*) c'est-à-dire la ville d'Orléans, et que dans cette bataille il avait pour adversaire un roi portant un nom semblable à *Tetricus* (Theodericus), crut voir dans cette ligne l'écho de l'attaque hunnique en Occident, d'autant plus que sa source elle-même place cet événement en *Gallia* ; n'étant pas originaire de Gaule ni versé dans l'histoire romaine et moins encore dans la grammaire latine, il ne savait pas que *apud Catalaunos* ne peut guère être accordé avec les guerres de Tetricus-Théodéric et avec le siège d'Orléans (*Aurelianis*). Aussi crut-il bien faire en transplantant la donnée en question du ⁱⁱⁱ^e siècle dans le ^v^e et en la rapprochant d'une autre donnée non moins authentique, qui sans doute ressemblait au texte qui nous a été conservé par GRÉGOIRE DE TOURS : (II, 7) « *Attela vero... Aurelianis adgre-ditur eamque nititur expugnare... ecce Aetius et Theodorus Gothorum rex... cum exercitibus adcurrunt... Itaque Attilanem fugant. Qui Mauriacum campum adiens, se praecingit ad bellum* »

Cette erreur a été sans doute inventée en Italie où dès le début du ^{vi}^e siècle elle rencontre un historien qui l'accueille avec confiance, CASSIODORE. En effet je ne crois pas que le Chancelier des Goths ait été lui-même l'auteur de cette bévue qu'il faut attribuer certainement à un homme de bonne volonté, mais naïf et d'une érudition confuse.

1. Eutr. Brev., IX, 13 : (*Aurelianus*) *superavit in Gallia Tetricum apud Catalaunos ipso Tetrico prodente exercitum suum.*

2. Chron. min., I, p. 441.

Dans tous les cas, Cassiodore montre déjà nettement les conséquences de la confusion de la donnée authentique sur les guerres d'Attila avec la donnée arbitrairement rapprochée de celle-là. Comme les deux passages présentaient, malgré la ressemblance des noms, deux contradictions assez manifestes, le remanieur dut les faire disparaître. Cela dut se passer ainsi :

1° L'interpolateur a mis côte à côte les deux noms de lieu, dans la croyance qu'ils se rapportent au même point géographique ; néanmoins Cassiodore, dans sa Chronique assez laconique ¹, s'est contenté de l'écrire une seule fois. Fatalement, ce fut le nom de lieu erroné, tandis qu'à la donnée authentique il n'emprunta que le mot *campus* ² d'où sortirent, grâce à une confusion de *apud Catalaunos* et de *Mauriacus campus*, les *Catalaunici campi*, qui passèrent intacts dans les chroniques postérieures et furent même inscrits par quelques moines appliqués dans les manuscrits anciens ³.

Néanmoins on trouve juxtaposés encore dans Cassiodore les deux noms de lieu, car son excerpteur, JORDANÈS (*Get.* 192) le copie en ces termes : « *campos Catalaunicos, qui et Mauriaci nominantur* ».

2° L'autre contradiction était plus importante dans les deux textes rapprochés arbitrairement. L'ancienne citation utilisée à tort parlait de la trahison du prétendu Théodéric : *Tetrico prodente exercitum suum*. Or dans un ouvrage composé en l'honneur des Goths, ce passage ne pouvait rester tel quel ; Cassiodore attribua donc à d'autres la honte de la trahison ; et comme d'usage il choisit pour victimes les Alains qu'il déteste au même degré que les Vandales. Le passage en question prendra donc chez lui la forme qui heureusement nous a été conservée dans la transcription fidèle de Jordanès : *Sangibanus namque rex Alanorum metu futurorum perterritus Attilae se tradere pollicetur et Aurelianum civitatem Galliae, ubi tunc consistebat, in eius iura transducere... Quod ubi Theodoricus et Aetius agnoverunt... suspectum... custodiunt Sangibanum et inter suos auxiliares medium statuunt cum propria gente*. Il serait inutile de continuer la citation ; tout le monde se rappelle comment Goths et Romains surveillent attentivement le traître Sangibanus et quelle superbe description de

1. Cass. Chron., 1253 (*Chron. min.*, II, p. 157) : *His cons. Romani Aetio duce Gothis auxiliantibus contra Attilam in campo Catalaunico pugnauerunt, qui virtute Gothorum superatus abscessit*.

2. V. le passage de Grégoire de Tours cité ci-dessus.

3. C'est ainsi, je crois, qu'ils se sont glissés dans une variante de la chronique d'Hydace, *Chron. min.*, II, 26, (n° 150).

bataille fut construite sur la phrase insignifiante qui, seule, était à la disposition de l'auteur.

C'est là, croyons-nous, une excellente occasion de surprendre la méthode de Cassiodore au cours de son travail ¹, et de montrer combien les historiens ont été loin de la vérité en prenant à la lettre les détails de son récit.

Quant aux Champs Catalauniques, rendons-les à la bataille d'Aurélien, le grand empereur de Pannonie, contre Letricus, l'usurpateur terrorisé par ses propres légionnaires, devenu traître à lui-même.

(Université de Debrecen).

ANDRÁS ALFÖLDI.

1. J'ai donné l'analyse d'un autre passage de Cassiodore dans mon travail intitulé *Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, II, (Berlin, 1926), pp. 97. ss. D'autres analyses du même genre seront publiées prochainement dans plusieurs articles sous presse.

DÉBUTS DE L'AUTOBIOGRAPHIE DANS LA LITTÉRATURE HONGROISE¹

L'autobiographie apparaît lorsque l'homme prend conscience de lui-même². La littérature hongroise du moyen-âge ne connaît pas ce produit de l'observation et de l'examen de soi-même. Nous n'en trouvons les premières traces qu'assez tard au xvr^e siècle. Les premiers essais d'autobiographie, de recueillement sur soi-même et sur son existence propre, ont paru à l'époque de la Réforme, époque où l'individualisme triomphe dans tous les domaines de la littérature.

Le xvr^e siècle ne nous a conservé que deux autobiographies. La première est l'œuvre de Imre MARTONFALVAY (1585 ; publiée par E. Nagy, *Monumenta Hungariae Historica Scriptores*, XXXI, Budapest, 1881). Elle est écrite dans l'intention de rappeler au protecteur les services que l'auteur lui avait rendus et de lui prouver combien étaient fondés les titres de celui-ci à la terre qu'il avait perdue. L'autre est l'autobiographie de János GÁLFI (1593 ; publiée par le C^{te} Joseph Kemény et István Kovács de Nagyajta. *Erdélyország Történetei Tára* [Histoire de la Transylvanie] t. I. Kolozsvár, 1837). C'est en somme un plaidoyer dans lequel l'auteur défend — sans succès — sa propre cause. Dans ce recours en grâce, il raconte sa vie au prince de Transylvanie, Zsigmond Báthori. Ce document, dont il ne nous reste qu'un fragment, ne sauva pas la tête de son auteur condamné à mort. Il est donc évident que c'est une nécessité extérieure — et non pas un besoin intérieur de l'âme, — qui a donné naissance à ces deux autobiographies.

Un second groupe d'autobiographies renferme celles de quelques soldats, dans lesquelles se reflètent, comme en un miroir de la vie

1. Máré Károly, *A magyar önéletírás kezdetei*. Pécs, 1926, in-8°, 52 p. — Specimen dissertationum Facultatis philosophiae r. hungaricae Universitatis Quinque-Ecclesiensis [= Pécs].

2. Georg Misch, *Geschichte der Autobiographie*. I. Berlin, 1907.

individuelle, les péripéties des guerres de parti et des guerres contre les Turcs. La plus sincère et la plus intéressante est celle de Ferenc WATHAY (publiée par Joseph Thewrewk de Ponor, Pozsony, 1838). Ce petit ouvrage a été écrit en prison à Stamboul en 1605. Le récit de Kozma PETRITYEVITH-HORVÁTH (publié par Kálmán Thaly, *Történelmi kalászkok*, Pest, 1862), est à la vérité vif et plein de mouvement, mais il n'y est question que d'événements extérieurs ; il ne s'agit pas de l'histoire d'une âme.

L'autobiographie de György OTTLYK (publ. par Kálmán Thaly, *Monumenta Hung. Hist. Scriptores*. T. XXVII, Budapest, 1875) est la confession d'un courtisan baroque, dénué de conviction politique ; un testament que l'auteur a légué à ses fils et dont l'idée maîtresse simpliste est que Dieu n'abandonne pas les justes. L'autobiographie du C^e Sándor KÁROLYI (publiée par László Szalay, *Magyar Tört. Emlékek* [Documents d'histoire hongroise]. T. IV, Pest, 1865), qui négocia la paix de Szatmár en 1771, manque de traits personnels, l'auteur cherchant à s'effacer, par modestie, derrière les grands événements historiques.

C'est Mihály VERESMARTI qui nous donnera la première histoire d'une âme, en peignant, après sa conversion au catholicisme, ses inquiétudes et les conflits d'ordre religieux qui l'avaient précédée en bouleversant son esprit (1572-1645 ; publ. par Arnold Ipolyi, *Régi Magyar Egyházi Írók* [Anciens écrivains ecclésiastiques]. T. I. Budapest, 1875). Mais ici encore, il s'agit plutôt d'un plaidoyer. Si dogmatique cependant que soit sa polémique, on n'en reconnaît pas moins, derrière son ouvrage, son grand modèle, l'auteur des « Confessiones ».

L'ouvrage de János KEMÉNY, prince de Transylvanie, a une couleur politique (1607-1662 ; publ. par László Szalay, *Magyar Tört. Eml.* [Documents d'histoire hongroise]. T. I. Pest, 1856). Kemény fait un brillant récit de sa captivité chez les Tartares, et cherche à prouver ses droits au trône de Transylvanie. Ce document porte la marque d'un homme très conscient de sa force et de ses capacités.

La « justification » (*Mentség*) de Miklós MISZTÓTFALUSI Kis (Kolozsvár, 1698) nous expose la carrière mouvementée d'un imprimeur, mais n'en est pas moins un ouvrage de confession.

La véritable autobiographie commence en Hongrie avec les premiers disciples conscients de saint Augustin, à savoir Miklós BETHLEN et François II RÁKÓCZI. On y trouve, pour la première fois, la peinture des âmes, des méditations et des recueils à la saint Augustin. Bethlen, réaliste et pratique, est peut-être encore un peu préoccupé de politique, tandis que Rákóczi est plus pro-

fond, plus religieux, plus pénétré de l'esprit de saint Augustin.

Miklós BETHLEN était chancelier de Transylvanie et en cette qualité contribua beaucoup au retour de la Transylvanie au Royaume de Hongrie. Il travailla à définir les rapports politiques entre la dynastie des Habsbourg et la Transylvanie. Ayant écrit néanmoins un pamphlet conciliateur pendant la guerre d'indépendance de François II Rákóczi, il fut disgracié, jeté en prison et plus tard emmené à Vienne. Il recouvra la liberté, mais ne put retourner dans sa patrie. C'est comme prisonnier et plus tard comme interné, qu'il écrivit à Vienne l'histoire de sa vie (*Gróf Bethlen Miklós Onéletirása* [Autobiographie du C^{te} Nicolas de Bethlen], publiée par László Szalay, 2 vol. *Magyar Tört. Emlékek* [Documents d'histoire hongroise]. T. II et III. Pest, 1858 et 1860). Il suit volontairement des modèles littéraires et s'y réfère lui-même, entre autres saint AUGUSTIN, PÉTRARQUE et Jacques Auguste de THOU.¹ Toutefois la justification a également une part dans ces confessions. Il prend Dieu à témoin qu'il ne fait aucun cas de la vaine renommée et n'écrit que la vérité pure. Il n'est pas impossible cependant qu'il ait embelli quelques-uns des événements de sa vie, ce qui s'explique aisément si l'on tient compte du fait que Bethlen avait alors plus de soixante ans. A cet âge, on est généralement enclin à orner le passé, surtout quand le présent est sombre comme c'est le cas alors pour Bethlen. Il y a en outre, dans ce livre, la tendance didactique propre aux autobiographies.

Mais voici le spécimen le plus précieux de l'autobiographie à la saint Augustin : ce sont les Confessions du prince François II Rákóczi (*Confessio peccatoris*, publiée par l'Académie hongroise des Sciences, Budapest, 1876).² Le prince fait le récit de sa vie mouvementée depuis sa naissance, vie pleine de souffrances et des plus amères désillusions. Le récit est imprégné des sentiments religieux les plus profonds, d'une résignation chrétienne absolue et sa glorification de Dieu rappelle celle de saint Augustin. Pas de petitesse, ni de tendances au plaidoyer personnel. Ce livre est le résumé de la vie de Rákóczi, sous forme de confession générale, dont la sincérité, la contrition, l'humilité et la confiance en Dieu sont incomparables. En vrai rédempteur, Rákóczi veut racheter par sa souffrance le bonheur de sa patrie. Il n'écrit pas une histoire,

1. Les *Mémoires historiques du Comte Bellem Niklos* (Amsterdam, 1736) sont fictifs ; ils furent composés probablement par DOM RÉVÉREND, terminés et publiés par LE COQ DE VILLERAY.

2. *Principis Francisci II Rákóczi Confessiones et Aspirationes principis christiani*, publiés par August GÁISZA. Pp. 331-589, texte lat. et fr., des *Aspirations d'un prince chrétien*.

il fait la peinture de son âme, pleine de noblesse et de grandeur morale.

Enfin nous comptons parmi les premiers essais autobiographiques l'ouvrage de la C^{tesse} KATA BETHLEN (publié par Lajos Szádeczky-Kardoss, Budapest, 1922 et 1924), la première autobiographie de femme, qui fut imprimée probablement pendant la vie de son auteur : « Vie de la C^{tesse} Catherine Bethlen, racontée par elle-même » (*Gróf bethleni Bethlen Kata Életének Maga által való rövid Le-írása*). Une religiosité, une ferveur extrêmes émanent de cette œuvre où la foi calviniste en Dieu et dans la prédestination s'unit à une certaine dévotion piétiste ; et si la haine du catholique n'y perceait à ce point, nous aurions l'impression de nous trouver en présence des exaltations d'un fanatique du Christ dans un couvent du moyen-âge. La comtesse Bethlen souffre avec joie et résignation pour Dieu et pour le Christ, envers qui sa dévotion est entière. Mais de cette religiosité exaltée jaillit précisément la tendance didactique de l'ouvrage : l'auteur se donne en exemple, faible femme qu'elle est, pour montrer que la grâce de Dieu nous rend capables de supporter les plus grandes infortunes de la vie terrestre. L'unité de cette peinture intérieure naît de ce spiritualisme religieux. Les événements extérieurs n'y sont traités qu'en tant qu'ils servent à expliquer les réactions psychologiques qu'ils ont provoquées.

A l'idéologie de cet ouvrage il apparaît tout de suite que nous avons affaire à une tendance propre du piétisme hongrois, tendance qui n'a pas encore été assez étudiée et dont Catherine Bethlen compte, sans contredit, parmi les principaux représentants ; comme nous avons conservé deux catalogues de la bibliothèque de la comtesse, nous sommes en mesure de constater qu'elle s'intéressait avant tout aux questions théologiques, et que les productions du piétisme avaient la prépondérance dans cette bibliothèque. Dans ces catalogues on trouve indiquées encore l'autobiographie de Miklós Bethlen et celle de János Kemény, qui avaient servi de modèles à la comtesse Bethlen et qu'elle avait en manuscrit.

KÁROLY MÁTÉ.

(Institut allemand de l'Université de Pécs).

LE COLLÈGE HONGROIS A VIENNE

L'histoire de la Hongrie montre ce que l'on peut atteindre à l'aide d'institutions créées pour un but déterminé et organisées au point de vue intellectuel. Au xvi^e et au xvii^e siècles, la Hongrie était dévastée par les Turcs. En Europe occidentale, les sciences et les arts prenaient un essor considérable, pendant que la Hongrie était obligée de se battre pour l'indépendance de son territoire et la sauvegarde de la civilisation européenne. Les seuls centres où pût se retirer la vie intellectuelle, étaient représentés par quelques collèges. Quelques étudiants allaient à l'étranger, surtout à Paris, à Genève, aux Pays-Bas et en Allemagne, pour y compléter leurs études universitaires, et en rapportaient de nombreuses impressions qu'ils faisaient servir à l'avancement de la vie intellectuelle dans leur pays. Il en fut de même au xviii^e siècle, lorsque Marie-Thérèse créa à Vienne la garde noble hongroise. Les jeunes nobles de la garde, installés dans un palais baroque, construit par le célèbre architecte FISCHER VON ERLACH, firent connaissance avec les idées nouvelles du xviii^e siècle et, en les propageant par leurs œuvres littéraires, contribuèrent à élever le niveau spirituel de la nation.

Notre époque présente à certains égards beaucoup d'analogie avec ces temps-là. Aujourd'hui cependant la vie intellectuelle est plus répandue, et ceux qui la dirigent doivent chercher des mesures les plus propres à développer toutes les branches de la culture spirituelle. L'un des moyens les plus importants pour assurer ce développement est l'organisation de relations intellectuelles avec l'étranger, car il faut s'assurer une élite de jeunes savants aptes à relever le plus possible le niveau des sciences.

L'idée de la nécessité et de l'opportunité de créer des Instituts à l'étranger était féconde, et l'initiative en était nécessaire. C'est le Ministre hongrois de l'Instruction Publique, COMTE KLEBELSBERG, qui réalisa ce projet, il y a quelques années, en créant des Instituts hongrois et un nombre considérable de bourses d'études à

l'étranger. Il serait à désirer que la Hongrie pût avoir des relations intellectuelles de ce genre avec les principaux pays d'Europe, mais ses ressources financières l'obligent à les restreindre. Néanmoins, le gouvernement hongrois, profitant de la désaffectation du palais de l'ancienne garde noble hongroise à Vienne, en disposa pour y fonder en 1924 un Collège hongrois ¹.

Ce collège poursuit un double but : donner aux jeunes gens, pendant ou après leurs études, l'occasion de se perfectionner dans leurs études ou de faire des recherches scientifiques dans les différents Instituts de l'Université de Vienne. Les membres du collège et les boursiers sont recrutés par concours selon le talent et le mérite des candidats. Les professeurs des Universités hongroises donnent leur avis sur les candidats et un conseil en décide le choix.

Le Collège hongrois à Vienne compte actuellement 30 boursiers ; il en aura bientôt le double. Ils reçoivent, pendant leur séjour au Collège d'un ou de deux ans, selon la nature de leurs études, le logement et la nourriture. Les frais de scolarité et autres dépenses pour les recherches scientifiques sont aussi couverts par l'Institut.

Le travail au Collège sert à deux fins : compléter les études spéciales ou les recherches scientifiques, et élargir la formation intellectuelle. En ce qui concerne le premier point, le travail diffère selon les facultés et les individus. Le Directeur du Collège, par ses relations étroites avec les professeurs de l'Université, assure aux membres du Collège un accueil cordial dans les différents Instituts, et la possibilité de se livrer à des recherches scientifiques sous la direction des professeurs. Ceux-ci accueillent volontiers les nouveaux venus, sachant par expérience qu'ils sont bien choisis et préparés.

Les médecins et les ingénieurs viennent au Collège après leurs études universitaires et quelques années de pratique. C'est après ce stage qu'ils peuvent se spécialiser et faire des recherches dans les divers Instituts.

Les membres du Collège venant de la Faculté de droit sont ordinairement des licenciés. Ils complètent leurs études spéciales : droit international, économie politique, etc. Ils suivent à l'Université les cours qui les intéressent et travaillent dans les séminaires spéciaux.

Il en est de même pour ceux qui ont choisi l'étude des beaux-arts, de l'architecture, de la musique, etc.

1. Sur l'Institut hongrois de l'Université de Berlin, voir *Revue des Études hongroises* 1926 [t. 4], pp. 175-180.

Les futurs professeurs secondaires qui, pour la plupart, font de la philologie allemande, peuvent entrer au Collège dès la troisième année de leurs études universitaires.

Tel est le cadre de travail de l'Institut au point de vue des études scientifiques. Cependant le Collège offre en outre à ses membres toutes les occasions possibles de cultiver les sciences en mettant à leur disposition les moyens et institutions les plus propres à élargir la formation de leur esprit.

Les organismes installés dans le Collège même sont les suivants : 1° Des cours pour l'étude des langues étrangères : allemand, anglais, italien et français. Les auditeurs sont divisés en deux sections : commençants et avancés. Pour le français, il existe aussi des cours où les auditeurs peuvent faire connaissance avec la France, ses mœurs et sa littérature. Outre les cours d'allemand, chaque membre du Collège doit suivre les cours de français ou d'anglais.

2° Des cours spéciaux dirigés particulièrement par des professeurs de l'Université tendent à compléter les connaissances des étudiants dans les différentes disciplines et à leur en fournir un résumé précis. On y traite des questions relatives aux littératures, aux beaux-arts (essence des styles gothique et baroque ; les monuments du moyen-âge à Vienne). On visite les différents musées sous la conduite de guides experts. On s'occupe aussi de musique, de médecine pratique, de sciences naturelles ou d'ethnologie. Le Collège favorise encore la fréquentation des théâtres et des concerts.

3° Une bibliothèque spéciale est mise à la disposition des élèves. Ils peuvent aussi, par le Collège, emprunter des ouvrages aux grandes bibliothèques.

4° Le Collège organise de nombreuses excursions et favorise la pratique de quelques sports (escrime, gymnastique suédoise, athlétique, etc.).

Il s'agit là d'une véritable « coopération intellectuelle » qui se fait à l'âge le plus actif, et comme ces jeunes gens apprennent à penser ensemble, à comprendre ensemble, le succès ne fait pas de doute. D'ailleurs, chacun des Collèges hongrois est un témoignage parlant de la force et de la valeur intellectuelles de la Hongrie, qui exprime ainsi sa volonté de vivre et d'accomplir sa tâche dans la vie spirituelle de l'humanité.

ANTAL LÁBÁN.

(Directeur du « Collegium Hungaricum » à Vienne).

PETŐFI DANS LA CORRESPONDANCE D'AMIEL

La Bibliothèque du Musée National Hongrois vient d'acquérir les papiers de Hugo MELTZL, professeur d'allemand à l'Université de Kolozsvár (Transylvanie), mort en 1908. Nous avons essayé de résumer l'activité de cette intéressante figure d'érudit et d'organisateur, un des précurseurs des études de littérature comparée, dans un article où nous avons publié, d'après un manuscrit trouvé dans les papiers Meltzl, treize traductions de poésies de Petőfi par AMIEL¹. Grâce à l'amabilité de la Direction de la Bibliothèque du Musée National Hongrois, nous avons la bonne fortune de pouvoir extraire des sept lettres et dix-sept cartes postales d'Amiel, adressées à Meltzl et conservées maintenant au Musée National, les passages relatifs à PETŐFI ou aux traductions de Petőfi², faites par Amiel.

1. Lettre. Genève, le 25 novembre 1877.

... Je suis reconnaissant à M^r Giuseppe Cassone de l'idée qu'il a eue de me présenter à vous.

Pour vous témoigner de mon intérêt, j'avais immédiatement traduit la petite poésie de Pétœfi, dont parle votre page 250³. Je l'ai perdue depuis, mais je vais la refaire...

... Je retrouve au fond d'un tiroir la piécette de Pétœfi, et je vous envoie ce brouillon tel quel. Au vers 7^e, je vous laisse le choix de la variante, ne sachant pas bien la nuance qui convient ici⁴ : était-ce une amourette quelconque ou une passion sérieuse ?

1. H.-F. Amiel, traducteur de Petőfi. Revue des Etudes hongroises, 1927 [t. 5], pp. 125-143.

2. La correspondance entière Amiel-Meltzl, y compris les lettres de Meltzl à Amiel conservées à Genève, sera publiée par M^{lle} Vilma SZIGETHY. Les lettres d'Amiel à Cassone, également importantes pour l'histoire des traductions petőfiennes, renfermant deux traductions inédites, seront publiées par M. Jenő KASZNER dans notre Revue.

3. Acta Comparationis, 1877, p. 250 : *Reszket a bokor mert...* (La feuille tremble...).

4. Biffés : « au poète ».

Y a-t-il respect ou galanterie ? La belle est-elle une paysanne ou une citadine ¹ ? Vous déciderez. Est-ce à peu près ce qu'il vous faut ?

2. Carte postale. Genève, le 23 décembre 1877.

... Vos deux envois me sont bien parvenus. Je vous en remercie, particulièrement des n^{os} du 15 Décembre, contenant ma petite pièce ², imprimée *sans faute* (chose tout à votre honneur car vos compositeurs ne doivent pas savoir le français)...

3. Lettre. Genève, le 3 mars 1880 (à lettre vue).

... Je n'ai pas encore reçu la pièce de Pétœfi dont vous me parlez, mais par une coïncidence curieuse, j'ai, hier même, expédié à G. Cassone la traduction en vers de *vingt* poésies du héros hongrois, avec autorisation de vous les envoyer s'il les trouve suffisamment exactes ³.

... Hier aussi je lisais une Nouvelle de Maxime du Camp (le dernier élu de l'Académie Française), intitulé *l'Homme au Bracelet d'Or*, dont la scène se passe en Hongrie et qui se dénoue dans la bataille même où a disparu Pétœfi.

Vous voyez qu'Arpad et ses descendants m'ont préoccupé tous ces jours, même avant l'arrivée de votre lettre à tranche d'or.

4. Lettre. Genève, le 22 avril 1880 [Difficile à lire à cause d'une énorme tache d'encre.]

Une traduction de traduction a deux fois moins de chances d'être *fidèle*. C'est pourquoi j'avais envoyé à Monsieur G. Cassone les 20 petites poésies de Pétœfi, dont je vous ai parlé. Je me défiais du résultat, quoiqu'elles rendissent avec assez de bonheur le texte en *prose française* que j'avais sous les yeux. M^r Cassone m'a signalé avec beaucoup d'obligeance un certain nombre d'erreurs commises par le traducteur parisien. J'ai retouché les passages indiqués, mais le vers y a parfois perdu en vigueur et en sonorité. Malgré tout, les morceaux font encore à notre oreille l'impression d'une manière de... neuve et d'une inspiration originale. Je vous les envoie donc pour vous être agréable. N'ayant pas le hongrois sous les yeux, je n'ai pu tenir compte du

1. Vers 7^e : « O vierge, le plus frais trésor... »

2. La traduction de *Reszket a bokor, mert...* (La feuille tremble), mentionnée ci-dessus, a paru dans les *Acta* : année 1877, p. 399.

3. Outre les dix-huit traductions déjà connues il s'y trouve la traduction de *Jeggyürü* et de *Sikos a hó*.

nombre des vers, mais j'ai probablement été plus court que plus long... ..

Encore un mot : la traduction qui m'a servi est celle de Desbordes-Valmore, aidé d'un hongrois, Ufalvi si j'ai bonne mémoire¹. Il m'était donc permis de la croire exacte.

5. Carte postale. Genève, le 18 mai 1880.

... Y aurait-il eu quelque accident postal ? Je vous avais envoyé une grosse lettre avec la traduction en vers de 20 poésies de Pétoëfi ; or j'ignore la destinée de cette lettre. — D'autre part vous m'aviez annoncé l'envoi d'une pièce de Pétoëfi, qui ne m'est pas parvenue. —

6. Carte postale. Genève, le 10 juillet 1880.

... J'ignore si mon envoi d'avril (les 20 petites poésies traduites) vous est parvenu et vous a agréé. Votre silence prolongé me fait craindre d'avoir manqué le but.

7. Carte postale. Genève, le 21 juillet 1880.

... Je suis très aise que mes 20 petites traductions vous satisfassent. J'en ai encore amélioré quelques-unes. Je vous prie donc, si vous en servez à vos lecteurs, de bien vouloir m'envoyer *les épreuves* ; cela est nécessaire. Vous voulez bien m'annoncer un petit projet littéraire à ce propos². Parlez, ô le plus projetant et entreprenant des professeurs ! Je crois que la maladie, si elle diminue chez vous la force d'exécution, augmente la fécondité des désirs.

8. Carte postale. Genève, le 7 août 1880.

L'initiative est une qualité précieuse ; ne vous plaignez donc pas de votre fertilité d'invention. Pour moi je vous en félicite.

Je vous remercie en même temps de l'honneur que vous voulez bien faire à mes petites traductions de Pétoëfi, en les imprimant à part à 100 ex. Cela me prouve qu'elles sont passables, quoique faites par approximation. Vous pourriez peut-être joindre aux XX nouvelles, les 2 qui sont dans les *Etrangers* et celle qui est

1. *Poésies magyares*, Pétoëfi Sandor. Paris, 1871. Cf. *Revue des Etudes hongroises*, 1927 [t. 5], p. 129.

2. Le projet de Meltzl était de réunir les traductions de Petőfi faites par Amiel dans une plaquette. Voir une carte postale d'Amiel, en date du 24 janvier 1881, probablement la dernière adressée à Meltzl, publiée dans la *Revue des Etudes hongroises*, 1927, p. 133.

dans les ACLV. — J'accepte vos offres, si les épreuves me sont soumises, ainsi que l'Introduction. — Rassurez-vous pourtant ; S^t-René Faillandier, Chassin et Desbordes-Valmore ont fait connaître le poète Hongrois aux lettrés français. — L'introduction ne doit pas être cassante ni polémique, ce me semble ; la renommée de P. *crescit eundo*.

9. Genève, le 7 décembre 1880.

Depuis le 30 juin je n'ai plus de nouvelles de vous. Les ACLV ont cessé de m'arriver, les Pétœfiana en sont demeurés au projet de traduction dont vous m'aviez parlé. Ces dernières vacances auraient-elles bouleversé vos intentions et votre vie ? Seriez-vous parti pour Samarkande, sur les traces de Vambéry ?

Dans le dossier se trouve encore une feuille manuscrite contenant trois traductions de Petőfi. Le manuscrit me semble être de la main d'Amiel, il constitue la suite des treize pièces, publiées dans le *Petőfi Múzeum* (1888) et ici-même (1927, p. 135) :

XIV. *Mon Berceau* (Imitation). — Le texte en est identique à celui des *Acta* (15-31, décembre 1880, voir *Revue des Etudes hongroises*, 1927, p. 130).

XV. *Le Remords*. — A paru dans les *Acta* (15-31 décembre 1880, voir *Revue* 1927, p. 130).

XVI. *La fin du globe*. — A paru dans les *Acta* (15-31 octobre 1882, voir *Revue* 1927, p. 132).

(Genève-Szeged).

B.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

- I. HUDITA. **Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII^e siècle** (1635-1683). Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, Gamber, 1927, gr. in-8°, 432 p.
- I. HUDITA. **Répertoire des documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII^e siècle** (1635-1683). Paris, Gamber, 1926, gr. in-8°, 269 p.

Les deux gros volumes de M. I. HUDITA, professeur au Lycée Hasdeu à Kichineff (Roumanie), méritent certes toute l'attention des historiens hongrois. Et comme M. N. IORGA, l'éminent historien roumain, a consacré à ces travaux un compte-rendu détaillé dans sa *Revue historique du Sud-Est Européen* (1927, n^{os} 7-9) nous croyons devoir tenir compte, en parlant des ouvrages de M. Hudita, des observations de son critique roumain en relevant, s'il y a lieu, les fautes qui ont pu se glisser sous sa plume.

M. HUDITA est un débutant, mais un débutant qui a développé une ardente activité dans l'exploration des matériaux d'archives, de sorte que nous lui devons force renseignements nouveaux sur la période qu'embrassent ses ouvrages. Il ne se contente pas de faire connaître les relations franco-transylvaines proprement dites, mais s'étend sur l'histoire de la politique franco-polonaise et franco-turque et même éclaire d'autres problèmes en rapport avec elle. Ses réflexions, à propos surtout de la politique turque et transylvaine de Louis XIV, sont très justes, et il se distingue en général par un sens heureux des aspects politiques de ces problèmes.

Toutefois, malgré ses qualités, le travail de M. Hudita ne sau-

rait satisfaire qui connaît l'histoire de la Transylvanie. Je lui reprocherai surtout son insuffisante connaissance de l'histoire intérieure de la Transylvanie. Quant aux travaux de langue hongroise qui concernent le sujet, il les ignore totalement. De là vient que ses méditations, profondes en apparence, nous laissent l'impression d'une pensée mal outillée. Ainsi il ne s'élève pas jusqu'à une saine critique des rapports diplomatiques, car il ignore les circonstances auxquelles ils se réfèrent. Ce manque d'informations explique aussi les longueurs du travail. L'auteur ne nous fait grâce d'aucun détail des négociations diplomatiques, au lieu de les résumer en des exposés rapides et concis qui permettraient au lecteur de dominer ces masses de matériaux.

M. N. IORGA, à son tour, est peu satisfait de la méthode historique de M. Hudita. Ses observations critiques se rapportent avant tout à l'Introduction de *l'Histoire des relations* ; c'est en effet la partie la plus faible du livre.

M. Hudita s'occupe d'un sujet, affirme M. Iorga, que « les Magyars, — et pas eux seuls — ont depuis longtemps étudié dans les dernières minuties, bien que sans avoir recouru à la source diplomatique française. » Nous regrettons de devoir convaincre d'erreur notre distingué confrère roumain. Les historiens hongrois s'occupent depuis plus de cinquante ans de l'histoire des relations diplomatiques franco-transylvaines au xvii^e siècle et ils ont puisé largement aussi dans les matériaux des archives de Paris. Il nous suffit de renvoyer sous ce rapport aux travaux de PETROVICH, de M. Henri MARCZALI et de M. Samuel GERGELY¹, sans parler des érudits qui ont utilisé les documents d'autres archives, tout au moins aussi intéressants que ceux de Paris.

Néanmoins nous reconnaissons volontiers qu'au cours de ces derniers temps les chercheurs roumains ont apporté eux aussi une contribution notable à la connaissance de l'histoire de la Transylvanie du xvii^e siècle. M. Hudita est du nombre ; il étudie un grand nombre de documents nouveaux et, de plus, s'est donné au moins la peine de lire les travaux des érudits hongrois parus en langues étrangères.

Mais son érudition ne l'a pas préservé d'erreurs manifestes. M. Iorga a raison de s'étonner en lisant au début du livre cette phrase : « Après la victoire de Mohacz [pour : Mohács] en 1526, les Turcs s'emparèrent d'une partie de la Hongrie. L'autre partie, la

1. Voir aussi les travaux, plus récents, d'Ignace Kont (*Bibliographie française de la Hongrie*), de M. Árpád Károlyi et de M. Joseph Holub (*Levéltári Közlemények* 1926).

Hongrie supérieure, passa, en même temps que la couronne du royaume, à la maison d'Autriche ». L'auteur croit donc que le régime turc en Hongrie commence dès 1526 : il ignore visiblement l'histoire de la période des années 1526-1541. De même M. Iorga reproche à bon droit à M. Hudita son résumé : « Les Princes de Transylvanie... cherchaient à s'agrandir dans la Hongrie supérieure... Dans ce but ils trouvaient toujours des appuis parmi les habitants de la Hongrie, d'abord à cause de leur mécontentement de l'administration autrichienne, ensuite à cause de leur protestantisme qui leur faisait voir dans ces Princes, — passés à la religion réformée dès le xvi^e siècle, — des protecteurs de la religion. » Ainsi, M. Hudita croit que les princes de Transylvanie, parmi lesquels on compte les catholiques BÁTHORY, — étaient au xvi^e siècle des calvinistes, et peut-être faut-il voir dans sa phrase la supposition, également erronée, que tous les Hongrois vivant sous les Habsbourg étaient protestants au xvii^e siècle. Ou pense-t-il seulement aux sympathies des Hongrois du Nord-Est pour les aspirations des princes de Transylvanie ? Nous croyons de même, avec M. Iorga, que M. Hudita n'aurait pas dû s'appuyer sur Hammer en parlant des projets de Gábor BETHLEN : « Bethlen Gabor, n'ayant pas réussi à prendre la couronne de Hongrie, demanda aux Turcs de lui permettre de réunir à la Transylvanie les deux principautés roumaines de Moldavie et de Valachie, dans l'intention de reconstituer l'ancienne Dacie et de prendre le titre de roi de Dacie. » L'ambition de Bethlen dépassait ses rêveries utopiques. Il voulait régner sur toute la Hongrie en utilisant d'un côté l'alliance de l'empereur d'Allemagne, de l'autre celle du Sultan. Le *royaume de Dacie* mentionné par Hammer a provoqué déjà bien des confusions dans l'historiographie et même dans l'érudition hongroise. Mais M. Hudita continue : « Ne pouvant davantage réaliser ce projet, il dirigea son ambition vers la Pologne, dont il espéra occuper le trône... ». M. Iorga conteste ces projets : « Ses projets sur la couronne de Pologne sont aussi bien douteux, car il n'avait ni les droits d'un Gabriel Báthory, ni la tendance aventureuse de Georges Rákóczy II. » On ne comprend guère cette critique, si l'on considère que dans les dernières années de sa vie Bethlen déploya en effet beaucoup d'efforts pour s'assurer le trône de Pologne. Eût-il survécu à l'intervention de Gustave-Adolphe, ses prétentions au trône de Pologne auraient certainement joué un rôle important dans l'histoire de l'Europe. Sur ce point donc, M. Hudita n'était pas dans l'erreur en renvoyant à l'excellent ouvrage de Roderich Gooss : *Oesterreichische Staatsverträge. Fürstentum Siebenbürgen* (Wien, 1911).

Il est dommage d'autre part que M. Hudita se soit servi, dans cette partie de son livre, de l'ouvrage d'Albert LEFAIVRE, *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie* (Paris, 1902), qui n'est en effet qu'« une médiocre compilation », pour parler comme M. Iorga. En général les incursions de M. Hudita dans l'histoire de la Transylvanie du xvi^e siècle ne réussissent guère, et M. Iorga se heurte à des phrases comme celles-ci : « En 1514, après une insurrection de paysans, qui fut terriblement réprimée par les Seigneurs hongrois avec l'aide de Jean Szapolyai, prince de Transylvanie, la Diète de Hongrie avait accepté une compilation faite par Werbőczy, d'après le droit public du pays et intitulée *Decretum bipartitum juris consuetudinarii*. Selon cette législation les nobles avaient tous les droits tandis que les paysans étaient réduits à la servitude. » M. Iorga remarque avec raison qu'avant la défaite de Mohács Szapolyai n'était que voïvode de Transylvanie et que les serfs transylvains n'avaient pas besoin de Werbőczy pour être constitués en classe sociale. Il aurait pu ajouter que toute l'autorité de Louis LÉGER ne suffit pas pour appeler le *Tripartitum* de Werbőczy un *Opus bipartitum*. D'autre part il est certain que la révolte de 1514 a empiré la situation des paysans.

M. Iorga en veut à M. Hudita parce qu'il écrit *Torda* (en hongrois) au lieu de *Turda* (en roumain). Bien que le voïvode Michel eût été assassiné aux environs de Torda, les sources récentes, même celles de langue non-hongroise, écrivent souvent *Torda* et non *Turda*. D'ailleurs M. Iorga pourrait être satisfait du patriotisme de son compatriote, puisqu'il appelle, comme lui, les Roumains les « aborigènes » de Transylvanie (p. 27). On retrouve aussi la vieille rêverie historique de « la population roumaine, privée de sa noblesse qui s'était dénationalisée après la conquête de la Transylvanie par les Hongrois ». Fable que tout cela, de même que la théorie sur l'origine roumaine des Székely (Sicules).

Nous ne comprenons guère la critique de M. Iorga à propos de CATHERINE DE BRANDEBOURG : « Je ne crois pas qu'on puisse considérer comme un vrai règne la régence de Catherine [M. Iorga écrit à la roumaine : *Ecaterine*] de Brandebourg, veuve de Bethlen : les femmes ne pouvaient pas régner d'après le droit dynastique hongrois ». La vérité, c'est que GÁBOR BETHLEN fit élire CATHERINE dès 1626, prince de Transylvanie. Il institua, il est vrai, un régent auprès d'elle, mais Catherine régna réellement quelques mois, pendant lesquels elle lutta contre le régent pour la royauté intégrale. Certes, les Hongrois n'aimaient pas le règne des femmes, néanmoins j'ignore ce droit hongrois qui aurait contesté aux femmes la succession au trône ; de plus, nous pouvons citer un

cas précis : après la mort de Louis d'Anjou, sa fille fut couronnée, sans difficultés, *roi* de Hongrie, de la couronne de Saint-Etienne.

De même nous devons donner raison à M. Hudita contre M. Iorga dans l'affaire de la résistance de Vienne à l'élection de Georges Rákóczy : « Il est certain que personne à Vienne ne pensait soigneusement à une intervention armée contre l'élection de ce premier Georges Rákóczy. » En réalité M. Hudita a raison d'affirmer qu'Esterházy haïssait à mort Georges Rákóczy et qu'il l'attaqua à main armée après son avènement. Il est vrai que la Cour de Vienne ne soutenait que faiblement Esterházy dans sa lutte, mais elle suivait d'un œil bienveillant son entreprise et ne reconnut le prince, élu dès 1630, que l'année suivante, dans la paix de Kassa, Esterházy ayant été obligé de conclure la paix après l'échec de sa tentative. Par contre M. Iorga a raison de reprocher à M. Hudita d'avoir suivi Hammer en disant que Gustave-Adolphe voulait être *roi* de Hongrie en 1632. Mais sa critique est injuste quand il affirme qu'« il est certain que les Turcs ne voulaient pas chasser Rákóczy, un vassal tout à fait convenable. » Or ce vassal convenable triompha des armes turques à la bataille de Szalonta contre le pacha de Bude, en 1636. La Sublime Porte aurait volontiers pris sa revanche, mais en ce moment-là elle était trop faible pour punir l'audace du prince. Plus tard, Rákóczy trouva des accommodements avec le Sultan, mais à cause de son économie il ne jouissait pas, même après 1636, d'une très grande popularité à Constantinople.

L'irritation de notre confrère roumain envers son compatriote est due principalement au fait que M. Hudita ne fait pas entrer suffisamment en ligne de compte l'historiographie roumaine. Il passe surtout sous silence quelques travaux de M. Iorga lui-même. En effet c'est là une faute assez surprenante chez un écrivain qui a fouillé la bibliographie française et allemande de son problème avec tant d'application que son répertoire bibliographique en devient un précieux instrument de travail. M. Hudita a-t-il écrit sa thèse sous la direction d'un professeur français qui ignorait entièrement la littérature hongroise et n'avait que de faibles notions de littérature roumaine ? Cette ignorance des choses hongroises se manifeste aussi dans ce fait regrettable que le plus souvent l'auteur emploie sous une forme fausse les noms hongrois de personnes et de lieux, de sorte que bien souvent on ne parvient pas à les identifier. M. Iorga blâme, lui aussi, ces défauts de M. Hudita et énumère toute une série de noms à orthographe fantaisiste : « *Muncatz* pour *Munkács*, etc ». Mais dans cette énumération même nous relevons une erreur assez importante : « *Törös* doit

être *Török* » (p. 55). Ici M. Hudita a raison en citant János Törös d'après les *Erdélyi Országgyűlési Emlékek*. Un familier de l'histoire de Georges Rákóczy I^{er} doit connaître ce János Törös qui y joue un rôle assez important. De même il est inutile de corriger *Apafi* en *Apaffy*, car la graphie de ce nom varie à l'époque et le prince lui-même écrivait comme M. Hudita : APAFI.

Après les corrections préambulaires, M. Iorga entreprend l'examen de la thèse elle-même. Il reconnaît que l'auteur a réussi à démontrer que la politique française s'intéressait vivement dès 1635 à l'intervention de Georges Rákóczy I^{er}, mais, dit-il, les véritables négociations n'ont commencé qu'en 1638 : « Ce qui ne ressort pas des détails accumulés sans ordre. » Cette accusation n'est pas tout à fait justifiée. Il est vrai que les données se présentent chez M. Hudita dans un pêle-mêle bigarré, mais le chapitre en question montre avec assez d'évidence que le voyage de Bisterfeld en 1638 ouvre une ère nouvelle et importante dans les négociations transylvaines. Ensuite M. Iorga vient à parler des pourparlers de 1648-49. Ici il n'a d'objections que contre le sujet de l'étude : « Tout cela, — dit-il, — représente très peu pour l'histoire générale. Le sujet en devient médiocrement intéressant : de bas calculs avec un homme qui lui-même manque complètement de sincérité. Une marge incidentale dans la Guerre de Trente Ans. » Nous ne voyons pas à quoi peut servir ce dédain. Dans l'histoire des relations franco-transylvaines les négociations en question ne manquent pas d'intérêt. Il s'agit seulement de les mettre à leur place. Plusieurs tendances de la politique de l'Europe d'alors se retrouvent dans ces pourparlers. Certes, l'appétit de lucre, disons plutôt l'instinct d'économie, y joue un rôle assez important. Ce n'est pas un spectacle édifiant, mais nous nous y mouvons sur le terrain de la réalité. L'histoire, en effet, ne doit pas être un recueil de faits et de gestes héroïques, mais le miroir de la vérité. Rákóczy n'était pas toujours sincère, c'est vrai, mais s'il avait suivi d'autres procédés, aurait-il atteint son but ? Les diplomates ne se distinguent pas en général par la sincérité.

Puis M. Iorga passe rapidement en revue le contenu du livre de M. Hudita. Nous ne désirons pas entrer dans le détail de ses objections relatives aux exilés ; il nous suffit de rappeler ici que selon le critique roumain la meilleure partie du livre est celle qui traite des rapports de la politique française avec les exilés, entre 1674 et 1677. Même à ce propos il reproche à son auteur de ne pas utiliser les sources hongroises. Nous abondons dans son sens, d'autant plus que l'histoire des exilés ne saurait être comprise sans la connaissance des narrations et correspondances hon-

groises. Nous pouvons en dire autant de l'époque de Thököly.

M. Iorga termine sa critique en disant que l'auteur n'aboutit à aucune conclusion, car il manque de « plan suivi » et de méthode bien définie. C'est là un jugement un peu sévère. Le plan de l'ouvrage est visiblement sorti de cette idée : recueillir tous les matériaux nécessaires à l'intelligence des rapports de la politique française et transylvaine. Dans la méthode, certes, il y a certains défauts ; bien des sources importantes ont été négligées, alors que des ouvrages de peu de mérite occupent longuement l'attention de l'auteur. Néanmoins la passion mise par M. Hudita à la recherche de documents inédits, son zèle à réunir des matériaux historiques, ont donné des résultats intéressants.

Avant d'indiquer l'importance de ces résultats, je suis obligé de signaler à mon tour quelques lacunes qui ont échappé au regard perspicace de M. Iorga.

Il est singulier que M. Hudita appelle le prince Akos BARCSAY « François Daniel Barczay » bien qu'il eût pu trouver le nom véritable du prince chez des historiens latins et allemands. Il affirme que Michel TELEKI a pris part à la campagne de 1675 (p. 278). Cette erreur d'un ancien historien hongrois a déjà été rectifiée par István Katona. Celui qui ignore que depuis la campagne de 1672 jusqu'en 1678 Teleki s'est abstenu de participer aux guerres de Hongrie, ne peut guère comprendre la politique de cet homme d'Etat. Le récit de cette campagne de 1678 fourmille d'erreurs dans le livre de M. Hudita. S'il déforme le nom du général *comte de Würmb en Wrba*, il ne fait sans doute que suivre une de ses sources françaises. Mais il commet une erreur évidente en disant que THÖKÖLY fit battre monnaie en 1678 avec l'exergue suivant : « Tököli Princeps Partium Hungariae Dominus ». L'erreur vient de sa source, l'historien Fessler. Cet exergue est impossible avant 1682. Ailleurs (p. 344) M. Hudita prétend que les diplomates français voulaient marier la fille de Teleki à Paul Wesselényi. En réalité il s'agissait de Thököly. Ensuite (p. 357) il affirme, en s'appuyant sur un rapport de Béthune envoyé de Varsovie, qu'en été 1680 Apafi frappa de saisie les biens transylvains de Thököly. En réalité, à cette date, il n'osait pas le faire encore.

Dans l'introduction de son *Répertoire*, l'auteur prétend que malgré l'indépendance relative de la Transylvanie « les Turcs ont toujours considéré ce pays comme une Principauté vassale et à peu près dans les mêmes conditions que celles de la Moldavie et de la Valachie. » Nous trouvons ce rapprochement un peu risqué. La

dignité de prince de Transylvanie avait tout de même une signification plus haute que les titres de voïvodes de Valachie et de Moldavie. Ce *Répertoire* publie 324 instructions ou rapports diplomatiques tirés pour la plupart des archives ou de collections françaises de manuscrits. La plupart des documents sont utilisés dans l'*Histoire des relations*, mais leur publication n'est pas inutile, car nous pouvons ainsi contrôler l'usage qu'en fait l'auteur. Mais à ce propos il faut regretter que l'auteur ne fasse des notes explicatives qu'un usage parcimonieux. Quel lecteur par exemple pourra utiliser le document n° 203 où nous rencontrons les noms d'un « Comte Fortits » et d'un « Paola Scanaj » ? En effet ce Fortits est le comte Adam Forgács, *judez curiae*, et l'autre nom bizarre cache la personne de Paul Szalay qui, en 1678, négociait au nom de Thököly avec la Cour de Vienne. C'est à l'éditeur de résoudre des énigmes de ce genre.

Mais j'abandonne le chapitre des griefs et vais tâcher, en choisissant quelques exemples significatifs, de montrer ce qu'on peut tirer d'utile des travaux de M. Hudita. Avec beaucoup de vraisemblance, l'auteur démontre que la politique française, en s'alliant aux princes de Transylvanie, cherchait surtout à pousser les Turcs contre l'Empereur tout en s'efforçant de cacher soigneusement ces plans, qui pouvaient porter préjudice à la réputation du Roi Très Chrétien. C'est pourquoi nous entendons le Comte d'Avaux dire à Bisterfeld : « Ce sont là ces choses qu'il faut faire et qu'il ne faut pas dire. » Quel aveu superbe, digne de servir de devise à la plupart des actions diplomatiques !

Les rapports de Croissy de l'année 1645 permettent de comprendre l'état d'esprit de la Cour de Transylvanie. Le traité de Munkács était déjà conclu que les conseillers du prince réclamaient toujours l'accord avec l'Empereur. Plusieurs de ces conseillers ne savaient eux-mêmes s'ils devaient marcher avec ou contre l'Empereur (p. 115). Rákóczy lui-même n'était d'aucun parti, et, dans l'intérêt de sa propre personne ainsi que de sa religion, il s'empressa de faire la paix avec l'Empereur. Il fit croire à Croissy que la Sublime Porte lui avait interdit de continuer à guerroyer. D'ailleurs, même après la paix de Linz, la diplomatie française ne renonça guère à employer Rákóczy comme instrument contre l'Empereur (pp. 130, 137 ss), et en 1648 elle s'opposa à la candidature de Sigismond Rákóczy, fils de Georges, au trône de Pologne (p. 155).

Les historiens hongrois ont ignoré jusqu'à présent que Miklós Bethlen avait prévenu dès avant le traité de Vasvár le marquis de

Ruvigny, l'intime de Turenne, de la tension extrême qui existait entre la Cour de Vienne et les seigneurs hongrois (p. 196). Lorsque le comte de Coligny, chef des troupes auxiliaires françaises, arriva à Vienne, le comte Miklós Zrinyi lui manda dès le 8 juillet qu'il n'avait qu'à se plaindre des généraux allemands (p. 197). Dénes Bánffy, en causant avec Grémonville en 1665, exposa cette idée qu'une alliance polono-française pourrait délivrer la Transylvanie du joug turc et en même temps la défendre contre l'Empereur (p. 214). Le même Grémonville recommanda en 1671 à Louis XIV d'intercéder en faveur des magnats emprisonnés (p. 238). Nous avons ignoré aussi qu'Apafi songeait sérieusement à obtenir le trône de Pologne, comme tous ses prédécesseurs. Les données recueillies par M. Hudita à ce sujet sont d'un grand intérêt (p. 258). Teleki voulut faire arrêter Thököly en 1677, lorsque Béthune eut envoyé avec Boham des troupes polonaises au secours des mécontents (p. 304). Le rapport de Béthune sur les caractères de Teleki, d'Apafi et d'Anne Bornemisza est plein d'observations intéressantes, surtout en ce qui concerne cette femme habile qu'il nomme la plus adroite conseillère d'Apafi en matière politique (p. 347).

Voici quelques détails intéressants tirés des documents publiés dans le *Répertoire*. Torstenson jugeait en 1644 la situation de Georges Rákóczy de la manière suivante : « Si on ostait ce *pretexte* de la religion au Ragoski, il se trouveroit abandonné de toutes les troupes et de l'assistance que ce fondement luy acquiert aupres de tous les Calvinistes de Hongrie » (p. 83). En 1645 Croissy caractérise d'une façon intéressante la manière de négocier de Rákóczy : « Il dispute toutes les silabes des autres articles avec une opiniastreté incroyable, et m'allegue sans cesse ou un passage de la bible, ou un texte de droit, comme une décision dans les affaires que je traite avec luy » (p. 86). Vers la fin de 1679 Béthune s'efforçait de faire épouser par Thököly la fille de Michel Teleki, qui était veuve. Cette union était selon lui « absolument nécessaire pour esgalement unir et maintenir les affaires d'Hongrie et de Transylvanie » (pp. 217). La date de ce projet n'était guère connue jusqu'à présent, et même on doutait de sa réalité. La question est tranchée désormais. Au début de 1681 Akakia fait connaître l'organisation et la force numérique de l'armée de Transylvanie (p. 231). Guilleragues parle des intrigues de Constantinople de l'émigration Béldi en mars 1681 (p. 235). Vitry décrit d'une manière intéressante la scène de la brouille de Thököly et de Teleki en 1681.

On voit qu'il est malaisé de choisir dans la riche collection de

documents de M. Hudita. Ces travaux, malgré leurs défauts, ont considérablement augmenté nos connaissances sur l'histoire de Hongrie et de Transylvanie au ^{xvii}^e siècle. Nous en attendons la suite avec un vif intérêt.

(Université de Budapest).

DAVID ANGYAL.

Studi di storia Napoletana in onore di Michelangelo Schipa. Napoli, I. T. E. A. editrice, 1926. Gr. in-8. xxi-740 pages. Portrait.

Deux des mémoires contenus dans ce recueil concernent le conflit qui opposa les cours de Visegrád et de Naples après la mort du jeune André de Hongrie, premier mari de la reine Jeanne de Sicile (1345). C'est à ce titre que je signale aux historiens s'occupant des choses hongroises ce très intéressant volume, publié à l'occasion de la 25^e année d'enseignement universitaire de M. M. SCHIPA, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Naples, président de la *Società di Storia Patria* de cette ville et l'un des plus féconds et des plus exacts, — pour ne pas dire aussi des plus obligeants —, connaisseurs du passé napolitain.

Les origines premières du conflit hungaro-napolitain sont, on se le rappelle, dans l'« usurpation¹ » du trône de Naples par Robert d'Anjou, au détriment de son neveu Carobert, fils de son frère aîné, le premier roi angevin de Hongrie, Charles-Martel. L'histoire de ce changement dans l'ordre successoral a été faite, succinctement et d'après les seules sources italiennes, mais avec précision et clarté, par M. Schipa lui-même dans son *Carlo Martello angioino* (*Archivio storico per le Provincie Napoletane*, t. XIV et XV et tirage à part, Naples, 1890, 226 p.), étude republiée récemment sous le titre de *Un principe napoletano amico di Dante : Carlo Martello d'Angiò* (Naples, I. T. E. A., 1926, 184 p.).

On se rappelle comment Carobert, invité par Jean XXII et par le roi Robert à faire cesser une mésentente nuisible aux deux branches de la maison d'Anjou en mariant ses fils aux petites filles et héritières du roi de Naples, conduisit dans cette ville, en 1333,

1. Ce mot tranche un peu brutalement une question qui donna lieu, pendant des siècles, à des discussions juridiques. Il correspond au sentiment à peu près général des contemporains. Mais il faut tenir compte du fait que cette « usurpation » a été voulue, légitimée, régularisée par le roi de Naples, père de Robert et de Charles-Martel, Charles II, et par les Souverains Pontifes, dont l'autorité, en une telle matière, n'est pas niable.

son second fils, André, qu'il fiança solennellement à la jeune duchesse de Calabre Jeanne. Mais, tandis qu'il pensait avoir assuré, par cet acte, les droits de sa branche sur le royaume de Sicile, son cousin de Naples et le pape lui-même n'avaient entendu que se prémunir contre un coup de tête de sa part, en lui donnant une satisfaction apparente. Le pontife lui avait demandé de ne pas faire mention des droits qu'il tenait de son père sur le royaume de Sicile pendant les cérémonies du mariage (par « paroles de futur ») des deux enfants¹.

Aussi, dès la mort de Robert (1343), la querelle hungaro-napolitaine reprit-elle au sujet de la part qu'André devait avoir dans le gouvernement. Les Hongrois le tenaient pour l'héritier du vieux monarque, et cette opinion était partagée jusqu'en Provence; les Napolitains, exécutant les dernières volontés de Robert, prétendaient le maintenir au rang secondaire de prince-consort. Une visite de la reine douairière de Hongrie, Elisabeth, n'eut d'autre résultat que d'envenimer les choses. La reine Jeanne, mise en défiance à l'égard de son mari, paraît s'être désintéressée du sort de celui-ci. Et la place de mari de la souveraine était trop avantageuse pour que dix intrigues ne le menaçaissent pas à la fois. Il fut assassiné en septembre 1345.

« Les lettres écrites par Clément VI au roi de Hongrie Louis et à sa mère, la reine Elisabeth, après l'assassinat de leur fils et frère, conservées sous forme de copies dans les registres du Vatican, sont connues depuis longtemps, grâce surtout à la publication qu'en a faite Theiner, dans le tome 1^{er} de ses *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia* (Rome, 1859).

« Par contre, les lettres expédiées par ces princes au Souverain Pontife étaient jusqu'à ce jour, si je ne me trompe, considérées comme perdues. Sans doute pouvait-on en retrouver, tant bien que mal, le contenu dans les réponses du pape, qui en rapporte parfois expressément des passages. Mais ces analyses et ces citations elles-mêmes faisaient désirer que l'on découvrit le texte complet de ces lettres. C'est ce texte que je publie aujourd'hui, heureux de me joindre aux savants qui honorent publiquement ce maître bienveillant et éclairé de l'érudition napolitaine qu'est Michelangelo Schipa, heureux aussi de remercier tous ceux qui, à Naples, m'ont fait un accueil si obligeant, en leur donnant comme les pré-

1. J'ai retrouvé une lettre que Carobert écrivait de Naples au pape, le 20 octobre 1333, peu de jours après ces cérémonies. « Sed quia Beatitudo Vestra, y litteris suis michi precepit ut, tempore ipsius matrimonii de nullo penitus jure meo mencionem facerem, sed totum ordinationi et provisioni sue committere deberem, illud etiam feci prout precepistis ».

mices de l'*Histoire de Jeanne I^{re}* dont je compte faire paraître prochainement le premier volume ».

Ces premières lignes de la contribution ¹ que je donnai aux *Studi di Storia Napoletana* font suffisamment connaître l'objet et la nature de ce mémoire. Les lettres de Louis et d'Elisabeth que j'ai ainsi publiées sont au nombre de dix, datées des 15 janvier, 18 et 19 mars 1346 et du 27 mars 1347. Elles sont en rapport avec les lettres pontificales éditées par Theiner sous les n^{os} 1038, 1040, 1070, 1075, 1080, 1097 et 1116.

On me permettra de donner ici, en résumé, la fin de mon article, qui fera connaître à la fois le contenu des lettres ainsi publiées et les conclusions que j'ai cru pouvoir en tirer.

« Sans doute le lecteur cherchera-t-il d'abord dans ces lettres quelque preuve de la culpabilité de la reine Jeanne. Il n'en trouvera pas. Et cependant le roi Louis était bien renseigné sur ce qui se passait à Naples. On dira peut-être que ce qu'il avait appris au sujet de la participation de Jeanne au meurtre de son mari était l'objet de communications verbales de la part de ses ambassadeurs. Mais le pape ne fait aucune allusion à une révélation de cette sorte que lui aurait confiée un envoyé du roi de Hongrie.

« Ce que l'on trouve par contre dans ces lettres, c'est un mot, un raisonnement, une rancune et une ambition. Le mot est sonore : « viricida ». Clément jugeait qu'il revenait un peu trop souvent dans les lettres de Visegrad ou de Buda. Et ce mot ne témoigne naturellement que des dispositions où étaient ceux qui l'employaient, douleur, haine et parfois même délire.

« Le raisonnement auquel nous faisons allusion est la seule « preuve » que Louis et Elisabeth aient apportée, au cours de ces lettres, de la culpabilité de Jeanne et de ses cousins. Il clôt la seule « révélation » qu'elles contiennent ; on le trouve dans la troisième lettre de Louis, datée du 15 janvier 1346 : « Et isti interemptores sunt dicta Johanna, viricida, et domina Maria, soror ejusdem Johanne, Robertus, princeps Tharenti, et germani ejusdem, Karolus, dux Duracii, et germani ejusdem, et alii omnes qui coronam ipsius regni Sicilie querebant et querunt subreptice ». L'usage de l'adage « Is fecit cui prodest » n'a jamais été qu'un moyen détourné d'arriver à la vérité. Il perd sa force lorsqu'il est appliqué à tant de gens.

« Ce qui se voit enfin et surtout dans ces lettres, c'est l'amertume qu'inspirait aux Angevins de Hongrie la perte du trône de Naples... »

1. P. 201-219 : *Lettres écrites par Elisabeth et Louis de Hongrie au pape Clément VI après l'assassinat du roi de Sicile André (1346-1347)*.

*
*
*

Les efforts du pape ne purent épargner à l'Italie méridionale d'être envahie par les forces du roi de Hongrie qui s'y maintinrent, avec des alternatives d'activité et de relâche, des derniers mois de 1347 à 1352. M. Giovanni Marra a rapporté (p. 221-226), sous le titre *Conseguenze dell'invasione ungarica nel regno di Napoli* quelques notices extraites des Registres Angevins concernant la lutte contre les derniers fauteurs du roi de Hongrie, les exemptions d'impôts accordées en 1352 aux localités dévastées par la guerre, la restitution des biens occupés par les rebelles et les mesures d'amnistie prises en faveur des partisans de Louis de Hongrie.

Notons enfin que M. l'abbé Forcellini, dans une étude sur *L'« Horrendum tripes animal » della lett. 3, lib. V delle Familiari del Petrarca* (p. 167-199), a identifié avec le fraticelle Roberto da Mileto ce frère Robert dont Pétrarque fait un tableau si noir et qui aurait inspiré la cour de Naples au début du règne de Jeanne I^{re}. On sait que beaucoup d'historiens avaient fait de ce personnage un Hongrois, précepteur du jeune André¹; de leurs récits cette tradition erronée est passée dans les œuvres des romanciers et des dramaturges (et par exemple, en dernier lieu, dans la *Reino Jano* de Frédéric Mistral), faisant de ce pseudo-Hongrois un des types caractéristiques de cette légende littéraire de Jeanne I^{re} que je compte étudier en détail.

EMILE-G. LÉONARD.

(Paris-Institut français de Naples²).

LA HONGRIE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Tel pourrait être le titre du volume publié par M. Elemér MÁLYUSZ dans l'édition de la *Société Historique Hongroise*³ dans la série des

1. Un acte du roi Louis, daté du 19 mai 1335 (Fejér, *Codex Diplomaticus*, 8^e partie, t. IV, p. 57) nous fournit le véritable nom du précepteur donné par ce monarque à son fils : c'est un « magister Thomas » qui accompagna le jeune André à Naples en 1333 et retourna l'y voir en 1335.

2. L'auteur de ces lignes, chargé de conférences à l'Institut français de Naples (12, piazza S. Domenico Maggiore), recevrait avec plaisir, pour compte-rendu dans les revues françaises, tous ouvrages, hongrois et autres, concernant les Angevins de Hongrie et leur époque.

3. *Sándor Lipót főherceg nádor iratai.* — Kiadta, a bevezető tanulmányt és a magyarázatokat írta MÁLYUSZ Elemér. — Budapest, Kiadja a Magyar Történelmi Társulat, 1926 ; in-8°, pp. XII-940. (Fontes Historiae Hungaricae Aevi Recentioris).

Fontes Historiae Hungaricae Aevi Recentioris. Les rédacteurs de cette entreprise font bon travail : de puissants volumes quittent la presse l'un après l'autre, mettant au jour une foule de documents intéressants et inédits, concernant l'histoire moderne de la Hongrie. Les historiens de l'Europe Centrale, même ceux qui ne possèdent pas les secrets de la langue hongroise, utiliseront avec un profit incontestable ces documents écrits pour la plupart, en latin, en allemand ou en français.

Dans ce volume de 940 pages, le lecteur étranger trouvera en effet 650 pages de documents parmi lesquels pas un de langue hongroise. Le rédacteur de cette publication avait pour tâche de réunir les pièces concernant le palatinat hongrois de l'archiduc ALEXANDRE LÉOPOLD (1790-1796), fils de Léopold II, période des plus mouvementées de l'histoire de Hongrie. Ces pièces sont tirées d'une part des procès-verbaux des séances où le Conseil de la Cour de Vienne s'occupait des affaires hongroises, d'autre part de la correspondance des empereurs-rois Léopold II et François I^{er} avec le palatin Alexandre Léopold, représentant de la dynastie, ayant résidence dans le pays hongrois même. Or toutes ces pièces, dans lesquelles se reflète l'histoire de Hongrie pendant cette époque de troubles politiques, ont été rédigées en français ou en allemand.

Néanmoins le lecteur étranger regrettera de ne pouvoir utiliser les notes précieuses et cette magistrale introduction dont M. Mályusz a soutenu l'intelligence des textes. Il y retrace sur 249 pages l'histoire politique de ces cinq ans dramatiques. D'abord la lutte entre Léopold II et la petite noblesse hongroise retrouvant sa voix après la mort de Joseph II et réclamant l'exercice des droits historiques et imaginaires qu'elle formulait de préférence selon le sens de Montesquieu et de Jean-Jacques Rousseau. Le rôle de la franc-maçonnerie dans ces mouvements est pour la première fois retracé dans le détail. Puis vient le tableau des intrigues de cour, où les figures nobles du *judex curiae* comte Charles ZICHY et du *personalis* Joseph ÜRMÉNYI forment un contraste lumineux avec les silhouettes noires des conseillers IZDENCZY et comte François BALASSA, remplis de haine pour tout ce qui est hongrois, fomentant le mouvement illyrique à seule fin d'endiguer la politique libératrice des Ordres hongrois. Tous ces personnages et leur activité étaient bien dans l'ombre jusqu'à présent : les documents devenus accessibles seulement depuis l'ouverture complète des archives de Vienne et édités par M. MÁLYUSZ permettent enfin de les connaître. Autre résultat important obtenu grâce à l'étude soigneuse de ces documents par M. Mályusz : Léopold II, que l'historiographie hongroise a considéré en général comme un souve-

rain bienveillant et libéral, se dresse devant nous sous des couleurs moins favorables. C'est lui qui organise la police secrète, le fameux système de délation autrichien ; à cet effet, il s'abouche avec des individus plus ou moins louches, se montre méfiant envers son fils même, le Palatin, qui dans son milieu hongrois ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine sympathie pour sa patrie adoptive, et fait écrire des libelles où la Hongrie est traînée dans la boue. Par contre le jeune François I^{er}, qui a la réputation d'un réactionnaire à toute épreuve, se montre au début de son règne plus compréhensif : il abolit la police secrète, entretient d'excellentes relations avec son frère régnant en Hongrie, et serait même tenté de le suivre dans ses projets modérés de réforme s'il ne survenait la malheureuse conjuration de l'abbé Martinovich.

Le Palatin Alexandre Léopold, si favorable jusqu'alors à la cause hongroise, traverse à ce moment une crise morale d'où il sort ennemi implacable de son entourage hongrois. Désormais, jusqu'à l'accident où il perdit la vie, il s'entend à merveille avec son frère l'empereur-roi qui lui aussi change de méthode de gouvernement, revient au système policier de son père, abandonné pour un temps. La réaction naît dans le sang des membres décapités de la société de l'infâme Martinovich, dont la lâcheté et l'imprudence étaient déjà suffisamment connues depuis les recherches de Mgr Vilmos FRANKÓI, mais dont l'organisation n'a jamais été représentée avec tant de justesse et de lucidité que dans l'étude de M. Mályusz ; dans un chapitre final il retrace de main de maître l'organisation du système réactionnaire appelé à diriger la vie hongroise pendant trente ans.

Les historiens français qu'intéresse l'histoire des idées de la Révolution Française trouveront une matière abondante dans ces pages et surtout dans les documents publiés, dont quelques-uns ont été utilisés déjà par l'auteur de ces lignes ¹.

Voici quelques détails intéressants ou amusants : Alexandre Léopold demande, pour refréner l'excitation que causent les nouvelles de France en Hongrie, d'interdire la reproduction par les journaux hongrois, même des nouvelles publiées dans l'officieux *Wiener Diarium* (p. 87). Les prisonniers de guerre français répandent en Hongrie des épidémies : mais celle que les autorités considèrent comme la plus dangereuse est la contamination intellectuelle ; de là un continuel transfert des prisonniers des villes à la campagne. Le général Barcò et le comte Bánffy flairent encore

1. *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution Française en Hongrie). Budapest, 1923.

en 1795 des complots tramés par les prisonniers français et la noblesse transylvaine : le colonel Abraham Barcsay, qui fréquente en effet les prisonniers et leur offre des subsides charitables est censé organiser le jacobinisme transylvain (pp. 798 et 869). Un colonel français prisonnier se conduit même avec une telle « impertinence » qu'on est obligé de le mettre aux fers (p. 649). Le 3 décembre 1792 Alexandre Léopold se plaint que dans les cafés on trinque à la santé des Français, qu'on y cause tout haut des événements de France, ce qui s'accorde avec les détails que j'ai rapportés ici même (p. 573, cf. *Rev. Et. Hongr.* 1924, p. 234).

ALEXANDRE ECKHARDT.

BIBLIOGRAPHIE DE TURCOLOGIE.

Nous signalons à nos lecteurs la précieuse bibliographie que M. Gyula MORAVCSIK vient de dresser des travaux de turcologie et des recherches orientalistes en Hongrie entre 1914 et 1925 (*J. Moravcsik, Ungarische Bibliographie der Turkologie und der orientalistisch-ungarischen Beziehungen 1914-1925*. — Tirage à part de *Körösi-Csoma-Archivum*, 31 déc. 1926, t. II, n° 3). Ce petit essai de bibliographie raisonnée comprend les travaux concernant l'histoire et la bibliographie des études orientalistes hongroises, puis un chapitre important s'occupe des peuples turks (généralités, ethnographie, Huns, Avars, Kazares, Pétché-nègues, Comans, Bulgares, Osmanli), un autre des rapports entre la Hongrie et l'Orient avant la conquête du pays (histoire ancienne des Hongrois, mots d'emprunt, noms de peuple se rapportant aux Hongrois, vestiges ethnographiques et archéologiques, écriture kök-turk et écriture hongroise, le problème des Székely), un autre des rapports historiques plus récents de la Hongrie avec les peuples de l'Orient (Bulgares, Comans, Pétché-nègues, Byzance, occupation osmanli en Hongrie), finalement une rubrique est accordée au mouvement touranien. Pour tous ceux qui s'intéressent à ce domaine des études linguistiques et historiques, le travail de M. Moravcsik sera un instrument indispensable.

E.

GUILLAUME FRAKNÓI

HISTORIEN HONGROIS

(1843-1924)

Guillaume (Vilmos) FRAKNÓI naquit le 27 février 1843 à Ürmény, modeste petit village du comitat de Nyitra, au nord-ouest de la Hongrie historique. Ses parents étaient d'origine juive¹ et portaient le nom de FRANKL, qu'il n'échangea qu'après la mort de son père, au début de l'année 1874, c'est-à-dire à l'âge de 31 ans, pour un nom à consonance hongroise, celui de FRAKNÓI. Il se décida de bonne heure à entrer dans le clergé catholique, et dès le séminaire il se distingua à divers concours et conquist le grade de docteur ; à l'âge de 21 ans il prend part à l'étranger à des congrès catholiques, préluant ainsi à la longue série de ses voyages. Il se propose alors principalement de se livrer à des recherches sur l'histoire ecclésiastique, dans les archives de Malines et de Würzburg.

A la même époque il est nommé professeur dans une école secondaire de Nagyszombat et commence à travailler à sa monographie de PÁZMÁNY ; mais sa besogne ne tarde pas à lui être à charge, car il lui faut enseigner pendant 13 heures par semaine les matières les plus différentes, si bien qu'il ne lui reste que peu de temps pour ses propres études historiques. L'année suivante, il est consacré prêtre et devient professeur au séminaire d'Esztergom en même temps que rédacteur d'un journal ecclésiastique. Mais en 1870 il réussit déjà, grâce au chanoine Ipolyi, à se faire envoyer à Budapest, où tout d'abord il n'obtient une place qu'au sein de la

1. Son père, Sándor FRANKL, était médecin au service des comtes Hunyady ; il est baptisé le 12 septembre 1845 dans la religion catholique.

Société littéraire catholique Saint-Etienne. Il met d'ailleurs à son acceptation une condition essentielle : qu'il lui reste assez de temps pour ses recherches et pour ses travaux scientifiques.

Son séjour dans la capitale hongroise le rapprochait de l'Académie hongroise et l'incitait même à se risquer dans le domaine des lettres, et vers la fin de 1874, à l'improviste, la famille des comtes Széchenyi lui offrit une place de bibliothécaire devenue vacante à la Bibliothèque Széchenyi du Musée National Hongrois à Budapest. Séduit par cette proposition, FRANKÓI accepte et bien que l'été suivant il exprime déjà son regret d'être « l'esclave du musée », il remplit pendant près de cinq ans ses fonctions de bibliothécaire, où il déploie un zèle et une activité des plus féconds, sans abandonner cependant ses voyages, ses recherches ou ses travaux littéraires. Il se prit d'un tel goût pour les musées et pour les bibliothèques que plus tard, à un âge avancé, quand ces établissements furent réunis en une organisation générale, il en devint l'inspecteur en chef, alla se loger au musée et entreprit même un voyage aux Etats-Unis afin d'y étudier ces institutions, qui à certains égards dépassent en Amérique tout ce que nous voyons en Europe.

En 1878 il obtint un *stallum litterarium* du chapitre de Nagyvárad, ce qui assura son indépendance matérielle, sans pourtant le lier à cette ville, et lui permit de se consacrer davantage à ses voyages et à ses études et même de suivre son inclination naturelle à jouer le rôle d'un Mécène. Dans la suite il obtint l'abbaye « de la Sainte Dextre », dont les revenus accrurent encore ses ressources pécuniaires, tandis que le titre d'évêque d'Arbé et la dignité de « protonotaire apostolique » lui assuraient dans la hiérarchie ecclésiastique un rang plus conforme à ses mérites.

Bien qu'ils s'étendissent à l'Europe entière, c'est à Rome que ses voyages d'études l'attiraient le plus souvent, et dans les dernières années du siècle il semblait déjà qu'il voulait se fixer définitivement dans la Ville Eternelle, où le pape Léon XIII lui donna plus d'une preuve de faveur et où il se fit bâtir deux maisons dans la Viale del Policlinico. C'est

l'une de celles-ci, toujours ouverte aux chercheurs quand FRANKÓI y résidait encore, qu'il transforma plus tard en un Institut Historique Hongrois.

Quoique ayant subi, une quinzaine d'années auparavant, une opération qui pour un temps le priva de la vue, il était encore assez valide et assez actif en 1915, quand il célébra sa messe d'or, mais ensuite la guerre perdue, la catastrophe politique, le changement qui en résulta dans sa situation personnelle, s'ajoutant à son grand âge et à un mal incurable dont il souffrait depuis des années, amenèrent chez FRANKÓI l'inévitable déclin. Les revenus qu'il tirait de son *stallum litterarium* au chapitre de Nagyvárad ainsi que de l'abbaye de la Sainte Dextre devenant toujours plus minces et plus incertains par suite de l'annexion des territoires en question, le tableau que présentent les dernières années de sa vie est celui d'une âme inquiète, se débattant vainement contre le sort, tableau d'autant plus émouvant que son esprit ne connaissait pas le repos, même à cette époque, et que la plume ne lui tomba des mains qu'à sa dernière heure, ou peu s'en faut. Il mourut le 20 novembre 1924.

L'activité de FRANKÓI s'étend de 1861 à 1924, elle embrasse donc soixante-trois années, on pourrait dire : deux générations entières. Dans cette œuvre énorme, les grandes publications de documents, publications dont il n'était pas seulement l'initiateur mais pour une bonne part aussi le rédacteur, alternent avec les études basées sur de patientes recherches ou des livres scolaires et les livres populaires ainsi qu'avec les articles plus ou moins longs, parus dans des revues spéciales. Un genre qu'il cultivait avec prédilection était la monographie consacrée à une époque ou à un homme, mais il contribua également à l'histoire de la civilisation et à l'histoire du droit ; de ses dernières années datent un certain nombre d'études traitant des événements du jour, mais il a laissé aussi quelques opuscules dans le domaine de la bibliographie et de l'héraldique.

En présence d'une si prodigieuse abondance, nous nous bornons naturellement ici à faire connaître ses ouvrages les

plus caractéristiques. Son premier travail, couronné par l'Académie Hongroise, avait trait à l'histoire de la civilisation hongroise. Sa deuxième œuvre de jeunesse : *A nádori és országbirói hivatal eredete és hatáskörének történeti fejlődése* (1863)¹ attestait déjà que dans l'histoire du droit public hongrois l'activité de Fraknoi laisserait une empreinte durable. C'est aussi de sa jeunesse que datent ses manuels scolaires, écrits dans une langue claire et élégante, et dont bien des hommes de notre génération se servaient encore au collège.

Dès 1864 il commence à s'occuper de PÁZMÁNY, bien qu'il se borne encore à recueillir les données se rapportant à sa nomination à la dignité de prévôt de Turóc. Mais il aborde aussi le genre auquel il devra peut-être ses plus beaux succès littéraires : la biographie des grandes figures historiques et particulièrement des grands prélats.

La vie de Péter PÁZMÁNY (1570-1637), pour lequel il éprouva toujours une admiration enthousiaste, ainsi que le tableau de son époque ont fait par deux fois l'objet des travaux de Pázmány : d'abord au temps de sa jeunesse, dans une grande monographie en trois volumes parue de 1868 à 1872 et dont la correspondance du célèbre prélat, dont il a entrepris la publication, forme le complément (1873) ; puis, mais beaucoup plus tard, en 1886, dans une biographie rédigée sous une forme plus brève et plus populaire, et parue dans les *Történelmi Életrajzok* (Biographies historiques), dont il était l'un des plus actifs collaborateurs.

Le but principal de Fraknoi était sans aucun doute de dégager la figure de Pázmány, du brouillard des jugements contradictoires où elle se perdait, pour l'envelopper d'une gloire éclatante, — ce en quoi il a réussi en grande partie bien que son apologie de l'Ordre des Jésuites ait rencontré plus d'une critique, néanmoins il faut reconnaître que dans cet ouvrage le biographe de Pázmány s'efforçait déjà de garder la mesure et de rester objectif. Tout en voyant l'une

1. Les origines et l'évolution des compétences, des dignités du palatin et du « iudex curiæ ».

des plus belles qualités du grand prélat dans la conséquence rigoureuse avec laquelle il luttait pour les idées et les intérêts qu'il avait épousés, Frankói reconnaît que la sage modération de l'homme d'Etat différerait heureusement de la combativité pour ainsi dire effrénée du jeune disputeur et convertisseur, qui franchit parfois les bornes d'une polémique loyale — en quoi d'ailleurs il ne fait qu'imiter ses adversaires. Frankói relève fort justement l'immense portée de ce fait qu'instruit par l'exemple du protestantisme, Pázmány a reconnu l'importance de la langue hongroise dans la diffusion de la foi. C'est ce qui constitue dans le domaine littéraire le plus grand mérite de Pázmány, en qui Ferenc TOLDY voyait le créateur du hongrois littéraire. En des tableaux pleins de vie, Frankói nous fait assister à la prestigieuse carrière de ce grand homme. Alors âgé de 46 ans, l'archevêque d'Esztergom fut accueilli avec antipathie et méfiance en Haute-Hongrie, où la population était en grande majorité protestante. Quand il eut reconnu que Gábor BETHLEN représentait une force plus grande qu'il n'avait cru jusque-là, un changement se produisit dans son attitude. Grâce à son habileté déployée à la Diète, Ferdinand II put être élu roi et les dissensions religieuses s'apaisèrent quelque peu. Mais pendant la première période de la guerre de Trente Ans, le mouvement protestant s'accroît et contraignit les Jésuites et Pázmány à la fuite. La Diète de Besztercebánya élit Bethlen roi et exile le primate. Après la bataille de la Montagne Blanche, un revirement survient, Bethlen conclut en 1622 la paix de Nikolsburg et dépose le titre de roi, mais on lui donne sept comitats ; les clauses du traité de Vienne sont de nouveau confirmées, mais c'est le protestant Szaniszló Thurzó qui devient le palatin. La guerre éclate une fois de plus, suivie en 1624 d'une nouvelle paix qui reprend à Bethlen les comitats occupés par lui. La Diète de 1625 élit palatin Miklós ESTERHÁZY et Ferdinand III est couronné roi du vivant de son père. La lutte recommence, Pázmány engage le roi dans une voie pacifique, et cette politique porte ses fruits : lorsqu'à la mort de Bethlen le souverain reconnaît György Rákóczi, prince de Transylvanie, au lieu d'István Bethlen, que

soutient le palatin Esterházy. Dans ces querelles incessantes avec le palatin se manifeste d'ailleurs un défaut de Pázmány, justement relevé par Fraknói : celui de faire par trop sentir l'avantage que lui confèrent ses talents, ses mérites et sa situation : il exige une soumission absolue et ne souffre pas la contradiction. En 1632, le cardinal est envoyé à Rome pour détourner de l'alliance française le pape Urbain VIII, influencé par Richelieu, et l'entraîner du côté de l'empereur, dans l'intérêt du catholicisme, que la guerre de Trente Ans met en danger, — mais cette mission ne réussit pas entièrement. C'est ce que son biographe constate avec autant d'objectivité qu'il met d'ardeur à proclamer les grands mérites de Pázmány dans la réorganisation de l'Eglise catholique de Hongrie, dans la création de ses fondations premières, — de l'Institut Pázmány à Vienne et de l'Université de Nagyszombat en particulier, — et enfin dans la reprise des territoires perdus pour le catholicisme.

A l'âge de trente ans, Fraknói aborde un nouveau problème de l'histoire de la civilisation : les écoles hongroises et étrangères à la fin du moyen-âge et au commencement des temps modernes. Il consacre à cette question une assez longue étude, couronnée par l'Académie Hongroise : *A hazai és külföldi iskolázás a XVI. században* ;¹ mais il le traite aussi dans sa dissertation académique sur les études du fils de François Révai, palatin et gouverneur, et une seconde dissertation académique écrite par lui un an plus tard est encore en rapport avec ce sujet ; il s'agit cette fois des Hongrois professeurs ou élèves à l'Université de Vienne, aux xiv^e et xv^e siècles.

Dans la principale de ces études, c'est du point de vue d'un véritable historien qu'il juge la noble émulation régnant sur le terrain scolaire, dans la Hongrie du xvi^e siècle, entre le catholicisme et le protestantisme. Il reconnaît les mérites d'un Gaspard HONTERUS ou d'un Léonard STÖCKEL aussi bien que des archevêques Nicolas OLÁH et Antoine VERANCICS. Traitant des écoles hongroises suivant

1. Les études scolaires des Hongrois en Hongrie et à l'étranger (Ed. de l'Académie Hongroise, Budapest, 1874).

l'ordre alphabétique, il donne à titre d'exemples des renseignements détaillés sur l'organisation et le mode d'enseignement dans les différentes écoles.

Il passe en revue dans la seconde partie les écoles étrangères que fréquentaient les Hongrois, donne la liste des étudiants hongrois et traite des conditions et des études dans les diverses universités, ainsi que de l'influence exercée par elles. L'appendice contient des données plus détaillées sur certaines écoles hongroises d'une importance particulière, ainsi que la liste des ouvrages imprimés en hongrois au xvi^e siècle, d'année en année. Ce livre, peu volumineux, repose sur des recherches et des études très étendues et embrasse presque toute l'histoire de la civilisation hongroise au xvi^e siècle.

A la même époque, FRANKÓI fut chargé par l'Académie Hongroise d'écrire l'histoire des Diètes hongroises à partir de 1526. L'introduction se réfère à des ouvrages plus anciens mais de même nature dus à Mosóczy et Kovachich et dont la Commission historique de l'Académie hongroise se proposait en quelque sorte de donner une continuation. Les introductions de ces volumes, parues aussi séparément, situent l'histoire des Diètes hongroises dans le tableau de l'époque correspondante.

En 1878 et 1879 Frankói publia dans les *Századok*¹ une étude très remarquée sur la conspiration de l'abbé Martinovics ; elle fut éditée séparément l'année suivante, augmentée de l'histoire des événements qui furent l'épilogue de ce complot, sujet qui fut d'ailleurs repris par Frankói en 1921, sur la base de données nouvelles. Ceux-là même qui contestèrent la thèse de Frankói convinrent que c'était là un de ses meilleurs ouvrages, un de ses livres les plus vivants. Il est indéniable qu'il n'éprouve que de l'antipathie pour la principale figure du complot et que la raison n'en est pas seulement la bassesse de Martinovics, en qui il voit surtout le prêtre athée, le matérialiste et le franc-maçon, dont les projets révolutionnaires sont dirigés contre le rôle

1. « Siècles », revue mensuelle de la Société Hongroise d'Histoire (en 1928 paraît le t. LXII).

et la haute mission du clergé hongrois. Mais le fait n'aurait pas suffi à mettre Fraknói en antagonisme avec l'opinion publique. Martinovics et ses compagnons étaient entourés en Hongrie du nimbe dont sont parés les martyrs de la liberté nationale, non pas tant pour leur tentative elle-même — tentative maladroite et en réalité peu dangereuse, — mais pour la cruauté inhumaine de la répression, à laquelle le mystère dans lequel leur procès fut conduit, et qu'inspirait la peur, faisait prêter des couleurs encore plus sombres. Le meilleur moyen d'ôter à leur acte tout ce qu'il avait de dangereux aurait été précisément de donner à cette affaire toute la publicité possible. La prison aurait d'ailleurs été suffisante, puisque leurs complices autrichiens furent condamnés beaucoup moins sévèrement. Qui sait si des hommes tels que HAJNÓCZY, ÓZ, SZENTMARJAY ou SZOLÁRCSIK n'auraient pas rendu au roi et au pays des services analogues à ceux de KAZINCZY, qui fut condamné à mort par les mêmes juges, mais gracié et puni seulement de six années de prison, ou à ceux de VERSEGHY emprisonné pendant huit ans ? En rabaisant le caractère individuel de quelques-unes des victimes, on donna au public l'impression que l'on voulait ainsi excuser la cruauté de la sentence. Il est vrai que Fraknói désapprouve formellement les procédés sanguinaires et les finasseries juridiques de l'accusateur public et qu'il reconnaît aussi que le mouvement national de réformes survenu un demi-siècle plus tard réalisa pour une grande partie les idées pour lesquelles s'enthousiasmèrent « et souffrirent les meilleurs d'entre les autres » du complot Martinovics, mais il trouve consciencieuse la conduite du tribunal, en laquelle il ne voit rien de servile, et en représente la sévérité comme une conséquence naturelle des excès de la révolution française. Ce qui fit défaut aux juges, à son avis, ce ne fut pas l'indépendance, mais l'objectivité, et c'est pourquoi ils montrèrent de l'indécision et de l'inconséquence. Seul, le cas d'ASZALAY « jette une ombre » sur la conduite de la Table royale. Et la Cour Royale accrut encore de quatre le nombre des sentences capitales et aggrava quelques-unes des autres ! La part du palatin Joseph dans les persécutions qui suivirent le procès semble également justifiée et équitable à

Frankói, qui montre dans quelle « épouvante » ces supplices jetèrent la nation hongroise, ce qui était d'ailleurs l'intention du gouvernement. Cette indulgence à l'égard de la répression, en face de cette sévérité à l'égard des condamnés eux-mêmes, fut ce qui déplut dans l'ouvrage de Frankói. Mais après la débâcle de 1918, quand s'ouvrirent les archives secrètes et que furent publiés certains actes restés inconnus jusqu'alors, Frankói put utiliser ceux-ci et l'on doit reconnaître qu'ils lui donnaient à peu près entièrement raison en ce qui concerne le jugement porté par lui sur la personne de Martinovics.

Viennent ensuite, se succédant à brefs intervalles, les grandes biographies qui constituent une partie si caractéristique de l'œuvre de Frankói. Il s'était occupé d'Etienne (István) WERBÓCZY dès 1876, dans une étude consacrée à l'activité de celui-ci avant le désastre de Mohács ; la biographie complète ne vit le jour qu'en 1899. La vie de Jean (János) VITÉZ, dont il avait d'abord, dans les *Századok*, fait connaître les discours politiques et les manuscrits, parut, en 1879 ; sa rébellion contre le roi y est condamnée par Frankói avec beaucoup moins de sévérité que plus tard, dans sa vie de Mathias Corvin.

En écrivant sa biographie de Paul TOMORI (1475-1526), il est évident que Frankói était attiré surtout par la figure de ce prélat, mais il est indéniable qu'il a dépeint l'une des vies les plus intéressantes et les plus romanesques de l'histoire hongroise, et cela sous un jour entièrement nouveau et en grande partie d'après des données inédites. Après s'être jeté, au cours de ses jeunes années, dans des entreprises de *condottiere*, et avoir joué presque le rôle d'un petit monarque, Tomori connaît des déceptions et se retire dans un cloître où il se fait moine, mais on le force à devenir évêque de Kalocsa et en cette qualité — mais aussi en raison de ses antécédents — à prendre le commandement de l'armée avant la bataille de Mohács. C'est contre son gré, et étourdiment pourtant, qu'il livre bataille aux Turcs, et il le paye de sa vie.

La biographie de Tomori est suivie bientôt de celle d'un autre archevêque de Kalocsa : Pierre VÁRADI. C'est princi-

palement à l'aide de documents recueillis avec un grand zèle dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, que Fraknói s'efforce, mais sans succès, de nous donner un portrait satisfaisant de cette mystérieuse figure. Les circonstances et les motifs de son emprisonnement sous le règne de Mathias demeurent mystérieux, et l'étude de Fraknói ne justifie guère la haute opinion que l'auteur a conçue tant du rôle de Pierre Váradi que des qualités intellectuelles et morales dont il prétend que ses écrits feraient foi. Suivant cette étude même, la plus grande partie de l'activité de Váradi se dépensa dans une lutte incessante pour la possession ou la reprise de ses biens ecclésiastiques d'archevêque. Pierre Váradi reste encore une des figures les plus mal connues de l'histoire hongroise.

C'est également à ses recherches dans la *Biblioteca Marciana* que nous devons deux autres études de Fraknói : *Magyarország és a cambrayi liga* [La Hongrie et la Ligue de Cambrai] (1882)¹ et *II. Ulászló királlyá választása* [Election du roi Vladislas II] (1885). La première contient des données nouvelles et pleines d'intérêt, mais aussi un bien triste enseignement : nous y voyons comment, vingt ans après la mort de Mathias, seize ans avant le désastre de Mohács, — les puissances européennes rivalisent entre elles pour gagner à leur parti l'appui de la Hongrie, et quelles intrigues leurs envoyés trament à l'occasion de la Diète de Tata. Vainement d'ailleurs, car dans son impuissance la Hongrie ne se déclare pour aucun parti et ne profite de la situation que pour s'assurer quelques chétifs avantages matériels. Cette étude montre aussi jusqu'à quel degré de corruption et de cynisme étaient tombés les maîtres du pays ; chacun ne voit que son profit individuel, et avec quelques étoffes de prix, Venise réussit à gagner PERÉNYI, le palatin. Quand vint l'heure du péril, cet état de choses contribua aussi à l'isolement de la Hongrie. L'autre étude de Fraknói, celle qui a trait à l'élection de Vladislas (Ulászló), nous donne un récit vivant et suivi des luttes, intrigues et cabales

1. Cet ouvrage a paru aussi en allemand : *Ungarn und die Ligavon Cambray*. Budapest, 1883. 96 p

— bien connues d'ailleurs, et traitées depuis en d'autres ouvrages — auxquelles donna lieu l'élection de 1490.

Entre temps, l'attention de l'infatigable historien est attirée de plus en plus par les trésors encore inexploités gardés dans les archives du Vatican. Il publie en 1884 une assez longue étude intitulée *Magyarország a mohácsi vész előtt, a pápai követek jelentései alapján* (La Hongrie avant le désastre de Mohács, d'après les relations des légats du pape¹) où il puise largement à cette nouvelle source ; mais à la même époque il prépare déjà la grande et mémorable entreprise à laquelle il voulait entraîner le clergé hongrois en vue de la publication méthodique des documents ayant trait à la Hongrie refermés dans les archives du Vatican. En 1884 paraît dans les *Századok* son premier rapport à ce sujet : il y écrit qu'en juin 1882, sous la présidence d'IPOLYI, les membres de l'épiscopat catholique et les corps ecclésiastiques de qui émanait l'offre en question ont délégué une commission composée des chanoines DANKÓ, RÓMER, TÁRKÁNYI, KNAUZ et FRAKNÓI et dont la tâche consiste à rassembler et à éditer les documents hongrois du Vatican. Conformément au plan publié dans ce rapport paraît ensuite à partir de 1887, en une magnifique édition, la première série des *Monumenta Vaticana Hungariæ*, publiée à proprement parler sous la direction de Fraknói, et dont le premier volume contient les comptes des percepteurs de la dime pontificale pour les années 1281-1275. On y lit, en guise d'introduction, la déclaration faite par le pape Léon XIII, le 25 mai 1884, devant les délégués de la Commission exprimant le vœu de ce pontife éclairé de voir les archives du Vatican utilisées par eux de la manière la plus large en vue de cette entreprise, à laquelle il donne sa bénédiction. Les documents sont publiés exclusivement en latin, dans le texte original.

En même temps commence la publication de la seconde série, contenant les rapports de BURGIO et CAMPEGGI, légats du pape en Hongrie, pour les années 1524-1526, avec une

1. Cet ouvrage a été traduit en allemand : *Ungarn vor der Schlacht bei Mohács* (1524-1526). Budapest, éd. Lauffer, 1886.

préface d'IPOLYI et des prolégomènes de FRANKÓI, ces derniers en latin et en hongrois. Puis viennent encore cinq volumes de la première série, contenant des documents du cardinal GENTILIS, des bulles pontificales des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les registres de la Société romaine du Saint-Esprit et la correspondance du roi Mathias. Les tomes II et III de la seconde série sont déjà publiés sous la direction d'Endre VERESS. Grâce à l'entremise de FRANKÓI et à la libéralité du baron HORNIG, évêque de Veszprém, paraissent aussi en 1899, en deux volumes, les archives de l'évêché de Veszprém.

Après avoir, en 1888, traité dans une courte étude les acquisitions de *terres* du primat Thomas BAKÓCZ (1442-1521), Frankói donna l'année suivante, dans la série des TÖRTÉNELMI ÉLETRAJZOK (Biographies historiques), la biographie complète de cet homme extraordinaire.

Sans être insensible au charme qui se dégage de cette puissante figure hongroise de la Renaissance, l'auteur n'est pas aveugle à ses défauts. Bakócz ressemble vraiment aux héros de la Renaissance italienne ; né dans la pauvreté, il s'élève jusqu'à la richesse et la puissance ; bien que prêtre, il s'avère parfois, dans les conseils de guerre, un stratège heureux, de même qu'il est homme d'Etat et diplomate, grand seigneur et protecteur des arts. Chancelier sous le règne de Vladislas II, il est, dans son propre pays — comme le légat du pape le dit lui-même — pape et roi, il est tout ce qu'il veut être ; aussi est-on étonné de le voir, en 1512, poser effectivement sa candidature à la papauté, après avoir fait son entrée à Rome en grande pompe. Il remporta d'ailleurs au conclave un assez beau nombre de voix, et Giovanni Medici, jeune à la vérité, mais maladif, étant devenu pape sous le nom de Léon X, Bakócz pensait pouvoir rester à Rome jusqu'à la mort du nouveau Pape, afin de tenter encore une fois sa chance. Mais il fut envoyé en qualité de légat dans son propre pays afin d'y organiser la croisade contre les Turcs ; il s'acquitta de sa tâche en plaçant à la tête des croisés un gentilhomme de Transylvanie, György Dózsa, qui tourna ses forces contre les seigneurs et souleva les paysans, ce dont Bakócz fut

rendu responsable, d'autant plus qu'il avait exhorté les serfs à résister à leurs oppresseurs. Mais à cette époque — après la mort de Vladislav — la puissance de Bakócz était déjà sur son déclin et les dernières années de sa vie sont remplies par les procès au moyen desquels il cherche à augmenter encore les domaines que possède sa maison, la famille ERDÓDI. Suivant Frankói, Bakócz ne différerait que sur un seul point des prélats italiens qui jouaient un rôle à cette époque : comme prêtre il était irréprochable ; mais pour le reste il était aussi faux, aussi hypocrite, aussi intrigant et égoïste, et il convoitait tout comme eux la fortune et la puissance ; il est évident qu'il était à la solde de Venise, mais malgré son dévouement à la Sérénissime République, celle-ci n'appuya pas sa candidature à la papauté. Quant au rôle qu'il joua comme prélat, Frankói estime que si, quand éclata la tempête de la Réforme, la barque de l'Eglise hongroise ne se trouva pas à l'abri en une rade sûre, et s'il manqua à l'équipage la force de résister, la responsabilité en incombe à Bakócz ; pour réparer les conséquences de cette faute, il fallait que Pázmány arrivât.

Immédiatement après la vie de Bakócz, Frankói publia celle d'un contemporain de celui-ci, mais plus grand encore : le roi Mathias (1440-1490). Il est certain qu'il considérait lui-même cet ouvrage comme l'une de ses œuvres principales : il s'y prépara avec un soin et un zèle tout particuliers, et d'ailleurs les études qu'il avait publiées précédemment le qualifiaient déjà pour cette tâche. C'est le plus objectivement possible qu'il s'efforce de caractériser la vie et la personnalité de son héros favori dont il range les talents à côté de ceux de Napoléon. Dans son admiration pour Mathias, il reconnaît lui-même que dans la question du *jus supremæ patronatus* celui-ci a forcé le pape Paul II à reculer ; quant à ses fautes, il les laisse apercevoir au cours de son récit plutôt qu'il ne les montre ou ne les condamne, mais il estime que Mathias, qui se proposait de grands buts, regardait peu aux moyens, et qu'il était arbitraire dans son gouvernement. L'étude de Frankói, toute fondamentale qu'elle est, ne donne pas la solution du grand problème qui du point de vue national hongrois se pose à

propos du roi Mathias ; qu'eût-il mieux valu pour la Hongrie : que Mathias, en tournant toutes ses forces contre les Turcs, réussît à empêcher les progrès de leur puissance, ou que, réalisant son rêve, il devînt Empereur et que la Hongrie fût liée, dès cette époque, à la politique d'un empire allemand gravitant vers l'Occident ? Ce livre de Fraknói a paru aussi en langue allemande (Freiburg i. B., 1891, XVI, 315 p.).

Dans le domaine de l'histoire du droit, l'ouvrage le plus important de Fraknói est l'étude intitulée *A m. kir. kegyuri jog története Szt. Istvántól Mária Teréziáig* [Histoire du droit de patronage ecclésiastique à partir de saint Etienne jusqu'à Marie Thérèse] à laquelle il a joint plus tard un cartulaire spécial.

Dans la préface de cet ouvrage, l'auteur déclare modestement qu'il n'a voulu, en sa qualité d'historien, que préparer le terrain pour les juristes. Il ne pose donc aucune thèse qui relève du droit public ou ecclésiastique, mais il critique dans le *Tripartitum* ce qui se rapporte à cette question, constate que la bulle de Sylvestre est apocryphe et révèle des contradictions dans la doctrine d'Adam KOLLÁR. A l'aide d'une foule de documents puisés surtout dans les *Regesta* des archives pontificales *Dataria* — lesquels ne sont devenus accessibles aux chercheurs que vers la fin du siècle dernier — il retrace l'histoire mouvementée de l'évolution du *jus supremæ patronatus* et nous fait assister à la lutte incessante que se livrent le pouvoir pontifical et le pouvoir royal et qui faillit parfois aboutir à une rupture complète. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, aucun accord — concordat — n'a jamais pu mettre fin à la lutte. Il est intéressant de noter que sur ce terrain c'est Jean HUNYADI, en tant que régent, et MARIE-THÉRÈSE qui ont remporté les plus grands succès ; cette dernière fit reconnaître par le Saint-Siège le titre d'« apostolique » porté par les rois de Hongrie depuis saint Etienne, et c'est sous son règne que l'on trouve la première trace de l'exercice du droit de *placet*. Fraknói ne prend parti pour aucun des combattants et semble approuver l'énergie déployée par le Saint-Siège dans la défense de ses droits, aussi bien que les prétentions

des rois de Hongrie, prétentions fondées sur la pratique plutôt que sur des documents, en tant du moins que celles-ci leur sont suggérées par les intérêts de l'Eglise catholique de Hongrie et non par des intérêts d'ordre exclusivement temporel.

Quand, à l'occasion des fêtes du millénaire, parut le *Magyar Nemzet Története* [Histoire de la nation hongroise], en dix volumes, chacun trouva naturel que la rédaction du tome IX, contenant l'histoire des Hunyadi et des Jagellons, fût confiée à Frankói. Et en effet personne n'était plus qualifié que lui pour cette tâche, lui qui, en tant de monographies, de biographies et d'études, avait traité les divers problèmes et les diverses figures de cette époque, à la connaissance de laquelle il avait déjà contribué si largement par la découverte de tant de sources nouvelles et en entreprenant la publication des documents diplomatiques du temps de Mathias Corvin. Cette époque mémorable trouva en Frankói un historien qui en était véritablement digne. « Le crépuscule du moyen-âge et l'aurore des temps modernes — écrit-il lui-même dans sa préface — se placent dans les 86 années auxquelles l'histoire hongroise a donné le nom d'époque des Hunyadi et des Jagellons. »

C'est à cette occasion qu'il traita pour la première fois le court règne du roi Vladislas (Ulászló) I^{er} dont il croit pouvoir déclarer que s'il était demeuré en vie il serait devenu l'un des plus grands souverains de son pays. La description de la défaite de Várna, qui coûta la vie au jeune roi, lui fournit l'occasion de tenter une justification du cardinal Julian CESARINI, légat du pape, qui se servit du prestige de l'Eglise pour excuser la violation de la paix. D'après Frankói, le souci de l'honneur national conseillait cette dernière mesure. Les circonstances supposées par le traité ayant disparu, on était — dans l'esprit du roi et de ses conseillers — en droit de le considérer comme nul. Quant à la bataille de Várna, ce fut principalement Jean HUNYADI qui décida de la livrer. Un examen objectif des faits ne justifie pas l'opinion qui voit dans cette défaite la punition méritée du parjure et de la violation des traités. Ce que dit Frankói au sujet des conséquences de la catastrophe de 1444

s'applique aussi à notre temps : « souvent accablée par les coups les plus rudes, au cours de son histoire agitée, la nation hongroise s'est toujours relevée, toujours, en rassemblant ses forces, elles s'est montrée capable de sauver l'avenir. »

Quant à l'époque de la régence de Jean HUNYADI, Fraknói écrit qu'elle s'est passée en luttes de partis et en pourparlers stériles, si bien que le régent ne pouvait consacrer au règlement des questions intérieures toute l'attention désirable. On trouve ici, comme dans la biographie de Mathias Corvin, des remarques relatives à la période finale du règne de ce roi, remarques dépassées depuis par des recherches plus récentes.

En face du protestantisme, il est naturel que Fraknói ne réussisse pas à être pleinement impartial, mais il reste exempt de toute rancune haineuse et de tout parti pris. La description de la mémorable Diète de Hatvan est chez lui moins dramatique et moins colorée que par exemple chez László SZALAY. A beaucoup d'égards, il jette sur cette époque une nouvelle lumière, grâce à l'ample usage qu'il fait des rapports des légats du pape.

Après avoir décrit comment, avant le désastre de Mohács, la nation se rallie — tardivement hélas, — autour du roi, il trouve cette heureuse formule : « Ce que le génie et l'énergie de Mathias avaient conquis à grand'peine au cours d'un règne long et glorieux ; ce que l'oligarchie avait arraché aux mains de ses successeurs : la nation épuisée des luttes de partis le rendit de plein gré au roi Louis. »

Il trace une peinture très vive de la bataille de Mohács, dont l'issue lui remet en mémoire ces mots bien connus de Michelet : « Quand donc payerons-nous notre dette à ce peuple béni, sauveur de l'Occident ? » Sur la civilisation de cette époque, il a écrit une étude approfondie et extrêmement complète qui constitue l'un de ses travaux les plus précieux.

Après ses recherches sur le temps de Mathias, il fut aisé pour Fraknói de tracer en une courte étude, formant un volume séparé, la biographie et le portrait des diplomates

hongrois au service de ce roi. Sur ces 21 biographies, 17 sont celles d'ecclésiastiques ; ainsi que l'auteur l'explique, Mathias était contraint de confier les missions diplomatiques à des prêtres, parce que la plupart des grands seigneurs ne savaient pas le latin. Nous devons aussi à cet ouvrage quelques découvertes intéressantes : Frankói prouve, par exemple, que Georges KOSZTOLÁNYI, POLIKÁRP et Georges HANCÓ ne sont pas une seule et même personne, comme on l'a cru souvent.

Puis c'est de nouveau la biographie d'un homme dont Frankói s'était déjà beaucoup occupé dans ses ouvrages précédents : celle d'Etienne WERBÓCZY (1458-1541). A la suite du soulèvement des paysans (1514), Werbóczy est devenu le principal instigateur de toutes les mesures de répression, il a même inscrit à son *Tripartitum* le « servage héréditaire ». C'est ce que Frankói représente comme « la défense des intérêts économiques de la noblesse », et non pas simplement comme l'œuvre de la vengeance. Il est certain en tout cas que, jointe au rôle dirigeant qu'il joua plus tard dans l'impitoyable persécution des protestants, cette doctrine a valu à Werbóczy, aux yeux de l'école libérale, la réputation qu'il a de personnifier la réaction.

Werbóczy acquit une grande fortune, mais son biographe croit à son intégrité politique. Ce qui est certain, c'est que jusqu'en 1526, par son zèle pour les intérêts du catholicisme, par son savoir et par son éloquence entraînant, il exerça sur la Diète hongroise un pouvoir presque illimité. Mais sa vie est une nouvelle preuve de l'inconstance de la fortune ainsi que de la versatilité de l'opinion publique. A la Diète de 1525, à Hatvan, en présence du roi et du palatin Báthory et contre leur volonté, il suffit d'un discours de Werbóczy pour qu'il soit élu à l'unanimité et assis presque de force dans le fauteuil de palatin, et une année plus tard cette même Diète rétablit Báthory, condamne pour trahison Werbóczy, qui a pris la fuite, et confisque ses biens, et tout cela sans qu'une voix s'élève en sa faveur.

Après la grande catastrophe nationale, la défaite de Mohács (1526), Werbóczy se rallie à ZÁPOLYAI et devient l'un des principaux facteurs de son élection et de son couronne-

ment. Mais l'amitié turque ne lui inspire que de l'aversion, et bientôt il est le chef du « parti de la paix », qui cherche un accord avec Ferdinand. Mais cet homme d'Etat vieilli voit son influence décliner de plus en plus devant la puissance grandissante de MARTINUZZI. Chargé de nombreuses missions diplomatiques, avant et après Mohács, il ne remporte pas de bien grands succès. Mais sa plus malheureuse mission est la dernière : âgé de plus de quatre-vingts ans, il est envoyé par le roi JEAN SIGISMOND (Zápolyai) auprès du Pacha de Bude, et pour satisfaire une vengeance privée celui-ci le fait empoisonner au cours d'un banquet donné en son honneur.

Dans son livre sur Werbőczy, Fraknói loue son héros pour son zèle religieux et pour avoir sauvé l'unité du droit hongrois quand les territoires de la couronne hongroise étaient démembrés ; la défense du *jus supremæ patronatus* en face du Saint-Siège a toujours eu lieu sur la base du *Tripartitum*. Quant au reproche de réaction, Fraknói fait observer que la proclamation de l'unité de la haute et de la petite noblesse était un grand pas vers l'unité nationale et mettait fin à l'oligarchie — qui perdit, entre autres, la Pologne. Werbőczy est pour lui une âme naïve ; son éloquence enflamme ses auditeurs ; mais ceux qu'il a aiguillonnés, il les entraîne vers des échecs et des déceptions. Ce n'est pas à une boussole, mais à une girouette que l'on peut le comparer ; tout considéré, sa carrière peut être qualifiée de malheureuse car, loin de réaliser son programme politique, il se vit forcé d'accepter, en fin de compte, le contraire de tout ce pour quoi il avait lutté.

Les recherches que Fraknói entreprit à Rome ne durèrent pas moins d'une quarantaine d'années et, de tous les ouvrages qui en sont le résultat, le livre en trois volumes paru en 1901-03 et intitulé *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szentszékekkel* [Les relations ecclésiastiques et politiques de la Hongrie et du Saint-Siège] est celui qui embrasse le plus vaste sujet. « De Sylvestre II à Innocent XI, on y voit tous les papes défiler, étendant sur la royauté hongroise un bras protecteur. Toute une vie de labeur est contenue dans cet ouvrage, pénétré d'un esprit

patriotique et religieux. » (D. ANGYAL). Frankói consacra en outre une étude spéciale, parue aussi en allemand et en italien, à la part prise par le pape Innocent XI à la libération de la Hongrie du joug ottoman.¹

C'est vers la politique extérieure, à laquelle il avait toujours accordé dans ses ouvrages une place proéminente, que se tourna surtout vers la fin de sa vie l'attention de Frankói. La courte étude consacrée par lui en 1917 à l'influence exercée par la Diète hongroise sur la politique extérieure est solidement élayée sur les documents historiques; un autre ouvrage *A tolnai országgyűlés külügyi akciója 1518-ban* [L'action diplomatique de la Diète de Tolna] en constitue en quelque sorte la suite. Ces études se proposent de démontrer et de prouver par des exemples que la Diète hongroise fut la première à reconnaître et à accomplir son rôle en exerçant une influence sur la conduite des affaires étrangères. Il y eut des cas où elle décida de la paix ou de la guerre ainsi que de la conclusion d'une alliance, et souvent aussi elle envoya des députés engager des négociations diplomatiques.

En 1923, peu de temps avant sa mort, Frankói élucida une question de politique extérieure relativement assez récente : à l'aide de documents du Ministère des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie restés inconnus jusqu'alors, il justifia l'attitude observée par le Comte Jules ANDRÁSSY, Ministre des Affaires étrangères, à l'occasion de l'élection du pape, en 1878. Alors comme sept années plus tôt, quand se posa pour la première fois la question du siège de la papauté, Andrassy suivit avec esprit de suite et avec succès une politique calculée de manière à éviter tout conflit entre la Monarchie austro-hongroise et l'Italie.

Mais ce sont surtout les événements contemporains, c'est-à-dire la guerre, qui occupent Frankói dans les dernières années de sa vie ; à partir de 1915 il publie en hongrois et

1. *Papst Innocenz XI. und Ungarns Befreiung von der Türkenherrschaft*. Freiburg i. B. 1902, VII, 288 p. — *Papa Innocenzo XI e la liberazione dell'Ungheria dal giogo ottomano*. Firenze, 1902, 282 p.

en partie aussi en allemand¹ toute une série d'articles et de brochures à ce sujet. Il se propose principalement de laver la Hongrie de l'accusation d'avoir provoqué la guerre ; l'attitude du Comte TISZA lui paraît justifiée par les événements, mais par contre il accuse fréquemment les divers ministres des Affaires étrangères de la Monarchie austro-hongroise d'avoir manqué d'énergie, d'esprit de suite et de prévoyance. Quand il se renferme dans son rôle d'historien, comme dans l'exposé systématique des antécédents de la guerre, ses qualités d'écrivain se déploient dans leur pleine mesure ; quant aux jugements qu'il porte sur les événements contemporains, il va de soi que bien souvent ils sont sujets à revision.

Sa première passion d'historien, son amour pour l'époque des Hunyadi, se réveille encore une fois en 1924, quand il écrit les courtes études intitulées *A Bibliotheca Corviniana és a Neoplatonismus divata*² et *Á Corvina-Könyvtár alapítása* [Fondation de la Biblioth. corvinienne]. A proprement parler, ces études devaient servir à un grand ouvrage destiné à faire connaître la *Bibliotheca Corviniana* et qui devait paraître aussi en italien ; mais il ne vit pas l'achèvement de cet ouvrage, dont, dans ses dernières volontés, il avait en quelque sorte confié la publication à l'Académie Saint-Etienne.

Fraknoi était un chercheur infatigable, et un chercheur heureux ; ses recherches le conduisirent dans presque toutes les parties de l'Europe : on le vit à Copenhague et en Espagne, à Cracovie, Breslau, Dresde, Malines et Würzburg, à Constantinople et à Belgrade ; en Italie, il n'y a guère d'archives un peu importantes où il n'ait travaillé, mais c'est naturellement Rome qui le retint de préférence. Ses investigations servaient toujours un but immédiat, mais quand, à côté de ce qu'il cherchait, il trouvait quelque chose qu'il jugeait digne d'être noté, il ne manquait pas de le faire, et les notes qu'il a prises ainsi, et qui sont restées, constituent aujourd'hui des documents précieux.

1. *Die ungarische Regierung und die Entstehung des Weltkrieges*. Wien, Seidel, 1919.

2. La Bibliothèque corvinienne et le néoplatonisme.

Abstraction faite des manuels scolaires qu'il écrivit dans ses jeunes années, ses ouvrages appartiennent tous au domaine de la monographie, bien que dans certains cas cette forme doive s'entendre dans un sens très étendu, comme lorsqu'il traita, pour l'histoire de la Hongrie publiée à l'occasion du millénaire, l'époque des Hunyadi et des Jagellons, c'est-à-dire une période embrassant près d'un siècle. Un genre qu'il cultivait avec une prédilection particulière était la biographie, où sa fécondité est prodigieuse. Mais chez lui la plupart des biographies deviennent le large tableau d'une époque, genre où il est d'ailleurs plus heureux que dans la peinture des individus ; bien qu'il ait employé tous les moyens de la connaissance historique, il est rare que les figures de ses biographies vivent devant nous d'une vie véritable. C'est ce que l'on peut dire du roi Mathias même, et pourtant il est indéniable qu'il nous a rendu plus sensible l'image de ce roi, grâce à nombre de traits nouveaux et de couleurs nouvelles. Frankói lui-même semble s'en être rendu compte. Après avoir lu un ouvrage biographique ayant trait à l'époque de Mathias et qui venait de paraître, il manifesta son intention de s'engager dans la voie ainsi révélée et d'écrire à nouveau la vie de Mathias ; il se livra même à de nouvelles recherches dont il publia le résultat, mais bientôt d'autres tâches vinrent l'empêcher de donner suite à son projet.

Ce qui caractérise Frankói jusque dans ses jugements historiques, c'est son effort vers l'objectivité impartiale et l'absence de tout parti pris. Nous avons de lui un grand nombre de déclarations écrites attestant le caractère conscient, et fondé sur une conviction profonde, de cet effort vers l'objectivité.

Cet effort est chez Frankói en corrélation étroite avec le grand problème de sa vie, le problème qui résultait pour lui de sa double vocation de prêtre et d'historien. Il éprouvait pour la prêtrise et pour l'histoire un enthousiasme égal, je dirai même une égale ferveur. Peut-être attribuait-il à sa vocation de prêtre un caractère plus providentiel encore qu'à sa vocation d'historien. Jugeant capital le rôle de l'Eglise dans les choses humaines — et aussi dans

les destinées de son pays — il avait une très haute opinion de la situation des prêtres, de leur rôle dans la politique et même de leur mission spéciale dans le domaine des sciences historiques. Ce n'est pas sans raison qu'il choisit le plus souvent des personnages ecclésiastiques de marque comme sujet de ses biographies et de ses éloges littéraires ; ce n'est pas sans raison qu'il aime à citer les prêtres qui se sont distingués comme historiens de la Hongrie : PRAY, József KATONA, FESSLER, Mihály HORVÁTH, IPOLYI.

Sentant que « la nature des rapports entre l'écrivain et le prêtre, réunis dans la même personne, est riche en enseignements » et que les conséquences de cette union peuvent provoquer des conflits, principalement sur le terrain de l'histoire, FRANKÓI était préparé dès son jeune âge à cette éventualité et avait cherché à s'armer de principes directeurs, en prévision de pareils conflits.

Dès 1868, dans la préface de sa première grande édition de Pázmány, il fait cette déclaration : « Dans ma façon de considérer les événements et de juger les individus, je me suis efforcé d'être impartial et sans parti pris ; mais je n'aspire pas à la gloire de ceux qui confondent la justice avec l'indifférence, l'objectivité avec l'absence de conviction. Je vois dans l'Eglise catholique l'œuvre de Dieu, le levier de la liberté et du progrès, de la prospérité et des connaissances ; mais je n'arrivais pas nécessairement à la conclusion que toute institution, toute tendance et toute personnalité possédant le caractère catholique sont quelque chose de sacré, de juste et d'irréprochable et tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique quelque chose de mauvais, d'injuste et de pernicieux. » Beaucoup plus tard, en 1901, en publiant, après ses recherches au Vatican, le premier volume de son ouvrage intitulé *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a szentszékekkel* [Les rapports ecclésiastiques et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège] — dans lequel il lui fallait naturellement tenir compte de ce que ce livre était édité par une société littéraire catholique : la « Société Saint-Etienne » — il écrit dans sa préface, après avoir montré ce que la Hongrie doit à l'Eglise catholique : « Je me suis consciencieusement efforcé de satisfaire au devoir de

l'historien : l'absence de parti-pris dans la recherche de la vérité et l'objectivité dans l'exposé des faits. Chacun sait que l'écrivain ecclésiastique n'est jamais tenu de contester ni d'atténuer les erreurs et les fautes des serviteurs imparfaits de l'œuvre de Dieu, qui jettent une ombre sur plus d'une page de l'histoire de l'Eglise mais ne sauraient ébranler son autorité, fondée qu'elle est sur son organisation divine. » Après cette déclaration de principe, le point de vue de l'historien-prêtre est caractérisé encore plus nettement dans la conclusion de l'ouvrage : « La muette éloquence des faits proclame qu'à partir du jour où par le don de la couronne Sylvestre II permit et assura la fondation du libre Etat hongrois, et jusqu'à la libération du joug turc, à laquelle contribua efficacement le pape Innocent XI, la nation hongroise a toujours, aux heures décisives de sa vie intellectuelle ou politique, rencontré, pour la guider et la soutenir, pour la défendre et la sauver, le bras tutélaire des papes. Si la diplomatie du Saint-Siège a quelquefois porté l'empreinte des infirmités de la nature humaine, tous ces points sombres disparaissent dans l'éclatante lumière émanant de tant de manifestations d'amour paternel, de sagesse politique et de noble générosité. En découvrant ces tares, on n'obscurcit pas cette splendeur. » Frankói ne craint pas non plus que l'étude des conflits avec le Saint-Siège où les souverains et les hommes d'Etat hongrois furent entraînés de temps à autre par leur conception de leurs droits « puisse jeter une ombre sur la vénération avec laquelle la nation hongroise s'est toujours inclinée devant les successeurs de Saint Pierre. »

En dépit de toute leur objectivité, les ouvrages de Frankói ne pouvaient manquer de rencontrer des contradicteurs. S'il faut reconnaître son impartialité dans les questions touchant au *jus supremæ patronatus*, par exemple, ou encore au sujet de la franc-maçonnerie au temps du comte Ferenc SZÉCHENYI, de l'avidité de BAKÓCZ ou de la rébellion de János VITÉZ, on ne peut que constater chez lui une certaine indifférence à l'égard des luttes pour les droits nationaux là où pour les protestants il s'agit aussi de la conquête de leurs droits, bien qu'il ne méconnaisse pas ce que la civilisation

doit au protestantisme ; il est certain que pour ce qui est du courage et de l'indépendance dans l'appréciation des actes politiques des papes, non seulement Mihály HORVÁTH, mais PASTOR lui-même, dont le catholicisme ne saurait être attaqué, dépassent de beaucoup FRANKÓI ; ce dernier a coutume de glisser sur les affaires — particulièrement fréquentes à l'époque de la Renaissance, à laquelle sont consacrés tant de ses ouvrages — où les motifs dirigeants de la politique pontificale ne sont pas irréprochables. Dans une question litigieuse, il est pour ainsi dire incapable de ne pas donner raison au Saint-Siège, même quand il se trouvait en opposition avec ce roi Mathias qu'il admire tant.

Mais chaque fois que sa thèse a provoqué une polémique, il reste fermement, virilement, sur ses positions. On connaît sa polémique avec KOSSUTH au sujet de la conspiration de MARTINOVICS ; comme nous en avons déjà fait mention, l'opinion publique hongroise, — et Kossuth avec elle — auréolait plus ou moins, en raison surtout de leur martyre, les Jacobins hongrois, qui n'étaient en réalité que des révolutionnaires assez peu dangereux et professant des principes plutôt confus. Leur chef, Martinovics, fut représenté par FrankóI comme un caractère passablement vil ; c'est ce qui devait déplaire à beaucoup de gens, bien que, du point de vue de la vérité historique, les faits avancés par FrankóI soient irréfutables. Pris à partie par M. Henrik MARCZALI dans le *Budapesti Szemle*, il eut aussi de fréquentes altercations avec Kálmán THALY, au sein de la Société Historique, surtout à cause du jugement porté par lui sur les Jésuites. Ces attaques le touchaient d'autant plus douloureusement qu'il les considérait comme dirigées contre le clergé et destinées à briser « l'influence cléricale » dans la Société Historique ; quelques écrivains protestants se rangèrent de son côté et, en guise de satisfaction, il fut, à une grande majorité, élu à la vice-présidence, qu'il n'accepta d'ailleurs pas ; il voyait là néanmoins son propre triomphe et sentait qu'il avait fait honneur au chapitre dont il était membre.

Mais la guerre éclate, et la grandeur des événements opère en FrankóI une véritable révolution ; sans abandonner

tout à fait ses recherches historiques, il se met avidement à l'étude de cette histoire contemporaine, qui devient l'objet de ses travaux ; cela lui est d'autant plus facile qu'il a déjà transporté sa résidence à Vienne, où il est plus près des hommes dirigeant la destinée de la monarchie austro-hongroise, ainsi que des documents renfermés dans les archives. Nous avons de lui toute une série d'études, écrites aussi en allemand pour la plupart, qui traitent toutes de la guerre, de ses origines et de son cours, de « l'agonie » de la Triplice et de l'entrée en guerre de l'Italie et plus tard de la Roumanie, etc. En présence de cette nouvelle tâche, Frankói, ici encore, commence par se créer un point de vue de principe, déclarant que « même à l'égard des détenteurs effectifs du pouvoir, l'historien est capable d'observer l'objectivité à laquelle l'a habituée l'étude des personnages et des événements des siècles depuis longtemps abolis. »

Dans l'un de ces ouvrages, Frankói nous révèle un détail qui répond parfaitement à la conception idéaliste qu'il se faisait du pouvoir du pape, mais qui dans la vie pratique donne une impression de naïveté : le 2 mai 1915, il avait adressé au comte BURIÁN, Ministre des affaires étrangères, une lettre où il lui proposait d'engager le pape à quitter le Vatican et à se rendre au Quirinal, auprès du roi d'Italie, pour essayer, par cette démarche personnelle, de retenir celui-ci, prêt à intervenir dans la guerre. Il est bien évident que sous une forme pareille cette proposition ne fut pas acceptée à Vienne et qu'elle l'aurait été encore moins au Vatican, bien qu'il y ait eu effectivement des tentatives de conciliation de la part du pape, mais qui n'eurent aucun résultat.

Mais ce n'est pas seulement comme écrivain que Frankói a servi la cause de la science et de l'instruction, car il a rendu aussi de précieux services en ce qui concerne l'organisation du travail et le développement de l'outillage scientifique. Comme bibliothécaire du Musée National, il a, en 1876, fondé le *Magyar Könyvszemle* [Revue de bibliographie], dotant ainsi d'un organe régulier la bibliographie et les bibliothèques hongroises. C'est encore à lui que l'on doit le transfert des archives de famille au Musée National, à

titre de dépôt perpétuel ; à l'heure qu'il est, le nombre des archives ainsi déposées ne s'élève pas à moins de 125, ce qui prouve avec quelle faveur le public a accueilli cette institution dont les avantages sautent aux yeux, car auparavant la plus grande partie des archives de famille n'étaient pas accessibles aux chercheurs ou du moins étaient difficiles à utiliser en vue d'un travail scientifique, la plupart du temps même elles n'étaient pas classées méthodiquement.

C'est dans l'intérêt des recherches historiques que Fraknói fonda l'*Institut Historique Hongrois* à Rome. On peut dire que celui-ci servit sa destination à partir de 1895, en ce sens que son fondateur, qui possédait à Rome une maison pourvue d'une riche bibliothèque, y recevait volontiers tous ceux qui se livraient à des recherches. C'est en ce temps que, grâce à la libéralité du baron Hornig, évêque de Veszprém, parurent, en une édition de tous points parfaite, les *Monumenta Romana Episcopatus Veszprimiensis*. Plus tard, après son départ de Rome, Fraknói fit don à l'Etat hongrois de sa maison, avec tout son mobilier, en stipulant qu'elle servirait d'Institut Historique Hongrois sous la direction d'une Commission académique désignée spécialement à cet effet. L'inauguration solennelle de l'Institut fut empêchée par la guerre. Après la conclusion de la paix, l'Etat italien s'empressa de le remettre à la disposition de la Hongrie, en considération du but auquel il est destiné, et depuis lors, en dépit des difficultés de l'heure présente, l'Institut Historique Hongrois n'a cessé de faire honneur à sa mission ; mais l'Etat hongrois est obligé d'en prendre le budget à sa charge, car les changements survenus dans sa situation matérielle ont empêché Fraknói de donner suite à l'intention qu'il avait de constituer une fondation pour couvrir les frais d'entretien.

Quand il fut devenu l'inspecteur général des musées et bibliothèques de Hongrie, fonctions auxquelles son âge avancé ne l'empêcha pas de se consacrer avec le plus grand zèle, l'activité de Fraknói put s'exercer dans ce domaine avec encore plus d'efficacité et sur une base encore plus étendue. Il se rendait volontiers en province pour assurer la fondation de nouveaux instituts ou pour les inaugurer ; dans les biblio-

thèques des pays étrangers, il s'intéressait particulièrement à tout ce qui touche à la bibliographie hongroise et l'on se rappelle qu'il fut envoyé en mission à Constantinople pour essayer d'en rapporter ce qui s'y trouvait encore de la bibliothèque de Mathias Corvin.

Se consacrant comme il le faisait au développement des musées, Frankói devait trouver quelque affinité entre l'amour de l'art et l'amour de la science. Son intérêt pour les arts répondait d'ailleurs à l'un des penchants les plus profonds de son âme et à l'idée qu'il concevait du rôle de l'Eglise en tant que Mécène ; on sait que dans ses ouvrages il s'étend volontiers sur la protection accordée aux arts par un certain nombre de prélats.

Dès qu'il fut en mesure de le faire, Frankói encouragea les beaux-arts avec une libéralité digne des plus riches Mécènes, et surtout au moyen de commandes inspirées par des sentiments d'hommage et de souvenir ; c'est lui qui fit exécuter le tableau représentant la fondation de l'Université de Nagyszombat par le Cardinal Péter PÁZMÁNY et c'est surtout grâce à son zèle et à sa générosité que ce grand prélat, auquel il avait déjà élevé un monument durable en écrivant l'histoire de sa vie, a eu enfin, dans l'Eglise principale de Presbourg (Pozsony), où il repose, un tombeau digne de lui. C'est encore grâce à Frankói que le geste mémorable du pape Sylvestre II, qui donna leur couronne aux rois de Hongrie, a été immortalisé à Rome même, dans la basilique de Latran, par le ciseau d'un sculpteur hongrois.

(Académie Hongroise).

ALBERT DE BERZEVICZY.

SICAMBRIA

CAPITALE LÉGENDAIRE DES FRANÇAIS EN HONGRIE¹

Près de Budapest, à proximité de la vieille ville appelée Ó-Buda (Vieille-Bude), on voit encore aujourd'hui les ruines d'une ville romaine, Aquincum ou Acincum, une des principales stations de la légion romaine de Pannonie.

Au cours des invasions barbares Aquincum sombra dans le flot de divers peuples qui inonda la Pannonie et le souvenir de son nom périt avec sa population romaine. Mais les maisons, les rues, les murs, l'amphithéâtre restèrent là et les Hongrois qui s'établirent en Pannonie au ix^e siècle, durent s'expliquer d'une façon quelconque la présence de ces singuliers restes où à cette époque sans doute ils ne trouvèrent plus de population. Alors, d'accord avec les colons allemands établis de très bonne heure dans la Vieille-Bude, ils crurent que c'était là le siège du Fléau de Dieu, Attila, roi des Huns, que les Hongrois, d'après une tradition qu'ils semblent avoir apportée de leur ancienne patrie de l'Oural, considérèrent comme le premier et le plus illustre des rois de Hongrie.

Les Allemands appelèrent ces ruines *Echulburg* (lire : Etsülburg) c'est-à-dire ville d'Attila².

Cependant à partir du xiii^e siècle, date de la composition de la deuxième chronique nationale hongroise, celle de Simon de KÉZAI, un autre nom surgit à côté de l'ancien : *Sicambria*, c'est du moins ainsi que la *Chronique nationale* appelle Ó-Buda avec ses ruines qu'on révérait comme les débris de l'ancien siège d'Attila.

1. Un extrait de cette étude fut lu par l'auteur devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris en séance du 17 juin 1927.

2. Cf. le NOTAIRE ANONYME de Béla II (xiii^e siècle) : M. Florianus, *Fontes domestici*. t. I.

Quel est ce nom singulier qui n'a apparemment rien de hongrois ? Les historiens français le savent fort bien : *Sicambria* est le nom d'une ville imaginaire inventée au moyen-âge pour expliquer une étape de la migration des Francs depuis la prise de Troie d'où les Francs et plus tard les Français prétendaient tirer leur origine.

La légende de l'origine troyenne des Francs a déjà toute une littérature.

Parmi les travaux français, il convient de citer l'étude de A. JOLY, éditeur du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure¹. Toutefois la genèse de cette croyance ne paraît pas l'intéresser singulièrement. Et pourtant elle a une importance exceptionnelle pour l'histoire de la conscience historique médiévale des Français : le moyen-âge y croyait fermement et l'on sait que des poètes comme Jean Lemaire de Belges et Ronsard l'ont utilisée dans leurs œuvres.

Ce n'est pas l'ensemble du problème de l'origine troyenne des Francs qui nous occupe ici, — il paraît en effet suffisamment élucidé, — c'est seulement une partie de cette légende, celle du séjour de *Sicambria* qui nous semble demander encore l'analyse malgré plusieurs tentatives d'explication.

L'histoire de Sicambria ne figure pas encore dans la célèbre chronique du Pseudo-Frédégaire où l'on trouve la première mention de l'origine troyenne des Francs. Elle n'apparaît que dans les *Gesta Regum Francorum*, appelée aussi depuis l'édition de Krusch : *Liber Historiae Francorum*². Cette histoire, œuvre d'un moine neustrien inconnu, fut écrite en 727, non longtemps après la chronique du Pseudo-Frédégaire³. L'auteur raconte d'abord que le roi Énée avait régné dans Ilium et qu'après la prise de Troie il s'enfuit en Italie où il fonda un nouveau royaume :

« D'autres princes, à savoir Priam et Antenor avec le reste de l'armée troyenne, douze mille hommes, montèrent à bord des navires, partirent et vinrent jusqu'aux rives du fleuve Tanaïs. Entrés à bord des navires dans les palus Méotides ils atteignirent les frontières des Pannonies (intra terminos Pannoniarum) près des palus Méotides et se mirent à construire une ville qu'ils appelèrent, pour

1. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie* XXVII, 1869.

2. *Mon. Germ. Hist. SS. Rer. Merov.* II, 215. Sur la Chronique du Pseudo-Frédégaire éditée dans le même volume et par Monod, (*Bibl. Éc. Hautes-Études*, t. 63, p. 84), cf. Krusch, *Neues Archiv. d. Ges. f. alt. d. Gesch.* VII et Halphen, *Rev. Hist.* LXXIX (1902).

3. Cf. Krusch, *éd. citée*, p. 217, et Halphen, *ouvr. cité*.

éterniser leur souvenir (*ob memoriale eorum*), Sicambria ; et ils y demeurèrent pendant bien des années et leur nombre augmenta si bien qu'ils formèrent une grande nation. (Chap. II) A cette époque le peuple dépravé et méchant des Alains se rebella contre Valentinien, empereur des Romains et des nations. Alors celui-ci mit sur pied une grande armée et marcha contre eux, leur livra bataille, les défit et les vainquit. Les vaincus s'enfuirent sur le Danube et s'engagèrent dans les Palus Méotides. Alors l'empereur dit : « Quiconque entrera dans ces marais et en jettera dehors ce peuple dépravé, je l'acquitterai pour dix ans de ses contributions. » Alors les Troyens rassemblés inventèrent un piège, car ils étaient experts en cette matière; et ayant pénétré dans les Palus Méotides ils jetèrent dehors les Alains et les passèrent par les armes. Alors l'empereur Valentinien les appela Francs dans sa langue attique c'est-à-dire féroces, à cause de la dureté ou de l'audace de leur cœur. (Chap. III) Les dix ans écoulés, l'empereur mentionné ci-dessus envoya des exacteurs avec le premier prince du sénat romain pour percevoir les contributions usuelles chez le peuple franc. Ceux-ci pourtant, comme ils étaient cruels et inclements, écoutèrent un conseil néfaste et se dirent entre eux : « L'empereur avec toute son armée ne put faire sortir les Alains, ce peuple fort et rebelle, des recoins de leurs marais ; et nous, qui les avons vaincus, pourquoi lui payerions-nous un impôt ? Levons-nous contre le Primarius et ces exacteurs et tuons-les et ôtons-leur tout ce qu'ils ont sur eux et ne donnons point de contributions aux Romains et nous serons libres à jamais. » Ainsi ayant préparé leur piège ils tuèrent ceux-là. (Chap. IV). L'empereur ayant entendu cela, partit d'une fureur et d'une colère immense, et leva l'armée des Romains et des autres peuples avec Arestarcus, chef de l'armée et ils dirigèrent l'armée contre les Francs. Et en effet il y eut là un grand massacre parmi tous les deux peuples. Or les Francs, voyant qu'ils ne pouvaient résister à une telle armée, s'enfuirent, tués et défaits (!) ; et même le très vaillant Priam y tomba. Ceux-ci alors, sortis de Sicambria, vinrent dans les parties les plus lointaines du fleuve appelé le Rhin... »¹.

1. Alii quoque ex principibus, Priamus videlicet et Antenor, cum reliquo exercitu Troianorum duodecim milia intrantes in navibus, abscesserunt et venerunt usque ripas Tanais fluminis. Ingressi Meotidas paludes navigantes, pervenerunt intra terminos Pannoniarum iuxta Meotidas paludes et coeperunt aedificare civitatem ob memoriale eorum appellaveruntque eam Sicambriam ; habitaveruntque illic annis multis creveruntque in gentem magnam. (C. 2). Eo itidem tempore gens Alanorum prava ac pessima rebellaverunt contra Valentinianum imperatorem Romanorum ac gentium. Tunc ille exercitum movit hostem magnam de Roma, contra eos perrexit, pugnam iniit superavitque eos atque devicit. Illi itaque caesi super Danubium fluvium, fugierunt et intraverunt in Maeotidas paludes. Dixit autem imperator : 'Quicumque potuerit introire in paludes istas et gentem istam pravam eicerit, concedam eis tributa donaria annis decim. Tunc congregati Troiani, fecerunt insidias, sicut erant edocti ac cogniti, et ingressi in Meotidas paludes cum alio populo Romanorum, eiece-

L'autre source médiévale dans laquelle on rencontre le nom de la ville Sicambria rapporte une histoire analogue dans le fond, mais très différente dans les détails. Cette source est la fantastique *Cosmographie* d'ETHICUS ¹, une compilation romanesque du VIII^e ou du IX^e siècle.

Celui-ci raconte que Romulus avait d'abord dévasté l'Europe et de là en passant en Asie Mineure défit une deuxième fois les Troyens où les descendants de la première grande dynastie avaient fondé un nouveau règne. Ceux-ci alors s'allièrent aux Albans (Albani) et subirent dans les montagnes d'Istrie (Balkans) une seconde défaite. Les Albans rentrèrent dans leur pays, mais Francus et Vassus, rois des Troyens, quittèrent leur pays dévasté par les Romains et pénétrèrent en Rhétie et de là en Germanie où ils construisirent la ville de Sicambria. (Cap. 102-103).

Parmi les critiques de ce texte, il n'y a guère, en dehors de son crédule éditeur, que Théodore BIRT qui le considère comme antérieur au récit des *Gesta Regum Francorum*. Krusch, éditeur de la *Gesta*, a démontré au moyen de passages parallèles, qu'Ethicus a connu et utilisé les *Gesta* ².

Du reste pour notre problème la question de priorité n'a qu'une importance secondaire, car le moyen-âge, quoiqu'il connût fort bien la *Cosmographie* d'Ethicus, ne l'utilisa jamais, lorsqu'il s'agissait de l'histoire des Francs. Nous ne connaissons qu'un seul texte médiéval dont l'auteur se soit

runtque inde Alanos percusseruntque eos in ore gladii. Tunc appellavit eos Valentinianus imperator Francos Attica lingua, hoc est feros, a duritia vel audacia cordis eorum. (C. 3). Igitur per transactos decim annos misit memoratus imperator exactores una cum Primario duce de Romano senatu, ut darent consueta tributa de populo Francorum. Illi quoque, sicut erant crudeles et inmanissimi, consilio inutile accepto, dixerunt ad invicem: 'Imperator cum exercitu Romano non potuit eicere Alanos de latibulis paludarum, gentem fortem ac rebellem; nos autem qui eos superavimus, quid solvimus tributa? Consurgamus igitur contra Primarium hunc vel exactoribus istis percutiamusque eos et auferamus cuncta quae secum habent et non demus Romanis tributa et erimus nos iugiter liberi'. Insidiis vero praeparatis, interfecerunt eos. (C. 4). Audiens haec imperator, in furore et ira nimis succensus, praecepit hostem commovere Romanorum et aliarum gentium cum Areslarco principem militiae, dixeruntque aciem contra Francos. Fuit autem ibi strages magna de uterque populo. Videntes enim Franci, quod tantum exercitum sustinere non possint, interfecti ac caesi, fugierunt; ceciditque ibi Priamus eorum fortissimus. Illi quoque egressi a Sicambria, venerunt in extremis partibus Rheni fluminis...

¹. *Cosmographia Aethici Istrii* ab Hieronymo e graeco in lat. brevium redacta, ed. Henr. Wuttke, Lipsiae 1853.

². *Ed. citée*, p. 220.

efforcé d'accorder les deux récits, mais cette tentative ne fit point d'école ¹.

Pour la genèse de la tradition médiévale nous devons plutôt rappeler la Chronique du Pseudo-Frédégaire dont deux parties, le *Hieronymi Scarpsum* et le *Gregorii Scarpsum* racontèrent d'abord l'histoire de l'exode troyenne et dont les récits furent mêlés pendant le moyen-âge à celui des *Gesta Francorum* ². Le *Hieronymi Scarpsum* qui est certainement le plus ancien ³, rapporte que les Troyens exilés se divisent en deux groupes dont l'un forme le peuple formidable des Macédons, l'autre, venant de Phrygie, élit un roi nommé *Francio* qui donne son nom à son peuple nommé à partir de là : *Frans*. Ce Francion parcourt toute l'Europe, défait tous ses ennemis, établit finalement entre « le Rhin ou le Danube et la mer » son peuple qui y prospère jusqu'au temps du consul Pompée. Celui-ci enfin les soumet au pouvoir romain.

Un troisième groupe des Troyens devint les ancêtres des *Turcs* ⁴. Ce groupe s'était détaché de celui de Francion à l'époque où les Frans troyens vagabondaient sur les rives du Danube entre l'Océan et la Thrace. Ce groupe élit aussi un roi appelé *Torquotus* qui donna son nom au peuple turc.

L'autre chronique, faisant partie de la Chronique du Pseudo-Frédégaire, le *Gregorii Scarpsum*, attribué faussement à Grégoire de Tours, renvoie lui-même au *Hieronymi Scarpsum* et n'est en effet qu'un extrait de celui-ci. Il raconte l'exode des Troyens de la même façon et appelle le roi des *Turcs* *Torcoth* au lieu de *Torquotus*.

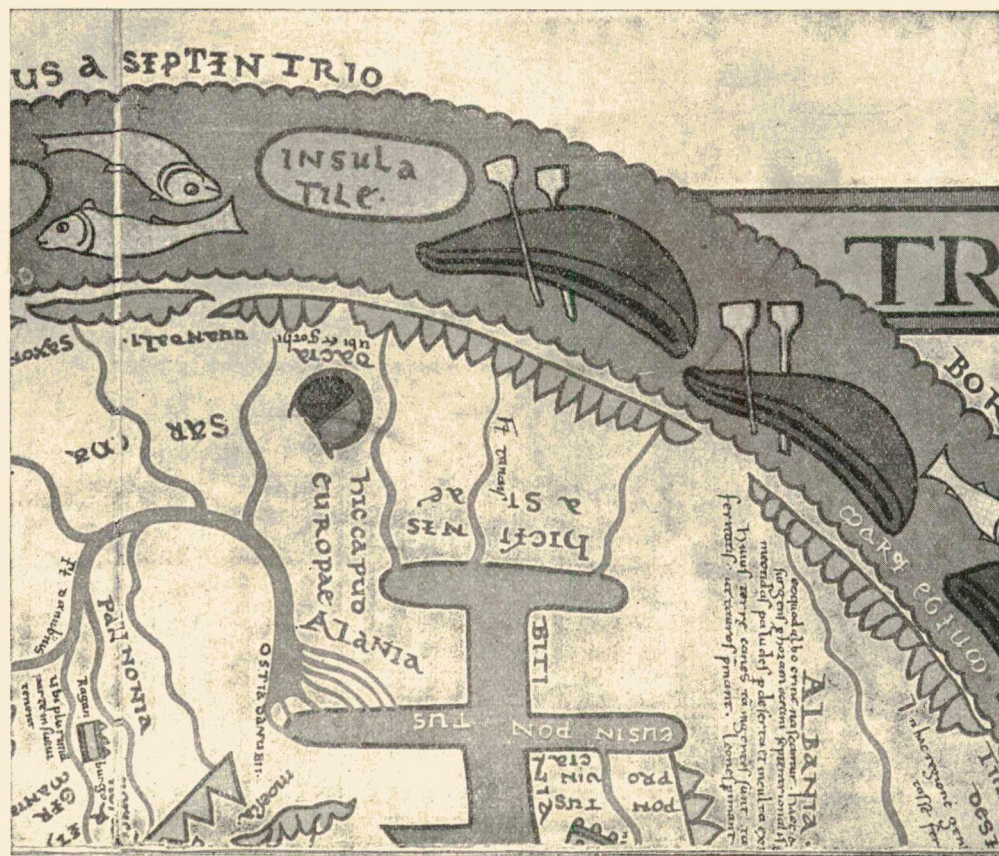
Voilà les textes qui furent compilés par tous les chroniqueurs et annalistes du moyen-âge relatant les origines troyennes du peuple français. La légende sicambrienne des *Gesta* fut combinée avec l'histoire de Francion racontée par le Pseudo-Frédégaire et ainsi le séjour de Pannonie

1. C'est un manuscrit de Bonn intitulé *Origo Francorum* publié par Heffter dans *Rhein. Mus. f. Jurisprud.* I, 162.

2. Edition chez Krusch, *Mon. Germ. Hist.* SS. rer. Merov. II, 45 ss. et Monod, *La compilation dite de Frédégaire*, Bibl. de l'Ec. des Hautes-Etudes, 1885, t. 63, 84 ss.

3. Halphen (*Rev. Hist.* LXXIX, 1902) le date de la fin du VII^e siècle à l'opposition de Krusch qui en met la composition au commencement du même siècle.

4. « Tercia ex eadem origine gentem Torcorum fuisse fama confirmat ». C. VI. Cf. mon étude dans *Körösí Csoma-Archivum* 1928 : *A törökök trójai eredete* [l'origine troyenne des Turcs], sous presse.



Détail de la mappemonde de S^t Bêat (après 777) [Miller, *Mappemundi* I].

figure chez presque tous les auteurs comme une étape importante de l'histoire des Français depuis l'exil de Troie.

Comment ces récits légendaires sont-ils nés ? Les critiques qui se sont occupés de la légende de l'origine troyenne des Francs ont élucidé suffisamment ces problèmes. Seul le problème du séjour de Pannonie a besoin d'une mise au point. Nous croyons en effet pouvoir expliquer la genèse de tous les détails de ce récit si important pour la conscience historique des Français et pour l'histoire légendaire de la Hongrie qui s'y est rattachée avec le temps ¹.

Tout d'abord il sera utile de prendre en main une carte de l'Europe, telle que le moyen-âge en fabriquait en déformant l'excellente carte de Ptolémée. Que l'on consulte par exemple la mappemonde du v^e siècle d'OROSE reconstruite par MILLER ou la mappemonde réellement existante du père BÉAT, à peine plus jeune que les *Gesta Regum Francorum* ² et l'on verra que la géographie fantastique des *Gesta* s'explique par les idées géographiques du moyen-âge. Les pays que le récit des *Gesta* fait traverser aux Francs-Troyens sont tous voisins. Les *Paludes Meotidis* qui se trouvent à la porte de l'Europe, sont situés en ligne droite opposée au Bosphore. On y trouve le *Tanaïs*, seul fleuve de la Scythie marqué sur les cartes et se jetant dans les *Paludes Meotidis*. À l'Est de ce fleuve habitent les Albanais d'Albanie jusqu'au Caucase, à l'Ouest les Alains d'Alanie. Ces deux peuples d'ailleurs sont souvent confondus par les auteurs du moyen-âge. *Alanie est voisine de Pannonie* sur la ligne du Danube et ainsi les Francs-Troyens établis dans Sicambria que le narrateur place aux confins de la Pannonie et où ils arrivent à travers les *Paludes Meotidis*, peuvent facilement venir au secours des Romains poursuivant les Alains qui fuient sur le Danube vers le Méotis.

Quant aux sources littéraires, le récit des *Gesta* semble la combinaison hardie d'un auteur qui a lu plusieurs

1. Wilmans (*Beitr. z. Gesch. d. ält. d. Lit.* Heft 2. Bonn 1886) considère ce récit comme un conte bleu inventé à plaisir par l'auteur des *Gesta Francorum*. Krusch ne reconnaît dans les *Gesta* que l'influence d'une seule source, la chronique de Grégoire de Tours. Il conteste même que la chronique du Pseudo-Frédégaire ait été connue à l'auteur. Il préfère rapporter ces récits fabuleux à des cantiques populaires. Il n'y a guère que Dippe qui se soit donné la peine (*Programm des Gymn. Mathias Claudius zu Wandsbek* XXIII, 1895-96) d'expliquer la formation de ce récit. Mais comme sa thèse nous semble insuffisante, nous allons essayer de refaire son travail d'analyse.

2. Toutes deux ont été publiées par Miller, *Mappaemundi*, VI, t. 3 et Stuttgart, 1898 et I. *Die Weltkarte des Beatus*, Stuttgart. 1895.

ouvrages historiques et qui a voulu en accorder les données diverses pour obtenir une histoire continue des Francs depuis l'exil de Troie.

1. Les noms de Priam et d'Anténor ainsi que le récit des événements de Troie ont été tirés d'un extrait quelconque de l'Enéide. L'histoire d'Enée est le modèle auquel se rapportent toutes ces légendes sur l'origine troyenne des Francs ¹.

2. Le nom de *Sicambria* se ramène incontestablement au nom d'une tribu franque, les *Sugambri* ² que les auteurs romains appellent aussi *Sycambri* et *Sicambri*. Ce peuple fut anéanti en 8 av. J.-Chr. par les légions de Drusus et les restes du peuple furent établis en Gaule. A partir du IV^e siècle ils disparaissent de la scène de l'histoire mondiale, mais leur nom survit dans le nom d'une légion : *cohors sicambrorum* d'une part, d'autre part il devient le synonyme poétique et archaïque du nom des Francs ³. Parmi les nombreux exemples nous ne citerons que GRÉGOIRE DE TOURS (Hist. Franc II, 31) qui rapporte que saint Rémy baptisa en 496 Clovis avec ces paroles : « Mitis depone colla *Sicamber* ; adora quod incendisti, incende quod adorasti ⁴. »

Or étant donnée la priorité chronologique des Sycambres l'auteur des *Gesta* imagina que le peuple franc dont l'origine troyenne était une croyance fermement établie, avait dû passer par une période pour ainsi dire *sicambrienne*. L'auteur supposa que les Francs portèrent jadis ce nom et il imagina la construction d'une capitale appelée *Sicambria* : *ob memoriale eorum*. C'est là une simple légende étymologique telle que les aimait cette époque. Qu'on se rappelle seulement les étymologies d'ISIDORE DE SÉVILLE, cette source inépuisable du moyen-âge ! Ainsi que Rome fut fondée par Romulus et les Romains, de même une *Sicambria* dut exister à l'époque où les Francs portaient encore le nom de *Sicambriens*, se disait l'auteur des *Gesta*.

3. Or pourquoi a-t-il placé les Francs troyens en Pannonie ? Les critiques de la légende ont déjà reconnu ici une influence de GRÉGOIRE DE TOURS qui dit ceci en parlant des

1. Cf. Zarncke, *Ueber die sog. Trojanersage der Franken*, Berichte üb. die Verh. d. Kön. sächs. Ges. d. Wissensch. zu Leipzig 1866, XVIII, 257.

2. Cf. Much, *Deutsche Stammeskunde*, 1900 et Bremer, *Ethnographie der germ. Stämme*, 1900, p. 150.

3. Cf. Müllenhof, *Zsch. f. d. Altertum*, XXIII, 35 (1879) et Théod. Birt, *Rhein, Mus. f. Phil.*, n. F., LI, 506 (1896).

4. Cf. K. L. Roth, Th. Birt et Müllenhof, ouvr. cit.

Francs : « Tradunt multi eosdem de Pannonia fuisse digressos et primum quidem littora Rheni amnis incoluisse » (II, 9). Grégoire pense peut-être ici à Justin qui raconte que les Gaulois (XXIV, 4) que le moyen-âge identifiait volontiers avec les Francs, ayant traversé les golfes illyriques (l'Adriatique) pénétrèrent en Pannonie, battirent les habitants de cette province et s'y établirent en faisant des randonnées chez tous leurs voisins qui frémirent à leur approche ¹.

4. Cependant la source principale de toute cette histoire a dû être SIDOINE APOLLINAIRE, cet auteur gaulois si bien connu au moyen-âge. Déjà DIPPE a cité un passage de ses lettres (Epist. 4, 1) qui peut être le point de départ de la légende savante :

« ... quae si quis deportaret philosophaturus aut *ad paludicolas Sygambros* aut *ad Caucasigenas Halanos* aut *ad equimulgas Gelonos*, *bestialium rigidarumque nationum corda cornea fibracque glaciales... emollirentur...* »

Cette phrase est en effet importante, car elle qualifie les Sycambres d'habitants de marais. Il est assez facile de croire que l'auteur des *Gesta* cherchait ces *paludes* non pas aux bouches du Rhin, auxquelles pensait Sidoine Apollinaire en écrivant ce passage, mais dans le Meotis qui était le marais par excellence du moyen-âge, considéré comme la porte orientale de l'Europe.

Mais un autre passage de SIDOINE APOLLINAIRE encore plus significatif a échappé jusqu'ici aux chercheurs. Il se trouve dans le poème *Ad Consentium* (C. XXIII, 244) où l'auteur exprime son regret que son ami n'ait pas embrassé la carrière militaire ; car alors, dit-il, le monde entier connaîtrait sa réputation et son caractère intègre :

.... Tu Tuncrum et Vachalim, Visurgin; Albin,
Francorum et penitissimas paludes
intrares venerantibus Sygambris
solis moribus inter arma tutus,
tu Macotida Caspiasque portas,
tu fluxis equitata Bactra Parthis
constans intrepidusque sic adires...

L'importance de ces vers saute aux yeux. L'auteur y a trouvé la mention des Francs et des Sygambres comme

1. Cf. Dippe, ouvr. cit. p. XIII ; Th. Birt considère Justin comme la source des *Gesta* (op. cit.).

synonymes, le caractère paludicole des Francs-Sycambres et le nom des Méotides cité dans la phrase suivante, ce qui a fait croire au naïf auteur que les « penitissimae paludes » des Francs-Sycambres ne sont autre chose que les Paludes Meotidis elles-mêmes. Dès lors il est naturel que l'auteur ait cherché les Francs dans le voisinage des Alains, peuple riverain du Meotis.

5. Mais comment Valentinien est-il transformé en vainqueur des Francs et des Alains ? Et d'où vient le nom d'*Arestarcus*, chef d'armée romain ? Je crois qu'au lieu de renvoyer à la tradition populaire comme on l'a fait, nous devons plutôt chercher une source où l'auteur a trouvé l'idée de son histoire. Dans toute l'histoire romaine on ne trouve qu'un homme portant ce nom. C'est JORDANÈS qui le mentionne, qui, comme l'on sait, est la source du moyen-âge pour tout ce qui concerne les barbares. Nous lisons dans le *Romana* : « nam Bosforianis Colchisque *Aristarchum* regem Pompeius praeposuit Albanosque insequens Orodem regem eorum tertio superavit ad postremum rogatus pacem concessit ¹ ».

Jordanès, le grand compilateur, a puisé ces données dans le *Bréviaire* d'EUTROPE où l'on trouve presque textuellement son passage : « Pompeius mox etiam Albanis bellum intulit et eorum regem Orodem ter vicit, postremo per epistulas ac munera rogatus veniam ei ac pacem dedit. Aristarchum Colchis regem imposuit ². » Chez Eutrope nous ne trouvons aucun rapport entre Aristarchus et les luttes de Pompée contre les *Albani*. Mais dans la transcription de Jordanès l'auteur des *Gesta* a pu fort bien interpréter la phrase en ce sens qu'Aristarque était le chef d'armée qui triompha avec Pompée sur les Albanais. D'autre part nous savons que le moyen-âge confondit fort souvent les Albanais avec les Alains, tout comme Sidoine Apollinaire le fait dans les passages que nous venons de citer. C'est ainsi qu'Aristarchus devint le chef d'armée des Romains qui dirige les troupes destinées à battre les Francs rebelles.

6. Nous comprenons le rôle des Alains si nous nous reportons à une étymologie d'ISIDORE DE SÉVILLE (IX, 2, 94) : « *Lanus fluvius fertur ultra Danubium, quo Alani dicti sunt, sicut et populi inhabitantes iuxta Lemannum fluvium Alemanni vocantur* ». Ce texte permet de comprendre le fait

1. MGS, auct. antiquiss. V, 30, 28.

2. MGS, auct. antiquiss. II, c. VI, XIII.

singulier que l'auteur des *Gesta* identifie les Alains et les Saxons dans son imagination et transporte dans son récit des anecdotes qu'il a trouvées dans Grégoire de Tours à propos des guerres entre les Saxons, les Francs et les Romains. Les Saxons habitaient en effet à cette époque la région du Lahn en Westphalie et ainsi la définition d'Isidore imposait cette identification. Or voici ce qu'on trouve chez Grégoire de Tours sur les Francs et les Saxons (II, 19) : « *His ita gestis, inter Saxones atque Romanos bellum gestum est ; sed Saxonis terga vertentes, multos de suis, Romanis insequentibus, gladio reliquerunt : insolae eorum cum multo populo interempto a Francis captae atque subversi sunt.* » Si nous mettons ici partout les Alains à la place des Saxons, nous obtenons le récit des *Gesta*. Une guerre éclate entre les Romains et les Saxons, les Saxons sont défaites, mais leurs îles sont occupées par les Francs qui tuent un grand nombre de Saxons¹. Ailleurs (IV, 14) nous lisons que les Saxons qui étaient tributaires des Francs refusent de s'acquitter de leur impôt ; de là une guerre atroce qui se termine, il est vrai, par la défaite des Francs qui sont obligés de demander la paix.

Cependant il y a aussi d'autres raisons qui expliquent que les Alains paludicoles ont été confondus avec les Saxons. Isidore de Séville est, comme on le sait, la source de l'explication étymologique du nom des Francs que l'on trouve dans les *Gesta* (IX, 2, 101) : « *Alii eos a feritate morum nuncupatos existimant. Sunt enim illi mores inconditi, naturalis ferocitas animorum.* » Juste avant ce passage fort important pour l'histoire de la légende on lit la description de la population saxonne (cap. 100) : « *Saxonum gens in Oceani litoribus et paludibus inviis sita, virtute atque agilitate habilis. Unde est appellata, quod sit durum et validissimum gens hominum, et praestans ceteris piraticis.* »

Ces Saxons habitant près de l'Océan des marécages inaccessibles ont été identifiés par l'auteur de la *Gesta* avec les Alains-Albanais dont il savait qu'ils habitent entre l'Océan et les Paludes Meotidis, dans des marécages inaccessibles. Il prétendait sans doute corriger sa source en transportant certaines parties de l'histoire des Saxons aux confins de l'Europe.

1. Ainsi nous n'avons pas besoin de considérer avec DIPPE (ouvr. cit.) le récit des *Gesta* comme un écho de l'invasion alaine en Gaule racontée par Grégoire de Tours (II, 9).

Ajoutons enfin que Jordanès mentionne à propos de Valentinien I^{er} qu'il préparait une guerre de vengeance contre les Saxons (*Romana*, 309). Mais dans la chronique de Saint Jérôme, continuateur d'Eusèbe, si renommée au moyen-âge, il a pu lire dans les années du règne de Valentinien I^{er} : « Saxones caesi Deusone in Francorum regione »¹. Ainsi l'auteur des *Gesta* a rapporté à Valentinien les faits qu'il a trouvés chez Jordanès. Et fort naturellement Valentinien II, le piteux empereur entouré de ses satellites francs a été identifié par lui avec la puissante figure de Valentinien I^{er}.²

Si singulière que nous paraisse cette explication, les faits montrent que l'auteur des *Gesta*, soit déformation consciente de l'histoire, soit ignorance, a appliqué une partie de l'histoire des Saxons aux Alains dont il savait si peu de chose en dehors de leur nom, à moins qu'il n'ait lu comme Dippe le prétend, la description de ce peuple et de leur région chez Ammien Marcellin (XXXI, 2). Si en effet l'auteur a lu Ammien Marcellin, il s'est souvenu de cet auteur dans cette partie de son récit où il parle du *primarius* et des exacteurs romains tués à l'improviste par les Francs. Il y a chez Ammien Marcellin quelque chose de semblable car on y lit que Valentinien part d'une colère immense contre les Quades qui ont surpris et massacré les magistrats romains de Pannonie, et décide de porter la guerre dans leur pays (XXIX, -6).

Il est intéressant de constater que bien plus tard, au XIV^e siècle un auteur, RAOUL DE PRESLES, le célèbre conseiller de Charles V dit expressément que les *Alains du Méotis sont venus de Saxonie* : « Or aduint que ou temps de Valentinien empereur unes gens que on appelloit les allains qui estoient venus de saxonie se rebellerent contre les Romains lesquelz estoient diz allains dun fleuve qui se appelle lanus. Aussi comme les allemans sont diz dun aultre fleuve qui est apellee lemannus »³.

1. Migne, *Patr. lat.* XXVII, 505.

2. Il est à remarquer que la Chronique du Pseudo-Frédégaire que l'auteur des *Gesta* n'a pas connue, — c'est du moins ce que prétend la critique philologique, — attribuée à Pompée la défaite des Francs et de tous les Germains. Krusch (*N. Arch.* VII, 474) a démontré comment les lauriers de Jules César ont été transférés à son rival dans les sources du moyen-âge.

3. *Excerpta de scriptis a Rodolpho de Praelles super civitate Dei*. Paris, Bibl. Nat., f. lat. 14663. Lemannus désigne, comme l'on sait, le Rhin.

Raoul de Presles a donc refait la pensée de l'auteur des *Gesta Regum Francorum* : mais il dit en termes exprès ce que celui-ci a laissé sous-entendre. Les Alains sont venus de Saxe : de la région du Lahn. Ou Rodolphe de Presles aurait-il connu une variante plus complète des *Gesta* ?

Dès lors nous connaissons les sources de tous les détails de l'histoire sicambrienne. Il ne sera pas sans intérêt de mettre en regard le texte des *Gesta* avec ses sources ; on ne manquera pas d'être frappé de certaines ressemblances de style :

Gesta Francorum c. 2

Eo itidem tempore gens Alannorum prava ac pessima rebel-
laverunt contra Valentinianum
imperatorem Romanorum ac
gentium. Tunc ille exercitum
movit hostem magnam de
Roma, contra eos perrexerunt,
pugnam ivit superavitque eos
atque devicit. Illi atque caesi
super Danubium fugerunt et
intraverunt in Macotidas palu-
des... Tunc... Troiani fecerunt
insidias... eieceruntque inde
Alanos percusseruntque eos
ore gladii. Tunc appellavit eos
Valentinianus imperator Fran-
cos Attica lingua, hoc est feros a
duritia vel audacia cordis eorum.

(c. 4) : Audiens haec impe-
rator... praecepit hostem com-
movere Romanorum et aliarum
gentium cum Arestarco prin-
cipem militiae, deirexeruntque
aciem contra Francos.

Isid. Etym. IX, 2, 100

(Saxonum gens)... durum et validis-
simum gens hominum et praestans
caeteris piraticis.

Jordanes, Romana 309

Valentinianus... contra Saxones Bur-
gutionesque... movit procinctum...

ibid. 234

Pompeius... Albanosque insequens
Orodem regem tertio superavit...

Hier. — Eusebii Chr. ad 377

Valentinianus regnavit... Saxones
caesi Deusone in Francorum regione.

Greg. Tur. II, 19 :

... Inter Saxones atque Romanos
bellum gestum est ; sed Saxonis
terga vertentes, multos de suis...
gladio reliquerunt ; insolae eorum cum
multo populo interempto a Francis
captæ atque subversi sunt.

Isid. Etym. IX, 2, 100

Saxonum gens in Oceani litoribus et
paludis inviis sita...

ibid. 2, 101

Alli eos a feritate morum nuncupatos
existimant...

Jordanes, Romana 234

... nam Bosforianis Colchisque
Aristarchum regem Pompeius præpo-
suit Albanosque etc..

Ainsise fondent réalité et fiction dans le récit des *Gesta*. Ce ne sont pas là des légendes populaires comme plusieurs critiques allemands l'ont supposé, c'est une œuvre née dans l'imagination féconde d'un moine français. Comme il lui fallait remplir l'histoire des Francs à partir de l'exil de Troie jusqu'à l'établissement en Germanie, il prenait son bien où

il le trouvait et échafauda avec une hardiesse qui n'a rien d'étonnant chez un auteur de *Gesta* son histoire qui ne manque d'ailleurs pas d'une certaine allure et même d'un agréable rythme poétique ¹.

II

Le récit légendaire des *Gesta Regum Francorum*, le plus souvent combiné avec les chapitres correspondants des récits du Pseudo-Frédégaire, devient au cours du moyen-âge un de ces lieux communs qui ont une autorité incontestée. Ce serait un travail assez stérile que d'énumérer tous les textes où l'on rencontre l'histoire de l'origine troyenne des Francs ; nous nous bornons à nommer simplement les auteurs qui racontent aussi l'histoire du séjour de Pannonie et de Sicambria : ce sont au ix^e siècle le *Chronicon Universale* (MGSS, XIII, 5,43), la *Chronique de Moissac* (MGSS I,282), la *Vie de S^t Genoulfe* (MGSS XV, p. 11, 1205), aux x^e et xi^e siècles : le célèbre Aimoin, le moine Roricon, et dans les siècles suivants : Sigebert de Gembloux, l'*Historia Welforum Weingartensis* (MGSS XXI, 457), les extraits attribués à Hugues de Saint-Victor, l'Anglais GERVAIS DE TILBURY (MGSS XXVII, 374) etc. Au xii^e siècle GODEFROY DE VITERBE en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages et de plus il place déjà Sicambria tantôt en Pannonie-Hongrie (XXII,61), tantôt dans la *Hungaria vetus*, (ibid. 104) l'ancienne patrie des Hongrois, ce qui correspond en effet à la situation géographique des Méotides. Parmi les écrivains du moyen-âge Godefroy fut le seul qui eût essayé d'accorder dans cette dernière variante la légende avec l'histoire, mais il dut laisser tomber la Pannonie pour sauver les Méotides.

L'on doit une attention toute particulière aux divers récits que nous présentent les chroniques écrites à Saint-Denis. Un des plus anciens, celui qui est connu sous la dénomination de *Historia regum Francorum Monasterii S. Donysii* ou d'*Abbreuiatio gestorum regum Francorum* ² raconte notre histoire avec les détails conventionnels :

« Anthenor et alii profugi ab excidio Troie, Asia pervagata, Frigeque rege facto et cum suis inter Macedones remanente. trans-

1. Cf. Dippe, *ouvr. cit.*, qui y a reconnu une préoccupation de style rhétorique tout à fait intéressante.

2. MGSS IX, 395.

actis Meothidis Paludibus, in finibus Pannoniæ ædificare civitatem nomine Sicambriam, et constituerunt post mortem Anthonoris duos, Torgotum et Francionem, a quo Franci, ut quibusdam placet, sunt appellati. »

C'est le mélange connu des Gesta et du Pseudo-Frédégaire avec cette différence que l'épisode de Valentinien y manque totalement ¹.

Les chroniques de langue française qui paraissent au commencement du XIII^e siècle débutent pour la plupart par l'histoire troyenne des Francs avec l'épisode de Sicambria.

Le n° 14663 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale est surtout riche en ces récits, extraits de chronique de langue française du XIII^e siècle dont chacun connaît l'histoire sicambrienne. Le morceau qui porte le titre *Comment Valentinien empereur fist regner avecques luy gracieux* nous révèle les détails suivants :

Et en celui temps regnoit sur les francoys priam qui fu le premier Roy qui regna sur eulx puis que ilz eurent laissé sicambre et sen furent venus en france. Valentinien pour ce que ilz seurmonterent une maniere de gent que on appelloit alains qui faisoient moult grant ennuy a l'empire, il les appella francoys qui vault autant en grec comme gent de grand courage. Et les autres dirent que ilz sont appelez francoys d'un prince que ilz orent qui fu appelle francio.

La cronique de france et division du monde in exordio rerum attribuée à Hugues de Saint-Victor parle longuement de Turcus :

Turcus vint en saxe (au lieu de : Scythie) et demora et habita et pour ce sont ilz encore diz turz de turcus et francio sen vint en hongrie ou il edifia la cite de sicambre de coste les palus ou mares meotides... et fu ou temps de david ².

La Chronique de Béthune qui est aussi du commencement du XIII^e siècle (Nouv. acq. fr. 6295) commence aussi par cette histoire ³ :

1. Voilà pourquoi je ne comprends pas qu'on cherche dans ce récit (Reiffenberg, *Introd. à Philippe Mousket et J. Lair*, Bibl. Ec. Chartes XXXV, 571) la source de Philippe Mousket pour l'histoire des Francs-Troyens ; Philippe Mousket s'étend longuement sur cet épisode.

2. Ce morceau me paraît la traduction de Guillelmus Armoricus (Bouquet XVII, 63).

3. Ce récit me paraît identique à celui dont P. Meyer a parlé dans les *Notices et Extraits* XXXII, 2, 57 : mais des divergences manifestes m'empêchent de croire avec lui que ce soit une paraphrase de l'*Abbreviatio*.

Il (Antenor) sen vint a pannone od gent que de son lignage que de lignage priamus qui avoit este Rois des troiens aincois que la cite fu destruite et la fist vne cite que il apela Sicambria. Toute sa vie maintint cele cite et apres son tans le maintindrent cil qui del troiens issirent. Grant piece puis la mort antenor que Rome auoit ia dure grant piece que valentiniens empereres des romains por-siwi les galois vers qui il avoit guerre. tant que il les embati en une terre forte de palus et de mares. La ne sosa metre li empereres por les palus et por les destrois. Et vient par conseil de sa gent as troiens a sicambre et requist lor aie encontre les galois et lor promist quil les quiteroit X ans del treu que il devoient as Romains...

Les Galois sont venus remplacer ici les Alains.

La *Chronique Saintongeaise* du ^{xiii}^e siècle qui rapporte tant d'histoires légendaires connaît aussi notre fable ¹ :

Donc priamus et antenor furent prince e firent citez delez les meautiues paluz e apelerent en memoire dius sicambriam. Equi furent mainz anz e crurent en granz genz. En ceu tens estet enpereire de Roma valentiniens Quant la genz deus alain rebella contre lempereor il aïosta granz genz dauz romanx e combatent sei encontre eus. e uenquit lei. Il senfuirent de denz les meautiues paluz. Li empereires dist qui poirent giter celes cruauz genz de laenz, a li octreiet son treu X. anz.

Et la naïve *Chronique Saintongeaise* paraît connaître directement le récit des *Gesta*, car elle rapporte fidèlement même des détails qui manquent généralement chez les autres chroniqueurs.

GUILLAUME DE NANGIS, moine de Saint-Denis qui a composé sa chronique vers la deuxième moitié du ^{xiii}^e siècle raconte l'histoire traditionnelle en la plaçant comme les extraits de H. de Saint-Victor en *Hongrie* :

Une autre partie des genz de ladite cité de troiens cestassavoir ^{xiii}^e se partirent de Eneas avecques antenor un autre grant baron et menerent en leur compaignie aucuns des nepueuz le Roy priant qui estoit Roy de troyes quant elle fu destruite. Ceste gent alerent tant par mer quilz arriverent vers les derraines parties de *hongrie* assez pres des parties de meede. Illecques se arresterent et fondèrent une cite quilz appellerent Sicambre et pour celle cite furent appelez Sicambriens daucunes gens.

1. Elle a été éditée par F. W. Bourdillon, *Tote l'histoire de France*, Londres 1897. Le ms. : f. fr. 5714. Je corrige un peu le texte de Bourdillon qui ne me semble pas très soigné.

C'est une de ces chroniques de Saint-Denis qui fut la source du récit de Philippe de Mousket dans sa *Chronique Rimée*¹ :

Par cest afaire di-jou bien
 Qu'en cet isle sommes Troïen,
 Car une pars de cele gent,
 XII milier tant seulement,
 Par mer al vent, sans essonne,
 S'en alèrent droit en Pannone,
 Pannone si est or Hungrie :
 Là ariva cele maisnie.
 Anthenor qui moult fut cortois
 Fu lor mestre, si comme rois.
 Une cité là si fondèrent,
 Sikambre par non l'appielèrent ;
 Tuit s'entraimoient comme trère.
 A cel temps étoit emperère
 Valentiniens premerains ;
 Si avoit guerre as Alains ;
 Mais il orent si forte tière
 C'on ne pooit vaincre par guerre
 Dont manda Valentiniens
 As Kambre les Troïens
 Se par force faire peüssent,
 Que çaus d'Alenie venquissent,
 Quittes les feroit à son tans
 Del tréu de Roume X. ans.

La suite du récit se passe comme dans les *Gesta Francorum* : les Sicambriens remportent une victoire sur les Alains, puis refusant de payer l'impôt, sont battus et chassés par l'empereur.

Les *Grandes Chroniques de France* de la fin du ^{xiii}^e siècle racontent d'après la compilation d'Aimoin l'origine légendaire des Francs en ces termes² : « Francio demora sur le devant dit flueve [Dinoe] après ce que ses cousins se fu de lui partiz [Turcus, qui devint l'ancêtre des Turcs] ; là fondèrent une cité que il apelerent Sicambre, longuement furent apelé Sicambrien pour le non de cele cité ; tributaire estoient aus Romains.. » Puis vient l'épisode connu de Valentinien et des Alains.

1. Éd. Beiffenberg, à partir du vers 162.

2. Éd. Soc. de l'Histoire de France, 1920, t. I^{er} cf. Intr. p. XXV.

Cette légende savante se tient fort bien même à l'époque de la Renaissance. Jean LEMAIRE DE BELGES s'en occupe longuement dans ses *Illustrations de Gaules et Singularitez de Troye* (1512). On sait que cette vaste compilation raconte l'histoire des Français à partir de la guerre de Troie ; l'histoire des Francs de Pannonie y figure donc avec les plus amples détails. Il utilise les variantes du moyen-âge, GODEFROY DE VITERBE, mais surtout SIGEBERT DE GEMBLOUX. A ces chroniqueurs il ajoute ce qu'il a trouvé dans un roman intitulé *Chronique de Tournai ou histoire de Bustalus* ¹.

Selon Jean Lemaire de Belges Sicambria fut dénommée d'après la tante de Francus qui portait ce nom, et qui était la sœur de Priam ².

Après la mort de Francus régna même un roi nommé *Sicamber*, dont le nom fut adopté par son peuple. Plus tard une partie de la population quitte sa patrie de Pannonie et fonde en Hollande une autre Sicambria. Ainsi on eut deux Sicambria, une supérieure et une inférieure : « Les hauts Sicambriens estoient comme dessus est dit, en Pannonie, quon dit maintenant Hongrie » (II, 304).

Puis ayant donné la description géographique de la Pannonie il passe à l'histoire d'Attila. Il est obligé de s'occuper du grand barbare, car le nom de la ville de Sicambria l'y renvoie. En effet, nous pouvons établir qu'il est le premier auteur français qui ait utilisé pour son histoire la chronique hongroise où l'histoire d'Attila est attachée au nom de la ville de Sicambria ³.

Attila ayant occupé Sicambria, ville de Pannonie, y tua son frère *Buda*, car celui-ci avait fait nommer cette ville d'après son nom *Budavára*, faisant fi de son puissant frère qui avait ordonné que la ville de Sicambria porterait désormais son nom : *civitas Attilæ*. Et la geste hongroise ajoute

1. Cf. Philippe de Mousket, éd. Reiffenberg, p. CCXLV. et Sackur, introd. à l'édition des *Annales Hanoniae* de Jacques de Guyse, p. 52, n. M. 8081. M. Ph.-A. BECKER parle de cette source que personne n'a vue encore, lui pas plus que les autres (*Jean Lemaire*, Strassb. 1893, p. 232). Tout ce que nous savons de ce roman, se réduit à des données bibliographiques. Cf. Marquis de Chastelar, *Mémoires de l'Académie Impériale et Royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles* 1788, t. V. (Histoire, 2^e partie, t. I^{er}), p. 213, n° 22, et Barrois, *Bibliographie protypographique*, n° 1240 et n° 2234. Voir Sackur, dans Pertz *MGSS* XXX, 52 et Reiffenberg, intr. à Philippe Mousket, CCXLV.

2. Éd. Stecher, II, 300.

3. Ph.-A. Becker prétend (*Jean Lemaire*, p. 233) que la source de J. Lemaire fut l'énigmatique Juvencius Caelius Calanus qui fit un *Attila*. Cependant les détails du récit de J. Lemaire ne se trouvent nulle part dans cette œuvre, par contre ils correspondent très précisément à ceux de la chronique hongroise.

que les Hongrois ne se souciaient point de l'interdiction d'Attila même après l'assassinat de son frère, mais que les Allemands craignant la défense l'appellent encore aujourd'hui *Echulburg*, c'est-à-dire ville d'Attila. « Et veda la raison pourquoy on nomme la cité de Sicambre, Bude en Hongrie, — dit Jean Lemaire ¹, — en laquelle est le siege Royal, et un trèsfort avantmur pour la Chrestienté contre les Turcz ». D'ailleurs, selon lui, Attila est de la même race turque dont les origines remontent aux Troyens de Turcus, fils de Troilus qui, selon le Pseudo-Frédégaire, se sépara de la troupe de Francus pendant les migrations sur le Danube. Et Jean Lemaire se plonge à ce propos dans des réflexions curieuses : « Et encore voit-on, — dit-il — que les Hongres ayment et frequentent les Turquois, et sont forts et hardiz comme Turcz, mais ils sont leurs trop fiers ennemis à cause de la foy Chrestienne. Et bien ont monsté les exemples de la fresche memoire de noz peres. » Ainsi donc, les Huns, et les Hongrois que le moyen-âge considère comme identiques ², et même les Turcs sont les frères de race des Français et les Hongrois ont encore ceci de commun avec les illustres parents de l'Occident qu'ils ont embrassé le christianisme et se sont faits les champions de la foi contre leurs frères de race plus rapprochés, les Turcs.

Et en cette occasion Jean Lemaire ne peut manquer de faire l'éloge de la Hongrie qui a tant perdu de sang pour la cause chrétienne. Il mentionne le roi Albert qui fut frappé de la mort pendant qu'il marchait en tête de ses troupes contre les Turcs ; Uladislas I^{er} qui perdit sa vie à la bataille de Varna : « trop piteuse journée pour la Chrestienté ». Ensuite il fait l'éloge enthousiaste du roi Mathias Corvin ³.

« Et de nostre temps, le Roy Mathias, Prince de merueilleuse prouesse et affection à la deffense de nostre foy, tout le temps de son regne ha esté heureux et bien fortuné, par plusieurs victoires memorables contre les Turcs. A laquelle besongne tressalutaire, il s'est monsté plus affectionné par effect, que nul autre Prince de son temps, ne desplaie aux autres. Par quoy il ha merité quil soit de luy memoire eternelle en toute histoire et chronique. » Ainsi Jean Lemaire

1. Ed. cit. II, 312.

2. La critique historique hongroise toute récente (MM. HÓMAN, NÉMETH, GOMBÓCZ) a réhabilité dans une forme différente, il est vrai, cette vieille théorie si décriée pendant l'époque de l'hypercriticisme.

3. Ed. cit. II, 313.

éternisa la mémoire de Mathias CORVIN dans son livre si vite oublié. Mais pour nous c'est un aveu précieux, car il montre que les petites gens, attachés à leur civilisation chrétienne et européenne, voyaient dès cette époque comme plus tard LORET sous Louis XIV, les défenseurs de la chrétienté dans la nation hongroise.

Et Jean Lemaire continue : puisse la bonne entente se rétablir entre les Princes chrétiens et les unir dans la lutte contre le croissant : « Or pleust à Dieu, que tous noz tres-hauts Princes de Chrestienté fussent ensemble si bons amys, que iamais il ny eust que redire ne que radoubier en leurs quereles mutuelles et controuerses reciproques ains lassent vnanimement ayder aux Hongre, aux Bohemes et aux Polagues, qui sont sur les frontieres des Tartres et des Turcs. Alors ce seroit vn beau passetemps, à la tresnoble et tresillustre nation Françoisse et Britannique, procreez du vray sang legitime de Troye, daller voir en passant par le pais de Hongrie, Esclauonie et Albanie, les sieges de leurs premiers Princes et parens... » (II, 314).

Les notions sont encore du moyen-âge, mais l'esprit est nouveau ; le plaisir de revoir son ancienne patrie est un sentiment tout à fait moderne. Aussi la légende ne s'était-elle jamais présentée jusque là avec une si forte conscience nationale comme chez ce précurseur de la Renaissance, dont l'érudition confuse est animée par un bel élan pathétique et individuel.

Ainsi les Hongrois ne purent éviter d'entrer dans cette pâte commune qu'était la légende de l'origine troyenne : après les Français, les Allemands, les Italiens, les Vénitiens, les Anglais, les Danois, les Belges et les Turcs ce fut leur tour d'être mêlés dans ce chaos pédantesque de l'érudition médiévale. D'autre part il est assez piquant de voir figurer les Hongrois comme frères bâtards des Français, descendants légitimes du sang de Troie !

La légende troyenne des Francs trouva son poète épique en la personne du grand poète français, Pierre DE RONSARD. Ainsi qu'Homère chanta le siège de Troie, que Virgile mit dans un beau poème l'établissement des Troyens dans le Latium, Ronsard crut devenir le grand poète national de son pays en chantant dans un poème de grande envergure la légende nationale des Français. Il fut sans doute attiré par la croyance à l'origine troyenne qui le rattacha même, sous le rapport du sujet, à ses puissants prédécesseurs. Selon son

propre aveu Ronsard se soucia peu de la vérité de la légende troyenne qui rencontra déjà sans doute du scepticisme à cette époque de critique humaniste : « Or imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé et appuyé sur nos vieilles Annales, j'ay basti ma Franciade, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes : si Francus est venu en France ou non : car il y pouvoit venir, me servant du possible et non de la vérité. »

On sait que Jean Lemaire fut la source principale de Ronsard dans la composition de sa *Franciade*. Voilà pourquoi dans la prophétie où Hyante prédit le sort de Francus, il lui trace l'itinéraire que nous connaissons déjà depuis les *Gesta Regum Francorum* (*Franciade*, livre IV) :

Toy parvenu vers la froide partie
Où la Hongrie est jointe à la Scythie,
Tu bastiras pres le bord Istrien
Sejour des tiens, le mur Sicambrien,
Que tes enfans par long succez de race
Tiendront apres pour leur royalle place.

Et la préface de 1572 nous dit ce qui aurait dû suivre dans le poème si le poète n'avait été découragé de l'insuccès de son ouvrage : « Francion, fils d'Hector, suivy d'une compagnie de Troyens apres le sac de Troye, aborda aux palus Meotides, et de là plus avant en Hongrie... » C'est la légende traditionnelle. Certes, Ronsard aurait eu beau suer sur son thème, il n'aurait jamais pu embellir cette histoire née dans l'imagination anachronistique et aride de l'historiographie médiévale. Néanmoins les Hongrois peuvent contempler avec une certaine mélancolie ce monument mutilé qu'est la *Franciade*, car ils y ont perdu peut-être une déclaration de sympathie de la part du grand poète qui prétendait lui-même tirer ses origines d'une région voisine de la Hongrie.

Ce que Ronsard-Icare avait tenté en vain, fut réalisé, — mais comment ? — par un épigone : Pierre DELAUDUN D'AIGUALIERS dans son poème appelé également *Franciade* (1603). Dans ses notes explicatives il écrit des dissertations pédantesques où la légende troyenne est expliquée avec force renvois savants ; la légende primitive se noie dans les détails d'une érudition confuse. Ici les Troyens pénètrent à travers l'Italie dans le Noricum et en Pannonie « que nous appelons main-

tenant Hongrie » où ils rencontrent les Sicambres du Rhin !

En somme cette légende sicambrienne et le séjour de Hongrie faisaient partie de la conscience historique nationale des Français pendant tout le moyen-âge et même à l'époque de la Renaissance. La Hongrie fut considérée comme une ancienne patrie des Français. Cette patrie avait une capitale : *Sicambria*. L'idée d'en chercher les vestiges en Hongrie s'imposait et fit naître dans ce pays aussi une longue tradition d'origine évidemment française.

III

La première mention de *Sicambria* dans les sources hongroises se trouve déjà chez SIMON DE KÉZA, auteur des *Gesta Hungarorum* composés dans la seconde moitié du xiii^e siècle¹. Nous lisons chez lui le nom de *Sicambria*, d'abord à propos de l'occupation de Pannonie par les Huns. Les Huns passent le Danube, dit-il, sous *Sicambria*. Puis la ville figure comme le siège d'Attila, où le roi des Huns vient se reposer après ses guerres. C'est là qu'il lui arrive de tuer son frère Buda par jalousie :

« Ab Isnaco autem curia celebrata egrediens Sicambriam introivit, ubi Budam fratrem suum manibus propriis interfecit, prohibici faciens corpus eius in Danubium... Fecerat enim Sicambriam suo nomine appellari. Et quamvis Hunis et ceteris suis gentibus interdictum rex Ethela posuisset, ut urbs Ethele vocaretur, Teutouici interdictum formidantes, eam Echulburg (var. Ecilburg) vocaverunt. Huni vero, curam parvam illud reputantes interdictum, usque hodie eandem vocant Oubudam, sicut prius ».

Evidemment le nom de la ville de *Sicambria* figure ici comme celui d'une ville connue, car l'auteur ne trouve pas nécessaire de nous l'expliquer ; en même temps, chose nouvelle, ce nom se trouve localisé sur la ville de Bude. Quand et dans quelles circonstances cette localisation eut-elle lieu ? On ne peut répondre à cette question que par des conjectures qui sont, il est vrai, assez plausibles.

1. Parmi ses nombreuses éditions j'ai utilisé celles de Podhraczký (1839) et de M. Florianus, *Fontes domestici*, t. I. Sur l'histoire hongroise de *Sicambria* Fr. PÉTERY (*A helynevek és a történelem* : Les noms de lieu et l'histoire, Akad. Érték. Tört. VIII) a recueilli des matériaux intéressants, mais ayant besoin d'être complétés.

Toute cette histoire d'Attila et de Buda est, on l'a démontré, une légende étymologique dont le fond historique est, comme l'on sait, l'assassinat réel du frère d'Attila par le roi des Huns. Mais chez Jordanès et les autres auteurs, le frère d'Attila s'appelle *Bleda*, non *Buda* ; le remanieur hongrois a donc transformé le nom d'Attila pour s'expliquer la naissance du nom de la ville de Buda. D'autre part il est certain que les Allemands de Bude appelaient d'assez bonne heure « Ecilburg », les ruines romaines de Bude. Ce fait est attesté déjà par le plus ancien historien hongrois, le NOTAIRE ANONYME du roi BÉLA II qui composa son ouvrage après 1141. Déjà pour le Notaire Anonyme les ruines d'Aquincum sont les restes de l'ancien siège du roi des Huns. Mais il ne parle nulle part de Sicambria. La localisation de Sicambria aux ruines d'Aquincum doit donc être postérieure au Notaire Anonyme, car il n'est pas vraisemblable que cet auteur dont la culture présente des traits français jusque dans son orthographe, ait manqué de noter cette légende et ce nom si connus dans l'historiographie française de son époque¹. Ainsi le nom de Sicambria fut donné à ces ruines sans doute dans la seconde moitié du XII^e siècle ou dans la première moitié du XIII^e. Or cette période correspond à l'apogée du prestige de la civilisation française en Hongrie au moyen-âge ; non seulement les étudiants hongrois affluent aux écoles de Paris, mais les ordres religieux français s'établissent en masse en territoire hongrois. Ce n'est peut-être pas téméraire de supposer que c'est à un des moines français que nous devons la localisation de Sicambria ; cette identification est évidemment d'origine savante et présuppose la connaissance de la légende sicambrienne des Francs qui place cette capitale des Francs sur les *confins* de la Pannonie.

Or les ruines d'Aquincum dont le nom était tombé dans un oubli complet, sont situées aux confins de la Pannonie : l'identification s'imposait.

Dès lors, le chroniqueur Kézai ne fit qu'utiliser une tradition qui semble déjà solidement enracinée à son époque.

La *Chronique Enluminée de Vienne* qui est un remaniement des *Gesta Hungarorum* fait par un certain MARC DE KÁLT à l'usage de LOUIS D'ANJOU (vers 1346), connaît dans le détail les migrations des Francs (Cap. 1), mais chose curieuse, il

1. Sur le Notaire Anonyme, cf. *Revue Ét. Hongr.*, 1925, (I, III), p. 295.

les raconte à peu près comme JEAN DE PARIS, chez qui, comme l'on sait, on trouve aussi l'étymologie du nom de Paris, ramené au nom du berger Pâris :

« Filii Japhet : Gomer, a quo nominati sunt Galathe et postea Gallici, qui sunt Francigene a quodam Francione dicti, filio Paradis, filio Priamidis primi regis Troie, qui venientes de Troia post eius excidium in Pannoniam, que olim tempore Alexandri magni superior Grecia nuncupabatur. sub monte Sicaan circa fluvium Hystri, qui alamanice Dun nominatur, civitatem fortissimam construxerunt, et ei nomen Siccambriam a monte Syccan imposuerunt, et ibidem quadringentis annis ante incarnationem Christi permanserunt, et tandem orientales timentes nationes, se ad partes occidentales transtulerunt, et regionem circa fluvium Sakana occupaverunt, cui nomen Franciam a Francione duce eorum dictam indiderunt, et civitatem Paris, nomine patris eiusdem Francionis appellarunt ».

Jusqu'à présent on a cité comme la plus ancienne mention de cette histoire de la fondation de Paris et de sa dénomination d'après le berger Pâris, le texte de JEAN DE PARIS ¹ qui vécut au début du XIV^e siècle et composa vers 1322 son *Memoriale historiarum* ². Et cependant Jean de Paris lui-même renvoie à *quadam historia* où il aurait puisé son récit. Cette source ne peut être à mon sens que GUILLERMUS ARMORICUS (mort en 1225), dans son *De Gestis Philippi Augusti* ³. Chez celui-ci nous lisons que Priam avait deux fils : Hector et Troilus, celui-là a pour fils Francion, celui-ci Turcus. Après la chute de Troie, le peuple troyen se divise en deux nations, l'un fait roi Francion, et tire de là son nom de Francs, l'autre se soumet à Turcus et porte dès lors le nom de Turcs. Les Turcs s'établissent en Scythie et deviennent les ancêtres des Ostrogoths, Ypogoths, Normands, Goths et Vandales.

« Francio verum cum suo populo usque Danubium venit et aedificavit civitatem quam Sicambriam nominavit, et regnavit ibi, et occupavit ipse et qui cum eo venerant totam terram circa Danubium et Tanaïm et circa Meotides paludes, qui creverunt in gentem magnam. »

Au bout de 230 ans, un duc nommé Hybor conduit une partie du peuple sicambrien à travers l'Allemagne en France :

1. Ce chapitre de Jean de Paris a été édité par Duchesne, I. 129.

2. Cf. Potthast, *Bibl. Maed. Aev.*, et Molinier, *Sources de l'hist. de Fr.*

3. D. Bouquet, XVII, 63.

« Venerunt in Galliam, et aedificaverunt ibi civitatem, nacti locum amoenissimum et commodissimum super fluvium Sequanam, quam Lutetiam à lutositate loci vocaverunt ; sibi autem à Paride, filio Priami, nomen Parisios imposuerunt... »

C'est seulement après ce premier exode que se place le second : l'émigration définitive des Sicambriens de Pannonie sous Marcomir par suite de la défaite.

La légende de la fondation de Paris est racontée de la même manière chez les chroniqueurs qui succèdent à Guillelmus qui m'a d'ailleurs l'air d'avoir puisé lui-même son histoire dans une de ses nombreuses lectures ¹.

Quant à la *Chronique enluminée de Vienne*, celle-ci s'inspire sans doute de Jean de Paris avec lequel elle s'accorde assez dans les mots : « ... tandem in Galliam devenerunt : nactique ibi locum amœnum et commodum ad manendum super fluvium Sequanae civitatem aedificaverunt, quam Lutetiam a lutositate dixerunt, se autem Parisios à Paride filio Priami vocaverunt... » C'est ici encore que MARC DE KÁLT a pu recueillir l'histoire de l'exil de Troie et de la fondation de Sicambria que Jean de Paris, selon son propre aveu, avait tiré de la *Chronique de Siegbert*.

Reste à établir d'où le chroniqueur hongrois a pris l'idée de faire remonter l'origine de *Sicambria* à une montagne qu'il appelle *Sicaan*. Je serais tenté de considérer cette étymologie absolument inconnue dans la littérature médiévale comme venant de la tête de notre bon Marc qui cherchait peut-être ainsi à rapprocher la famille de son roi Anjou des Sicambriens : en effet les Anjou étaient les rois des deux Siciles et l'ancien nom des Siciliens est, selon Isidore même *siculus* ou *sicanus* (*Orig.*, XIV, 6, 32) : « Sicilia a Sicano rege Sicania cognominata est ». Et dès lors le « mons Sicaan » n'est autre que l'Ethna. Notre chroniqueur avait fort bien connu ce chapitre d'Isidore puisque l'autre étymologie qu'il cite : Galatea-Galli se trouve dans le même livre (C. 85) du fameux étymologiste ².

Le texte vulgate des *Gesta Hungarorum* fut la chronique

1. Voici quelques auteurs écrivant après Guillelmus : Excerpta de Hugo à Sancto Victore, f. lat. 14633, Guillaume de Nangis (ibid. f. 242 v°) ; le récit de Paulinus Minorita dans sa *Historia Satirica* (CXXVI, 7) est identique à celui de Jean de Paris.

2. Fr. Pesty (*op. cit.*, p. 16, n° 4) a déjà émis cette hypothèse, mais il attribue l'étymologie faussement à Thuróczy et ainsi il n'en reconnaît pas le rapport avec les Anjou.

de Jean Thuróczy qui fit imprimer sa compilation toute semblable à la chronique de Marc en 1488 et fit connaître ainsi à toute l'Europe la tradition hongroise s'attachant à Sicambria. Pour moi il ne fait pas l'ombre d'un doute que le récit de Jean Lemaire s'inspire très fidèlement de Thuróczy et non de Caelius Calanus comme l'on a pensé. Thuróczy a encore cette particularité qu'il connaît différemment de ses prédécesseurs hongrois qui l'ignorent, la légende troyenne des Turcs : on était à la veille de Mohács et les Turcs inquiétaient sérieusement le pays hongrois, la curiosité pour ce peuple avait augmenté avec le danger.

Mais en dehors des chroniques nous avons de nombreux témoignages qui prouvent que Sicambria fut localisé dès le moyen-âge à Ó-Buda (Vieille-Bude), notamment aux ruines d'Aquincum qui s'y trouvent. Notre plus ancienne donnée est cette description de voyage de l'Europe Orientale récemment découverte qui contient des détails si intéressants pour l'histoire de la Hongrie et dont la date a été mise par son éditeur aux environs de 1308. L'auteur anonyme de cette *Descriptio*¹ mentionne une pierre située « inter *Sicambriam* et *Albam Regalem* ». Or cette pierre commémorative est mentionnée aussi par Kézai qui la place à *Cuveazoa* (auj. Kajászó), localité qui se trouve en effet entre Székesfehérvár (Albe Royale) et Bude. Le récit de l'Anonyme est indépendant de celui de Kézai et cela prouve encore que déjà à cette époque *Sicambria* faisait concurrence à *Buda* dans le style médiéval.

Une missive du 23 juin 1346, envoyée de Padoue à Bude, parlant d'un cloître que la reine avait fondé en indique l'emplacement : « ...in civitate Sicambrie »². Or ce cloître était encore visible au xvi^e siècle non loin de Ó-Buda.

En France aussi on a l'habitude, surtout à partir du xii^e siècle, de remplacer dans les récits légendaires le nom de Pannonie par celui de Hongrie. De plus, dès le xiii^e siècle on rencontre des tentatives par où l'on cherche à identifier Sicambria avec une ville de Hongrie. Dans un manuscrit dont le texte remonte au moins au xiii^e siècle nous lisons une forme romantisée de la légende sicambrienne³ :

Nous vous conterons I. miracle et vous deviserons ansois dont cloeuis vint. sine vous desplaise se nous iscons I. petit de no matere,

1. *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, ed Olgier Górka, Cracov., 1916.

2. *Anjou-kori Okmánytár*, IV, 611.

3. *Bibl. Nat.*, f. fr. 24430, f. 166 v^o.

en lan del incarnation ccc. et LXVI fu li prumiers valentinys elleus a empereur de romme, el tans celuy valentin auoit a sycambre I. roi qui apielles estoit prians. cis prians ot I. fil qui ot non marchomires. cestui marchomire alaita et nori une gentius femme de la terre de franche. et devant cestui priant navoit onkes eut roy a *sicambre qui est cieuetaine ciles de hongrie*. Si con on recorde cis rois prians et tout si omme estoient iscu des troiens. Cette norice estoit de franche si con dit est. et sans falle en france nauoit adont oncques eu roi. elle vit lenfant tres biel et tres gratieus si sembla une nuit de lostel le roi de sicambre et lenfant o li et sen a fui en france entre la gent dont ellè estoit née. et norisoit lenfant comme sil fust siens. Tant le nori kil fu hom de age et hom de cors et de valour. il estoit tres nobles en faits et en dis et tres biaux et tres gratieus a tous et pour se grande biaute, se valour, se noblaice et sensens lamerent tant li gentil homme de Galles dont petit estoit adont kil le fisent roi sour aus. cis fu rois en france con appelloit adont galles XXXII. ans et onque deuant lui nauoit eut roi en : il eut I. fil ki fu biaux chiers et boms. Cis rois Marchomires et ses fuis qui apielles fu pharamons contre Valentinien l'empereour a coulogne pour le treu qu'il demandoit sour france et le desconfirent et aquirerent ce treu.

Un pas de plus et la légende sicambrienne devient un roman en règle. Et quelle est cette *Cievetanine*, cité de Hongrie qui n'est autre que Sicambria ? Nul ne saurait le dire et sans doute Cievetanine n'est pas plus historique que *Barbel* ou *Amandon*, autres « cités de Hongrie » nommées par l'auteur de *Gaufrey*, chanson de geste du XIV^e siècle.

Par contre un historien français du XIV^e siècle sait déjà que Sicambria n'est autre que Bude en Hongrie !... En effet **RAOUL DE PRESLES** (1314-1383), conseiller de Charles V entre 1364 et 1380, reprend ainsi la vieille histoire sicambrienne¹ :

Les uns tiennent que apres la destrucion de troies, antenor[a] se porta avecques XII^m hommes de ses gens en XXII nefes et vint jusques en pannonie qui au jour duj est appelee *hongrie*. La es palus ou mares qui se appelloient meotides edifierent *une cite laquelle ilz appellerent sicambre la ou a present a une cite qui est appelee bude* et y demourerent longuement...

Je crois que Raoul de Presles n'est ici que le premier écho français de la croyance qui s'est développée en Hongrie concernant l'emplacement de Sicambria.

1. Je n'ai trouvé que les extraits de langue française faits par lui-même et recopiés dans un manuscrit de la Bibl. Nat. (f. lat. 14663).

Au début du ^{xvi}e siècle un Français vient en Hongrie qui va visiter les ruines de la prétendue Sicambria qu'il considère comme l'ancienne capitale de sa nation. C'est un hérault d'armes d'Anne de Bretagne, Pierre CHOQUE, qui suivit la fille de sa maîtresse, ANNE DE FOIX, dans son voyage de Hongrie où elle épousa Uladislas II, roi de Hongrie et devint la mère du malheureux Louis II, tué dans la bataille de Mohács.

Dans le rapport que cet homme de cour fit à l'usage d'Anne de Bretagne, il raconte la visite qu'il fit aux ruines de Sicambria en 1502 ¹ :

« Et est cette Bude vieille située sur le bort du fleuve et au circuit de la ville de Sycambrie ou *habiterent premierement les francoys, lors nommez sicambriens*, quant Troye fut destruite et mis en exil. Et y a apparence que autressloys y a eu de grans edifices, tant par apparencé des murailles que la situation de la ville. Entre icelle ville de Sicambrie et la ville y a cinq molins qui ne meulent que d'eau chaude. Raison si est, qu'il y a bien des bains naturels yssans de dessous une montaigne ou l'eau va servir iceulx molins toute bouillante ».

Ce Français avait-il entendu parler dans son pays déjà de Sicambria-Buda ou ne fit-il connaissance de cette histoire qu'à Bude ? Je crois qu'il était fort bien renseigné dès avant son départ sur ces rapports historiques de la France et de la Hongrie qui passaient alors pour authentiques. A Bude il recueille la tradition locale et contemple avec curiosité les ruines de Sicambria et rentre fermement convaincu.

Cependant l'esprit de l'humanisme avait déjà ébranlé un peu l'édifice médiéval de la légende sicambrienne. BONFINI, l'humaniste italien séjournant à la Cour de Mathias CORVIN et obligé, en qualité d'historiographe, d'écrire l'histoire de Hongrie, s'était heurté à la légende de Sicambria. Son goût d'humaniste fut choqué par l'absurdité de cette migration des Troyens et au lieu de la rapporter d'après ses sources, il préféra imaginer une autre explication du nom de Sicambria qu'il croyait lui-même historique. En effet il avait vu les inscriptions latines d'Aquincum que l'on commençait à collectionner dès cette époque ; le roi Mathias fit dresser même quelques-unes de ces pierres curieuses devant son

1. Ce texte a été publié par Le Roux de Lincy, *Bibl. Éc. Chartes* 1862, 5^e série, t. II et aussi par M. H. Marczali, *Tört. Tá. XXIII*, 111. (Traduction hongroise chez Szamota, *Régi utazások Magyarországon*, Bp. 1891 ; Olcsó Kt. 767-772).

palais de Bude. Néanmoins personne n'avait su les déchiffrer encore si bien qu'on eût pu établir le véritable nom de la ville romaine. Surtout on ne rencontra jamais le nom de Sicambria. Que fait un bon humaniste en pareil cas ? BONFINI invente lui-même une inscription destinée à justifier sa nouvelle théorie sur la fondation de Sicambria. Il venait de lire dans Tacite (Ann. IV, 47) qu'il y eut jadis en Thrace un *Sugambrae cohors*, légion auxiliaire et cela lui suffisait pour affirmer dans son histoire que des maçons avaient trouvé à Vieille-Bude, pendant la construction d'un château de la reine Béatrice, une pierre portant cette inscription : « *Legio Sicambrorum hic praesidio colocata civitatem aedificarunt, quam ex suo nomine Sicambriam vocaverunt* »¹. Il avait besoin de cette inscription pour expliquer la présence de ces ruines romaines anonymes ; il faisait donc descendre de la Germanie la légion des Sycambres : « nam civitas ista ex auxiliatrice Sicambria legione Germaniae nomen olim assumpsit ». Alors il essaie d'identifier sa Sicambria avec une station indiquée par Ptolémée, mais il ne pense pas à Aquincum. Et comme si en tout cela il visait la vieille tradition médiévale, il ajoute : « Cependant nous tolérons le libre jugement de chacun en cette matière : mais nous ne suivons pas les ineptes et sommeilleuses Annales » (*Sed liberum cuique iudicium facile patiamur : ineptos et somnulosos Annalium scriptores non sectamur*). Les ineptes et sommeilleuses Annales sont sans doute les chroniques du moyen-âge qui racontent la fondation troyenne de Sicambria.

Mais sa sagacité d'humaniste s'arrête là, à la critique des origines. En ce qui suit, il reprend avec de légères modifications et en délayant selon la recette de la rhétorique humaniste, le récit de la chronique hongroise, la querelle d'Attila et de Buda à propos du nom de leur ville.

Désormais, la falsification de BONFINI entre dans la littérature inédite et de plus, au lieu de la tuer, elle se combine avec la tradition médiévale. En effet, un autre humaniste, Pierre RANZANO qui vient à Bude en 1488 et de retour en Italie, écrit l'histoire de Hongrie, rapporte toutes les deux variantes, celle des Francs et celle des légionnaires :

1. *Rerum Hung.* Decades I, 1. C'est une curieuse coïncidence qu'une inscription de Césarée (Müllenhof, *Zschr. f. d. Altertum*, XXIII, 35) appelle un préfet de cette légion des Sygambres, ex-procureur de Pannonie.

« Supra enim Budam in eadem Danubii ripa exstant adhuc vetustissimae cuiusdam urbis vestigia referentia magnum muri ambitum : *Sicambria is locus vocilatur*. Sunt qui credunt fuisse ei nomen indutum a Sicambriae Germaniae olim populus, quorum auxiliaria quaedam legio Romanorum imperatorum temporibus in Pannonias profectas sedes ibi posuerat. Sed et Franci ab ipsis quoque Sicambriis se habuisse originem affirmant, ubi supra habens regni Francorum mentionem ostendi » ¹.

Comment Ranzano aurait-il pu douter de la légende troyenne, puisqu'il se donnait toutes les peines du monde pour démontrer l'origine romaine et troyenne du roi Mathias Corvin ?

On trouve de même, la combinaison de la théorie de Bonfini et de la tradition médiévale chez le Français Nicolas VIGNIER, dès 1582 ² et chez beaucoup d'autres auteurs ³.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent pourrait faire croire que l'histoire de Sicambria était restée une croyance savante qui ne sortait guère d'entre les murs du cloître ou du cabinet des humanistes. Or nous avons la preuve que le nom de *Sicambria* dut être employé par la population de Bude, car le mot présente aussi des formes vulgaires usitées par le peuple. Wolfgang Lazius, médecin du roi Ferdinand I^{er} qui vint plusieurs fois à Bude, rapporte dans deux de ses ouvrages ⁴ la légende médiévale de Sicambria et l'explication de Bonfini, mais il ajoute cette observation : « ... le village voisin a retenu l'ancien nom de Sicambria, bien que les Hongrois l'appellent barbarement *Schambry* ⁵... » et plus loin encore : « Il est assez manifeste qu'il fut jadis une grande ville, ce village que les Hongrois appellent aujourd'hui Vieille-Bude : *Schambry* ». Ailleurs il dit que *Schambry* est le nom hongrois de la ville de Sicambria fondée par les Sicambres et détruite par Attila.

1. *Epitome rerum Hung. ind.* II ; ed. M. Florianus, *Fontes domestici*, IV, 148. L'histoire des Francs à laquelle il est fait allusion se trouve sans doute dans la première partie encore inédite de Ranzanus.

2. *Traité de l'origine, état, demeure des anciens François*, Troyes, 1582; j'ai vu la traduction latine pp. Du Chesne, *Hist. Fr. Ser.* I, 162.

3. Cf. Nic. Istvánffy, *Hist. de rebus hung.* I. XXXI, à l'année 1598, siège de Bude ; Ed. Brown, *Relations de plusieurs voyages*, (trad. fr.) 1674, etc.

4. *Reipublicae Romanae... commentariorum Libri*, Basileae, 1550 et Francof. 1598 ; cap. XXI, 2, 13 et *De aliquot gentium migrationibus*, Basileae, 1572 ; *De Cimeriis* III, 68 B.

5. « Sed pagus adhuc proximus, vetus nomen Sicambriae retinuit, tametsi barbare Schambry Hungari apellent... » ... « Ut satis jam liqueat, urbem quondam maximam fuisse pagum, qui hodie veterem Budam Schambry Hungaris, nimirum a Sicambriorum memoria appellatur ».

Voilà un témoin affirmant que les Hongrois appelèrent *Schambry* Vieille-Bude et les ruines d'Aquincum. Ce *Schambry* ne peut être qu'un dérivé de *Sicambria* ou plutôt de *Scambria* que nous trouvons en effet dans une variante des *Gesta Regum Francorum*¹.

Que ce ne soit pas là une invention fantaisiste du docteur LAZIUS, cela est prouvé par un autre document : dans un manuscrit du xv^e siècle de GODEFROY DE VITERBE, conservé à Seitenstetten on lit cette note marginale au nom de *Sicambria* : « *in Ungaria Czkamber prope Budam* »². Ce *Czkamber* dont le *cz* correspond à *s* dans la graphie bavaro-autrichienne est une forme plus ancienne de *Schambry*. Finalement nous pouvons citer même un écrivain hongrois, l'humaniste Antoine VERANCICS (xvi^e siècle) qui écrit « *Skanboria mezeire* » quand il parle de la plaine de Vieille-Bude³. Tandis que *Czkamber-Schambry* paraît plutôt une forme employée par la population allemande de Bude, *Skanboria* correspond à la structure phonétique de la langue hongroise.

Pourtant la forme latine pure et simple se rencontre aussi dans la langue du peuple : en 1528 un paysan témoin dans une affaire litigieuse rappelle comme limite de la terre contestée : *Sikambria Wyze*, c'est-à-dire eau de *Sicambria*, le courant d'eau qui traverse la plaine d'Aquincum⁴. Enfin Gáspár HELTAL, dans sa traduction hongroise de Bonfini (*Chronica* 1575) écrit partout *Scambria* là où sa source écrit *Sicambria*, ce qui prouve peut-être la popularité de cette forme (« *egy igen nagy régi város, mellyet a mostani emberec Scambrianac neveznek* », f. 3 v^o).

D'ailleurs les ruines d'Aquincum ne furent pas les seules à bénéficier de la légende troyenne médiévale. D'autres ruines romaines durent y passer. Le célèbre Jacques BONGARS en passant en 1585 par Petronell, petite ville autrichienne sur la frontière hongroise où l'on voit encore aujourd'hui les ruines remarquables de Carnuntum, grande station militaire romaine, écrit dans son journal : « A costé a main gauche Petronella, ein heiden statt, Hungaris

1. Ed. Krusch, p. 242, 31.

2. Mon. Germ. Script. XXII, 61.

3. Magyar Tört. Emlékek II, t. 3, p. 55.

4. Cf. Tört. Tár XII et Fr. Pesty, op. cit. 17.

Kisch Troia, idest parva Troia, ruiné par Attila ¹ ». Un siècle avant Bongars, Pierre RANZANO écrit à peu près de même : « sub quo ad XII M. P. Petronella, quæ ob magnitudinem appellata olim fuit *Troia minor* ab indigenis » ². Voilà encore une ville romaine qu'on dit avoir été détruite par Attila et que les Hongrois ainsi que les Allemands indigènes appellent *Troia*.

Or cela n'a rien d'étonnant. La prétendue migration des Francs Troyens a attaché partout son souvenir aux ruines romaines dans son trajet. Aquincum fut *Sicambria*, Carnuntum fut *Troia minor*, plus loin Francfort fut appelé *Troia Francorum*, Xanten sur le Rhin devint aussi *Troia Francorum* et *Santa Troia* et même, on l'a vu, le nom de Paris est ramené depuis le commencement du XIV^e siècle à Paris de Troie. N'ayant aucune notion de l'ancienne vie romaine qui laissa sur leur territoire des vestiges puissants de sa civilisation, les gens du moyen-âge se contentaient de voir dans ces villes en ruines d'anciennes villes des Francs Troyens et attribuaient en partie au Fléau de Dieu leur destruction. Enfin en 1778; l'archéologue hongrois SCHÖNVISNER dissipa toutes ces illusions en convainquant de faux le fameux Bonfini et en renvoyant toute l'histoire de *Sicambria* dans le monde des légendes ³. Avec la découverte du nom d'Aquincum, *Sicambria* sombra avec tous ses Francs et ses Huns.

Cependant je crois que nous ne devons pas suivre la critique moderne dans son mépris pour ces vieilles traditions ; une croyance qui vécut cinq cents ans en Hongrie et près de mille ans en France mérite qu'on la retire de l'oubli où elle est tombée. Et pour nous, Hongrois, *Sicambria* est sans doute un des cas les plus intéressants de l'influence de la civilisation française médiévale en Hongrie puisque la légende s'est attachée à l'histoire nationale et à la capitale hongroise, d'autre part elle est un véritable symbole de ces nombreux liens spirituels qui rattachaient la France à la Hongrie du moyen-âge.

(Université de Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

1. J. Bongars, *Tagebuch seiner Reise v. Wien nach Const.* im. J. 1585, éd. chez Hermann Hagen, *Zur Geschichte der Philologie u. zur röm. Litt.*, Berlin, 1879.

2. M. Florianus, *Fontes dom.* IV, 162.

3. Steph. Schönvisner, *De raderibus Laconici Caldariiue romani et nonnulli aliis monumentis in solo Budensi...* Budae, 1778, p. 221.

TRADUCTIONS OUBLIÉES D'AMIEL

(DEUX POÉSIES DE PETŐFI)

I

L'intéressante note que M. Antal RADÓ a publiée le 15 avril 1923 dans la *Revue de Hongrie* posait cette question : combien y eut-il de poésies de PETŐFI traduites en français par Amiel, et quelles sont-elles ? M. RADÓ, M. Bernard BOUVIER et M. Zoltán BARANYAI¹ ont découvert peu à peu toute une série de traductions. Ils ont rappelé que le volume d'Amiel *La Part du Rêve* (Genève, 1863) contenait une poésie de Petőfi et *Les Etrangères* (Genève, 1876) deux autres ; ils en ont retrouvé cinq dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* et six, dont deux déjà publiées dans la *Feuille centrale*, dans la première revue de littérature comparée — *Acta Comparationis Litterarum universarum* — rédigée par Hugo MELTZL, professeur de philologie allemande à l'Université de Kolozsvár. Enfin dans cette Revue même M. BARANYAI a sauvé de l'oubli treize poésies de Petőfi enfouies parmi les numéros du *Petőfi-Múzeum* de 1888, et dont trois étaient déjà connues de la *Feuille Centrale*. Somme toute, on réuni jusqu'à présent vingt-deux poésies de Petőfi traduites par Amiel.

Ainsi que M. Bouvier nous l'explique, c'est en 1848, dans sa dernière année de séjour à Berlin, qu'Amiel commença de s'intéresser à la langue, à la littérature et à l'histoire de la Hongrie. Alors qu'il s'initiait à toutes les littératures d'Europe, Amiel ne pouvait négliger l'histoire littéraire du peuple qui

1. Bernard Bouvier, *Une traduction inédite d'Amiel*. Revue des Etudes Hongroises, 1923, pp. 113-117 ; Amiel et Petőfi. Ibid., 1924, pp. 312-315. — Zoltán Baranyai, *H.-F. Amiel, traducteur de Petőfi*. Ibid., 1927, pp. 125-144.

attirait l'attention universelle par l'héroïsme avec lequel il combattait pour son indépendance. C'est donc à cette source d'inspiration que les trois premières traductions doivent être attribuées.

Cependant, remarque déjà M. Bouvier, la plus grande partie de ces traductions datait de 1880. Le 27 février de cette année, Amiel notait dans son « Journal Intime » : *Traduit douze à quatorze poésies de Petőfi*. Découvrant les traductions dans l'*Acta Comparationis* (1880) et retrouvant parmi les papiers de MELTZL la copie manuscrite des treize poésies publiées en traduction par le *Petőfi-Múzeum* de 1888, M. BARANYAI suppose que Meltzl encouragea Amiel à traduire plusieurs poésies de Petőfi. Il s'en rapporte sur ce point à la déclaration de Meltzl qui publia dans les *Acta Comparationis* la poésie de Petőfi traduite par Amiel « Le Printemps » : *Aus einer grosseren Collection, deren ms. noch bei lebzeiten des Verf. 's uns zugekommen ist*.

Je crois être à même de confirmer l'opinion de M. Baranyai, de résoudre définitivement la question des traductions de Petőfi par Amiel, et de publier en même temps deux dernières traductions, oubliées du penseur genevois.

II

C'est l'excellent traducteur italien de Petőfi, le poète sicien Giuseppe CASSONE, qui présenta Amiel à son ami de Kolozsvár. Amiel accueillit les premiers numéros de la revue polyglotte de Meltzl avec enthousiasme. Il envoya tout de suite, dans une première lettre datée du 25 novembre 1877, la poésie « La feuille tremble » ¹ pour le « Petőfi-polyglotte » de la Revue, en ajoutant : « Votre entreprise me paraît aventureuse mais des plus intéressantes ; elle est un essai pour remédier à la dispersion des peuples. » Le 23 décembre 1877 il le remercie du numéro du 15, où il a trouvé sa « petite pièce imprimée sans faute. » Le 7 janvier de l'année suivante il le complimente de nouveau de son initiative ; elle ressemble « à une revanche à la Tour de Babel ; ce n'est plus la confusion des langues, mais la symphonie des

1. V. les articles de M. Bouvier et de M. Z. Baranyai dans cette même Revue, 1923, pp. 113-117 et 1927, p. 129.

idiomes qui se montre en Transylvanie. » Et « en réponse » il lui envoie « trois tout petits travaux » ¹.

Au cours de recherches sur les traducteurs italiens de Petőfi, je fus amené à examiner de nombreuses lettres adressées à H. Meltzl ; je les avais reçues par l'aimable entremise du distingué écrivain de Transylvanie, M. Domokos GYALLAY ; elles se trouvent aujourd'hui au Musée National de Budapest. J'ai trouvé parmi ces papiers deux manuscrits d'Amiel. Ce ne sont que des copies, mais sans doute de la main de M^{lle} M. F. Mercier, son amie et confidente ; car la première porte une note avec signature d'Amiel, et la deuxième, des corrections de sa main.

Le premier manuscrit contient précisément les trois « tout petits travaux » dont parle la lettre qui les accompagnait. Je le publie en soulignant les phrases écrites par Amiel lui-même :

Journal de littér. compar. 1877, page 421.

CHANTS POPULAIRES SUÉDOIS.

I

Je le vois dans tes yeux,	Bientôt, vierge au doux charme,
Un autre a su te plaire.	Sous la terre endormi
Dis-moi son nom, très chère ;	Sera ton pauvre ami :
Quel est-il, cet heureux.	Sur moi verse une larme.

II

Dans la mine aux flancs creux je brandis mon marteau.
 La nuit seule, noire comme l'encre,
 Voit ma pensée. Allons, mineur, ton lot est beau !
 Brise le roc ! L'Espoir va du métal nouveau
 Sous le soleil forger son ancre.

H. Fréd. Amiel.

Genève, le 7 janvier 1877 ².

1. V. les trois belles lettres d'Amiel publiées par Meltzl dans le cahier du 15-31 janvier 1885 (pp. 2821-2827) sous le titre : *Sur l'art de la Traduction, Welt-literatur etc., Lettres du feu professeur à l'Université de Genève, H. F. Amiel.*
 2. Il faut corriger la date en 1878.



(Je trouve extrêmement curieux ce FRANÇAIS qui envoie du JAPON à une feuille HONGROISE la traduction en vers ALLEMANDS des chants SUÉDOIS, et je complète le cercle pour vous amuser ¹).

D'ailleurs ces deux morceaux sont attrayants par eux mêmes.

III

Amour et liberté, j'adore en vous mes dieux.

Amour, à toi, joyeux

Je consacre ma vie

Sans regret ni détour ;

Mais, pour la Liberté, mon cœur te sacrifie,

Amour !

(d'après Petoefi).

De ce manuscrit qui porte des indications au crayon bleu pour l'imprimeur, Meltzl ne publia que les deux premières poésies, avec le premier alinéa de la note explicative ². La troisième poésie, rayée d'un trait de crayon bleu sur le manuscrit, est la traduction de la devise de Petőfi (*Szabadság, szerelem...*) que nous connaissons déjà par le recueil « La Part du Rêve. »

C'est ainsi qu'Amiel devint collaborateur de la revue polyglotte de Meltzl, dans laquelle celui-ci assurait les nombreux amis de ses idées de littérature universelle, que le plus grand poète lyrique du siècle — parce que libre absolument de tout esprit didactique — c'était Petőfi. Il n'hésitait pas à le mettre, de ce point de vue, au-dessus de Goethe lui-même ³.

Ce n'est qu'en 1880 qu'Amiel traduisit de nouvelles poésies de Petőfi, peut-être pour se montrer reconnaissant envers l'excellent et infortuné traducteur sicilien Giuseppe Cassone — collaborateur assidu des *Acta Comparationis* — de lui avoir dédié l'année précédente sa traduction italienne du *Foû* de Petőfi ⁴. En tout cas, avant de donner ces traductions aux *Acta Comparationis*, il les envoya à Noto, car Giuseppe Cassone écrivait à Meltzl le 12 juin 1880 : « Ha Ella ricevute le traduzioncine di F. Amiel ? Io spero che sieno state migliorate in qualche parte. »

1. P. Mayet, le traducteur des « Schwedische Volkslieder » que nous trouvons à la page 421, membre d'une famille française réfugiée en Allemagne, était d'ailleurs « bon Prussien » comme Meltzl l'explique dans la note à la page 487.

2. V. l'article cité de M. Z. Baranyai, *Revue des Études Hongroises*, 1927, pp. 126-127.

3. *Acta Comparationis*, 1878 et 1886 ; *Petőfi-Könyvtár*, X, pp. 186-189.

4. Petőfi : *Il Pazzo*, Noto, 1879.

III

C'est justement ce petit recueil de poésies traduites de Petöfi que nous avons découvert dans le second des manuscrits en question. Trois feuilles séparées : les deux premières sont numérotées au recto et au verso (1-4), la troisième ne l'est pas. Nous y trouvons *vingt* traductions, sans titres, sans nom d'auteur, qui portent en chiffres romains les numéros 1-xx. Elles ne sont à vrai dire que dix-sept : les numéros xiv à xvi manquent. Le manuscrit comprenait quatre pages, dont la troisième s'est perdue. Mais c'est d'après ce manuscrit sans doute que Meltzl a publié les traductions qui se lisent dans les *Acta* après 1880. A preuve, d'ailleurs, le fait que les deux premières poésies sont pourvues d'indications pour l'imprimeur, puis biffées d'un coup de ce crayon bleu que nous connaissons déjà : la feuille manquante contenait certainement, sur les six poésies publiées dans les *Acta*, les trois qui manquent dans notre manuscrit ; c'est-à-dire *Mon Berceau*, *Le Remords*, *La fin du Globe*, qui parurent aux *Acta* du 15 octobre au 30 novembre 1882¹. L'espace que présentent les deux faces de la feuille correspond parfaitement à l'étendue de ces trois poésies.

Outre les six poésies insérées dans les *Acta*, les treize du *Petöfi-Múzeum* remontent elles aussi à notre manuscrit par la copie que M. Baranyai a eue en main² (une, *Le Printemps*, est commune aux *Acta* et au *Petöfi-Múzeum*).

Les deux poésies qui manquent pour compléter la série, les numéros vi et vii — rayées dans notre manuscrit d'un trait fin de crayon rouge — parurent dans les *Acta* des 15-31 janvier (*La Neige*) et 15-30 avril 1885³ (*L'Anneau*). Les voici :

LA NEIGE

Sur la neige glisse un traîneau :
Il porte ma belle à l'église.
A l'autel il conduit l'agneau
Vendu comme une marchandise.

1. V. l'article cité de M. Z. Baranyai, *Revue des Études Hongroises*, 1927, pp. 130-133. [La feuille manquante se trouve dans un autre dossier, voir *Revue des ét. hongr.* 1928, p. 122. N. d. l. R.]

2. *Ibid.*, p. 134.

3. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir consulter le recueil le plus complet de la revue en question, qui a été l'exemplaire de Meltzl et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de la Maison Petöfi, à Budapest.

Si j'étais la neige, ô traîneau,
Renversé, culbuté sur l'heure,
Sur moi tomberait ton fardeau :
J'étreindrais celle que je pleure.

Lui donnant le baiser d'adieu,
Savourant ce dernier supplice,
Sur son cœur, sur son cœur de feu
Je me fondrais avec délice.

L'ANNEAU

— Tu reconnais cet anneau, je le gage
Bon joaillier ? — Certes ! il est mon ouvrage.

Pour ta promesse il fut fait. S'il est beau
La vierge était un bien plus pur joyau.

— Oui, belle était ma jeune fiancée,
Mais inconstante aussi dans sa pensée.

J'étais sans doute un trop candide amant ;
Elle a bien vite oublié son serment.

Ce cher anneau n'était plus fait pour elle
Je l'ai repris au doigt de l'infidèle.

C'est mon trésor que cet anneau léger.
Je sais la place où je le veux loger.

Que sur l'instant ton zèle se signale :
Fonds-moi cet or et m'en fais une balle.

La balle ira droit dans mon pistolet,
Puis dans ce cœur dont on fit un jouet.

IV

Avec ces deux poésies la série des traductions de Petöfi
par Amiel me semble complète. Il traduisit donc vingt-
quatre poèmes de Petöfi qui sont les suivants : ¹

¹ Les chiffres romains entre [] indiquent la numérotation de notre manuscrit.

1. Le Choix douloureux (*Szabadság, szerelem...*). La Part du Rêve 1863. (Il envoya la même poésie, sans titre, à Meltzl le 7 janv. 1878 pour les *Acta*).
2. Les Nuages (*A felhők*). Les Etrangères 1876.
3. Mon premier né (*Fiam születésére*). Les Etrangères 1876.
4. La Feuille tremble (*Reszket a bokor, mert...*) *Acta* 1877. Cf. Revue des Etudes Hongroises, 1923, pp. 113-117.
5. La Perle (*A bánat? egy nagy óceán...*) *Acta* 1880. Feuille Centrale 1880. [I]. Revue des Etudes hongroises, 1924, p. 315.
6. Etoilés et Pleurs (*Le az égről hull a csillag*). *Acta* 1880 [II] Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 130.
7. Les Amis (*Voltak barátaim*). Petőfi Múzeum, 1888. [III]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 135.
8. Le Printemps (*Mi kék az ég*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [IV]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 135.
9. L'Inquiétude (*Szivem, te árva rabmadár*). Petőfi Múzeum, 1888. [V]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 135-136.
10. La Neige (*Síkos a hó, szalad a szán...*) *Acta*, 1885. [VI].
11. L'Anneau (*A jeggyűrű*). *Acta*, 1885. [VII].
12. Jamais il ne fut (*Soha sem volt az szerelmes*). Petőfi Múzeum, 1888. [VIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 136.
13. Au Danube (*A Dunán*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [IX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 137.
14. Si je pouvais pleurer! (*Elfojtott könnyek*). Petőfi Múzeum, 1888. [X]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 137.
15. Ma tristesse et ma joie (*Bám és örömem*). Petőfi Múzeum, [XI] Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 137-138.
16. Autrefois (*Miért nem születtem ezer év: előtt*). Petőfi Múzeum, [XII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 138-139.
17. Le Csikós (*Pusztán születtem*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [XIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 139.
18. Grillon de mai (*Szülőföldemen*). Anthologie du XIX^e siècle. Paris, Lemerre, 1880. Feuille Centrale, 1880 et sous le titre « Mon berceau ». *Acta*, 1880. [XIV]. Revue des Etudes Hongroises, 1924, pp. 113-114.
19. Le Remords (*Füldik a holdvilág...*) *Acta*, 1880. [XV]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 131-132.
20. La Fin [du] globe (*Mivé lesz a föld...*) *Acta*, 1882. [XVI]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 132.
21. La Montagne et la Vallée (*A völgy s a hegy*). Petőfi Múzeum, 1888, [XVII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 140.
22. Saperment (*Lánggal égő teremtettem...*). Petőfi-Múzeum, 1888. [XVIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 141.

23. L'Homme et la Femme (*Felhô és csillag*). Petőfi-Muzeum, 1888. [XIX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 141.
 24. Mon Idole (*Szeretek én...*) Petőfi-Muz., 1888. [XX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 142.

V

Le manuscrit dont nous avons parlé peut être considéré comme l'autographe du poète. Il faut donc entreprendre la critique des textes publiés jusqu'ici. Relevons d'abord les corrections faites sur notre copie de la main même d'Amiel :

- VII. 6. str. 2. vers je veux le loger corrigé en : je le veux loger
 XII. 4. str. 2. vers *Rosette* *Rose*
 IX. 1. str. 2-3 vers Quand Dieu fit l'homme, sur son front.....
 Passa comme un triste nuage *Passa je ne sais quel nuage*
 Qui sait pourquoi ? Mais de *Mais je sais bien, que de là*
 [là sont
 Venus et la nuit et l'orage
 XII. 4. str. 2. vers *Mon cœur eût célébré* *Mon hymne eût.....*
 la gloire
 XX. 1. str. 2. vers *Mais cet amour est* *Cet amour est sacré*
 saint
 5. str. 1. vers *Prosterné devant toi,* *Et moi, me prosternant*
 j'avouais

Il va sans dire que toutes ces corrections du traducteur sont respectées dans les éditions des *Acta Comparationis* et du *Petőfi-Múzeum*.

Quant à la forme extérieure de ces poésies, les numéros III-V, VIII-X, sont divisés comme dans l'original en strophes (III. IV. V. X, deux strophes de quatre vers ; VIII, 5 de 4 vers ; IX. 4 de 2 vers). Les strophes du n° XII (Autrefois) ne sont pas séparées par le trait qui figure dans la copie consultée par M. Baranyai.

Pour ce qui est des textes, l'édition des *Acta* et du *Petőfi-Muzeum* peut être considérée comme très exacte : sauf dans *Ma Tristesse et ma Joie* où le lion fait de l'agneau son *festin* et non pas son *destin* (vers 6) ; dans *Sapement* il faut rétablir *contretemps* pour *contre temps* et *douleur* pour *douleurs*.

VI

Nous l'avons vu, des vingt traductions qui lui furent envoyées par Amiel, Meltzl n'en publia que quatre du vivant de l'auteur et quatre après sa mort. Il lui avait promis pourtant d'en faire un recueil à part ¹ ; il avait annoncé au numéro des *Acta* des 15-31 janvier 1886, la publication des traductions posthumes d'Amiel. Mais il dut bientôt interrompre la publication de son journal et c'est ainsi que, deux ans après, il céda treize poésies au Petőfi-Muzeum.

Meltzl était-il de l'avis de Cassone, que ces traductions avaient besoin d'être corrigées ? Lui qui encourageait tous ses amis à étudier le hongrois pour traduire Petőfi, ne pouvait sans doute être satisfait d'une interprétation qui avait pour source unique — M. Baranyai l'a démontré — la traduction en prose de Desbordes-Valmore, et ne saurait être, en ce qui regarde la forme, le contenu, l'expression — qu'une belle infidèle au plus.

Amiel avait mis en vers les poésies de Petőfi dans lesquelles il retrouvait sa propre tristesse et son propre pessimisme ; mais, on s'en doute bien, il s'y était appliqué par pur esprit de curiosité : « Il y a de la steppe, de l'Orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache.... On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien ². »

(Université de Pécs).

JENŐ KASTNER.

1. Cf. la lettre d'Amiel à Meltzl du 24 janvier 1881. *Revue des Etudes Hongroises*, 1927, p. 133.

2. *Journal Intime*, 27 février 1880.

UNE GRANDE AMIE DE BEETHOVEN : LA COMTESSE THÉRÈSE BRUNSVIK DE KOROMPA

L'année 1927 a attiré l'attention du monde musical sur la figure de la Comtesse Thérèse BRUNSVIK. Cette dame pure et angélique avait été dans sa jeunesse l'élève et l'amie de BEETHOVEN et nombre d'érudits ont cru reconnaître en elle la destinataire des lettres à la *Unsterbliche Geliebte*¹. Dans son âge mûr elle eut pour maître PESTALOZZI et ce fut ce pédagogue génial qui éveilla en elle l'amour ardent de l'humanité et l'intéressa surtout à l'humanité naissante, à l'enfance.

Certes, la gloire est venue à la comtesse Thérèse Brunsvik grâce à l'affection qui l'unit à ces deux grands génies. Toutefois, aurait-elle gagné leur sympathie si elle-même n'avait été douée de qualités extraordinaires ?

Nous croyons d'ailleurs que son principal titre de gloire n'est pas tant cette amitié célèbre, que le fait qu'elle fut une des premières en Europe à reconnaître l'importance de la protection de l'enfance et de l'éducation des classes pauvres, et qu'elle devint ainsi un précurseur du « siècle de l'enfant ». Or comme le milieu où elle vivait n'était en aucune manière propice aux idées humanitaires, elle dut puiser en elle-même toutes les ressources nécessaires à la réalisation de ses grandes aspirations. Car Thérèse, lorsqu'elle eut reconnu la vocation de son existence, fut prête à sacrifier toute sa vie à cette tâche difficile : la femme aristocratique

1. L'auteur de ces lignes se permet de réserver son opinion sur ce point jusqu'à la publication du journal de la Comtesse BRUNSVIK. Ce journal semble contredire l'hypothèse généralement adoptée : des considérations personnelles empêchent cependant l'auteur de ces lignes de faire usage dès maintenant des précieuses données que ce journal renferme à ce sujet, alors qu'elle s'en est servie pour reconstituer la biographie qu'on va lire.

dut combattre des préjugés, la réformatrice dut tenir tête à l'esprit de réaction et d'avarice. Mais son âme ardente, et sa volonté de fer surmontèrent tous les obstacles, et jamais le découragement ne put s'emparer d'elle : elle se consolait en considérant la dure vie de Pestalozzi, dont l'œuvre lui a survécu tout de même pour le plus grand bien de l'humanité.

Marie-Thérèse BRUNSVIK, fille du comte Antoine Brunsvik, conseiller de la Chancellerie Hongroise, naquit le 27 juillet 1775 à Pozsony (Presbourg). Dès son âge le plus tendre, avec une constitution faible, elle eut une intelligence ouverte et, fille aînée, elle bénéficia de la tendresse particulière de son père. Elle avait hérité de l'enthousiasme de son père pour la musique. Douée d'un talent musical au-dessus de l'ordinaire, elle joua au piano, à l'âge de 6 ans, dans une société aristocratique, un concerto de Rossetti, accompagnée de l'orchestre. C'est aussi du père que lui vint l'enthousiasme pour les idées humanitaires, pour les héros de la liberté : Franklin, Washington. Son être était plein de ferveur : elle se manifesta dès son enfance dans une admiration passionnée pour son père, et après le décès prématuré de celui-ci (1793), dans le culte qu'elle lui voua. C'est cette exaltation qui en fit, selon ses propres termes, une « prêtresse de la vérité et de la justice au service de la patrie ».

Dans la vie fort retirée que la famille menait au château de Martonvásár, domaine des Brunsvik (situé à 33 kilomètres de Budapest), ces sentiments exaltés ne trouvaient point de débouché ; car la mère devenue veuve sitôt, ayant sur les bras une propriété d'une vaste étendue, il est vrai, mais portant encore les marques des dévastations causées par les Turcs, était trop occupée de ses terres pour pouvoir se consacrer à l'éducation de ses quatre enfants, Thérèse, François, Joséphine, Charlotte. Ils tâchèrent donc d'assouvir leur soif de connaissance en lisant tout ce qui leur tombait sous la main. Et pendant les quatre mois de l'hiver qu'ils passaient à Bude, ils profitaient avec passion de l'instruction qu'ils recevaient de leurs maîtres. Thérèse surtout n'en avait jamais assez, et elle encourageait ses précepteurs à lui donner des devoirs plus difficiles.

Ce fut donc un grand événement, lorsque la comtesse douairière emmena ses deux filles aînées Thérèse et Joséphine

à Vienne au printemps de l'an 1799. Vienne était en ce temps-là le centre des plaisirs mondains, mais en même temps la ville où l'on conduisit les jeunes filles pour achever leur éducation. Or pendant les seize jours qu'elles passèrent à Vienne, les sœurs Brunsvik durent prendre quotidiennement des leçons de piano du grand maître BEETHOVEN. Ces leçons n'étaient pas les cachets ordinaires d'une heure : elles embrassèrent une grande partie de la matinée et finirent seulement dans l'après-midi. Beethoven se donna tout entier à ces leçons : il devint jusqu'à la mort, l'ami sincère et affectueux qui, d'après les mémoires de Thérèse, venait entretenir cette amitié de temps à autre à Bude, à Martonvásár ou dans le château d'une autre branche de la famille Brunsvik, à Kcrompa, près de Pozsony.



Le grand événement de la vie de Thérèse fut cependant le mariage de sa sœur avec le comte Joseph DEYM à Vienne. Ce mariage contracté en 1799 ne dura que cinq ans, le comte Deym étant enlevé par la mort en 1804 et laissant la jeune veuve avec quatre enfants dans une situation bien précaire. Alors se manifesta tout d'un coup l'esprit de sacrifice de Thérèse : elle se donna à « fonds perdu », dit-elle, à sa

tâche pédagogique, tâche d'amour maternel aussi, car elle se chargea de la surveillance et de l'éducation des petits Deym. Sa véritable nature se révéla cependant au cours d'un voyage qu'elle entreprit en 1808 en compagnie de sa sœur, afin de trouver un précepteur ou un institut auquel elles eussent pu confier en toute tranquillité l'éducation de Charles et de Fritz Deym. L'importance que ces dames attachaient aux choses de l'éducation leur fit trouver insuffisantes les méthodes d'éducation usuelles. Elles visitèrent d'abord le fameux institut de Salzmann à Schnepffenthal, mais elles furent rebutées par l'esprit revêché et militaire qui y régnait. Elles finirent par s'arrêter à Yverdon, dans l'établissement de Pestalozzi où elles passèrent six semaines. La comtesse Thérèse donne dans ses mémoires une description enthousiaste de cette merveille pédagogique et elle se déclare catégoriquement disciple du maître suisse. Elle reconnaît en même temps la grande influence que Pestalozzi exerça par la suite sur le développement de son caractère. Vivre pour la patrie en améliorant les conditions d'existence du peuple, en améliorant son éducation, devenir son éducatrice, voilà désormais la grande aspiration de Thérèse. Tout ce qui précède ce grand coup de la grâce : sa vie à la Cour du Palatin à Bude en 1800 où elle gagna les faveurs de l'archiduchesse Alexandra Pawlowna, de naissance russe, épouse du Palatin, ses séjours fréquents chez sa sœur à Vienne, dont le salon fut un lieu de rendez-vous du monde musical et où elle vit journellement le grand Beethoven, puis le séjour forcé de la Cour Impériale en Hongrie en 1805-06, Napoléon ayant occupé Vienne, et les soirées musicales du Grand-Duc de Toscane à Bude où les sœurs Brunsvik furent les enfants gâtées de la société, ses voyages à Carlsbad et à Franzensbad, enfin son séjour en Transylvanie chez sa cadette Charlottte, mariée au comte Imre TELEKI, — tout cela lui sembla rapetissé, réduit à la valeur d'épisodes qui l'avaient empêché de trouver sa véritable vocation.

D'Yverdon les deux sœurs se rendirent en Italie, passant en traîneau le Mont Cenis en hiver 1809, puis elles retournèrent bientôt à Marlonvásár, la guerre s'étant rallumée entre Napoléon et l'Empereur d'Autriche. A Joséphine ce voyage procura un second mari : le baron Christophe STAKELBERG, pédagogue idéaliste, disciple de Pestalozzi qui voulut entreprendre l'éducation des enfants Deym, mais seulement en

qualité de beau-père. Thérèse resta auprès de sa sœur qui ne pouvait plus se passer de son aide, surtout dans la liquidation de ses affaires embrouillées par suite de l'occupation française. Elle l'accompagna à Witchap (Moravie) où Joséphine venait d'acheter une grande propriété, et là, dans la solitude de la campagne, pendant près de deux ans, elle se voua entièrement à l'enseignement et à l'éducation de ses petits neveux et nièces. Son journal commencé à Witchap en 1810 et continué jusqu'en 1853, — quelques années avant sa mort, — nous la montre occupée presque exclusivement de problèmes pédagogiques, psychologiques et morales ; acharnée à l'étude pour acquérir les connaissances indispensables à son propre perfectionnement et à son métier, et appliquée à pratiquer les vertus pédagogiques : fermeté, patience et persévérance.

Cette vie laborieuse et sérieuse, elle la continue après la perte de Witchap en 1812, tantôt à Vienne tantôt à Dornbach, à Hacking et à Baden — de sorte que pendant la période du fameux Congrès, lorsque tout le monde s'amusait à Vienne, Thérèse fut la seule institutrice, la seule gouvernante des enfants Deym et jouait même le rôle d'une bonne d'enfants auprès des petits Stakelberg nés du second mariage de sa sœur. Elle enseignait le grec, le latin, la musique, et surtout les langues — et tout autodidacte qu'elle était, elle réussit à se créer une méthode qui pourrait bien être comparée aux systèmes Gouin ou Berlitz.

Sa fidélité à sa vocation choisie et à sa sœur est telle qu'elle refuse les offres de mariage les plus favorables.

Cependant les affaires de sa sœur une fois mises en ordre, et elle-même avec sa famille établie à Vienne, Thérèse se dévoue à sa mère souffrante qui partage son domicile entre Bude et Martonvásár, la soignant et l'aidant à faire le ménage. Elle s'adonne au jardinage et aux soins d'une *Menschenblume*, une pupille qu'elle finit par adopter. Une nouvelle perspective s'ouvre à son activité inlassable : en Hongrie, deux mauvaises récoltes successives produisent une disette telle que les scènes affreuses auxquelles elle est obligée d'assister, remuent profondément son âme angélique et sa compassion lui suggère l'idée d'une association qui a pour but, non pas de distribuer des aumônes, mais de détourner la misère par des moyens préventifs. Elle fonde alors avec quelques autres dames de la haute société la première Association de bienfaisance des femmes en Hongrie.

(*Nöegylet*), qui a mis dans son programme la fondation d'instituts de bienfaisance de toute sorte : homes d'ouvriers, écoles, etc., établissements d'une nécessité de premier ordre dans la vie sociale moderne. En cette occasion Thérèse déploie ce talent d'organisation qu'elle consacre toujours davantage à la charité publique, et les pertes douloureuses qui la frapperont bientôt, ne feront que stimuler son activité bienfaisante. En 1821, c'est la sœur bien-aimée, la Baronne Joséphine Stakelberg qui disparaît, puis, en peu de temps, ses deux charmantes fillettes. En 1827 Pestalozzi et Beethoven s'éteignent, en 1830 la mère de Thérèse. Ses anciens pupilles, les enfants Deym, qu'elle avait élevés avec tant de soin semblaient mal tourner et son frère François, l'ami de Beethoven, musicien de talent, adonné au jeu et obéissant à ses penchants, se détourna de plus en plus de sa sœur.

Il n'y avait donc plus de liens de famille ou d'amitié qui pussent l'éloigner désormais de sa noble passion, la charité publique ; aussi voua-t-elle toute son énergie au grand œuvre de sa vie, la fondation des asiles d'enfants.

On a vu que Pestalozzi avait inspiré à Thérèse l'idée de la protection de l'enfance et il n'était besoin que d'une toute petite impulsion pour que la semence d'Yverdon portât ses fruits. Cette impulsion fut donnée par le livre du Viennois Joseph WERTHEIMER intitulé *Ueber die frühzeitige Erziehung und Kleinkinderschulen* (1825) qui lui-même n'était qu'une sorte de traduction remaniée du livret de WILDERSPIN, *On Infantschools*. Ce livre venait de formuler les idées qui avaient déjà passé par la tête de Thérèse. Sous l'influence immédiate de cette lecture elle fonda à Bude, dans une maison de sa mère, le premier asile d'enfants, qu'elle inaugura le 8 juin 1828. Elle lui donna le nom d'*Angyalkert* (Jardin des anges) et l'entretenait à ses frais. De Pestalozzi elle avait appris à reconnaître la dignité de l'enfant, et l'importance du home (*Wohnstube*). D'autre part l'état de sa patrie hongroise lui avait fait penser que le soin des petits enfants ainsi que l'éducation appliquée à temps auraient un double résultat pour son pays.

D'abord, en protégeant la vie physique des enfants pauvres, exposés à mille dangers par suite du manque de surveillance, on arriverait à sauver la race décimée par des guerres continuelles. D'autre part, par une éducation

générale, les bases morales pourraient être posées, d'où sortirait une éducation supérieure qui amènerait à une époque où l'on pourrait se passer des prisons et des hôpitaux. De ces idées elle se fit une conviction ferme qu'elle exprime à maintes reprises dans ses mémoires ; une conviction si forte, qu'elle se mit à l'œuvre avec toute l'énergie de son être. — Les difficultés à surmonter étaient énormes ; l'esprit réactionnaire du gouvernement autrichien, l'indifférence de l'aristocratie, des intrigues innombrables élevèrent devant son activité un mur d'obstacles qu'elle finit par démolir à force de ténacité et de dévouement.

Elle ne se contenta pas seulement de fonder de nouveaux asiles d'enfants, pour la plupart à ses propres frais, mais elle songea aussi à pourvoir à leur maintien. A cet effet elle fonda auprès de chaque asile une *Société des Amies de l'Enfance*, chargée de se procurer les fonds nécessaires à l'entretien de l'œuvre. Elle eut soin elle-même des locaux, de l'ameublement, du personnel d'enseignement et déploya toute sorte d'inventions pour augmenter les ressources financières de l'œuvre : expositions d'art, bazars de bienfaisance etc.

Mais c'est surtout elle-même qui donne le meilleur exemple, en faisant des sacrifices personnels. Elle n'hésite pas à vendre tour à tour ses chevaux, ses voitures, son argenterie, ses bijoux pour alimenter le mouvement inauguré par elle, — c'est sa conscience intime qui l'y pousse — et presque toute seule elle fait triompher son œuvre. Elle développe une active propagande au moyen d'une correspondance vive et étendue ; elle agit en public et même dans la presse pour gagner des prosélytes à son idée. C'est de la comtesse Thérèse Brunsvik qu'émane l'esprit qui anime cette institution. Elle travaille à faire adopter l'amour comme principe de l'éducation, et elle se fonde en cela sur sa conviction de l'importance d'une enfance heureuse pour l'avenir de l'individu. Ce n'est pas l'instruction qu'elle considère comme but final ; c'est l'éducation qu'elle envisage ; le développement du caractère par des moyens pédagogiques. Au moyen d'occupations variées, adaptées à l'âge des enfants, elle veut les éveiller à l'amour de la vérité et de l'ordre, à la propreté, au patriotisme, et à la connaissance de leur langue maternelle. C'est elle qui donne des conseils aux maîtres d'école, qui leur fournit aussi des livres pédagogiques, exige des rapports, dirigeant ainsi ses asiles ou écoles maternelles dans un esprit tout moderne.

Le premier asile de Bude fut bientôt suivi d'un nombre toujours croissant de fondations analogues qui atteignit dans l'espace de dix ans le nombre de 88. Dans toutes les grandes villes de la Hongrie s'élevèrent des asiles d'enfants et une quantité d'autres à la campagne.

La Hongrie cependant ne lui suffit pas pour dépenser le surplus de son énergie. Elle se rend à Vienne pour y fonder l'asile du Rennweg en 1831 et passe à Munich, où sous les auspices du roi et de la reine elle fonde un asile d'enfants en 1834 ; de même à Augsbourg où elle est saluée par le célèbre pédagogue Wirth. Ensuite elle passe à Ratisbonne (Regensbourg), à Wells, à Laibach et partout elle assiste, ange tutélaire, à la fondation des premiers asiles d'enfants.

En 1834 commencent ses nombreux voyages à travers l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la Suisse et la France. En Suisse elle choisit Genève pour domicile (nov. 1837). Dans la vieille ville calviniste Thérèse Brunsvik connaît un renouveau de vie religieuse. Au cours de ses visites dans les asiles d'enfants elle rencontra de nombreux pasteurs calvinistes ; ils finirent par la gagner à leurs idées théologiques qu'elle adopta avec la ferveur qui lui était particulière. C'est ici qu'elle revoit, après tant d'années, ses nièces, filles de sa sœur Joséphine et leur père le baron Christophe Stakelberg, et elle fréquente avec eux les sermons et les exercices pratiques. Cela ne l'empêche pourtant pas de rendre visite à NIEDERER, disciple et plus tard rival de Pestalozzi, ainsi que de visiter les pensionnats modèles de Chancy et de Vernier fondés par le pasteur François-Marie-Louis NAVILLE, avec qui elle entretient pendant des années une correspondance animée.

C'est cependant pour les théories du père Girard de Fribourg qu'elle ressent la plus vive sympathie. Toute l'activité pédagogique de celui-ci — son œuvre théorique sur l'enseignement régulier de la langue maternelle et ses discours sur l'éducation et sur la psychologie de l'enfance — sont autant de sources d'une véritable jouissance pour Thérèse Brunsvik, qui ne cesse d'en parler dans son journal. Du reste, dans son journal de Genève, ce sont surtout les résumés et les critiques des sermons qui occupent une place considérable, témoins de ses préoccupations religieuses. C'est avec ferveur qu'elle embrasse cette religion tolérante et libérale, prêchée par les pasteurs NAVILLE, MONOD, RILLET, EMPETAS et d'autres.

De Genève la comtesse Brunsvik se rend au mois d'août 1838 à Paris, où sa nièce la comtesse Emma TELEKI vient la rejoindre. Les premiers temps à Paris, capitale du pays où naquit la première école maternelle, fondée par OBERLIN, en 1770, se passent à voir les curiosités de la ville et à aller dans le monde où l'on s'amuse. Les deux dames fréquentent non seulement les membres de l'aristocratie hongroise et de la diplomatie : elles ont accès dans la société française, dans les salons célèbres, ceux entre autres de M^{me} Récamier, de la duchesse de Choiseul et de M^{me} Lebrun, peintre. Ce n'est que par la suite que les noms des chefs du mouvement humanitaire commencent à dominer dans le journal de Thérèse. D'ailleurs la comtesse est reçue partout, avec respect et amitié. Elle fait la connaissance de M^{me} DE PASTORET, qui avait déjà fondé en 1801 une sorte de crèche, et en 1826 une salle d'asile, rue du Bac, et qui était la présidente du *Comité des Dames*. Thérèse Brunsvik fut impressionnée par la maison Pastoret, place Louis XV (Concorde), dont les fenêtres donnaient sur la place où jadis la guillotine faisait son œuvre sanglante. Elle rencontra aussi le vétéran du mouvement, COCHIN, qui en 1828 avait fondé l'école modèle des asiles d'enfants, — la même année où Thérèse avait fondé la sienne — et la collaboratrice de Cochin, M^{me} MILLET, mère du statuaire, femme du peintre, inspectrice générale des asiles de la France, célèbre par son excellent rapport sur les écoles enfantines en Angleterre, et par ses rapports annuels sur les travaux du Comité des Dames.

C'est cependant la connaissance de M^{me} Jules MALLET, née Emilie Oberkampff, que Thérèse Brunsvik apprécia le plus. M^{me} Mallet avait en 1835 sollicité les conseils de Thérèse, sans la connaître personnellement, mais en connaissant fort bien son œuvre. Cette dame richissime passa comme Thérèse sa vie à donner ses soins aux écoles enfantines. Comme Thérèse aussi, elle avait dès le début reconnu que la chose la plus importante pour le succès des écoles enfantines était le choix du maître, et comme Thérèse elle faisait des efforts pour créer une institution destinée à former d'abord les maîtres. A côté de ces illustres personnages Thérèse Brunsvik nomme encore Sophie REY, régente de la salle d'asile, rue de Ponthieu où Thérèse elle-même se rendait souvent, non seulement pour assister aux leçons, mais aussi pour en donner et pour

aider de ses conseils les inspecteurs et les surveillantes. C'est dans l'asile de la rue de Ponthieu, qu'on avait convoqué en juillet 1839 une séance en l'honneur de Thérèse Brunsvik, et où l'adresse de M^{me} Rey la saluait comme une haute intelligence, une âme toute de bonté, dont le « nom est depuis longtemps inscrit sur la liste des illustres bien-faiteurs de l'humanité ». C'est dans les divers entretiens avec Sophie Rey, que la conviction de Thérèse Brunsvik se raffermirait et lui fit dire que « l'éducation peut ressusciter les nations » et que « l'éducation est le grand mot, le saint mot, qui est la solution de toutes les énigmes », conviction répétée plus d'une fois dans son journal de 1838-39. Elle va voir aussi le baron Joseph-Marie DE GÉRANDO, auteur de *l'Histoire comparée des systèmes de philosophies relativement aux principes des connaissances humaines* (1822).

Ce n'est cependant pas cette œuvre si célèbre qui attire Thérèse, mais bien *Le Visiteur du pauvre* et le *Cours normal des instituteurs primaires* (1817) où elle retrouve beaucoup de ses propres idées encore flottantes. Sous l'influence de De Gérando, elle prend intérêt aux prisonniers et aux aliénés, ces classes de l'humanité souffrante fort négligées, encore à l'époque, même des réformateurs. Chez le baron de Gérando elle fait la connaissance du Florentin MAYER, grand girardiste, dont l'admiration pour le père Girard dépasse même celle de Thérèse ; du Père RAMON DE LA SAGRA, botaniste distingué, de l'écrivain RENDU, et de beaucoup d'autres. Son journal est plein des louanges de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, fondé à Saint-Brieuc par l'abbé Jean-Marie-Robert DE LAMENNAIS, frère du célèbre Lamennais, de même que de l'orphelinat du chanoine BERVANGER à Saint-Germain, auquel Thérèse confère l'épithète d'un père Girard catholique. Nous y trouvons aussi des renseignements sur l'Institut impérial de M^{me} DE CAMPAN à Écouen, ou sur la *Villa des enfants* à Suresnes, sorte d'asile pour nourrissons.

Dans la société stimulatrice de ces personnages, Thérèse Brunsvik se sent tout à fait rajeunie malgré ses 64 ans. Elle acclame avec enthousiasme l'idée d'une Association européenne de dames pour la bienfaisance générale, laquelle se constitue en 1845 sous la présidence de la DUCHESSE D'ORLÉANS, elle prend intérêt aux problèmes tout modernes de l'éducation, tels que la coéducation ; de même elle considère des problèmes tel que le malthusianisme. L'in-

térêt pour les questions sociologiques dérive chez elle de la fréquentation du neveu du baron DE GÉRANDO qui se propose d'écrire une sociologie d'un genre tout nouveau. Or



comme Auguste de Gérando épousa plus tard la comtesse Emma Teleki, et vint avec elle en Hongrie-Transylvanie, le séjour de Paris avait ainsi non seulement créé des relations intellectuelles entre Thérèse et les Français, mais aussi des

liens de famille. De plus, le jeune Auguste De Gérando, en venant en Hongrie, en fit sa patrie d'adoption, qu'il servit par la plume et par l'épée pendant la révolution de 1848-1849. Et lorsqu'il succomba aux blessures qu'il avait reçues dans la lutte pour l'indépendance hongroise en 1848, sa femme et ses enfants, pour cause politique, se réfugièrent en France, laquelle à son tour, devint la patrie d'adoption d'Attila et d'Antonine de Gérando, le premier héritier des journaux et des autres écrits de sa grand'tante Thérèse Brunsvik, la seconde, héritière de ses dispositions pédagogiques. Et comme l'esprit de ces enfants fut nourri d'hommes tels que QUINET, RÉMUSAT, MICHELET, ces liens franco-hongrois ne se rompirent pas même après l'amnistie de 1867, quand la famille retourna en Transylvanie, ils furent entretenus encore par des séjours répétés à Paris et en France.

C'est ainsi qu'en 1876 la comtesse Marie TELEKI, femme de Max, belle-sœur de M^{me} Emma de Gérando, après un long séjour à Paris, emmena à Kolozsvár, capitale de la Transylvanie, ROGEARD, l'auteur des *Propos de Labium*, lequel, dans le salon de la comtesse, entretenait l'aristocratie transylvaine de ses causeries spirituelles, mais teintées d'un radicalisme assez prononcé ¹.

Rentrée dans son pays, Thérèse Brunsvik eut la joie de voir triompher son idée, quoiqu'on l'eût confinée personnellement dans des postes d'honneur d'où elle ne put plus participer à la direction des écoles qu'elle avait fondées, et qui s'éloignèrent de plus en plus de l'idéal proposé par elle. Cependant elle garda son influence sur le choix des maîtres et comme elle avait reconnu que le succès de l'œuvre dépendait avant tout du personnel enseignant, elle songea à la fondation d'une école normale appelée à former des instituteurs et des institutrices intelligents.

Du reste, à partir de cette époque, nous savons peu de chose de la vie privée de Thérèse Brunsvik. Les liens de famille s'étant de plus en plus relâchés par les mariages de son frère François et de ses neveux Deym, et les Stakelberg s'étant établis en Russie, il ne resta à la tendresse familiale de la vieille dame que sa nièce, la comtesse Blanche TELEKI qu'elle appelait sa fille spirituelle et qu'elle combla de son amour. La

¹. Je dois ce renseignement à l'aimable obligeance de M. Victor CONCHA, professeur hon. à l'Université de Budapest.

comtesse Blanche avait bien mérité de cette appellation, ayant hérité du talent pédagogique de sa tante. En 1846 elle avait inauguré un Pensionnat National pour jeunes filles, le premier établissement moderne de ce genre en Hongrie, se proposant d'y former des jeunes filles qui fussent dignes de leur future vocation de mère et de femme patriote. La Comtesse s'intéressa beaucoup à cette œuvre et lorsque en 1848 le pensionnat dut être fermé à cause de la Révolution elle en ressentit de vifs regrets. Le procès de la comtesse Blanche, son emprisonnement par les autorités impériales pour des raisons politiques et sa condamnation à dix ans de prison qui arracha un cri d'indignation jusqu'à Victor Hugo, désolèrent aussi la bonne tante. Peu avant l'emprisonnement de sa nièce, en 1850, elle avait passé quelques jours chez elle à Pálfalva (com. de Szatmár) s'occupant à tirer des extraits de son journal qui ne formait déjà pas moins de 30 cahiers. Or le journal fut confisqué par les autorités militaires autrichiennes et ne fut restitué que bien plus tard.

Thérèse, exaspérée par le malheur de sa patrie et des siens, et désolée de voir se fermer ses chers asiles d'enfants l'un après l'autre, s'efforça d'obtenir la libération de sa nièce avant l'expiration des dix ans ; mais elle ne réussit qu'en 1857 à l'étreindre dans ses bras, à Vienne.

Elle passa ses dernières années dans une modeste retraite à Pest ou chez sa cousine la Comtesse Forray, à Bude ou à Vác. En octobre 1861 elle expira à Martonvásár où elle fut enterrée.

Sa vie se trouve le mieux résumée par PESTALOZZI lui-même qui lui adressa, en 1809, ces lignes :

« C'est la volonté de la providence que nous ayons ressenti ensemble un noble enthousiasme pour le perfectionnement de l'humanité. Restez fidèle à ce sentiment, ô âme noble ! Votre œuvre est d'une grande importance pour l'humanité, si vous avez la volonté de servir son bien. Je suis sûr que vous le faites avec l'énergie et avec l'inviolable fidélité hongroise ».

(Bibliothèque Pédagogique à Budapest).

MARIANNE CZEKE.

CHRONIQUE

LA VIE INTELLECTUELLE DES HONGROIS DE TRANSYLVANIE

(1919-1925)

Avant le Traité de Trianon, qui détacha du corps de la Hongrie la Transylvanie et quelques autres régions hongroises et les annexa à la Roumanie, personne ne parlait d'une vie intellectuelle propre des Hongrois de Transylvanie. Toute production littéraire ou artistique — qu'elle fût de Transylvanie, de la contrée de la Tisza ou des pays s'étendant sur la rive droite du Danube, — s'incorporait à la vie intellectuelle hongroise, concentrée tout entière à Budapest. C'était Budapest qui déterminait les tendances de la vie intellectuelle hongroise, et qui l'absorbait même complètement ; on peut dire qu'au point de vue intellectuel, la capitale et le pays ne faisaient qu'un. Nous, Hongrois de Transylvanie, nous sentions, nous pensions, nous agissions conformément aux directives de Budapest et même les questions tout à fait exclusives qui nous concernaient en propre, ne devenaient l'objet d'une réflexion sérieuse qu'après avoir passé par la capitale. Telle était la situation. Le grand revirement de l'histoire, qui suivit la guerre mondiale, anéantit ces liens physiques et psychologiques qu'on avait crus indestructibles et priva les quelques deux millions de Hongrois, qui passèrent sous l'autorité de la Roumanie, non seulement de leur unité politique millénaire, mais aussi d'une communauté d'âme créée par tout un passé d'honneur.

Naturellement, quand on fixa les nouvelles frontières de la Roumanie, les Hongrois transylvains n'étaient nullement préparés à la solution des problèmes qui se posaient désormais soit dans le domaine politique et économique, soit en ce qui concerne la vie intellectuelle. L'année 1919 montra clairement que ceux qui dirigeaient les destinées des Hongrois ne pensaient pas que l'histoire, qui avait orienté la Transylvanie successivement vers Constantinople, Vienne et Budapest, pût faire graviter cette province vers Bucarest, ils ne songeaient guère à cette éventualité. Il serait superflu

de récriminer ; ces indications toutefois sont nécessaires pour faire comprendre l'importance de la catastrophe qui s'est produite si brusquement. Tous les nerfs de la vie intellectuelle, réunis dans la capitale hongroise, se rompirent soudain et la situation nouvelle jeta les Hongrois transylvains dans un complet désarroi ; on a peine à concevoir à quel point ils y étaient mal préparés et quelles difficultés ils éprouvèrent à s'orienter.

Depuis lors presque huit années se sont écoulées : de grandes valeurs se sont consumées, la conscience du moi s'est humiliée, des milliers d'âmes ont été poussées au désespoir. Mais par la suite, ces années ont réveillé la conscience de la personnalité, elles ont enflammé les hommes d'ardeur au travail, et elles marquent un nouveau chapitre dans le développement de l'esprit hongrois en Transylvanie. Il serait bien long d'expliquer en détail comment s'éveilla la conscience collective des Hongrois transylvains après un court engourdissement ; comment, dans l'isolement créé par les nouvelles frontières, elle dut s'occuper elle-même de suffire à ses besoins intellectuels. Or c'est justement sur le terrain spirituel que la vie d'une minorité consciente d'elle-même devait trouver de quoi s'enraciner. Ce sont les traditions intellectuelles sommeillant au fond des âmes qui ont provoqué le réveil de cette conscience et hâté son développement, car ces traditions ont toujours eu plus de force et de vivacité en Transylvanie que partout ailleurs. Une indépendance vieille de quelques siècles a fait naître certaines traditions précieuses, un noble zèle intellectuel, un esprit proprement transylvain et une forte conscience de la personnalité hongroise ; ce sentiment de l'indépendance ancienne a frayé le chemin à l'avenir. Déjà dans le passé, ces mêmes faits avaient contribué à affermir la civilisation hongroise ; dans le nouvel état de choses ils ont donné un essor rapide et plein de promesses à l'activité intellectuelle hongroise en Transylvanie.

Ainsi les Hongrois de Transylvanie ont pu subir cette débâcle et se créer l'indépendance spirituelle qui fit suite à la séparation politique. Nous n'avons pas l'intention de souligner davantage ce fait, mais seulement de donner une idée du désespoir et du découragement qui pesaient alors sur les âmes. Nous les voyons bientôt se changer en une confiance qui s'affermir peu à peu et en un sentiment de devoir qui pousse au travail continu. Les Hongrois, avertis par les événements, renoncèrent rapidement à se perdre dans l'incertitude de la vie politique et se réfugièrent dans le domaine intellectuel. Ils y trouvaient le seul lieu sûr où l'on pût travailler sans avoir le sentiment décourageant de n'arriver à rien. A franchement parler, il faut avouer que les Hongrois ne sont encore qu'au commencement de ce travail auquel participent tous ceux qui s'intéressent sérieusement à la vie hongroise en Transylvanie ; mais l'énergie de ces initiatives prouve qu'elles sont capables d'aboutir et susceptibles de se développer ; une telle ardeur

témoigne de la vitalité de la race hongroise. Il est évident, si l'on se rappelle les conditions historiques dont nous avons parlé, que le travail intellectuel hongrois en Transylvanie n'en est encore qu'à ses débuts, mais qu'il promet pourtant une riche floraison. Dans la production des sept dernières années, on a peine encore à discerner les buts et les tâches à accomplir, mais on peut déjà constater que, si les Hongrois de Transylvanie ont été sans doute appauvris par leur séparation de l'organisme intellectuel dont ils faisaient partie, cette séparation n'a pu détruire leur âme; au contraire, elle leur a rendu la confiance en eux-mêmes et le courage nécessaire pour commencer bravement leur tâche. Ces quelques années ont créé de nouvelles valeurs; celles-ci sont non seulement à la base du développement littéraire propre de la Transylvanie, mais elles constituent aussi un enrichissement du patrimoine intellectuel hongrois, considéré en général. C'est ce qui ressortira clairement des indications suivantes¹.

Nous avons à notre disposition des données statistiques précises pour juger objectivement l'extension de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie. Nous voyons que 1.066 livres hongrois ont paru en Transylvanie au cours des six dernières années, c'est-à-dire dans l'intervalle compris entre le 1^{er} janvier 1919 et le 31 décembre 1924. Si l'on compare ce chiffre avec le nombre des Hongrois transylvains, qui atteint presque deux millions, on constate qu'on peut compter 1 livre par 5.050 habitants, proportion considérable, et dont l'importance apparaîtra d'autant mieux si l'on observe qu'il a paru en Transylvanie autant de livres pendant ces quelques années qu'auparavant en l'espace de dix ans. Ainsi, la bibliographie de la dernière année de paix — 1913 — n'accuse que 77 livres hongrois sur le territoire qui faisait partie de l'ancienne Hongrie et appartient aujourd'hui à la Roumanie; or, l'année qui fut la plus dure au point de vue politique et économique, l'année 1919, en a vu naître à peu près autant. La production en livres de l'année 1925 dépasse les quatre cents. Les chiffres suivants montrent clairement l'accroissement de cette production: en 1919 paraissent 62 livres, en 1920: 83, en 1921: 140, en 1922: 198, en 1923: 228, en 1924: 292 (sans date: 63 livres). Les deux premières années montrent clairement l'éveil de la conscience intellectuelle et la naissance d'une personnalité. Les chiffres de 1921 accusent un certain affermissement, le nombre des livres s'élevant presque au double de celui de l'année précédente. A partir de ce moment, il augmente d'année en année, et en 1924, non seulement le chiffre absolu des livres parus est le plus élevé, représentant cinq fois le chiffre de 1919, mais aussi la moyenne en a augmenté. Malgré la somme de temps et d'énergie qu'ont coûtée ces années pour l'œuvre d'organisation, la vie intellectuelle

1. György, *Das geistige Leben der siebenbürgischen Ungarn seit 1919*. Klingsor (Brassó-Kronstadt), 1926, pp. 257-264.

hongroise en Transylvanie n'interrompt pas son évolution et tend manifestement à s'élever et à prendre une valeur toujours plus grande, cependant que s'accroissent l'étendue et l'abondance des productions littéraires. Il est certain que la vie intellectuelle des Hongrois transylvains est actuellement aussi vive, aussi mouvementée qu'elle l'était aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, quand le foyer de la littérature hongroise se trouvait presque exclusivement en Transylvanie. Certainement, les dispositions des autorités roumaines qui isolent hermétiquement les Hongrois transylvains de la vie intellectuelle de la Hongrie actuelle, contribuent pour beaucoup à soutenir cet élan. Au cours de certaines années, les journaux et les livres de Budapest ne pouvaient absolument pas passer les frontières de la Roumanie, et même aujourd'hui une petite partie seulement des livres paraissant en Hongrie — encore ne sont-ce pas toujours les plus dignes d'intérêt — réussissent à franchir les multiples formalités d'une censure sévère. Sans doute, les Hongrois transylvains souffrent de se trouver ainsi exclus, sans raison valable, de la communauté intellectuelle hongroise ; mais à ce qu'il semble, ils possèdent assez de bonne volonté et de talent pour commencer une vie intellectuelle indépendante avec leurs propres forces.

La plus grande partie des livres cités plus haut (33 %) — exactement un tiers — appartient aux belles-lettres. Le genre le plus florissant en est la prose (52 %) qui n'a réussi que dans les dernières années à éclipser la poésie lyrique. C'est naturellement le drame qui est le plus faiblement représenté (13 %). Après les œuvres littéraires proprement dites viennent les livres d'enseignement, presque un quart du total (22 %). L'abondance des livres de ce genre est due aux ordonnances du gouvernement, qui interdisent l'emploi dans les écoles hongroises transylvaines des livres d'enseignement édités à Budapest ; il a donc fallu les remplacer par des livres écrits et imprimés en Transylvanie. La littérature spéciale et la littérature populaire occupent la troisième place, à peu près le cinquième du total (19 %). Etant donné, d'une part, que la roumanisation de l'Université hongroise de Kolozsvár (Cluj) et des instituts scientifiques empêcha dans ce domaine tout travail intensif, d'autre part, que le départ du corps enseignant de l'Université diminua considérablement le nombre des travailleurs, on peut dire que le nombre de livres imprimés par les Hongrois est fort respectable, même aujourd'hui où la situation économique des Hongrois ne favorise guère l'édition d'ouvrages. La littérature religieuse et la littérature d'actualité arrivent à peu près à égalité, si l'on fait entrer en ligne de compte albums, almanachs, livres d'adresses et calendriers (7 %). Quant aux ouvrages de jurisprudence, leur proportion est la plus faible (4 %) et le peu qui a paru n'est le plus souvent que la traduction des lois et ordonnances qui se rapportent à la nouvelle situation politique. Le groupe des

œuvres littéraires diverses (8 %) complète cette énumération des livres transylvains, dont la dixième partie est composée de traductions, tandis que le reste (89 %) est formé d'ouvrages originaux d'auteurs transylvains.

Nous trouvons dans la presse d'actualité une richesse et une activité semblables. Au cours des cinq premières années qui ont suivi la séparation de la Transylvanie on a créé 330 journaux hongrois. 87 seulement remontaient aux années antérieures à 1919, les 243 autres sont de création récente. Cet heureux résultat découle naturellement du goût des Hongrois pour l'instruction et de leur aptitude à s'adapter. La privation des productions littéraires de Hongrie, l'isolement qui en résulta et la nécessité de passer à la défensive suscitèrent un élan étonnant de la part de la presse hongroise de Transylvanie. Cependant il n'est pas surprenant qu'à côté de créations durables et indispensables pour combler une lacune, il y ait eu quantité d'essais infructueux. D'après la situation dressée le 31 décembre 1923, sur 330 journaux 104 avaient cessé de paraître ; l'année commença donc avec 226 journaux. Ce nombre, à part des fluctuations insignifiantes, reste constant. Naturellement, la presse politique est la plus répandue. 18 journaux et 53 publications hebdomadaires soutiennent l'opinion publique des Hongrois transylvains, 35 feuilles périodiques ecclésiastiques servent les intérêts de l'Eglise, 70 ceux de l'industrie et du commerce. Il est aisément compréhensible que, sentant menacées les conditions fondamentales de la vie intellectuelle, les gens aient cherché un appui dans la fermeté des Eglises ; les trois Eglises hongroises (catholique, réformée et unitaire) firent tout leur possible, au point de vue littéraire, pour affermir l'équilibre des âmes que la guerre avait fait chanceler. Il est significatif, en ce qui concerne le mouvement littéraire, que l'on compte jusqu'à la fin de 1923, 15 journaux littéraires, dont 3 seulement subsistent aujourd'hui : dans ce domaine, on constate un manque de solidarité entre la presse et le public ; aussi, beaucoup d'essais échouent-ils, n'obtenant pas — et souvent d'ailleurs ne méritant pas — la faveur du public. Il est certain que le public hongrois n'a pas été épargné par cet égarement du goût qui a suivi la guerre ; aussi beaucoup de productions connurent-elles la vogue, mais une vogue éphémère. Il est de bon augure, cependant, que les journaux importants s'enracinent de plus en plus et que le goût de la politique sensée, de la littérature saine et de la science se répande rapidement dans le public hongrois.

Ces données statistiques montrent donc quelle situation occupe la presse hongroise en Transylvanie ; il convient surtout de remarquer que, selon la statistique officielle, le nombre des journaux paraissant en langue roumaine, dans toute la Roumanie se monte à 417, donc seulement au double. Même le bulletin bibliographique de Bucarest, *Buletinul Cartii* est forcé de constater qu'en

Transylvanie le nombre des journaux écrits dans la langue des minorités — et il s'agit en première ligne des journaux hongrois — dépasse de beaucoup le nombre des journaux de langue roumaine. En tout cas, ces données révèlent l'énergie et la volonté de travailler qu'apportent les Hongrois pour assurer leur vie intellectuelle alors même qu'elle est en péril¹.

Cette statistique des livres et de la presse nous apprend que le centre de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie est Kolozsvár (Cluj). Presque la moitié des livres hongrois paraissant en Transylvanie portent, comme lieu d'impression, le nom de cette ville (47 %). Après Kolozsvár, les villes qui comptent dans la production des livres et des journaux sont les suivantes : Nagyvárad (Oradea Mare) (10 %); Brassó (Brasov) (5,9 %) ; Arad (5,3 %) ; Temesvár (Timisoara) (4,9 %) ; Marosvásárhely (4,1 %). Kolozsvár est également le centre le plus important pour la presse ; un tiers des journaux hongrois y est imprimé. Puis viennent par ordre d'importance : Temesvár, Nagyvárad, Arad, Marosvásárhely, Szatmár. Même si nous tenons compte des journaux en langue roumaine, la production de Kolozsvár est à peine inférieure à celle de Bucarest, où paraissent 98 journaux roumains et 19 dans les langues des minorités, en somme 117 journaux. Kolozsvár s'est donc énormément développé depuis 1919 pour devenir le centre littéraire du pays. L'historien qui écrira la chronique de la vie intellectuelle hongroise devra en tenir grand compte. Kolozsvár reprend pour ainsi dire le rôle qu'elle avait au XVIII^e siècle, quand son imprimerie enrichissait la littérature hongroise d'un livre sur trois.

En Transylvanie, une seule entreprise typographique travaille de façon permanente dans le domaine littéraire : c'est la Société an. *Minerva* à Kolozsvár, autour de laquelle se groupent les intérêts moraux et matériels des trois églises hongroises. A elle seule, elle contribue davantage à la propagation de la littérature hongroise et des livres que les trois villes qui viennent ensuite, Nagyvárad, Arad, Brassó réunies. De 1921 à 1924 elle a imprimé 790.621 exemplaires, dont 604.320 édités par elle-même. Se préoccupant avant tout des besoins intellectuels, elle a pris la place des sociétés défailtantes. Par ses feuilles périodiques qui embrassent les divers domaines de la vie spirituelle, et par ses entreprises d'édition elle est devenue le guide indépendant et prévoyant de la culture hongroise en Transylvanie.

Pour saisir clairement la situation intellectuelle des Hongrois transylvains, il faut jeter un coup d'œil sur l'imprimerie et le commerce de librairie et citer quelques chiffres dont le témoignage est

1. Lajos György, *A romániai magyar időszaki sajtó öt esztendeje 1919-23*. [Les 5 années de la presse hongroise périodique en Roumanie.] Cluj-Kolozsvár, 1924.

très net. Dans la Roumanie entière, il existe en tout 425 imprimeries, 1.714 presses et 6.240 typographes. Ces données concernent pour la plupart Bucarest, où se trouvent 174 imprimeries, 533 machines, 2,870 ouvriers ; le reste se rapporte à la Transylvanie¹.

En Transylvanie et dans les régions ayant fait partie de la Hongrie travaillent maintenant, dans 69 localités, 233 imprimeries qui occupent à des machines de différents types 2.101 ouvriers. Parmi les imprimeries de la Transylvanie 66 sont roumaines (27,7 %), 25 allemandes (10,5 %) et 147 hongroises (61,8 %). La statistique montre que, de toutes les provinces roumaines, c'est la Transylvanie qui a le plus développé l'industrie de la typographie et que ce sont les Hongrois qui dans ce domaine jouent le principal rôle. Kolozsvár arrive en tête avec 35 imprimeries et 556 ouvriers, puis Temesvár avec 19, Arad avec 16, Nagyvárad avec 15 et Nagyszében avec 12 imprimeries. Kolozsvár n'est pas seulement la première par le nombre mais aussi par l'organisation de ses imprimeries. La situation est la même pour le commerce des livres, mais nous ne connaissons que les chiffres se rapportant à la Transylvanie. Sur le territoire cité plus haut, il existe 361 libraires professionnels. Leur nombre se répartit selon leur nationalité, de la manière suivante : roumains 80 (22 %), allemands 56 (16 %), hongrois 225 (62 %). Ainsi pour 38.583 habitants roumains, il y a une librairie roumaine, pour 6.524 une librairie hongroise, et pour 9.557 une librairie allemande². Ces chiffres montrent clairement que les Hongrois, bien que réduits à l'état de minorité ethnique, jouent un rôle considérable dans la vie intellectuelle de la Transylvanie.

Derrière la sécheresse de ces statistiques qui précisent la situation intellectuelle des Hongrois transylvains, se cachent des valeurs sérieuses. La littérature d'abord est fort importante. Les Hongrois, une fois isolés, reconnaissent l'importance de la littérature pour assurer l'existence spirituelle hongroise ; ils comprennent avec quel soin il fallait s'attacher aux nobles traditions héritées d'une communauté de mille ans pour maintenir la communion des pensées et des sentiments de la totalité des Hongrois. Aussi la littérature, pour les Hongrois isolés en Transylvanie, dépasse un but purement artistique ; elle est une source de force et d'énergie, elle représente la possibilité de se conserver une personnalité et de trouver un moment de consolation ; c'est surtout un des plus importants facteurs capables d'assurer le maintien de la langue, de la race et de la conscience nationales, mission qui constitue un

1. Krizsa, *Almanahul Tipografilor*. Cluj, 1926.

2. Miklós Veress, *Az erdélyi könyv, zenemű és papirkereskedés stat.* Erd. Irod. Szemle 1926. III. 88-89. [La statistique des librairies, etc. en Transylvanie].

devoir sacré pour les Hongrois obligés de défendre à chaque instant leur patrimoine intellectuel¹.

La littérature transylvaine est parfaitement consciente de la mission qui lui incombe de sauver et de maintenir la nationalité ; ainsi s'explique son développement dans des circonstances si défavorables et sa floraison à une époque si dure. Il n'y a pas d'autre façon de comprendre comment se sont développées d'un jour à l'autre une quantité de valeurs nouvelles et combien la conscience de l'importance incommensurable que prend aujourd'hui la littérature encourageait au travail. L'oppression politique subie par la minorité hongroise après 1919 amena naturellement la littérature à prendre de plus en plus conscience d'elle-même et à s'approfondir. On compte aujourd'hui deux tendances littéraires en Transylvanie : l'une visant au progrès, l'autre conservatrice. Toutefois, il faut se garder de croire que cette terminologie implique une séparation ; il s'agit plutôt d'une simple différence dans la façon de concevoir le monde, différence de morale et de goût. La littérature représentée par les partisans du « progrès » n'offre aucun appui dans les difficultés que rencontre la vie des Hongrois ; et elle n'est pas largement répandue. On le comprend aisément. Ses représentants ne sont pas originaires de la Transylvanie ; au contraire ils y sont entrés à la faveur de la révolution et du communisme. Leur action nuit plus qu'elle ne profite. Ils ont empêché le développement d'un esprit littéraire homogène et avec leurs idées souvent subversives ils rendaient difficile la formation d'une vie littéraire hongroise. La tendance « conservatrice », opposée à la précédente, a assumé envers les Hongrois une grande responsabilité morale. Les efforts de ses partisans, leur conception du monde, leurs goûts et leurs opinions morales sont plus foncièrement hongrois et transylvains que les idées des partisans du progrès. La littérature d'un peuple que le destin a condamné à être une minorité ethnique et qui lutte pour relever sa situation, pourrait-elle prendre une autre direction que celle qui est la seule vraie et en tout cas la seule qui mène à un résultat utile ? Une minorité nationale, qui a le devoir de garder intactes ses valeurs, pourrait-elle fonder sa littérature sur d'autres principes que des principes conservateurs ?

Les Hongrois de Transylvanie sont en relations très étroites avec la littérature des autres groupes hongrois qui font partie de la Tchéco-Slovaquie et de la Yougoslavie, et surtout avec la littérature de la Hongrie proprement dite. La Transylvanie ne cherche nullement à se faire une littérature à elle ; elle n'en a jamais eu dans le passé et une telle tentative serait impossible dans l'avenir, car, de tout temps, les grands esprits de Transylvanie n'ont pas

1. L. György, *Die ungarische Literatur in Siebenbürgen*, 1919-22. Ungarische Jahrbücher (Berlin), t. III [1923] p. 273.

seulement travaillé pour leur petite patrie, mais pour enrichir l'ensemble de la culture hongroise. Le particularisme transylvain ne pourrait avoir qu'une vie très brève. Aussi la littérature hongroise de Transylvanie, avec ses perspectives et ses conditions toutes spéciales s'incorpore-t-elle au reste de la littérature hongroise. Aux yeux de l'opinion publique hongroise, les frontières politiques n'impliquent pas de séparation intellectuelle, et la littérature de Transylvanie dans les conditions particulières où elle se trouve, participe à l'unité de la littérature hongroise. Les buts, l'idéal sont communs, seuls les cadres sont de dimension plus restreinte. Dès ses débuts, la littérature transylvaine a bien montré qu'elle ne voulait pas vivre une vie séparée, mais au contraire tendait à se fondre dans l'ensemble de la littérature hongroise, ce qui est la seule visée légitime, aujourd'hui que le but suprême de la littérature est de maintenir l'unité spirituelle de l'âme hongroise déchirée.

En outre, la littérature hongroise de Transylvanie cherche de son mieux à se rapprocher de la vie intellectuelle des autres peuples de Transylvanie. Dans la vie de la minorité hongroise qui aspire au calme, la littérature ne peut s'enfermer dans des préoccupations purement littéraires. Il faut que, tout en gardant ses caractéristiques propres, elle cherche à comprendre la littérature des autres peuples qui ont avec elle une histoire commune. Elle ne peut rester à l'écart des mouvements intellectuels des autres minorités et surtout des tendances de la nation majoritaire. La littérature de Transylvanie a pour rôle particulier de faire passer dans la littérature hongroise les œuvres spécifiques des Allemands (Saxons) et des Roumains, et d'autre part de faire connaître à ces peuples la vie intellectuelle de la Hongrie. C'est là un point d'une importance capitale pour la pacification de ces peuples et leur bonne entente. En se comprenant et en s'estimant, ces populations, même à leur insu, se trouveront rapprochées. Et l'on ne saurait accorder trop d'attention aux tendances qui se font jour en Transylvanie en faveur d'un rapprochement entre ces trois peuples, d'une compréhension mutuelle, grâce à l'échange des œuvres intellectuelles.

Il va sans dire que le programme de la littérature hongroise en Transylvanie serait incomplet, s'il se bornait à ces directives. Le rôle de la Transylvanie. — et c'est là ce qui fait son importance au point de vue intellectuel, — a été, dans le passé, d'introduire en Orient les idées occidentales. Les remous de la civilisation européenne se sont arrêtés aux Carpathes, et au-delà de ces montagnes on est déjà en présence d'un monde tout différent. C'est un long passé qui a imprégné l'esprit des Hongrois de Transylvanie de l'amour des idées occidentales et leur a inspiré l'intérêt qu'ils y prennent. Aussi les Hongrois de Transylvanie attachent-ils une grande importance aux événements des littératures européennes. Le public éclairé de Transylvanie connaît, pour les voir représentées

sur la scène, les productions les plus récentes et les plus intéressantes du répertoire européen ; grâce aux indications données par les revues françaises et allemandes, il trouve également dans les librairies un choix important des œuvres littéraires de ces pays, soit dans la traduction hongroise soit dans l'original. Il convient de dire qu'en Transylvanie, on traduit en hongrois peu d'œuvres étrangères ; on n'en peut guère citer que deux : « Toi et moi » de Géraudy, et « Sagesse » de Verlaine. C'est que les éditeurs de Budapest en fournissent un très grand nombre, qui franchissent plus facilement les nouvelles frontières que les œuvres originales de la littérature hongroise. L'intérêt qui porte le public transylvain vers la littérature française apparaît nettement à la lecture des revues et journaux de langue hongroise, où paraissent très fréquemment des traductions et où l'on ne cesse de s'occuper des principaux ouvrages parus à Paris. Le centenaire de Dumas, la mort d'Anatole France, les dernières œuvres de Bourget, Bordeaux, Bazin, Mauriac, Francis Jammes, Béraud..., il est question de tout cela dans la presse hongroise de Transylvanie. Ainsi la « Revue littéraire de Transylvanie » (*Erdélyi Irodalmi Szemle*), dans son numéro de Noël 1926, a donné un article dans lequel M. Károly Rass traçait le tableau de la production littéraire française de 1925 ; la même revue publiait une enquête fort documentée et pleine d'intérêt sur l'influence de la littérature française la plus moderne à l'étranger, et répondait à la question adressée dans les *Nouvelles littéraires* par Edouard RAMOND aux diverses nations. Ces quelques indications montrent que la vie intellectuelle des Hongrois vivant en bordure de l'Europe occidentale n'est pas un fait négligeable.

Pour compléter ce tableau de la littérature transylvaine, il y a lieu d'ajouter quelques mots sur les deux facteurs importants de la vie littéraire, la critique et le public. Il va sans dire que jusqu'à présent ces deux facteurs n'apportaient qu'un faible appoint à la littérature transylvaine, embarrassée dans les difficultés du début. Comprenant qu'il y allait du salut des valeurs intellectuelles les plus précieuses, et qu'il s'agissait d'une affaire intérieure, les critiques littéraires sérieux se contentèrent d'observer en silence la situation, sans chercher à déterminer les tendances de la vie littéraire. C'est avec juste raison qu'ils considéraient que tant que la littérature lutte contre les difficultés du début et tant que chaque publication imprimée rend de grands services à l'activité intellectuelle hongroise, il n'est pas permis de rabaisser l'enthousiasme, ni les efforts sincères et honnêtes. La passivité de la critique littéraire cessa au cours de ces dernières années, car la littérature est arrivée à un développement tel que le livre hongrois n'a plus besoin d'indulgence parce qu'il est transylvain et qu'il peut subir les rigueurs de la critique.

Il y eut en Transylvanie bon nombre de petites querelles ; elles n'étaient pas inutiles d'ailleurs, car elles clarifiaient les principes et exerçaient une influence favorable sur le développement de la conscience littéraire. Ces querelles de plume, quelquefois même provoquées à dessein, éveillaient l'intérêt du public pour les efforts littéraires. L'attitude du public qui lit et s'intéresse à la littérature montre quelles difficultés rencontra la littérature transylvaine. Il a fallu un travail de plusieurs années pour que le lecteur transylvain, habitué aux écrivains hongrois universellement réputés et aux éditions élégantes des éditeurs de Budapest, s'intéressât aux livres, d'aspect plus modeste, de la nouvelle génération transylvaine. Il faut dire aussi qu'une grande partie de la classe moyenne hongroise avait quitté la Transylvanie ; c'était précisément la classe qui protégeait la littérature ; quant à ceux qui restèrent, ils vécurent des années pénibles. Il y avait encore d'autres difficultés (désorganisation de l'édition hongroise, difficultés de librairie, etc.) sur lesquelles je ne veux pas insister.

Heureusement il y a des traits moins sombres au tableau. Des sociétés littéraires et des associations de culture intellectuelle ont joué au cours de ces dernières années un rôle considérable en infusant à l'organisme épuisé des Hongrois une force et une confiance bienfaisantes. Pendant quelques années le seul lieu de réunion des Hongrois, — en dehors de l'Eglise — a été la salle de conférences des différentes sociétés littéraires ; ces faibles manifestations de la vie hongroise suffisaient, à elles seules, à changer le découragement en confiance. Ce fut une grande chance pour les Hongrois que d'avoir hérité du passé des cadres fixes qu'il n'y avait qu'à adapter à la situation nouvelle en leur donnant un contenu analogue. Par l'autorité de son passé et son activité la Société Littéraire Hongroise de Kolozsvár, vieille de quarante ans, vient en tête, avec la Société Littéraire « Kemény Zsigmond » de Marosvásárhely. Toutes deux organisent des conférences et publient des livres. La Société « Arany János » de Temesvár et la Société « Szigligeti » de Nagyvárad sont des centres de moindre importance de la vie littéraire hongroise de Roumanie. Il existe d'autres organisations encore. Plusieurs s'occupent d'ailleurs également de lutter contre les tracasseries des autorités qui empêchent leur libre expansion, bien que leur programme soit purement littéraire. Le plus pénible est de voir paralysées les deux plus importantes associations intellectuelles : l'une est « La Société du Musée Transylvain » (*Erdélyi Múzeum Egyesület*), fondée en 1859 par le public hongrois, qui, en quelques dizaines d'années, a pris une importance considérable, grâce à ses collections scientifiques incomparables : 1° Bibliothèque avec manuscrits et Archives. 2° Collection de tableaux avec médailles et antiquités. 3° Collections ethnographiques. 4° Collections d'histoire naturelle ; grâce aussi à ses sections (a de philosophie,

lettres, *b* de sciences naturelles, *c* de médecine, *d* de sociologie et de droit) ; enfin grâce à ses publications périodiques. En 1872 date de la fondation de l'Université, la Société du Musée a conclu un contrat avec l'Etat hongrois, aux termes duquel, tout en maintenant son droit de propriété, elle donnait à bail à l'Université ses collections. En mai 1919, date de la prise de possession de l'Université par l'Etat roumain, les professeurs hongrois (conservateurs des collections) furent écartés et les professeurs de l'Université roumaine occupèrent leurs postes. L'Etat roumain s'empara de ces collections : il incline à résoudre par des mesures d'autorité cette affaire purement intellectuelle et cherche des prétextes pour détourner la Société, fondation absolument hongroise, de son but, qui est de se consacrer à l'instruction générale et scientifique du public hongrois. Cette lutte dure déjà depuis huit ans ; il n'est malheureusement pas douteux que la Société perdra la partie. Naturellement ces difficultés ont paralysé l'activité scientifique de la Société. Ses cadres se disloquent pour des raisons à la fois morales et matérielles. Ses revues : *Erdélyi Múzeum*, et les *Dolgozatok* (Travaux), furent contraintes de suspendre leur publication à partir de 1919. Les sections en sont réduites à faire des conférences de vulgarisation. Les Hongrois de Transylvanie envisagent avec anxiété l'avenir qui appauvrira sensiblement leur vie intellectuelle. Cet exemple montre bien que la vie intellectuelle des Hongrois transylvains subit des pertes irréparables, qui ne sont guère compensées par une certaine augmentation de valeur. Voyons le cas de *Erdélyi Magyar Közművelődési Egyesület* (Société pour la culture intellectuelle hongroise en Transylvanie). Cette société, dans l'espace des quarante années qui se sont écoulées depuis sa fondation, a fait preuve d'une activité tout à fait remarquable dans chaque branche de l'éducation de l'instruction populaire. Qu'il suffise de dire qu'elle a fondé des centaines d'écoles, qu'elle a organisé des cours pour les illettrés et des cours professionnels, des écoles d'agriculture, des écoles enfantines, qu'elle a soutenu l'industrie hongroise, qu'elle a fondé des bibliothèques et des cercles de lecture. Le changement de régime a coupé en deux cette importante activité et maintenant l'édifice de la culture intellectuelle des Hongrois transylvains, élevé avec tant de sollicitude et de dévouement, menace de s'écrouler. Le fonctionnement de cette société comme celle d'une autre s'occupant de tourisme et d'ethnographie est entravé par les autorités. Elles ont dispersé beaucoup d'énergie dans la lutte constante contre les tracasseries des autorités (censure, autorisation de réunion, examen de leur organisation, revision des statuts, etc.). Auront-elles assez de force, lorsque les circonstances le permettront, pour renaître à une vie nouvelle ?

Quoique resserrée dans d'étroites limites, la littérature hongroise en Transylvanie est suffisamment importante pour que les amis des lettres s'y intéressent de plus en plus. Parmi les genres littéraires la poésie lyrique s'est développée la première. On pourrait dire que pendant des années la littérature hongroise de Transylvanie n'a vécu que de poésie lyrique.

Tous les critiques s'accordent à reconnaître que les noms de Sándor REMÉNYIK et de Lajos ÁPRILY sont incontestablement les plus grands de la poésie lyrique en Transylvanie. Le premier volume de Sándor REMÉNYIK parut en 1918, mais, au cours des années suivantes, sa vraie grandeur apparut plus nettement et sa fécondité ne fit qu'augmenter : *Fagyöngyök* (Guis) 1918 ; *Csak így...* (Seulement ainsi) 1920 ; *Vadvizek zúgása* (Le bruit des torrents) 1921 ; *A műhelyből* (De l'atelier) 1924 ; *Egy eszme indul* (Une idée s'envole) 1925 ; *Atlantisz harangoz...* (La cloche de l'Atlantide), 1925. L'homme, autant que le poète, est extrêmement sympathique et son génie gagne de jour en jour en profondeur. Il est rêveur, philosophe, inclinant vers le pessimisme. Au fond de son âme sommeille une grande tristesse — ce qui est un trait commun de l'âme transylvaine —, mais souvent il fait preuve d'une énergie étonnante. Quelques-unes de ses poésies peuvent être citées parmi les plus beaux spécimens de la poésie hongroise et de la poésie philosophique. En général l'expression éclatante est une des qualités les plus caractéristiques du poète. Personne n'a déploré avec des larmes aussi amères le chagrin tragique des Hongrois au cours de ces dernières années. La perfection de la forme, la richesse de ses tableaux poétiques et sa connaissance du moi artistique sont étonnantes. Le même accent de tristesse, cette mélancolie et ce penchant à se plonger dans le désespoir — voilà aussi les qualités qui caractérisent Lajos ÁPRILY, poète toujours délicat et artiste. Bien plus objectif que Reményik, il est par cela même moins fécond. Ses volumes s'intitulent : *Falusi elégia* (Élégie villageoise) 1921 ; *Esti párbeszéd* (Causerie du soir) 1923 ; *Versek* (Poésies) 1924, Budapest, Athenaeum ; *Rasmussen hajóján* (Le bateau de Rasmussen), 1926, Berlin. C'est un poète savant, philosophe, une âme riche de grandes idées, un caractère aristocratique, plein de couleur, de musique. Aussi est-il très estimé, mais moins populaire que Reményik. Chacun de ses vers est de forme classique, plein de couleur, de musique. Il est un des poètes hongrois qui ont le plus de virtuosité dans la versification. Plus d'une de ses poésies fait partie déjà du fonds classique de notre littérature.

La lecture de la poésie lyrique transylvaine en général révèle un certain pessimisme ; rarement on y trouve un accent viril et fort. Ce ton sinistre vient du désespoir causé par le caractère limité de la vie humaine, sa faiblesse, son vide ; ça et là seulement ces plaintes s'interrompent et l'on rencontre une conception

sercine de l'existence ou une pensée de plus grande envolée. Cette poésie lyrique est de caractère général, sans que l'individualité lyrique et poétique s'y accuse. Très peu de cordes vibrent à l'unisson de l'âme transylvaine ; et les sentiments de la Transylvanie pendant ces sept dernières années ne se reflètent que faiblement dans ces poésies. On peut s'en étonner, car, depuis sept ans, chaque instant nous fit sentir l'injustice de la destinée des Hongrois de Transylvanie, et la poésie lyrique transylvaine doit encore à la poésie hongroise des œuvres qui immortalisent ce sentiment. Ce n'est pas un grief que nous faisons à la poésie transylvaine ; nous constatons simplement une lacune, persuadés qu'elle cherche le ton qui convient en propre à son tempérament. Nous ne pouvons, dans le cadre étroit de cet essai, caractériser en détail la poésie lyrique transylvaine ; nous pouvons encore moins énumérer les noms de tous les poètes de Transylvanie. Cependant, quelques-uns d'entre eux ont un talent assez reconnu pour mériter de figurer dans ce résumé, si bref qu'il soit. Ainsi, le chœur des poètes transylvains serait bien incomplet et monotone si nous n'entendions pas de temps à autre la voix sérieuse et virile de M. László TOMPA ; nous y sentons une douce mélancolie, la disposition d'âme propre à la Transylvanie. Sa carrière de poète remonte aux années d'avant la séparation, ainsi que celle de M. István SZOMBATI SZABÓ, le prêtre-poète de Lugos, qui est une des individualités les plus fortes de la poésie lyrique hongroise. Il a une âme pessimiste, mélancolique, toujours déchirée. Sa poésie n'a point un cours égal, il se trouve encore en pleine agitation intérieure. Néanmoins, quelques-unes de ses poésies sont de vrais bijoux de la poésie lyrique hongroise. Une femme auteur, M^{lle} Erzsébet KRÜZSELY se fit connaître du public dès 1897. La littérature transylvaine la compte aujourd'hui parmi l'élite de ses représentants. Son cinquième volume de poésies surtout (*Hangtalan lyra*. — Le luth sans voix, 1924) marque un grand progrès et un stade nouveau de la poésie lyrique transylvaine. Son domaine est le silence éternel des sourds, — inspiration unique dans la poésie hongroise. Elle sait colorer ce silence, en varier la monotonie fatigante par son ton touchant et ses qualités d'artiste, habile à se servir avec finesse et tact des moyens nouveaux de la poésie lyrique moderne. Elle est une de nos artistes les plus sûres d'elles-mêmes, les plus personnelles.

La poésie lyrique, sur laquelle nous venons de jeter un rapide coup d'œil, occupe jusqu'à l'année 1924 une place prépondérante. A peine prête-t-on attention à la prose et au drame, mais pendant ces dernières années, plus propres à des études approfondies, la poésie lyrique, qui convenait mieux aux sentiments tristes des premières années de la séparation, commence à décliner. Aujourd'hui c'est à tel point que le roman et la nouvelle sont devenus les

genres principaux. Les œuvres en prose se succèdent promptement dans les maisons d'édition de Transylvanie, surtout les romans traitant les problèmes profonds de l'histoire et de la société. Ainsi, dans le cours d'une ou deux années, la prose a réussi à dépasser ou au moins à atteindre la poésie lyrique en importance, et en même temps elle a su éveiller l'intérêt de cercles plus étendus pour la littérature transylvaine. Ce sont surtout les œuvres à sujet historique qui tendent à prédominer. On dirait que les traditions littéraires des KEMÉNY et des JÓSIKA, enracinées dans ce sol, ressuscitent. Nos écrivains aiment puiser dans le passé glorieux de la Transylvanie, pour se consoler des tristesses du présent par les tableaux brillants et nobles du passé. Quelques romans de pensée forte, écrits avec profondeur, font bien augurer du reste. D'autre part, on a plaisir à constater que nos écrivains s'inspirent également du présent, se montrant fort habiles à le poétiser ; tel ou tel de ces romans embrasse déjà les problèmes les plus importants de la vie hongroise de nos jours. Si nous trouvons aussi dans ces romans des inégalités, des imperfections, si peut-être même quelques-uns nous paraissent superficiels, nous ne pouvons douter de leur caractère sérieux et du mérite de l'effort de leurs auteurs. Le conte transylvain présente les mêmes qualités. Nous y trouvons aussi un certain sérieux, des pensées élevées, et une tendance à s'élargir jusqu'au roman. Ses sujets sont aussi empruntés à l'histoire et à la vie sociale ; cette dernière tendance surtout est devenue populaire. Ces quelques années sont encore trop courtes pour faire ressortir de grandes et fortes individualités d'écrivain ; toutefois, nous avons nettement l'impression que certains d'entre eux se sont élevés très haut. A coup sûr, le plus populaire auteur de nouvelles en Transylvanie est aujourd'hui M. Domokos GYALLAY. C'est un talent purement magyar, une individualité harmonique, un artiste qui travaille avec les moyens les plus simples. Le sujet de ses nouvelles, écrites sur un ton charmant, se déroule dans un milieu sain, où circule un souffle frais d'air transylvain, soit qu'il fasse connaître la vie du peuple (*Föld népe*, Le peuple de la terre, 1924), soit qu'il fasse revivre le passé (*Ósi régön*, Sur le sol des aïeux, 1921 ; *Rég volt, igaz volt*, C'était autrefois, c'était vrai, 1925 ; *Vaskenyéren*, Pain de fer, 1926). Il a deux sujets favoris : l'un, c'est la race des Sicules, laboureurs vivant à l'Est de la Transylvanie, dont il peint l'âme étrange avec prédilection ; l'autre c'est l'histoire de la Transylvanie, la terre des aïeux. Ses œuvres ont trouvé le chemin des âmes simples et il a su aussi bien capter la sympathie des amateurs de belles-lettres. De même, le talent original de M. József NYIRÓ évolue dans un milieu populaire ; il est Sicule par excellence (*Jézusfaragó ember*, L'homme sculptant Jésus, 1924). Il a commencé sa carrière avant la guerre, mais ses vrais succès datent de l'époque qui suit 1920. C'est un écrivain d'une grande vigueur, riche en couleurs poétiques, qui a décrit en

quelques traits magistraux l'âme des Sicules. Cependant la surabondance de ses sentiments lyriques et sa connaissance minutieuse de l'âme des Sicules pèsent sur ses nouvelles ; celles-ci deviennent fatigantes à la lecture et ne produisent que rarement une impression purement artistique. Dans la prose transylvaine, M. Sándor MAKKAJ, évêque réformé de Transylvanie, occupe une place importante. C'est un véritable polygraphe, esprit savant et philosophe. Ayant un penchant pour la méditation, il choisit les problèmes les plus profonds et ce qu'il a à nous dire est toujours noble et sérieux (*Élet fejedelme*, Le Prince de la vie, 1924 ; *Megszólnak a kövek*. Les pierres parlent, 1925). C'est lui qui a écrit le beau roman qui fit sensation au cours de ces dernières années-ci (*Ördögszekér*. Le chariot du diable, 1925) ; il y montre admirablement à quel point la morale est élevée et intangible en prenant pour exemple la terrible destinée d'Anna Báthory ; il a retrouvé pleinement, en grand artiste, la couleur historique du XVII^e siècle. C'est une création noble et forte, et malgré son sujet scabreux, une œuvre d'art des plus belles. Trois femmes auteurs doivent être mentionnées parmi les maîtres de la prose transylvaine. Finesse, profondeur d'observation, fidélité psychologique et historique caractérisent l'art de M^{me} Mária R. BERDE, qui, tout en inclinant fort vers le symbolisme, affectionne aussi les sujets historiques. Nous nous bornons à citer deux de ses romans : *Haldáltánc* (Danse macabre, 1924) et *Romuald és Andriana* (1927), prix du roman de l'Académie Hongroise. M^{me} Irén GULÁCSY, l'âme pleine d'angoisse, s'occupe du problème de la race hongroise et du village hongrois. Dans un de ses romans (*Föregteteg*, Tempête, 1925) elle dépeint la destinée de la bourgeoisie hongroise, qui disperse ses énergies dans la lutte des classes, mais elle nous fait aussi sentir quelle confiance elle a dans un avenir meilleur. Son autre roman (*Hamueső*. Pluie de cendres, 1925) montre, avec une grande justesse d'idées et en termes très encourageants, la grande transformation de la vie des paysans en Transylvanie. Enfin citons, bien que paru déjà en dehors de la période que nous nous sommes fixée (1925), son dernier roman, *A fekete vőlegények* (Les fiancés noirs, 1927), où elle a donné toute la mesure de son grand talent, vigoureux et noble. Ce magnifique tableau historique de l'époque de la plus grande décadence hongroise, des temps précédant et suivant Mohács (1526), brossé à larges traits et de main de maître, comporte plus d'un enseignement pour la génération actuelle. Ses personnages bien campés, son récit intéressant en font un roman digne des plus grandes littératures.

Tout autre est Mademoiselle Marie SZABÓ. Elle est amoureuse, elle aussi, de sa chère Transylvanie, dont elle montre les problèmes, douloureux et brûlants. C'est un talent tout particulier, fait de grâce et de sensibilité féminines ; une âme d'artiste raffinée, qui scrute les profondeurs de l'âme humaine. Son

style, simple et élégant, laisse paraître une nature contemplative.

Au bout de sept années, il est facile de voir que la valeur réelle de la littérature hongroise de Transylvanie réside dans les œuvres des écrivains que nous avons mentionnés. Sans doute, leur travail est encore à ses débuts, mais, à coup sûr, leurs œuvres doivent s'élargir, augmenter en valeur intrinsèque.

C'est en *dramas* que la littérature de Transylvanie est le plus pauvre. Beaucoup d'écrivains, qu'ils aient eu ou non des dispositions pour ce genre, ont tenté de créer le genre transylvain du drame. Ces toutes dernières années seulement les auteurs ont cherché à composer des drames, qui leur apportent un succès immédiat. Ce sont donc des années d'apprentissage, employées tout entières à tenter des essais, à apprendre les secrets de la scène, à s'efforcer de vaincre les difficultés du début, à préparer des œuvres de plus grande importance. On comprend donc facilement que le drame transylvain est au-dessous du niveau de la poésie lyrique transylvaine, qui se développe avec un si grand élan, ou de celui de la prose de jour en jour plus florissante. Si de temps à autre un essai justifie notre confiance dans l'avenir, si ça et là des passages sont dignes d'intérêt, il faut bien avouer que le drame transylvain, malgré le vaste champ offert à son développement, n'a fait que tâtonner pendant les sept dernières années et qu'il n'a pas réussi à vaincre les difficultés qu'il a rencontrées à ses débuts. Il s'ensuit que le drame est de tous les genres, celui qui a le plus de peine à naître et qu'un certain développement de la vie littéraire est la condition indispensable de son épanouissement. C'est loin encore d'être le cas en Transylvanie, où le théâtre ne trouve pour le moment nul appui auprès des autorités publiques.

Les drames qui ont paru imprimés ou ont été représentés jusqu'à présent, sur la scène, ne se distinguent ni par leurs qualités poétiques, ni par une technique attachante et l'on ne saurait les regarder comme des œuvres de valeur, — d'une valeur même passagère —, de la littérature dramatique hongroise. Les drames à sujet social ne puisent pas leur inspiration dans les problèmes de la vie actuelle des Hongrois de Transylvanie et ne représentent pas les déchirements des dix dernières années, mais traitent plutôt des bagatelles de la vie individuelle. Ils ne reflètent pas la vie même, mais restent à la surface sans pénétrer au fond de la réalité quotidienne. Les grands problèmes de la vie n'éveillent aucun intérêt chez nos écrivains. Les drames historiques ne sont qu'un récit dramatisé et leurs écrits sont incapables de faire renaître la vie. Le genre sérieux, sans cependant avoir rien créé de précieux et de durable, a du moins éveillé l'espoir d'en finir avec l'incertitude actuelle. La veine comique des rares comédies que nous possédons, est au contraire si faible qu'elle ne pourra vivifier la litté-

rature dramatique de Transylvanie, ni au point de vue littéraire, ni au point de vue dramatique en particulier. La plupart des pièces sont des drames livresques et quelques-uns seulement ont pu être joués. Les circonstances expliquent suffisamment ce fait, de même que l'état désespérant du théâtre hongrois en Transylvanie, qui se trouve bien loin d'accomplir sa mission. La Transylvanie et surtout Kolozsvár ont joué dans l'histoire du théâtre et de la littérature dramatique un rôle qu'on ne peut oublier. C'est à Kolozsvár, où il prospéra pendant une période de près de cent cinquante ans, que le théâtre hongrois a poussé ses racines les plus profondes. C'est cette ville qui fit le meilleur accueil au théâtre, même au moment des plus grandes crises. L'aristocratie hongroise et la société hongroise élevèrent à Kolozsvár le premier théâtre hongrois permanent il y a plus d'un siècle. Ce théâtre au glorieux passé dut quitter le 1^{er} octobre 1919 le magnifique édifice qu'il devait à la bienfaisance des ancêtres. Il fut contraint de se réfugier dans un local mal adapté et construit pour des représentations cinématographiques. Dans cette situation indigne de son objet, il lutta pendant de longues années avec ténacité. Les coups dont il fut frappé pendant les premières années ne firent qu'accroître sa vigueur. Il est remarquable qu'il ait pu représenter de 1919 à 1924, 2.160 pièces dont 1.070 écrites par des Hongrois et 1.090 par des étrangers. Cette statistique donne un tableau assez favorable ; l'opérette atteignit 893 représentations, le drame sérieux 1182. A cette époque, le public hongrois pouvait encore prendre plaisir aux œuvres des classiques de la littérature universelle, des maîtres de la littérature hongroise, aux meilleures pièces des théâtres européens, de même qu'aux créations les plus récentes du drame hongrois. Cependant déjà à ce moment des signes apparaissent qui annoncent que le théâtre, tout en satisfaisant aux exigences d'un goût délicat, sera obligé de s'accommoder d'une autre tendance du public, qui ne demande que des jouissances sans valeur, sans contenu, pour satisfaire son goût médiocre. Au bout des deux dernières années, il se transforme en un lieu de distraction, et aujourd'hui il a à peine l'occasion de réaliser ses ambitions artistiques. Les productions de la littérature dramatique hongroise ne parviennent plus en Transylvanie et les perspectives européennes deviennent de plus en plus étroites. Il est désolant de voir combien les traditions artistiques du théâtre hongrois de Kolozsvár ont changé et combien le bon goût de notre société est en danger de se perdre. Si tel est le sort du théâtre hongrois de Kolozsvár, on peut imaginer quelles sont les difficultés au milieu desquelles se débattent les autres théâtres hongrois de la Transylvanie, qui travaillaient, répartis en huit districts, subissant un programme strictement fixé et forcés de se plier rigoureusement aux conditions prescrites. Leur histoire est, — il faut bien l'avouer — celle d'une série interminable de luttes. Non

seulement il leur faut satisfaire les prétentions les plus diverses, mais ils épuisent constamment leurs forces dans des épreuves matérielles désespérées et des chicanes sans fin. En 1925, dans son rapport sur la vingt-sixième année, le directeur du théâtre de Kolozsvár écrit en particulier : « Les plus nobles efforts sont paralysés par la nécessité de se mettre toujours en garde contre les revers de fortune qui peuvent atteindre le théâtre sous forme de dépenses imprévues et d'ordonnances inexécutables ». Dans le budget de l'Etat roumain, 86 millions de lei sont prévus pour soutenir les théâtres, mais *rien* pour servir les buts artistiques hongrois. Cependant le théâtre hongrois a payé, lors de la saison dernière, plus d'un million de taxes sur les billets. La difficulté de cette situation explique que les théâtres des minorités non-roumaines, en butte à des tracasseries incessantes, soient forcés de s'accommoder au goût du jour pour s'assurer le droit de faire résonner la langue hongroise. En ce moment, le problème du théâtre hongrois préoccupe le public hongrois transylvain parce qu'il est étroitement lié aux intérêts les plus importants des Hongrois menacés dans leur vie intellectuelle. Le théâtre hongrois de la Transylvanie revit aujourd'hui l'époque d'il y a cent ans, quand l'emploi de la langue, sa conservation et son embellissement incitaient au travail. Aujourd'hui la scène hongroise de la Transylvanie est de nouveau le refuge de la parole hongroise, ce qui lui trace clairement sa mission.

A côté de la littérature, l'activité intellectuelle de la Transylvanie se manifeste aussi dans *le domaine scientifique*. Les Hongrois de Transylvanie en effet ont subi des pertes sensibles. Le 12 mai 1919, l'Université hongroise était transformée en Université roumaine ; au mois de juin 1923, une ordonnance du Gouvernement supprima les cours hongrois de l'Ecole d'agronomie de Kolozsvár ; le 15 août 1923, les portes de l'Ecole Normale Supérieure, fondée par les trois églises hongroises, se fermèrent. Ainsi, les Hongrois de Transylvanie furent, en 2 ou 3 ans, privés de toutes les institutions destinées à l'éducation et la formation de savants ; toute possibilité de travail scientifique était supprimée. Nous avons déjà constaté le fait attristant que l'Association du Musée transylvain ne put se réformer pour remplir sa mission et organiser la vie scientifique, la maintenir et lui servir de guide. Faut-il mentionner l'appauvrissement intellectuel provoqué par l'émigration forcée de nos savants ? Il est donc bien clair que la Transylvanie fut rudement frappée ; les piliers de notre vie scientifique s'écroulèrent et les possibilités d'un travail de ce genre furent réduites à rien. Malgré tout, l'activité scientifique ne cessa pas et si elle manque d'ampleur, elle témoigne en tout cas de la survie intellectuelle et de la force vitale d'un peuple qu'ont frappé de grandes épreuves. Malgré les efforts scientifiques des Hongrois,

la Transylvanie n'a pas encore réussi à constituer un fonds moral et matériel, par suite du manque de centralisation des forces ; il faudrait donc une organisation professionnelle créée dans ce dessein et qui aurait pour tâche de coordonner et de diriger les travaux scientifiques. La vie scientifique transylvaine manque d'un programme ferme, d'une organisation qui préciserait les buts à atteindre. Ainsi s'explique la dispersion des initiatives individuelles ; l'isolement des Hongrois nécessite pour le développement de la vie scientifique hongroise en Transylvanie l'appui du public. Le champ d'action de chacun s'est rétréci, c'est aujourd'hui un sacrifice considérable que de faire paraître un livre scientifique en Transylvanie. Connaissant cette situation, on ne peut s'étonner de ne trouver d'ouvrages scientifiques que sur les questions qui peuvent intéresser le grand public, par exemple l'histoire de la littérature et l'histoire en général. Ce qui se publie dans ce domaine est écrit en général pour quelque occasion solennelle, et se rapproche ainsi des genres populaires. Les centenaires de PETŐFI, de MADÁCH et de JÓKAI ont donné naissance à quelques ouvrages de valeur. Entre tous le volume de M. György KRISTÓF, professeur de langue et littérature hongroises à l'Université roumaine de Kolozsvár (Cluj), tient le premier rang. Le titre en est : *Petőfi és Madách* (Kolozsvár, 1923). On y trouve seize essais de valeur, d'un contenu varié, dans lesquels l'auteur définit l'art poétique de ces deux poètes hongrois qui comptent également parmi les grands noms de la littérature universelle. De même, le centenaire de JÓKAI exerça une influence bienfaisante sur l'histoire de la littérature. On ne saurait dire au juste toute la force qu'a tirée de ces célébrations l'âme hongroise, passionnée pour son ancienne vie intellectuelle, et combien ces centenaires de Petőfi, Madách, Jókai stimulèrent l'effort persévérant de la classe instruite. Incontestablement, ces commémorations sont des facteurs qui ont sauvé, chez les Hongrois abattus, la confiance en eux-mêmes et dans leur avenir. D'autres ouvrages ont paru encore. Tel est l'essai esthétique de M. István BORBÉLY, professeur au Lycée unitaire de Kolozsvár, qui traite avec profondeur et en véritable artiste du principal problème de la création artistique moderne (*Bévezetés a modern szépirodalom tanulmányozásába*. Introduction à l'étude de la littérature moderne ; Kolozsvár, 1920). Le même auteur a publié récemment en deux gros volumes une histoire de la littérature hongroise s'appuyant sur une masse considérable de documents et témoignant jusque dans le détail de beaucoup d'originalité (*A magyar irodalom története*, I.-II. Histoire de la littérature hongroise, I. II. ; Kolozsvár, 1924-25). On trouve dans cette œuvre l'art d'un grand esprit. Aussi important est l'ouvrage de M. György KRISTÓF, qui traite du passé et de l'avenir de la littérature hongroise de Transylvanie (*Az erdélyi irodalom múltja és jövője*. Le passé et l'avenir de la littérature

transylvaine ; Kolozsvár, 1924). Le savant auteur y rassemble ses articles et ses essais sur la littérature transylvaine dans ses rapports avec la littérature hongroise. Il y a ajouté d'utiles notes sur l'importance des devoirs de l'organisation intellectuelle en Transylvanie et sur sa tâche la plus urgente. M. Árpád BITAY, professeur au lycée catholique hongrois de Kolozsvár, est un travailleur infatigable voué à l'histoire de la littérature ; il s'est fait un nom par ses études sur les rapports intellectuels hongrois-roumains, et par ses cours sur l'histoire de la littérature hongroise, que, depuis 1923, il professe régulièrement chaque été, à Valeni, à l'Université libre de M. Nicolas JORGA, le célèbre historien roumain. Par ces cours, il a contribué à faire connaître au public roumain la vie intellectuelle hongroise. Son meilleur ouvrage est une histoire de la littérature roumaine (*A román irodalomtörténet összefoglaló áttekintése*. Résumé de la littérature roumaine ; Gyulafehérvár, 1922). La critique et le public ont accueilli cet ouvrage avec faveur ; il donne un aperçu d'ensemble de la littérature roumaine. Dans le domaine de l'histoire de la littérature religieuse, il faut citer l'œuvre de M. Sándor MAKKAJ, évêque réformé (*Az erdélyi református egyházi irodalom 1850-től napjainkig*. La littérature religieuse de l'Eglise réformée en Transylvanie de 1850 à nos jours ; Kolozsvár, 1925). Une œuvre analogue est l'histoire des dogmes unitaires que projette d'écrire en trois volumes M. István BORRÉLY (*A mai unitárius hitelvek kialakulásának története*. Histoire de la formation des dogmes unitaires de nos jours ; Kolozsvár, 1925). L'activité scientifique de M. Bálint CSÜNY, linguiste et ethnographe, dépasse la petite patrie transylvaine : il vient d'être élu membre correspondant de l'Académie Hongroise. Enfin l'auteur de la présente chronique, a dressé deux tableaux bibliographiques de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie, de nos jours. Il a tracé un tableau de la presse hongroise en Roumanie pendant ces cinq dernières années, ainsi que le tableau bibliographique et statistique de la littérature hongroise en Transylvanie pour les six dernières années. Il a rédigé, en outre, l'*Almanach transylvain* de la revue *Páosztörtézet* (Kolozsvár, 1925), dont les articles donnent des informations précises sur la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie, et sur tout ce qui s'est passé pendant les six années comprises entre 1919 et 1924.

Quant à l'histoire proprement dite, elle apparaît aussi riche que l'histoire littéraire. Nous pouvons citer quelques monographies importantes qui éclairent telle ou telle époque du passé de la Transylvanie et qui permettent de jeter un coup d'œil sur les institutions et l'histoire de la civilisation. M. Vencel BIRÓ, professeur au Lycée hongrois catholique de Kolozsvár, est le premier qui ait tiré au clair un des chapitres les plus intéressants de

l'histoire de la diplomatie transylvaine¹ (*Erdélyi kövelei a portán.* Les ambassadeurs de Transylvanie auprès de la Sublime-Porte ; Kolozsvár, 1921). M. János TEMESVÁRY a écrit un livre important sur les évêques catholiques en Transylvanie au moyen-âge, en étudiant l'activité de 31 chefs d'Eglise connus jusqu'à l'année 1501. La biographie de ces évêques constitue un élément important de l'histoire : aussi trouvons-nous dans ces pages beaucoup de données historiques, se rapportant à l'histoire de la civilisation (*Erdélyi középkori püspökei.* Les évêques de Transylvanie au moyen-âge, Kolozsvár, 1922).

Bien plus importante que ces monographies, sera l'histoire de la nation hongroise par Mgr János KARÁCSONYI, chanoine à Nagyvárad, évêque titulaire ; il s'agit d'une œuvre considérable dont deux volumes ont déjà paru (*A magyar nemzet őstörténete 896-ig ; A magyar nemzet honalapítása 896-tól 997-ig.* L'histoire ancienne de la nation hongroise jusqu'à 896 ; l'établissement de la nation hongroise de 896 à 997. Nagyvárad, 1925). Dans cette œuvre, le savant évêque donne une nouvelle base à l'histoire des Hongrois, et fraie de nouvelles voies dans l'obscurité de l'histoire ancienne. Il met en pleine lumière les problèmes si souvent discutés de l'origine du peuple hongrois et de la prise de possession du territoire. Parmi les livres scientifiques consacrés à l'histoire, le volume considérable de 560 pages intitulé *Az erdélyi katolicizmus múltja és jelene* (Le passé et le présent du catholicisme en Transylvanie, Dicsőszentmárton, 1925) est de grande portée par son étendue et son caractère. Les plus grands savants et les principaux représentants du catholicisme y ont écrit l'histoire du catholicisme transylvain, en 14 chapitres. Grâce à cette œuvre, nous possédons un tableau achevé de cette grandiose institution catholique spécifiquement transylvaine dénommée *Status* ; nous savons comment elle se développa, comment elle a pu garder son autorité dans les grandes crises de l'histoire et comment elle subsiste aujourd'hui, avec de nouvelles perspectives et bravant les difficultés de l'époque présente. Cet ouvrage peut être considéré comme une réponse au livre de M. Onésifor GHIBU, professeur à l'Université roumaine de Kolozsvár-Cluj, qui avait attaqué les institutions catholiques de Transylvanie.

M. Elemér GYÁRFÁS a étudié le rôle historique fort instructif de Miklós BETHLEN, chancelier transylvain, il donne à ce sujet des détails précis grâce à une minutieuse documentation (*Bethlen Miklós kancellár.* Dicsőszentmárton, 1924. Le chancelier Bethlen Miklós). Savant auteur d'ouvrages politiques et économiques, M. GYÁRFÁS a réuni en un volume les travaux de publiciste qu'il a composés pendant les quinze années précédant le changement de

1. La *Revue des Etudes hongroises* publiera, dans une de ses prochaines livraisons, quelques chapitres de cet ouvrage de valeur. (N. d. I. R.).

régime (*Erdélyi problémák*. Problèmes transylvains. Kolozsvár, 1923). M. Elemér JAKABFFY, rédacteur de l'excellente revue centrale de la minorité hongroise en Transylvanie *Magyar Kisebbség* paraissant à Lugos, a dressé par communes une statistique détaillée des habitants de tout territoire anciennement hongrois et annexé par la Roumanie, l'ayant fondée sur les documents officiels des années comprises entre 1910 à 1920 et y a joint des tableaux synoptiques très clairs et très utiles (*Erdély statisztikája*, Lugos, 1923).

La littérature religieuse des trois Eglises hongroises est très florissante et nous constatons avec satisfaction que des hommes de haute compétence s'occupent avec un véritable enthousiasme de la littérature de leur Eglise et qu'ils témoignent d'un vaste et profond savoir. L'œuvre de M. Sándor MAKKAI, évêque réformé, est la plus considérable ; ses livres parus au cours de ces dernières années accusent une forte individualité doublée d'un grand talent artistique. Nous devons mentionner ici l'activité vigoureuse de M. József HIRSCHLER, prélat et curé de Kolozsvár, sur le terrain de l'histoire de l'art ecclésiastique ; ses ouvrages (*Canova* ; *L'Art du Vatican*, etc.) ont rencontré et l'approbation des connaisseurs et la faveur du public.

Qu'il nous soit permis de croire que les années les plus difficiles de l'activité intellectuelle hongroise sont maintenant passées ; les résultats déjà atteints jetteront de la clarté sur ces temps sombres, et des circonstances plus favorables permettront aux talents de s'épanouir et d'exalter la force, la volonté et la persévérance qui sommeillent dans l'âme transylvaine.

Ce résumé de la vie intellectuelle en Transylvanie serait incomplet si nous omettions la *presse périodique*. La statistique démontre que les journaux de Transylvanie sont nombreux. Mais il est beaucoup plus difficile d'en constater la vraie valeur. Ici il faut dire que la qualité ne correspond pas à la quantité. Auparavant la presse de Budapest pénétrait jusque dans le moindre village et la presse provinciale ne jouait ainsi qu'un rôle purement local. A la fin de décembre 1918 les journaux de Budapest cessèrent d'arriver en Transylvanie, et depuis lors, cette interdiction a été maintenue.

Heureusement, une quantité de journaux provinciaux s'offrirent aux Hongrois transylvains à la faveur des circonstances ; ils essayaient de sortir de leur cadre étroit pour prendre une importance générale. On fonda même de nouveaux journaux, et ceux qui existaient déjà prirent un plus grand développement. Ainsi, la presse de Transylvanie est bien différente de celle d'avant 1918, aussi bien en quantité qu'en qualité. La presse provinciale ne cesse de s'accroître malgré l'étroitesse de ses limites. Il

y a des journaux de 12 à 16 pages, qui tirent à 10.000 ou 20.000 exemplaires et rayonnent sur un certain district. Sans doute, la presse hongroise en Transylvanie a fait de grands progrès depuis 1918, mais elle révèle encore de nombreuses insuffisances. La presse hongroise, comme l'esprit du public, se débat toujours dans l'incertitude d'une situation troublée. Elle n'arrive que difficilement à s'adapter aux intérêts de la vie des Hongrois et à les servir en toute circonstance. La revue *Magyar Kisebbség* (La Minorité hongroise), rédigée par M. Elemér JAKABFFY, paraissant à Lugos, suit attentivement les conditions politiques et intellectuelles de la vie de la minorité hongroise en Transylvanie ; elle la voit clairement et travaille scientifiquement à éclaircir les problèmes. Dans son supplément *Glasul Minorităților*. (Voix des minorités) qu'elle fait paraître en langue roumaine, elle montre à l'opinion publique roumaine, souvent mal informée, les injustices que doit subir la minorité hongroise. Le principal organe de l'éducation populaire est le *Magyar Nép* (le peuple hongrois), publié par la Société « Minerva » et rédigé par M. Domokos GYALLAY ; la poste en distribue chaque semaine 18.000 exemplaires dans toute la Roumanie où l'écrit hongrois doit accomplir une mission très importante. Aucun journal n'est comparable en valeur et en influence au *Magyar Nép*, qui est rédigé avec une profonde connaissance de l'âme populaire hongroise, et dont l'importance est exceptionnelle. Pour satisfaire un public plus instruit, la « Minerva » fait paraître tous les quinze jours la revue littéraire *Pásztörtész* (Feu de berger), qui en est à sa douzième année. M. Sándor REMÉNYIK en fut le premier rédacteur ; depuis trois ans elle est rédigée par M. Lajos GYÖRGY.

Les efforts scientifiques accomplis par la presse hongroise trouvent leur expression dans la revue trimestrielle intitulée *Erdélyi Irodalmi Szemle* (Revue littéraire de Transylvanie ; 3^e année), rédigée également par M. Lajos GYÖRGY. C'est une revue qui, s'adaptant aux besoins des Hongrois de Transylvanie, traite à fond les problèmes spéciaux qui les concernent ; d'une part, elle tâche de combler le manque de revues spéciales en donnant des aperçus encyclopédiques et en groupant les productions de la vie scientifique des Hongrois de Transylvanie, qui est dispersée et privée d'organisation ; d'autre part elle s'efforce de créer une vie littéraire saine, en fondant sa critique sur de fermes principes. Dans sa partie scientifique, elle traite surtout des questions en rapport avec la Transylvanie et présentant un intérêt général. Elle fait connaître les résultats de l'activité scientifique de la Hongrie et de l'étranger devenus inaccessibles pour le public de Transylvanie par suite de l'interdiction d'entrée qui frappe chaque livre ou revue, imprimés en Hongrie. Dans la partie réservée à la critique, elle tâche d'orienter le public par des jugements objectifs.

Au bout de quelques années, les Hongrois de Transylvanie ont réussi à fonder des organisations de presse qui atteignent un niveau élevé ; elles ne constituent pas seulement les fondements de la vie de la minorité hongroise, mais elles soutiennent en même temps les intérêts les plus généraux des Hongrois.

Telle est la vie intellectuelle dont nous venons de donner un résumé rapide ; elle en est encore, certes, à la période de croissance. Elle a dépassé — sans doute — le stade marqué par les difficultés du début, cependant l'avenir peut lui réserver encore bien des obstacles. Mais son but est clair : les Hongrois en ont conscience et comprennent quelle est leur situation de minorité. Ils voient dans une vie intellectuelle florissante le seul domaine où ils pourront atteindre des résultats sans éprouver de découragement. Il est certain que l'avenir de la minorité hongroise dépend du niveau de culture intellectuelle, du degré d'instruction des Hongrois. L'étude de la vie intellectuelle indépendante des Hongrois minoritaires pendant ces dernières années conduit à cette conclusion rassurante qu'une fois de plus les grands changements historiques et les épreuves de toute sorte n'abattent pas l'âme hongroise, mais lui donnent au contraire plus d'énergie et de force de résistance.

(Kolozsvár-Cluj, Roumanie).

LAJOS GYÖRGY.

NOTES ET DOCUMENTS

MONGOLS, AMIS DES HONGROIS ?

Une des tendances du mouvement d'idées contemporain est de prouver l'hégémonie générale de l'Asie. Toute une série d'écoles se sont créées, qui ont pour but de démontrer que notre vie spirituelle, culturelle et artistique a ses racines en Asie ; c'est de là qu'elle s'est répandue en Europe et que notre évolution constante a reçu et reçoit encore son impulsion. Il faut le reconnaître, cette conception n'est pas fausse de tout point ; mais très certainement ses partisans vont quelquefois plus loin qu'il n'est désirable.

La *Revue des Nations*, revue trimestrielle, paraissant à Genève, rédigée par M. Félix VÁLYI, s'est proposé de poursuivre le but que nous avons indiqué. Cela dès le premier article, signé du rédacteur et intitulé *Introduction à l'histoire de l'esprit asiatique* (N° 1, janvier 1927, pp. 9-35).

Tous les courants spirituels modernes viennent d'Asie — affirme M. VÁLYI. La civilisation des pays en bordure de la Méditerranée provient de l'Asie, patrie ancestrale de la plupart des grandes races qui ont fait l'histoire de l'humanité. Quelques-unes d'entre elles se sont éteintes, mais d'autres ont réussi à s'établir définitivement et à fonder des Etats — par exemple la Chine et l'Inde en Asie, ou en Europe les Hongrois et les Finnois. L'Occident a traité ces peuples de barbares, parce qu'ils ont dévasté la civilisation qu'ils trouvèrent autour d'eux. Pour M. Vályi ce fut une erreur. Le progrès de la culture exige la démolition des civilisations anciennes pour en créer de nouvelles. — Puis il énumère les personnalités éminentes d'Asie en commençant par Açoka qui vivait environ 250 ans avant l'ère chrétienne, et dont l'immense empire eut pour fondement la philosophie bouddhiste.

Ensuite, l'auteur étudie l'histoire des Mongols. En 1206 un Kouroultai élut TEMOUNJIN, un des génies les plus formidables de tous les temps, qui devient plus tard Djenghiz-Khan et organise le grand empire mongol, de la Russie méridionale à la mer de Chine. Il était tout à l'organisation et à l'administration de son grand empire. Il unit les territoires turko-mongols et son but était de

rassembler dans l'unité « touranienne » tous les peuples de l'Europe qui sont de race turke ou finno-ougrienne. C'est pourquoi il entreprit son expédition en Europe, au cours de laquelle l'idée « touranienne » lui assura l'aide des Hongrois contre les étrangers¹.

Quand M. Vályi professe la grandeur de l'esprit asiatique, il est en vérité sous l'influence du « touranisme. » Cela se voit clairement, en quelques passages de l'article, à des affirmations tout à fait nouvelles, et inouïes jusqu'ici.

On demeurerait stupéfait en face de cette nouveauté mystérieuse, si M. Vályi n'avait nommé l'ouvrage où il a puisé ses connaissances. C'est l'*Introduction à l'histoire de l'Asie* (1896) par LÉON CAHUN. M. Cahun s'est informé sur l'invasion mongole en Hongrie d'après l'ouvrage fondamental de STRAKOSCH-GRASSMANN². Mais de ce qu'il y a puisé, son imagination a créé toute une épopée « touranienne », qui peint des plus vives couleurs les Hongrois, la plaine hongroise, qui rappelaient aux Mongols le pays natal abandonné, et la sympathie avec laquelle les Hongrois les accueillirent : « Le sang touranien se reconnaissait³ ». Puis, à l'aide d'une déduction vraiment absurde il tire de quelques lignes de Strakosch cette conclusion que les Mongols ont détruit de façon horrible les communes allemandes et slaves en Hongrie, et ménagé les villes hongroises⁴.

1. « Il était surtout grand collectionneur de terres turko-mongoles ; il expédiait ses lieutenants en Europe pour ramener à l'unité touranienne tout ce qui était ture ou finno-ougrien. Lorsque son fils aîné, Batou, accompagné du généralissime mongol, Souboutaï, après avoir conquis la Russie du Sud, apprit de la bouche du Prince Vladimir [1] à Kiév qu'il y avait des « Turcs » dans la vallée du Danube, les deux chefs mongols se décidèrent à rendre visite à la nation hongroise, à peine christianisée depuis deux siècles, et dont une bonne partie ne se résignait pas encore à la domination étrangère qu'avait apportée le christianisme germanique et bavarois des premiers rois chrétiens de Hongrie. Souboutaï donna l'ordre de détruire les villes allemandes et les colonies étrangères en Hongrie et d'entrer en rapports avec les paysans magyars dont l'appui facilita l'administration mongole en Hongrie. *Revue des Nations*, janvier 1927, p. 23.

2. Gustav Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241 und 1242*, Innsbruck, 1893.

3. « On dirait qu'il y eut pendant cette occupation de la Hongrie par les Asiatiques, comme un retour d'atavisme chez les Magyars. Aux Turcs, aux Mongols, le pays plaisait infiniment ; la Puszta, la lande hongroise ... l'herbage... Le pré, l'herbe, leur parlaient : tout leur était familier... Il y avait une espèce de sympathie latente : au milieu de toutes les brutalités, des égorgements, des incendies, le sang turanien se reconnaissait. » Cahun, *Intr. à l'hist. de l'Asie*, pp. 375-376.

4. « Les Mongols s'acharnèrent particulièrement contre les Allemands, les Slaves et les Roumains ». Cahun, *op. cit.*, p. 376 ; il ajoute en note : « Strakosch-Grassmann a très clairement discerné cette différence de traitement : « Zu bemerken ist noch, dass von heute vorhandenen Urkunden der deutschen Städte des Berglands von Oberungarn keine einzige über die Zeit des Mongolensturmes zurückreicht, was sehr bedacht zu werden verdient bei der ängstlichen Sorgfalt, mit der diese Städte ihre Urkunden, auf denen ihr ganzes politisches Dasein

Tout cela s'explique chez M. L. CAHUN, sinon par la malveillance, en tout cas par une orientation défectueuse due à l'opinion occidentale qui dure encore au XIX^e et même au XX^e siècle, et selon laquelle les Hongrois sont un peuple sans civilisation, à demi-nomade, un peuple de « csikós », qui parcourent à cheval des prairies sans fin et vivent sous la tente.

Des notions empruntées à M. Cahun et associées à l'idée du touranisme amènent M. Vályi à ne pas s'en tenir aux constatations d'un auteur qui ignore totalement les Hongrois du XIII^e siècle, à les pousser plus loin encore — sans preuves, mais qu'importe ! — afin d'établir la puissance séculaire de l'idée touranienne. C'est ainsi qu'il réussit à présenter, comme ayant pris une part active au ravage mongol, ce même peuple hongrois qui en a le plus souffert. M. Vályi présente l'idée touranienne à l'époque de Djengouiz-Khan sous une forme si évoluée déjà, que même aujourd'hui, en pleine floraison du « touranisme », on en chercherait en vain l'équivalent. A plus forte raison l'on ne peut guère supposer que les Hongrois du XIII^e siècle en aient eu la notion. Mais Djengouiz-Khan lui-même n'avait pas pour plan de « ramener à l'unité touranienne tout ce qui était turk ou finno-ougrien ». A moins de supposer qu'il prenait tous les peuples d'Europe pour touraniens. Mais cela, M. Vályi lui-même ne le croirait pas.

Les sources n'indiquent pas la moindre trace d'une aspiration consciente à cette unité touranienne. Djengouiz-Khan, il est vrai, a réuni les peuples turko-mongols de l'Asie-Moyenne. Mais il est impossible de prouver que même ici l'idée touranienne fût consciente. Que Djengouiz ait été conduit par elle dans ses conquêtes en Europe, on ne peut guère le supposer. Selon nos textes, il préparait une guerre contre l'Allemagne¹ ; son plan était de conquérir Rome et les pays situés sur son chemin, comme la Hongrie elle-même². PLANO CARPINI qui fit un assez long séjour parmi les Tatars, mentionne dans son *Historia Mongolorum* qu'ils voulaient conquérir toute la terre, comme le leur avait enjoint Chingis³. Le roi Béla IV écrit encore vers l'année 1250 au pape Innocent IV qu'on reçoit de jour

ruhe, als ihr kostbares Kleinod hüteten » (Strakosch, *op. cit.*, p. 158). Les Mongols ont détruit impitoyablement les établissements allemands et slaves en Hongrie et ont généralement ménagé les villes magyares.»

1. ... In hac Ungarorum terra dictus frater [le père Julien] invenit thartaros et nuntium ducis Tartarorum... ; qui dixit, quod exercitus thartarorum, qui tunc ibidem ad quinque diebus vicinus erat, contra Alemanniam vellet ire... (Rapport du premier voyage de Julien). Theiner, *Vetera Monumenta Historica, Hungariam sacram illustrantia*, tom. I, p. 153.

2. Rapport de JULIEN sur son deuxième voyage. Wenzel, *Arpádkori Uj Okmánytár*, VII, 558 p.

3. ... Statutum est, quod sibi subjugare debeant omnem terram. Plano Carpinii, *Historia Mongolorum. Recueil de Voyages et de Mémoires*. IV, 663 ; voir aussi pp. 715-16.

en jour des nouvelles selon lesquelles les Tatars veulent attaquer non seulement la Hongrie, mais toute l'Europe¹.

Les lettres même que les Khans mongols envoyèrent au roi de Hongrie, au pape et au roi de France, sont issues de la conception qu'au grand Khan des Mongols est due toute puissance sur la terre et que si quelqu'un ne veut pas le reconnaître, il faut l'y amener par la force des armes².

Non seulement nos documents écrits n'apportent aucune indication qui prouve une réalisation consciente de l'« unité touranienne » ; mais la marche même de la conquête mongole dément le but supposé par M. VÁLYI.

Après la mort de Djenguiz-Khan ses successeurs continuèrent les conquêtes qu'il s'était proposées, en même temps vers le Midi et vers l'Occident. Au Midi les Mongols se trouvaient en face des Seldjouks ; loin de se rendre compte mutuellement de leur origine « touranienne », ils étaient en guerre continuelle, et les Mongols tâchaient même de s'assurer l'aide des chrétiens contre les Seldjouks. Peut-être prenaient-ils ces chrétiens (qui étaient au premier chef des Français) et non pas les Turcs pour « Turcs ou Finno-ougriens » ? — Aux confins orientaux de l'Europe était situé le pays des Hongrois païens, alors à peine dégagés du degré culturel, où se fit la séparation des deux branches des Hongrois, et qui correspond à la civilisation mongole du xiii^e siècle. Ici encore aucun des deux partis n'a reconnu le sang touranien. Les Tatars ont détruit la *Magna Hungaria* et pour ainsi dire débarrassé tout le territoire des Hongrois païens³.

Le territoire de la Russie méridionale était, dans la première moitié du xiii^e siècle, également habité par un peuple turk, les Comans. Ils avaient les mêmes coutumes et le même genre de vie que les Tatars. Le pays même pouvait rappeler aux Tatars les plaines qu'ils avaient quittées. Or, de même qu'il en fut pour les Hongrois païens, le sang touranien ne poussait pas les Tatars à s'unir en amis aux Comans ; au contraire, ils se considéraient mutuellement comme ennemis. En 1237, après la deuxième défaite des Comans, les Tatars occupèrent les principautés russes⁴, et en 1241, au même moment que la Hongrie, ils assaillirent la Pologne et la Moravie. Peut-être ont-ils pris ces peuples slaves pour des Touraniens ?

D'après M. Vályi, ce fut Vladimir [!], grand prince de Kiev qui attira l'attention des chefs mongols sur le peuple « turk » habitant la

1. Theiner, *op. cit.*, I, 231.

2. Rapport de Julien sur son deuxième voyage. Wenzel, *A. U. O.* VII, 559.
— Salimbene, *Chronicon* ad. an. 1247. *Mon. Hist. Parm.* p. 84.

3. Deuxième rapport du père Julien. Wenzel, *A. U. O.* VII, 557.

4. Annales de Halicz-Volodimer. Rodinka, *Az orosz évkönyvek* [les annales russes], pp. 401-411.

vallée du Danube. Mais nos sources n'en indiquent rien, sinon que Demeter, lieutenant de Daniel à Kiév, signala les Hongrois à Batou, non comme un peuple parent, mais comme une riche proie à exploiter par les Tatars; voulant par là protéger son propre pays de la dévastation tatar¹.

Ainsi, selon les annales russes, le but de l'invasion tatar était d'attaquer ce pays puissant et riche, avant qu'il pût préparer sa défense. La lettre saisie par GEORGES, prince de Susdal, qui arrêta les envoyés de Batou au roi de Hongrie, reproche au roi Béla la réception des Comans et le fait qu'on n'a pas renvoyé les délégués². Même indication répétée dans la lettre adressée au pape³.

Quelle qu'en fût la cause, la triste réalité est que la bande mongole assaillit la Hongrie de trois côtés à la fois. Et cette « visite » ne s'adressait pas seulement aux étrangers, mais aussi aux Hongrois. M. Vályi veut mettre l'armée mongole en campagne contre le régime détesté des Germains et des Bavares; il veut que Souboutai ait donné l'ordre de détruire les villes allemandes et les colonies étrangères. Je ne sais quel monument mystérieux aurait pu conserver cet ordre, mais le fait est que — s'il fut donné — l'armée mongole, bien disciplinée, l'a exécuté tel quel et a détruit les habitations qu'elle a trouvées en Hongrie. La rage des Mongols, et c'est bien naturel, s'est déversée en premier lieu sur les plus grandes communes, les villes, puisque c'est là que la population fugitive cherchait sa défense et que les Tatars pouvaient compter sur le plus riche butin. Or, les villes de Hongrie étaient pour la plupart fondées par des colons étrangers, en premier lieu par des Allemands; M. Vályi, ou M. Cahun, ont raison d'affirmer que les villes importantes furent en réalité des colonisations étrangères; et il faut convenir que les fugitifs hongrois y périrent aussi bien que les étrangers. Mais les Tatars n'ont pas ménagé non plus les villages hongrois, ni la population fugitive de ces villages⁴.

M. Cahun songe peut-être aux villes transdanubiennes que les Tatars ont en vain assiégées, quand il affirme qu'ils ont ménagé les villes hongroises. Mais Fehérvár, Esztergom, Pannonhalma se sont maintenues seulement grâce à leurs fortifications. D'autre

1. *Ibid.* 407.

2. Deuxième rapport du P. Julien. Wenzel. *A. U. O.* VII, 559.

3. Lettre apportée à Innocent III, par Plano Carpini. Salimbene, *Chronicon ad. an. 1247. Monumenta Historica Parmensem* 84.

4. Pour le siège de Várad, voir: Rogerius, *Carmen miserabile*, c. XXXIV. Florianus, *Historiæ Hungariæ Fontes domestici*, IV, pp. 73-74. Endlicher, *Monum. Arpad.* 282, etc. — Siège d'Eger: Rogerius, c. XXVII. Florianus, IV, 64. *End.* 272. — Siège de Vác: Rogerius, c. XXII. Florianus, IV, 61. *Endl.*, 269. — A la défense d'Esztergom prirent part les Hongrois aussi bien que les colons étrangers, cf. Rogerius, c. XXXIX. Florianus, IV, 83. *End.* 291. — A Fehérvár aussi il y avait abondance de fugitifs, cf. F. Schneider, *Ein Schreiben der Ungarn an die Kurie aus der letzten Zeit des Tatareinfalles*. Mitteil. des Instituts für öst. Gesch. forsch. t. 36 [1915], p. 668.

part on sait par *ROGERIUS* que Radna, ville allemande de Transylvanie, ne fut pas détruite non plus, mais seulement grâce aux « comes » de la ville, *Aristaldus*, qui rejoignit les Tatars avec six cents Allemands en armes, pour leur montrer le chemin à travers les montagnes ¹. *M. Vályi* expliquera-t-il ce fait aussi par la consanguinité ?

On sait de même que les Tatars permirent à ceux qui s'étaient soumis de continuer en toute tranquillité leur vie dans les villages ; *M. Cahun* voit des indices d'une sympathie mutuelle dans le fait même que les Hongrois vivaient parmi les Tatars, qui prenaient les filles, femmes et sœurs des Hongrois pour « canesii ». Or, cela montre simplement, une fois de plus, que les Hongrois n'étaient pas égaux aux Tatars, mais que bien au contraire : ils durent à ce prix racheter leur vie et acquérir du bétail ². Et l'on voit quels égards les Tatars ont eus pour les Hongrois, quand on lit chez *ROGERIUS* qu'après la récolte ils massacrèrent la population hongroise pour avoir son blé ³ ; qu'ils ordonnèrent aux gens de quelques villages de porter des cadeaux au « canesi » et puis, tuèrent les porteurs de ces présents ⁴ ; qu'ils forcèrent les prisonniers hongrois à combattre leurs frères, pour les massacrer plus tard eux-mêmes ⁵ ; qu'ils tuèrent les prisonniers hongrois avant de quitter le pays ⁶.

Comment *M. Vályi* pourrait-il expliquer tout cela par la reconnaissance mutuelle de l'origine touranienne ?

L'énumération d'autres exemples est superflue ; ce que nous avons constaté jusqu'ici prouve clairement quelle est l'erreur de l'auteur.

Les Tatars-Mongols n'ont pas vu dans les Hongrois un peuple parent. Il est moins vrai encore de dire que l'idée « touranienne » vivait parmi les Hongrois. Bien que venus de l'Orient, ils s'étaient attachés bientôt définitivement à la civilisation chrétienne de l'Occident, et c'est même au cours du xii^e siècle qu'ils en ont donné les preuves les plus éclatantes. Il est impossible de prouver que l'idée « touranienne » ait eu le moindre éclat au xii^e siècle ; c'est bien plutôt le contraire qu'établissent les documents.

En 1239 une partie des Comans, conduite par *Kouthen* et poursuivie par les Tatars, chercha refuge en Hongrie. *Béla IV* avait depuis longtemps l'intention de convertir les Comans ; en outre, il

1. *Rogierius*, c. XX. *Florianus*, IV, 59. *End.* 268.

2. *Rogierius*, c. XXXV. *Florianus*, IV, 78. *End.* 287.

3. *Rogierius*, c. XXXV.

4. *Rogierius*, c. XXXV. *Florianus*, IV, 79. *End.* 288.

5. *Rogierius*, c. XXXVH. *Florianus*, IV, 80. *End.* 289.

6. *Rogierius*, c. XL. *Florianus*, IV, 84. *End.* 293 et : *Thomas Archidiaconus : Historia Salonitana*, c. XXXIX. *Monumenta spectantia Historiam Slavorum Meridionalium*, v. XXVI. *Scriptores*, v. III, p. 177.

avait déjà eu connaissance du danger tatar, et savait de même que les Comans s'y étaient déjà heurtés. C'est pourquoi, cherchant de bons guerriers pour la défense du pays, il pensa les trouver dans les cheveu-légers comans. Aussi leur accorda-t-il de grandes faveurs pour les déterminer à immigrer. Mais les Hongrois, même au cours de ces relations pacifiques, ne se rendaient nullement compte de leur parenté avec les Comans; au contraire, ils avaient une haine mortelle contre ce peuple à demi-nomade, incapable de se conformer à la civilisation que les Hongrois avaient acquise déjà depuis deux siècles. Comment supposer que le sang touranien, qui durant ces relations pacifiques n'avait provoqué que des haines, se fera connaître « au milieu de toutes les brutalités, des égorgements, des incendies ¹ ».

La haine des Hongrois alla jusqu'à accuser les Comans d'avoir conduit les Tatars dans le pays; c'est pourquoi ils tuèrent le prince des Comans; c'est pourquoi aussi les paysans hongrois traitaient les Comans en ennemis ². Tout cela prouve que les paysans hongrois ne furent pas fort enchantés de la « visite » de Batou et de Souboutai et ne leur surent aucun gré de l'intention que M. Vályi suppose à cette « visite » : à savoir que les chefs mongols auraient voulu venir en aide aux Hongrois accablés par le régime des étrangers chrétiens.

Il est vrai qu'au début du xiii^e siècle il y eut en Hongrie une réaction contre le régime étranger, réaction que marqua l'assassinat de la reine Gertrude. Mais avec le règne de Béla IV tout avait complètement changé et à dater de 1239 le mécontentement des Hongrois contre le roi était uniquement dû à la réception des Comans. Le peuple hongrois ne voulait rien savoir des « frères » touraniens qui menaçaient sa civilisation et son existence même. Béla IV, lui non plus, n'a pas davantage été conduit par le sentiment de la parenté : les seules difficultés de la situation politique l'ont contraint d'accueillir les Comans. L'idée du roi apparaît bien dans une lettre envoyée à Innocent IV, demandant l'aide du pape pour le cas d'une nouvelle invasion tatar. Il énumère avec amertume tout ce que la nation hongroise a déjà fait pour prévenir ce danger. Le roi fut forcé de recevoir les Comans dans le pays, de souffrir leurs ravages, même de marier son fils aîné à une femme comane ³. Et puis : « in tot rerum angariis a nullo christianorum Europe princeps, seu gente alicuius iuvaminis emolumentum recepimus. » Cette remarque amère n'est que trop justifiée. Les puissances chrétiennes, le pape, Saint-Louis, le roi très chrétien font tous leurs efforts pour se procurer l'alliance des Mongols au profit de leurs intérêts en Terre-Sainte, pendant que la nation hongroise reste sans secours. Ils ne

1. Cahun, *op. cit.*, 376.

2. Rogerius, c. XXV. *Florianus*, IV, 63. *End.* 271.

3. Theiner, *op. cit.*, I, 23.

soucient pas des conséquences d'une nouvelle invasion, qui, ne trouvant aucune résistance, se déversera sur l'Occident. Béla IV rappelle la chose au pape, en soulignant surtout l'importance du Danube, comme l'unique ligne défensive vers l'Orient¹.

On voit donc que la supposition de M. Vályi concernant une coopération tataro-hongroise est tout à fait gratuite; l'idée seule en apparaît comme absurde. Si nous nous y sommes attardés si longuement, c'est parce que l'occasion était bonne d'élucider quelques points un peu obscurs de l'histoire hongroise et de prouver qu'on ne peut d'aucune manière faire remonter le mouvement « touranien » au temps, combien funeste pour le peuple hongrois, de l'invasion des Mongols.

(Institut Historique
Hongrois à Vienne).

ILONA PÁLEFF.

1. *Ibid.*, I, 231.

CONFÉRENCES FRANÇAISES A BUDAPEST

Si jamais quelqu'un a voulu détruire auprès d'un public étranger la réputation d'esprit et de finesse, un peu agaçante même pour des compatriotes, car elle en exclut des dons plus profonds, qui depuis un demi-siècle semble bien dévolue presque exclusivement à la littérature de notre pays, il n'aura pu, je pense, agir autrement que viennent de le faire au cours d'une série de conférences quelques-uns de nos auteurs les plus célèbres en Europe.

Certes ni Claude ANET, ni FARRÈRE ne sauraient nulle part faire figure de grands écrivains. Mais dans la carrière de journaliste, et d'excellent journaliste du premier, comme dans la vie maritime et littéraire du second, il y avait de quoi alimenter tout de même une originale causerie féconde en vues précises ou en tableaux pittoresques des pays et des mœurs qu'ils prétendaient faire connaître. Or il faut avouer qu'ils se sont montrés encore inférieurs à leurs livres. Quant à DEKOBRA il n'a même pas su, selon le procédé qui explique en partie sa vogue, relever de soi-disant modernisme son ramassis d'anecdotes fanées, bonnes à peine pour un supplément de journal de province le dimanche.

Tout ne fut pas égal d'ailleurs dans cette médiocrité de conférences et si l'apport intellectuel et psychologique d'Anet à l'étude de la femme russe qu'il avait choisie comme sujet, a pu nous paraître bien pauvre, malgré quelques gentilleses de forme, son souci du moins fut constant de maintenir le ton du récit sur un certain plan littéraire que n'atteignirent guère les deux autres. D'une pareille tenue à la platitude dont Farrère et Dekobra dans leurs « conférences » nous ont malheureusement donné deux exemples, il y a une telle distance qu'il importait bien d'en marquer avant tout les degrés.

Mais comment ensuite se défendre d'un même malaise ?

Pour qui n'est pas venu prendre seulement auprès d'eux une leçon de prononciation française, il est trop évident que s'ils n'ont rien dit c'est qu'ils n'avaient rien à dire. Rien à apporter qui fût

neuf ou simplement intéressant. Ils ne furent ni brillants causeurs, ni orateurs virtuoses et il faut bien reconnaître à la fin que leurs tournées ne furent qu'une affaire commerciale, l'exploitation la plus simple de leur renommée. Et il n'y aurait rien à leur reprocher si un fâcheux concours de circonstances, l'intérêt visiblement trop marqué du public pour tout ce qui vient de Paris, l'allure presque officielle qu'inévitablement revêtent de telles manifestations ne tendaient à faire passer leurs auteurs pour les véritables représentants de l'esprit français.

Or cet esprit français s'il existe, presque à l'état pur dans un certain nombre d'œuvres qui, depuis des siècles, forment une tradition, s'il a pu sans peine évoluer, suivant les nouveaux courants littéraires, au cours des dernières années, il importe bien, pour sa défense même, de ne pas admettre sous son nom tout ce qui se trafique en France, comme ailleurs, dans les boutiques des éditeurs, de plus médiocre et de plus plat. C'est à nous d'abord de protester si nous ne voulons pas qu'un jour on arrive à la confusion totale des valeurs, hommes et œuvres, pourvu que celles-ci possèdent un soit-disant cachet parisien.

Saura-t-on assez le répéter pour se faire entendre ? Nous avons besoin que de vrais écrivains, des intellectuels dont l'œuvre représente une valeur nouvelle, parlent ici, et pour accomplir cette œuvre de tels messagers ont avant tout besoin d'avoir la foi. On ne connaît que trop notre facilité, notre agréable légèreté sous l'aspect de ces boulevardiers qui excellent à pimenter d'anecdotes la trame d'un feuilleton ou d'une comédie. Ne multiplions pas de si fâcheux exemples. A qui n'était d'ailleurs pas averti par avance, les conférenciers ont pu donner l'illusion que dans ce détestable genre même notre fantaisie française avait à peu près atteint son point mort. Et il faudrait presque les remercier et les féliciter d'avoir achevé de compromettre une forme d'art, une tournure d'esprit qui n'ont guère leur raison d'être aujourd'hui. Mais il serait temps que de Paris même dont ils se réclament et d'où ils tirent le meilleur de leur renommée, un homme qualifié se lève enfin et vienne effacer, en parlant de ce qui se fait en France, l'impression un peu humiliante qu'ils ont laissée.

(Paris-Budapest).

FRANÇOIS GACHOT.

UNE SOURCE HONGROISE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE ?

M. Gyula KORNIS, professeur de philosophie de l'Université de Budapest, secrétaire d'Etat au Ministère Hongrois des Cultes et de l'Instruction publique, a posé un problème intéressant pour les historiens de l'enseignement français¹ : est-ce une simple coïncidence que l'analogie frappante entre la *Ratio educationis* de 1777 — due au Conseiller Joseph ÜRMÉNYI et édictée par la reine MARIE-THÉRÈSE — et la loi française de 1806 sur l'enseignement public, où sommes-nous en présence d'une influence hongroise sur la réforme française ? J'essaie ici d'éclaircir ce cas curieux.

NAPOLEON I^{er}, en créant l'Université, c'est-à-dire en mettant sous le contrôle d'une organisation unique, fortement centralisée, tous les établissements d'instruction publique du pays, réalisa — sur ce point comme sur bien d'autres — un des rêves de l'Ancien Régime ; Henri IV avait songé à cette réforme ; le Parlement de Paris, après l'expulsion des Jésuites, l'avait réclamée à plusieurs reprises, en 1768 notamment, — et plus tard en s'autorisant de l'exemple de Marie-Thérèse dont il ne connaissait que très vaguement l'initiative, par deux articles de gazette². Cette réforme, elle existe en germe dans l'ancienne France ; elle est une conséquence immédiate de la refonte administrative du pays commencée par le Premier Consul, achevée par l'Empereur. Quant à ses modalités (existence d'un corps s'administrant lui-même, à l'aide de conseils, ayant sa maison de formation, imposant à ses novices un engagement décennal, sorte de vœu), elles proviennent de l'imitation consciente, délibérée, du statut des grandes congrégations enseignantes, détruites par la Révolution, mais qui restaient, pour Napoléon et ses conseillers, un obsédant modèle.

1. *Revue des Etudes Hongroises*, 1927 [t. V.], p. 393.

2. *La Gazette de Deux Ponts et la Gazette de France*. Voir le livre intitulé : *Recueil de plusieurs ouvrages du Président Rolland*, in-4° 1783, p. 70.

Donc, pour expliquer l'Université française, il n'est pas besoin de faire intervenir des influences étrangères. Nous possédons les projets successivement élaborés, remaniés, complétés par CHAPTAL, FOURCROY : M. Aulard les a analysés dans son *Université impériale* ; nous avons ceux de FONTANES, de LAINÉ, de CUVIER, lorsqu'en 1814-1818, la Restauration s'efforça d'améliorer l'œuvre de 1808 ; je les ai étudiés récemment dans la *Revue d'Histoire Moderne*¹. Aucun d'eux ne s'inspire d'un texte étranger. Aucun d'eux ne se reporte, sinon quant aux détails, à l'expérience des autres pays.

Et pourtant il y eut une institution étrangère qui fut connue et appréciée des fondateurs de l'Université impériale². Elle ne leur inspira sans doute pas le plan qu'ils élaborèrent, mais elle fournit à l'un d'eux³ des arguments précieux, lorsqu'après la chute de Napoléon, il fallut, pour désarmer les ultra-royalistes, démontrer que l'Université ne devait rien à « l'usurpateur ».

Ce fameux modèle, ce prototype de l'Université, n'était pas hongrois, mais *piémontais*. En 1720, le premier roi de Sardaigne, Victor Amédée, ôta l'Université de Turin aux Jésuites ; en 1771, six ans avant la publication de la *Ratio educationis*, son successeur Charles-Emmanuel III réunit dans un ensemble cette Université et toutes les écoles du royaume ; à la tête de cette corporation se trouvait un Conseil qui proposait au roi les nominations pour les chaires supérieures et nommait lui-même aux chaires inférieures ; une sorte d'école normale, nommée *Collège des provinces* et peuplée de boursiers, assurait le recrutement du corps enseignant. — Ce système fut restauré et complété par les autorités françaises de l'An VII à l'An XI⁴, et il put ainsi se fondre sans difficulté, dès 1809, dans l'Université impériale, avec laquelle il avait tant de ressemblances.

Maintenant il faudrait rechercher si la réforme piémontaise de 1771 exerça quelque influence sur la réforme hongroise de 1777. On a prétendu que la *Ratio Educationis* n'était que la

1. *L'Université provisoire* (1814-1821), trois articles dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1926-1927.

2. Cuvier, de Coiffier, de Balbe, *Rapport sur les établissements d'instruction publique des départements au delà des Alpes*, 1809-1810.

3. Ambroise Rendu, *Premier supplément aux observations sur le discours de M. Murard de Saint-Romain*, Paris, 1816. Ambroise Rendu, *Code universitaire*, 1^{re} éd. 1828 — 2^{me} éd. 1835. Eugène Rendu, *Ambroise Rendu et l'Université de France*, 8°.

4. Voir Brayda, Botta et Giraud, *Vicissitudes de l'instruction publique en Piémont*. Turin, An XI, 8°.

copie de l'*Allgemeine Schulordnung* autrichienne, due à J. I. de FELBIGER, abbé de Sagan. Felbiger n'ignora probablement pas les mesures prises par Charles-Emmanuel III, pas plus que celles qui suivirent dans plusieurs pays d'Europe l'expulsion des Jésuites, en Portugal, à Naples et à Parme notamment. J. ÜRMÉNYI, le conseiller de Marie-Thérèse, s'inspira-t-il directement, au contraire, de l'exemple piémontais ? C'est aux historiens hongrois qu'il appartient, il me semble, de résoudre la deuxième partie de ce petit problème.

(Paris).

JEAN POIRIER,
Agrégré de l'Université.

A. Karl B. WIKLUND
en respectueux hommage
pour son 60^e anniversaire

LE NOM OURALO-ALTAÏQUE DU MEMBRE ANTÉRIEUR

Le nom de l'épaule en mongol écrit est *mürün*. On a en bouriate, d'après Podgorbunski, *mörö*, *mürö*. Le même mot est attesté dans les dialectes tongous sous les formes ci-dessous, rassemblées par W. Grube (Goldisch-deutsches Wörterbuch) :

gold. *muire* « schulter » | olča *muira* | ma. *meiren* | man *mūra* | BS *miri* | K *mira* | Castrén *mürü*, etc.

Le mot mongol a passé en turk taranchi où RADLOFF a relevé un mot *mürä* « die schulter ».

A première vue, on serait tenté de croire qu'il faut y rattacher les mots samoyèdes suivants : sam Jur. Castrén *mar'ti*, *mar'te*, *marci*, *mars'* ; Budenz (Kan.) *marčo*, *marčon* « schulter » ; Reguly *marčitü* « flügel ».

Ce qui toutefois paraît exclure la possibilité d'un emprunt, c'est l'existence des termes ougriens : ostk. Paasonen Ko *märäk* « flügel, arm », J *märräräk* (-äm) « flügelbein, arm », *märäk-sür* « arm », *märkä-tèrkär* « fledermaus » | vog. Ahlqvist *märex* « flügel » ; Munkácsi-Szilasi *markäyü* (duel) « szárnykarjai, die schwingen. | hgr. *marok*, *marék* « poignée, creux de la main ».

BUDENZ (MUSz. 281) a comparé les mots hongrois *marok*, *marék* à mordve erzä *morgo* « branche », mais il semble que le mot mordve rappelle plutôt : zyr. Wiedemann *myr* « stumpf, baumstamm » | lpN. Friis *muorra* « arbor, lignum, silva » | lpK. Genetz *mürr*, *mürr*, *muorr*, *mur* « holz, baum » | lpS. Halász *muora*, *muorra*, *muore*, etc. « id ».

Il est vrai que MUNKÁCSI a trouvé en votiak *myryk*, *myryk*, *myrk* « klotz, stock eines abgehauenen baumes. baumstumpf » également glosé « stumpfe seite oder ende eines scharfen gegenstandes ». Par sa forme, ce mot votiak rappelle les mots ougriens que nous

avons cités plus haut. Néanmoins, il diffère nettement d'eux par le sens.

Il est intéressant de constater que les mots mongol, samoyèdes et ougriens n'ont de commun que le radical. Dans chaque idiome, le thème originel a admis des suffixations formatives différentes. Il ne saurait guère en être autrement s'il est vrai que nous nous trouvons en présence d'un terme assez antique pour remonter jusqu'à l'époque lointaine où la langue ouralo-altaïque primitive ne s'était pas encore différenciée.

(Paris. — Budapest-Eötvös Collegium). AURÉLIEN SAUVAGEOT.

OUVRAGES HONGROIS REMARQUABLES PARUS AU COURS DE L'ANNÉE 1925

Le Sous-Comité de Bibliographie de la Commission de Coopération Intellectuelle a accepté, dans sa session du 14 juillet 1924, la proposition soumise par M. C. J. HAGBERG WRIGHT tendant à la publication annuelle d'une liste succincte d'ouvrages remarquables parus dans les différents pays du monde et qui, par leur nature, soient propres à bien faire connaître l'effort intellectuel de chaque pays.

Nous publions ci-dessous, d'après la brochure *Ouvrages remarquables parus dans différents pays au cours de l'année 1925* (S. d. N. Institut International de Coopération Intellectuelle. Paris, les Presses universitaires de France, 1927, in-16°, 47 p.) la liste des dix ouvrages remarquables parus en Hongrie au cours de l'année 1925, dressée par la *Commission nationale hongroise de Coopération intellectuelle*, en indiquant également les titres originaux hongrois (omis dans la liste de la Commission) :

PHILOSOPHIE.

1. AKOS PAULER, professeur à l'Université de Budapest : *Logika*. Budapest, Eggenberger, 1925. VII, 248 p.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

2. ELEMÉR CSÁSZÁR, professeur à l'Université de Budapest : *A magyar irodalmi kritika története a szabadságharcig* (Histoire de la critique littéraire jusqu'en 1848). Budapest, Pallas, 1925, 8°, 409 p.

HISTOIRE DE LA HONGRIE.

3. IMRE LUKINICS, professeur hon. à l'Université de Pécs, directeur de la Bibliothèque du Musée National Hongrois : *A szatmári béke története és okirattára* (Histoire de la paix de Szatmár et les documents y relatifs). Budapest, éd. de *Magyar Történelmi Társulat*, 1925. Gr. 8°, VII, 633 p.

4. János KARÁCSONYI, évêque titulaire, chanoine du chapitre de Nagyvárad, membre de l'Académie hongroise : *Szent Ferenc rendjének története Magyarországon 1711-ig* (Histoire de l'Ordre de Saint-François en Hongrie jusqu'en 1711). 1923-25. Vol. I. 564 p.; Vol. II. 663 p.

SCIENCES NATURELLES.

5. Mihály LENHOSSÉK, professeur à l'Université de Budapest : *Az ember anatómiája* (Anatomie de l'homme). Budapest, Pantheon, 1915, VIII, 353 p.

BELLES-LETTRES : POÉSIE.

6. Andor KOZMA : *Honfoglalás* (Conquête de la patrie). Poème épique. Budapest, Pantheon. 1925, 8° 286 p.

BELLES-LETTRES : THÉÂTRE.

7. Ferenc HERCZEG : *A híd* (Le Pont). Pièce en quatre actes. Budapest, Singer és Wolfner. 8° 112 p.

PÉDAGOGIE.

8. Ernő FINÁCZY, professeur à l'Université de Budapest : *Világnézet és nevelés*. (Mentalité et éducation). *Filozófiai Könyvtár*. Budapest, Pfeifer Ferd. X, 166 p.

DROIT.

9. Gyula MOÓR, professeur à l'Université de Szeged : *Bevezetés a jogfilozófiába* (Introduction à la philosophie du droit). *Filozófiai Könyvtár*. Budapest, 1923, Pfeifer Ferd. 356 p.

AGRONOMIE.

10. József GRÁRFÁS : *Sikeres gazdálkodás szárazságban*. Magyar dryfarming. Budapest, Pátria, 1925. 255 p.

INTRODUCTION A LA LITTÉRATURE HONGROISE

Sous ce titre, M. János HANKISS, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Debrecen, a donné, en sa qualité de professeur agrégé à la Sorbonne, une série de huit conférences, dont voici le programme : 1° (17 novembre 1927). La civilisation occidentale sur les bords du Danube : De la vieille légende épique à la cour « renaissance » de Mathias Corvin ; 2° Une mission historique et ses répercussions littéraires ; 3° Une nouvelle nuance du romantisme : Vörösmarty, Katona et les romantiques hongrois ; 4° L'avènement de la poésie populaire ; Tompa et Petöfi ; 5° A travers le roman ; Jókai ; 6° Le grand art épique dans la littérature moderne : János Arany ; 7° Du drame à la française au Faust hongrois : Madách et la « Tragédie de l'Homme » ; 8° (17 décembre 1927). La littérature hongroise contemporaine.

Dans ses conférences, suivies par un auditoire nombreux et assidu, M. Hankiss a voulu faire connaître aux étudiants français, outre les événements et les courants les plus importants de l'histoire littéraire de la Hongrie, ce que la littérature hongroise a de plus particulier, ce qu'elle ajoute en couleurs inconnues et précieuses à l'immense tableau de la littérature universelle. Au lieu de passer en revue tous les auteurs marquants de la littérature hongroise, M. Hankiss a esquissé un nombre restreint de portraits, caractéristiques de la race ou de l'époque. Sa deuxième conférence, par exemple, a fait revivre l'époque des guerres turques en traçant le portrait du reporter avant la lettre (Tinódi), celui du chevalier attardé et doublé d'un homme de la Renaissance (Balassi) et celui du grand capitaine-poète épique (Zrinyi).

Il a insisté sur les genres littéraires peu connus à l'étranger ou ayant atteint en Hongrie un développement extraordinaire. Il a montré, surtout en ce qui concerne les auteurs classiques du XIX^e siècle, une conception grandiose, curieuse et très complète du *génie*, de l'*inspiration* et de l'*activité littéraire*, — une conception digne du poète-mage. Il a conclu à la nécessité de la « découverte » de la littérature hongroise, dont l'influence pourrait devenir aussi salutaire, aussi absolue que celle de la littérature russe à l'époque du naturalisme.

Quelques-unes des conférences du professeur hongrois ont été illustrées par des traductions de poèmes hongrois, lues par M^{me} POHER-BEXHEFT et de J.-P. MARTIN. *La Réveuse* et le *Vieux Tzigane* de Vörösmarty, la scène française de la « Tragédie de l'Homme », une ballade d'Arany et les poésies d'Ady furent très favorablement accueillis.

Après la dernière conférence de M. Hankiss, les étudiants hongrois ont offert à M. CHARLÉTY, Recteur de l'Université de Paris, et à M. BRUNOT, doyen de la Faculté des Lettres, une plaquette en bronze, en souvenir des premiers étudiants hongrois qui ont fréquenté au ^{xiv}^e siècle les écoles parisiennes. Cette plaquette exprime à merveille une des conclusions les plus importantes des conférences de M. Hankiss : les rapports ininterrompus de la civilisation hongroise, pourtant si originale et si pittoresque, avec la civilisation occidentale en général, et avec le génie français en particulier. Les hauts dignitaires de la Sorbonne ont fait un accueil amical et ému à la manifestation des étudiants hongrois et ils ont exprimé le désir de voir se régulariser les conférences relatives à la Hongrie et à sa civilisation millénaire.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

RÉPONSES A M. NICOLAS IORGA

I.

NOMS DE LIEU EN TRANSYLVANIE

M. Nicolas IORGA, dans le compte-rendu qu'il a donné dans sa *Revue du Sud-Est Européen* (iv^e année, [1927] p. 380) de l'ouvrage de M. János SZÉKELY, intitulé *La réforme agraire en Transylvanie et l'histoire*, a cru devoir faire quelques remarques critiques sur les conclusions d'un de mes travaux que M. Székely a utilisés dans sa brochure.

M. Iorga affirme, à l'opposé de M. Székely, qu'en Transylvanie il y a effectivement des noms de lieux d'origine *dace* qui confirmeraient ainsi directement la continuité *daco-roumaine*. Tels seraient le nom du village *Harina* et peut-être aussi celui de la ville de *Déva* qui s'appelle en roumain, paraît-il, *Daia* (« la *Deva* transylvaine dont la *Daia* valaque »).

Or en ce qui concerne *Harina* (roum. *Hărina*) (saxon-transylv. *Minzdref*, all. *Müntzdorf*), M. Gustave Kisch a essayé de prouver (*Altgriechische Ortsnamen in Siebenbürgen*, *Korrespondenzblatt des Vereins f. siebenb. Landeskunde* 1910, p. 102) qu'il s'agit ici d'un nom grec ancien. Selon M. Kisch *Harina* est un dérivé de gr. Ἀλίνα remontant à ἑλίνοϛ « aus salz gemacht » qui lui-même est un dérivé de gr. ἑλς « sel ». Le nom viendrait des Galates hellénisés qui l'ont transmis aux Roumains qui, eux, l'ont conservé jusqu'à nos jours. Dans ce même travail l'auteur s'est efforcé de démontrer en Transylvanie aussi l'existence d'autres noms de lieux d'origine grecque ancienne, tels que : *Dipse*, *Teke*, *Ida*. Toutes ces étymologies ont été passées au crible d'une critique soignée par Oscar ASBÓTH dans un compte-rendu de la *Nyelvtudomány* (III, 104) où le distingué slavisant hongrois a dû constater avec regret que les élucubrations linguistiques de M. Kisch ont été écrites dans une ignorance totale des méthodes de la linguistique. Ni les critiques d'Oscar Asbóth n'ont été réfutées encore ni

les idées de M. Kisch n'ont été confirmées par des preuves linguistiques nouvelles.

D'autre part je dois avouer que M. Iorga nous a appris quelque chose de nouveau en supposant que le nom *Déva* est un reste de la langue dace remontant dès lors à l'époque précédant la conquête du pays par les Hongrois. En réalité, déjà l'identification de *Deva* ~ *Daia* nous paraît erronée. On peut interpréter ces paroles de M. Iorga : « la *Deva* transylvaine, dont la *Daia* valaque » de deux manières. D'abord on pourrait croire que M. Iorga veut dire que le *Deva* de Transylvanie correspond à une forme valaque de Valachie : *Daia*. Ou voulait-il dire simplement que le « *Deva* » de Transylvanie est le même nom de lieux que le « *Daia* » que l'on trouve en Valachie ? (Y a-t-il un nom pareil en Valachie ?). — Les Roumains lettrés appellent, à ce que je sais, la ville *Déva* de même que les Hongrois : *Deva* ; dans la langue populaire, au contraire on prononce selon le témoignage de LIPSZKY (*Repertorium*) : « *Gyevá* vel *Dgyevá* », que l'on écrirait avec l'orthographe roumaine actuelle : *Geva*. M. Iorga ne nous dit pas à quel nom étranger il pense à propos de *Déva*, mais si c'est à thraco-dace *-dava*, *-δαυα*, dont plus tard *-deva*, *-δεβα* qu'il rapporte le nom, nous sommes obligés de le convaincre d'erreur. En effet *-δαυα*, *-δεβα* etc. ne se rencontre que dans les composés, cf. Μουριδέβα, Ζικιδέβα, Σκαιδέβα, *Scaidava*, *Pulpudeva* (=auj. *Filippopol*, bulg. *Plivdov*) ; ce vocable ne s'emploie jamais tout seul (Voir P. Kretschmer, *Einführung in die Gesch. der Griech. Spr.* 222). Le *Déva* du comitat de Hunyad en Transylvanie ne peut donc appartenir à ce groupe de noms de lieux thraco-daces.

Mais il y a aussi d'autres raisons pour se méfier de pareilles hypothèses. D'abord il y a l'histoire. La première donnée sur *Déva* de Hunyad est de 1269 (cf. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.* V. 42, 57 ; *Siebenb. Sächs. Wörterb.* Diemrich a. : *Castrum Dewa*). Supposer que ce nom existait déjà tel dans les premiers siècles après J.-Chr., est une hypothèse hardie qui n'est appuyée d'aucune sorte de preuve. Cependant il y a mieux : *Déva* se rencontre aussi dans la Hongrie proprement dite. Ainsi *Ványa* dans le comitat Jásznagykunszolnok s'appelle aussi *Déva-Ványa* aujourd'hui comme en 1773 (cf. *Lexicon*, 1773). D'autre part il y a dans le comitat d'Esztergom un village dénommé *Gyéva* et *Gyiva* (cf. *Lexicon*, 1773 : *Gyiva* ; Lipszky, *Repert.* : *Gyiva* vel *Gyéva*). Ces noms de lieux prouvent que le nom *Déva* est d'origine hongroise et dérive sans doute d'un nom de personne hongrois. C'est ce que

d'ailleurs confirme aussi le nom saxon-transylvain de *Déva* : *Diemrich*. Ce nom continue en effet un plus ancien saxon-transylv. *Düwnbrich* et celui-ci un plus ancien *Déwenburg* (cf. *Demburg*, *Dminburg* dans *Sieb. Sächs. Wörterb.*). Or *Déwenburg* est sûrement un composé où *-n* est le suffixe génitif du nom de personne *Dewa* ~ *Dewe*. En un mot le nom allemand s'est développé de hongr. *Déva*, nom de personne que l'on rencontre dans les noms de lieux *Déva*, *Déva-Ványa* et *Gyéva*.

Et en effet, le nom de personne *Déva* trouve son explication dans la langue hongroise même. L'on sait que hongr. *Géza* est dû à une fausse leçon d'un ancien nom hongrois mis en vogue par le romantisme hongrois. Les anciennes formes écrites de ce nom sont : *Deuux*, *Geusa*, *Geyza*, *Geytsa*, *Geycha*, *Deucha*, *Geyssa*, etc. Or il est démontré d'une façon péremptoire que la prononciation contemporaine de ces formes était : *Gyeicsa* ~ *Gyeisa* ~ *Gyeusa*. Les formes actuelles seraient **Gyécsé* et **Décse*. Et en effet, les noms de lieux *Décse* se rencontrent avec *g-* initial (cf. : 1138 : villa *Geysee* = auj. *Décse*). D'autre part l'on sait que la syllabe *-se~cse* > *-sa~csa* de ces mots n'est qu'un suffixe diminutif (v. Pais, *Magyar Anonymus*, p. 117 et *Magyar Nyelv*, XXIII, 507). Le radical peut aussi affecter d'autres suffixes diminutifs ; ainsi dans la charte de Dömös il est fait mention d'un homme que ce document de 1138 écrit *Geudi* et qu'il faut lire *Gyeüdi*. La syllabe finale *-di* est un suffixe diminutif fort connu en ancien hongrois. Par conséquent, après soustraction des suffixes on obtient la racine *Gyeu* > *Gyei*. Or cette racine n'est pas hypothétique, car elle a été conservée dans le nom de deux villages du comitat de Csongrád : *Al-Győ* et *Fel-Győ*. La forme du xv^e siècle de ces hameaux est *Gew* (cf. Csánki, I, 681) ; la première mention de ce nom se trouve dans la charte de Dömös (1138) : in villa *Geu* (Knauz, *Mon. Strig.* I). Il convient de noter aussi que les habitants de ces villages et hameaux s'appellent *gyevi*, forme qui ne peut dériver que de l'ancien *Gyeü*.

Enfin, la racine *Gyeü* donne avec l'apposition du suffixe diminutif *-a* : *Gyeua* > *Gyeva* d'où avec allongement de la voyelle : *Gyéva* et avec le changement de *gy* en *d* (cf. *Gyécsé* > *Décse*, *gye* > *de* etc.) : *Déva*. Une charte de 1260 mentionne d'ailleurs un certain *Deue* (cf. Kovács, *Index*).

Tous les témoignages historiques semblent affirmer ainsi que le *Déva* du comitat de Hunyad est une dénomination hongroise du xiii^e ou, peut-être, du xii^e siècle.

Nous ne trouvons pas plus heureuse la remarque de M. Iorga concernant les noms de rivières *Szamos*, *Maros*, *Körös*, *Temes*. Ces

rivières sont les cours d'eau les plus importants de la région transylvaine. Ainsi la leçon que nous pouvons tirer de l'étude de ces noms pourrait être d'une importance primordiale. Nous savons que ces rivières sont appelées dans les documents historiques des premiers siècles du christianisme *Samus*, Μάρις, *Grisia*, *Tibis* ~ Τίφισας. Ces rivières sont dénommées par les Roumains avec des formes telles qu'elles ne correspondent point aux lois d'évolution de leur langue par rapport au latin. En effet les noms roumains de ces rivières ont un *ş* (lire *š*) final : *Someş*, *Murăş* ~ *Moreş*, *Crîş*, *Timiş*. Or si l'histoire des colons daces latinisés et des habitants roumains d'aujourd'hui formerait une continuité ininterrompue, le *s* final de ces noms de rivière aurait dû disparaître dans le roumain d'aujourd'hui. La disparition de *s* final en roumain est un phénomène dont il n'y a pas d'exception. Cf. lat. *tres* > roum. *trei*, lat. *tempus* > roum. *tîmp*, lat. *Iovis* (dies), *Martis* (dies) > roum. *joi*, *marţi*; lat. *civitatēs*, *hominēs* > roum. *cetăţi*, *oamenî*; lat. *cantas*, *laudatis*, *venes*, *credis* > roum. *cîntă*, *laudăţi*, *vinzi*, *crezi*, etc. Par conséquent ces noms de rivière ne peuvent être en roumain que des emprunts faits à une langue où le *s* final était passé à *ş* [š]. Tel est le hongrois où le *s* final pouvait se changer réellement en *š* et tel pouvait être aussi le bulgaro-turk qui dans ses mots appartenant au fonds primitif a gardé un certain nombre de mots en *s* et les transformait aussi quelquefois en mots en *š*. Pour de plus amples détails nous nous permettons de renvoyer M. Iorga à notre étude parue dans les *Mélanges Rozwadowski* (*Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski, Cracoviae, 1927*) intitulée : *O kilku nazwach rzek na Węgrzech i w Siedmio grodzie*.

Cependant M. Iorga croit pouvoir réfuter notre thèse en disant que si les Roumains avaient emprunté aux Hongrois les noms de *Someş*, *Muraş*, *Crîş*, *Timiş*, rivières de Transylvanie, on devrait soutenir la même hypothèse par rapport à la rivière *Argeş*, rivière de Valachie (lire *Ard'žes* ~ *Ard'žis*) qui porte la même terminaison. Je ne sais pas si M. Iorga connaît l'origine du nom de la rivière *Argeş*. Mais nous devons rapporter ici ce que nous en savons. L'*Argeş* d'aujourd'hui s'appelait sous les Romains *Mariscus* et vis-à-vis de l'embouchure de cette rivière sur le Danube, aux environs de *Tutrankan* en Bulgarie, était située la station romaine *Transmarisca* (cf. Miller, *Itineraria Romana*, 596, 597 : *Mariscus* = *Argisch*, *Ardzis*, [sic !]). Le nom d'aujourd'hui : *Argeş* n'est donc pas romain. Par contre, on rencontre en région turke une rivière *Argiş* et l'on sait qu'il y a aussi un lac de ce nom en territoire bachkir. Bezonov qui s'est occupé des noms turks du bachkir,

affirme que ce nom est identique à turk *arγiř*, *arγis* « hauteur, élévation de terrain » (v. *Ethnographia*, XIII, 160, 163, 168). Il se peut que *Argeř*, en Roumanie remonte à une autre langue turke que bachk. *Argiř*, néanmoins il est certain que *Argeř* en Roumanie est un nom de rivière valaque d'origine turke tout comme une autre grande rivière de la Valachie : *Teleorman*.

Enfin M. Iorga prétend qu'en Transylvanie au ix^e et x^e siècles on ne trouve aucune nation bulgaro-turke. Nous nous contenterons de lui répondre ici en citant précisément le nom de rivière hongrois *Küküllő* en Transylvanie que M. Iorga cite en manière de preuve contre notre thèse. En effet s'il n'y avait d'autres faits historiques et linguistiques, ce nom à lui seul suffirait à redresser l'erreur de M. Iorga. *Küküllő* ne signifie rien en hongrois ; par contre en turk **küküley* désigne « schlehe ; prunelle sauvage ». La rivière était appelée d'abord **küküley* en turk, de là est sorti v.-hongr. *Küküley* > *küküleü*, puis hongr. mod. *Küküllő*. Or le nom roumain du *Küküllő* est *Târnava* et celui-ci est un emprunt au slave *tŕnъ* « dorn ; schlehe, prunelle sauvage » (v. Miklosich, *Et Wb* : ternu) qui a dû passer par *Trunava*. En ce cas d'ailleurs il est indifférent d'établir de quelle langue le mot a été traduit dans l'autre et quelle est celle qui a donné le nom à la rivière ; l'important c'est de savoir que le hongrois ne pouvait point l'être, car *küküllő* n'a aucun sens en hongrois comme nom commun, et que le turk y a joué son rôle soit comme traducteur, soit comme créateur du nom.

Enfin tout ce que M. Iorga affirme à propos de roum. *Crasna* et de hongr. *Kraszna*, de roum. *Streiu* ~ hongr. *Sztrigy* et d'autres faits linguistiques, est entaché d'erreur. Nous sommes obligés de croire qu'en matière linguistique il faut appliquer à M. Iorga ce que Paul KRETSCHMER a dit dans son *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* [p. 241] : « Wer lautgeschichtlichen Studien fernsteht, lässt sich freilich durch phonetische Argumente schwer überzeugen : sie sind aber, weil sie von subjektiven Anschauungen unabhängig sind, gerade die allerschlagendsten. » Les preuves linguistiques dégagées du *ř* des noms de *Someř*, *Murař*, *Criř*, *Timiř* sont de cette nature ainsi que tout ce que révèle la correspondance de roum. *Streiu* ~ hongr. *Sztrigy* < *Sztrily* ~ all. *Strehl*.

(Université de Budapest).

JÁNOS MELICH.

II

ROUMAINS ET HONGROIS EN TRANSYLVANIE

Les lecteurs de la *Revue des Etudes Hongroises* ont pu lire le compte rendu que j'ai donné ici (1927, pp. 164-196) de la partie historique du livre de M. Milița CONSTANTINESCO, secrétaire général du Comité agraire de Roumanie : *L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie*. Dans son livre, M. Constantinesco a essayé de démontrer à quel point les antécédents historiques ont motivé la fameuse réforme agraire roumaine de Transylvanie et également de prouver que cette mesure était due à la nécessité morale de corriger les injustices que la population roumaine a dû supporter au cours de son histoire. L'objet de mon compte rendu était de démontrer que cette tentative de justification soi-disant historique formille d'erreurs et de violences faites aux textes et aux données historiques. J'ai essayé de mon côté, en me fondant sur la connaissance des sources historiques de la Transylvanie, d'esquisser à grands traits l'évolution réelle de la situation économique des Roumains de Transylvanie. Mon exposé, dont l'étendue a certes dépassé les limites ordinaires d'un compte rendu, a paru aussi, en tirage à part, sous le titre : *La réforme agraire en Transylvanie et l'histoire* (Paris, Champion, 1927, in-8°, 33 p.). C'est à cette étude que M. Iorga, dans sa *Revue Historique du Sud-Est Européen* (1927, pp. 380-385), a consacré une analyse que je ne peux laisser sans réponse.

Tout d'abord je désire constater que l'éminent maître de l'historiographie roumaine lui-même qualifie le livre de M. Constantinesco de *médiocre* et établit que son auteur n'est « pas un historien du tout ». Qu'il me soit permis de douter que, sans mon compte rendu, mon distingué collègue roumain eût conçu la même opinion de l'auteur de cet ouvrage ; de mon côté je ne peux que me féliciter d'être de l'avis de M. Iorga : c'est-à-dire de penser avec lui que cet essai de justification historique de la réforme agraire roumaine est un échec. Mais je maintiens mon assertion qu'une pareille tentative n'eût pas réussi quand bien même

M. Iorga, chef reconnu des historiens roumains, se fût mis à la tâche. D'ailleurs M. Iorga prend la défense de la thèse de M. Constantinesco, car il trouve que j'ai dirigé une attaque « haineusement injuste contre toute une nation ».

Or je m'inscris en faux contre cette assertion. Serait-ce une attaque de nature politique que de ne pas attacher foi aveuglément à toutes les hypothèses des historiens roumains qui ont réellement témoigné de grands mérites *politiques* en contribuant à « faire » l'histoire contemporaine de leur nation ? Je ne me suis préoccupé dans mon compte rendu que de réfuter leur enseignement en exposant l'histoire des Roumains de Transylvanie d'un point de vue différent. Où donc d'ailleurs M. Constantinesco eût-il pu trouver les matériaux de son livre bâclé, — dans lequel il se permet d'insulter à tout propos la nation hongroise, — sinon dans les œuvres des historiens roumains qu'il cite dans sa bibliographie ? M. Iorga est sans doute l'auteur qui occupe la plus large place dans cette bibliographie et peut-être avons-nous raison de supposer que l'indignation de M. Iorga est inspirée par un sentiment bien humain : la gratitude envers celui qui nous a cités. Tant il est vrai que l'exemple de M. Constantinesco montre dans quel miroir magique les Roumains lettrés eux-mêmes contemplent leur histoire, puisqu'ils ne connaissent que la production historique roumaine.

Je dois décliner respectueusement, mais le plus catégoriquement aussi cette insinuation que je déteste la nation roumaine. Je ne déteste que les *mensonges historiques* et, sur ce point, je suis d'accord, je le crois, avec tous les historiens du monde.

Sur ce, je vais essayer de répondre aux nombreuses questions posées par M. Iorga, car suivant une nouvelle méthode assez singulière, M. Iorga ne se préoccupe point de me réfuter en citant des chartes ou d'autres témoignages historiques : il préfère poser des questions. Cette forme interrogative de la critique a sans doute l'utilité de ne pas révéler directement au lecteur l'inexpérience de M. Iorga en matière d'histoire hongroise, incompetence qu'on lui a déjà reprochée ici même¹. Or, il est absolument impossible d'écrire l'histoire des Roumains de Transylvanie sans connaître l'histoire de la Hongrie. En effet, l'histoire des Roumains de Transylvanie n'est qu'un chapitre de l'évolution de la Hongrie prise dans sa totalité.

M. Iorga me qualifie de « champion d'une vieille école politico-historique magyare » (p. 382), parce que je ne veux point recon-

1. *Revue des Etudes Hongr.* II [1924], 203 ss.

naître ses hypothèses et celles de ses confrères roumains sur l'origine de leur nation et sur la continuité daco-roumaine. Est-ce dans cette école que M. Iorga va ranger aussi l'illustre historien tchèque du droit M. Karel KADLEC ? M. Kadlec a démontré dans un livre, édité par l'Académie de Prague — que certes personne n'oserait accuser de magyarophilie, — écrit en utilisant complètement la littérature *hongroise et roumaine* et en recourant à une méthode irréprochable, fondée sur des arguments de nature philologique et historique, que la théorie de la continuité est impossible à soutenir, que les Roumains ont émigré de la Thessalie vers le Nord et qu'ils n'ont commencé à s'établir sur le territoire hongrois, Transylvanie comprise, qu'au ^{xii}^e siècle¹. Il démontre également que la Transylvanie n'est pas l'habitat primitif des Roumains, mais que ceux-ci s'y sont établis bien tard, en tout cas après la conquête de la Transylvanie par les Hongrois². La doctrine de ROESSLER, un peu gauchement formulée il y a quelque soixante ans, n'est donc point « tombée en désuétude ». La théorie roumaine relative à l'origine daco-thrace et du caractère aborigène des Roumains de Transylvanie ne gagne pas en autorité à force d'être répandue avec une agitation grandissante. Si les arguments historiques font défaut, rien ne sert de répéter obstinément une thèse sous une forme dogmatique.

Je ne m'étends pas sur les excursions linguistiques de M. Iorga. Il trouvera ici même une réponse à ses questions, faite par une personne plus compétente que moi en cette matière. Mais je me permettrai de répliquer à son questionnaire historique, article par article.

M. Iorga admet qu'il n'y a point de chartes sur les Roumains de Transylvanie avant le ^{xiii}^e siècle, mais il demande combien il en existe en général sur la Transylvanie avant cette époque ? Puis, il rappelle l'invasion tatare qui aurait anéanti les documents concernant les Roumains.

Il est vrai qu'au ^{xii}^e siècle nous n'avons qu'un petit nombre de chartes relatives à la Transylvanie. Mais, si les Hongrois ont tout de même quelques chartes de cette période, comment M. Iorga imagine-t-il que les Roumains qui, d'après les historiens roumains, auraient hérité de la civilisation roumaine, et qui par conséquent devaient vivre dans un état de civilisation plus avancé que les Hongrois barbares, n'aient conservé aucun, mais absolument

1. *Valaši a valašske právo v zemích slovanských a uherských*. Praha, 1916 p. 82 ss ; p. 443 et passim.

2. *Ibid.*, p. 449

aucun document écrit de cette époque, que ce soit sous forme de chronique ou de charte relative à une procédure. Du reste, je n'ai pas parlé du ^{xii}^e siècle ; j'ai dit seulement qu'avant l'invasion tatar (1241) il n'est fait que rarement mention des Roumains en Transylvanie. Et si l'on préfère la précision numérique, je dirai que les Roumains sont mentionnés cinq fois avant 1241 dans les chartes hongroises et en somme onze fois dans le siècle tout entier ¹. Qu'on oppose à ces chiffres le nombre des chartes relatives aux Saxons, qui est de soixante-dix-huit rien que pour la période antérieure à 1241 et de deux cent quatre-vingt-cinq jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle ². N'est-il pas assez étrange que la nation qui se distingue des autres par sa « civilisation ancienne » n'ait conservé que si peu de souvenirs écrits ! Comme si les Tatares eussent voulu rendre service à l'historien hongrois du ^{xx}^e siècle en détruisant précisément les chartes concernant les Roumains ! Il faut donc écarter cet argument commode de l'invasion tatar. Et de plus, nous dirons que cette prétendue dévastation est une hypothèse gratuite, comme tant d'autres, ou du moins peut-on dire qu'elle n'a pas dû être très grave. Si M. Iorga avait jeté un coup d'œil sur le registre critique des chartes hongroises de l'époque arpadienne ³, il aurait pu voir que le nombre des chartes royales conservées est, pour l'année 1239 de 20, pour 1240 de 28 et, pour les années succédant à l'invasion mongole (1241) : de 46 en 1244, de 25 en 1245, de 19 en 1246 et de 27 en 1247. Par conséquent si les chartes ne font que rarement mention des Roumains au ^{xiii}^e siècle, c'est qu'à cette époque il y avait encore fort peu de colons roumains en Transylvanie.

En effet, nous sommes à même d'établir avec assez de précision la date de leur premier établissement. Les rares mentions précédant l'invasion tatar se rapportent toutes aux Roumains habitant sur les rives de la rivière Olt (Aluta) ; ils n'avaient pas alors paru ailleurs. Cependant, en 1142, ils n'habitaient pas encore dans cette région, car, jusqu'au temps du roi Géza II, ce pays était un désert inhabité (*desertum*) ⁴. Une charte de 1223 nous apprend qu'André II, roi de Hongrie, donna les terres des Roumains

1. Cf. Szádeczky, *Az oláh telepítés legelső okleveles emléke* (= Le premier document écrit relatif à la colonisation roumaine). Századok 1908. *Ibid.* Karácsonyi, p. 847 et après ceux-ci Kadlec, *op. cit.*, p. 173.

2. Voir leur collection chez Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, t. I.

3. Edité par Szentpétery. Budapest, 1923-27.

4. Pour la signification de ce terme et la manière dont s'est effectué le peuplement d'une pareille région je renvoie à l'ouvrage de M. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, 1905, t. I. p. 135.

habitant le long de l'Olt au monastère de Kerc¹. Cette donation eut lieu en 1208. Sur le territoire en question, on rencontre les noms de délimitation : Egerpatak, Nagybükk, Árpás, et ces lieux correspondent aux limites de la future commune : Árpás. Ces noms purement hongrois montrent que cette région était loin d'être un pays habité par les Roumains depuis un temps ancestral, mais plutôt qu'avant 1208, date de l'établissement des Roumains, ce pays était habité par des Hongrois. Selon une autre charte, les Roumains de l'Olt se battent dès 1210 sous le commandement de l'*ispán* de Szeben ; dès lors ils étaient astreints au service militaire. Il ressort de ces données que les Roumains furent établis sur l'Olt entre 1142 et 1208 pour le service de la frontière qu'ils devaient défendre à cette époque contre les invasions venant de Comanie. Cette opinion, que les Roumains auraient été établis pour la défense de la frontière sur les rives de l'Olt, a été formulée déjà par M. Georg MÜLLER, dans son excellent ouvrage et approuvée par toute la critique allemande : *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande* (Hermannstadt, 1912)². Il est intéressant de noter que M. Iorga lui-même a exprimé un jour cette opinion que, d'après une charte de 1222, les Roumains « auf derselben Kulturstufe mit den ungarischen Grenzwächtern, den Szeklern lebend erwähnt werden »³. Je ne comprends donc pas pourquoi il nie maintenant que les Roumains aient été établis en Transylvanie, d'abord en vue de la défense des frontières. Et s'il en est ainsi, peut-il imaginer que les rois de Hongrie, si avisés par ailleurs en ce qui touche l'organisation de la défense des frontières⁴, aient confié sur un point si dangereux la défense du pays à un peuple trouvé en Transylvanie et vaincu par les armes ?

D'autre part, M. Iorga demande s'il existe un seul document prouvant que les rois de Hongrie auraient appelé les Roumains en Transylvanie. Comme nous avons déjà défini l'époque et les conditions de l'établissement des Roumains en Transylvanie, nous pourrions nous abstenir de répondre à cette question. Et d'ailleurs, s'il n'existait même pas de chartes sur ce mouvement de colonisation, en résulterait-il que le mouvement n'ait pas eu lieu ? D'autres peuplades nomades : Petchénègues, lazyges,

1. Sur ce couvent cistercien d'origine française, cf. *Revue des ét. hongr.* I, 24 et II, 210.

2. Cf. sur cet ouvrage *Zeitschr. der Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch. Germ. Abt.* t. 34, p. 649 ss.

3. *Op. cité*, p. 209.

4. M. Iorga semble ignorer aussi ce problème, entre autres.

etc., ont été établies en Hongrie à cette époque et leur établissement n'est attesté par aucune charte rédigée à cette occasion.

Cependant, en ce qui concerne l'établissement des Roumains de Transylvanie nous possédons des chartes prouvant directement notre assertion. En 1292, le roi André III autorise l'un de ses partisans, à titre de récompense des services qu'il lui a rendus à établir des Roumains dans trois villages du comitat de Hunyad : Illye, Szád et Fenes (*olacos possit aggregare et aggregatos retinere*)¹. Une charte de 1293 nous apprend que le roi Ladislas IV a permis que le chapitre de Gyulafehérvár établît 60 maisonnières (*mansiones*) de Valaques dans ses propriétés. Cette charte montre aussi que le roi considère les Roumains comme ses propres serfs, car il ordonne leur retour pour le cas où ils se seraient établis dans des propriétés seigneuriales, (« universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes... ordinassemus revocari, reduci etiam compelli redire invitos, si forte nostrae in hac parte non acquiescerent parere iussioni... »)². Au XII^e siècle, il n'y a pas encore de Roumains en Transylvanie, au XIII^e siècle ils paient l'impôt au roi qui les emploie pour le service militaire et qui veut les empêcher de s'établir dans les propriétés des particuliers. Il s'ensuit évidemment que le roi les a appelés en Transylvanie. Mais d'ailleurs, parmi les Roumains eux-mêmes, subsistait la conscience historique de leur caractère de colons nouveaux. Là où ils parvinrent à acquérir une certaine autonomie en matière judiciaire, ils ne manquèrent pas d'exprimer dans des documents de caractère juridique, ainsi en 1387 : « Nos iudices, iurati et universi hospites, kenesii necnon karaynuk de districtu Hachzak (Hátszeg) de fluvio Strig, de Hunyad, de Varhegy et de Iofiw (Dobra) »³.

J'avais dit ceci : « D'autre part, il est certain que si les Roumains de Transylvanie avaient formé la population autochtone vaincue par les Hongrois au prix de longues luttes, les rois de Hongrie ne les auraient pas laissés précisément dans les marches et passages continuellement menacés par l'ennemi, mais ils les auraient plutôt chassés ou établis dans une autre partie du pays. » Est-ce à la suite d'une erreur ou d'une déformation consciente de mon texte que M. Iorga me demande : « Est-il vrai qu'il n'y a pas

1. Publié par M. Szádeczky, *Századok*, 1912, p. 580.

2. Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch z. Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, I, n° 264.

3. Cité par Csánki, *Magyarország tört. földr. a Hunyadiak korában*, t. V. L'original est déposé aux Archives Nationales de Budapest : Dipl. 29435.

de Roumains dans les marches et passages continuellement menacés par l'ennemi, mais seulement dans une autre partie du pays ? » Ou peut-être compte-t-il sur l'innocence de son lecteur qui n'a pas lu mon article ? Voilà en tout cas un singulier procédé de contradiction.

Selon M. Iorga, le fait que les Roumains n'avaient point de situation privilégiée prouve aussi qu'ils n'avaient pas été appelés en Transylvanie : ils étaient dans une situation inférieure à celle de tous les autres habitants du pays, y compris les Tziganes (p. 382). Ici encore M. Iorga se montre sous un jour défavorable : il ne connaît pas les chartes concernant l'histoire des Roumains en Transylvanie. En réalité, les Roumains jouissaient d'une certaine autonomie au point de vue judiciaire, surtout dans les régions où ils furent établis pour la défense de la frontière. D'ailleurs, formant un groupe ethnique dont l'état de civilisation était inférieur à celui des peuples de l'Occident, ils ne pouvaient être investis des mêmes privilèges que les Saxons appelés d'Allemagne. En 1364, la reine Elisabeth confirme aux Valaques du comitat de Bereg (*communitas vallacorum nostrorum*) ainsi qu'aux Valaques de Máramaros et autres le droit d'élire eux-mêmes leur voïvode, et ce voïvode était autorisé à juger leurs contestations dans la maison royale et obligé de remettre régulièrement à la reine les redevances royales¹. A Hâtszeg, encore en 1411 et en 1418, les 12 « *iurati kenezii* » appartenant au district du château jugeaient avec la collaboration des autres *kenéz* du même district et de la « communauté » des Valaques². D'autre part, M. Iorga n'a-t-il jamais entendu parler des privilèges des huit districts valaques de Szörény qui furent confirmés par le roi Ladislas V, en 1457, mais qui leur avaient été accordés par ses prédécesseurs (... *eorundem Valachorum et keneziorum privilegia... per predecessores nostros, reges*). — A défaut des éditions hongroises, M. Iorga eût pu lire ce passage dans le livre de M. KADLEC, que nous avons cité ci-dessus (p. 218). Ou bien entend-il ignorer ces privilèges pour l'unique raison qu'ils ont été attribués par les rois de Hongrie ?

C'est une affirmation bien singulière de la part d'un historien que celle qui consiste à dire que les Roumains auraient été plus mal traités que les Tziganes eux-mêmes, en Transylvanie, sous la domination hongroise. Dans un livre récemment paru, M. Georges Forino démontre que les Hongrois conquérants « ont laissé aux populations roumaines du Nord des Carpathes les coutumes

1. *Tört. Tárl.*, 1890, p. 164.

2. Csánki, *op. cit.* V., p. 59.

nationales qu'elles avaient fidèlement gardées d'un passé lointain¹ ». Ailleurs il dit encore : « Les rois hongrois en conquérant ce pays, se sont heurtés à une vie nationale roumaine qu'ils ont dû reconnaître » (p. 71). Ainsi d'un côté on nous présente les Hongrois comme des oppresseurs qui tinrent les Roumains dans une condition sociale inférieure à celle des Tziganes, de l'autre comme des gens circonspects qui furent indulgents par prudence pour les coutumes et la vie nationale des Roumains. Et alors, n'est-il pas singulier que le livre de M. Fotino ait paru sous le patronage de M. Iorga, qui, dans sa préface, le qualifie de « révélation ». Qui croire, de mon adversaire terrible ou de l'historien qui a préfacé l'ouvrage de M. Fotino ?

Nous sommes étonnés des reproches que M. Iorga nous adresse, parce que nous avons comparé l'établissement des Slaves sous leurs *scultetes* à celui des Roumains sous leurs *kenéz*. Selon lui, nous possédons des documents irréfutables sur l'établissement des Slaves et même sur celui des Roumains en Pologne, mais nous n'en avons aucun sur l'établissement des Roumains en Transylvanie. Est-ce que le maître incontesté de l'historiographie roumaine ne connaîtrait pas les sources de l'histoire de sa nation ? En effet, qu'était le *soltész* ? Ce nom était donné à la personne, qui venait occuper un territoire inhabité qu'on lui cédait à cet effet et qui était investie de certains privilèges sur ce territoire où elle les exerçait librement. Nous ne citons que quelques chartes pour montrer que le *kenéziat*, cette institution hongroise d'origine slave, était une institution toute semblable : « Keneziatum duximus conferendum sperantes per eorum solertem procuracionem villas nostras olachales habitatorum multitudine decorari »². Nous lisons dans une charte de 1352 concernant le comitat de Krassó : « Postulaverunt a nobis terram, quae iacet deserta, Mutnukpataka vocatam in tali libertate, in qua libertate habent liberas villas Quenesi in provincia Sebus, ut in eadem libertate possiderent et multiplicarent »³. En 1380, le roi Louis d'Anjou donne « terram vacuum et habitatoribus destitutam Bobuchmezeu appellatam » en vue de la colonisation⁴. En 1475, la mère du roi Mathias Corvin, Élisabeth Szilágyi fonde un *kenéziat* : « Kenezia-

1. Contribution à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier roumain. Paris, 1925, p. 65.

2. Mihályi, *Máramarosí diplomák*, 29.

3. Pesty, *Krassó megye története* III. 28. Cité dans les deux cas d'après Karácsonyi, *op. cité*, p. 58.

4. Csánki, *op. cité*, V, 77.

tum possessionis nostrae Erdőd vocatae per ipsum Ladislaum populis decorandum... »¹ etc., etc. Rien que pour le comitat de Bereg et environs, on rencontre 50 lettres de *kenéziat* et qui sont toutes éditées². Et combien n'en trouve-t-on pas dans le recueil de CsÁNKI ! Et quant à la *sculletia*, elle ressemblait tellement au *kenéziat* que dans la partie Nord-Est de la Hongrie où les Roumains voisinaient avec les Slaves, on ne faisait même pas de distinction entre les deux institutions. En 1611, nous avons connaissance d'une donation qualifiée de *sculletiam seu keneziatum*. Il en est de même dans une charte de 1641³.

Ainsi M. Iorga peut constater que chez nous, en Hongrie, on est assez bien renseigné sur le *kenéziat* et peut-être même mieux qu'au delà des Karpathes. Nous avons utilisé l'étude de KEMÉNY, car nous croyons que cet ouvrage est encore aujourd'hui, malgré son ancienneté, le meilleur qui ait paru sur la situation juridique des Roumains en Hongrie ; M. Georg MÜLLER (*op. cit.*, p. 5) est, d'ailleurs, du même avis et. — chose étrange —, M. Iorga renvoie lui-même au livre de Kemény en exposant l'organisation médiévale des Roumains de Hongrie⁴. En principe je ne crois pas devoir rejeter un ouvrage parce qu'il est ancien. La seule question qui entre en ligne de compte est de savoir si cet ouvrage a été composé avec la connaissance précise des sources ; or, à cet égard, l'étude de Kemény est sûre et digne de confiance. L'exemple de M. Iorga montre à quel point les historiens roumains ignorent les sources de leur histoire, et ainsi il ne nous est guère possible de nous en rapporter à eux quand il s'agit de l'histoire de Transylvanie.

A mon affirmation d'après laquelle, pendant la période de 1210-1230, on ne voit figurer aucun Roumain parmi les 389 cas du *Registrum Varadiense*, liste des ordalies exécutées en présence du chapitre de Várad, M. Iorga répond en disant qu'il était impossible d'appliquer ces mesures aux Roumains, du moment qu'il s'agissait d'« une pratique absolument étrangère à leurs coutumes ». Tout à l'heure, M. Iorga considérait les Roumains comme un peuple totalement opprimé et rabaissé au-dessous des Tziganes par les Hongrois ; maintenant il attribue aux Hongrois tant de libéralisme politique qu'il va jusqu'à supposer qu'ils établissaient une distinction, en matière de procédure d'enquête, entre les Roumains et les Hongrois. A en croire M. Iorga, le juge hongrois

1. *Tört. Tár*, 1890, p. 478 et Kadlec, *op. cit.*, p. 488.

2. Lehoczky, *Tört. Tár*, 1890 et 1904.

3. *Tört. Tár*, 1894, pp. 61 et 69. Kadlec, *op. cit.*, pp. 492-493.

4. *Op. cit.*, I, 132.

indulgent n'a pas fait toucher au Roumain accusé le fer incandescent comme il le faisait quand l'accusé était de nationalité hongroise. A ce propos, je demande la permission à M. Iorga de considérer les seigneurs féodaux hongrois comme plus intolérants qu'il ne l'imagine et de supposer que ceux-ci ne s'informaient guère de la nationalité et de la religion de l'accusé. Cependant, pour M. Iorga, le gouvernement hongrois est tantôt tyrannique, tantôt tendre, selon que l'une ou l'autre de ces tendances s'accorde avec ses objections, à propos desquelles il évite soigneusement et méthodiquement de citer ses sources. Certes, dans le comitat de Bihar, on ne rencontre pas de Roumains avant 1283, quoique les chartes se rapportant à ce comitat soient assez nombreuses. En vérité, c'est l'évêque de Várad qui les y a établis. Leur situation juridique correspond aux conditions d'une colonie. Leurs hameaux dispersés dans les montagnes ne s'étaient encore transformés en villages qu'après plusieurs siècles. Jusqu'en 1526 nous connaissons à peine le nom de 8 à 10 villages roumains¹.

M. Iorga prétend que *ohaba* signifie *alleu* (allodium). Cependant, nous savons que, même parmi les historiens roumains, les opinions sont divisées quant à l'interprétation de ce mot. Selon Bogdan, qu'il cite un peu plus loin, *ohaba* : *exemptio, immunitas*². Je me permets sur ce point de me ranger à l'avis du distingué slavisant hongrois M. János Melich, qui a élucidé entièrement cette question³. Comme preuve nouvelle de mon assertion je ne cite que le cas d'un *Ohaba* en Hunyad au xv^e siècle, dont le nom hongrois était *Szabadfalu*⁴ : village libre.

M. Iorga me demande où j'ai trouvé des données « sur l'établissement des Roumains au xvi^e siècle par les autorités saxonnes ». Or, le livre de M. Georg Müller traite avant tout cette question⁵. Il démontre, village par village, pour chaque arrondissement saxon comment les Saxons ont favorisé l'établissement des Roumains du xiv^e au xviii^e siècle. On peut lire dans cet ouvrage, qui s'appuie sur une masse de preuves abondante, que les Roumains venaient suppléer en maints endroits la population saxonne exterminée par les Turcs, qu'ils ne pouvaient s'établir qu'avec la permission des Saxons et que s'il leur arrivait de s'installer quelque part sans cette autorisation, ils étaient chassés par les autorités

1. Györffy, *Délbihar népesedési és nemzetiségi viszonyai*. Földr. Közl., 1915, p. 258.

2. Cf. Fotino, *op. cité*, p. 105.

3. *Századok*, 1907, p. 325.

4. Csánki, *op. cité*, V, 118.

5. Cf. surtout pp. 80, 146, 171, etc.

saxonnes¹. Ainsi les Saxons les admettaient sur leur territoire quand et où il leur plaisait.

J'ai cité quelques-uns des noms de famille de *kenéz* roumain — j'aurais pu allonger cette liste en citant les familles de Hunyad et de Szörény —, afin de montrer que la situation privilégiée des Roumains n'avait cessé que du fait que les *kenéz* roumains s'étaient élevés dans la classe des nobles hongrois et que leurs propres colons étaient devenus leurs serfs.

Les vaillants guerriers roumains se battaient avec courage contre les Turcs et leur bravoure est attestée par maintes lettres de donation de rois hongrois. Néanmoins les princes roumains pratiquaient une politique équivoque vis-à-vis de l'Empire Ottoman et, poussés par un sentiment de rivalité insensé, ils passaient souvent du côté turc en trahissant ainsi la cause de la chrétienté. M. Iorga ignore-t-il le cas du voïvode valaque VLAD DRACUL ? Nous le cherchons en vain dans son *Geschichte des rumänischen Volkes*. Or, le roi Sigismond ayant donné la Valachie en fief à ce prince, au Reichstag de Nuremberg de 1431, celui-ci conclut une alliance avec le sultan MOURAD en juin 1432 et conduisit en personne les Turcs sous les murs du château de Szörény, où ils participèrent au massacre des chevaliers teutons après la prise de la ville. Cette trahison valut surtout aux Saxons de Transylvanie les grands massacres de 1432, au cours desquels la population saxonne fut décimée. M. Iorga n'a-t-il pas entendu parler de la trahison roumaine lors de la bataille de Kossovopolié (1448), dont CHALKOPYLES nous informe abondamment ? Dans le livre de M. Iorga, nous lisons seulement que Jean de HUNYAD, rentré de la bataille, dépouilla le voïvode de Valachie de ses propriétés de Transylvanie². Cependant on voit que cet acte politique ne fut pas sans motif.

D'après M. Iorga, il ne s'est point établi de Roumains en Transylvanie pendant les guerres turques. Où donc les Saxons ont-ils pris les serfs roumains qui sont venus occuper leurs terres au cours des xvi^e et xvii^e siècles ? La géographie historique de la Hongrie du xv^e siècle est fort bien établie dans le grand ouvrage de CSÁNKI. Jusqu'à cette époque on ne trouve nulle part de population roumaine sur la bordure orientale de l'*Alföld*.

Dans les régions, pour lesquelles l'histoire de l'établissement des Roumains a déjà été écrite sur la base sûre des documents historiques, comme par exemple dans le sud du Bihar, on peut assis-

1. G. Müller, *op. cité*, p. 73.

2. *Op. cité*, I, 322.

ter, année après année, au cours du XVIII^e siècle, à l'afflux continu des Roumains dans les villages dont la population avait péri pendant l'occupation turque¹. Sur les décombres de l'ancienne civilisation hongroise, dont les vestiges imposants surprennent et plongent le spectateur dans une sombre mélancolie, s'est établie à cette époque la civilisation orthodoxe orientale triomphante. A la place des magnifiques églises romanes et gothiques s'élevèrent alors les petites églises roumaines et serbes². Les Hongrois avaient péri dans les batailles, en captivité et en exil, et à leur place s'établirent les Roumains et les Serbes qui avaient moins souffert de l'occupation turque.

D'autre part, je suis enchanté de voir que j'ai convaincu M. Iorga au point qu'il reconnaît lui-même « que dans beaucoup de régions de l'Europe la situation du paysan était pire qu'en Transylvanie » (p. 384). Voilà précisément la conclusion de mon étude.

Cependant M. Iorga me reproche d'avoir dénigré violemment, en cédant à une passion nationale haineuse, la mémoire du voïvode MICHEL LE BRAVE, car j'ai dit qu'il devait ses succès à l'appui des Székely hongrois et au fait qu'il représentait l'Empereur Rodolphe (p. 384). Il m'en veut aussi parce que j'ai qualifié les troupes de Michel de « pillardes ». Or je ne me serais pas occupé de ce personnage de l'histoire roumaine si le récit, aux dimensions excessives, de M. Constantinesco ne m'y avait forcé : en effet, ce chapitre démesurément étendu de son livre soi-disant d'histoire économique ne fait que refléter la conception générale de l'historiographie roumaine. Il est certain que Michel le Brave était un excellent capitaine, et que, par ses premières victoires contre les Turcs il avait bien mérité de la chrétienté, mais son rôle est loin d'être aussi considérable que les historiens roumains veulent bien nous le faire croire, en reportant dans le passé leurs rêves politiques récents et en considérant ce héros comme un précurseur historique des succès inopinés de leur nation depuis la réalisation de ces rêves. Mes affirmations, qui d'ailleurs ne sont pas nouvelles, n'ôtent rien à la « grandeur » du prince, car je n'ai voulu que mettre à nu les ressorts qui expliquent ses succès éphémères. Il est navrant de le dire, mais je suis obligé de le répéter, Michel le Brave n'avait jamais songé à la *Dacoromanie*. Ses conquêtes n'avaient point de but national : il aspirait seulement à accroître son pouvoir le plus possible ; il prétendait menacer même les

1. Cf. Györffy, *op. cit.*

2. Koloman Juhász, *Die Stifte der Tschanader Diozöse im Mittelalter*, Münster, 1927, pp. 87 et 203.

murs de Constantinople, rêvait du trône de Pologne, et, de plus, enivré par ses succès transylvains, il parlait d'occuper *Vienne et Prague*. Les documents historiques certifient qu'il était à la solde de Rodolphe, quand il pénétra en Transylvanie et qu'il avait été poussé par l'Empereur à entreprendre cette aventure¹. Aussi bien le voïvode Michel lui-même écrivait-il au nonce apostolique, quand celui-ci essayait de lui faire abandonner la campagne contre le prince-cardinal Endre BÁTHORY, qu'il avait attaqué le prince non pas de son propre gré, mais en vertu d'une mission impériale².

Ce qui est étonnant, c'est que M. Iorga a déjà une fois reconnu ces faits dans son *Geschichte des Rumänischen Volkes* (II, 104) : « ... er wollte gern dem Kaiser Treueid leisten und das Land, das bereits vorher diesen römischen Kaiser als Herrn anerkant hatte, im Namen des Kaisers regieren. Er war bereit, sich immer als des Kaisers Stellvertreter zu betrachten... Alles wollte er zugestehen, nur wollte er für sich und seinen Sohn die Gewissheit haben, dass sie in Siebenbürgen bleiben dürfen ». En effet le règne de Michel ne dura que tant que duraient la grâce de l'empereur et l'appui des Székely hongrois. Ses capitaines les plus habiles étaient pour la plupart des Hongrois : KIRÁLY Albert, SZÉKELY István, MAKÓ György etc., tels étaient leurs noms. La bataille de Szeben, qui lui valut la possession de la Transylvanie, fut gagnée par les Hongrois, et le Hongrois TAMÁSFALVI Tamás, en particulier, y acquit de grands mérites³. Je pourrais d'ailleurs, à ce propos, citer M. Iorga lui-même, car il y a 23 ans, il ne croyait pas faire œuvre de dénigrement en constatant que le voïvode n'avait obtenu ses succès que grâce à l'aide hongroise. Lui-même nous dit que les Székely haïssaient la famille princière des Báthory, car elle avait aboli leurs privilèges « und waren auch schon daran gewöhnt den Triumphzug walachischer Vaiden zu eröffnen » (II, 100). Il nous raconte que des Hongrois figuraient aussi dans le Conseil du prince et, à cette date encore, le sens de l'objectivité historique le dominant, il ne peut s'empêcher d'écrire, tout en faisant montre d'une certaine prudence dans l'expression : « Unter seinen Truppen waren die Ungarn sehr stark vertreten ». Il nous dit aussi combien le voïvode fut déchu de sa puissance lorsque l'armée hongroise-transylvaine se fut détournée de lui, et qu'il ne commanda plus que ses

1. Cf. les documents du Staatsarchiv de Vienne cités par Lajos Szádeczky, *Mihály vajda Erdélyben* (Le voïvode Michel en Trans.). Budapest, 1882, p. 39 ss.

2. *Mon. Comit. Transs.*, IV, 333.

3. Szádeczky, *op. cité*, pp. 21, 61, etc.

troupes roumaines : dans son impuissance, il s'adressa à l'Empereur et demanda d'urgence l'appui des commissaires impériaux et du général impérial BASTA (II, 106). Quant aux dévastations et aux cruautés monstrueuses du voïvode et de ses troupes, je reconnais que les paysans Székely y avaient pris leur part, mais, sans vouloir entrer ici dans le détail des preuves, je renvoie le lecteur à l'excellent historien des Saxons de Transylvanie, selon lequel la situation de la Transylvanie, après la conquête du voïvode, était tellement misérable que les Ordres transylvains instituèrent comme jour de fête le jour de la bataille de Miriszló, qui avait mis fin au règne terrible du voïvode : « Gott das arme Siebenbürgen von des unmenschlichen Tyrannen Wüthen gnädigst errettet »¹. Ainsi, nous voyons que M. Iorga jugeait jadis le héros national roumain avec moins de sentimentalisme que maintenant. Cette figure paraît avoir grandi à ses yeux en proportion de l'agrandissement du territoire roumain lui-même.

En ce qui concerne la situation des paysans dans les principautés, je préfère m'en rapporter à l'extraordinaire érudition de l'historien allemand M. K. GRÜNBERG, maître éminent en histoire économique. Quant à l'immigration au XVIII^e siècle, il nous suffit de rappeler la présence, à la fin du XVIII^e siècle, d'une population qui n'était pas là auparavant. M. Iorga objecte que les princes roumains n'auraient point permis l'émigration des paysans en Hongrie. Comme si le paysan, dépouillé de tous ses biens, traînant sa misère sur tous les chemins, avait eu besoin de demander la permission de s'enfuir ! Du reste M. Friedrich MÜLLER, ayant étudié les données statistiques des récentes publications roumaines, a tiré de l'augmentation extraordinaire de la population roumaine la même conclusion que moi : cette augmentation ne saurait s'expliquer que par l'immigration². A ce propos, il est intéressant de noter, pour caractériser la méthode de discussion de M. Iorga, qu'il prétend que je vais « jusqu'à interdire aux Roumains d'avoir plus d'enfants que les autres. » Je n'ai jamais rien dit de pareil.

Enfin, le problème de la *silva Blacorum et Bissenorum* a déjà été suffisamment et péremptoirement élucidé par M. Georg MÜLLER³.

Arrivé au terme de son *analyse* grincheuse, M. Iorga me demande pourquoi nous, Hongrois, nous continuons toujours à em-

1. Friedrich Teutsch, *Geschichte der siebenb. Sachsen*. 3. Aufl. I. B. p. 306. Sur les dévastations des Roumains voir : Szádeczky, *op. cit.*, pp. 53, 71, 190, etc.

2. *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenb. Landeskunde*, 1928, p. 25.

3. *Op. cit.*

ployer les méthodes qui ont tant nui à la Hongrie dans le passé ? A notre tour nous demandons pourquoi les Roumains continuent-ils à utiliser leurs vieilles méthodes de propagande tendancieuses, qui, ayant induit en erreur le monde pendant quelque temps, leur ont, il est vrai, tant profité au grand tournant imprévu de l'histoire mondiale, mais, toutefois, l'avenir ne semble pas leur promettre de nouveaux profits, du moment qu'on commence à y voir plus clair.

L'historiographie hongroise croit chercher, aujourd'hui comme par le passé, la vérité, et rien que la vérité, sans considération de programmes politiques.

(Budapest).

JÁNOS SZÉKELY.

Georges FOTINO. **Contribution à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier romain.** Un chapitre de l'histoire de la propriété au moyen-âge. Paris, Duchemin, 1925, in-8°, V, 460 p.

Si l'on en croit l'auteur de cet ouvrage, le problème de l'ancien droit coutumier roumain n'a pu être résolu jusqu'à présent parce que les recherches se sont orientées uniquement du côté du droit slave et romain « sans tenir compte de l'élément thrace si tenace et vigoureux ». M. FOTINO s'engage donc dans une voie nouvelle « bien que l'absence de sources relatives à ces antiquités soit presque totale » (p. 12.) Cependant le manque de monuments écrits ne permet pas, à son avis, de conclure que les Thraces n'ont pas transmis aux Roumains « la vie elle-même ». Dès lors il se fait fort de prouver que le droit coutumier d'un peuple, que nous ignorons totalement et absolument, a influé sur l'ancien droit coutumier d'un autre peuple, qu'on ne peut étudier que dans une très faible mesure, ainsi que je vais le montrer.

A quelle méthode notre auteur aura-t-il recours dans cette entreprise fantaisiste ? Il nous l'indique lui-même et rien ne caractérise mieux son ouvrage que cet aveu sincère. Il va sans dire que pour lui les Roumains sont les descendants des Daces (= Thraces), tandis que les Albanais sont les descendants des Illyriens (= Thraces). Dès lors les coutumes albanaises nous renseignent sur les coutumes thraces. Ainsi tout ce qui est identique dans le droit coutumier albanais et roumain, est d'origine thracodace (p. 40). A vrai dire, c'est aller un peu trop loin dans le dédale

des hypothèses. L'hypothèse fondamentale que les Roumains seraient les descendants des Daces n'est un dogme intangible qu'en Roumanie. Si nous supposons, sans l'admettre pourtant, que les Roumains sont les descendants directs des Daces, comment prouver l'identité daco-thraco-illyrienne ? Ne devrait-on pas plutôt penser que le faible parallélisme, que M. Fotino parvient à démontrer dans ce droit coutumier des deux peuples, date de l'époque où les Roumains vivaient en communauté avec les Albains, fait historique prouvé par le vocabulaire de la langue roumaine et étudié dans le détail par les linguistes ?

M. Fotino prétend faire de l'histoire du droit, mais fort bizarrement, il commence par une déclaration d'ordre politique, selon laquelle les Roumains ont droit à la terre qu'ils habitent et qui jusqu'à ces derniers temps a été placée sous la domination des Habsbourgs et de l'Empereur de Russie (p. 37). Je n'insiste pas trop longuement sur le fait que M. Fotino a tracé à son peuple des frontières ethniques un peu trop débordantes, néanmoins je ne peux m'empêcher de croire que le but principal de l'ouvrage a été de démontrer que ce grand territoire formait une unité roumaine, même au point de vue du droit coutumier. M. Fotino essaie de retrouver le lien qui relierait ces régions diverses, mais nous ne pouvons dire que sa tentative ait réussi.

L'auteur veut rendre plausible l'hypothèse de l'origine thracodace du droit roumain en émettant cette autre hypothèse que les Daces villageois ayant emprunté la langue des conquérants romains continuèrent à vivre selon leur propre droit coutumier. Ni le commencement ni la fin de la conquête ne les troublaient — ainsi qu'il l'a appris de ses maîtres, — dans leur retraite idyllique (p. 50). La continuité ethnique ininterrompue en Transylvanie, jusqu'aux Daces, pour qui l'époque romaine n'est qu'un épisode insignifiant de leur histoire, voilà le point de départ de sa théorie. L'avis contraire, selon lui, « est aujourd'hui généralement repoussé » et il en donne pour preuve la littérature historique des années 1880-1890 et la production roumaine de notre temps. Or sans vouloir trop insister sur l'existence d'une bibliographie au moins tout aussi considérable, sinon plus, en ce qui concerne les ouvrages qui soutiennent la thèse opposée, je rappelle seulement que M. Fotino garde un silence absolu sur un livre, dont l'auteur a étudié le droit roumain d'une façon très détaillée, en tenant compte de la littérature roumaine, hongroise et autre, et en est venu à la conclusion que l'idée de continuité est insoutenable. Cet ouvrage est l'excellente étude de M. Karel KADLEC, le distingué historien tchèque : *Vataši a Vallašske právo* (Prague, 1916, 330 p.).

On serait tenté de croire que c'est à cause de cette hétérodoxie que M. Fotino n'a pas fait mention de cet ouvrage, le seul qui traite de son sujet selon la vraie méthode historique. Et cette omission est d'autant plus surprenante que dans sa bibliographie il cite à peu près tous les travaux de moindre étendue de M. Kadlec. Pourtant le livre de M. Kadlec lui aurait fourni plus de renseignements sur le droit roumain que tous les ouvrages de M. Iorga qu'il énumère dans plus de deux pages de la liste des ouvrages consultés¹.

Tout comme le droit romain, la conquête hongroise n'aurait troublé en rien la retraite silencieuse des Daces parlant dès lors la langue des Romains. Ils continuèrent de vivre dans leurs villages sans se soucier de ces métamorphoses et gardèrent pieusement le droit dace ancestral : les Hongrois ne les en empêchèrent nullement (p. 65). Les rois conquérants de Hongrie respectèrent en Transylvanie la vie nationale roumaine, affirme M. Fotino avec une naïveté touchante, car s'ils y avaient touché, les Roumains se seraient révoltés « le paysan roumain étant, quoi qu'on dise et qu'on fasse, invinciblement attaché à tout ce qui vient des ancêtres » (p. 71). Ainsi les conquérants, les Hongrois qui dominèrent le pays auraient vécu dans une continuelle frayeur vis-à-vis des Roumains représentant la civilisation ancestrale.

L'auteur établit d'abord lui-même que les traditions juridiques populaires dont il va s'occuper se rapportent à la propriété foncière (p. 61) et que presque tous les procès portaient sur des questions de délimitation, mais il semble ignorer que le mot roumain désignant « frontière, limite » : *hotar* est lui-même d'origine hongroise et c'est là un fait qui aurait dû le faire réfléchir tout au moins.

Cette introduction un peu préhistorique, que nous ne reprochons pas trop à M. Fotino puisqu'il ne fait que chanter la vieille antienne de l'école historique roumaine, est suivie de l'analyse du « droit agraire immobilier roumain » du moyen-âge. En réalité, il est rare de trouver une étude médiévale qui se désintéresse des sources écrites comme l'auteur de ce gros volume. M. Fotino tire des conclusions importantes pour le droit médiéval en s'appuyant uniquement sur une ou deux données historiques et encore ces données ne remontent pas au-delà du xvi^e siècle ; mais le plus souvent l'auteur se réfère à des documents du xvii^e et même du

1. En dépit de cette abondance bibliographique, M. Iorga, qui a préfacé l'ouvrage de M. Fotino, a encore relevé avec beaucoup de soin deux de ses études que M. Fotino a oublié de citer ; cf. *Préface*, note 1.

xviii^e siècle. Les rares chartes médiévales qu'il cite, abstraction faite de quelques chartes de princes valaques ou moldaves, d'origine transylvaine, ou même plus généralement hongroise, sont attribuables à des auteurs hongrois. Et encore M. Fotino connaît-il insuffisamment ces matériaux, quoique l'étude de M. Kadlec eût pu lui servir, à cet égard aussi, d'excellent guide.

Or l'absence de documents écrits en cette matière s'explique assez facilement si l'on sait voir les choses sans parti pris. Tout peuple, — et naturellement aussi le peuple roumain composé de familles de bergers nomades que l'on rencontre au moyen-âge des Monts Balkans jusqu'en Moravie, — avait ses coutumes primitives, dont cependant il ne nous reste pas de sources écrites. Lorsque, par la suite, les Roumains s'établirent en Transylvanie dans un territoire dont l'organisation administrative était plus développée et où ils trouvèrent une justice fondée sur la preuve écrite, cet état de choses ne put manquer d'exercer une notable influence sur leur vie juridique. A la suite de leur établissement en Transylvanie au xiii^e siècle, mais surtout lors de leur immigration en masse au xiv^e siècle, les Roumains entrèrent en contact avec un système juridique fort avancé, qui laissa de nombreux souvenirs écrits, des chartes relatives à la procédure judiciaire et au droit privé. La richesse diplomatique médiévale du droit hongrois est, malgré l'immense dévastation du régime turc, étonnamment grande, même par comparaison avec les pays de l'Occident, et cela sans doute par suite de l'organisation hongroise des *loca credibilia*, sorte de notariat médiéval, institution unique dans toute l'Europe. D'autre part, dans les principautés danubiennes c'est d'abord en Moldavie que nous rencontrons des chartes, car ce pays fut colonisé par la Hongrie : or, ici, la vie juridique roumaine ne s'éleva point au moyen-âge jusqu'à ce niveau de régularité où la preuve écrite devient indispensable. De là vient que les matériaux documentaires médiévaux de l'auteur appartiennent en réalité au fonds hongrois, non seulement quant à l'origine, mais aussi quant à la teneur. En ce qui concerne le territoire situé au sud des Karpathes, M. Fotino doit se contenter de citer quelques rares chartes princières et cette pénurie de sources écrites oblige l'auteur à faire appel à des documents de date plus récente. Dans la plus grande publication diplomatique roumaine, HURMUZAKI a fait imprimer 1.663 chartes du moyen-âge (jusqu'en 1500), dont à peine une centaine émanent d'autorités roumaines, et même celles-ci sont, pour la plupart, des chartes princières contenant des traités politiques (c'est-à-dire le plus souvent des chartes où les princes prêtent serment de fidélité), et seulement, en un très petit nombre,

des actes de donation du xv^e siècle. Aucune charte roumaine, de nature privée ou judiciaire, ne figure dans la collection de Hurmuzaki. Enfin, parmi les chartes princières il n'y en a que quelques-unes qui ne peuvent être rangées dans les deux catégories susdites (Hurmuzaki, II, 1 n^{os} 660, 663, 686). Cette grande pénurie de documents écrits concernant la vie juridique roumaine n'est aucunement explicable par les catastrophes politiques qui auraient anéanti ces sources importantes de l'histoire roumaine, mais est due en grande partie au fait que la vie juridique roumaine médiévale n'avait pas encore besoin de preuves écrites. La vie juridique roumaine au-delà des Karpathes était encore *au XV^e siècle* dans la situation où se trouvait la vie juridique hongroise *au XII^e siècle*. Or, étant donné cette pauvreté de sources, il est manifeste qu'une reconstruction du droit privé roumain médiéval est d'ores et déjà condamnée à l'échec pour quiconque juge sainement les méthodes historiques. Comment l'auteur va-t-il donc résoudre ce problème insoluble ?

Tout d'abord il pose deux questions : 1^o Y a-t-il eu dans les pays roumains un droit coutumier concernant toutes les classes sociales ? 2^o Y a-t-il eu un même droit commun à tous les pays roumains ? — Existait-il, en un mot, un droit national roumain ? Faute de sources historiques, il est difficile de donner une réponse à la première question ; à la seconde l'auteur répond par l'affirmative étant donné les prémisses politiques. En effet, les Roumains établis en Transylvanie jouissaient du privilège d'une certaine juridiction inférieure, mais il est absurde d'y chercher un droit agraire roumain. Sous ce rapport, l'auteur ne parviendra jamais à découvrir le témoignage d'une seule charte parmi les chartes transylvaines du moyen-âge, dont le nombre atteint plusieurs milliers. D'autre part, il est certain que la juridiction pratiquée selon le privilège comportait certaines coutumes juridiques. Voilà tout ce qui se cache derrière la formule *ius valachicum*, *ius valachiae* mentionnée dans quelques chartes. Sur les six exemples cités par l'auteur (pp. 71-72), cinq se rapportent explicitement à cette juridiction privilégiée, le sixième, — charte de l'année 1427, — concerne des corvées de la population roumaine d'une région, obligatoires selon l'ancienne coutume, pour le service d'un château royal. Mais il y a mieux : les cas de juridiction privilégiée s'accordent eux aussi, avec le droit coutumier hongrois, analogie relevée déjà par Frigyes Pesty¹. Faire de ce *ius valachicum* un

1. Pesty Fr., *A szörényvármegyei hajdani oláh kerületek* (Les anciens districts roumains de Szörény), Budapest 1876. Sur le *ius valachicum* cf. Kadlec, *op. cit.* p. 223.

droit agraire roumain, c'est sans doute laisser libre carrière à la fantaisie.

Quel était donc le droit agraire des Roumains en Transylvanie ? L'organisation *kenéziale* était, paraît-il, générale chez les Roumains établis en Hongrie (y compris la Transylvanie, qui au moyen-âge ne faisait qu'un avec le reste du pays). Les *kenéz*, dont la charge était héréditaire, jouissaient d'abord d'une situation privilégiée, et il en résulta que là où ils avaient acquis même le droit de propriété, cas fréquent au xv^e siècle, ils se fondirent lentement dans la noblesse hongroise. Or ces familles roumaines — et c'étaient là les seules familles seigneuriales roumaines — vivaient *entièrement* selon les normes du droit hongrois et l'on pourrait citer par centaines les documents attestant ce fait, d'ailleurs naturel. Là, où la propriété *kenéziale* était passée de la propriété royale non pas entre les mains des *kenéz* mais entre les mains de tiers, les familles *kenézielles* étaient retombées dans la classe des serfs, qui, après la perte de leurs privilèges coloniaux, se trouvaient, par rapport au seigneur ou au *kenéz* ennobli, dans la situation des autres serfs. Le *ius valachicum*, comme partout en Hongrie, est le droit des *colons*, un droit fondé sur les privilèges de petits territoires, dont on ne saurait sérieusement tirer un système juridique d'une valeur générale¹. Dès lors, il n'a absolument rien à voir avec la situation juridique du territoire roumain proprement dit.

Après une affirmation vague et générale — les Roumains préfèrent l'accord à l'amiable à l'action judiciaire (p. 79), — M. Fotino établit, en se référant à des chartes du xviii^e siècle (p. 89), que chez les Roumains une forme de la propriété privée était née du défrichement du sol inculte et que la colonisation créa ainsi « un droit de propriété avant l'organisation d'Etat. » Nous avons vainement cherché la justification de cette hypothèse : toutelois nous en croyons volontiers notre auteur, mais seulement en ce qui concerne les principautés roumaines... Dans la Transylvanie, dont nous connaissons fort bien l'organisation économique et juridique médiévale, l'état de choses est fort différent. Là on trouve en vigueur le principe général du moyen-âge : « Nulle terre sans seigneur », et la terre, même après le défrichement, n'a pu se transmettre aux colons, ou aux *kenéz* qu'en vertu d'une donation royale. La seule charte transylvaine, en date de 1231 que M. Fotino puisse citer à l'appui de son hypothèse est un faux fabriqué au xix^e siècle, dont l'auteur même a pu être identifié

1. Cf. Kadlec, *op. cit.*, pp. 437 ss.

par les historiens hongrois ¹. Or si M. Fotino a établi pour ce qui est du territoire des principautés roumaines tout ce qui précède, il n'a fait que constater encore sur ce point une grande divergence entre les pays séparés par la ligne des Karpathes.

D'autre part, M. Fotino rappelle qu'en Moldavie surtout, en raison de l'influence hongroise, on rencontre le régime de la propriété provenant de donation (p. 109) : il mentionne à ce propos aussi la région de Fogaras (Hongrie transylvaine) où le voïvode de Valachie faisait des donations, durant une période assez courte, il est vrai. Par contre M. Fotino oublie de dire, en parlant de la charte de 1372, que le voïvode ne pouvait agir ainsi que parce qu'il avait reçu cette terre en fief du roi de Hongrie ; en effet, le voïvode VLAD lui-même ne considérait point cette terre comme sienne puisqu'il déclare dans sa charte que la donation ne sera valable qu'après approbation du roi de Hongrie ². Ainsi, même selon M. Fotino, l'influence du droit hongrois sur le droit roumain était si forte (p. 111) qu'elle franchit même la ligne des Karpathes.

Mais, dans ce cas, il serait désirable que l'auteur connût mieux l'histoire du droit hongrois. Alors peut-être ne risquerait-il pas cette affirmation que la couronne hongroise est « d'essence romano-byzantine » (p. 111) ; d'ailleurs en quoi tout cela peut-il bien toucher le système de donation hongrois ?

M. Fotino traite, dans un chapitre, de la transmission de la propriété entre vifs. Pour ce qui est du droit de préemption dans les ventes, M. Fotino ne peut invoquer qu'une seule charte médiévale, celle de 1268, datée de Rodna (p. 122). Le malheur c'est qu'au moyen âge Rodna, cette ville minière saxonne n'a rien à voir avec les Roumains et d'ailleurs les personnes mentionnées dans la charte, sont des Allemands.

Notre auteur croit en général qu'il peut utiliser sans scrupule pour l'étude du droit roumain ce qu'il trouve dans la collection de HURMUZAKI. En réalité cette collection contient de nombreuses chartes qui n'ont aucun rapport avec l'histoire des Roumains. Ainsi Hurmuzaki a inséré également dans sa collection les chartes relatives aux colonies vallounes (*Lalini*). D'ailleurs, son argumentation, qui tend à prouver que le droit de préemption n'est pas d'origine slave, est d'une faiblesse remarquable. Il n'a en tout et pour tout qu'une donnée de 1686 ! Afin d'écarter l'influence slave, il prétend que le bien acquis entre vifs ne pouvait être vendu

1. Cf. le travail de Károly Tagányi dans *Századok*, 1893, p. 56.

2. Hurmuzaki, II, 1, p. 199.

librement, et à ce propos il cite une charte de 1654 et une autre de 1758. Il ne réussit pas non plus à persuader au lecteur que les Roumains n'ont pas fait de distinction entre *bona avilica* et *bona acquisita*. En Hongrie, cette distinction était généralement en usage. Quant au droit de préemption des voisins, l'auteur ignore la meilleure monographie due à la plume d'un savant roumain¹, qui a approfondi cette question et rendu superflues les considérations de M. Fotino.

La conclusion de l'auteur (p. 162) que chez les Roumains on pouvait revenir sur la chose jugée, atteste, en effet, un régime juridique bien rudimentaire. Réellement, ceci ne pouvait remonter au droit romain ; cependant, les exemples de l'auteur ne sont pas assez probants pour que l'on puisse accepter une thèse aussi importante et surtout ils sont trop récents. Il parle de l'« áldomás », et, à ce propos, il admet que le mot est d'origine hongroise, mais il s'abstient de dire que cet usage se retrouve encore aujourd'hui chez les Hongrois.

D'ailleurs, dans tout ce chapitre, les chartes de M. Fotino sont d'origine transcarpathienne. Lorsqu'il cite des exemples de Transylvanie, il commet autant d'erreurs qu'il donne de citations, car il ne reconnaît pas la nature des chartes. Ainsi, pour la fraternité adoptive, il allègue deux cas médiévaux (p. 177). Or les deux cas concernent la Hongrie et les chartes parlent toutes deux de nobles hongrois, bien que les familles nommées dans la première soient d'origine roumaine. Tous ces nobles concluent un traité très usuel dans le droit hongrois. L'auteur aurait pu s'en convaincre, d'ailleurs, s'il avait bien étudié le livre de SZEGEDY, qu'il cite lui-même dans sa bibliographie². Son manque d'information va jusqu'à faire du palatin hongrois István BÁTHORY, le premier dignitaire hongrois, et de son frère adoptif István ROZCONYI, des Roumains vivant selon le droit roumain. Et pourtant ces personnages ne figurent dans la collection de Hurmuzaki que parce que, dans les chartes en question, il s'agit aussi de propriétés du comitat de Zaránd, habitées en partie par des Roumains.

Jusqu'à l'époque actuelle, les historiens du droit roumain ont soutenu la thèse que, comme chez les Slaves, les filles étaient exclues de l'héritage. M. Fotino démontre, en s'appuyant sur des chartes du xv^e siècle, qu'en Moldavie les filles avaient autant de droits à la succession que les descendants mâles (p. 205 ss). Il doit

1. Drăganescu, *Das rumänische Netherrecht*, Zeitschr. f. vergl. Rechtswissensch., t. 32, p. 194 ss.

2. Szegedy, *Tripartitum iuris Hungar. tyrocinium*. Tyrnaviae, 1767.

concéder, cependant, que dans le Fogaras (Transylvanie) il fallait procéder conformément au droit hongrois : les filles devaient être « préféciées », c'est-à-dire installées dans l'héritage par devant la loi en guise d'héritier mâle, afin de pouvoir recueillir l'héritage familial (p. 238). Mais que devient alors le *droit national* unifié ? Et néanmoins l'auteur consacre tout un chapitre à la question de la succession, essayant de démontrer que chez les Roumains les descendants des deux sexes avaient des droits égaux à la succession. D'abord, il cite de nouveau la charte de 1372, dont il a déjà été question, et selon laquelle VLAD, voïvode de Valachie, fait à l'un des siens une donation, dont la fille de celui-ci pourra hériter, à condition pourtant que le roi de Hongrie consente à cette donation. Ce cas unique ne saurait justifier l'hypothèse d'une coutume générale des Roumains. et, d'ailleurs, les rois de Hongrie faisaient souvent des donations avec cette clause : « hereditibus et posteritibus utriusque sexus », ainsi que l'auteur le sait fort bien lui-même (p. 263). Dans le cas de cette donation, il n'y a donc rien qui permette de conclure à une influence du droit roumain. La deuxième charte, citée par M. Fotino, a été délivrée, par le capitaine de Fogaras, donc par une autorité hongroise, et dans le cas de celle-ci des nobles d'origine roumaine accomplissent un acte juridique strictement conforme au droit hongrois. Il est absurde de parler de *Roumains nobles* au moyen-âge, car la société médiévale établie selon le système des castes ignorait les distinctions nationales. D'autre part, l'auteur ne sait pas que, d'après le droit hongrois, les biens acquis (*bona acquisita sive empticia*) se transmettaient aux héritiers des deux sexes¹. Or, dans la charte, il s'agit de l'héritage d'un bien cédé à des créanciers, en échange d'une somme empruntée. La charte de 1570 ne prouve rien non plus, car l'on ne peut absolument pas établir s'il s'agit d'un bien acquis ou d'un bien dont on ait hérité. Celle de 1652 n'est qu'une donation nobiliaire (p. 265). Celle-ci n'a rien à voir avec la succession des filles. Le cas cité, touchant Szelistye (région de Szeben) (p. 266), dans lequel il s'agit indubitablement de *serfs* habitant sur le territoire des Saxons se trouve démenti par un autre exemple, également cité et concernant la même région [Szakadát], qui atteste que les paysans roumains déclarent par devant les tribunaux que chez eux, *l'usage est que ce sont les descendants mâles qui héritent des immeubles* (p. 271, n. 18). Dans les chartes de 1615 et de 1411, il s'agit probablement de biens acquis. Les Roumains établis en Croatie dans la région de la Drave et de la Save avaient bien

1. Werbőczy, *Tripartitum*, P. I. Tit. 17.

importé dans leur nouveau pays le droit de leurs frères balkaniques. Par une singulière méprise l'auteur transfère ces Roumains en *Moravie*. D'ailleurs M. Fotino se sent un peu gêné à ce propos et se voit obligé de reconnaître l'influence du droit hongrois sur les Roumains (p. 260). Ailleurs, il écrit : « Evidemment, dans certaines régions soumises à la domination politique des rois hongrois, le droit coutumier roumain, qui consacra l'égalité des droits des deux sexes à la succession *ab intestat*, a pu, dans une certaine mesure être influencé par le droit hongrois et par les systèmes féodaux avec lesquels il était en contact ». Nous pouvons ajouter que les Roumains, pour ce qui est des nobles, usaient entièrement du droit hongrois. C'est ce qu'établit d'ailleurs l'auteur lui-même grâce à ses exemples relatifs à la « quarta filialis » (p. 267), cette institution générale et fort connue du droit hongrois¹. Les propriétaires fonciers roumains étaient entièrement soumis au régime du droit familial hongrois : de nombreuses chartes en témoignent. Par contre, *un droit spécifiquement roumain de la possession n'a jamais existé en territoire hongrois*, la Transylvanie comprise. Quant à la succession, M. Fotino lui-même avoue ne pouvoir conclure à l'influence thrace que « sous une forme conjecturale ». Et quoique ce problème le fasse sortir de sa matière, il se plaît visiblement à traiter, à propos de cette prétendue influence thrace, de l'institution des *coniuratores* (p. 253), qui, selon lui, est une des manifestations des plus curieuses du droit roumain (p. 253). Il fait remarquer lui-même que cette institution existait aussi chez les Slaves et les Germains, et nous pouvons ajouter qu'elle était également en usage, dans une très forte mesure, chez les Hongrois². M. Fotino n'en soutient pas moins que cette institution est d'origine thrace, parce que M. Iorga l'affirme. La thèse se trouve démontrée de ce fait.

Tout ce que l'auteur dit de la *dot* en Transylvanie, est du domaine du droit hongrois. En effet, les exemples tirés des principautés sont peu probants et datent tous des *xvii^e* et *xviii^e* siècles. La charte de 1448 est une simple donation de parents (*munera nuptialia*), par laquelle ceux-ci entendent faciliter le mariage d'une dame borgne et laide (p. 298). Les deux autres chartes [de 1499 et de 1500] ne concernent que deux cas où il fallait satisfaire au droit de la fille, relatif à la propriété de famille, et en même temps ces cas contredisent tous deux d'une manière éclatante, l'hypothèse de M. Fotino, selon laquelle les filles et les garçons

1. Werbőczy, *Trip.* P. I. Tit. 88.

2. Cf. Hajaik, *A bírósági szervezet és perjog*. Budapest, 1899, p. 317 ss.

avaient également part à l'héritage chez les Roumains de Hongrie. Il est dit expressément, dans la charte de 1499, que, au détriment de la fille vivante, et, à défaut de descendant mâle « *propter defectum seminis masculini sexus* », les parents mâles collatéraux sont déclarés héritiers, conformément au droit hongrois. Il en est également aussi dans le cas de la charte de 1500. La coutume des districts valaques de Szörény (*ritus volachiae, ius volachiae*) qui d'ailleurs forment un territoire assez peu étendu, ne diffère de la coutume hongroise qu'en ce sens que les filles étaient acquittées en argent comptant, et non en propriété foncière, comme c'était le cas ailleurs. En territoire roumain les femmes étaient, paraît-il, exclues de la propriété foncière plus qu'ailleurs en Hongrie, ce qui est du reste assez naturel si on considère le service de défense à la frontière dont les Roumains étaient redevables. Quant au « serment prêté avec la terre du sillon » (p. 335 ss.), M. Fotino aurait sans doute évité de se perdre dans des considérations confuses et de risquer encore une fois l'hypothèse thrace, s'il avait connu l'ouvrage du savant historien tchèque J. KAPRAS¹. Ou bien faudrait-il admettre que les Tchèques, comme les Hongrois, aient emprunté cette coutume aux Thraces ? Or, chez les Hongrois, cet usage était tellement connu dès le XIII^e siècle qu'une formule spéciale a été créée dans l'usage diplomatique : « *discalciatis pedibus resolutis cingulis glebam terrae super caput levando prout moris est iurare super terram* »².

Comment donc supposer ici une influence daco-thrace ? Dans ses conclusions, l'auteur établit que le droit roumain n'a rien à voir avec le droit romain. Toute prétendue analogie est une « simple illusion » (p. 366). D'autre part, le droit roumain n'a rien de commun non plus avec le droit slave. Mais c'est déjà chose connue depuis les travaux de M. DRAGANESCU ; ce dernier, cependant, n'a point cherché une autre explication fantaisiste comme M. Fotino qui ne parvient pas à rendre vraisemblable l'hypothèse de l'influence thraco-dace sur le droit roumain. Il ne saurait y réussir, en effet, car il établit lui-même que « les sources relatives aux antiquités illyro-thraces sont excessivement fragmentaires et pauvres » (p. 402). Il est certain qu'au-delà des frontières de son pays la nouvelle théorie de M. Fotino ne fera pas beaucoup d'adeptes. Par contre, nous ne sommes pas étonnés de lire que M. IORGA, qui a préfacé le livre de M. Fotino, félicite chaleureu-

1. *Der altböhmische Grenzzeit im Grabe unter dem Rasen*. Zeitschr. f. vergl. Rechtswissensch., T. 34.

2. Cf. de nombreux témoignages chez HAJNIK (*op. cit.*, p. 316), que l'on pourrait multiplier encore.

sement l'auteur pour sa thèse et reconnaît encore à travers cet ouvrage « l'organisation populaire spontanément créatrice » [!] et l'origine du droit de 17 millions d'hommes (p. 1)³.

Il nous est agréable aussi de constater l'important résultat de ce travail : mais ce résultat est plutôt négatif. Après lecture de ce livre, nous voyons clairement que la vie juridique des Roumains présente des différences très notables en deçà et au-delà des Karpathes. L'auteur a fourni, malgré lui, des arguments fort éloquents et entièrement nouveaux contre la théorie de l'autochtonie roumaine en Transylvanie, théorie qui est pourtant son point de départ et son point d'arrivée. Si, en effet, la patrie des Roumains avait été la Transylvanie et si la migration avait eu lieu dans la direction du Nord au Sud, nous devrions trouver le même droit au-delà comme en deçà de l'ancienne frontière, et les Roumains de Transylvanie n'auraient point emprunté aux Hongrois le système juridique des Hongrois immigrés. Au contraire, leur régime juridique aurait dû exercer une influence sensible sur le droit hongrois. Cependant, comme les Roumains de Transylvanie vécurent sous le régime du droit hongrois, il s'ensuit qu'à leur établissement dans ce pays ils avaient trouvé le système juridique hongrois tout organisé et entièrement développé.

La tentative de l'auteur a donc abouti à un échec complet. Il ne sera jamais possible avec les méthodes qu'il emploie de créer un « droit roumain national ». Et notre étonnement, né de l'analyse de ses méthodes, grandit encore en voyant que ce livre, qui n'est qu'un tissu d'erreurs et d'hypothèses gratuites, figure parmi les thèses de la Faculté de droit de l'Université de Paris.

(Budapest).

JÁNOS SZÉKELY.

Charles SPINDLER. **L'Alsace pendant la guerre.** Strasbourg, librairie Treuttel et Würtz, 1925, gr. in-8°, xi-763 p.

Le livre de M. Ch. SPINDLER est un de ces nombreux ouvrages consacrés à un point particulier de l'histoire de la Grande guerre. Le sujet en étant restreint, l'expression des sentiments en est d'autant plus riche. Bien que rédigé sous forme de journal, ce livre ne saurait être considéré comme une œuvre conventionnelle, mais bien comme un véritable document sur la guerre.

M. Spindler fait part, d'une manière captivante, de chacune des

3. Notons que M. Fotino, un peu plus modeste, parle de 14 millions seulement (p. 38).

émotions du monde qui l'entoure, angoisses ou espérances, plaisirs ou tristesses. Son journal, expression fidèle de ses sentiments, ne pouvait être publié en temps de guerre, et n'était connu que de quelques intimes. Ceux-ci, après la paix, attirèrent sur le manuscrit l'attention de M. André HALLAYS, qui fit la préface du livre, et décida M. Spindler à publier son journal, lequel est, d'ailleurs, plus qu'un journal ; car le récit qu'il donne des événements va au fond des choses. Bien que restreint à des limites étroites, le sujet est traité avec tant de force dramatique qu'il retient l'esprit du lecteur. A quelque endroit qu'on ouvre le livre, on est saisi par sa vigueur d'expression, son ironie, sa pénétration.

Pendant la guerre, l'Alsace vit des troupes de provenance très diverse. M. Spindler parle, en particulier, des « honvéd » hongrois. En juillet 1918, une crise décisive se produisit sur le front occidental. L'intervention de l'armée américaine brisait l'opposition des Allemands ; le front était ébranlé et toutes les forces des puissances centrales qui n'étaient pas indispensables ailleurs étaient dirigées de tous les points de l'Europe vers la France. C'est ainsi que la 37^e division hongroise de *honvéd* se trouva en Alsace, point de concentration de cette division. Ces troupes y tinrent garnison, réparties dans plusieurs villages et bourgades. Au début, les Alsaciens ne virent pas d'un bon œil ces nouveau-venus qui accrurent la consommation des vivres, déjà fort restreints, et aggravèrent les difficultés de logement. Depuis quatre ans, les Alsaciens étaient las des divers maux de la guerre. Mais la conduite courtoise des soldats hongrois, leurs manières réservées, leur naturel paisible, discipliné et aimable conquièrent peu à peu les Alsaciens, et des relations presque cordiales s'établirent entre les « honvéd » hongrois et les habitants du pays qui voyaient en eux plutôt des amis. C'est une satisfaction pour des Hongrois que de lire ces notes où M. Spindler rend compte de la sympathie témoignée aux « honvéd ». Il prend plaisir à rappeler et à raconter en détail les agréables moments qu'il passa un jour dans la compagnie de Hongrois, avec la musique des tziganes. Nous ignorons quel était le plan des stratèges allemands, et quelle affectation ils réservaient à cette division hongroise, car les événements se précipitèrent à tel point que les troupes « honvéd » ne durent pas être employées en première ligne. Après un séjour de plusieurs semaines, sans la moindre difficulté avec les habitants, les « honvéd » également furent entraînés vers l'Est avec la débâcle allemande.

Nous indiquons ci-dessous les troupes qui faisaient partie de la 37^e division d'infanterie hongroise de *honvéd*, cantonnées en Alsace de la mi-septembre au début de novembre 1918 :

37^e division d'infanterie hongroise de *honvéd*
(avec les cadres d'état-major) :

73 ^e brigade d'infanterie de <i>honvéd</i>	{ 13 ^e régiment
	{ 18 ^e —
74 ^e — — — —	{ 14 ^e —
	{ 15 ^e —
	{ 37 ^e régiment d'artillerie de campagne,
	{ 137 ^e régiment d'artillerie de campagne,
37 ^e brigade d'artillerie de <i>honvéd</i>	{ 37 ^e régiment d'artillerie lourde de campagne,
	{ 37 ^e groupe d'artillerie de montagne, la compagnie technique et l'échelon d'artillerie ;

et enfin les établissements et les formations auxiliaires de la division.

Les soldats hongrois qui paraissent dans le livre de M. Spindler étaient ceux du 13^e régiment d'infanterie de Pozsony (Presbourg). Ils avaient pour chef le colonel Manó KRUCHINA, dont parle souvent M. Spindler¹. Le colonel Kruchina est aujourd'hui général de division dans l'armée hongroise.

(Archives de l'Armée
hongroise à Budapest).

Colonel CYRILLE SABLJON.

Jean OBERUC. **Les persécutions des Luthériens en Slovaquie au XVII^e siècle.** Thèse présentée à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg et soutenue publiquement le 15 juillet 1927 pour obtenir le grade de licencié en théologie. Strasbourg, Imprimerie alsacienne, 1927, in-8°, xiv-173 p.

Les vicissitudes de l'histoire du protestantisme hongrois ne sont pas assez connues à l'étranger, et nous ne pouvons que réserver d'avance une chaude sympathie à tout travail qui cherche à mettre en lumière, dans une langue d'usage international, une époque ou l'autre de l'histoire des Églises protestantes en Hongrie. Aussi avons-nous accueilli avec plaisir la thèse soutenue par M. OBERUC

1. *L'Alsace française* (Strasbourg) a publié, dans son numéro du 24 décembre 1927, en supplément, deux planches hors texte reproduisant des études du grand artiste alsacien. L'une représente un Honvéd et une Alsacienne, l'autre le Colonel Kruchina de l'armée hongroise.

devant la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Mais notre plaisir ne fut pas sans mélange ; car, à côté d'aperçus judicieux, nous y avons trouvé des lacunes et des imperfections qui ont sensiblement diminué l'impression favorable que nous concevions de l'ouvrage.

Tout d'abord, M. Oberuc oublie de définir ce qu'il entend par la Slovaquie. Plusieurs expressions employées par lui donnent à croire qu'il désigne par ce terme la région nord-ouest de l'ancienne Hongrie, de population slovaque. Mais cette appellation crée une confusion parce qu'elle représente actuellement toute la partie orientale de la Tchéco-Slovaquie, détachée de la Hongrie, où les Slovaques ne constituent que 47 % de la population contre 53 % de non-slovaques (Hongrois : 1.084.000 ; Allemands : 266.000 ; Ruthènes : 436.000).

Une équivoque analogue résulte de ce que l'auteur n'a pas délimité le territoire de la Hongrie au ^{xvii}^e siècle. Celle-ci était alors divisée en 3 parties : la région méridionale occupée par les Turcs, la Transylvanie avec quelques comitats hongrois au nord et à l'ouest, enfin le royaume de Hongrie, placé sous la domination des Habsbourgs. Le lecteur hongrois le sait à peu près ; mais ce serait trop demander que de supposer ces connaissances chez les lecteurs étrangers. Une fois seulement, à la fin de son ouvrage (p. 150), l'auteur dit que le Royaume d'alors était composé de 11 comitats, neuf de ces comitats étant en Slovaquie ; il y a là une inexactitude, car les comitats qui constituaient le Royaume de Hongrie étaient : dans les régions à l'ouest du Danube, Sopron, Vas, Mosony, Győr ; dans la Haute-Hongrie, Pozsony, Trencsén, Arva, Liptó, Turóc, Zólyom, Bars, Sáros, Szepes, Komárom. En y joignant les comitats appartenant en droit au roi, mais en fait soumis à la domination turque : Zala, Veszprém, Nyitra, Hont, Nógrád, Gömör¹, nous voyons que le Royaume de Hongrie était composé de 26 comitats dont 5 au-delà du Danube. Dans ces conditions, on ne saurait identifier, comme le fait M. Oberuc, le Royaume de Hongrie au ^{xvii}^e siècle et la Slovaquie (p. 12), pas plus qu'il ne faudrait en faire deux groupements séparés (p. 160). En fait, la Slovaquie n'était qu'une partie du Royaume de Hongrie, distincte par sa population slovaque, mais sans individualité politique.

1. S. Szilágyi, *A magyar nemzet története* [Hist. de la nation hongroise], t. VI, p. 498-499. — Carte de la Hongrie à l'époque de la paix de Linz (1645-1648) dressée par I. Acsády.

M. Oberuc a également une tendance trop marquée à voir le passé à travers ses conceptions personnelles du présent. L'incorporation actuelle des Slovaques à la Bohême n'est pour lui qu'un retour des Slovaques à l'indépendance nationale qu'ils avaient perdue depuis plus de mille ans. En réalité, il y a mille ans, ils n'occupaient pas encore le territoire de la Haute-Hongrie. Sans doute, à l'époque de la conquête de la Hongrie (890-900), le roi morave Svatopluk régnait aussi sur une partie de la Hongrie occidentale et en fut chassé par les Hongrois. Mais d'abord ce pays des Marahanes (ou Moravans), c'est-à-dire des Moraves-Slovaques, avait son centre sur la Morava ; de plus ces Moraves-Slovaques n'étaient pas les ancêtres des Slovaques actuels, leur langue respective différant considérablement. Les Slovaques de Haute-Hongrie n'habitaient pas alors ce territoire, qui pendant plus de deux siècles (900-1100) à peu près resta inhabité. Après l'invasion et les ravages des Mongoles seulement (1241), les rois hongrois commencèrent à peupler les régions septentrionales et occidentales du pays. Les comitats de Trencsén et d'Arva forment aujourd'hui la partie la plus dense de la population slovaque ; mais en 1065, le premier était, selon l'expression de l'évêque de Pécs, un désert, la partie septentrionale en étant même en 1244, tout à fait abandonnée ; quant au comitat d'Arva, les Slovaques ne commencèrent à s'y établir qu'au xiv^e siècle. Pour le comitat de Liptó, nous savons positivement que ce furent des Hongrois qui y entreprirent la fondation de villages, puis des Allemands, et en dernier lieu les Slovaques¹. Dans le district à l'ouest de la Tisza où nous trouvons aujourd'hui 493.606 Slovaques, ils ne s'infiltrèrent qu'après les ravages des Tartares. Quant aux régions à l'ouest du Danube et à l'est de la Tisza, et la plaine entre le Danube et la Tisza, elles ne furent peuplées par les Slovaques qu'au xviii^e siècle et au xix^e siècle.² Ainsi les Slovaques n'étaient pas des habitants autochtones de la Hongrie septentrionale et occidentale, mais ils se sont peu à peu infiltrés dans le pays, à partir du xii^e siècle, venant des contrées de la Morava et de l'Oder. Il est donc inexact de dire : « La Slovaquie était incorporée, depuis la fin de la grande Moravie, dans le royaume de Saint-Étienne et devait en faire partie jusqu'en 1918 » (p. 2). La Moravie fut détruite, il est vrai, mais elle ne comprenait

1. Pour l'histoire de l'établissement des colonies slovaques v. le travail magistral d'Elemér MÁLYUSZ, *Turócmegeye kialakulása* (La formation du comitat de T., Bpest, 1922) et *Revue des ét. hongr.*, 1924 [t. II], p. 18.

2. János KARÁCSONYI, *A magyar nemzet történeti joga hazánk területéhez* [Les droits historiques de la nation hongroise au territoire d'autrefois], 1916, pp. 22, 23, 24, 26, 31.

que quelques comitats occidentaux de la Hongrie, et les Moraves n'étaient probablement pas les ancêtres en droite ligne des Slovaques actuels. Ceux-ci n'immigrèrent en Hongrie que deux ou trois siècles plus tard, sans avoir jamais constitué une Slovaquie indépendante. La Slovaquie est seulement une appellation géographique et ethnique qui désigne les contrées de la Hongrie habitée par des Slovaques, mais *une Slovaquie, en tant qu'organisme politique, n'a jamais existé.*

M. Oberuc se propose de retracer dans son travail les destinées des Slovaques luthériens, « de ces hommes que l'on peut considérer comme le bon grain, la partie la plus saine et la plus vivante de toute la nation » (p. 2), leurs persécutions et leur destruction au *xvii^e* siècle. Mais il oublie que l'histoire des Slovaques luthériens est intimement liée à l'histoire de tout le protestantisme hongrois et ne peut en être détachée. Dès lors, ou bien M. Oberuc dépasse son dessein et ne peut borner son récit aux Slovaques ; par exemple, il parle plusieurs fois de la persécution des luthériens des villes royales de Pozsony, Kassa, Eperjes, toutes fondées et habitées en majeure partie par des Allemands, pour une moindre part par des Hongrois. Ou bien, s'il s'en tient aux Slovaques, il devient difficilement compréhensible et l'on ne voit guère comment les événements de Slovaquie étaient en connexion avec ceux du reste de la Hongrie. M. Oberuc présente bien souvent les persécutions des luthériens sans rappeler que les réformés du pays devaient subir les mêmes souffrances ; par exemple, il dit (p. 17) : « En vertu de cet article 22, on voulait égorger les luthériens de Slovaquie » ; alors que les réformés étaient en Hongrie plus nombreux que les Luthériens et que cet article visait aussi bien les uns que les autres. Ailleurs, « l'archevêque Pázmány comptait toujours avec les circonstances, avec la force des luthériens » (p. 35), au lieu de dire : avec la force des protestants en général, et surtout des réformés qui, s'appuyant sur les princes de Transylvanie, représentaient dans le pays une plus grande force que les luthériens. (Voir également pp. 38, 41, 42, 47, 53, 62, 75, 83, 89, 148, 163). Les lecteurs étrangers peu au courant de l'histoire de la Hongrie peuvent ainsi croire que les luthériens seuls furent persécutés ; au contraire, ce fut parfois l'inverse qui se produisit : dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, par exemple, les réformés furent persécutés, tandis que les luthériens étaient déjà reconnus par le roi et les Diètes. C'est le même cas lorsqu'il s'agit « des tortures endurées sur les galères par les pasteurs slovaques » (p. 9) ; la vérité est que parmi les nombreux pasteurs torturés sur

les galères, il y avait tout au plus trois pasteurs slovaques.

Il échappe à M. Oberuc quelques inadvertances, comme de parler des « empereurs de l'ancienne Hongrie », alors que la Hongrie n'avait que des rois, princes de la maison de Habsbourg, qui étaient en même temps empereurs du Saint-Empire romain-germanique. Il oublie plusieurs fois que la Transylvanie et les comitats rattachés à elle constituaient au *xvii^e* siècle aussi une partie de la Hongrie, et il ne parle, à côté du Royaume de Hongrie, que du territoire occupé par les Turcs ; ainsi, p. 18, il dit : « La Slovaquie était entre deux feux, la Turquie et l'Empire, les Turcs lui déclarèrent une guerre ouverte. » Or, la Transylvanie n'était-elle pas la troisième voisine de la « Slovaquie » ? Quelques lignes plus loin, M. Oberuc continue : « Chaque fois que le luthéranisme de Slovaquie fut menacé, la Transylvanie voisine vint à son secours. » C'est se méprendre sur la vraie explication des événements. Si les princes de Transylvanie, BOCSKAY, BETHLEN, RÁKÓCZY, se sont soulevés plusieurs fois contre les rois Habsbourg, quand ceux-ci opprimaient la liberté politique ou religieuse des États hongrois, ils ne visaient jamais les Slovaques, mais bien les droits et les privilèges de la nation hongroise et des États protestants hongrois. Comme les princes de Transylvanie n'étaient pas vassaux des rois de Hongrie, il est inexact de dire qu'ils se sont révoltés (pp. 19, 41, 53). Ce n'était pas une rébellion de leur part que de contraindre le roi par la force des armes à respecter les droits de la nation hongroise. Par conséquent on ne saurait dire : « Bocskai... avait joué un rôle important en faveur des luthériens de Slovaquie » (p. 21) ; il faudrait dire : en faveur des protestants de Hongrie. De même, à la suite de la paix de Vienne, ce fut le protestantisme, et non le seul luthéranisme, qui devint religion légalement autorisée (p. 20). C'est une grande exagération de dire que Pázmány convertit plus de 30.000 familles protestantes au catholicisme (p. 38). La ville de Sárospatak, résidence de la famille Rákóczy, où demeurait Sophie Báthory, veuve de Georges II Rákóczy, n'appartint jamais à la Slovaquie orientale (p. 68). Louis XIV n'a jamais accepté l'alliance des Slovaques protestants (p. 148) ; ce furent les protestants persécutés de Hongrie qui lui avaient offert leur alliance.

L'auteur indique les causes qui firent qu'à Presbourg un plus grand nombre de pasteurs réformés que de pasteurs luthériens refusèrent de signer la déclaration exigée d'eux et persévérèrent dans leur foi. Si les pasteurs luthériens acceptèrent de signer la déclaration, c'est, d'après M. Oberuc, parce que d'abord ils pensaient qu'il valait mieux conserver la vie en vue de l'avenir que de se laisser tuer sans profit pour l'Eglise ; en outre, ils savaient

l'allemand, et l'Allemagne était très proche et accessible pour eux ; tandis que les réformés hongrois n'avaient accès qu'en Suisse et en Hollande, pays lointains (p. 131). Ces motifs extérieurs peuvent n'être pas sans influence sur leur détermination, mais la raison décisive, omise par M. Oberuc, c'est que les réformés étaient les fils spirituels de Calvin qui avait enseigné que celui qui perd la vie pour Jésus la retrouvera. Toute l'histoire atteste que les calvinistes opposaient toujours à la puissance terrestre une résistance plus forte que les luthériens.

Ces observations de détail une fois faites, nous ne voudrions pas déprécier outre mesure l'ouvrage de M. OBERUC, qui a été élaboré d'après de multiples textes imprimés, latins, français, allemands, slovaques, ou hongrois. Ses imperfections en rendent la compréhension et l'appréciation difficile pour le lecteur français qui a peine à saisir quelle fut au juste la situation du protestantisme hongrois au xvii^e siècle. L'auteur se laisse aller parfois à une certaine partialité. Néanmoins, nulle part il ne fausse gravement le caractère des événements et des facteurs principaux ; et l'on peut tirer de cet ouvrage nombre de renseignements utiles sur les tragiques destinées du protestantisme hongrois, surtout du protestantisme de la Haute-Hongrie, au xvii^e siècle.

(Faculté de théologie réformée
à Sárospatak).

LAJOS RÁCZ.

Anthologie de la Poésie hongroise contemporaine.

Version française sous la direction de Béla POGÁNY, révision de Géo CHARLES. Paris, [1927], Les Ecrivains Réunis, in-8°, 218 p.

La littérature hongroise joue de malheur. Après la traduction que M. TÉREY avait donnée d'un choix de poèmes d'Endre ADY¹, voici qu'un groupe de jeunes Hongrois a fait paraître une *Anthologie de la poésie hongroise contemporaine*.

La présentation même de ce petit livre est des plus déplaisantes. L'introduction générale et les notices particulières consacrées à chacun des poètes traduits sont comme un défi au bon goût. En outre, le choix des pièces traduites et la version française elle-même appellent plus d'une protestation.

1. Voir un compte-rendu de ce volume dans la *Revue des Et. hongr.*, 1927 [t. 5], p. 196.

Goûtons d'abord la saveur des textes qui prétendent nous présenter le livre tout entier et les poètes les uns après les autres.

Nous lisons (p. 8-9) :

« L'âme et la langue hongroise prennent leur origine dans le fond brumeux de l'Asie, leurs manifestations sont surchargées d'un contenu dense dont les contours cependant demeurent fluides et vagues, de notions qui se composent de toute une stratification de sens divers, d'une plénitude véhémence, robuste et cependant imprécise... »

Si le lecteur est renseigné après avoir lu ce charabia, tant mieux, mais nous demanderons à M. Béla Pogány qui en est l'auteur ce qu'il veut dire par une « plénitude véhémence... etc. » sans nous arrêter à admirer davantage cette brumeuse évocation des origines asiatiques de la nation hongroise.

Il est vrai qu'il avait défini auparavant l'esprit français comme étant « analytique » et l'esprit hongrois comme étant « synthétique », définition dont nous n'aurons pas la cruauté de lui demander la justification.

Le style de M. Béla Pogány ne tarde pas à prendre une allure plus vive, presque dramatique, ainsi qu'il apparaîtra de l'héroïque passage ci-dessous, relevé (p. 53) dans sa notice sur József Erdélyi :

« Sans viser aux effets, il saisit l'événement lyrique par ses racines et nous le communique ainsi, par la création à la fois naturelle et indirecte. »

Quittons vite cette vision douloureuse et élevons notre âme vers la contemplation métaphysique :

« Füst, écrit-il (p. 67) ne voit la vie que comprimée par la matière boursoufflée dont il sait s'arracher, et dont les atomes s'acharnent, les uns contre les autres, dans une lutte incessante... Ses frontières : l'éternel et l'infini sans issue. »

Pends-toi brave Lucrèce, ce que tu avais chanté n'est rien auprès de ces miracles qui érigent l'infini en frontière et qui boursoufflent la matière (laquelle à son tour comprime... etc., etc., sans oublier les atomes !).

Mais ne bornons pas là nos découvertes. Quatre pages plus loin, c'est une nouvelle théorie de l'éther et des mouvements ondulatoires que nous propose M. Béla Pogány que la personnalité du poète Oszkár Gellért inspire au point de lui suggérer le passage suivant (p. 71) :

« En ses premiers poèmes, il trouva des accents nouveaux dans l'interprétation de sentiments cachés, singuliers et surchauffés et dans leur vibration sourde. »

Surtout que l'on ne reproche pas à la pensée de M. Pogány de manquer de suite ! Plus loin, il confirme sa théorie des vibrations par cette phrase significative (p. 89) :

« Dans sa poésie vibre le silence de la piété et de l'attente... » (à propos de Gyula Juhász).

Mais la psychologie subit, elle aussi, un renouvellement, lisez plutôt :

« ... (Gellért) domine l'univers des sensations retranchées du monde extérieur. »

Que vont dire les sensualistes ? Voilà le grand problème résolu.

Il est cependant d'autres affirmations qui nous étonnent et vont presque jusqu'à scandaliser notre candeur. Mais nous lasserions le lecteur à vouloir citer la multitude des perles recélées presque à chaque page dans ce petit volume à l'extérieur inoffensif.

Nous disons l'extérieur, car sa lecture n'est pas seulement amusante, ainsi qu'on peut juger par les échantillons que nous venons de donner. Il y a dans la façon de présenter les poètes et les œuvres un manque de bonne foi qui choquera tous les lecteurs compétents, pour ne pas dire plus.

C'est ainsi qu'au seuil de l'ouvrage, M. Béla Pogány affirme sans vergogne que les poèmes traduits sous sa direction sont « les créations poétiques reconnues comme les plus parfaites par l'unanimité de la critique hongroise ».

Il serait plaisant d'instituer une enquête parmi les critiques hongrois à l'effet de savoir ce qu'ils pensent d'une pareille affirmation. La plupart la jugeront imprudente. Qui M. Béla Pogány espère-t-il tromper ? On est stupéfait de lire dans sa préface une phrase aussi violemment démentie par la composition même du livre. Les poèmes qu'il nous donne sont-ils tous reconnus unanimement comme faisant partie des « créations poétiques les plus parfaites » de la poésie lyrique hongroise contemporaine ? Personne ne le soutiendra sans rire. M. Béla Pogány le sait aussi bien que n'importe qui. Alors à qui veut-il donner le change ? Mais si trop de jeunes littérateurs sont représentés dans ce recueil, qui n'ont pas encore acquis le doit d'y figurer, en revanche, il y a des exclusions scandaleuses. M. Béla Pogány respecte-t-il le traité de Trianon jusqu'à refuser d'admettre dans son anthologie les poètes hongrois de Transylvanie ? Et pourquoi d'autre part exclue-t-il M^{me} Anna LESZNAI ?

Mais il y a plus. Dans son introduction, M. Béla Pogány partage la littérature hongroise de nos jours entre trois « courants principaux, symbolisés par les trois revues littéraires que nous citons par ordre chronologique : le *Nyugat*, le *Ma* et le *Magyar*

Írás. La plupart des poètes présentés appartiennent à ces trois écoles. »

Là-dessus le lecteur français de croire en toute bonne foi qu'il y a trois écoles littéraires en Hongrie.

Rien n'est plus faux. S'il est vrai que la revue *Nyugat* groupe un certain nombre d'écrivains de valeur (à la tête desquels on trouve BABITS, GELLÉRT et KASSÁK, qui représentent chacun une tendance particulière), le *Ma* est parfaitement inexistant. Cette revue morte depuis plusieurs années avait fait son apparition à la fin de la guerre. Kassák y avait alors groupé quelques-uns de ses fervents. Elle le suivit en exil à Vienne. Depuis, Kassák est revenu au *Nyugat* et son école n'a plus aucune tribune indépendante. M. Pogány connaît certainement tous ces faits. On ne comprend donc pas sa classification des écrivains hongrois contemporains. L'inexactitude paraît encore plus flagrante en ce qui concerne la troisième « école », celle du *Magyar Írás* (non pas « Verbe hongrois » mais « Les écrits hongrois » ou quelque chose dans ce goût). Il s'agit cette fois-ci d'une petite feuille qui se prétend d'avant-garde, dont le jargon prétentieux ne saurait faire illusion et dont il serait préférable de taire le nom, ne fût-ce que par charité. Il est donc parfaitement inélégant, de la part de M. Pogány, de vouloir faire accroire au public français que les trois revues *Nyugat*, *Ma* (qui ne paraît plus!) et *Magyar Írás* peuvent être nommées sur un même plan. Aussi est-il tout simplement ridicule de lui voir écrire : « *Le verbe hongrois (Magyar írás)* qui est l'un des principaux organes militants de la plus jeune génération » (p. 155) ou encore (à propos d'István Strém) : « plus tard, il devint une personnalité éminente parmi les écrivains groupés autour du *Magyar Írás* » (p. 173). Je le répète, pour le lecteur français, il est très déplaisant de constater que l'on spéculé sur son ignorance et qu'on essaie de lui faire admettre des inexactitudes voulues. Il est un autre point sur lequel je me permettrai d'insister, c'est celui concernant la valeur des traductions proposées. Ces traductions sont caractérisées par une incompréhension parfaite des règles les plus élémentaires de la transposition d'une langue à l'autre. De plus elles témoignent d'une inconnnaissance surprenante du langage poétique hongrois. Le texte français est formé d'à peu près qui sabotent les poèmes reproduits dans l'Anthologie. C'est ainsi qu'une strophe d'ADY dont je traduis ici littéralement le contenu :

*Pierre toujours lancée en l'air, retombée sur ton sol,
mon petit pays, c'est perpétuellement
que te revient ton fils*

est rendue par

*Pierre lancée droit [? sic] dans les airs
Ton fils te revient. mon petit pays
Toujours.*

Sans doute m'objectera M. Pogány, auteur de cette traduction, il y a une recherche de l'effet dans la manière de placer le mot *toujours* au troisième vers. Oui, mais Ady ne l'avait pas voulu. En outre, cette recherche de l'effet induit M. Pogány à mutiler horriblement la dernière strophe du même poème. Au lieu de :

*Et hélas, c'est en vain, même exprès
Cent fois me lancerais-tu, je retomberais
Cent fois de même, jusqu'à la fin.*

nous lisons :

*Hélas, toute idée est vaine, (? sic)
Tu me lancerais cent fois, je retomberais
Toujours.*

Oh, que ce *toujours* est galant ! Mais voilà, en hongrois Ady a écrit : *százszor is, végül is*, ce qui n'est pas du tout la même chose, heureusement.

Le mouvement des vers, l'ordre des images (qu'il ne faut pas confondre avec l'ordre des mots), tout cela ne compte pas. Ainsi, la strophe quatrième du poème ci-dessus est traitée de la façon la plus désinvolte. Au lieu de :

*Je suis tien dans ma grande colère,
la grande infidélité, l'amoureux souci,
hongrois tristement.*

M. Pogány traduit :

*Je suis si tristement magyar, je suis tien
Dans la grande colère, dans l'infidélité
Dans les soucis de l'amour.*

Depuis quand le mot hongrois *szerelmes gond* est-il devenu l'équivalent de *soucis d'amour* ? Allons, il suffit déjà de martyriser un poème en le traduisant sans qu'il soit nécessaire de le défigurer en outre par l'addition de platitudes. Mais, me dira-t-on, ce sont là nuances bien délicates et il est un peu inutile de vouloir exiger tant de science précise du langage de la part d'un traducteur qui n'est pas Français, et qui sait peut-être assez mal sa

langue maternelle. N'a-t-il pas osé traduire *vad vizek* par *eaux farouches* (p. 211) ? Ignore-t-il à ce point le hongrois qu'il ne sache que *vad vizek* sert à désigner les mares stagnantes de la grande plaine hongroise ?

Un autre joyeux détail concerne la « révision » de ces textes. Oh combien révisés ! Nous lisons (p. 214) :

Et croyez-m'en, je ne suis pas responsable si les hommes ne réfléchissent non plus aujourd'hui ni ne veulent ressusciter !

Cette même traduction commence par cette héroïque phrase : *Que ces vers tressés par les rais du soleil vernal...* Tant de pédanterie dans le choix de l'expression s'allie mal avec l'incorrection signalée ci-dessus et avec le texte assez banal du poème.

Mais nous trouvons encore de belles perles, comme par exemple cette expression très française :

Que le sort des pauvres navires d'hommes semble triste !

Oui, mais il semble aussi très triste que le réviseur sache si mal son français. Comment a-t-il pu laisser passer cette expression qui n'a aucun sens en français ? Et que veut dire : *le fourré dépouillé d'automne* (p. 151), le *Train du monde* (p. 120) (au lieu de : *Le cours du monde*, ou encore *Ainsi va le monde*).

Que dire de celui qui a « révisé » (p. 68) un poème auquel il a laissé pour titre : *Sur un stèle égyptien* (sic.) ?

Il est temps de conclure. Je n'ai que trop abusé de la patience du lecteur, mais il était nécessaire de signaler au public français que les éditeurs de l'*Anthologie de la poésie hongroise contemporaine* ont abusé de sa bonne foi en lui présentant des traductions incorrectes d'un choix de poèmes tendancieusement collationnés, que des commentaires irréfléchis voudraient faire prendre pour les plus belles perles de la poésie hongroise de nos jours. Il fallait montrer qu'il n'en est heureusement rien.

De tout cela il faut retenir une leçon. Seuls ceux-là sont qualifiés pour présenter au public français la poésie hongroise, qui la connaissent et l'aiment, ceux qui savent goûter sa beauté et s'appliquent à ne pas trop la mutiler lors de la transposition en français. A cet effet, il leur faut connaître la langue et les procédés des grands poètes français de la fin du xix^e siècle, sans oublier les poètes plus récents. Un vers hongrois doit se transposer en français non dans le langage du journal ou de la conversation courante, mais dans le langage de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé et même de Paul Valéry, de Guillaume Apollinaire ou de Cocteau.

Une telle entreprise requiert des lettrés et non des demi-lettrés. Il eût mieux valu pour le bon renom de la poésie hongroise que cette *Anthologie* n'eût pas paru. Loin d'avoir fait œuvre pie, ses auteurs ont contribué à donner de la littérature de leur patrie une caricature, un masque déplaisant qui la déforme outrageusement. En ami de la poésie hongroise, je proteste contre cet enlaidissement immérité qu'elle vient de subir au cours des deux cents pages de ce recueil importun.

(Paris-Budapest. Eötvös-Collegium). AURÉLIEN SAUVAGEOT.

Bibliographia Hungariae. III. Philologica. Periodica. Verzeichniss der 1861-1921 erschienenen, Ungarn betreffenden Schriften in nichtungarischer Sprache. Zusammengestellt vom Ungarischen Institut an der Universität Berlin. Ungarische Bibliothek. Dritte Reihe. — Berlin u. Leipzig, 1928. Waller de Gruyter et Co. Gr. in-8°, 711-942 col.

Nous avons déjà rendu compte ici-même (1923 [t. I], p. 219) du premier volume de cette excellente entreprise, commencée par le très regretté Robert GRAGGER et menée à bonne fin par les élèves et amis de l'Institut Hongrois à l'Université de Berlin. Cette troisième partie contient tout ce qui se rapporte à la littérature et à la langue hongroises, aux beaux-arts, à la religion, à l'Eglise et à l'enseignement public en Hongrie. Cette livraison se distingue aussi par les mêmes qualités que nous avons reconnues à l'ouvrage à propos du premier volume : division logique et précise de la matière, arrangement net et clair, abondance (quelquefois excessive) de titres de livres.

En ce qui concerne les rapports franco-hongrois nous y trouvons d'abord une bibliographie des dictionnaires français-hongrois (col. 719-720). (Nous faisons remarquer que la première édition du dictionnaire de MOLÉ-BABOS a été publiée à Pest, en 1865 et que la partie hongroise-française du Dictionnaire THEISS-MATSKÁSSY n'a jamais paru). Puis vient une liste des grammaires du hongrois en français (il n'y en a qu'une qui vaille encore quelque chose, celle d'Ignace KONT, *Petite grammaire hongroise*. Heidelberg, 1908). Enfin la bibliographie des ouvrages hongrois traduits en français. Elle est assez complète et à première vue on croirait que les meilleures œuvres de la littérature hongroise sont maintenant accessibles par les traductions au public de langue française. Mais

qu'on ne s'y trompe point. La plupart de ces traductions sont depuis longtemps épuisées en librairie. (Il y en a même qui n'y ont jamais figuré, comme par exemple un volume de traductions de JÓKAI par Horn, paru en une édition pour amateurs ; les traductions françaises parues à Budapest n'ont — à quelques exceptions près — jamais pénétré en France). A l'heure actuelle le lecteur français ne trouvera en librairie que les traductions littéraires suivantes :

1. Cécile de TORMAY, *Au pays des pierres*. Roman. Traduit par Marcelle Tinayre et Jean Guerrier. Paris, Calmann-Lévy, 1914.
2. Cécile de TORMAY, *Le livre proscrit*. Scènes de la révolution communiste. Traduit et adapté par Marcelle Tinayre et P. E. Régnier. Paris, Plon, 1925.
3. Eugène HELTAI, *Monsieur Selfridge, escamoteur*. Paris, Bros-sard, 1925.
4. *Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui*. Paris, Rieder, 1927.
5. *Anthologie de la poésie hongroise contemporaine*. Paris, « Écrivains réunis », 1927. (Voir compte-rendu dans le présent numéro de notre *Revue*).
6. *Les maîtres conteurs hongrois*. Traduit par Louis J. Fóti et Georges Delaquys. Budapest, Librairie française, 1928.

(Genève)

B.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

Nous continuons sous cette rubrique l'ouvrage posthume du regretté Ignace KONT : *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910). Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1913, XVI, 323 p.

Nous prions instamment nos lecteurs et amis de vouloir bien nous aider à rendre cette *Bibliographie française de la Hongrie* aussi complète que possible en adressant au rédacteur de cette rubrique, M. Z. BARANYAI (4, ch. de Miremont, Genève) un exemplaire de chacun des travaux (livres, articles, revues, tirages à part) dont ils sont auteurs ou dont ils disposent.

LA RÉDACTION.

1927

ANGYAL (David). — Un coin d'histoire oublié. *La Revue mondiale*, 15 février, pp. 315-320.

Réponse aux articles très partiels du V^e de Guichen, parus dans *Le Gaulois*, sur le rôle qu'a joué la Hongrie dans l'ancienne monarchie austro-hongroise.

APPONYI (le Comte Albert). — L'évolution constitutionnelle de la Hongrie. Trois conférences. Budapest, *Imprimerie Hornyánszky*, 8°, 48 p.

Voir l'article de W[illiam] M[artin] sur cette brochure : *Journal de Genève*, 18 juin.

AUFFENBERG-KOMAROW (le baron Maurice). — La responsabilité de la guerre au point de vue austro-hongrois. *Revue de Hongrie*, 15 avril, pp. 121-137.

BOGDANFFY (Edmond). — Le port de commerce et d'industrie de Budapest. *Revue de Hongrie*, 15 nov., pp. 173-184.

BOUCOUTZA (Emmanuel). — Lettre ouverte à M. Jules Romains à la suite de son article : « Impressions de Hongrie ». — *L'Europe illustrée*, déc.

1. Les articles de la cinquième année [1927] de la *Revue des Études Hongroises* ne sont pas compris dans cette bibliographie.

CAMBON (Jules). — Roumanie et Transylvanie. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} déc.

CHARENSOL. — Un grand ami de la France : Eugène Heltaï. *Les nouvelles littéraires*, 5 mars.

CHOISY (Gaston). — La psychologie du voyage en Hongrie. *La Revue Mondiale*, 1^{er} août, pp. 211-219.

DAMI (Aldo). — Trianon. *Le Correspondant*, 10 oct. pp. 3-8.

DELATTRE (Pierre). — En Hongrie : Le témoignage de l'histoire. La renaissance catholique. *Le Correspondant*, 10 nov. pp. 321-345.

DUPUIS (Charles). — L'envers de Trianon : le conflit juridique roumano-hongrois. *Le Correspondant*, 25 nov., pp. 526-541.

FEYLER (Colonel). — Le commandement militaire austro-hongrois à l'heure de la guerre européenne. *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, janv., pp. 1-18.

FÖLDES (Béla). — Les dix commandements de la révision [des traités de paix]. *Revue de Hongrie*, 15 avril, pp. 138-141.

GERHARDT - ZIGANY (M^{me} Yolande). — Essai sur l'œuvre d'Alexandre Petőfi, poète et patriote hongrois (1823-1849), 8^e, 100 p. Besançon, Imprimerie Jacques et Demontrond.

Il nous a été impossible de nous procurer cette thèse dont l'auteur, d'après les journaux, a été reçu docteur de l'Université de Besançon.

GESZTESI (Gy). — L'émigration hongroise et la campagne d'Italie 1859. *Revue d'histoire moderne*, mars-avril, pp. 129-132.

A propos de l'article d'A. Berzeviczy, *L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859*. *Revue des Et. hongr.*, 1926 [t. V], pp. 112-144.

HANKISS (Janos). — L'avenir des relations franco-hongroises. *L'Observateur européen*, 24 déc.

HANTOS (Elemér). — La monnaie, ses systèmes et ses phénomènes en Europe Centrale (Allemagne, Autriche, Hongrie, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie). *Bibliothèque Internationale d'Economie Politique*, Paris, Marcel Giard, 8^e, III, 259 p.

HANTOS (Elemér). — La situation économique actuelle du Bassin du Danube. III. Le point de vue de Buda-Pest. 10 juillet. *Le Correspondant*.

HARASZTI (Emile). — Les Hussards hongrois en Alsace. *L'Alsace Française*, Strasbourg, 24 déc., pp. 1.033-1.035.

Réimpression de l'article publié par la *Revue des Et. hongr.*, 1927, pp. 74-82. — Dans ce même numéro on trouve une planche hors texte reproduisant des études du peintre alsacien Spindler ; l'une représente un Honvéd avec une Alsacienne, l'autre un Colonel hongrois [Manó Kouchina]. « Ces Hongrois tinrent garn son à la fin de la campagne, près d'Obernai. »

ÉLÉMENTS ORIENTAUX DANS LES CONTES POPULAIRES HONGROIS

Le siècle dernier qui commence la recherche scientifique des contes (les frères GRIMM, 1822) a supprimé beaucoup de jugements erronés sur ces naïves productions du peuple ; plusieurs énigmes ont été résolues. Il n'en subsiste pas moins un certain brouillard mystérieux qui les couvre encore, surtout les contes fantastiques. Il se dissipe aussi cependant, à la suite de minutieuses recherches de détail qui projettent quelques lueurs et découvrent certains points des origines, grâce auxquels on peut remonter jusqu'aux époques primitives. Ces recherches sont loin d'être méprisables. Elles montrent en effet l'évolution suivie par les contes, expliquent l'origine des éléments culturels, et précisent certains caractères mythiques qui permettent de comprendre la signification originelle des superstitions contemporaines.

Au cours des recherches faites jusqu'ici, on a, avant tout, ruiné la fausse opinion suivant laquelle le conte populaire n'est qu'un amas de fantasmagories capricieuses, sans fondement, dont on ne peut que sourire. On a prouvé au contraire que les éléments épiques qui le constituent, les **motifs** comme on les appelle, sont des restes d'ancienne religion. On a découvert ensuite que ce genre destiné à l'amusement des âmes naïves existe chez *tous* les peuples parvenus à un certain développement ; il est le produit spontané, on pourrait même dire nécessaire, d'un certain degré de culture. Aussi apparaît-il, suivant les régions, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, selon que l'unité ethnique

a atteint ce degré d'évolution sociale. C'est ainsi que nous trouvons avant 4.000 déjà des types de contes fort développés chez les Egyptiens et les Assyro-Babyloniens. Ailleurs ils fleurissent plus tard : chez les Grecs et les Hindous, ils datent de 3.500 ans. Chez les Perses, les Turks, les Celtes, ils se forment au début de notre époque. Chez les peuples qui, actuellement, s'élèvent à un degré plus haut de civilisation, on peut observer comment leurs traditions mythiques se transforment en contes analogues à ceux que nous connaissons ; c'est le cas pour les États primitifs de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, ou pour les peuples des grandes îles de l'Asie orientale (Sumatra, Java, Bornéo). Ainsi le conte populaire apparaît partout où certaines unités ethniques changent, soit par force, soit par un développement interne, leur religion ancienne pour des formes de religion plus évoluées ; en pareil cas, les anciennes traditions mythiques perdent tout caractère sérieux, étant condamnées par l'idéologie du nouveau système religieux ; dépourvues du nimbe de la foi, elles survivent dans la mémoire comme des produits de l'imagination, sans fondement objectif : elles finissent par se grouper et composer des histoires amusantes et les séries d'aventures de héros profanes.

Cet assemblage peu cohérent cause les singularités de composition du conte populaire, et cette sorte de juxtaposition à la façon d'une mosaïque qui laisse intactes toutes les parties constitutives. L'ensemble du conte, ce qu'on pourrait appeler le « type », constitue seulement un cadre dans lequel on peut insérer à volonté de nouveaux motifs ou dont on peut au contraire retirer ceux qui s'y trouvent déjà. Ces échanges entraînent une longue série de variations ; et BENFEY a pu non sans raison comparer cette vivacité de formation aux verres colorés du kaléidoscope qui par eux-mêmes sont en petit nombre et invariables, mais permettent toutes sortes de productions nouvelles et surprenantes. Le fait est qu'il y a plus de types que de motifs constitutifs, en d'autres termes qu'il y a plus de contes populaires que d'anciennes traditions mythiques qui s'y englobent.

Cette construction du type suggère d'ailleurs bien des observations instructives. Le conte, dans son achèvement et sa plénitude, est le produit d'un degré de culture plus élevé que les motifs ; il introduit une idéologie plus haute, et c'est ainsi que dans le conte la série d'aventures est inspiré par une raison d'amour, tandis que les éléments constitutifs, correspondant à la neutralité primitive, parlent des aventures guerrières des héros. L'homme primitif ne peut s'imaginer que le héros, quelles que soient sa force et sa ruse, puisse triompher des puissances secrètes et hostiles : esprits, sorcières, mages. La magie, la sorcellerie, le pouvoir des esprits sont tellement au-dessus de toute possibilité humaine qu'il est impossible qu'un être humain puisse agir sur elles. Au contraire nous ne pourrions citer un seul conte où le héros ne soit pas victorieux malgré tout, quand même tous les diables de l'enfer se coaliseraient contre lui.

Les légendes des anciennes religions n'expliquent qu'un cas isolé de miracle ; aussi sont-elles courtes et se bornent-elles à une sèche constatation des faits. Le conte, bien que peu cohérent, présente une composition voulue, se préoccupe d'accroître l'intérêt et de produire un effet artistique. Il crée des complications pour les résoudre à la fin ; il devient alors un produit poétique, sciemment composé, et, qui, au temps où il était florissant, s'éleva presque à la hauteur de la littérature artistique (par exemple les *Mille et Une Nuits*) : il s'est alors transmis jusqu'à nos jours par la bouche du peuple, en se simplifiant un peu, mais en cherchant toujours à amuser.

Tels sont les traits qui distinguent le conte des légendes anciennes qui s'incorporent à lui. Il en résulte que l'étude des contes populaires, des types généraux, exige une méthode historique objective ; celle des motifs une méthode ethnologique propre aux faits primitifs.

Il a fallu un siècle de travail persévérant pour collectionner la matière des contes appartenant à un peuple, en faire l'inventaire complet et achever la comparaison avec d'autres peuples. Sans ce classement systématique de la matière, il aurait été impossible d'arriver à des résultats sûrs et scientifiques. Ces groupements permettent déjà de

préciser tous les types de contes et les motifs : dans quelle partie du monde ils sont connus, quelle est leur aire, quelles variantes les distinguent ; tout ceci sert à déterminer de quel voisin le peuple en question les a reçus et éclaire l'histoire des migrations des contes et des motifs. Enfin, ce qui est l'essentiel, ils donnent les moyens de savoir ce qui est commun et international dans le fonds des contes populaires, quels sont les éléments empruntés, quelles sont les caractéristiques locales et particulières.

C'est une détermination de ce genre que nous voudrions essayer. Il convient d'abord de prendre garde que le terme « l'Orient » que nous emploierons ne désigne pas les territoires de culture arabe, perse, hindoue, qu'on englobe généralement sous ce nom, mais la grande plaine sarmate, habitée par des peuples d'origine turke, qui s'étend au Nord de la Mer Noire jusqu'au cœur de l'Asie et aux monts Altaï ; sur cette plaine herbeuse, tous les peuples qui y ont habité, ont été obligés de mener la vie nomade et pastorale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les Magyars ont mené cette existence pendant les quatre cents ans qui s'écoulent entre leur départ de leur ancienne patrie, le versant européen de l'Oural, et le début de leur marche vers l'Ouest à la suite des grandes migrations, jusqu'au ix^e siècle où ils s'établirent, après un voyage aventureux, dans leur patrie actuelle¹.

I. — LE DUEL DES ÉTALONS ET LE BAIN DE LAIT DE JUMENT.

Parmi les contes populaires hongrois, un type qui revient très-fréquemment est celui où le héros-enfant se voit assigner la tâche d'enlever l'un après l'autre à quelque monstre (vieille femme, sorcière, diable) ses plus chers trésors. Ce genre est répandu dans le monde entier, avec des variantes plus ou moins nombreuses, mais on reconnaît bientôt que le canevas en est toujours le même. Dans la classification d'Antti AARNE, qui n'omet aucun type de contes, celui-ci porte le numéro 328, et le thème en est ainsi résumé : « Le héros-enfant dérobe au monstre ses trésors : son

1. Voir Alex. Solyomos-y, *Verwandschaft der ungarischen Volksmärchen mit den orientalischen*. Ungarische Jahrbücher, vol. III [1923], pp. 115-134.

cheval, sa lampe, etc. ; à la fin le monstre périt. » Dans la classification locale du Suédois GRUNDTVIG, on le retrouve sous le numéro 52, et chez J. G. VON HAHN, qui s'appuie sur des contes de la Grèce moderne, sous le numéro 30. Au point de vue du sujet, BOLTE et POLÍVKA s'en occupent plus longuement dans leurs remarques sur les contes de GRIMM (nouvelle édition, tome III, pp. 18-37, notes sur le numéro 126) ; il résulte de leurs recherches qu'il existe en Europe une version occidentale et une autre orientale : dans la première le monstre périt ; d'après la seconde, il n'en est plus question dans la suite du récit ; par contre l'autre ennemi du héros, le vieux roi qui lui assigne ses tâches, paie de sa vie ses méfaits, et le héros prend sa place sur le trône avec la fille du monstre, qu'il a ramenée.

Nos versions hongroises, à l'exception d'une seule, celle de Nyitra (voir plus bas, n° 6), appartiennent indubitablement au type oriental, mais ici encore elles présentent, en ce qui concerne le double motif final, un genre de variantes qu'on retrouve aussi, çà et là, dans l'Est de l'Europe.

Sur le territoire de la Hongrie on a relevé 19 versions de ce type¹ ; en outre on trouve signalées chez SCHULLERUS deux versions roumaines de Transylvanie (nos 52 et 86) ; une saxonne de Transylvanie chez HALTRICH (n° 10) ; une roumaine du Banat chez SCHOTT (n° 17) ; trois slovaques de Haute-Hongrie chez SKULTÉTY-DOBSINTKY (7,28 et *Sborník* 18,4) ; une ruthène de Hongrie dans le *Materialy* de Cracovie (I. 419) ; une ruthène du comitat d'Arad (?) dans l'*Etnografický Zbirník* de Lemberg (XXV. 76,1. n° 17) ; une de Slavonie dans le *Zborník* de l'Académie yougo-slave de Zagreb (XVI. 131.) ; une croate de la région de Varažd chez VALJAVEC (n° 5) et également une croate des environs de Károlyváros chez STEFANOVIC (n° 25). Il faut remarquer tout de suite — et nous y reviendrons — que c'est par voie d'emprunt que ce type est parvenu du centre hongrois à toutes ces régions habitées par les nationalités non-magyares.

Si nous considérons les divers lieux où les versions hongroises

1. 1. *Magyar Népköltési Gyűjtemény* (Recueil de poésie populaire hongroise) VI. n° 14. — 2. *Ibidem* IX, n° 23. — 3. *Ibidem* n° 43. — 4. *Ibidem* X. n° 17. — 5. *Ibidem* n° 36. — 6. *Ibidem* XIII. n° 12. — 7. *Magyar Nyelvőr* XXIV. p. 429. — 8. Kálmány, *Hagyományok* (Traditions) II. n° 8. — 9. György Gaal III. n° 27. — 10. Merényi, *Eredeti népmesék* (Contes populaires originaux) II. n° 1. — 11. Gyula Papp, *Palóc népmesék* (Contes populaires palóc) n° 1. — 12. Istvánffy n° 7. — 13. Kálmány, *Hagy.* I. n° 8. — 14. *Ibidem* I. n° 5. — 15. *Magy. Népkölt. Gyűjt.* II, n° 10. — 16. *Ibidem* IX p. 42. — 17. *Ibidem* XIII, n° 49. — 18. László Arany. *Népmesék* (Contes populaires) n° 23. — 19. L. Merényi, *Sajóvölgyi népmesék* (Contes populaires de la vallée du Sajó) I. n° 3.

ont été notées, nous voyons que la Transdanubie¹ en a fourni quatre (1., 7., 9., 10.), le pays compris dans l'angle du Danube et de la Tisza une (18.), la région de Szeged quatre (8., 13., 14., 17.), Csongrád une (15.), Nyitra une (6.), le pays des Palóc six (2., 3., 11., 12., 16., 19.), et la région des Tchangos de Transylvanie deux (4. et 5.), ce qui prouve que le conte est connu sur tous les points du territoire hongrois.

Nous ne saurions mieux caractériser ce type qu'en le désignant sous ce titre général : « Le bain de lait de jument. » Le thème en est le suivant :

Un couple de gens du peuple a un grand nombre de garçons (12, 24, 1001 etc.) ; comme ils grandissent, le père les envoie chercher femme. Il leur recommande de chercher une famille où il y ait autant de filles qu'ils sont de garçons. Ils montent à cheval et se mettent en route ; le plus petit est encore un enfant et son cheval, un poulain, mais celui-ci est « *táltos* », c'est-à-dire possède le don de la parole et de la divination. Tout en cheminant, ils arrivent chez une petite vieille ; ils y trouvent effectivement autant de filles qu'ils sont de garçons. La vieille est une dangereuse sorcière. Le poulain du plus jeune garçon révèle en cachette à celui-ci qu'elle en veut à leur vie ; il leur recommande de prendre garde. Après souper, ils se couchent, mais le petit fait en sorte qu'ils prennent la place des filles, et c'est celles-ci que leur mère égorge pendant la nuit ; avant l'aurore les garçons sautent à cheval et s'enfuient au grand galop. Un peu plus tard, la sorcière s'aperçoit de ce qu'elle a fait ; elle a encore le temps de crier au plus jeune : « Attends, je te rattraperai bien, et alors gare à toi ! » Chemin faisant, le cheval recommande à son maître de ne regarder ni à terre ni en l'air, s'il ne veut pas qu'il lui arrive malheur. Peine perdue : le garçon aperçoit successivement dans la poussière de la route, un cheveu d'or qui jette de la lumière, puis une plume d'or et enfin un fer à cheval en or. C'est en vain que son poulain l'engage à ne pas ramasser ces objets (que la sorcière a jetés devant lui sur son chemin pour lui tendre un piège) ; le garçon les ramasse tous et plus tard, après s'être séparé de ses frères, il entre à la cour du roi comme palefrenier. On apprend au vieux roi que pendant la nuit son palefrenier s'éclaire avec un cheveu d'or, sur quoi le garçon reçoit l'ordre — il en répondra sur sa tête — d'aller chercher la personne à qui appartient ce cheveu. Il apprend par son poulain que la sorcière a encore une fille, belle comme une fée, qu'elle tient cachée, et que le cheveu vient d'elle.

1. Région située entre l'ancienne Pannonie, le Danube et la Drave.

Suivant les instructions du « tálto », il réussit à l'attirer en employant la ruse, bien connue dans les contes, du colporteur qui vient offrir sa pacotille. Le roi voudrait l'épouser tout de suite, mais elle résiste : il faut d'abord que le palefrenier lui apporte le canard d'or qui appartient à la sorcière et à l'aile duquel a été arrachée la plume ; c'est ce que le héros accomplit. La jeune fille désire encore autre chose : qu'il lui amène, avec ses juments, l'étalon d'or de sa mère, auquel appartient le fer à cheval en or. C'est la tâche la plus difficile. Sur le conseil de son poulain, le garçon demande neut peaux de buffles dans lesquelles il l'enveloppe ; arrivé au bord du fleuve qui sert de frontière au royaume de la vieille, le poulain se fait enfouir dans une fosse et envoie son maître se cacher dans les branches d'un arbre ; après quoi il hennit fortement ; de l'autre rive, l'étalon d'or lui répond, traverse la rivière à la nage et cherche celui qui le défie ainsi ; ne le trouvant pas, il s'en retourne. Par trois fois la scène se répète ; à la troisième le poulain saute hors de sa fosse et engage un duel à mort avec l'étalon d'or. Celui-ci est le plus fort : ruant et mordant tour à tour, il dépouille successivement son ennemi de ses peaux de buffle ; mais il finit par s'épuiser ; alors le garçon lui jette une bride sur le cou, l'enfourche et, au grand galop, l'amène au palais du roi. Le troupeau des juments suit l'étalon et la dernière tâche est ainsi accomplie. Mais la jeune fille a horreur du vieux roi, elle exige encore que le garçon traie les juments et se baigne dans leur lait. Aussitôt dit, aussitôt fait, mais le lait brûle et bout dans la cuve, et le garçon y périrait si son cheval n'en suçait le feu ; le lait se refroidit alors et le jeune homme en sort cent fois plus beau. Le vieux roi veut aussi embellir, il saute dans la cuve, mais le poulain y ressoufle le feu qu'il avait aspiré et le roi meurt ébouillanté. Le héros s'empare du trône et épouse la fille de la sorcière.

Il est clair que le conte a sa raison d'être dans les diverses ruses employées par le héros pour se procurer les objets exigés ; elles sont originales et assez curieuses. Mais en cette étude seuls les deux derniers motifs nous intéressent : *le duel des étalons* et *le bain dans le lait de jument*. Dans les variantes de l'Europe occidentale, ce sont d'autres objets que doit rapporter le héros, et le plus souvent, au lieu de son cheval, son auxiliaire est un renard auquel il a rendu service. Ce qu'il lui faut aller chercher en dernier lieu, c'est l'eau de la mort et l'eau de la vie ; pour commencer, la jeune fille l'asperge de la première, sur quoi il tombe raide mort, mais elle le ressuscite bientôt au moyen de la seconde,

et il devient encore bien plus beau qu'avant. Le roi veut l'imiter à son tour, la jeune fille verse sur lui l'eau de la mort, mais pas une goutte de l'autre. Mais le plus important, c'est qu'on ne retrouve dans cette version ni le duel d'étalons ni le bain de lait. Il est donc impossible que cette tradition occidentale soit la forme originale, car, si l'eau de vie a le don de ressusciter les morts, nulle part il n'est dit qu'elle ait celui d'embellir, tandis qu'à cet égard la vertu des bains de lait est un fait universellement connu. Dans ces conditions, on peut tenir pour assuré que le conte est d'origine orientale et que le texte authentique, l'archétype, s'est conservé dans les versions orientales, hongroises et autres. — D'autre part, il est facile de prouver que la forme occidentale est issue du thème original, celui de l'Orient, par voie de contamination. Dans l'Europe occidentale, en effet, on a une autre forme de conte populaire : le cheveu d'or conduisant à l'enlèvement d'une femme était déjà un motif bien connu ; c'est d'ailleurs un élément épique fort ancien et répandu dans le monde entier (il figure déjà dans les histoires merveilleuses de la vieille Egypte) ; par la suite, des détails légendaires d'origine celtique vinrent enrichir ce conte ; puis il s'attacha à notre conte oriental, et de cette union est sorti, à la belle époque de la chevalerie, le conte de Tristan. Ici encore le héros s'enflamme d'amour pour la femme qu'il est chargé d'amener ; le vieux roi fait figure de dupe ; mais l'eau de la vie qui se rencontrait dans les rédactions primitives devint, au temps de la chevalerie, mandragore ou philtre d'amour.

Reste à savoir maintenant comment, par quel chemin ce conte est parvenu jusqu'au peuple hongrois. A cette question nous sommes en mesure de répondre en délimitant de plusieurs côtés les régions d'où il est *impossible* qu'il ait été transmis aux Hongrois. Si nous descendons au Sud, vers les Balkans, nous voyons que sous cette forme orientale notre conte y est inconnu ; il semble que la version occidentale s'y soit implantée, par le moyen de livres populaires ou de traductions, comme le montrent les travaux de Reinhold KÖHLER (*Kl. Schriften*, I, p. 394) qui a traité ce sujet dans ses notes explicatives sur les contes populaires de la Grèce moderne recueillis par Gustave MEYER. Selon SAINÉNU ¹, ce thème ne se rencontre qu'en un seul endroit dans la collection, fort bien rassemblée, des contes roumains, — en dehors de ceux qui font partie de la Hongrie. Ce ne peut être autre chose qu'une version empruntée à la population roumaine de la Transylvanie et parvenue là par hasard. Le folklore enseigne en effet qu'un

1. Sainénu, *Băsmele române*, p. 504.

conte ne peut être considéré comme généralement connu que là où il a son foyer, d'où rayonnent de multiples variantes que l'on rencontre en diverses régions. C'est en vain, également, que nous chercherions au-delà des frontières occidentales de la Hongrie les traces de notre conte sous sa forme orientale ; nous n'en retrouvons l'écho que vers le Nord-ouest, en territoire moravo-tchèque. Une partie des échantillons moravo-tchèques s'écartant de la version occidentale répandue plus loin et ressemblant à la nôtre, nous devons nous trouver en présence d'un emprunt fait soit par la Hongrie, soit par ces peuples. La première hypothèse, nous pouvons l'écarter d'emblée. Le type hongrois est plus complet et tandis que dans ces pays il ne se rencontre que d'une manière sporadique, il est connu au contraire dans toutes les régions du territoire hongrois. Mais nous avons aussi la preuve que ces peuples ont emprunté le conte à la Hongrie par l'intermédiaire des Slovaques. En effet, dans les variantes slovaques de l'ancienne Hongrie, le nom du cheval merveilleux est quelquefois une appellation hongroise : chez WENZIG *tátos*, chez DOBSINSZKY *tátošik* (cette dernière forme désigne le poulain). Ce nom se retrouve encore dans les variantes tchèques, mais déformé en *Pátos* (KULDA, n° 41 ; Václav TILLE le fait suivre d'un point d'interrogation, comme un mot inconnu). En outre, dans les contes tchécomoraves, nombre de noms de lieux se rapportant à la Hongrie (il y est question de la Tisza, de la forêt de Bakony) permettent de conclure que l'influence du folklore hongrois s'est fait sentir assez loin au-delà des anciennes frontières hongroises. Que nous ayons affaire à un emprunt de la part de ces peuples, dans leurs contes du type *bain de lait*, c'est ce que prouvent encore les malentendus, les passages fragmentaires, les non-sens qui se rencontrent à chaque pas (B. M. Kulda, *Moravské národní pohádky*, Pracha 1875. III. N° 1. — V. Ö. Václav Tille, *FFC*. N° 42. V. p. 328). Chez Kulda, par exemple, au lieu d'un bain de lait, c'est dans l'huile bouillante que la royale fiancée fait jeter le héros (analogie évidente avec les légendes du moyen-âge) ; dans une autre variante notée par le même KULDA (n° 101), le roi ne figure même pas ; au lieu de se battre en duel, l'étalon de la sorcière se laisse chasser par le cheval du héros, que n'en suivent pas moins les 12 juments ; dans le recueil de POPELKOVÁ (*Na besedě. Pohádky*, 1897, n° 8), la jeune fille enlevée demande à son roi de lui faire dorer la chevelure dans un bain de lait (ce qui est absurde) ; chez *Mikšiček* (*Pohádky moravského*, Brünn, 1847, n° 1) il faut que le roi saute, pour rajeunir, dans un simple bain d'eau bouillante, mais il y est brûlé vif, etc. Ces déformations et d'autres encore attestent clai-

rement que nos textes, si complets et si cohérents, n'ont pu parvenir au peuple hongrois de ce côté-là.

Si nous comparons notre conte à ceux des voisins des Hongrois habitant au Nord-est, nous sommes conduits à un tout autre résultat. Les textes polonais, ruthènes et petits-russiens, puis, plus au Nord-est, les contes de la Grande-Russie qui appartiennent à ce type présentent une telle similitude avec les contes hongrois qu'au premier abord un emprunt de la part des Magyars paraît fort plausible. Mais plusieurs faits concluants viennent contredire cette hypothèse : dans les variantes des Slaves du nord il faut d'abord que le héros se procure le cheval merveilleux. Ce dernier, dans les contes russes, est représenté généralement comme enfermé : il est gardé sous une septuple serrure, enchaîné solidement dans sa cachette, mais à l'approche de son futur maître, qu'il sent venir de loin, il rompt ses chaînes, il s'agite, il hennit, etc. Dans les versions hongroises, rien qui rappelle ce trait : l'étalon est libre, en vrai cheval de la *puszta*. Il est vrai qu'il n'en est pas question dans l'histoire du bain de lait ; mais en d'autres types du conte il est dépeint comme une rosse étiquée et malade, dont on voit les côtes et qui se tient à peine sur ses pieds jusqu'au moment où le héros s'en empare : alors seulement ses formes s'arrondissent, il lui pousse des ailes, il se met à parler. Nous avons une autre raison de croire que le type en question ne peut être un emprunt au russe ou au slave ancien et que la matière des contes n'est pas venue des voisins orientaux de la Hongrie : un trait marquant des contes russes est la fréquence du nombre 40. En russe, le nombre 40 est une formule toute faite pour exprimer vaguement une grande quantité ; et c'est certainement un élément *mahométan* que les Russes du Sud ont emprunté aux contes des peuples turks de religion musulmane, surtout des *Tatares*, pendant les 400 ans où ce peuple domina la Russie méridionale. D'ailleurs les Russes du Sud (Cosaques), de même que les Petits-Russiens et les Ruthènes sont fortement imprégnés d'éléments pris aux anciens Tatares qui, s'assimilant aux Russes avec le temps, transposèrent tout simplement en russe leurs vieux contes turks (en y laissant le nombre 40). Si le type de conte à duel d'étalons-enchantés et à bain de lait de jument avait été transmis aux Hongrois par les Russes, il y aurait subsisté quelque chose du nombre 40 (par exemple, 40 juments, 40 peaux de bœuf...) ; or il n'en est rien ; le nombre n'apparaît dans aucune variante des contes hongrois ; et ceux-ci n'en font jamais mention. Ajoutons enfin cette troisième observation qui résulte de minutieuses comparaisons : parmi les

diverses versions russes, celles qui s'avèrent les plus proches des hongroises ne sont pas celles qui ont été relevées dans le voisinage de la Hongrie historique, mais les textes notés en des lieux éloignés, à Yekaterinoslav, à Perm, sur les bords de la Volga, ainsi que les textes tchouvaches, bachkires, kirghizes et avaro-cauciens recueillis dans les mêmes régions ; nous sommes donc en droit d'exclure la possibilité que le conte soit venu en Hongrie de la Russie¹.

Ayant ainsi passé en revue les versions du même type qui se rencontrent chez les peuples voisins, nous sommes amenés en fin de compte à conclure l'improbabilité d'un emprunt, de quelque côté qu'il s'agisse. Il nous faut donc admettre que nous nous trouvons en présence d'un type original, ancestral, qu'il convient de ranger parmi les contes que les Hongrois ont apportés avec eux lors de la conquête de la Hongrie actuelle ou tout au plus parmi ceux qui furent introduits en Hongrie par les premiers colons de race turke : Comans, Petchénègues. L'ancienneté de ce conte en pays hongrois est encore attestée par son égale diffusion dans toutes les régions.

Nous avancerons sur un terrain plus sûr en cherchant *le lieu d'origine* de ce double motif : le duel des étalons et le bain de lait. Au premier coup d'œil, le double épisode a l'air singulièrement fantastique, mais il perdra bientôt son caractère de pure fiction quand nous aurons découvert l'endroit de la terre qui lui a servi de point de départ. Les diverses images-souvenirs autour desquelles viennent se grouper les éléments d'un récit reposent toujours, en effet, sur quelque observation réelle. L'idée même du bain dans le lait de jument nous indique de quel côté il nous faut chercher le lieu d'origine d'une semblable conception. Sur toute la surface de la terre il n'existe qu'une région où l'homme utilise en grande quantité de lait de jument : c'est le vaste territoire herbeux qui, partant des plaines sarmates, au-dessus de la Mer Noire, et plongeant jusque dans le cœur de l'Asie, par delà le Turkestan occidental et oriental, vient aboutir à la chaîne du Grand-Altaï. De tout temps ce territoire fut la patrie classique de l'élevage en masse du cheval. Déjà HÉRODOTE rapporte ce trait de mœurs sur les Scythes des environs du Méotis, après avoir décrit en détail leur façon de traire les juments : « Ils l'ont préparer par des esclaves aveugles le lait propre à la boisson... après avoir

1. Une discussion détaillée de la question ne rentre pas dans les cadres de cette étude, mais une comparaison même sommaire avec les extraits donnés par BOLTE-POLIVKA (III, 27-29, 11) confirme déjà notre thèse.

trait les juments, ils versent le lait dans de profondes cuves de bois autour desquelles ils rangent les esclaves aveugles ; ces derniers battent le lait ; ce qui surnage est le meilleur, le déchet se dépose au fond. » (IV. 2.) Plus loin : « Leurs bassines ressemblent à celles des Lesbiens, mais elles sont beaucoup plus grandes. » (IV. 61). Il fallait toujours de vastes récipients, en raison des grandes proportions de l'élevage. Selon les annales chinoises : au deuxième siècle avant l'ère chrétienne, le peuple Oussoun, qui s'était séparé des tribus Hiong-nu (c'est-à-dire des Huns) et vivait avec ces dernières en état de guerre perpétuelle, « ne se livre ni à l'agriculture ni au jardinage (au contraire des Chinois). Les Oussoun se déplacent continuellement avec leurs bestiaux, car leur pays est plat et riche en herbages. Leur genre de vie ressemble beaucoup à celui des Hiong-nu. Ils entretiennent un grand nombre de chevaux : 4 à 5.000 têtes dans les familles riches. » En l'an 107 avant Jésus-Christ, l'un de leurs « Kagans », KOUEH-MO, envoie en présent 1.000 chevaux à la cour de Chine et demande en mariage une princesse du sang. Il s'agit de la princesse ⁵ Si-GUIM, dont les poètes chinois ont souvent chanté le malheureux sort (Radloff, *Aus Sibirien*, I. 124.) À l'époque des grands khans du XIII^e siècle, le cheptel chevalin prit encore de plus grandes proportions. En 1254, après le reflux des invasions tartares (qui éprouvèrent aussi la Hongrie), un religieux belge nommé RUBRUCUS visita tour à tour les hordes des chefs, chez lesquelles il rencontra des prisonniers hongrois. Il rapporte de BATOU KHAN que « dans sa ville (Karakoroum) il a 30 métairies qui s'étendent à un jour de marche ; dans chacune de ces métairies on trait tous les jours 100 juments, soit 3.000 au total, et je ne compte pas les animaux dont d'autres lui apportent le lait, car, un jour sur trois, les Tartares sont tenus de livrer à leurs maîtres (pour les besoins de l'armée) le lait qu'ils viennent de traire. » (BRÓZIK, 19.) Indépendamment du religieux belge, et à peine quelques années plus tard, le Vénitien MARCO POLO arrive à la cour du KHAN Koubilaï où il séjourne pendant près de vingt ans et a le loisir de tout observer par le menu ; lui aussi cite des chiffres fantastiques : par exemple, Koubilaï élève 10.000 chevaux blancs comme neige, destinés spécialement aux sacrifices, et dont il est interdit d'employer le lait à des usages profanes (t. I. chap. 56 ; édition Bérck, 247-8.) Après cela STRABON ne paraîtra pas exagérer quand il rapporte (XI. 13. 7.) que de son temps les rois de Perse disposaient, rien que pour la guerre, d'un cheptel chevalin comptant 50.000 têtes et paissant dans la plaine touranienne, qui s'étendait au Nord de leurs frontières. Il peut se faire que ces chiffres soient arrondis à

la manière épique, néanmoins la réalité ne devait guère être inférieure. Il y a quarante ans, le Russe PRICHEVALSKY parcourut en tous sens les plaines tartares et mongoles ; il observe à son tour que les chevaux élevés par les riches sont répartis en « *dargous* » de 500 têtes gardés chacun séparément et au sein desquels la famille d'un étalon (25 à 30 animaux en moyenne) forme toujours un groupe à part ; ce qui facilite la garde du troupeau : c'est qu'à proprement parler il suffit de veiller sur les chefs de familles, les vieux étalons : le reste suit (*Reisen in Tibet*, p. 100-131.) De son côté, dans l'ouvrage, paru en 1919, où il rend compte du voyage qu'il entreprit dans l'Asie centrale avant la guerre, Hermann CONSTEN note que même auprès des plus pauvres yourtas il a toujours vu « quelques centaines de chevaux. » (*Wandervölker in der Mongolei*, I. p. 242.)

RUBRUQUIS avait déjà observé que ce sont des domestiques mâles qui prennent soin des chevaux : « Les hommes traient les juments, après quoi ils barattent le lait pour en faire une boisson alcoolique, appelée *koumiss* ; à cet effet ils le remuent et le battent dans de larges récipients ; après qu'ils l'ont ainsi secoué quelque temps le lait se met à bouillonner comme le vin nouveau et s'aigrit comme si l'on y avait mis du levain. » (Brozik, 18.). La grande quantité de lait ainsi recueillie est utilisée presque entièrement pour la confection du *koumiss* qui pendant la saison d'été est l'unique nourriture et l'unique boisson des nomades de la steppe ; aussi en consomment-ils une énorme quantité. Le passage suivant de l'épopée mongole intitulée Gesser-Khan fait allusion à cette image du lait baratté dans les grandes cuves : « L'armée des ennemis s'approche comme un fleuve de lait bouillant ; mon fils, ô héros, frappe donc parmi eux comme une écrémeuse. »

En outre, mais surtout autrefois, à l'époque des grands khans, c'était un usage que de laver ou même de baigner dans du lait frais, encore chaud, les animaux désignés pour le sacrifice, afin de les débarrasser de toute impureté. Cette coutume est encore vivace chez un peuple de la Sibérie méridionale, les Katchintz : l'étalon blanc destiné au sacrifice est d'abord lavé de la tête aux pieds avec du lait de jument encore chaud (Andree, *Ethnogr. Parall.*, I. 29). Que le lavage au lait embellisse est un fait d'expérience connu de tout le monde ; quelqueune des femmes des Grands Khans a certainement essayé aussi ce procédé pour conserver sa beauté, comme Poppée dont on dit qu'elle se baignait chaque jour dans du lait d'ânesse. Radloff donne des renseignements sur les effets de rajeunissement et d'embellissement obtenus par le lait (*Lose Blätter* II. 6. p. 11, 39, 44). Si nous considé-

routous ces traits, nous suivons en quelque sorte les occupations quotidiennes de ces peuples de cavaliers nomades ; les grandes cuves qui s'emplissent du lait de juments, le lait qui entre en ébullition pendant la confection du *koumiss*, la purification rituelle de la victime et l'idée de l'embellissement qui s'y rattache — tout cela devait amener l'observateur à imaginer involontairement le bain de lait fabuleux. Mais nous pouvons être sûrs que pendant un certain temps ce motif fit partie d'histoires véridiques d'où plus tard il passa dans notre conte.

Une preuve décisive en faveur de cette hypothèse est fournie par un autre épisode accompagnant celui du bain de lait : nous voulons parler du duel d'étalons. Nul autre qu'un fils nomade de la steppe ne pouvait non plus inventer ce motif. Comme nous l'avons vu plus haut, suivant PRCHEVALSKY que confirme l'étude de RADLOFF sur les races chevalines de l'Altai, les grands troupeaux de chevaux paissant en liberté se séparent en petits groupes formés d'une famille. Habituellement c'est l'étalon le plus fort qui prend le commandement de la troupe, d'où il chasse les étalons plus jeunes. Il ne tolère auprès de lui que les juments poulinières et les poulains d'un, deux ou trois ans. Les jeunes étalons, les hongres et les juments errantes s'assemblent par groupes avec les chevaux qui partagent leur sort. L'étalon veille à la sécurité de sa famille. A ce qu'affirment WRANGEL, RADLOFF et LANDSDALL, il est extrêmement vigilant. Son attention est-elle éveillée par quelque chose de suspect, il renifle, se met à hennir pour signaler le danger et part au galop, et de quelque côté qu'il se dirige, les siens se ruent aveuglément derrière lui. Hardis et batailleurs, il n'est pas rare que ces étalons se prennent de querelle avec quelque rival ; en pareil cas, la lutte qui s'engage entre eux est des plus acharnées ; ils ruent et mordent avec fureur et les gardiens ont une peine extrême à les séparer. La ruse que le poulain emploie dans notre conte, quand il hennit pour attirer l'étalon d'or, est dans ces plaines un artifice habituel. Les voleurs de chevaux s'avancent jusqu'aux confins du pâturage et excitent le chef du troupeau à se battre avec leur propre étalon. Il est clair — bien que nous n'ayons aucune donnée à cet égard, excepté les informations du fameux OSSENDOWSKI (*Bêtes, hommes et dieux*), — qu'ils ont soin de protéger celui-ci au moyen de peaux de buffles, d'autant plus qu'ils ont eux-mêmes coutume de revêtir pour le combat une cuirasse et des jambières faites de ce cuir. (De même dans l'épopée mongole de Gesser Khan, Orgökcsi, le redoutable lutteur met sur ses épaules une peau mouillée d'élan au moment de provoquer Gesser en duel. Traduction de Schiefner, p. 259). Dès que l'autre

cheval est battu, sa famille se rue en trombe vers le lieu du combat et se rallie pour le suivre au nouveau vainqueur, c'est-à-dire à l'étalon étranger, avec lequel il est facile ensuite aux voleurs d'emmener la harde entière. Ces scènes se retrouvent tout au long dans notre conte, où est même dépeinte la vigilance de l'étalon d'or qui par trois fois revient vers sa famille, tourne autour et franchit de nouveau la rivière pour chercher son rival ; une description si fidèle, si fraîche et si vivante n'a pu prendre naissance que dans la région indiquée.

Ainsi donc notre exemple prouve que les motifs de ce conte ont leur origine dans une observation fondée sur l'expérience immédiate ; et d'un autre côté tout porte à croire qu'il a été incorporé aux traditions hongroises, comme un souvenir puisé dans la vie, à l'époque où les Hongrois eux-mêmes vivaient encore dans les plaines sarmates.

II. — L'ARBRE QUI S'ÉLÈVE JUSQU'AU CIEL.

En étudiant les contes populaires hongrois, notre attention a été éveillée depuis longtemps par la singularité d'un épisode initial qui s'y rencontre fréquemment et dont nous avons en vain cherché la parenté dans ceux des autres pays. Le cas était d'autant plus frappant que par ailleurs les contes populaires magyars rentrent à peu près complètement dans les cadres internationaux des contes de l'Europe orientale ; tout au plus la manière dont ceux-ci sont arrangés varie-t-elle, d'un peuple à l'autre. En ce qui concerne le motif en question, nous n'avons trouvé d'analogue, à l'étranger, qu'en un seul endroit (*Volksmärchen aus Pommern und Rügen*, Leipzig 1891, I. n° 3 : *Die Prinzessin auf dem Baume*, p. 19-29.). Une concordance tellement isolée et se présentant dans une contrée aussi éloignée constitue en elle-même une rareté. La collection même de Jahn comprend les contes populaires des littoraux orientaux et fut recueillie sur la bouche des bateliers. On y trouve beaucoup d'histoires, originaires de Russie, sur la rivière Néva (par ex. le n° 52 : *Die russische Finette und die russische Galathee*, pp. 266-276). La forme que nous venons de rappeler est venue par la voie déjà signalée, et peut-être encore de plus loin dans l'Orient.

Voulant élucider ce curieux phénomène, nous nous sommes adressés à des folkloristes d'une autorité reconnue. M. Walter ANDERSON, professeur à Tartu-Dorpat (Estonie), nous répondit que « l'arbre qui monte jusqu'au ciel » était un motif qu'il ignorait

complètement ; M. Johannes BOLTE, de Berlin, n'a connaissance que du conte recueilli par Jahn ; M. A. LÖWIS OF MENAR, le savant qui connaît le mieux les contes populaires russes, ne l'a rencontré nulle part ; M. Antti AARNE, professeur à l'Université de Helsinki (Helsingfors), ne l'a pas non plus recueilli dans sa classification, car il l'ignore également. Dans ces conditions, ce motif compte au nombre des plus grandes raretés et, si nous n'avions le texte recueilli par JAHN, il nous faudrait le considérer comme un produit original hongrois. La version allemande de Poméranie constituant une exception unique, il faut peut-être y voir un récit transporté accidentellement en pays lointain ; à coup sûr, elle n'a pas eu d'influence sur la formation du conte populaire hongrois. Nous pouvons donc en faire abstraction et aborder les divers détails du récit hongrois comme s'il s'agissait d'éléments originaux.

Dans les divers recueils — des plus incomplets — du folk-lore magyar, le conte de « l'arbre qui monte jusqu'au ciel » est reproduit selon 11 variantes : trois proviennent du pays des Palóc, une d'un territoire avoisinant le comitat de Heves, trois de la région de Szeged, une de Bihar et trois des colonies *csángó* (pron. tchango) de Transylvanie, — ce qui en montre bien le caractère général et populaire¹.

Mais il faut aussi qu'il soit répandu dans d'autres régions de la Hongrie ; c'est du moins ce que semble indiquer le fait qu'en d'autres parties du territoire hongrois il est connu des peuples non-magyars : or c'est au peuple magyar seulement que ceux-ci ont pu emprunter ce conte, puisqu'au delà des anciennes frontières hongroises il est ignoré des peuples de même langue. On a recueilli parmi elles : une version saxonne et deux roumaines de

1. 1. János Berze Nagy, *Palóc népmesék* (Contes populaires palóc), *Magy Népkölt. Gyűjt.* t. IX, n° 4 : *A tetéjellen fa*, (L'arbre sans cime) p. 29-45. — 2. *Ibidem* n° 5 : *A Hollófejős Király* (Le roi corbeau....) p. 45-54. — 3. *Ibidem* n° 35 : *Tündérszép Ilona* (Ilona belle comme les fées) p. 269. — 4. *Magyar Nyelvőr*, t. XLI, p. 339 : *A Királyleány és a kis kondás* (La princesse et le petit porcher), *Gyöngyöshalász*. — 5. Louis Kálmány, *Szeged Népe* (Le peuple de Szeged) I. p. 131. *A beteg kiráj* (Le roi malade), Szeged (ville haute). — 6. Arnold Ipolyi, *Népmesegyűjt.* (Recueil de contes populaires), *M. N. Gyűjt.* t. XIII, p. 134 : János (Jean), Szeged. — 7. *M. Nyelvőr* VI. 370 : *A nagy fa meg a kánászgyerek* (Le grand arbre et le petit porcher) Orosháza. — 8. Antoine Horger, *Csángó Népm.* *Gyűjt.* (Recueil de contes populaires tchangos), *M. N. Gyűjt.* X. n° 42 : *A magas fa gyümölcse* (Le fruit du grand arbre) p. 373. — 9. *Ibidem* n° 51 : *A cseresznyefáról* (Le cerisier) p. 422. — 10. *Ibidem* n° 52 : *A királykisasszony megszabadítása* (La délivrance de la princesse) p. 425. — 11. *Société Kisfaludy* : *M. Népkölt.* *Gyűjt.* t. I. n° 3 : *A cigány az égyben és a pokolban* (Le tzigane au ciel et en enfer) p. 383, Bihar.

Transylvanie, une serbe du Batchka, une croate des bords de la Save et deux tziganes transylvaines¹.

Tous ces récits commencent de la même façon ; il y a dans la cour du roi un arbre géant qui monte jusqu'au ciel et dont personne ne connaît les fruits ; ou bien, — suivant une autre version, — il donne des pommes qui ont la vertu de rajeunir ; ou bien encore : un dragon a enlevé la fille du roi et la garde en haut, dans les branches. Toutes les variantes s'accordent sur ce point qu'il faut que quelqu'un monte à l'arbre ; qui accomplira la tâche épousera la princesse. Le tronc s'élève à perte de vue ; suivant certains contes, l'arbre ne commence à se ramifier que là-haut dans le ciel et c'est de là que s'étend la frondaison. Ceux qui tentent l'entreprise : fils de rois, princes — sont forcés de l'abandonner tour à tour. Le dernier qui se présente est le petit porcher du roi ; armé de sa cognée, il veut se mettre en route pour le long voyage. Et d'abord il demande plusieurs habits, car en chemin ils tomberont en lambeaux, ou bien encore des crampons de fer, une boisson réconfortante, etc. Le lendemain matin commence l'ascension. Avec sa cognée, il fait des encoches dans le tronc, en guise d'escalier, et grimpe ainsi de plus en plus haut. Vers le soir il se fatigue, et veut se reposer sur le manche de sa cognée dont il enfonce le fer dans le bois. Mais au bruit une porte s'ouvre dans le tronc. Une petite vieille passe la tête par l'ouverture et appelle le jeune garçon. Instruite de l'objet de son voyage, elle l'envoie à sa sœur, qui loge à un jour de marche plus haut ; à son tour, celle-ci l'envoie à sa troisième sœur. Quant au faite de l'arbre, aucune d'elles n'en sait rien. Les étapes ainsi parcourues sont décrites dans les variantes avec l'exagération habituelle aux contes. Tantôt c'est une semaine qui s'écoule pendant le trajet d'une case à l'autre ; tantôt une année entière ! Ensuite, d'après

1. 12. Jos. Haltrich, *Deut. Volksmärchen aus Siebenbürgen*, Hermannstadt 1885, n° 16 : *Der Wunderbaum*, p. 56-61. — 13. Fr. Obert, *Rumän. Märchen u. Sagen aus Siebenbürgen*, dans *Ausland*, 1857, p. 1028 : *Juan ku Tozor* (Jean à la cognée) n° 25. — 14. Ispirescû, *Basmele* I. p. 127-144, cité par Lazar Sainénu, *Basmele române*. Buc. 1895, p. 454-5 : *Piciculu ciobanului*. — 15. G. K. Stefanovic, *Srpske narodne pripovetke*. Ujvidék 1871, n° 10 (cf. : *Archiv für slav. Philologie*. t. 5. p. 33-4, et R. Köhler, *Klein. Schriften* I. p. 437-8). — 16. Fr. S. Krausz, *Sagen und Märchen de Südslaven*, Leipzig 1883, t. 1, n° 87 : *Die Warte in den Lüften und auf der Erde*, p. 393-96. = Vuk Karadzic, *Srpske narodne pripovijetke* (Vienne 1878) n° 7 = ici ce n'est plus d'un arbre qu'il s'agit, mais d'un donjon = *tšardak* !), ce récit a été conté à Vuk, en 1841, par le prince serbe Michel Obrenovitch, qui le tenait de sa nourrice. — 17. Wlislöcki, *Märchen und Sagen der transilvanischen Zigeuner*. Berlin 1886, n° 8 : *Der Sonnenbaum*, p. 11-13. — 18. H. Wlislöcki, *Volksdichtungen der Siebenbürgen und südingarischen Zigeuner*, Vienne 1890, p. 219-23 : *Ein Maschurdalo dient einem Zigeuner*.

le récit de cinq versions (1, 4, 5, 9 et 10), le héros parvient aux premières branches, d'où il arrive aisément au sommet ; selon quatre autres (2, 3, 6, 8), il lui faut se reposer encore une fois en cours de route : les branches se ramifient, une vaste campagne s'étend devant lui : une autre couche du monde. Il y trouve un château où il aperçoit trois chevaux, trois étalons ailés à l'aide desquels il tente de voler jusqu'au faîte de l'arbre, mais il n'y parvient qu'à l'aide du troisième. Là se présente à ses yeux une nouvelle plaine, le voilà sur une nouvelle couche du monde.

Il arrive à un étincelant château-fort où il aperçoit la princesse ravie par le dragon ; ou bien encore : une fille inconnue surgit devant lui, il lui demande comment il pourrait cueillir des fruits de cet arbre. A partir de ce moment, au lieu de présenter un type uniforme, l'histoire commence à se ramifier, ce qui offre aussi un grand intérêt pour le folkloriste.

C'est que, partout, la suite est empruntée à d'autres contes *universellement connus*. En cinq versions, nous arrivons au thème du *Cendrillon masculin*, que vient contaminer plus tard le type du *monstre délivré et qui ravit la maîtresse du héros* (tels sont trois contes palóc : n° 1, 2 et 3, un de Szeged : n° 5, et un de Zajzon : n° 9) ; ailleurs nous arrivons à l'histoire du *filz de roi qui cherche l'immortalité* (dans l'un des contes de Szeged : n° 6), il vient s'y mêler ensuite le type de *la fille du diable* (le conte développé par le poète hongrois János ARANY dans son poème : *Rózsa és Ibolya*) ; on rencontre même une version où la suite du récit n'est plus qu'un agglomérat confus composé d'éléments fragmentaires empruntés de toutes parts (le talisman surpris : n° 10, les tours du Tzigane au ciel et en enfer : n° 11) etc.¹.

Tout cela porte à croire que le conte de l'arbre qui monte jusqu'au ciel n'a jamais dû constituer un type spécial. Il a dû vivre quelque temps dans la mémoire du peuple à titre d'image légendaire indépendante que plus tard, quand elle eut perdu son caractère de légende, il fallut reléguer parmi les contes. Il s'agit maintenant de savoir où a pu prendre naissance cet élément si singulièrement imaginé. C'est un fait bien connu des folkloristes

1. Les versions recueillies chez les peuples non-magyares présentent les mêmes caractères : 12. la version saxonne de Transylvanie se fonde dans le type du jeune homme aux cheveux d'or, puis dans celui du Cendrillon masculin ; 13. version roumaine du Banat : servir pour les étalons ; 14. roumaine de Transylvanie : type de la fille du diable ; 15. serbe : la princesse délivrée ; 16. croate : Le héros qui descend sous la terre : c'est l'histoire de *Fehérlőfia* (Fils du Cheval-Blanc) mais retournée ; les deux variantes tziganes 17 et 18 sont un galimatias qui n'appartient à aucun type.

que les éléments fantastiques des contes ont eux-mêmes leur logique propre. Dans les véritables contes populaires le jeu d'une fantaisie désordonnée n'est jamais à sa place : il ne peut être que le fait de certains littérateurs, depuis les auteurs des *Mille et une nuits* jusqu'à la douceâtre comtesse d'AULNOY, depuis les romantiques à l'imagination sans frein jusqu'aux conteurs occultistes modernes.

Dans ses contes, le *peuple* observe certaines réalités journalières, et ne s'en écarte que dans les farces plaisantes dont le seul objet est d'amuser. Il peut se représenter l'élan démesuré de l'arbre, il admet que celui-ci atteigne jusqu'au ciel et, comme il est dit dans une des versions, que le globe azuré du ciel force la frondaison à se replier. Mais que, là où les branches se ramifient, s'étende une plaine où paissent des chevaux, avec un château, un village, des églises, et plus haut une nouvelle couche de ce genre, c'est ce que son imagination lui représente comme une absurdité et ce qu'il n'admet pas même dans un conte. Son regard habitué à observer connaît la structure des branchages ; il sait qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir là des mondes superposés. Il faut donc bien ici que le peuple magyar soit resté attaché à quelque tradition qui, grâce au poids de son autorité, ait pu lui faire admettre cette image, malgré sa nature fantastique. Dans sa volumineuse monographie des contes roumains (*Basmele române*, 1895. 449.) M. SAINÉU mentionne ce trait — sans lui attribuer une origine hongroise — à propos des deux variantes roumaines de Transylvanie, et compare l'arbre de notre conte à l'arbre *Yggdrasil* du mythe germanique ; il s'aventure même jusqu'à l'arbre biblique de la science. Il est bien vrai que l'arbre primitif de l'*Edda* scandinave, l'*Yggdrasil*, s'élève jusqu'au ciel ; ses racines plongent dans l'enfer et du pied ruisselle le torrent de l'Ourd, l'eau de jouvence et de vie ; mais quant à l'ascension de l'arbre, aux mondes superposés parmi les branches en couches successives, le mythe germanique n'en fait pas mention. D'ailleurs, n'ayant pu parvenir par infiltration à la connaissance du peuple, cette image mythique ne peut non plus avoir été transmise aux Hongrois. D'après les résultats qu'on peut considérer comme définitifs auxquels est parvenu Sophus BUGE, aucune histoire ne s'y est jamais rattachée ; il faut y voir un élément légendaire, mais de nature savante et livresque, dans lequel l'Eglise s'est efforcée de concilier avec des croyances chrétiennes une tradition mythique du paganisme. Mais il n'a pu être transmis aux Hongrois par les peuples germaniques, puisqu'ils n'en avaient pas connaissance. Quant à l'arbre de la science dont parle la Bible, il a si peu à faire

ici qu'il est superflu de nous y attarder davantage. — Il est bon d'ajouter, pour délimiter exactement la question, que le motif de « l'arbre qui monte jusqu'au ciel » ne doit pas être confondu, malgré un semblant de parenté, avec un autre élément fabuleux qui se rencontre en divers endroits : celui du *château suspendu en l'air* (retenu au ciel par des chaînes), où le héros réussit à parvenir à l'aide d'une corde attachée à une flèche, à moins qu'il ne lance un grappin de fer dont la chaîne lui sert à se hisser jusqu'à son but¹.

Ici, il n'est pas question de tronc d'arbre, encore moins de contrées superposées en couches successives : comme le montre avec évidence la comparaison des variantes, nous avons simplement affaire à une inversion fantaisiste, mais où se retrouvent les mêmes motifs, d'un type bien connu : « le héros qui descend sous la terre » (*Fehérlő fia* = *Beowulf*.)

Dans la foule des *légendes* européennes, il ne se rencontre pas non plus d'exemple analogue à celui de notre arbre montant jusqu'au ciel. Je n'en ai trouvé un que parmi les coutumes religieuses ancestrales de peuplades turko-ougriennes, mais la ressemblance avec notre thème n'en est que plus frappante.

J. S. POLJAKOV (*Zapiski Academ.* XXX. N. 2. 1877. 21) entendit raconter chez les Ostiaks du Nord qu'un de leurs prêtres, qu'ils appellent *shamans*, possédé des dieux, pouvait monter à un grand arbre et s'élever ainsi jusqu'au ciel. Dans la relation de ses voyages, CASTRÉN (*Nordiska Resor och Forskningar* I. 272) cite un passage d'un chant épique samoyède où le *shaman* grimpe de la même façon, le long du tronc d'un bouleau, jusqu'au cinquième ciel, là où gîtent le soleil et la lune. K. F. KARJALAINEN (*FF. Communications* VIII. N° 41, 190) donne un extrait d'un chant ostiak d'Irtych se rapportant au même sujet : blessé à la tête, le héros a succombé, son âme a quitté sa dépouille mortelle pour s'élever dans les cieux, mais il ressuscite et revient sur la terre : « Je cheminai le long de l'étroit sentier envahi par l'herbe, couvert de feuilles ; par les encoches taillées tous les trois cents pas je m'élevais de plus en plus haut. Comme je n'étais plus séparé du ciel que par trois degrés, trois écureuils rouges courent à ma rencontre : « Où vas-tu, frère ? — Je vais à vous. — Nous

1. Chez les Hongrois : *Nyelvör*, 52 : *Hajnalka* (Aurore) ; chez Vuk Karadjitch, n° 2, version serbe ; Munkácsi, *Vogul Népkölt. Gyűjt.* (Recueil de poésie populaire vogoule) II. 0294, et Pápay, *Osztyák hősnékek* (Chants héroïques ostiaks) p. 153. recueil écossais de Campbell, n° 58 ; Dietrich (d'après les contes russes d'Afanasyeff) : *Russ. Märchen* n° 5. — Cf : Bolte-Polivka, *Notes sur les contes de Grimm* II. p. 316.

buvons le sang, retourne sur tes pas : tu as encore du sang, retourne sur tes pas ! » J'ai rebroussé chemin, je me suis laissé glisser en bas et, arrivé à terre, par l'étroit sentier, j'ai retrouvé mon traîneau, j'ai repris connaissance. »

Des deux côtés de l'Oural, les rites solennels des *shamans* sont en voie d'extinction, ce sont des symboles compréhensibles seulement dans les délires — nous dirions aujourd'hui : dans les transes — du possédé, et qui ont été réduits à l'état de simples signes, de propos fragmentaires. Dans une autre région où l'institution des *shamans* est une coutume ancienne, à l'est de l'Asie, les progrès du lamaïsme y ont entamé les traditions shamanistes ; dans le rituel détaillé, en langue mandchoue, où sont exposées les fonctions des lamas encore shamanisants, la cérémonie mythique que nous cherchons fait déjà défaut. (Ce rituel a été publié en 1887 dans les *Mémoires de l'Académie belge*, XVI, trad. de Charles DE HARLEZ.) De même, elle manque chez les Tchérémisses (L. M. RUDENKO, *Recherches sur la religion païenne des Tchérémisses*. Rev. d'Ethnogr. et des Tradit. pop. I, 1920. 32-51.) Mais elle florissait encore il y a quelques dizaines d'années dans la région de l'Altaï, le foyer même des institutions shamanistes. La description détaillée d'un pareil rite shaman symbolisant une ascension au ciel a paru à Tomsk en 1870, avec le texte tatar des chants intercalés dans la cérémonie. La matière en est exposée tout au long par RADLOFF dans son étude sur le shamanisme (*Aus Sibirien*, 1893. II. 1-67.) Enfin Hermann CONSTEN n'oublie pas non plus les sept étages du ciel shaman dans ses *Weideplätze der Mongolen* (Berlin 1919, II. p. 152.)

D'après la cosmogonie shamane, la terre, tout comme le ciel, est répartie en couches superposées. Suivant leur degré de puissance, les esprits supra-terrestres ont leur place dans une couche plus ou moins élevée du ciel. Chacune de ces couches a ses plaines herbeuses, ses lacs, ses montagnes ; les esprits, les divinités vivent une vie tout à fait semblable à celle des hommes ; ils trônent dans leurs huttes, d'où ils règlent les affaires — terrestres ou célestes — qui leur sont confiées. L'empire de la clarté éternelle comprend dix-sept couches. Sur la plus haute réside *Kaira Khan*, le créateur et le conservateur du monde ; aucun mortel ne peut approcher de lui. L'intermédiaire qui transmet ses ordres est *Baï Ülğön*, émané de lui, qui siège sur une montagne d'or et habite la seizième couche ; les hommes peuvent lui adresser leurs demandes par la voie de leurs shamans. Viennent ensuite des couches de plus en plus basses : sur la septième vit « la mère Soleil », qui inonde de clarté le ciel et la terre ; sur la

sixième « le père Lune » ; sur la cinquième le *Yayoutchikoudai*, qui crée les menues choses et en règle le sort ; sur la troisième se trouve le lac de la vie, à l'eau blanche comme le lait, autour duquel séjournent les esprits bienfaisants, les génies tutélaires des hommes : c'est là, dans leur paradis, que les âmes des justes, des braves sont conduites après leur mort charnelle.

Parmi les fêtes annuelles des Tatares, celle de Baï Ulgon (16^e couche) est la plus grande, avec ses longues cérémonies, ses présentations de victimes qui n'occupent pas moins de trois soirées. Le premier soir est consacré aux préparatifs. Le shaman désigne dans quelque bois de bouleaux le lieu des solennités. Aidé des habitants de la colonie, il construit une hutte neuve que l'on tapisse des meilleures couvertures de feutre. Ils se mettent à la recherche d'un jeune bouleau, mais au tronc vigoureux ; ils le coupent à ras de terre, le taillent en pointe par en bas et le dressent au milieu de la hutte de telle sorte que sa couronne s'élève bien au-dessus de l'ouverture pratiquée dans le toit pour laisser sortir la fumée. A coups de hache, ils taillent dans le tronc, en guise de degrés, neuf profondes encoches disposées l'une au-dessus de l'autre, à partir du pied de l'arbre, et sur lesquelles on peut monter : ils les nomment *tapty*, c'est-à-dire marches. Le second soir, on sacrifie la victime désignée : un cheval à la robe claire, autant que possible blanche. Après quoi le shaman pénètre dans la hutte et, revêtu de ses ornements rituels en grand complet, avec ses grelots et son tambour, il s'installe près du feu qui brûle de l'un des côtés et commence ses incantations. Il invoque dans ses chants les génies de l'autre monde et annonce qu'il va leur transmettre les demandes et les plaintes des hommes.

Nous ne détaillerons pas ici cette interminable cérémonie, confuse en bien des endroits, et que l'on trouvera chez RADLOFF ; nous nous contenterons d'en faire ressortir les passages qui se rapportent à notre sujet. En s'entretenant avec les puissances célestes, le shaman tombe peu à peu en extase, il court tout autour de la hutte, il change sans cesse de voix, pour mieux transmettre les réponses des esprits, il bat du tambour ; enfin il se décide au grand voyage, il s'approche du bouleau et pose le pied sur la première marche. Il indique de la voix qu'il s'élève de plus en plus, le voilà déjà au sommet : « Je suis au haut du *tapty* (c'est-à-dire sur la première couche du ciel), je suis monté jusqu'à la pleine lune. » — Après quoi il redescend de l'arbre, court de nouveau tout autour, puis il se hisse jusqu'à la seconde marche. Il indique dans son chant où il se trouve, ce qu'il voit, à qui il s'adresse. Il

marque par des signes comme la montée est rude, combien il est fatigué ; il balète. Arrivé à la troisième couche, il annonce ce qu'il apprend sur l'avenir : sur le temps qu'il sera, les maladies et les épidémies, les maux que cause le voisinage et les sacrifices propres à les prévenir. Continuant son ascension, il parvient à la quatrième marche ; il regarde autour de lui et tout en chantant il décrit ce qu'il aperçoit : le monde où vont les justes, le paradis. « Quel beau pays ensoleillé ! Magnifique contrée, superbes parages ! Comme j'aimerais habiter ici. Une forêt épaisse au flanc d'une montagne, une forêt entière pleine de gibier. Jamais je ne m'en irais plus... etc. »

Sur la cinquième couche, il se présente devant *Yayoutchi* et lui expose les souhaits de la colonie... Le pénible voyage imaginaire se poursuit ainsi jusqu'à la couche supérieure du ciel, où le shaman se trouve en présence de *Baï Ülgön*, la divinité suprême, et lui demande s'il a daigné agréer leurs sacrifices, etc., etc.

Nous retrouvons donc l'arbre qui monte jusqu'au ciel, — les difficultés de l'ascension, — les degrés taillés à la hache, — en haut, disposés par couches, les différents mondes : jusque dans l'ordre suivi, la concordance est indéniable. A la suite des cérémonies shamanes, toute cette scène imaginaire resta gravée dans la mémoire des profanes et plus tard, — quand les circonstances eurent changé, que d'autres conceptions religieuses eurent pris le dessus et que la signification des rites ancestraux se fut effacée, — elle subsista comme une impression dans le souvenir des hommes et, par un processus naturel, vint enrichir la matière des contes. De fait, la divergence qui apparaît entre la cérémonie shamane et le récit légendaire devait forcément résulter de la transformation dont nous venons de parler. La princesse disparue et délivrée, la conquête des fruits qui rendent la jeunesse, puis, comme héros du récit, l'humble fils du peuple, que l'on dédaigne tout d'abord, etc. : autant de motifs bien connus dans les contes ; au cours de fréquentes narrations, le motif shamaniste a été forcé de s'y adapter et c'est ce qui explique les légères modifications qu'il a subies.

Comme on le voit, cet exemple nous prouve une fois de plus qu'au fond, tout dédaignés qu'ils peuvent être, les éléments fantastiques des contes populaires ne sont pas des absurdités sans rime ni raison, mais la plupart du temps des traditions fragmentaires provenant de religions primitives. D'autre part, il résulte de cet examen que le motif de l'arbre montant jusqu'au ciel doit être rangé au nombre des souvenirs ancestraux que les Hongrois ont dû apporter avec eux de l'Orient avant la conquête de leur

patrie actuelle. C'est ce que prouve clairement le caractère isolé de ce motif, restreint au seul territoire hongrois d'où il a passé dans quelques contes des territoires voisins.

III. — LES COUSSINS REBELLES.

Relevons encore dans les contes hongrois un motif ; ce n'est guère qu'un trait assez peu important, mais on ne le rencontre que là. Il est ignoré des spécialistes dont nous avons parlé plus haut, et je ne l'ai trouvé nulle part ailleurs. (Mite KREMNITZ donne une adaptation de SLAVICI dans le numéro 3 de ses contes roumains ; le motif en question s'y rencontre bien, mais l'ensemble est un simple écho du conte hongrois intitulé : *La méchante marâtre*. SLAVICI a vécu continuellement en Transylvanie.) Le tout a l'air si puérilement absurde que les peuples non-magyares de l'ancienne Hongrie ne l'ont pas même emprunté aux Hongrois et que, s'il s'est maintenu chez ce peuple, le fait ne peut s'expliquer autrement que par la merveilleuse ténacité des traditions.

Si l'on considère la façon dont le peuple bâtit l'intrigue de ses contes, on voit qu'un de ses sacrifices favoris pour éveiller l'intérêt consiste à laisser le héros pâtir longuement, méconnu de tous. Ses exploits, ses mérites, quelque intrus se les attribue, et la tromperie ne se révèle qu'à la dernière minute, sur quoi l'intrigant finit par expier et le juste recueille sa récompense. De même c'est habituellement pour la fin du conte qu'est réservée la révélation des forfaits, qu'on amène par surprise.

C'est dans cette scène finale que le conte hongrois insère l'épisode dont nous parlons ici : pendant qu'il célèbre par un festin ses fiançailles avec la fille du roi ou qu'il prend part à quelque autre solennité, le scélérat, qui déjà semble triompher, siège à la place d'honneur sur une haute pile de coussins (3, 9, 12), et comme la révélation se produit, comme il commence à sentir que les choses vont mal tourner, *l'un après l'autre les coussins glissent de dessous lui* (suivant d'autres versions : ils sautent, ils s'échappent.) Une observation aussi singulière ne saurait être considérée comme une image maladroite et insignifiante ajoutée là par quelque conteur ; elle ne se rencontre pas en moins de treize contes hongrois recueillis en diverses régions du pays : trois en Transylvanie, cinq chez les Sicules (Székelys) de Transylvanie, deux dans le comitat de Temes, trois chez les Palóc ; ainsi donc cet

humble élément est dans les contes hongrois un accessoire stéréotypé¹.

Je ne sais comment le peuple se représente cette scène : en Hongrie, à coup sûr, on n'a vu personne trôner sur une pile de 9 ou 12 coussins.

Mais d'autre part il est certain qu'aujourd'hui encore cet usage est à la mode en Orient. Dans les contes des *Mille et une nuits* c'est pour ainsi dire un lieu commun que la femme installe son amoureux sur des coussins pour qu'il soit assis plus haut qu'elle ; elle veut ainsi lui témoigner son respect. D'une manière générale, c'est un signe de distinction que de siéger à une place élevée. Nous retrouvons ce trait dans les nouveaux contes araméens de LIDZBARSKI (II. n° 13, p. 119) : « Son père étant mort, Mahmoud Kolá, le fils du shah, encore enfant, est chassé de sa maison par le vizir qui a usurpé le trône ; devenu esclave, il arrive à Stamboul. La fille du sultan s'éprend du magnifique adolescent et le fait asseoir plus haut qu'elle, sur des coussins. » MARCO POLO écrit aussi (chap. II. 10^e édition Bürck, 301) à propos des festins à la cour du Khan Kubilaï, que dans la grande tente étaient dressées des estrades en gradins sur lesquelles les personnages de distinction occupaient une place plus ou moins élevée selon leur rang et leur naissance. Pour le grand Khan, il siégeait sur son ottomane, trois degrés plus haut que tout autre. RUBRIQUIS (Brózik, 42) rapporte un trait similaire au sujet de Batou qui, les recevant à Karakoroum, lui et ses compagnons, à titre d'envoyés du roi de France, trônait sur une sorte de lit élevé sur trois gradins.

Quoi qu'il en soit, les Orientaux sont effectivement les seuls qui se servent de coussins en guise de sièges et, à ce qu'il semble, les conteurs hongrois n'ignorent pas non plus qu'être assis plus haut

1. 1. *Magyar Nyelvőr* IV. p. 233 : « A 2 testvér » (Les deux frères), Ujkigyós. — 2. *Ibidem* t. VIII, p. 466 : *Fordítottfejű János* (Jean à la tête retournée), comitat de Küküllő. — 3. J. Erdélyi, *Népdalok és mondák* (Chansons et légendes populaires) n° 1 : *A 3 királyfi* (Les trois fils de roi) p. 459. — 4. J. Gaál, *Népmesegyűjtés* (Recueil de contes populaires) t. II, p. 100, n° 16 : *A buzogányos gyermek* (L'enfant à la massue). — 5. Kriza, *Vadrózsák* (Eglantines) n° 3 : *A vadászkirályfiak* (Les princes chasseurs). — 6. L. Merényi, *Eredeti népmesék* (Contes populaires originaux) t. I, n° 3, p. 79 : *Vizi Péter és Vizi Pál*. — 7. L. Kálmány, *Hagyományok* (Traditions) t. II, n° 2 : *Miklós és Orzse*. — 8. *Magy. Népköltési Gyűjtés*, IX, n° 13 : *A vörös vihéz* (Le preux rouge). — 9. *Ibidem* n° 14, même titre. — 10. *Ibidem* n° 64 *Igazság és Hamisság* : (Franchise et Fausseté). — 11. Même recueil, X, n° 5 : *A hercegfiu* (Le jeune prince). — 12. *Ibidem* n° 14 : *A két aranyhajú gyermek* (Les deux enfants aux cheveux d'or). — 13. Même recueil, t. VII, n° 2 : *Nád Péter* (Pierre Le Roseau) — et 14. Kremnitz Mite, *Walach. Märchen*, n° 3, conte roumain original de Joan SLAVICI.

que les autres est un signe de distinction, car dès que les choses commencent à mal tourner pour le perfide intrigant ou pour le scélérat, ils notent comme un présage de ce revirement du sort que les coussins s'échappent de dessous lui, comme pour lui annoncer que c'en est fait des splendeurs.

*

Sur le territoire de l'habitat actuel des Hongrois, on n'a jamais pratiqué ni le bain pris dans du lait de jument, ni la grimpe sur l'arbre à la façon des shamans, ni employé des coussins superposés pour s'asseoir. On peut constater que les contes de l'Europe, surtout occidentale, ne connaissent pas ces éléments. Ils se rencontrent seulement à l'Est de la Hongrie ; mais ce n'est pas de là qu'ils ont pu s'introduire en Hongrie, car avec eux serait venu aussi le nombre 40, caractéristique des types russes et turks. Il ne reste donc qu'une possibilité : c'est que les Hongrois ont dû apporter ces éléments avec eux de l'Orient, au temps où ils s'installèrent sur leur territoire actuel, à la suite des migrations de la fin du ix^e siècle. Ces souvenirs sont donc des vestiges vieux de 1000 ans conservés intacts dans le peuple magyar, malgré les vicissitudes de son histoire.

(Université de Szeged).

SÁNDOR SOLYMOSSY.

ENTRELACEMENT DE PROPOSITIONS DANS LE HONGROIS ¹

Je désigne par le nom d'*entrelacement* de propositions une singulière et curieuse formation de phrases composées, laquelle consiste en ceci : que la proposition principale et la proposition subordonnée ne se rattachent pas dans leur intégralité l'une à l'autre ou d'une façon qui permette soit à la proposition subordonnée de s'intercaler, tout entière et simplement, dans la proposition principale, soit à cette dernière de s'intercaler dans la subordonnée, mais, au lieu de suivre cette marche régulière, la période commence par une certaine partie de la proposition subordonnée, puis tout de suite apparaît la principale, à laquelle se rattache le reste de la subordonnée, introduit par une conjonction ou par un pronom relatif de même valeur, le plus souvent de manière que la conjonction, ou le pronom relatif, faisant fonction de conjonction, vienne tout de suite après la proposition intercalée. La marque propre d'un entrelacement de ce genre est que la proposition subordonnée interrompue par la proposition principale ne commence pas par sa conjonction ou par un pronom relatif faisant fonction de conjonction, mais, en renversant l'ordre accoutumé des mots, par l'une quelconque de ses parties. La proposition principale s'est tout simplement intercalée dans la subordonnée ; p. ex. : ' A gyermeket ruhával, beszélték, itt-ott irgalomból látják el. ' (On donne, à ce qu'on a dit, ça et là par pitié des vêtements aux enfants.) Cette intercalation de la proposition principale dans la subordonnée sera cependant plus com-

1. Mondatátszövődés. Székfoglaló értekezés. Írta ZOLNAI GYULA. Budapest. Kiadja a Magyar Tudományos Akadémia. 1926. (Entrelacement de propositions. Discours de réception prononcé par GYULA (Jules) ZOLNAI, membre ordinaire. Budapest. Publié par l'Académie Hongroise des Sciences. 1926.)

pliquée dans une phrase comme celle-ci : ' Sok kárt *mondják* hogy vallott ' ¹ ; pour : ' Mondják, hogy sok kárt vallott. ' (Littéralement : De grands dommages, dit-on qu'il essuya ; c'est-à-dire : On dit qu'il essuya de grands dommages.) De même : ' Az ökröket *három ízben is próbálta*, hogy megkerülje ' ; pour : ' Három ízben is próbálta, hogy megkerülje az ökröket. (Littéralement : Les bœufs, il essaya par trois fois qu'il les évitât ; c'est-à-dire : Il essaya par trois fois d'éviter les bœufs).

De nos jours il est assez courant d'user d'un pareil entrelacement de propositions dans la langue populaire, aussi bien que dans la conversation et dans le langage littéraire. On en trouve aussi d'assez fréquentes traces dans l'ancienne littérature hongroise à partir de la seconde moitié du xv^e siècle. Le premier exemple d'un entrelacement de ce genre a été constaté dans la première traduction hongroise de la Bible, connue sous le nom de « Bécsi Kódex » (Manuscrit de Vienne).

En hongrois, l'entrelacement se produit dans les cas suivants :

1) Si la proposition subordonnée est introduite par la conjonction *hogy* (que), comme dans les deux exemples donnés ci-dessus. C'est le cas le plus fréquent. Il se produit le plus souvent en présence de propositions objectives dépendant de verbes qu'on désigne par le nom de *verba sentiendi et declarandi*, tels que : *akar, emlit, gondol, hall, hisz, igér, kíván, lát, mond, tud* (vouloir, mentionner, penser, entendre, croire, promettre, désirer, voir, dire, savoir) etc. Ce phénomène se produit cependant fréquemment dans des propositions subjectives dépendant de propositions principales contenant des prédicats tels que *lehel, úgy tetszik, eszébe jut, hajszálon múlik* (il se peut, il semble, il lui vient à l'esprit, il ne tient qu'à un fil) etc., ou des attributs prédicatifs comme *bizonyos, biztos, igaz, kár, lehetetlen, ritkaság, szabad* (il est certain, il est sûr, il est vrai, c'est dommage, il est impossible, il est rare, il vous est loisible), etc.

2. Si la proposition subordonnée est introduite par un *ha* (si) conditionnel. P. ex. : *A zavaros és tisztátalan vizet legokosabb ha nem isszuk meg ; pour : Legokosabb, ha*

1. Pour désigner la *proposition principale* je me sers de lettres imprimées en italiques et pour indiquer la conjonction ou le pronom relatif faisant fonction de conjonction, laquelle se trouve rejetée du début de la proposition à la fin de la principale, j'ai recours à des lettres espacées.

nem isszuk meg a zavaros és tisztátalan vizet. (Il est préférable de ne pas boire l'eau trouble et impure.)

3. Si la proposition causale est introduite par la conjonction *mert* (car, parce que). P. ex. : Ilyen félretekintő, merengő szemek, *ne félj*, mert nem állanak veled bizalmas szóba ; pour : Ne félj, mert ilyen félretekintő, merengő szemek nem állanak veled bizalmas szóba. (Ne crains pas que des yeux si fuyants, si rêveurs cherchent à échanger des paroles d'ami avec toi.)

4. Dans des propositions avec la conjonction *mikor* (quand). P. ex. : Az uramat *tizenöt esztendő*s se vótam, mikó mekszerettem — exemple tiré du langage populaire, pour : Tizenöt esztendő s sem voltam, mikor az uramat megszerettem.

5. Dans des phrases où la question indirecte est introduite par un pronom interrogatif, ou dans celles où elle est exprimée par la particule d'interrogation *-e*. P. ex. : E pár sor ismertetéssel *nem látjuk át*, miért kellene fukarkodnunk ; pour : Nem látjuk át, miért kellene e pár sor ismertetéssel fukarkodnunk. (Nous ne voyons pas pourquoi il nous faudrait être si avares de ces quelques mots de compte-rendu.) Nekem is *kérdeszte az asszon*, kell-e — exemple tiré du langage populaire ; pour : Kérdezte az asszony, kell-e nekem is. (Ma femme m'a demandé si je n'en voulais pas aussi.)

6. Ce phénomène est surtout très fréquent dans des propositions relatives. P. ex. : A költséget *nem akadt*, aki viselje ; pour : Nem akadt, aki viselje a költséget. (Littéralement : Les frais, il ne se trouvait personne qui les supportât, c'est-à-dire : Il n'y avait personne pour supporter les frais.) Dans ce cas il arrive fréquemment que la proposition relative entrelacée dans sa proposition principale est entièrement subordonnée à une autre proposition principale ; en ce cas, cette dernière est évidemment sa proposition principale primaire, tandis que l'autre, qui fait corps avec elle, ne doit être considérée que comme sa proposition principale secondaire. Citons un exemple du *xvi^e* siècle (transcrit en orthographe moderne) : Az fáról ettél, kiról *megparancsoltam vala* hogy ne ennél ; pour : Az fáról ettél, kiról hogy ne ennél, megparancsoltam vala. (Tu as mangé de l'arbre dont je t'avais ordonné de ne pas manger.) Dans ces derniers entrelacements la proposition principale secondaire se trouve intercalée entre deux conjonctions, dont la pre-

mière est un pronom relatif (*kiról* = dont) et la seconde une conjonction régie par une proposition principale secondaire (*hogy* = que). La proposition subordonnée elle-même, qui se rattache à deux propositions principales différentes, a deux particules conjonctives, dont la première marque son rapport avec la proposition principale qui la précède, tandis que la seconde indique son rapport avec la proposition principale intercalée.

Il arrive que les sujets ou les compléments directs des propositions entrelacées se trouvent placés dans un voisinage étroit, sans préjudice pour la clarté de la phrase, car les mots constituant la proposition principale forment une nouvelle partie de phrase, énoncée plus rapidement et plus bas. P. ex. : A Pali a *jó Isten* tunná hun csavarog (tournure du langage populaire, peut être traduite ainsi en langue littéraire : A *jó Isten* tudná, hol csavarog a Pali = Ce Paul, le bon Dieu le sait, où il vagabonde). A nyakát *azt* se tudja hogyan illesztgesse kényességében (tournure du langage populaire transformée en parler livresque, pour : Azt se tudja, hogyan illesztgesse a nyakát kényességében = Son cou, elle ne sait comment le tenir d'affectation).

Les propositions entrelacées conservent d'ordinaire leurs parties dans leurs formes originales. Il existe cependant, en hongrois, un très grand nombre de cas d'entrelacement, dans lesquels un membre de la subordonnée s'accorde avec la proposition principale ou, inversement, un membre de la proposition principale avec la subordonnée. On rencontre même un cas très curieux où la proposition principale et la subordonnée se rattachent réciproquement l'une à l'autre par un de leurs membres.

Dans les cas suivants, la proposition subordonnée s'accorde avec la principale :

a) Le cas le plus fréquent est celui où, à la suite de l'entrelacement, le sujet de la subordonnée est forcé de s'accorder avec le prédicat tout proche de la proposition principale, et cela de façon à devenir, par suite de la nature transitive du verbe de la proposition principale, le complément direct de ce dernier et à revêtir la forme de l'accusatif. P. ex. : A nagyságos urat *tessék megmondani*, hogy hol van (locution prise dans le langage populaire, en langue littéraire comme suit : Tessék megmondani, hogy hol van a nagyságos úr = Veuillez me dire où est

Monsieur ?). Ce phénomène de syntaxe est très fréquent en grec et en latin, p. ex. chez Plaute : *Meam uxorem... scis qualis siet* (Asinaria 60), etc.

b) Il arrive aussi, mais très rarement, qu'une autre partie de la proposition subordonnée se transforme aussi en complément direct à cause du verbe de la proposition principale. Je ne pourrais citer qu'un seul cas où le génitif est devenu complément direct : *Egyszer egy pompás művét kérdezte egy külföldi nagyúr, mi az ára* (exemple tiré du feuillet d'un journal littéraire), ce qui donne en langage courant : *Egyszer azt kérdezte egy külföldi nagyúr, mi az ára egy pompás művének* = Un jour, un grand seigneur étranger, lui a demandé le prix d'une de ces œuvres superbes. Il est cependant probable qu'on pourrait trouver d'autres exemples de ce phénomène dans le langage parlé.

En ce qui concerne l'attraction des propositions principales, j'ai pu observer deux cas.

a) Le premier est juste le contraire du genre d'attraction de la proposition subordonnée. En effet, dans ce dernier cas, c'était le verbe de la proposition principale qui exerçait son attraction sur le sujet de la subordonnée, tandis qu'ici, le complément direct de la subordonnée force le prédicat tout proche de la principale à revêtir la forme que lui impose son rôle joué dans la proposition selon les lois de la syntaxe hongroise. P. ex. dans une proposition du début du xvi^e siècle traduite en hongrois moderne : *Az atya nagyobb szerelemmel neveli föl az oly fiat, kit lát, hogy hasonlatos ó hozzá*. (Littéralement : Le père élève avec plus d'amour un fils qu'il voit qu'il lui ressemble = un fils dont il sait qu'il lui ressemble.) Selon la règle, le verbe *lát* (= il voit) devrait prendre sa forme objective *látja* devant une proposition subordonnée objective, introduite par la conjonction *hogy* (= que) : c'est-à-dire : '*látja, hogy hasonlatos hozzá*' (= il voit qu'il lui ressemble) ; mais le pronom relatif *ki* (= qui), au cas sujet, doit être suivi selon la règle par un verbe subjectif, donc, au lieu de dire '*kit látja*', tournure qui serait un solécisme, on est forcé d'avoir recours à la forme '*kit lát*' (verbe subjectif). Il arrive parfois, dans des cas semblables, que le pronom relatif, qui appelle un verbe à conjugaison subjective, exerce cette influence jusque sur le verbe de la proposition subordonnée ; p. ex. : *Küldöttünk egy inget is neki, kit adjon az Úr Isten, hogy nagy jó egészséggel megviselhesen* (pour : *adja, megviselhesse*).

Exemple tiré d'un texte de 1563. En français à peu près : Nous lui envoyâmes aussi une chemise que le Bon Dieu fasse qu'il puisse porter en bonne santé.

b) Un autre cas d'assimilation de la proposition principale est celui où son verbe s'accorde en personne et en nombre avec le sujet de la proposition subordonnée. Je ne pourrais, il est vrai, citer qu'un seul exemple à l'appui de cette règle (et dans ce cas, il n'est même pas besoin que le verbe de la proposition principale s'accorde en personne avec le sujet de la subordonnée), mais il me semble qu'on en pourrait trouver d'autres. Je dirais même, en me fiant à mon sens de la langue, qu'on pourrait construire des phrases de cette espèce, où le verbe de la proposition principale s'accorde aussi en personne avec le sujet de la subordonnée. L'exemple effectif est le suivant : *Meghatározván az eseteket és elveket, melyek e codex szerzőjét fordítási munkájában jelen felfogásom szerint látszanak hogy vezérlék...* (pris dans un article d'un vieux linguiste hongrois, pour : *látszik*, hogy vezérlék...). Mon propre sens de la langue me permettrait même des propositions où les verbes s'accorderaient aussi en personne : *Ezt mi úgy tűnünk föl, hogy nem akarjuk* (pour : *úgy tűnik föl, hogy ezt mi nem akarjuk* = Il semble que nous ne le voulons pas).

En ce qui concerne le cas le plus intéressant, l'accord réciproque de la proposition principale et de la subordonnée, on pourrait trouver un grand nombre d'exemples dès le début du xvr^e siècle. Dans un texte de 1584 on rencontre la phrase suivante : *Senki pedig (= pedig) ott nem volt a szidogatáskor, hanem csak a néném, kit hiszek, hogy meg nem mondotta neki* (pour : *ki, hiszem, hogy etc.*). En français : Lorsqu'on l'avait grondé, personne n'était présent, si ce n'est ma tante qui, je l'espère, n'en avait rien dit. Dans cette proposition, et dans ses pareilles, le sujet de la subordonnée (*ki*) devient cas objet sous l'action du verbe de la proposition principale (*ki* > *kit*), d'autre part, le verbe de la proposition principale (*hiszem*) s'accorde avec le sujet devenu objet (régime direct) de la subordonnée (*kit*) en ce qui concerne sa forme verbale (*hiszem* > *hiszek*).

La conjonction *is* (anciennement *és*) offre un bien curieux résultat de l'entrelacement. Cette conjonction s'est, en effet, agglutinée aux particules de négation et d'interdiction : *nem* et *ne* de même qu'au verbe négatif *nincs*, en formant

les particules nouvelles de *sem*, *se*, *sincs* (*ës nēm > snēm > sēm*; orthographe littéraire : *sem*; *ës nincs > snincs > sincs*). Cette agglutination a lieu même au cas où l'*is* devrait se placer à la fin de la première phrase et les *nem*, *ne* et *nincs* au début de la proposition suivante. P. ex. : pour : « ha meghalok *is*, *nem* bánom », on dit : ' ha meghalok, *sem* bánom '. Dans les propositions entrelacées, l'agglutination de cet *is* aux termes de négation se rencontre aussi très souvent. P. ex. : Kendet *sincs* az az Isten, aki kiállná (pour : *nincs* az az Isten, aki kendet *is* kiállná ; il va sans dire que l'exemple cité provient directement d'une forme de proposition comme celle-ci : kendet *is* *nincs* az az Isten, aki kiállná). En français : Vous, il n'y a pas de Dieu au ciel qui vous supporte.

Dans le hongrois, on rencontre des cas très curieux d'entrelacement, où non seulement la proposition subordonnée, mais aussi la proposition principale intercalée (le plus souvent tout entière), se scinde en deux, et ses fils s'entrelacent par conséquent doublement autour de la proposition subordonnée. P. ex. : Két esztendeje, *hogy már* Tiszán túl *nem tudja*, hova ment (a társa) lakni, pour : két esztendeje, *hogy már* *nem tudja*, hova ment lakni (a társa) Tiszán túl ; en français : il y a deux ans déjà qu'il ne sait plus où il est allé habiter au-delà de la Tisza. Dans cet exemple, choisi parmi tant d'autres, la proposition introduite par *hogy* est, à proprement parler, une proposition subordonnée, mais en même temps la proposition principale de l'interrogation indirecte qui s'est entrelacée avec elle.

Enfin, la forme la plus bizarre qu'ait revêtu l'entrelacement se rencontre dans des tournures transylvaines, comme : Én *kell* elmenjek hozzá, pour : Én *kell* *hogy* elmenjek hozzá (avec l'ellipse de la conjonction *hogy*) = il faut que j'aille chez lui. Dans cette façon de parler on relève les tournures suivantes :

Én *kell* | írjak (= il me faut écrire).
 Te *kell* | írj (= il te faut écrire).
 Mi *kell* | írjunk (= il nous faut écrire).
 Ti *kell* | írjatok (= il vous faut écrire).
 Ők *kell* | írjanak (= il leur faut écrire).

Vu que, dans des phrases de ce genre, le sujet de la proposition subordonnée se trouvant dans une même partie

de phrase se rattache directement au verbe de la proposition principale, on se trouve en présence d'une situation bizarre, où le pronom-sujet s'associe à un verbe qui ne s'accorde pas avec lui au point de vue de la forme. Par conséquent, il est très difficile d'analyser au point de vue de la syntaxe des propositions fondues à ce point ensemble qu'elles ont l'air d'être des propositions simples. Quel est le sujet grammatical et le prédicat grammatical de telles propositions ? Serait-ce les pronoms personnels *én*, *te* etc. ? Alors comment peuvent-ils être suivis du verbe *kell*, lequel ne s'accorde, ni en personne, ni en nombre, avec eux ? Et quel est le prédicat ? Serait-il possible que ce fût *kell*, lorsqu'il est évident que c'est l'autre, à forme impérative, qui s'accorde avec le sujet ? Et si c'est *kell* qui est le prédicat, quel rapport y a-t-il entre ce dernier et le verbe à forme déterminée (*írjak*, *írj* etc.). Si, par contre, on prend comme prédicats les verbes *írjak*, *írj* s'accordant avec le sujet, comment s'explique le verbe défini qui se trouve à côté ? Il est très difficile de donner une réponse directe à ces questions. De telles phrases ne peuvent être analysées que du point de vue de l'évolution historique. On peut dire, en effet, qu'elles proviennent de la fusion de deux propositions où la proposition principale primitive s'est réduite dans la forme du verbe *kell* à une simple formalité, à un verbe modificatif. Aussi n'y a-t-il peut-être qu'une seule langue, et c'est le latin, en laquelle ces locutions pourraient être traduites fidèlement, mot à mot ; et cela pour cette seule raison, qu'en latin, on rencontre également des constructions semblables à celles du hongrois. En latin, ces locutions transylvaines, revêtiraient en effet les formes suivantes : *Ego oportet scribam*. *Tu oportet scribas*, etc.

A mon avis, le phénomène de l'entrelacement a pu se produire et peut encore se produire de deux façons. La première est celle-ci : Nous nous efforçons d'exprimer en paroles un ensemble d'idées qui d'ordinaire se présentent à nous sous la forme d'une phrase composée de deux propositions. Cependant, dans ce cas, les idées ne se présentent pas à notre conscience dans l'ordre accoutumé, ni dans leur intégrité, mais il arrive très souvent que certain élément qui devrait être placé, selon l'usage courant, dans la seconde partie de la période, c'est-à-dire dans la proposition subordonnée, se détache subitement de son entourage, et, évidemment en raison de l'importance que lui attribue le

sujet parlant, ou en raison de sa plus grande vivacité, se trouve soudain placé au-devant de la proposition principale qui le suit immédiatement, les autres éléments d'idées de la subordonnée s'alignent derrière la proposition principale, sans que la forme accoutumée de subordination des parties de la période s'en trouve bouleversée. Dans les cas d'entrelacements multiples, les éléments de la proposition principale et de la subordonnée se présentent alternativement devant le centre de la conscience. Si, par exemple, je veux exprimer cette pensée : « *azt akarta, hogy haza menjek* » (il voulait que je retournasse à la maison), et si, pendant l'énoncé, l'idée de 'à la maison' se présente avec une grande force à ma conscience, je dis : « *haza akarta hogy menjek* ». (Littéralement : à la maison il voulait que je retourne.) La proposition principale cède, par conséquent, sa place à la circonstance de lieu de la subordonnée, subitement projetée en avant, tandis que la proposition principale est suivie, dans l'ordre accoutumé, par le reste de la subordonnée en gardant la construction conjonctive ordinaire.

La seconde façon dont l'entrelacement peut se produire est la suivante. L'élément ayant le caractère d'une proposition principale ne fait pas primitivement partie d'ensemble d'idées du sujet parlant ; il ne surgit dans sa conscience qu'au moment où il exprime en paroles sa pensée, c'est-à-dire que le sujet parlant ne veut dire à l'origine que ce qui est énoncé par la proposition subordonnée de la phrase entrelacée : mais, sous l'empire de l'évocation naturelle des formes, suivant lesquelles les propositions se rattachent les unes aux autres, il fait entrer l'élément d'idée, surgi entre temps et ayant le caractère d'une proposition principale, dans l'ensemble de son énoncé, et cela sous la forme même que les propositions principales et subordonnées ont coutume d'adapter pour se joindre les unes aux autres : de cette façon, la pensée surgie primitivement devient, d'après sa forme, la subordonnée de la pensée venue ultérieurement. Ainsi p. ex. l'auteur d'une lettre de 1556 dut avoir primitivement cette idée dans la tête : « *Töröttebb (abîmé par un siège) házat nem láttak, mint a szigeti ház van megtörve* ». Mais, pendant qu'il écrivait, il a voulu atténuer sa pensée par l'intercalation du verbe *hiszem* (je crois). Par conséquent, la phrase, simple à l'origine, se continue sous forme de subordonnée introduite par *hogy*, car le verbe

hiszem est relié d'ordinaire à une proposition objective. La phrase revêt donc la forme suivante dans la vieille lettre : « Tërétteb házat *hiszem* hogy nēm láttak mint az szigeti ház vagy on mēglérven ». (Une forteresse plus abîmée que celle de Sziget, je pense qu'ils n'en virent pas.)

Nous pouvons appeler les cas précédents *entrelacements primaires* et les derniers *entrelacements secondaires*. Le caractère secondaire (ultérieur) de ces derniers se laisse très souvent deviner par la façon dont se traduit la pensée, mais il est évident, qu'on ne peut pas déterminer avec sûreté, dans tous les cas, si un entrelacement est primaire ou secondaire, car il ne nous est point possible d'observer la naissance et la formation de la pensée.

Après avoir, indépendamment d'autres linguistes, soumis à une observation minutieuse ce phénomène de l'entrelacement si fréquent en hongrois, après l'avoir éclairé dans tous ses détails à grand renfort d'exemples et après lui avoir donné le nom de *mondatátszövődés* (entrelacement de propositions), j'ai porté mon attention avec le plus vif intérêt sur la littérature syntaxique d'autres langues, en recherchant si l'on y avait déjà démontré la présence d'un phénomène analogue à celui observé chez nous. Or, j'ai pu constater que, quant à l'allemand, PAUL a déjà attiré l'attention sur ce phénomène qu'il a appelé « Satzverschlingung » (Mittelhochd. Gramm. 5^e édition, 1900, p. 180). BRUGMANN (Kurze vergl. Gramm. der indog. Sprachen, 1902 et 1904 § 921) relève ce phénomène sous le nom de *Verschlingung*. Comme je l'ai déjà mentionné ci-dessus, l'assimilation du sujet de la subordonnée au verbe de la proposition principale est un phénomène assez courant en grec et en latin. (Voir p. ex. KÜHNER-STEGMANN, Ausführliche Gramm. d. lat. Spr. vol. II, 2^e édition, 2^e partie, Hannover 1914, p. 237 ; KÜHNER-GERTH, Ausführliche Gramm. d. griech. Spr., 2^e partie, 3^e édition, vol. II, § 600 ; BRUGMANN, l. c.) Ici encore, PAUL cite un très grand nombre d'entrelacements constatés dans le haut allemand moderne (Deutsche Gramm. vol. IV, § 497). En ce qui concerne le français, c'est TOBLER qui cite des cas semblables d'entrelacement (Vermischte Beiträge zur französ. Gramm. I, 123 et suiv.). Pour les langues romanes c'est MEYER-LÜBKE qui en fournit un certain nombre (Gramm. der roman. Sprachen, III, 812-813). Presque en même temps que mon étude, la revue suédoise

Nysvenska Studier (année 1926, pp. 1-20) a publié un mémoire du Suédois LINDSTEDT sous le titre de *Om satssammanflätning i svenskan*. D'après M. LINDSTEDT, cette particularité, qui s'appelle entrelacement de propositions, consiste en ceci : un certain élément est détaché de la proposition à laquelle il appartient logiquement et mis devant la proposition principale. Cette façon de joindre les propositions les unes aux autres est très fréquente en suédois ; dans le langage parlé, elle est pour ainsi dire de rigueur. Mais, pour la variété et la richesse des formes d'entrelacement, le suédois lui-même ne saurait égaler le hongrois. Quant à l'entrelacement multiple, qui se rencontre assez souvent en hongrois, il n'a jamais pu être observé, à ce qu'il paraît, en suédois.

(Université de Pécs).

GYULA ZOLNAI.

LE NOM FRANÇAIS DES HONGROIS

H ANORGANIQUE INITIAL EN FRANÇAIS¹

Il y a bien cent ans que Diez a écrit à propos de l'*h* français : « Deutscher Einfluss hat diesen sonst unromanischen Laut im Französischen wieder auferweckt und in selbst manchen lateinischen Wörtern zurückgegeben. » (Gramm. d. rom. Sp. I, 465). Depuis cette époque personne n'a tenté de donner une explication générale de ce phénomène singulier, à savoir que, dans une série de mots d'origine latine, on rencontre l'*h* dit *aspiré*, car on a toujours envisagé ces mots séparément, comme des phénomènes distincts et isolés.

La méthode d'explication la plus courante a consisté à chercher pour chacun de ces mots soit un mot germanique dont la consonance semblable eût alors influencé selon ces étymologistes le vocable latin, soit, plus rarement, un mot français d'origine germanique, dont la forme semblable eût produit le même effet.

Dans un certain nombre de cas, on admettait l'influence de l'imitation spontanée (onomatopée) : la prononciation refléterait l'effet acoustique de l'action désignée par le vocable.

Pour un certain groupe de mots on n'a même pas tenté de donner une explication de la présence de l'*h* initial anorganique et enfin on a perdu presque entièrement de vue les dialectes français dans lesquels les formes à *h* initial aspiré ne sont point rares dans les mots d'origine latine.

1. Communication lue, le 28 mai 1928, au Congrès international de linguistique romane à Dijon.

Contrairement aux explications tentées jusqu'ici, je proposerais une solution plus simple en affirmant que tous ces vocables révèlent un phénomène de phonétique générale : le français, mais surtout ses dialectes du Nord et du Nord-Est qui ont conservé la spirante laryngale *h*, ont partiellement tendance à ajouter une consonne laryngale aux mots à initiale vocalique.

Dès lors, nous devons rejeter toute idée de contamination dans l'explication de l'*h* de ces mots et on va voir que même l'influence onomatopéique ne devrait être admise que dans un petit nombre de cas.

Examinons d'abord les mots d'origine latine à propos desquels on a cru à l'influence de mots germaniques :

haut > *altus* ; avec *h* aspiré dans les plus anciens textes et dans tous les dialectes du Nord. Les formes sans *h* ne commencent qu'avec le bourguignon *at* (FEW) et le dauphinois *iaut* (FEW). Ainsi, on trouve dans la Passion (226) qui présente des formes méridionales : *inatta cruz* et dans la Chronique Saintongeaise du xiii^e siècle (éd. Bourdillon. cf. aussi *Hist. Litt.* 20,702) : *Cela qui fu jerua cria most en aut*.

Par contre on trouve dans le saintongeais d'aujourd'hui des formes avec *h* consonne *āhō*, *āhāo* etc. ALF 685. Mais il y a mieux : M. P. Marchot (Z. f. rom. Phil: XLIV, 202), a cité le nom d'un village du Luxembourg, qui, vers 1130, porte le nom d'*Olfait*, devenu plus tard *Offait*, dérivé de lat. *Altu Fagelu* ; dans ce nom, dit-il, « ALTU est resté indemne de toute contamination du germ. HOH ».

Cette hésitation entre formes aspirées et non aspirées s'observe surtout dans les dérivés :

hautisme < *altissimus* Warthburg, FEW 78, le prend pour un mot savant, mais ayant subi l'influence de *haut* ; on rencontre la forme sans *h* dans *Floriant et Florète* (*Hist. Litt.* 28,161) : Par Dieu, l'*autime* roi del mont, Je ne le quier jà refuser...

hausser < *altiare*, et *hautesse* < *altitia* EWFrS mais selon M. Gamillschegg (EWFrS) ayant subi l'influence de *haut* ; mais cf. aussi *exaucer* ;

vfr. *autin* FEW « vigne qui grimpe sur un arbre », ~ fr. mod. *utin*, *hautin* « treilles élevées le long des murs » ; ici la forme sans *h* a certainement précédé la forme avec *h*.

Très anciennement déjà on a parlé d'influence germanique à propos de *haut* < *altus*. REW et FEW supposent l'influence du franconien *hok*(?), EWFrS propose franco-nien **hauh* ou **hōh*. Si l'on prend en considération ce qui suit, ces hypothèses, croyons-nous, sont inutiles.

hâlé, hâle etc., vfr. *hasler, harler*, dans les dialectes du Nord-Est l'*h* est aspiré sauf dans ceux d'Ezy-sur-Eure et de Namur cf. FEW 162.

Diez 609 a ramené ce groupe à holl. *hael*; FEW suppose une contamination de lat. **assulare* (cf. *assare*) et de *hael*, mais Gamillschegg, EWFrS, conteste lat. **assulare* disant que l'orthographe *hasler* n'est connue que depuis le xv^e siècle et qu'elle n'est que la variante graphique de -â- et alléguant, d'autre part, que le mot manque ailleurs dans le gallo-roman. Il propose franc. **hallôn* cf. bas-all. *hallen* 'dörren, trocken'.

Le forme franconienne étant aussi hypothétique que la forme latine, nous gardons **assulare* sans l'hypothèse de la contamination en signalant la forme *hasle* dans deux textes du xii^e siècle : Erec 3981 et Cligés 6779, dans lesquels il rime avec *masle* < *masculu*; (cf. pic. *marle* et *harler* REW).

hanste < lat. *hasta*, vfr. *aste* (dérivé : *astelle* Tobler); selon Gam. EWFrS 506 on ne trouve la forme *hanste* qu'à partir du xii^e siècle et elle porte la marque de l'influence d'un mot germanique franc. **hand* peut-être. Nous n'y croyons pas, d'autant plus que la forme primitive était sans aspiration.

haussière < lat. *helciaria* « Zugseil » REW 4099; depuis le xiv^e siècle on trouve même *aussière* Gam. EWFrS 511. REW et EWFrS rattachent ce mot à *hausser*, hypothèse plausible, mais nullement nécessaire.

vfr. *haliegre* ~ *aliegre* REW 56 (Meyer-Lübke REW 307 : *halaigre*). Suchier Gr 796 explique les formes aspirées par la contamination de germ. *hail* (cf. REW 57), supposition inutile, croyons-nous.

hérisson < gallo-rom. **ērīcione* (cf. lat. *ērīcius*); *hérissier* < lat. vulg. *ērīciare*. Gam. EWFrS 513 suppose l'influence de vfr. *hureper* 'die Haare sträuben', hypothèse gratuite à notre sens.

Ce procédé d'explication a été étendu aussi à quelques mots d'origine non-latine, ayant l'*h* anorganique initial.

hoqueton < arabe *al-quo'ton* REW 6910, vfr. *auqueton*; chez Tobler Afrz Wb aussi : *bombacinium*, g. *hauketon* 'Jacke'

Jahrb. f. u. engl. Lit. VI, 295. Nyrop (Gr. Hist. 1, 430) suppose l'influence de vfr. *hoquet* « mantel », ce qui est fort possible, mais ce qui complique inutilement l'explication donnée pour cette forme.

haricot < mexic. *ayacolli* avec l'*h* aspiré dans les dialectes du Nord-Est : metz. *hérigo*. fem. pic. *haricote*, boul. *haricoles* Wb FEW 190. M. Wartburg croit à l'influence du fr. *haricot* « ragoût de mouton » ce qui, étant donné la tendance générale de la langue, nous semble inutile.

Pour quelques mots, qui en réalité, paraissent être latins, on a supposé une origine purement germanique, et cela probablement à cause de *h* aspiré anorganique à l'initiale :

hanneton < dérivé de lat. *anas* cf. Sainéan, Les sources indigènes de l'Etym. fr. I, 85, où cet auteur démontre que la forme francon. **hano* 'Hahn' correspondant à un imaginaire mha. *han* 'hanneton' que REW a donné pour explication du mot, n'a jamais existé. Les formes dialectales n'ont d'*h* qu'en Lorraine, en Luxembourg et en Normandie, cf. ALFr 683.

Autres dérivés de lat. *anas* avec l'*h* aspiré : *hane*, *hancroche*, *hanette*, Sainéan *ibid.* et *hancrochement* Rabelais II, 7 et 12, cf. Huguet Dict.

hargner (*hargne*, *hargneux*, etc.) < lat. *arachnea* > vfr. *aragne* cf. Sainéan I, 112, où celui-ci cite un grand nombre de formes dialectales sans *h*, ce qui justifie son hypothèse opposée à celle de Gamillschegg EWFrS 508, lequel trouve l'explication de Sainéan : « lautlich und begrifflich unmöglich » et suppose à l'origine de *hargne* un beau mot hypothétique franconien : **harwanjan* qui n'explique point les formes sans *h*.

Pour un certain nombre de mots, on n'a même pas essayé d'expliquer l'*h* initial :

herer doublet de *airer* < lat. *arare*. Cf. Contes del Graal (éd. Baist) 298 :

La sont li hercheor ma mere
Qui ses teres herchent et herent

Pour les formes dialectales de *airer* cf. FEW. *arare*.

hain < lat. *hamus*, vfr. *ain* « lebt heute nur vereinzelt, H. Maine, C. du Nord, Pik. » Gam EWFrS 503. Ici encore

la forme aspirée est plus récente que la forme non aspirée.

hameçon < lat. *hamiceolus* ou dérivé de *haim* [?] Gam. EWFrS 505 ; formes aspirées près de Namur *hāzē* et de Liège *hētey* ALFr 682, 197 et 196.

hallier < lat. *alarius* 'Steckgarn z. Fang von Wachteln u. Rebhühnern' Gam EWFrS 29 ; la forme non aspirée *allier* est généralement connue.

hasard vfr. *hasart* < arabe *az-zahr* « dé, jeu de dé ». Le mot est passé en français, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'esp. port. et prov. *azar* ou par lat. méd. *azardum* Sainéan, Sources II, 398 EWFrS 510, Nyrop IV, 429 et FEW 191. L'*h* était sûrement prononcé comme le prouvent l'all. *haselhari* cf. FEW 191. et surtout v.-hongrois *hásárt* (pron. *hāsárt*), « dé, jeu de dé », et son dérivé avec suffixe hongrois -os : *hásártos* « joueur de dé », hongr. mod. *házsártos* « querelleur, acariâtre ». Le hongr. *hásárt* et ses dérivés ne s'expliquent que par un emprunt direct du hongrois au français.

Cf. d'ailleurs les formes aspirées citées par Wartburg FEW : norm. *hasard*, morvan. *hazair*, metz. *hèza*.

Quant à l'influence onomatopéique, nous admettons volontiers l'importance de l'imitation phonétique dans *hennir* < lat. *hinnire* ; *haleter* < lat. *ala* ~ vfr. *aleter* : *haleine*, *halener* etc. < lat. *anhelare* ; *hurler* < lat. *ululare*, mais nous contestons cette influence qui nous paraît peu évidente dans :

huppe < *upupa*, Gam EWFrS 522 qui le rattache à *huer*, *hurler*, *houppe*.

herse, *herche* et le dérivé *harceler* < lat. *hirpicem*, *herpicem* ; *h* consonne en Lorraine, en Normandie et sur la côte occidentale jusqu'à Bordeaux ALFr 689 ; selon Gamillschegg EWFr 514 l'*h* exprime l'effort du travailleur (?)

Reste à voir si parmi les formes dialectales ne se rencontrent pas des vocables ayant à l'initiale l'*h* anorganique. A l'aide de FEW et de l'ALF il est facile de dresser une liste assez longue de mots dans lesquels un *h* initial paraît s'être ajouté, indépendamment de toute influence germanique, sans qu'il soit besoin de supposer une contamination par d'autres vocables :

herette Redon (Ille et V.) « platebande au milieu d'un jardin » et *hairai* « enfant » Bourgogne < lat. *area* « freier platz, fläche » ; FEW 133.

habîté ALF 679, 193 (Dolhain, près de Liège) et 192

(Bomal-lez-Dur, Luxembourg, Belgique) < lat. *habitare*.
hobé (cf. *aupé*, *déobé*) FEW 63, ALF Suppl. 166 'partir
 dès l'aube' < lat. *albus*.

hallossier metz. ; *hallossaie* meus. ; *hartüs* Tannois ;
harlûsay « alisier » pic. < germ. **aliza* FEW 69.

hamille « forte cheville de bois qui sert de verrou exté-
 rieur ; bâton que l'on met en travers, derrière une porte,
 pour la fermer » < lat. *anaticula* « kleine ente » FEW 92.

henistrai vallon (Bull. Soc. Liégeoise 20,92) < lat. *anstrus*
 « mistel, gui » FEW 100.

hancien (Jaubert, Gloss. du centre de la Fr.) « personne
 âgée » ~ fr. *ancien* < lat. *ante* FEW 100.

héréque Havr. ; *harèque du dos* « épine dorsale » Bray
 (Seine-inf.) ; *héritier* fr. mod. « arétier » ; *héritié* mont.
 (Mons) < lat. *arista* « gräte » FEW 138. M. Wartburg croit
 devoir supposer, pour expliquer *héritier*, l'influence du mot
héritier 'erbe' ; c'est peut-être inutile.

halarne dans *faire halarne* Bouillon (Belg.) « faire haro,
 tomber dessus » ; *harlarmes* argonn. ~ fr. *alarme* < lat.
arma FEW 140.

hatel norm. « bois coupé et fendu » lat. *astella* FEW
 163.

halmandé Bouillon (Belg.) « parler d'une façon inintelli-
 gible », *hahnâdoe* Pange (Moselle) « parler allemand » ;
holmâde, *halmâde* Habudingen, Hattigny (Lorraine) ~ alle-
 mand < lat. *alamannus* FEW 57. M. Wartburg croit que ces
 formes pourraient bien être dues à l'imitation de l'aspi-
 ration allemande. Nous reviendrons plus loin sur cette
 explication.

herpète « faire du mauvais ouvrage, travailler avec un
 mauvais outil ou une mauvaise volonté » Rémilly (Metz) <
 all. *arbeiten*. FEW 124.

Cette liste pourrait être facilement allongée. Cependant,
 nous croyons avoir réuni assez de matériaux pour prouver
 que, dans tous ces cas, nous avons affaire, moins à des
 phénomènes isolés qu'à une tendance assez générale du
 français et notamment des dialectes du Nord Nord-Est, aux-
 quels nous renvoient nettement les exemples tirés du *Franz.*
Etym. Wörterbuch et de l'*Atlas*.

A quelle date remontent les premières manifestations de
 cette tendance ? Il est évident que nos exemples sont d'une
 part très anciens, comme *haut* que l'on rencontre dès le

x^e siècle, et d'autre part très modernes, comme les formes des dialectes lorrains *halmandé* ou *herpata*, qui sont évidemment des emprunts récents. Mais au cours de ce laps de temps considérable s'échelonnent les autres exemples : *hasard*, qui est sans doute du xii^e ou du xiii^e siècle, *haricot* qui est incontestablement du xvi^e, étant donné son origine mexicaine, etc.

Peut-on supposer une influence de l'Allemagne voisine? En partie sans doute. Qu'il me soit permis de citer à ce propos une observation curieuse qu'a suggérée l'examen des termes par lesquels les différents peuples de l'Europe désignent le peuple hongrois. Un historien hongrois a établi, en effet, que le nom des Hongrois chez les divers peuples indo-européens voisins des Hongrois était, depuis le ix^e siècle, *ungr* d'où est sorti la forme allemande *ungri* empruntée au slave **ungre*. De ce pluriel l'allemand a formé le sing. *Ungar* d'où lat. all. *ungari* à côté de *ungri*¹.

Or, jamais dans les textes d'origine allemande et contemporains des invasions hongroises (ix^e-x^e siècles) on ne rencontre la forme aspirée : *hungri* ou *hungari*. « Le nom *hungri* apparaît, dit M. Hóman, au x^e siècle dans la littérature latine occidentale, mais uniquement au-delà du Rhin, c'est-à-dire dans les œuvres écrites en territoire linguistique français. »² Les Français ont emprunté au latin d'Allemagne la forme *ungri*, *ungari*, en y ajoutant un *h* à l'initiale.

M. Bálint HÓMAN qui est historien, risque alors quelques hypothèses de nature historique pour expliquer l'apparition de cet *h* aspiré de *hungri* qui est évidemment à l'origine du vfr. *hongre* d'où est sorti plus tard *hongreis*, *hongrois* par l'analogie avec les autres noms de peuples : *danois*, *anglois*, etc. Mais ces hypothèses n'expliquent rien, car si l'on songe à une contamination par le nom des Huns, pourquoi ne trouve-t-on pas *Hungari* déjà en Allemagne? Quant à l'autre

1. Hóman B., *A magyar nép neve és a magyar király címe a középkori latin-ságban* = Le nom du peuple hongrois et le titre du roi de Hongrie dans le latin médiéval. *Történeti Szemle* [= Revue historique] 1917. Le mot a pour origine en dernière analyse la forme turke *on-ogur* 'dix Ogours'.

2. M. Hóman cite : Folcuin, *Gesta abb. Leodensium* MGSS IV. 65-67 ; *Miracula S. Ursuari et Ermini* (Lobbes) *ibid.* XV 832-833 ; *Annales Laudunenses*, *ibid.* XV. 1295 ; *Herigeri Translatio S. Landoaldi* (Liège) *ibid.* XV. 603 ; *Virtutes S. Eugenii* (Brogne, Namur) *ibid.* XV., 652 ; *Vita S. Deicoli* (Besançon) *ibid.* XV. 677 ; Lettre à D. évêque de Verdun (St-Germain) Marczali. *Honf. kuttői*, 331 ; *Annales L. Maximini Treverenses*, *Mettenses brevissimi*, *Elnonenses maiores*, MGSS II, 213 ; III, 155 ; IV, 7 ; V, 13.

théorie qui adopte l'étymologie naïve et légendaire imaginée par un prêtre contemporain de la première invasion hongroise en France, lequel associe le nom des Hongrois à une grande famine et explique ainsi *Hungari* par le mot allemand *Hunger*, elle ne mérite même pas qu'on s'y arrête.

Je serais plutôt tenté de voir dans cet *h* des textes français la reproduction de l'occlusive laryngale (« fester Einsatz ») que l'on entend si souvent en allemand à l'initiale vocalique (die Ungarn), de même que dans lorr. *herpatè* le « fester Einsatz » a été rendu par *h* dans le dialecte français et de même que, dans lorr. *hallmandé*, le dialecte français a donné spontanément une caractéristique générale de la prononciation allemande.

Notre hypothèse semble confirmée par le fait que, parmi les historiens non français de l'époque de l'invasion hongroise, il n'y a que le Lombard Liutprand qui emploie la forme avec *h* du nom latin des Hongrois¹. Or Liutprand était Italien et vivait en Allemagne. Lui aussi, c'est de la bouche des Allemands qu'il a recueilli le nom des Hongrois : chez lui, individuellement, s'est reproduit le phénomène que l'on retrouve en masse chez les chroniqueurs français.

Il y aurait donc ici adaptation ou imitation de sons germaniques par le français. Mais, dans d'autres cas, il est certain que, les formes à consonne laryngale n'étant pas d'origine germanique, le phénomène peut être considéré comme purement français, par ex. dans le cas de *hasard*, dont l'*h* est attesté par l'allemand et le hongrois où le mot a passé.

Indiquer les détails de ce processus pour chaque mot que nous avons cité, serait une tâche bien ardue, étant donné la différence subtile qui existe entre la plosive et la spirante laryngale (« fester Einsatz » et l'*h* consonne).

Les difficultés sont d'autant plus grandes que, même en parisien et dans les dialectes d'aujourd'hui, les conditions de la présence de ces consonnes et le rapport de ces consonnes avec l'hiatus obligatoire ne sont pas suffisamment étudiés.

1. Cf. Hóman, *ouvr. cité*.

EDGAR QUINET ET LA HONGRIE

Pour préciser ce que le titre n'indique qu'assez vaguement, fixons dès l'abord que l'objet de ces lignes n'est pas l'étude de quelque influence proprement dite. La Hongrie n'a joué aucun rôle dans la formation des idées de QUINET, ni celui-ci n'est parvenu à jouir d'une grande fortune intellectuelle dans ce pays de l'Europe centrale. Il s'agit simplement de mettre bout à bout quelques paroles et opinions que ce théologien de la Révolution, comme l'appelle Faguet, a prononcées à propos de la Hongrie, et d'en tirer, si faire se peut, un enseignement quelconque. L'intérêt de cette analyse consiste, à notre avis, dans le fait que ces vues de Quinet reflètent plus ou moins fidèlement l'attitude de toute une partie de l'opinion publique française qui, après la défaite de la guerre d'indépendance hongroise de 1849, s'avoue franchement solidaire avec les héros de la révolution réprimée et qui, toute imprégnée d'un idéalisme démocratique, considère la cause de la Hongrie comme celle de la liberté européenne.

Inutile de dire que Quinet n'était pas seulement philosophe et historien, mais homme de parti aussi, passionné de politique qui, tout en revendiquant les droits de critique, usait largement des moyens de la propagande. Son état d'exilé même a été pour beaucoup dans la persistance avec laquelle il soutenait sa lutte contre tout césarisme et c'est cette âpreté de proscrit aussi qui explique, en partie au moins, la compréhension accueillante avec laquelle il réagit sur chaque événement de la démocratie en combat. Sa correspondance est innombrable et elle foisonne de témoignages de sympathie en même temps que de paroles d'encouragement distribués un peu partout où il a cru trouver de nouveaux compagnons d'armes dans sa croisade révolutionnaire. Or, c'est d'après une poignée de témoignages pareils que nous nous proposons de tracer brièvement les rapports de Quinet avec la Hongrie qui, avouons-le tout de suite, sont assez peu nombreux, mais qui n'en sont pas moins instructifs. Car, comme l'a remarqué un admira-

teur de cet apôtre de la liberté des peuples, « si M. Quinet ne s'est pas spécialement occupé de la Hongrie, — pour elle c'est un véritable malheur, — du moins l'a-t-il toujours comprise parmi les auxiliaires de la Révolution française. »¹

On connaît l'amitié d'Edgar Quinet pour son plus fervent adepte, Charles-Louis CHASSIN, le célèbre historien de la guerre de Vendée. Ce dernier, avant de se consacrer entièrement à l'étude de la révolution française, trouva bon, à l'instar de son maître, d'en servir les « associés » ; c'est pourquoi, pendant une dizaine d'années, il s'efforce de tenir en éveil l'attention du public français qui, à son avis, témoigne une indifférence inadmissible à l'égard des choses de la Hongrie. C'est en 1859 qu'il publie, en collaboration avec un émigré hongrois, Daniel IRÁNYI, le premier volume de son *Histoire politique de la révolution de Hongrie*. Quinet, alors fixé à Veytaux, en Suisse, ne tarde pas à complimenter son jeune ami et, dans une lettre du 13 juillet 1859, lui expose d'une façon très flatteuse les mérites du livre qui constitue à son avis « un programme » que les peuples courbés sous le joug du despotisme adopteraient avec profit. Il le félicite surtout d'avoir montré par l'allure révolutionnaire de son livre « que même en plein esclavage, on peut conserver une voix libre. » Il est superflu de reproduire toute la lettre, déjà publiée par H. Monin² ; qu'il suffise d'indiquer seulement qu'elle est pleine de rancune contre le régime de Napoléon III. Il ne faut pas chercher non plus dans quelle mesure Quinet est sincère lorsqu'il comble de louanges le livre et l'auteur ; ce qui est sûr, si l'on n'en juge que par cette seule lettre, c'est qu'il abhorre l'empire du 2 décembre et que, dans la Révolution hongroise, il ne voit qu'un exemple capable d'émouvoir les esprits trop paisibles de son pays. Il voudrait bien que cette révolution fût une leçon qui apprît aux Français à se débarrasser de la tyrannie. Et sa haine contre « l'usurpateur » est d'autant plus acharnée que la diplomatie impériale, depuis quelque temps, semblait, par sa politique italienne, avoir assumé le rôle de défenseur de la liberté.

Depuis longtemps, on le sait, Quinet était le plus fervent protagoniste de l'unité italienne et patronnait avec autant d'ardeur l'émancipation des autres « nationalités ». Et, en effet, c'est en avo-

1. Ch.-L. Chassin, *E. Quinet, sa vie, son œuvre*. Paris, 1859, p. 122.

2. H. Monin, *Deux historiens de la Révolution. Edgar Quinet et Charles-Louis Chassin* ; *Revue historique de la Révolution*. 1910, p. 207.

cat conscient de son rôle qu'il écrit à son ami : « Des causes auxquelles nous nous sommes attachés, trois ont déjà surnagé, la Grèce, la Roumanie, l'Italie. Le jour de la Hongrie n'est peut-être pas loin, et vous aurez l'insigne honneur d'avoir exposé ses titres, à l'approche de la lutte. » On ne sera donc pas étonné de le voir presque jaloux de l'empereur qui paraît disposé à se charger des mêmes causes. Et, certainement, il a eu raison de s'inquiéter de cette ingérence, car la politique de Napoléon était loin d'être sincère. Néanmoins on devine que ce qui l'agaçait surtout, c'était moins de trouver « ses propres idées » compromises par cette politique ¹ que de voir la situation de son adversaire détesté raffermie par son alliance avec les patriotes italiens. Pour lui, il s'agissait avant tout de tenir en éveil le goût de l'opposition au régime réactionnaire, et ainsi il n'est nullement surprenant que Quinet, tout en parlant des rebelles hongrois, pense moins à la Hongrie qu'à la France.

Il ne sera pas moins ravi par le second volume de la même *Histoire*. Il en remercie son ami dans une lettre remplie de considérations stratégiques ayant pour thème la méthode dont l'armée hongroise aurait dû « entamer cette vieille Autriche. ² » Il affirme qu'il a « suivi avec angoisse les incidents de ce patriotique récit » et, en effet, il paraît regretter que ce ne fût Bem ou Dembinski qui eût dirigé les opérations et décidé du sort de la guerre à la place de ce traître que fut, à l'en croire, Görgey. Il y a pas lieu de douter que ces regrets n'aient été sincères ; pourtant, s'il insiste tant sur les détails, ce n'est que pour faire plaisir à l'auteur du livre ; il l'avoue d'ailleurs avec une aimable franchise. A vrai dire, on s' imagine difficilement que Quinet eût éprouvé l'échec de la Révolution hongroise autrement que sous la forme du dépit d'un homme qui se dit : quel dommage que ces Hongrois n'aient pas renversé cette maudite domination des Habsbourg ! On dirait que sa sympathie pour les Hongrois est tout à fait abstraite, impersonnelle pour ainsi dire et qu'elle n'existe que dans la mesure où il lui trouve une place à côté de ses passions politiques.

Rien ne prouve mieux cette inconsistance de sentiments hungarophiles que sa lettre ³ adressée à Chassin lorsque celui-ci publie

1. Lors de l'intervention de Napoléon en Italie (juin 1859), il écrit à Buloz : « Je ne rejeterai pas les événements parce que, mon plus mortel ennemi trouve son intérêt à réaliser à son profit mes propres idées. » (*Lettres d'exil*, vol. I, p. 403).

2. H. Monin, *art. cité*, p. 394-396 ; (13 mai 1860).

3. H. Monin, *art. c. p.* 397.

son livre sur Petőfi¹. Comme d'habitude, il abonde en épithètes admiratives et l'assure qu'il l'a relu deux fois de suite. Il trouve que l'ouvrage est non seulement intéressant « au plus haut degré, mais il ranime le sens le plus perdu de notre temps, le sentiment de l'action ». Décidément, il ne devait pas être très content du train dont les affaires allaient en France où, en général, on n'avait pas grande envie de « courir sus à l'éternel ennemi » Quant à lui, il s'exalte jusqu'à s'écrier : « Mon sang bat dans mes vieilles veines ! Je voudrais finir mes *Révolutions d'Italie* comme De Flotte². Ne serait-ce pas là un beau dernier chapitre ? »

Voilà une biographie qui sert de bourse-selle à la lutte pour l'unité italienne ! Il est vrai que PETŐFI, par toute l'Europe, n'était connu que comme le Tyrtée hongrois, mais la façon dont Quinet l'accueille montre à l'improviste la vraie nature de cette popularité. Pour l'étranger, il faudrait dire : pour l'opinion libérale et démocratique de l'Europe, Petőfi représentait le génie de la guerre d'indépendance de 1849. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que Quinet soit particulièrement ravi des pages écrites sur le chant de guerre : la guerre qu'il rêve cependant, c'est celle qui préparera la marche triomphale des idées de la Révolution parmi les peuples opprimés. Par conséquent, une révolution étouffée dans le sang devait avoir, pour lui, moins d'attrait que celle qui restait à l'ordre du jour et qui avait pour elle l'avenir ; c'est pourquoi sa pensée glisse constamment de Petőfi à Garibaldi, de la Hongrie à l'Italie... Si nous le considérons un instant, il se révèle dans l'attitude d'un tribun inexorable qui du frémissement de destinées lointaines ne saisit que la voix qui pourra rendre plus sonore encore son propre apostolat de liberté.

N'allons pas croire cependant qu'il y ait, dans cette attitude, un grain de cabotinage si mince qu'il soit. Quinet s'est livré corps et âme à une seule mission : faire triompher en Europe la cause de la liberté démocratique, nourrie elle-même des idées de la Révolution française. Dans son ardeur de démocrate, il va même jusqu'à considérer certaines idées comme les siennes propres, de sorte qu'il voit un ennemi personnel dans toute espèce de césarisme, qu'il soit celui du tsar, des Habsbourg ou du pape. C'est ce qui explique qu'il se tourne avec joie, comme inspiré d'un sentiment de solidarité du combattant, vers chaque peuple ou, pour employer un

1. Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise, Alexandre Petőfi*. Bruxelles-Paris, 1860, 12°, XVI, 360 p.

2. Commandant d'une troupe de volontaires français au service de Garibaldi ; il trouva la mort pendant la campagne de Sicile en août 1860.

mot préféré à cette époque, vers chaque « nationalité » qui veut se débarrasser de son joug. Ainsi, une de ses préoccupations constantes fut la délivrance de l'Italie. Rien de plus naturel donc que l'amertume avec laquelle il accueille la nouvelle de l'armistice de Villafranca. La guerre de 1859 avait éveillé l'espoir non seulement des libéraux d'Italie et de France, mais celui des émigrés hongrois aussi qui, avec les transfuges de l'armée autrichienne, constituaient une légion hongroise. L'armistice [cependant qui, après deux défaites, venait de créer d'un coup une situation favorable à l'Autriche, déçut tout le monde et Quinet eut l'impression que Napoléon III, malgré ses victoires, ne voulait pas accomplir l'œuvre de l'unification de l'Italie. Il crie à la trahison et, inquiet, il demande à Chassin ce que peut cacher cette suspension d'armes qui lui paraît néfaste et qui lui fait dire : « Pourvu que les Romagne et la Hongrie n'en fassent pas tristement les frais. »¹

De là aussi le ton mélancolique de la lettre adressée à IRÁNYI qui, en qualité de secrétaire du Comité National Hongrois, se trouvait alors près de Kossuth, à Gênes. Ce comité était chargé d'organiser la Légion hongroise et avait été créé à l'instigation de la cour de Paris où le prince Jérôme se conduisait comme le principal agent de la politique italienne. Irányi, vivant depuis longtemps à Paris, servait d'intermédiaire entre le prince et Kossuth² et comme c'est à la même époque qu'il publie l'*Histoire* dont Chassin ne fut que le rédacteur le mieux inspiré, Quinet lui envoie, avec ses félicitations du livre, ses regrets pour l'échec de l'entreprise italienne. Dans cette lettre³, datée du 18 juillet 1859, Quinet ne peut se défendre de l'emprise d'un certain pessimisme. Bien qu'il déclare que le livre de ses deux amis n'est pas seulement un livre, mais un acte, il y ajoute la réserve que « l'action est sapée par la base. » Il a beau dire que la gloire de sauver les nationalités était trop belle « pour qu'elle appartînt à d'autres qu'aux amis de la liberté », on voit bien que l'encouragement donné à son ami hongrois ne fait que dissimuler son propre découragement. En effet, la politique impériale, cherchant à s'accorder avec l'absolutisme

1. Lettre du 13 juillet 1859 ; dans les *Lettres d'exil*, M^{me} Quinet en supprimait les passages qui concernaient la Hongrie ; chez Monin, à l'endroit cité, on en trouvera la reproduction fidèle,

2. Berzeviczy A : *Az abszolútizmus kora Magyarországon. 1849-1865* (L'époque de l'absolutisme en Hongrie) ; 2 vol. Budapest, 1922 ; (v. II, p. 326), id., *L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859*. Revue des ét. hongr. 1926, (t. 4), p. 112.

3. *Lettres d'exil*, vol. I, p. 408.

autrichien, a anéanti les plus beaux espoirs de ce pauvre exilé. MICHELET, séjournant à cette époque en Italie, lui a dépeint naguère la situation sous un jour qui autorisait les meilleures espérances et a déclaré, plein de confiance : « de toutes façons, qu'on le veuille ou non, c'est *la révolution qui restera vainqueur des vainqueurs*. » On espère généralement que le succès des troupes françaises ranimera non seulement le mouvement libéral en Italie, mais fera revivre en même temps la Révolution en Hongrie. Michelet affirme à Quinet que « du premier coup, l'affaire va s'agrandir énormément. On va par mer à Venise pour parler de plus près à la Hongrie. Rome a fraternisé avec nos troupes. Le pape, en réalité, n'a plus la ville. Et la révolution va se faire à Naples par la lutte des deux héritiers¹ ». Vains espoirs que Villafranca a fait évanouir d'un seul coup. A la nouvelle de l'armistice, Quinet fut comme foudroyé et s'il prêcha encore la foi dans les bonnes causes, ce n'est pas tant pour soutenir le bon patriote hongrois que pour soulager un peu son propre désenchantement.

Il faut que nous insistions là-dessus, car, comme le prouve la réponse qu'on va lire, Quinet aurait pu trouver moyen d'exprimer d'une façon plus efficace sa sympathie pour la Hongrie. Mais ce sentiment qu'il serait injuste de dénier est resté toujours quelque peu platonique.

En réponse à la missive de Quinet, Irányi lui adresse la lettre suivante² :

Monsieur.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Turin m'a été remise à Paris au moment même où, à peine arrivé, je partais pour Jersey. Si je l'avais reçue en Piémont, j'aurais pu m'arrêter à Aix-les-Bains pour faire personnellement la connaissance de l'homme éminent que jusqu'ici je ne connais que par ses écrits.

A ce regret je dois ajouter une excuse au sujet du retard que j'ai mis à vous répondre. Une indisposition contractée en Italie et dont je ne me suis pas encore tout à fait débarrassé, m'a empêché de vous écrire plus tôt.

L'approbation dont vous avez bien voulu honorer le livre que je viens d'écrire en collaboration avec M. Chassin, m'est extrêmement agréable et je vous en remercie beaucoup. Ce que je voulais en publiant cet ouvrage, c'était de faire connaître et aimer mon pays à l'étranger et

1. *Correspondance de Quinet*. Bibl. Nat. ; Nouv. Acquis. Française, 20793, fol. 389.

2. *Corresp. de Quinet* ; Bibl. Nat. Nouv. Acq. Fr. 20790, fol. 147.

surtout en France, où malheureusement la cause hongroise était le moins appréciée. Ai-je réussi, ou plutôt réussirai-je ? J'en doute fort. Les causes comme les personnes ont besoin d'être présentées par des hommes connus.

Votre nom, Monsieur, compte, et à juste titre, parmi les plus illustres de la littérature française ; il est en outre intimement lié à l'idée des nationalités opprimées. Vous êtes l'avocat des peuples malheureux. C'est vous, Monsieur, qui êtes appelé à accomplir l'œuvre dont je n'ai fait qu'accumuler les matériaux. Vos éloquentes plaidoyers ont contribué à gagner leur cause à d'autres nations ; il ne manque — permettez cette réserve à un Hongrois — il ne manque à vos titres de gloire qu'un seul, celui d'avoir défendu la cause de la Hongrie. Je me ferai volontiers le clerc de l'avocat de ma patrie. Puis-je l'espérer ?

Il y a longtemps, monsieur, que je me proposais de me mettre en rapport avec vous. L'idée d'une réforme religieuse que vous avez soulevée publiquement, s'était également emparée de moi. Nous différons cependant sur un point. Vous me permettrez de vous le signaler prochainement.

Je vais transmettre à Kossuth le compliment dont vous m'avez chargé pour lui. Comme il est à Genève, il serait facile de vous rencontrer.

En attendant une réponse favorable à la demande qui m'a été inspirée par mon patriotisme, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Jersey, Saint-Hélier

DANIEL IRÁNYI.

Belmont place 3, 8 août 1859.

Cette lettre constitue un document touchant de l'esprit de dévouement et de sacrifice dont s'est inspirée l'émigration hongroise pour être utile à la cause de la patrie ; mais elle révèle en même temps l'art peu consommé du tact et de la souplesse qui limitait l'activité de cette diplomatie de patriotes. On voit bien que, par cette offre, Irányi s'essayait à une démarche décisive pour déterminer Quinet à prendre la parole en faveur de la Hongrie. Mais que de digressions et de lenteurs gauches à côté de la conscience sûre du but¹. Si l'on tient compte encore de la divergence latente de vues qui devait exister entre un défenseur de l'intégrité de la Hongrie historique et celui qui en professait le partage selon les principes ethnographiques, on ne doutera pas un instant du résultat de cette tentative. Et puis, la franchise ne compte guère pour vertu en diplomatique. A une invitation de ce genre on ne pouvait répondre que par un oui très net ou par le silence. Quinet a

1. Ainsi les passages touchant son indisposition et ses idées religieuses, par leur individualisme, nous paraissent alourdir la pensée politique de la lettre.

choisi ce dernier moyen. Du moins n'avons-nous pas connaissance d'une correspondance ultérieure avec Irányi. Il est également peu vraisemblable qu'il ait jamais cherché à se mettre en contact avec Kossuth ; il n'est pas impossible toutefois que les données qui s'y rapportent aient été supprimées de même que, par exemple, le compliment à l'adresse de Kossuth auquel Irányi fait allusion dans sa réponse.

On connaît un peu mieux sa correspondance avec un autre émigré, le colonel Gustave FRIGYESI. M^{me} Quinet rappelle dans ses mémoires que le colonel hongrois a été présenté à son mari par Garibaldi à Genève, à l'occasion d'un congrès international¹. C'est ce qui explique aussi, en partie, l'intérêt que Quinet porte à Frigyesi qui fut l'aide de camp de Garibaldi dans la bataille de Mentana. Il est connu que, dans ce combat, le général italien fut forcé de se retirer devant la force prépondérante des troupes pontificales et françaises ; il a accompli cependant ce tour avec une telle adresse de tacticien qu'il a pu le faire passer même pour un succès. Peu après les événements, Quinet jugea nécessaire, par un récit fidèle de la bataille, d'attribuer la palme à Garibaldi² ; c'était la confirmation de ce verdict qu'il attendait de Frigyesi qui préparait une histoire de la campagne de 1867. Cette histoire est le sujet de leur correspondance. Il apparaît dès la première lettre adressée à Frigyesi que celui-ci a fait même une visite chez Quinet à Veytaux. Dans la seconde, Quinet le comble de mots flatteurs afin de lui faire terminer l'histoire en question dont il attend avec impatience la publication. « Tous les amis de la liberté, dit-il, tous ceux qui s'intéressent encore à la dignité humaine, tous ceux qui croient à l'affranchissement du peuple partagent mon impatience... Hongrois, vous êtes venu verser votre sang pour l'Italie ; maintenant, après l'avoir servie de votre épée, vous la servez de votre parole ». De tels mots sont presque irrésistibles, et la première partie de l'ouvrage tant désiré paraît, en effet, la même année³. Une lettre

1. M^{me} Quinet, *Mémoires d'exil*, 2 vol. Paris, 1869-70 ; (vol. II, p. 430).

2. « Quelques jours après Mentana, E. Quinet, bravant les préjugés du chauvinisme français, publia un récit de la bataille, qui rétablissait la vérité odieusement défigurée. Les cléricaux jetèrent anathème, l'Italie sut gré au proscrit français qui venait à son secours dans la détresse. » M^{me} Quinet, *ouvr. cité*, vol. II, p. 427.

3. G. Frigyesi, *L'Italia nel 1867 ; Storia politica e militare* ; 2 vol. Firenze, 1868-69. — Notons que Quinet devait être par ailleurs fort bien renseigné sur cette campagne. Pietro Delvecchio, dans une lettre du 11 novembre 1871, rappelle à Quinet de lui avoir envoyé, en 1867, sa brochure sur *La colonna Frigyesi e la campagna del 1867*. (Corresp. de Quinet. Bibl. Nationale.)

de Frigyesi à Chassin¹ fait savoir que l'auteur a voulu publier son livre en français et en italien à la fois ; il paraît cependant que l'édition française ne fut pas réalisée. Nous savons seulement que Quinet en a lu un exemplaire et qu'il a déclaré à son ami qu'il ne pourrait pas « se faire à l'idée » que cette histoire si capitale fût interrompue au premier volume².

Quinet avait encore d'autres correspondants hongrois. L'un d'eux, le jeune comte Tibor KÁROLYI, qui devint plus tard président de la Chambre des magnats, lui adresse, en 1871, une lettre remarquable par sa naïveté et sa jeunesse respectueuse, dans laquelle il lui annonce que son livre sur la *Révolution*, « ce chef-d'œuvre de l'art de penser et d'écrire » l'a tellement pénétré d'admiration qu'il l'a traduit en hongrois et lui demande d'en autoriser la publication. L'autorisation obtenue, il publie l'ouvrage³ et en envoie un exemplaire à Quinet, sur sa demande, en y joignant la traduction de la préface, d'ailleurs insignifiante, qu'il a ajoutée à l'édition hongroise⁴. Des réponses de Quinet nous ne connaissons que la seconde, dans laquelle l'auteur remercie le traducteur de son dévouement et désire que ce grand travail puisse être utile à la Hongrie ; il l'espère d'autant plus que « les peuples de nos jours sont tellement solidaires que ce que l'on écrit pour l'un s'adresse presque toujours à tous⁵. »

Sa correspondance avec les membres de la famille DE GÉRANDO-TELEKI fut plus suivie. Il était très lié avec cette famille, d'une amitié qui datait de l'époque où Quinet, jeune débutant encore, fréquentait la maison de Marie-Joseph de Gérando, le célèbre moraliste et philosophe quasi-herderien⁶. C'est là qu'il fit la connaissance du neveu de celui-ci, le fougueux et ardent Auguste qui, après avoir épousé une jeune Hongroise, la comtesse Emma Teleki, alla se fixer en Hongrie ; il publia une série d'ouvrages sur son pays adoptif, prit part à la guerre d'indépendance et mourut en Allemagne à l'âge de trente ans à peine. Sa veuve et ses deux enfants sont restés en contact permanent avec Quinet, mais leur correspondance, bien qu'ils eussent été tous plus ou moins littéra-

1. *Papiers-Chassin* : Bibl. de la ville de Paris ; lettre du 19 janvier 1868.

2. Lettres du 27 déc. 1867, 22 avril et 24 déc. 1868, publiées dans les vol. III et IV des *Lettres d'exil*.

3. Quinet E., *A forradalom* ; ford. gr. Károlyi Tibor. 2 vol. Pest 1871, Lauffer, 8° IV, 434 et 598 p.

4. Lettres de Károlyi dans la *Corresp. de Quinet*, Bibl. Nat. n. a. fr. 20790, f. 305-307.

5. *Lettres d'exil*, vol. IV. p. 436. (24 nov. 1873.)

6. Cf. Tronchon, *La fortune intellectuelle de Herder en France*, chap. De Gérando.

teurs, avait plutôt un caractère privé. Notons toutefois que c'est à Antonine DE GÉRANDO, l'aînée des enfants, que nous devons l'autre traduction hongroise qui existe des ouvrages de Quinet : les *Morceaux choisis des Révolutions d'Italie*¹.

Pour terminer cette revue, rappelons encore que le grand public des lettrés n'était jamais trop initié à l'œuvre de l'apôtre de la Révolution, malgré que les grands périodiques s'en fussent toujours occupés avec beaucoup de sympathie. C'est en 1835 déjà qu'on commence à parler de lui dans une revue de l'Académie hongroise à propos de son Ahasvérus ; un peu plus tard, la même revue publie une étude de Quinet sur *l'Unité des littératures d'aujourd'hui*, traduite de l'allemand². Sa réputation devient beaucoup plus grande quand le *Budapesti Szemle* insère, en 1866, l'époque de l'absolutisme expirant, un compte-rendu très sympathique de sa *Révolution*³ ; mais pour mesurer l'importance qu'on lui attribue, on n'a qu'à feuilleter les journaux et les revues illustrées de 1875 qui, à la nouvelle de sa mort, publient, accompagnés de portrait, de longs articles sur sa vie et son œuvre. L'une de ces nécrologies annonce même que la traduction de *l'Esprit nouveau*, l'un de ses derniers ouvrages, était sous la presse⁴ ; il nous semble cependant que le livre n'a pas vu le jour.

On voit bien, après ce qui précède, que les rapports de Quinet avec la Hongrie, tels qu'ils nous sont surtout révélés par sa correspondance, furent assez lointains. Du moins, il ne s'est jamais occupé directement de la Hongrie et encore est-il peu vraisemblable qu'il l'ait suffisamment connue. Les Italiens ou les Roumains, guidés par un sentiment de gratitude, ont pu apprécier les services qu'il a rendus à leur patrie, mais un savant polonais, par contre, a constaté tout récemment que Quinet, en écrivant sur son pays, semble s'intéresser bien moins à la Pologne qu'au conflit des Eglises chrétiennes qui l'agitait. Les choses des pays de cette région distante échappaient à sa compréhension malgré sa bonne volonté indé-

1. *Szemelvények Quinet Edgar « Olasz forradalmak » c. művéből* ; I. köt. ford. De Gérando Antónia. Kolozsvár. 1894, 217 p. — Il est très révélateur pour l'esprit de cette femme-auteur, élevée à Paris entre autres par Irányi, qu'elle a traduit de Michelet, outre la *Pologne et Russie* (1878), *l'Histoire de la Révolution* (1885-91) aussi, en douze volumes.

2. *Tudomárnytár*, 1835, t. V, p. 189 et 1839, t. III, p. 193.

3. *Budapesti-Szemle*, 1866, t. VI, p. 362.

4. *Vasárnapi Ujság*, 1875, num. 15.

niable¹. Aussi serait-il difficile de le prendre pour juge dans des différends qui séparent certains peuples ; ses opinions cependant sont pour l'historien d'un haut intérêt, vu leurs bases idéologiques qui furent, pour ainsi dire, les prémisses de la bienveillance avec laquelle lui et tant d'autres ont accueilli tout mouvement national tendant vers la liberté. Pour nous, il représente le démocrate-type qui, à une époque d'effervescence européenne d'opposition libérale, parmi tant de préférences allant aux différents peuples tourmentés par l'absolutisme, ne se refusait à aucun mouvement de générosité politique et devint hungarophile au même titre qu'il était entré dans un comité polonais, étant fervent partisan de l'unité italienne à ses heures.

Ces sentiments de solidarité se nourrissent des vœux libéraux du siècle, mais chez Quinet cette tendance politique aboutit au développement de toute une théorie de l'émancipation des petits peuples et de la protection des nationalités qui porte visiblement l'empreinte romantique de la philosophie de l'histoire herderienne. L'ardeur avec laquelle il défend les droits de l'individualité nationale n'est pas sans quelque mysticisme et ses convictions politiques teintées de sensibilité rousseauiste donnent comme le paradigme de l'évolution qui, partant du rationalisme cosmopolite de la Révolution, arrive à une forme de l'individualisme où la volonté de vivre de l'individu épouse de près les voies irrationnelles des sentiments et des intérêts communs d'une nation. Pour Quinet, la sauvegarde des individualités nationales s'impose dans l'intérêt de l'humanité universelle, par conséquent il condamne sans distinction toute oppression qui menace l'une de ces unités populaires que sont le peuple hongrois ou un autre. Il a donné une expression éloquente à ces vues dans un plaidoyer² en faveur de l'indépendance des Principautés danubiennes où, inspiré sans doute aussi par sa femme qui était une Roumaine, il éleva la question roumaine sur un plan de principe du droit naturel, affirmant que toute nationalité était « une machine divine » ; si l'on en supprimait une, la civilisation en souffrirait. « Un peuple de moins dans le monde c'est un rapt fait à la nature », déclare-t-il et, en continuant dans cet ordre d'idées, il finit par établir que ce n'est pas seulement la conception finaliste des nations, mais aussi l'intérêt de la conservation de soi-même qui exige le maintien du carac-

1. Z. L. Zaleski. *Michelet, Mickiewicz et la Pologne*, Revue de littérature comparée, 1928, juillet-sept. ;

2. *Les Roumains*, Revue des deux mondes 1856 ; réimprimé dans le tome VI des *Œuvres complètes*. Paris, 1857.

tère particulier de chaque peuple. Car enfin il serait faux de croire que ceux qui s'éloignent de la famille ou de la nation, puissent se rattacher plus étroitement à l'ensemble de l'humanité.

Toutes ces idées attestent un particularisme élevé au niveau d'une large solidarité humaine, ce qui exprime parfaitement les tendances générales du libéralisme pendant tout le xix^e siècle. Quinet, lui aussi, est avant tout Français et bon patriote pour qui les sentiments de patriotisme représentent la force principale qui pétrit les peuples au cours de l'histoire ; mais sa lutte personnelle et incessante contre tout despotisme spirituel ou temporel lui fait voir ses propres efforts sous un angle supra-national et crée en lui un sentiment d'identité d'intérêts avec tout effort analogue d'autres nations. C'est dans cette attitude, à double aspect, de Français et d'Européen, qu'il se montre toujours et pour laquelle on trouvera très caractéristique la profession de foi suivante :

« Depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui, j'ai toujours soutenu les mêmes idées.

J'ai adoré la France, j'ai rêvé pour elle la gloire de devenir l'idéal des peuples modernes.

Tant que la parole m'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient à renaître. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec la Hongrie, avec les Roumains. C'est là un tombeau qui me plaît. Je ne le changerais pas contre les joies des vivants¹ ».

Sans doute, il y a beaucoup de pathétique dans ces lignes comme dans tous les écrits de Quinet, mais, en outre que c'était le trait commun de toute sa génération romantique, c'est précisément cette susceptibilité de généreux élans qui le rendait capable de s'émouvoir, par exemple, sur le triste sort de la guerre d'indépendance hongroise qui par ailleurs avait elle-même pour origine un admirable essor de littérature romantique. De là l'enthousiasme qui surgit, comme à l'improviste, à la suite de l'insurrection hongroise et qui fait voir à Quinet — de même qu'à Michelet — une bastion de la civilisation européenne dans le peuple hongrois. Cette reconnaissance du rôle historique de la Hongrie n'empêche pas cependant que, le moment venu, il n'attribue la même tâche, à tour de rôle, aux Polonais, aux Roumains ou aux Serbes, selon les circonstances qui mettaient à l'ordre du jour la défense de l'un ou de l'autre de ces peuples dans l'intérêt de la démocratie européenne.

1. Cité, d'un endroit inconnu, par Chassin, *E. Quinet, sa vie, son œuvre*, Paris, 1859, p. 79.

Il n'est donc pas sans quelque piquant si l'on met en regard son éloge des Hongrois, se trouvant dans une brochure écrite en faveur du libéralisme italien, avec un passage de l'apologie des Roumains où il attribue, au futur Etat roumain, le tiers du territoire hongrois. On lit dans cette brochure de 1849 les lignes que voici :

« Ces mêmes Hongrois qui ont protégé nos pères contre l'invasion de l'islamisme formaient la barrière la plus solide de la France contre l'invasion de l'Europe cosaque. Ils couvraient de leurs poitrines notre occident¹. »

A ce temps-là, le tsarisme russe a été comme l'épouvantail des démocrates de l'Occident ; c'était donc d'un bel effet oratoire que d'appeler la Hongrie une barrière contre les Cosaques, ce qui était, en tout cas, un peu exagérer les choses. Mais que dire de ce plaider, composé avec plus de réflexion, où Quinet, après avoir exposé les vains essais des Roumains pour former un Etat indépendant, tâche de réparer ce que l'histoire a si longtemps manqué de réaliser et ce qu'il propose de faire, au détriment du peuple qu'il appelle dans le même livre « race héroïque », de la façon suivante :

« ... Si par enchantement la puissance était donnée à un homme de fonder l'Etat roumain suivant les conditions de race et la nature des lieux, cet Etat comprendrait une partie du banat de Hongrie, la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie. Il serait entouré et gardé de tous côtés par la Theiss, le Maros, les Carpathes, le Dniester, la Mer Noire, le Danube². »

Décidément, il serait maladroit de notre part de le taxer de duplicité ou de penser qu'il eût abjuré ses anciennes opinions. Le contraste entre ces deux manifestations de sympathies s'explique facilement par la conception politique de l'Europe de Quinet qui, de toute façon, préfère les peuples aux Etats et qui ne respecte guère les droits historiques de ceux-ci, s'ils rompent les liens naturels de l'unité ethnique. Le morcellement de l'Empire allemand en une foule de petits royaumes et de principautés est aussi insensé que le conglomerat de tant de nations dans la monarchie autrichienne est affreux. Pour le démocrate convaincu de la nécessité de l'individualisation nationale — processus que Michelet attribuait à la « personnalité croissante des peuples ». — l'absolutisme germanisant des Habsbourg n'était pas moins insupportable que les attaches de droit de l'Etat qui empêchaient

1. Quinet, *Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole contre la république romaine*. Paris, 1849, p. 8.

2. Quinet, *Œuvres complètes* ; 1857, t. VI, p. 78.

les Valaques de la Hongrie de s'unir à leurs frères d'outre-frontière. Le principe ethnologique prime donc pour lui les titres traditionnels ; néanmoins Quinet lui-même l'étaie volontiers, et avec assez d'inconséquence, par des raisons historiques en invoquant, en faveur des prétentions roumaines, l'argument très hypothétique de la descendance daco-romaine.

Au reste, nous ne doutons pas qu'il n'eût préféré une entente fraternelle aux rivalités qui divisaient les races de la Hongrie au moment où celle-ci s'engageait dans une lutte suprême contre la domination autrichienne. Il ne devait pas être sûr cependant de ce que les Hongrois eussent profité de la leçon de 1848, car dans les rêveries de *Merlin l'Enchanteur* (1860), à la fin des visions où tous les peuples de la terre s'élancent à une vie nouvelle, il leur donne des conseils que bien d'autres ne manquaient pas de répéter à cette époque : « Est-ce toi, s'écrie-t-il, est-ce toi qui devances les autres, ô Hongrie, dont les chevaux effarés respirent encore la mort ? Prends pitié de ceux que tu as foulés trop longtemps, et vois comme ils sont prêts encore à te haïr. Ne les fais pas repentir d'avoir pleuré sur toi. » Saint-René TAILLANDIER, qui lui aussi tenait tant à cette réconciliation, fait observer, après avoir cité ces paroles, que les Hongrois feront bien de se souvenir de cette suggestion parce qu'elle vient d'un homme « qui les connaît et qui les aime. »¹

Il reste à savoir, après tout, quelle valeur on peut accorder à ce genre d'amitié dont Quinet, parmi tant d'autres, témoignait à l'égard de la Hongrie. Nous avons dit plus haut, combien cette amitié avait été impersonnelle, si l'on veut académique, réservée non au peuple hongrois considéré en ses qualités individuelles, mais à un brave défenseur d'une cause internationale. Et pourtant Quinet a des mérites incontestables au point de vue purement hongrois aussi : c'est lui qui, par ses enseignements et ses encouragements, guide la génération dans les rangs de laquelle se recrutent les plus dévoués amis de la Hongrie. Si l'on passe en revue les écrivains français qui, au milieu du siècle passé, ont mis leur plume au service de la cause hongroise, on trouvera qu'ils appartiennent, presque sans exception, au nombre de ses correspondants et disciples ou même au groupe intime de ses amis les plus dévoués. Ses amis MICHELET, Saint-René TAILLANDIER, CHASSIN, et ses admirateurs comme Elisée RECLUS, Louis ULBACH, Gustave REVILLIOD sont des hungarophiles de première ligne dont

1. Saint-René Taillandier, *Bohême et Hongrie* ; XV^e siècle-XIX^e siècle. Paris, 1869, 8°, XII, 506 p. (p. 357).

les noms figurent sur une série de livres ou d'articles plaidant la cause du libéralisme hongrois de 1848.

Et ce qui est le plus instructif, c'est que la position des amis et des disciples vis-à-vis de la question hongroise est déterminée par les mêmes motifs que nous avons pu voir chez le maître. Ces hommes-là sont tous pénétrés par l'idéalisme de la Révolution française évoluant vers une foi romantique dans une sorte d'européanisme réformé, et qui voudrait réaliser ces rêves de liberté individuelle et d'humanité que Saint-René Taillandier appelle, dans une lettre écrite à Quinet, « nos grandes croyances libérales et spiritualistes. » ¹

Notons en passant que cette foi est influencée, chez plus d'un, par la philosophie allemande et par certaines préoccupations de l'esprit protestant, ce qui n'étonnera personne si l'on se rappelle l'anti-catholicisme de Quinet. C'est ainsi que Saint-René Taillandier, après l'examen du développement de l'esprit révolutionnaire en Allemagne, arrive à étudier parallèlement les deux pays réfractaires de l'empire catholique des Habsbourg, la Bohême hussite et la Hongrie dont la Révolution fut prise pour un mouvement protestant ². Dans l'appréciation de ces démocrates, le protestantisme et les aspirations libérales de la révolution hongroise se sont montrés à tel point réunis que Michelet, par exemple, pour rendre compte des dispositions de l'absolutisme autrichien à la réconciliation, annonce à Quinet que « l'empereur d'Autriche vient de fonder une église protestante en Hongrie. » ³

On observe également que, chez ces gens d'action libérale, la sympathie pour la Hongrie ne se manifeste jamais seule, mais dans un engrenage d'intérêts portés à l'étranger. Quinet, Michelet, Saint-René Taillandier et les autres fournissent en nombre les preuves de ce caractère multiforme de solidarité, mais Chassin lui-même ne fait pas exception, quoique, à une époque de sa vie, il se soit presque entièrement consacré à la popularisation de l'histoire et de la littérature hongroises. Cet écrivain dévoué et fidèle à ses amitiés en arriva à réduire, en effet, ses multiples sympathies qui le mettent en rapport dans un curieux jeu de ricochet cosmopolite avec des gens de toutes les nations, au même dénominateur dans l'idée des Etats-Unis d'Europe. Et en cela, il suivit fidèlement les traces des maîtres qu'il s'est choisis pour modèles ; il les désigne lui-même dans une lettre adressée à Quinet où il écrit : « Ce que

1. *Correspondance de Quinet*, n. a. f. 20.797 ; lettre du 3 oct. 1868.

2. S.-R. Taillandier, *ouvr. cité*.

3. *Corresp. de Quinet*, n. a. f. 20.793 ; lettre du 3 février 1854.

je suis, ce que je vauX, à qui le dois-je, si ce n'est à vous et à votre frère intellectuel, M. Michelet ? La flamme sacrée que je sens brûler en moi, c'est lui et vous qui l'avez allumée. » ¹

L'ascendant de Quinet sur un groupe d'amis actifs de la Hongrie est donc incontestable. Cette influence a sa pleine valeur surtout pour les convictions politiques. C'est avec l'empressement du disciple enthousiaste que Saint-René Taillandier écrit à Quinet lors des journées de la Révolution de février : « Vous serez un des guides de la démocratie. » Quelques années plus tard, dans une profession de foi chaleureuse, Elisée Reclus, le célèbre géographe, s'avoue également appartenir à son école ².

Mais Quinet peut aussi être considéré comme leur modèle au point de vue purement humain. A plusieurs reprises, nous avons déjà fait allusion à ses dispositions romantiques. Or ce subjectivisme débordant et cette abondance de sentiments qui cherchent à s'exprimer dans des œuvres d'imagination ; cette anarchie de la soif de sensations ensuite qui le pousse en mille sens et lui fait écrire d'abord des épopées philosophiques, puis un roman d'autobiographie fabuleuse, enfin une philosophie mystique de la nature ; tout cela se retrouve à différents degrés chez ses jeunes émules aussi. Saint-René Taillandier, dans ses années d'adolescence, se propose Quinet comme modèle dans les belles-lettres et se prend pour un poète et artiste ; plus tard, étant professeur d'Université, c'est par la pensée d'une « Histoire et philosophie religieuse » qu'il est hanté. Chassin également, avant de devenir un historien en règle, publie des nouvelles et entasse des plans de romans et de pièces de théâtre. Ajoutons d'ailleurs que, d'après le jugement de l'historiographie sérieuse, ses ouvrages à sujet hongrois ne rentrent pas moins dans le cadre de ces tâtonnements extravagants de romantisme juvénile.

Pour juger enfin, combien est grande la part de l'inquiétude romantique dans le penchant, si fréquemment blâmé, d'aller chercher dans l'histoire et la littérature de peuples lointains une nourriture à sa propre ardeur, qu'on jette un coup d'œil sur la terne figure de ce Thalès BERNARD qui, avec ses curiosités peu ordonnées, présente un type décevant de poète savant. Après maintes tentatives faites dans la mythologie et la politique, il se voue finalement à la rénovation de la littérature française par

1. Lettre du 27 février 1859, publiée par Monin.

2. Il écrit, en juin 1861, à Quinet : « Depuis 1848, j'ai été un de vos fidèles disciples ; et je suis heureux et fier que vous vouliez bien me compter aussi au nombre de vos amis. Je suis encore un jeune soldat de notre cause, et vous en êtes un des glorieux capitaines. » *Corresp. de Quinet*, n. a. f. 20796, fol. 251.

l'imitation de la poésie populaire finno-letto-slave et de Petőfi ¹. Tous ces idéalistes plus ou moins exaltés ont en commun le goût de l'expansion affective, le désir du lointain et l'ardeur démocratique. Et si l'on étudie les ressorts de leur activité, on arrive à la conclusion que, pour le rapprochement des peuples en général et pour l'introduction des choses de la Hongrie dans la conscience du public français en particulier, le *romantisme* a fait plus que tout autre mouvement. Non seulement celui qui, à l'Occident, a rendu plus accueillants les esprits, mais celui aussi qui, sur les bords du Danube, a créé une Hongrie moderne, capable d'éveiller des sympathies.

1. Béla Tóth, *Un apôtre français de Petőfi* : Th. Bernard. *Revue des Et. Hong.*, 1925, [t. 3], p. 21.

(Budapest-Paris).

BÉLA TÓTH.

NOTES ET DOCUMENTS

MÉRIMÉE EN HONGRIE

Dans sa belle étude sur les « Débuts de la littérature hongroise en France » (*Revue des Etudes Hongroises*, 1925, [t. 3], pp. 165-221) M. Henri TRONCHON dresse non seulement une liste presque complète des écrivains et voyageurs français qui, dès la fin du XVIII^e siècle et surtout vers le milieu du XIX^e, firent connaître la Hongrie aux Français, mais en même temps il esquisse un tableau vivant de ce romantisme voyageur qui a révélé tant de races et de pays nouveaux à la France. Car on ne saurait assez le répéter, c'est bien grâce au romantisme, à son ardente curiosité, à son humanisme si large et si vibrant que la Hongrie et plus particulièrement la littérature hongroise, doivent d'être entrées dans le mouvement des idées et des sentiments modernes. Rien de plus suggestif à cet égard que la lecture de ces pages de M. Tronchon où tant de noms illustres figurent, avec leurs impressions de voyage ou leurs curiosités artistiques, depuis Stendhal qui regrette en 1809 de ne pouvoir aller de Vienne en Hongrie, jusqu'aux grandes figures romantiques, telles que Berlioz, Quinet, Montalembert et Amiel, tous amis de la Hongrie en 1848.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici un nom et non des moindres à la liste déjà si brillante de M. Tronchon. Celui de MÉRIMÉE qui, comme on le sait, avait le goût très romantique des voyages imaginaires aussi bien que réels. C'est ainsi qu'en 1854, au cours d'un séjour à Vienne, Mérimée, plus entreprenant que son grand ami Stendhal, franchit la frontière autrichienne et vient jusqu'à Pest en cherchant des « spécialités » hongroises et écoutant, naturellement, après Liszt et Berlioz, la musique des fameux Tziganes. Il décrit son voyage dans une lettre à son Inconnue, le 2 octobre 1854 :

« Vous ai-je dit que j'étais allé en Hongrie ? J'ai passé trois jours à Pesth et me suis cru en Espagne ou plutôt en Turquie. Ma pudeur y a

beaucoup souffert, car on m'a montré un bain public à Bade, [sic !], où les Hongrois et les Hongroises sont pêle-mêle dans un court-bouillon d'eau minérale très-chaude. J'y ai vu une très-belle Hongroise, qui s'est caché la figure dans ses mains, n'ayant pas comme les femmes turques des chemises pour se voiler le visage. J'ai vu la Dame de Saint-Tropez au théâtre hongrois, n'ayant pas l'esprit de reconnaître un mélodrame français sous le titre S.-Tropez à Mnôz. J'ai entendu des musiciens bohémiens très-originaux, qui font perdre la tête aux gens du pays. Cela commence par quelque chose de très-lugubre et finit par une gaieté folle et qui gagne l'auditoire, lequel trépigne, casse les verres et danse sur les tables. Mais les étrangers n'éprouvent pas ces phénomènes. Enfin, et je garde le plus beau pour la fin, j'ai vu une collection de vieux bijoux magyares, d'un travail merveilleux. (*Lettres à une Inconnue*, t. I. pp. 252 ss.)

Une fois de plus, dans cette musique de tzigane, — qui pour les Hongrois est plutôt une manifestation pittoresque que profonde de l'âme hongroise, — les voyageurs étrangers croient découvrir mille choses qui n'y sont peut-être pas réellement. Sous ce rapport, rien n'a changé depuis Mérimée et M. Robert DE TRAZ, l'auteur des beaux et profonds *Dépaysements*, ne trouve pas moins de caractère national à la musique tzigane, entendue dans un petit cabaret de Bude, que Mérimée lui-même, il y a trois quarts de siècle. C'est que, en raison de leurs simplicités, certaines convictions artistiques sont parfois trop profondément enracinées dans les esprits pour faire place à la réalité, plus difficile à saisir dans sa complexité.

(Institut français à l'Université de Budapest)

NÁNDOR KOUSZ.

UNE ILLUSION DE LA LINGUISTIQUE ROUMAINE :

ROUM. *MAL* ET HONGR. *MÁL*

Les philologues roumains n'ont jamais fait assez d'efforts pour s'initier aux études de linguistique finno-ougrienne et hongroise ; voilà pourquoi ils tiennent à certaines thèses qu'ils abandonneraient sans doute s'ils se donnaient la peine d'entendre aussi cet autre son de cloche.

C'est ainsi que hong. *mál* « venter, pars corporis infra pectus ; Brust, wamme », « latus montis (méridionale ; südwärts gelegene berglehne ») (Oklsz) passe à leurs yeux pour un emprunt fait au roumain à l'époque de la conquête hongroise. Lancée par HAȘDEU (*Cuv. den bătrâni* I, 289-90), cette hypothèse finit par devenir très populaire, d'autant plus qu'elle paraissait fournir une preuve convaincante à l'appui de l'opinion de tous ceux — historiens et linguistes — qui cherchent à démontrer la persistance ininterrompue de l'élément latin dans toutes les provinces nord-danubiennes de l'empire romain (cf. notre critique de Pușcariu et de son école parue dans la *Deutsche Literaturzeitung* 1928, 8. Heft col. 369-71). La théorie du passage de roum. *mal* « Ufer, Küste, Berg (?) » (Tiktin p. 945) en hongrois est soutenue encore par DENSUȘIANU (*Urme vechi de limbă*, dans les *Studii de filol. rom.* București 1898 p. 12 sqq et dans son *Histoire de la langue roumaine* p. 317) et par DRĂGANU (*Dacorom.* I, 125-26).

Cependant dans le monde des finno-ougrisans on ne s'est jamais avisé de considérer *mál* comme un élément étranger du lexique hongrois, étant donné le grand nombre d'indices qui en font ressortir le caractère éminemment finno-ougrien. Depuis BUDENZ (*Magyar-ugor összehas. szótár* p. 610) on le considère comme le double du hong. *mell* « poitrine ». Les autres langues finno-ougriennes présentent les formes correspondantes suivantes : ost. *mēmel* vog. *m̄ül mayl* | vot. *mell* | tchér. *mel*—md. *m'el'k'e* | fÉ *mäl'v* « poitrine d'oiseau » | lpS *mèl-ka*—lpN *meel'gâ* (*Szinnyei, Magyar nyelv.* p. 30). C'est donc un cas de parallé-

lisme palato-vélaire, phénomène qui se rencontre bien au-delà du domaine des langues finno-ougriennes, dans toute la famille ouralo-altaïque (cf. en hong. *kavar-kever. gyúr-gyúr* etc.). L'objection selon laquelle la forme à voyelle vélaire *mál* ne se reflète probablement dans aucune des correspondances énumérées ci-dessus (ce n'est que les dialectes vogoules qui possèdent les formes *mā-l, may-l, mā-yl* etc., donc le même phonétisme que *mál*, cependant A. KANNISTO restitue pour toutes ces formes le vocalisme ancien *ā, cf. Zur Geschichte des Vocalismus der ersten Silbe im Wogulischen vom qualitativen Standpunkt. MSFOu XLVI p. 8) cette objection, disons-nous, ne saurait prévaloir dès qu'on peut citer d'autres cas analogues où la forme vélaire survit isolément à côté des autres langues-parentes, qui enregistrent des formes palatales. Tel est le cas du finn. *puole* < *pōle* comparé à la série palatale *lp pele* | md *pälä, pele* — tchér *pēle, pele* — tB *pelak, pelek* — ost Irt *pēlek*, en hong. *jél*, « demi, moitié » (Budenz o. c. p. 506-508), ou celui du hongr. *kopó* < *kopou* < *kopoγ* < **kopak* (Gombocz, *Régi török jövevényszavaink* MNy 3 p. 257) en face du kom. *köpäk* et de l'osm. *köpek* (RADLOFF II p. 1310). Le doublet hongrois *mál* ~ *mell* représente bien un cas de parallélisme palato-vélaire. Rien de plus conforme à la phonétique ouralo-altaïque.

Mál est donc un mot de souche purement finno-ougrienne et son histoire interne en hongrois, de même que son évolution sémantique, justifient également la thèse de la linguistique finno-ougrienne.

Il ressort de toute évidence des documents les plus anciens que *mál* ne signifiait pas « montagne » comme le roum. *mal*, mais seulement « pente fertile de la montagne, qui était exposée aux rayons du soleil, propre à la viticulture », c'est cette signification qui actuellement encore est attestée par le *MTsz* : « *délnék fekvő (meleg) hegyoldal* » (p. 1390,2) et surtout par les composés : *Hőmál, Verőmál* (cf. l'article de M. ZOLNAI, *Föld és Ember* 1921 p. 141). Le hasard n'agit pas toujours aveuglément : le premier document qui a gardé le plus ancien vestige du mot *mál*, contient le composé caractéristique *Zevlevmal* (zevlev = szőlő = raisin v. Mon. Hung. hist. dipl. XI p. 402 de l'année 1219). Dans le *Oklsz* on trouve des témoignages non moins importants : *Locum aptum ad vineas et arandum qui vocatur Beseneumal* 1229 ; *Duas vineas in Yrugmal (Yrughmal)* 1252/1326 ; 1264 (p. 609). La toponymie hongroise moderne est riche en composés, qui gardent le souvenir de *mál* sous la forme de variantes telles que — *mály*, — *maly*, — *máj*, — *máry*, — *mán*, — *má*, — *ma* (cf. D. PAIS, *A mál váltózatai* MNy 12 p. 168-73 et M. ZOLNAI l. c.)

Ce n'est donc que plus tard que — par extension de sens — *mál* pouvait arriver à signifier « colline, montagne » à la suite d'un développement sémantique facile à expliquer.

La seconde acception du mot « pars corporis infra pectus, venter ; brust, wamme » manque tout à fait au roum. *mal*, tandis qu'en hongrois elle s'est conservée dans les nombreux composés suivants : *farkasmál*, *hiúzmál*, *hölgyemál*, *nyúlmal*, *nyusztmal*, *pögyvetmal*, *ravaszmal*, *rókamál* (Nysz et Oklsz) de même que dans quelques noms d'oiseaux : *sármány* < *sármál*, *aranymal-rigó* (*aranymálingó*), *máln-* ou *málonfekő* < *máln-fekvő*. Comme l'a démontré M. Ö. BEKE le hong. *hasmánt* < *hasmált* « à plat ventre » se compose de trois éléments *has* + *mál* + *t* (Nyr 39 p. 312) dont le second serait notre *mál*, dans l'acception également de « pars corporis infra pectus », ou même dans celle de « pectus ».

Par un procédé d'évolution sémantique, très familier aux langues finno-ougriennes, à la base duquel se trouve la conception anthropocentrique (cf. Gombocz, A magyar történeti nyelvtan vázlata IV. Jelentés, 1926 p. 75) de la création métaphorique, a pu se développer, en partant de la signification primaire « poitrine de la montagne » « a hegy málja » (comme on dit encore en hong. « a hegy lába » « le pied de la montagne » etc.) celle de « pente de colline ou de montagne ». Comment expliquerait-on l'évolution sémantique « montagne » > « poitrine »² du mot prétendu roumain en hongrois ?

Le mot *mál* n'est plus compris aujourd'hui et ce n'est que le nombre assez considérable de ses composés qui gardent son souvenir. Ces derniers constituent un puissant argument en faveur de la grande ancienneté du mot en hongrois, où il est naturellement de beaucoup antérieur à l'époque du commencement des rapports hongrois-roumains. Raison de plus pour écarter toute

1. Pour ce dernier signifiant « otus, asio, une sorte de hibou » cf. les articles de MM. SÁCI (Nyr 34 p. 336) et Gy. PUNGOR (Nyr 35 p. 129). Nous y renvoyons le lecteur d'autant plus que le Oklsz ne connaît pas le mot. Le NySz à son tour cite un seul exemple (Jord. C 94). Il est encore attesté dans les exemples suivants : BeszSz 1212 ; Músmellius 1062 ; GyöngySz 3165 (cf. Nyr 28 p. 270 c 35 p. 220) et enfin en 1353 : *Matunfekw...* (MNy 10 p. 236).

2. A l'original *mál*, aussi bien que *mell*, doivent avoir signifié simplement « partie antérieure du tronc, poitrine ». Il paraît qu'une différenciation s'est produite plus tard (elle s'observe déjà dans les pièces d'archives) si bien que *mál* finit par désigner exclusivement la poitrine ou le ventre d'un animal (d'où la signification « peau d'animal » qu'on connaît encore grâce au grand nombre de composés), jamais ceux de l'homme (cf. Nyr 35 p. 130, *hasmánt* pourtant se dit aussi en parlant de l'homme !).

tentative de faire venir *mál* par la filière roumaine du thrace (Haşdeu) ou de l'illyrien (Densuşianu)¹. Entre le hong. *mál* et le roum. *mal* il est tout aussi peu permis d'établir des rapports qu'il ne serait possible de faire dériver le hong. *fiú* « garçon » (f. *poika* ; vog. *pī, pi* ; ost B *poχ*, ost Irt *poχ, paχ* ; zür. *pi* BUDENZ p. 523) du roum. *fiu* < lat. *filiu(m)*. En effet tous les critères linguistiques concourent à mettre en relief le caractère finno-ougrien de *mál* et dès lors, toutes les spéculations linguistiques concernant ce mot se heurtent à des difficultés insurmontables.

(Institut Français de l'Université de Budapest).

LAJOS TREML.

1. Pour les problèmes qui se groupent autour de ce mot cf. Tagliavini, *Beiträge zur Etymologie und Semantik mit Berücksichtigung der kaukasischen Sprachen*, Caucasicæ, 1926, III.

LOUIS I^{ER} DE HONGRIE

PROTECTEUR DU « RE GIANNINO »

Une étude de l'éminent biographe hongrois de Louis le Grand, Antoine Pör, parue en 1892 ¹, a amplement illustré pour le public magyar l'appui que son héros prêta à GIANNINO DI GUCCIO, ce singulier aventurier siennois qui, « suggestionné » par Cola di Rienzo, prétendit être le roi de France Jean I^{er}, fils de Louis le Hutin et de Clémence de Hongrie, échappé par une substitution d'enfants à la plus précoce des morts, et revendiqua à ce titre, de 1354 à 1360, le trône occupé par Jean II le Bon ².

Le fait lui-même était connu, dans ses grandes lignes, des lecteurs de la *Dissertation historique* consacrée par Monmerqué à ce curieux problème, et cela grâce à deux extraits des *Lumina Salica* de Chifflet et du *Diario Sanese* de Girolamo Gigli qu'ils pouvaient y lire. Chifflet, qui fut le premier à traiter de Giannino, écrit en effet que ce personnage « alla à Vienne et à Bude, de là à Godre, puis revint à Bude ». Gigli, lui, est explicite à souhait. Giannino,

1. *Nagy Lajos magyar Király viszonya Giannino di Guccio francia trónkövetelőhöz* (Relations du roi de Hongrie Louis le Grand avec G. di G., prétendant au trône de France), publ. dans les *Ertekezések a történeti tudományok köréből* de l'Acad. hongr. des Sciences, vol. XV, 9^e livraison, Budapest, in-8°.

2. Principaux ouvrages et articles traitant spécialement cette question : Bréhaut (*Revue Contemporaine*, t. XVIII, 1860) ; — L. Bruguier-Roure, *Un prétendant au trône de France dans la vallée du Rhône en 1360 (Mémoires de l'Acad. de Vaucluse*, t. XXV, 1906) ; — Ferd. Gabotto, *Re Giannino* (Turin, 1883, in-8°) ; — L. Maccari, *Storia del re Giannino di Francia* (Sienne, 1893, in-8°) et complété par E.-G. Ledos dans la *Bibl. de l'Ac. des chartes*, t. LV, 1894 ; — C. Mazzi, *Il tesoro di un re* (Rome, 1892) ; — Monmerqué, *Dissertation historique sur Jean I^{er}, roi de France et de Navarre* (Paris, 1844, in-8°) et *Lettre du frère Antoine... à Nicolas de Rienzo... Appendice de la Dissertation sur Jean I^{er}* (Paris, 1845, in-8°) ; — Pör, étude citée ; — Puimaigre (de), *Un prétendant au trône de France* (*Revue des Questions historiques*, t. LVII) ; — E. Rodocanachi (*Nouvelle Revue*, t. L, 1888) ; — Eug. Tavernier, *Le roi Giannino (Mémoires de l'Acad. d'Aix*, t. XII, 1882). Pör cite un article paru, sous le titre *Falsche Prinzen*. Ein französischer Thronprätendent, dans le *Monatsblatt der Kais. Kön. heraldischen Gesellschaft*, Vienne, 1892. On peut voir aussi, avec les ouvrages sur Cola di Rienzo et l'*Epistolario* de Gabrielli : Camera, *Annali delle Due Sicilie*, t. II (Naples, 1869, in-8°), p. 239 ; — Lehugeur, *Philippe V*, p. 74 et C. Rondoni, *Siena e l'antico contado senese* (*Rassegna Nazionale*, t. XXIII et XXIV).

raconte-t-il, « alla se présenter à Louis, roi de Hongrie, frère de la reine Clémence sa mère. Ce prince, après de longues négociations, finit par le reconnaître pour son neveu ¹, et, s'excusant de ne pouvoir le secourir lui-même, obligé qu'il était de pourvoir à sa propre sûreté, il lui remit des lettres pour tous les princes de l'Italie, portant reconnaissance de sa condition royale et du changement fait à Paris en sa personne, le recommandant à tous les souverains, pour qu'ils le secourussent dans une cause aussi juste. »

Mais cette garantie donnée par l'un des plus puissants souverains d'Europe, membre par surcroît de la maison de France, à une histoire aussi romanesque et à des prétentions aussi extraordinaires que celles de Giannino di Guccio demandait une confirmation certaine. Passe encore que Cola di Rienzo y eût ajouté foi, à une époque de sa vie où il avait perdu tout contact avec les réalités terrestres et où le pressentiment de sa fin prochaine exaltait son mysticisme : il ne lui fallait d'ailleurs pas moins d'un allié miraculeux pour soutenir et au besoin pour continuer une œuvre aussi surhumaine que la rédemption du monde. On ne savait pas que Louis le Grand partageât sa tendance au surnaturel. Cette confirmation certaine, Pór la trouva dans le procès-verbal d'une séance du conseil communal de Sienne, procès-verbal publié par Wenzel au tome II de ses *Magyar diplomáciai emlékek az Anjou-korból* (Monuments diplomatiques hongrois de la période angevine, (p. 528) d'après le registre des « Consigli della Campana del anno 1357 al 1358 » (fol. 41). Il y était rapporté que Giannino di Guccio fut exempté de l'obligation de prendre part au gouvernement de la cité sur la présentation d'une lettre du roi de Hongrie, datée du 15 mai 1358 et le reconnaissant comme fils de Louis le Hutin. Cette lettre était une sorte de circulaire adressée à toutes les autorités de la chrétienté où le souverain, après avoir brièvement rapporté l'histoire de la substitution, relatait les raisons qu'il avait d'y croire et recommandait chaudement Giannino.

« L'authenticité de cette lettre, remarquait Pór, n'est point douteuse. La description de son sceau, telle que nous la trouvons dans le registre du conseil de Sienne, correspond entièrement au sceau secret du roi Louis le Grand, que Georges Pray (*De Sigillis*, tab. X, fig. 4) connaissait déjà par des fragments et que mon *Nagy Lajos* donne en entier (p. 376). De plus, Louis le Grand résida bien à Buda vers le milieu de mai 1358. » Une heureuse découverte nous permet d'ajouter une preuve décisive à ces arguments d'ailleurs pertinents. Nous avons rencontré dans des archives privées la copie d'une autre lettre de même contenu adressée trois jours

1. Corr. : pour son cousin germain, car Louis n'était point, comme le croit Gigli, le frère, mais le neveu de la reine Clémence, celle-ci étant fille du roi de Hongrie Charles-Martel, grand-père de Louis.

auparavant par le roi Louis au sénéchal du royaume de Sicile, le fameux Nicola Acciaiuoli. Le texte en est, à très peu de chose près, le même que celui du document étudié par Pôr. Nous transcrivons cependant ici cette lettre, et parce que les différences d'adresse et de date en font bien un instrument nouveau et pour éviter de renvoyer le lecteur à la publication de Wenzel ou à la traduction hongroise de Pôr, parues dans des recueils qu'il n'est pas toujours facile de se procurer¹.

« Nobili et potenti domino Nicolao, Melfie et comiti Palatino et grandi siniscalco regni Sicilie, nobis specialiter dilecto, salutem et sinceram dilectionem. Affectum dignum fore decernitur et rectum rationi videbitur ut, ubi expedire cognoscimus, ibi eciam opera efficaciter adhibeamus. Hinc est quod dominus Joannes Guchii de civitate Senarum, vir nobilis et de stirpe regali nostrorum progenitorum natus, serenissimi principis domini Ludovici, regis Francorum, et regine Clemencie beatarum recordacionum filius, justa consideracione suos gressus dirigens ad partes regni nostri Hungarie, ad nos veniens coronam regni Francie sibi de jure debitam per multa authentica instrumenta et scripta evidentem demonstravit. In quibus clare vidimus contineri quod nobilis domina comitissa scilicet de Artes, ut dominus Philippus Longus, gener suus, patruus dicti domini Johannis, in regno Francie liberius regnare posset, post nativitatem prefati domini Johannis non post multos dies necem ejusdem auscultando intentabat et mortem. Sed divina Providentia et nutricis auxilio et consilio mutatus per quandam simulacionem, ostenso alio puero, more Marie Verginis in Egyptum occulte habitationem fugiens celansque et fingens puerum de medio sublatum, volente Altissimo, vitam ejusdem de quo alter interimebatur caute reservavit. Et eciam nobiles seniores scilicet et majores barones et baronisse regni nostri, qui post mortem dicti domini Ludovici, regis Francie, per serenissimum dominum Carolum pie memorie patrem nostrum ad visitandam dominam Clementiam reginam antedictam, sororem suam, missi fuerant, huic testimonium perhibent veritati et dictum dominum Johannem domino Ludovico regi Francorum et regine Clemencie prefatis parentibus in omnibus dictum videntes facientes coram nobis assimilari, addicientes idem, prefati scilicet barones, quomodo dictus dominus Johannes tunc puer in regno Francie fuerat cambiatus et mutatus et inde ad partes Tuscie, videlicet ad civitatem Senarum, translatus. Ad cujus eciam rei majorem certitudinem investigandam, dicto Johanne in regno nostro existente, misi nuncios viros discretos et prudentes ad regnum Francie, qui, demum reversi, per nos juxta fidem Deo et Sacre Corone debitam studiosius requisiti, predicta sicut dictus dominus Johannes asserebat sic priora fore facta assertive retulerunt et affirmaverunt. Quapropter vestram amicitiam quantum possumus viscerosius rogamus ut pre-

1. La copie, moderne, que nous avons trouvée est souvent rendue inintelligible par des erreurs ou des lacunes ; celle du registre de Sienne, telle qu'elle est donnée par Wenzel est souvent fort peu correcte. Nous l'avons utilisée pour corriger notre copie, mais sans arriver à un texte satisfaisant, sinon pour le sens, du moins pour la grammaire la moins exigeante.

fatum dominum Johannem in suis agendis negociis recommandatum habere velitis, scientes attente quod quod pro eo faceritis nostre corone et primo fratri nostro fore factum reputabimus. Valeat vestra cara amicitia per tempora longissima. Datum Bude, die XII mensis maii anno Domini MCCCCLVIII¹ ».

(Adresse, au dos :) *Nobili et potenti domino Nicolao, Melfie et comiti Palatino et grandi sinescalco regni Sicilie, nobis specialiter dilecto. »*

Ainsi, avant de remettre à son protégé une recommandation générale, Louis en avait fait rédiger à son intention des expéditions particulières adressées aux grands personnages avec lesquels Giannino pensait avoir à faire². A défaut d'autres secours, le roi de Hongrie engageait à fond son crédit en faveur de Giannino.

Bien peu s'en faut que son biographe ne le suive dans cette voie. « Les prétentions du Siennois étaient-elles fondées ? se demande-t-il. Il est à peu près impossible d'en décider aujourd'hui. Il nous faut cependant faire confiance à cet instrument de Louis le Grand. Le souverain hongrois fit examiner soigneusement l'affaire, soumit à une critique sévère les conclusions ainsi obtenues ; cela fait, il n'hésita pas à accepter comme son cousin germain le pauvre fabricant de drap, à lui reconnaître publiquement cette qualité et à le recommander à l'Europe entière. Louis le Grand n'avait pas, que nous sachions, de dispositions hostiles à l'égard des princes qui régnaient alors en France : aucun ressentiment ne l'inspirait donc. Sa lettre témoigne, au contraire, qu'il commença par douter des affirmations de Giannino. Pour autant, d'ailleurs, que je connais le caractère de Louis le Grand, j'ose affirmer qu'aucune hostilité contre personne au monde n'aurait pu amener ce grand roi à faire expédier la lettre du 15 mai 1358 en faveur de Giannino s'il avait eu le moindre doute sur la vérité des assertions de celui-ci. »

La noblesse d'âme, certaine, de Louis et la compétence de son historien donnent le plus grand poids à ce témoignage, et l'on admettra facilement que le souverain hongrois, tout comme le tribun de Rome, crut à l'origine royale de Giannino di Guccio. Est-ce à dire qu'il faille, cédant à l'invite de Pór, faire confiance à cette certitude ?

Nous ne pouvons pas apprécier suffisamment, pour cela, la valeur des raisons qui déterminèrent la conviction du roi. Des « nombreux instruments authentiques » sur lesquels Giannino appuyait ses prétentions, nous ne connaissons que les singuliers

1. La copie défectueuse que nous avons eue sous les yeux porte : MCCCCLVIII. Mais cette lettre et celle qui fut communiquée au conseil de Sienne sont trop identiques pour n'avoir pas été expédiées à la même époque, c'est-à-dire en mai 1358, date que donne la plus ancienne et la meilleure des deux copies, celle du registre siennois.

2. Il se pourrait que la lettre que nous publions fût aussi du 15 mai et que le copiste eût confondu en la transcrivant XV et XII, erreur facile à commettre et que suggère la mauvaise qualité de cette transcription.

mémoires du « frère Jordan » et les attestations de Cola di Rienzo, qui n'ont d'autre source que ces mémoires émanés d'un personnage inconnu, par endroits contradictoires et constamment romanesques. De l'enquête secrète menée à Paris par les soins de Louis le Grand nous ne savons rien ; celle qui réunit, en Hongrie, les témoignages de quelques vieux seigneurs et de quelques vieilles dames, envoyés près d'un demi-siècle auparavant en France, ne put donner des résultats bien concluants. Il leur fallut déjà une mémoire à toute épreuve et beaucoup de bonne volonté pour reconnaître à Giannino les traits de sa prétendue mère, qu'ils avaient vue si longtemps auparavant ; mais comment lui trouvèrent-ils une ressemblance quelconque avec Louis le Hutin, s'ils ne s'étaient rendus à Paris qu'après la mort de ce prince ? Ils avaient pu, d'autre part, durant leur séjour en France, entendre émettre bien des suppositions ou raconter bien des fables sur le sort du petit roi enlevé par une mort si rapide ; on avait pu, entre autres hypothèses, leur parler d'une substitution ; mais affirmer qu'ils avaient appris, alors, le transport du jeune prince en Toscane, et précisément à Sienne, c'était abonder trop complaisamment dans le sens des déclarations de Giannino, et aussi des désirs de son maître.

Il ne nous semble point douteux, en effet, que Louis le Grand, tout en soumettant à une enquête les affirmations de son hôte, ne fût bien disposé en sa faveur. Il ne lui aurait point fait, sans cela, l'honneur d'une vérification difficile et dispendieuse et le souvenir de ce faux André le Vénitien contre lequel son père avait eu à se défendre¹ l'aurait poussé, à défaut de rigueurs plus grandes, à refuser une plus longue audience au Siennois.

Il est vrai que celui-ci, lorsqu'il vint à Buda, avait été déjà reconnu comme roi légitime de France par Cola di Rienzo, et c'était là une recommandation puissante auprès du souverain hongrois dont le Tribun avait jadis appuyé chaudement les entreprises napolitaines. D'autre part, l'apparition de ce revenant royal répondait sans doute, dans la famille de Hongrie, à une ancienne douleur et peut-être à de vieux ressentiments. La mort du petit Jean de France avait dû lui être, en effet, cruelle. C'était, par sa mère, un prince hongrois que ce nouveau-né mort dans des circonstances

1. On sait comment durant le règne de Carobert, un imposteur essaya de se faire passer en Hongrie pour un grand-oncle de ce prince, mort, en réalité, dès 1290. Ce faux André, s'étant enfui, fut arrêté sur les terres du roi de Majorque. Le roi de Sicile, Robert, demanda à ce dernier, le 26 mars 1317, d'envoyer le personnage à Montpellier pour être remis au sénéchal de Provence et être ensuite enfermé au château de Castellane (Miniezi-Riccio, *Genealogia di Carlo II*, dans l'*Archivio stor. Prov. Napoletane*, t. VII, p. 253, et Wenzel, *Magyar diplomáciai emlékek*, t. I, p. 206). Cinq ans plus tard, l'imposteur était gardé dans le château de Somma, près de Naples, par les soins de la reine douairière Marie de Hongrie. Il faut sans doute en effet le reconnaître dans l'Andreas Ungarus pour l'entretien duquel cette princesse dépensa, en avril 1322, frais de garde compris, une once et demie (Bever, *Archivio* cité, t. XXV, p. 266).

dramatiques et singulières. De plus, six ans auparavant, les Angevins de Buda s'étaient vu ravir le trône de Naples, usurpé par le roi Robert ; cet événement, tout récent, devait les disposer à croire à un nouveau déni de justice. Et nous ne serions pas étonné qu'ils eussent gardé jalousement la tradition d'un crime par laquelle leur maison avait été éloignée du trône de France.

Louis le Grand fut-il détrompé par la suite ? Il n'intervint pas, que l'on sache, en faveur de son ancien protégé lorsque celui-ci, après quelques opérations militaires dans la vallée du Rhône, fut fait prisonnier en Provence, à la fin de l'année 1360 ni lorsque, peu après, Giannino fut amené à Naples où il mourut, dans une étroite captivité, vers le mois d'octobre 1363¹.

1. Rien ne nous permet en effet d'affirmer que Giannino dut à quelque démarche du roi de Hongrie de ne point être remis aux ambassadeurs qui furent envoyés de Paris à Naples, en 1362, pour obtenir son extradition ; la reine Jeanne, en refusant de le leur livrer, n'invoque que l'ignorance où elle est des intentions du pape à ce sujet (cf. Camera, *Annali delle Due Sicilie*, t. L, f. 243, note 1).

CONFÉRENCES SUR LES RELATIONS DE LA HONGRIE, DE NAPLES ET DE LA FRANCE AU XIV^e ET AU XV^e SIÈCLE

Les rapports, tantôt pacifiques, tantôt hostiles qu'eurent entre eux, aux XIV^e et XV^e siècles, les royaumes de Sicile et de Hongrie ont fait récemment l'objet de conférences tenues tant à l'Université qu'à l'Institut français de Naples.

Le 4 novembre 1928, M. Albert de BERZEVICZY, Président de l'Académie Hongroise, ancien ministre de l'Instruction publique de Hongrie, évoqua dans l'Aula Magna de l'Université la figure du roi de Naples Alphonse I^{er} d'Aragon, qui prétendait au trône de Hongrie comme héritier des droits des Angevins, et celle de sa petite-fille la reine Béatrice, femme de Mathias Corvin. Après avoir rappelé comment Alphonse avait rencontré Jean de Hunyade à la cour de Milan, il retraça les vicissitudes glorieuses ou tragiques de la vie de Béatrice. « Des siècles passèrent ensuite, conclut-il, sans que de nouvelles relations unissent Naples et la Hongrie. Aux vice-rois espagnols succèdent, il est vrai, dans l'Italie méridionale les vice-rois autrichiens ; sous les Bourbons, des mariages se concluent entre cette famille et celle des Habsbourg, mais il ne s'agit là que de rapports dynastiques. Un rapprochement bien autrement profond se prépare lorsque Garibaldi avec ses *Mille* partit pour l'entreprise légendaire de Sicile. La Hongrie qui luttait, elle aussi, pour son indépendance exalta Garibaldi comme l'un de ses héros nationaux. Nombreux furent les Hongrois qui portèrent avec honneur la chemise rouge. Tüköry tombe à la prise de Palerme ; Türr est lieutenant de Garibaldi à Naples. Et c'est sur le sol napolitain que se forme la Légion hongroise qui devait, dans la pensée de Garibaldi, une fois l'Italie libre, libérer la Hongrie. »

Remontant un siècle plus haut dans le passé des deux nations, c'est aux Angevins de Naples et de Budapest que M. Emile-G.

LÉONARD, ancien membre de l'Ecole française de Rome et professeur à l'Institut français de Naples, consacra le cours public qu'il devait donner cette année dans cet établissement d'enseignement supérieur. Sa conférence inaugurale, tenue le 7 janvier 1929 en présence de Mrs les Consuls de France et de Hongrie à Naples, du Secrétaire Général de l'Institut historique hongrois à Rome et de plusieurs professeurs de l'Université, lui permit de montrer comment, grâce aux Angevins de Naples et de Hongrie, l'influence française s'étendit au ^{xiv}^e siècle de l'Atlantique à la Tunisie et de la Baltique à la Mer Noire. « Influence purement morale d'ailleurs, et qui n'impliquait aucun impérialisme. Il suffisait au roi de France que le roi de Hongrie et de Pologne, les maîtres de l'Albanie et de la Morée se fissent honneur d'appartenir à sa famille, que des étudiants de Pécs fréquentassent l'Université de Paris, que des cisterciens français, qu'un Villard de Honecourt allassent enseigner les arts de l'écriture en Hongrie, y bâtir des cathédrales. Et, certes, la France ne doit pas considérer comme l'une des moindres gloires de son passé d'avoir donné au royaume de saint Etienne la dynastie d'où est sorti un de ses meilleurs souverains, ce Nagy Lajos, LOUIS LE GRAND, dont le règne fut, suivant un historien magyar, une longue bénédiction. » Le conférencier étudia ensuite les origines historiques et juridiques du conflit qui opposa les gouvernements de Sicile et de Hongrie au milieu du ^{xiv}^e siècle.

Les deux leçons suivantes retracèrent les circonstances de l'assassinat du jeune André, mari de Jeanne de Naples, et les péripéties des deux invasions hongroises dans l'Italie méridionale, en 1347 et en 1350. Elles montrèrent dans le roi Louis un diplomate actif et prévoyant, un général à la fois méthodique et hardi, mais aussi un prince médiocrement habile à profiter de sa propre légende et à s'attacher le cœur de ses nouveaux sujets, un conquérant sans cesse en quête de nouvelles luttes et de nouveaux succès, au total l'une des grandes figures historiques qui rappellent le plus celle de Napoléon. Elles signalèrent également dans les querelles incessantes qui opposèrent, durant ces expéditions italiennes, les troupes magyares et leurs auxiliaires germaniques un épisode remarquable d'une hostilité dont le passé de la Hongrie offre plus d'un exemple.

Un dernier cours mit enfin en lumière le rôle joué par Louis le Grand dans la curieuse aventure de ce « Re Giannino » qui prétendit, vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, au trône de France.

OUVRAGES HONGROIS REMARQUABLES PARUS AU COURS DES ANNÉES 1926 ET 1927

Nous avons publié déjà les listes des dix ouvrages remarquables parus en Hongrie au cours des années 1923 et 1924 (t. 5 [1927], p. 160 ; t. 6 [1928], p. 260), dressées par la *Commission nationale hongroise de Coopération intellectuelle*. Nous donnons ci-dessous les listes pour les années 1926 et 1927 d'après les brochures publiées par l'Institut International de Coopération intellectuelle (Paris, 1928).

1926

HISTOIRE

1. David ANGVAL, professeur à l'Université de Budapest : — *Falk Miksa és Kecskeméthy Aurél elkobzott levelezése*. (La correspondance confisquée de M. Falk et de A. Kecskeméthy ; histoire du journalisme hongrois au milieu du XIX^e siècle). Budapest, éd. de la *Société Lloyd de Pest* et de la *Société historique hongroise*. 1926. Gr. 8°, VIII, 735 p.

HISTOIRE DES LETTRES ET DES SCIENCES

2. *A Magyar Tudományos Akadémia Első Évszázada*. (Le premier siècle de l'Académie hongroise). Budapest, 1926, 8°, 459 p.

PHILOSOPHIE

3. Barna HORVÁTH. — *Az erkölcsi norma természete*. (La nature de la norme éthique). Publié par la *Société scientifique du Bude*, 197 p.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HONGROISE

4. Ferenc SZINNYEI, professeur extraord. à l'Université de Budapest : — *Novella és regényirodalmunk a szabadságharcig*, I-II. (Histoire du roman et de la nouvelle jusqu'à la guerre d'indépendance). Budapest, éd. de l'Académie Hongroise. 1^{er} vol. 1925, 8°, 292 p. ; II^e vol. 1926, 370 p.

ÉCONOMIE POLITIQUE

5. Sándor POPOVICS, ancien ministre des finances, Président de la Banque Nationale de Hongrie : — *A pénz sorsa a háborúban*. (Le sort de l'argent pendant la guerre), 157.

SOCIOLOGIE

6. Móric TOMCSÁNYI, professeur à l'Université de Budapest : — *A magyar közigazgatási jog alapintézményei*. (Les institutions fondamentales de l'Administration hongroise), 402 p.

SCIENCES NATURELLES ET SCIENCES
TECHNIQUES

7. *A Természet, Orvos, Műszaki és Mezőgazdaságtudományi Kongresszus Munkálatai*. (Les travaux du Congrès hongrois des sciences naturelles, médicales, techniques et agricoles), 738 p.
8. Károly SCHAFFER, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Budapest. *Az elmebetegségek és a kapcsolatos ideg-betegségek kórtana*. (Pathologie des maladies mentales et des maladies correspondantes des nerfs), 355 p.
9. *Adatok Albánia Flórájához*. (Contributions à la flore de l'Albanie). Collection de MM. E. CSIKY, JÁVORKA (A.) et KUMMERLE (E. A.) 346 p.

POÉSIE

10. Gyula VARGHA, membre d'honneur de l'Académie Hongroise : *Hamvadó Tűzek* (feux qui s'éteignent). Budapest, 1920. Ed. de l'Académie Hongroise, 414 p.

1927

HISTOIRE LITTÉRAIRE

11. János HORVÁTH, professeur à l'Université de Budapest : *A magyar népiesség Faludtól Petőfőig* (Les Tendances populaires

nationales dans la Littérature hongroise depuis Faludi jusqu'à Petőfi) Budapest, éd. de l'Académie Hongroise, 1927, 8° 390 p.

PHILOSOPHIE

2. József NAGY, prof. à l'Université de Pécs. — *A modern gondolkodás*. (La Pensée moderne) Budapest, Athenaeum. 221 p.

PÉDAGOGIE

3. Ernő FINÁCZY, professeur à l'Université de Budapest : — *Az újkori nevelés története* (Histoire de la Pédagogie dans les Temps modernes). Budapest, Imprimerie de l'Université, 408 p.,)

*Imre Lukinich
Nevelés*

LETTRES

4. Gyula KORNIS, professeur à l'Université de Budapest, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'instruction publique de Hongrie : — *A magyar művelődés eszményei 1777-1848-ig* (Les idées de la Civilisation hongroise 1777-1848). Imprimerie de l'Université, Budapest, vol. I-II, 607, 650 p.,

SCIENCES HISTORIQUES

5. Imre LUKINICH, professeur à l'Université de Budapest : — *A Gróf Bethlen-család története* (Histoire de la famille Bethlen) Budapest. Athenaeum, 591 p.,

FINANCES

6. János TELESZKY, ancien ministre des finances : — *A magyar állam pénzügyei a háború alatt* (Les finances de l'Etat hongrois pendant la Guerre). Budapest. Académie hongroise, 428 p.,

ECONOMIE NATIONALE

7. Károly KAAH, anc. secrétaire d'Etat au Ministère de l'Agriculture. — *A magyar Alöld* (La plaine hongroise). Budapest. Académie hongroise. 350 p.,

SCIENCES MÉDICALES

8. Rezső BÁLINT, Z. ERNSZT, Béla PURJESZ, J. BÁLÓ — *A cukorbetegség és az inzulin* (Le Diabète et l'Insuline). Budapest. Dick Manó. 304 p.,

PURJESZ

SCIENCES NATURELLES

9. Agoston ZIMMERMANN, professeur à l'École Vétérinaire de Budapest. — *A házinyúl természetrajza* (La Monographie du Lapin). Société Hongroise des Sciences Naturelles. Budapest. 319 p.

PHYSIQUE

10. Béla POGÁNY, à professeur l'École polytechnique de Budapest. *Az elektromágneses tér* (Le champ électromagnétique). Budapest, Athenaeum. 295 p.
-

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

PÉRIODIQUES LINGUISTIQUES ROUMAINS

Au cours des années de l'après-guerre, la littérature périodique roumaine a pris un essor considérable. Cet essor est dû avant tout au nouvel ordre de choses, qui a été établi par le traité de Trianon en 1920. Par l'annexion de l'Université hongroise de Kolozsvár et de l'Université autrichienne de Czernowitz (Cernăuți), le nombre des universités roumaines a doublé d'un jour à l'autre (avant la guerre mondiale la Roumanie ne disposait que de deux centres scientifiques : București et Iași). L'organisation du travail scientifique des territoires nouvellement acquis, encouragée par des sacrifices pécuniaires très considérables, a eu pour résultat un succès assez appréciable. La nécessité de la création d'organes spéciaux pour les établissements divers, destinés à la recherche scientifique, a été reconnue dès le début. Parmi les revues représentatives de l'ancien Royaume, on en trouve quelques-unes aussi, qui ont été créées après la guerre, et en effet ce n'est que depuis 1920 que la philologie roumaine jouit de l'avantage d'avoir à sa disposition des organes suffisamment bien rédigés.

Nous indiquons ci-dessous l'ordre dans lequel les publications périodiques de philologie ont apparu en Roumanie (en ne tenant compte que des organes des principaux instituts scientifiques) :

En 1921 paraît le premier volume du bulletin du Musée de la Langue Roumaine, la DACOROMANIA (*Buletinul « Muzeului Limbei Române »*), conduits de S. PUȘCARIU. C'est une publication annuelle, rédigée à Cluj (Kolozsvár). Le titre, assez mal choisi, nous renseigne sur l'attitude scientifique de la plupart de ses collaborateurs. Les hypothèses émises par M. PUȘCARIU, dans une étude intitulée *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (Halle a. S. 1910), et reproduites dernièrement dans ses *Studii Istoromâne* (București

1926. cf. les notes critiques que nous avons rédigées à ce propos dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1928. Heft 8. col. 369-371) sont très instructives pour quiconque veut connaître les points de vue qui déterminent l'activité scientifique de la majorité de l'entourage de ce savant : un peu plus d'objectivité à l'égard des problèmes d'intérêt commun, un peu moins de zèle dans le culte d'un latinisme souvent exagéré, voilà qui contribuerait beaucoup à rehausser le niveau de cette volumineuse publication.

Le 1^{er} juillet 1921 l'*ARHIVA* (parue de 1889 à 1916) recommence à paraître chaque trimestre. C'est l'organe de la Société d'histoire et de philologie de Iași (Moldavie), dirigé par le slaviste I. BĂRBULESCU. Le peu de cas que les philologues de Kolozsvár (Cluj) et de București font des articles publiés dans cette revue, s'explique par les tendances slavisantes de ces articles, tendances qui ne sont pas en faveur dans les cercles latinisants.

Le *GRAI ȘI SUFLET* paraît depuis 1924. Cet organe trimestriel de l'Institut de philologie et de folklore de București est rédigé par M. O. DENSUȘIANU.

A Czernowitz nous trouvons deux publications périodiques qui nous intéressent de plus près. En 1927, parut le premier volume du *CODRUL COSMINULUI*, bulletin de l'Institut d'histoire et de langue de Cernăuți, sous la direction de I. NIȘTOR. Fort de 688 pages, il contient les travaux exécutés en 1925 et en 1926. La *REVISTA FILOLOGICĂ* paraît à son tour depuis 1927, rédigée par A. PROCOPOVICI. Elle est l'organe d'un cercle philologique de la Faculté des Lettres de l'Université de Czernowitz.

Pour en finir avec la liste des principaux périodiques de philologie, publiés en Roumanie, nous mentionnerons encore la *REVISTA CRITICĂ*, fondée en 1927. Sous la direction de M. G. PASCU elle paraît à Iași trimestriellement. C'est une revue, qui, à cause de l'âpreté de ses critiques, encourut la disgrâce de presque tous les philologues roumains. Elle a le ton du pamphlet comme c'est d'ailleurs assez fréquemment le cas dans la littérature périodique roumaine et se complaît souvent dans des révélations, qui sont quelquefois instructives, souvent amusantes et parfois même indiscretes.

DACOROMANIA I. Le premier volume est dédié à la mémoire de P. MAIOR, un des trois savants transylvains qui ont introduit dans l'histoire la fameuse théorie de la continuité de l'élément latin dans le bassin des Carpathes. On y relèvera les notes toponomastiques de N. DRĂGANU (*Din vechea noastră toponimie*, p. 109-146) et celles de V. BOGREA (*Câteva considerații asupra toponimiei*

românești p. 210-220). D. essaie de démontrer que le nom géographique *Tâmpa* ne dérive pas de l'anc.-bulg. *topъ* ni du hong. *lompa*. Il l'explique par le thrace * *tâmpa* (en albanais de Calabrie *imp*) « Fels », ce qui ne nous semble pas suffisamment fondé¹. Ce mot ne se trouve que dans un seul dialecte albanais de l'Italie, dans lequel il a pénétré on ne sait par quelle voie. Le problème est néanmoins bien posé par D., peut-être eût-il mieux valu s'en tenir là pour cette fois. Quant au mot *mal* « rive, montagne » il accepte l'opinion de Hașdeu et de Densușianu, d'après laquelle ce serait un emprunt fait par les envahisseurs hongrois à l'anc.-roum., à l'époque de l'occupation de la Hongrie historique. Pour trouver des preuves en faveur de la théorie de la continuité roumaine en Transylvanie, les savants roumains risquent les aventures scientifiques les plus audacieuses. Dans ce cas-là il sont d'accord pour dire que *mal* vient directement de la langue de ces pâtres valaques, qui pourtant n'apparaissent sur le territoire des rois hongrois qu'au début du XIII^e siècle (1210). De pareilles tentatives sont du même ordre que les recherches assidues, faites pour démontrer l'existence d'éléments gépides et lombards en roumain. Or quiconque est un peu versé en linguistique finno-ougrienne sait que hongr. *mdl* est un doublet de *mell* « poitrine » cf. *sármány* < *sármál* ('loriot'), mot d'origine finno-ougrienne².

L'étymologie *Abrud* < d'un mot dace signifiant « or », donnée par le *MEtsz* est approuvée par D. ; le seul point sur lequel il n'est pas d'accord avec MELICH est celui du passage du mot en hongrois. On devine sans peine ce que D. pourra dire à ce sujet. En quête de preuves pour la théorie de l'intermédiaire valaque, il va jusqu'à affirmer que des noms géographiques, tels que *Ompoly*, *Ompolyica* « sont évidemment des formes roumaines modifiées » par les mêmes Slaves, auxquelles on a l'habitude d'attribuer la voyelle *o* dans *Oll* < *Aluta*, *Obrud* < *Abrud* etc. Rien n'est moins évident. *Ampelu* aurait dû donner, en roumain * *Impăr*, forme condamnée à un astérisque perpétuel. Le *d* final d'*Abrud* ne confirme nullement l'opinion du savant roumain, *ob-rud-io-m* ne peut avoir qu'un *z* final, si l'on admet l'hypothèse de D. Est-ce qu'on écarte cette difficulté en forgeant une forme arbitraire *obrud-o-m*, qui pourtant ne rime à rien (cf. gr. ὀβρυζή, lat. *obrussa*, *obryza*, *obridiacus* etc.) ? Les observations de D. à propos du nom géogra-

1. En effet, rien ne semble plus légitime que d'écarter l'étymologie vieux-bulgare qu'ont adoptée Weigand (*Balkanarch*, II, 264) et Philippide (*Originea Romînilor*, I, 460). Dernièrement la discussion du problème de ce mot a été reprise par Tagliavini, *Studi Rumeni*, III, (1928) p. 90-92.

2. Voir ci-dessus p. 375.

phique *Barcza*, de prétendue origine dace (Melich, *MNy*, XI p. 241-45), sont du même genre. A son avis les Hongrois et les Saxons de Transylvanie ont emprunté ce mot au roumain. Il n'hésite pas à trancher le problème délicat de la transmission du mot pour avoir une nouvelle preuve de la continuité transylvaine (cf. encore *Dacor*. IV 2, p. 1.132) que MELICH a eu la sagesse de ne pas résoudre entièrement.

On ne comprend pas non plus pourquoi D. fait dériver le nom d'un village du comitat Bihor *Aușeu* de *auș* « vieillard, grand-père » < lat. *avus* + suff. *-uș* (*auș* ne subsiste plus que chez les Aroumains et peut-être en Olténie, cf. Hașdeu, *ELM* 2139 et *Dict. Geogr. al. Rom.* I 140, *Aușul*, vale în județul Olt). Il ne parle que d'un seul village de ce nom-là sans avoir consulté Lipszky (*Rep.* p. 489-90), où l'on en signale six, dont quatre « *praedium* » et deux « *pagus* ». Ils ne portent cependant pas le nom de *Aușeu*, mais celui d'*Ioșie* (= *ioșie*) ce qui ne peut s'expliquer que par le hong. *Őssi* (dérivé de *ős* « ancêtre » cf. Nyr, XL p. 233 et *MNyelv*, 1928, 3-4, p. 92. Reste à montrer comment *Aușeu*, a pu se substituer à *Ioșie*, à l'exclusion de toute intervention de lat. *avus*.

L'article de M. BOGREA se distingue par la sobriété des principes, qui sont énoncés et en partie appliqués dans les dix pages de considérations sur la toponymie roumaine. « Dans ce domaine on n'arrive à des résultats bien fondés qu'en tenant le dictionnaire géographique d'une main et les collections de documents de l'autre » dit-il, p. 212. L'exemple cité à ce propos est très instructif et il est assez amusant de le trouver dans le même volume que les étymologies de M. DRĂGANU, un peu hâtivement rédigées. Il s'agit du nom d'un village moldave *Ferești* (jud. Vaslui), expliqué unanimement par *fier* « fer », ou *Fiera*, nom de personne, jusqu'à la découverte de la forme ancienne *Feer*, *Feir* > hong. *Fehér* nom de personne signifiant « blanc » (dans un document de Stefan cel Mare). Les noms de lieux suivants du vieux royaume sont encore d'origine hongroise : *Corodești* < hong. *Koroda*, *Finta* < *finta*, *Homoccea* < *homok*, *Homor* < *homora*, *Pângărați* < *Pongrácz*, *Rarău* < *ráró*, *Urmeniș* < *Örményes* (p. 219).

M. S. DRAGOMIR (*Câteva urme ale organizăției de stat slavo-române p. 147-161*) se donne beaucoup de peine pour démontrer que l'institution des « sate ohabnice, villages privilégiés » était antérieure à l'occupation hongroise dans la partie méridionale de la Transylvanie et dans le Banat. Il croit pouvoir rejeter les résultats auxquels est arrivé MELICH (*Ohaba, Ohabța*, Századok, 1907 p. 324-31) et dernièrement dans son grand ouvrage *A honfoglalás-*

kori Magyarország. Budapest, 1926, I. p. 184-87. Celui-ci, sans avoir la prétention de liquider la question dans tous ses détails, montre que cette catégorie de villages ne peut avoir existé avant le XIV^e siècle et que le nom *ohaba* a été importé par les Valaques immigrés dans ces régions-là (XIII^e siècle). En faveur de l'argumentation de Melich, on peut citer, entre autres, le fait, que deux villages dans le comitat Hunyad *Uric* et *Uricani* (*uric* < hong. *örök*) portent également des noms, dus à la terminologie officielle de la langue des chancelleries valaques, ce qui prouve catégoriquement que des termes de la diplomatie slavo-roumaine ont pu devenir des noms de lieux à une époque, où le roumain connaissait déjà des mots d'emprunts hongrois, c-à-d. au plus tôt dans la première moitié du XIII^e siècle. Rien ne nous autorise donc à attribuer aux villages du type *Ohaba-Uric* une plus grande ancienneté.

Étymologies. N. DRĂGANU complète la liste des éléments hongrois de la *Palia de Orăştie*, donnée par I. POPOVICI (*Paliia de la Orăştie* 1582. Bucureşti 1911. p. 16. sqq.) : *meşter* < hong. *mester*, *oraş* < *város*, *pildă* < *pélida*, *varmigie* < *vármegye*, *viteadzu* < *vitéz*, *Jigmond* < *Zsigmond*, *Frenţi* < *Ferenc*, *Ardeal* < *Erdély*, et *săraf* < *szeráf* (au paléoslave les Roumains ont emprunté *serafim* p. 303) ; *ciumurlui* < *csömörlik*, *feleştioc*, forme influencée *feleşteu* (< hong. *fest*) < *feleşteu* + *sfeştoc* (p. 317-20). S. Puşcariu : *şuchiat* < hong. *sükel* (p. 243-44). V. Bogrea : *dorângă*, *dorungă* < hong. *dorong*, *fodormente* < *fodormenthe*, *homoc* < *homok*, *hurduzău* < *hordozó*, *mărădic* < *maradék*, *mereu*, < *merő*, *releveiu* < *releszfej*, *roni* < *róna* (d'après Weigand < bulg. *ronja*, s'écrouler, *Balkanarchiv* II, 262) *sărintoc* < *szarándok*, *zarándok* (p. 269-72), *vig* < *vég* (p. 282 est une étymologie non seulement probable, mais irréprochable).

DACOROMANIA II. N. DRĂGANU formule des observations complémentaires au sujet du catéchisme luthérien de 1544, le premier livre roumain, dont aucun exemplaire n'a été conservé, imprimé à Hermanstadt (Wurmloch) ou Târgovişte (Schullerus, *Catéchisme luthérane* p. 582-92). En faisant ses remarques, avec beaucoup de compétence, D. effleure aussi le problème de l'époque de pénétration de hong. *hitlen* < roum. *hiclean*, *viclean*, qu'on trouve dans un grand nombre de traductions roumaines du Pater, où il traduit le « mal ». La présence de ce mot hongrois en roumain a été attribuée au contact avec les hussites de Hongrie (P. Hunfalvy, *A rumun nyelv*. Budapest 1878 p. 102-105 et *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen 1883. p. 226). D. le signale déjà dans les documents slavo-roumains (d'après I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Tării Româneşti cu*

Braşovul şi cu Tara Ungurească, où nous le rencontrons à partir de l'année 1462-63), en constatant qu'il est entré dans le roumain par une voie politico-militaire et sociale avant l'époque de l'influence hussite. Ceci est d'autant plus juste que l'on trouve le dérivé *hittlënsstvo* attesté chez Hurmuzaki à une date encore plus reculée, en 1434 (I.2 p. 859) et interprété à tort par « *captivitas* » au lieu de « *infidélité* ». Comme antinomie de la *vërna služba* (cf. l'allemand *triuwe*) ce mot-ci fait concurrence au slavon *hitrostë* dès la première moitié du xv^e siècle. Les expressions « *Olacus noster infidelis, fidelis* » des documents latins des rois hongrois, très fréquentes déjà au xiv^e siècle, suggèrent l'hypothèse, que le mot *hittlen* a pénétré en roumain au début de l'époque des Anjous de Hongrie. Tout comme le mot *viteaz* « miles aulae », il témoigne de cette influence de l'esprit chevaleresque de la féodalité hongroise sur les voévodats valaques, influence qui s'est fait sentir dans les cours des voévodes d'autant plus que ceux-ci comptaient parmi les vassaux du roi hongrois.

V. BOGREA (*Din toponimia românească* p. 666-67) remarque, que, pour l'explication du nom de lieu transylvain *Abrud*, on devrait tenir compte du turco-persan *abroud, ebroud* « hyacinthe », qui, à son avis, peut avoir existé aussi dans la langue des Comans. Le nom de *Kardânebes* (Caransebeş) s'explique pour lui de la façon suivante : Caravanşebeş > Cavanşebeş > Caransebeş (composé de *karavân* « caravane » + *sebes* « rapide »).

Étymologies. Des diverses étymologies, données par V. BOGREA, c'est celle de l'expression *sâmtulă simbe* qui nous intéresse de plus près (657-58). M.-Lübke voyait dans *simbe* le réflexe de byz. *Sybilla*. B. nous renvoie au hong. *szemtűl szembe* « en face », en donnant ainsi l'explication correcte de cette tournure de la terminologie juridique roumaine. Des variantes comme *Sâmbea, lui Sâmbe, Sânt Sâmbea, Sânt Sâmbeni* etc. sont dues à l'étymologie populaire et remontent toutes à *sâmtulă simbe* < *szemtől szembe*. G. GIUGLEA explique l'anc.-roum. *fealiu* « gens », « species » par la contamination de *fealiu* < alb. *fjal'ë* « mot, parole » + *fel* < hong. *féle* « sorte, espèce ». Du point de vue phonétique cette hypothèse a bien ses avantages, tandis que du point de vue sémantique elle est beaucoup moins solide. L'alb. *fjal'ë* passé dans le roumain, aurait pris le sens de « nation, peuple », cependant, ce sens se comprend peut-être mieux en partant de *féle*. Le fait que ce mot-ci finit par s'employer dans des acceptions qui ne lui sont pas familières en hongrois (en alb. *fjal'ë* ne signifie pas « nation, peuple » non plus) ne peut nous empêcher de rester sceptiques à l'égard de l'hypothèse d'une contamination sémantique.

tique, à la base de laquelle se trouverait l'alb. *fjal'ë* « mot, parole ». S. PUȘCARIU : *căpui* < *kapni* (p. 595) ; *ciuf* (transylvanisme) < *csúf* « laid », *ciufulesc*, *ciufuluesc* < *csúfol* (d'autres dérivés : *ciufală*, *ciufelnic*, *ciufornița*) tandis que *ciuf* « păr zbârlit » serait un mot emprunté au lombard (< *zupfa* !). Est-ce que P. aurait jamais pensé à cette étymologie sans le parti pris qui le poussait à forger quelques éléments d'origine vieux-germanique à l'usage des historiens roumains, soucieux de voir confirmer leurs vœux par des données linguistiques non moins chimériques ? Pourquoi rejeter la belle et simple explication de SCHUCHARDT, qui ne voit, dans ce mot tellement répandu, qu'une simple onomatopée ? Loewe, Giuglea, Pușcariu et Diculescu n'ont pourtant pas déployé leur érudition étonnante sans voir du moins la justesse du principe de leurs recherches gépidico-lombardogothiques reconnue par un savant, tel que Meyer-Lübke (ZRPh, 1923 p. 228-31). « Quandoque dormitat bonus Homerus ! »

DACOROMANIA III. Dans un article intitulé *Poezia populară română și Balassa Bálint* György KRISTÓF traite de l'influence que la poésie populaire roumaine a exercée sur le grand poète hongrois du xvi^e siècle, B. Balassa. Il s'agit avant tout de deux pièces lyriques, dont B. indique la mélodie en renvoyant aux chansons roumaines d'après lesquelles elles ont été composées (cf. A. Eckhardt, *Balassi Bálint irodalmi mintái dans Irodalomtört. Közl.* 1913. p. 444). M. Kristóf pose à ce propos la question de savoir si B. savait le roumain ou non. Il constate que celui-ci — très doué pour l'étude des langues étrangères — doit avoir couramment parlé le roumain pour avoir pu subir à l'époque de sa captivité en Transylvanie l'influence immédiate de la poésie populaire roumaine.

Parmi les suffixes roumains, expliqués par V. BOGREA on en trouve un qui est d'origine hongroise (p. 803). C'est le suffixe *-ul*, qui figure dans le dictionnaire de l'ANONYMUS BANATIENSIS (*lupiul* = more lupino, *farkas módjára*), calqué sur le hong. *-ul*. Ce suffixe qui ne put se fixer dans le roumain du Banat, d'ailleurs très riche en magyarismes, n'eut pas de lendemain, il est resté un ἀπαξ λεγόμενον.

Etymologies. S. Pușcariu : *ceacadaie* < hong. *csáगतó* (p. 673), *Ceahlău* < *csaholó* (p. 675) ; N. Drăganu : *atârnați*, forme contaminée *atârnat* + *târnaș* < *tornác* ; *birgă* < *birge* ; *bumbic* < *bombék* : *cheltea* < *költő* ; *cincădi* < *csüggedni*, *csüngedni* ; *cionaie* < *csunya* + suff. *-ae* ; *cioplău* < **csapló* ; *cleștar*, *criștal*, *criștaiu*, *criștariu* < *kristály* ; *dugleș*, *dugliș* < *dögös* + *dögleni* ; *făcăleț*, *făcălete*, *făclău*, *făcău* < *fakalán* ; *filendriș*, *felendreș*, *felendărăș*

< *fajlondis*, *fajlendis* ; *foşodic*, *poşidic* < *fosadək* ; *ghitruî*, *ghit-rului* < *gyötörni*, *gyötrelni* ; *hârgoiu* < *hörgő* ; *haţcadău* < *heckedő* ; *hebereu* < *heverő* ; *hopşă* < *hopsa* ; *horă* < *hara* ; *melesteu*, *melestui* < *melleszteni* ; *poncă* < *ponk* ; *răgădui*, *răcădui* < *ragadni* ; *vigădui* < *vigadni* (p. 710-24). V. Bogrea : *beleaznă* < hong. *belezna* ; *botă* < *betű* (dans l'expression *a nu şti botă*. (p. 727-28). C. Lacea : *cebălui* < *csábulni* ; *cioaclă*, *ceaclic*, *ceagă* < *csáklya* ; *ficlău* < *Zickla* < *szikla* ; *ţăcălie* < *szakáll* ; *ghiduş* < *büdös* (p. 741-51).

DACOROMANIA IV. Au cours de la quatrième année deux gros volumes ont été publiés (I. *Studii* pp. 640, II. *Etimologii - Articole mărunte - Dări de seamă - Cronică - Raport anual - Indice*, pp. XV + 641-1641).

Nous avons eu l'occasion de parler dans les *Ungarische Jahrbücher* (p. 465) de l'article intéressant de N. DRĂGANU, *Michail Halici* (Contribuţie la istoria culturală românească din sec. XVII. p. 77-168), qui, dans un cadre historique et littéraire largement esquissé, donne un tableau synthétique de l'influence considérable que la lexicographie hongroise a exercée sur les auteurs des premiers dictionnaires roumains¹. On trouvera également dans cet article des notices, qui se rapportent au problème de la genèse du dictionnaire de Páriz Pápai. V. BOLOGA s'occupe, dans un article succinct, du langage médical du célèbre médecin transylvain Molnár von Müllersheim (Piurariu), en montrant que celui-ci s'est distingué à une époque de latinomanie excessive (fin du XVIII^e siècle et première moitié du XIX^e siècle) par la préférence qu'il marquait aux mots populaires et par sa tendance à éviter l'usage de latinismes érudits toutes les fois que c'était possible (*Terminologia medicală la I. Molnar*, p. 383-393). C'est à cette circonstance qu'on doit attribuer la présence de nombreux éléments hongrois dans sa terminologie médicale, tels que : *a betegi* < *betegedni*, *betegos*, < *beteg* + suff. -os, *bolând* < *bolond*, *a mistui* < *emészteni*, *tămădui* < (fel) *támadni*, etc. — Pour avoir une bonne idée de la méthode employée par GIUGLEA dans ses recherches étymologiques (éléments vieux-germaniques et anciens-grecs du roumain) on lira les judicieuses remarques de L. Spitzer (*Einiges Prinzipielles zu Giuglea's Artikel*, Crâmpeie de limbă şi viaţă străveche românească pp. 645-652), d'autant plus qu'elles semblent être formulées non seulement à l'adresse de Giuglea, mais aussi à celle de Diculescu, Puşcariu et d'autres savants.

1. Cf. encore C. Tagliavini, *L'influsso ungherese sull' antica lessicografia rumena*. Revue des Études Hongr. 1928, p. 16-45.

doués surabondamment d'imagination créatrice. Rien de plus légitime que le principe suivant : « ...die Konstruktion *möglichst* (c'est Spitzer qui souligne) auszuschalten und dort, wo wir (wie oft im Rumänischen) ausser ihr kein anderes Forschungsmittel besitzen lieber auf Erkenntnis verzichten » (p. 652). L'application de pareils principes équivaldrait pourtant à une sentence capitale pour tous ces éléments ingénieusement déduits de l'ancien-germanique. Or, rien de moins désirable pour l'école de Cluj (Kolozsvár) que la diminution du nombre des preuves, — quand même celles-ci sont illusoirs —, soigneusement produites en faveur de la théorie de la persistance ininterrompue de l'élément roman dans les régions nord-danubiennes, où la rencontre des anciens Roumains et des tribus germaniques aurait été seul possible. On ne comprend pas les raisons de la ténacité avec laquelle cette école s'acharne à élever des illusions de vanité nationale au rang de réalités scientifiques.

Parmi les critiques publiées dans le second volume (pp. 969-1409) on trouve un chapitre à part de M. PUȘCARIU (Pe marginea cărților), dans lequel celui-ci passe en revue une série de problèmes, qui ont été traités dans les études philologiques, parues au cours de ces dernières années. Il est curieux de constater quelles remarquables métamorphoses les opinions du savant roumain ont subies depuis l'apparition de son *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (1910). Depuis lors, il est devenu, d'une part, un fervent apôtre du courant ancien-germanique, d'autre part il n'hésite pas à nier l'importance de l'argument toponymique, reconnu par lui-même il n'y a pas très longtemps. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de proposer pour *Torda*, roum. *Turda* une étymologie telle que **Tur(r)idava*, nom dace (admissible en principe) qui, à son avis, n'aurait pu être transmis que par une population roumaine autochtone (p. 1.353). Pourquoi ? Le fait que la nomenclature géographique de la Transylvanie ne contient pas d'anciennes dénominations, conformes aux habitudes phonétiques du roumain, s'explique pour lui sans aucune espèce de difficulté. On voit, dit-il, comment des noms géographiques hongrois et saxons viennent quelquefois remplacer les anciens noms roumains (parmi les exemples cités, on trouve *Szatmár* > *Sătmar*, tandis que *Szatmár* < *Satu-mare* [/]; toutes autres explications, comme p. e. l'étymologie bulgaro-turke **Satmar* de Melich et d'autres « ne sont pas convaincantes » p. 1349), d'où il s'ensuit selon la logique unilatérale de Pușcariu qu'une pareille substitution s'est opérée dans tous les cas sans exception. Il n'a pas osé tirer la conclusion finale de ses propres observations, elle s'impose pourtant du

moment qu'on veut bien se rappeler l'absence totale de l'élément roumain dans l'ancienne toponymie du bassin des Carpathes.

Étymologies. Pour les étymologies, données par DRĂGANU cf. *Ung. Jahrb.* vol. VII. p. 465 (on corrigera les fautes d'impression suivantes : *bogarel* r. *bcgărel*, *făgadui* r. *făgădui*, *parnăhai* r. *părănăhai*, *talălau* r. *tălălău*). V. BOGREA : *dinum-danum* < *dinom-dănom* (p. 810) ; *jerfen* < *farfene* ; *farță* < *férc* : *leșdeu* < *heleşteu* < *halastó* ; *Gilău* < *Gyalu* < *Dealu* (p. 866, cf. encore vol. I, p. 219).

LAJOS TREML.

(Budapest).

MISCELLANEA FRANCO-HUNGARICA

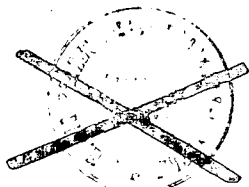
I

DEUX MANUELS D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN LANGUE HONGROISE.

Deux manuels paraissant la même année, à Budapest et se donnant chacun pour tâche d'initier le lecteur hongrois à l'étude de la littérature française, voilà de quoi attester que l'intérêt du public hongrois pour la culture française va croissant, au lieu de diminuer.

L'un est sorti de la plume du savant professeur de littérature française de l'Université de Pécs : M. Géza BIRKÁS, qui a réussi à condenser dans son manuel, en formules claires et simples, tout ce que les historiens de la littérature française ont pu dire d'essentiel sur cette matière¹. Nous nous permettrons seulement quelques critiques : scientifiquement parlant, il est peut-être erroné de dire que les Français appartiennent, avec les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumains et les Rhétoromans, au groupe des « peuples romans ». Il n'y a pas de *peuples* romans, et, comme l'auteur le dit lui-même un peu plus loin, la race française est aussi peu homogène que possible. Il n'y a que des *langues* romanes, bien que l'expression « romanische Völker » soit d'usage courant. Les Roumains p. ex. sont des Thraces auxquels se sont mêlés des éléments slaves et turks ; latinisés très

1. Dr. BIRKÁS Géza, *A francia irodalom története a legfrégibb időktől napjainkig.* (= Histoire de la littérature française depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours), Budapest, Szent-István-Társulat, 1927 ; in-16, 314 p.



anciennement, ils parlent une langue romane, mais ne sont à proprement parler un peuple roman ou latin qu'en tant qu'ils parlent cette langue romane et que la première souche thrace fut romanisée par l'occupation romaine. Les Français ont plus de parenté raciale avec les Allemands qu'avec ces « frères latins » de l'Orient. Mais ils parlent une langue latine comme ceux-ci.

Nous ne sommes pas tout à fait d'accord non plus avec l'auteur en ce qui concerne les traits caractéristiques du peuple français. Voici ce qu'il en dit : « Les Français sont une race intelligente, pleine de bon sens, pas très sérieuse, pas très religieuse, sensuelle, mais non passionnée, prenant la vie à la légère, se souciant peu de la morale, très sociable, aux manières agréables, au goût raffiné, avec un penchant à la gaieté, à la moquerie, au scepticisme et dès lors peu apte à la poésie. » Je sais que M. Birkás me renvoie aux analyses de Taine, de Brunetière et de G. Lanson, et moi-même je n'oserais point contester certaines de ces épithètes, mais je m'inscris en faux contre tout ce qu'il dit sur le manque de religiosité, de morale et en général, de sérieux du caractère français. Oui, je sais : il y a les fabliaux, il y a Rabelais, il y a tout le dix-huitième siècle, il y a Anatole France. Mais par contre presque toute la littérature classique du xviii^e siècle : — Corneille, Pascal, tout le jansénisme, et même Racine, Molière. — indique-t-elle que les Français prennent la vie à la légère, qu'ils manquent de morale et de religiosité ? Je crains que M. Birkás ne se soit laissé trop influencer par le mirage du type conventionnel du Français de l'Ancien Régime (xviii^e siècle), dont M^{me} de Staël a brossé un portrait vigoureux, mais qui n'en est pas moins une forme transitoire de l'esprit français. Quant à la religiosité, celui qui a lu par exemple les huit volumes de l'abbé Bremond sur l'histoire du sentiment religieux en France, a dû se convaincre qu'il y a peu de pays en Europe où la dévotion ait produit plus de courants mystiques et de zèle évangélique qu'en France. Et pour le sérieux, je me contente de renvoyer à Calvin qui est un Français pur sang et pas du tout une exception, car il nous rappelle par son sérieux le terrible auteur du traité de Trianon : Georges Clémenceau, qui, malgré sa bonhomie, n'est pas d'humeur folâtre lui non plus, certes non.

Enfin, la préoccupation morale est plutôt la caractéristique générale de la littérature française, et c'est ce qui lui donne précisément cette apparence un peu didactique qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

En somme : il est dangereux de définir d'un seul trait le caractère français ; ou plutôt il faut éviter les formules par trop précises. Le caractère du peuple français se présente sous des aspects très variés au cours de son histoire, et, comme celui des autres peuples, il est susceptible d'évolution, fait insuffisamment souligné par les historiens de leur vie littéraire.

Mais ne cherchons pas chicane à l'auteur à propos de quelques définitions peu heureuses : en général, il n'a pas la prétention de jeter une lumière nouvelle sur la littérature française, mais plutôt de faire connaître à celui qui veut s'initier à cette littérature tout ce qui paraît solidement établi par la recherche historique. Cette tâche, il l'a fort bien remplie, et le lecteur trouvera un ami sûr dans son manuel.

L'autre ouvrage est celui de M. Marcel BENEDEK¹, qui a donné des cours de littérature française sous le régime révolutionnaire à l'Université de Budapest, dans un esprit d'ailleurs fort modéré et plutôt artistique que politique, et qui a acquis une certaine réputation de critique habile par ses ouvrages sur le roman français du XIX^e siècle. M. Marcel Benedek est peut-être plus vif dans ses interprétations, mais moins exact dans ses informations. Tout ce qu'il expose sur la littérature antérieure au XVIII^e siècle, en affichant un visible mépris pour les recherches scientifiques, semble rapidement et sommairement formulé. Et à chaque page (malgré la profession de foi d'esthétique pure qui figure dans la préface de l'auteur), on se heurte à des déclarations pacifistes que je ne désire pas discuter, mais que je trouve un peu déplacées dans un manuel de littérature française. Ainsi, la *Chanson de Roland* est traitée avec un dédain parfait et l'auteur s'empresse de citer, avec des réserves, bien entendu, l'opinion de Barbusse sur Roland assassin de ses soldats, père de tous les mensonges concernant les vertus militaires...

Reconnaissons cependant que M. Benedek n'est jamais ennuyeux et que son livre, surtout en ce qui concerne le XIX^e siècle, sera un excellent stimulant pour les lecteurs de la littérature française.

Le livre récemment paru de M. Béla VASS, *Le roman français des origines à nos jours*² fait également preuve d'une curiosité louable en ce qui touche la littérature française et je transcris volontiers ici l'opinion de M. ROCHEBLAVE, auteur de la préface de ce volume : « Ce travail à la foi sobre et nourri, qui représente des recherches multiples, des lectures très étendues, et un zèle, une conscience, une fermeté de jugement que nous avons vus nous-mêmes à l'œuvre, doit être pris pour ce qu'il est, et on ne doit exiger de lui que ce qu'il s'est proposé d'apporter ».

Cependant je ne peux m'empêcher de croire que M. Vass a accompli un travail fastidieux, sinon inutile. Quel intérêt peut présenter pour le public français une anthologie du roman français, composée par un Hongrois ? Et quel intérêt le public hongrois pourra-t-il porter à cet ouvrage s'il a des anthologies françaises à bon marché à sa disposition ?

1. BENEDEK Marcell, *A francia irodalom* = La littérature française. Budapest, Athenaeum s. d. (1927).

2. Voici le titre complet, un peu oriental par sa forme prétentieuse : *Le roman français des origines à nos jours. Etude et extraits*. Par le Dr BÉLA

Tout d'abord l'aspect du volume a de quoi effrayer l'acheteur ; ce titre de *Docteur* que l'auteur affiche dans le titre, peut induire en erreur le lecteur français, qui croira sans doute avoir affaire à un livre écrit par un médecin exotique. Le Docteur Bénès est le seul Européen, ancien professeur, qui porte ce titre avec le consentement du public français. D'autre part, il est un peu prétentieux de prêter à la Société La Fontaine de Budapest le qualificatif d'*académie*, son organisation et son activité n'ont, en effet, rien d'académique. (Elle devrait se faire appeler *Société des Amis de La Fontaine* ou quelque chose dans ce genre).

Quant à la méthode de travail de M. Béla Vass, elle n'est pas non plus irréprochable. Sans parler de ses listes de romanciers groupés d'une façon assez fantaisiste (M^{me} Mathilde Serao est classée parmi les femmes écrivains françaises), sa bibliographie, principal mérite des travaux de ce genre, me paraît peu sûre. En voici un exemple (HUYSMANS) : *Le Drageoir aux Epices*, *Marthe*, *Les sœurs Vatar*, *La vie de Sainte Lydwine*, *l'Oblat*, *En route* (1875), *Là-haut* (1897), *La Cathédrale* (1898), *Les foules de Lourdes* (1906).

Ces titres se présentent dans un désordre complet. Pourquoi ces dates après ces quatre derniers ouvrages et aucune après les premiers ? Et si du moins les titres et les dates étaient exacts... Mais en réalité : *En route* paraît en 1895 et non en 1875, *L'Oblat* (1903) devrait figurer après la *Cathédrale* ; *La vie de Sainte Lydwine* devrait être *Sainte Lydwine de Schiedam* (1901)... Et pourquoi citer les œuvres de jeunesse, quand on omet des livres marquants, comme *A rebours* (1884) et *Là-bas* (1891) ?

Lisons les pages plus ou moins classiques — (G. Ohnet n'est pas oublié !) — que M. Vass a tirées des romans français, mais méfions-nous de ses commentaires !

II

NOUVEAUX DICTIONNAIRES HONGROIS-FRANÇAIS.

Etant donné la pénurie de la lexicologie franco-hongroise nous devons rendre hommage à la deuxième édition qui vient de paraître de l'excellent dictionnaire de M. Géza SÖMJÉN : *Dictionnaire hongrois-français et français-hongrois, juridique, administratif, commercial et financier* (Budapest, 1928, in-8°. XVI, 325 p.) La première édition de ce dictionnaire (1910) était épuisée depuis longtemps, le public qui avait reconnu en cet ouvrage le résultat

VASS, Professeur de l'école commerciale supérieure, Secrétaire de l'Académie LA FONTAINE de Budapest, Diplômé de l'Université de Paris, avec une introduction de V. Rocheblave, Professeur honoraire de l'Université de Strasbourg, Professeur à l'Institut des Professeurs Étrangers à la Sorbonne. Les Presses Modernes, Paris, 1927 (Édition de « l'Académie La Fontaine » de Budapest).

d'un travail probe et savant, s'en était arraché les exemplaires. Or, depuis la guerre, la vie économique et juridique s'est enrichie d'un grand nombre de vocables nouveaux¹ et une nouvelle édition s'imposait.

Celui-là seul qui connaît les différences profondes qui distinguent la vie politico-juridique, administrative et commerciale de la Hongrie de celle de la France, saura apprécier à sa juste valeur le travail de M. Sömjén. Il avait non seulement à rendre en hongrois des expressions dont on cherche en vain l'équivalent dans cette langue, mais encore et surtout il devait traduire en français des notions absolument étrangères à la vie française. Les auteurs du texte français du traité de Trianon, qui ont dû rédiger des clauses relatives à un pays dont ils n'avaient que des idées très vagues, ont créé un inextricable dédale d'interprétations par le caractère approximatif de leurs expressions, et cela, dans des questions capitales comme celle du problème du « ressortissement » auquel ils ont substitué l'*indigénat*, prêtant ainsi à des équivoques qui ont été depuis largement utilisées par les États successeurs. M. Sömjén a relevé tous ces termes et il a dû les consigner dans son dictionnaire puisque le Traité de paix continue à présider au règlement des relations internationales de la Hongrie. Mais d'autre part il s'est efforcé aussi de recueillir les expressions françaises correspondant à peu près aux notions nouvelles de la vie juridique et administrative hongroise de la période postérieure au traité de Trianon. *Régent, régence, Université des Collections Publiques, Tribunal de la Réforme Agraire, Institut Central des Sociétés Financières, emprunt de reconstruction financière* : voilà quelques exemples qui montrent combien profondes ont été les modifications survenues dans le vocabulaire à la suite de la catastrophe mondiale.

L'on pourrait sans doute compléter encore la collection de M. Sömjén et voici par exemple quelques termes qui manquent dans son dictionnaire : *Ösztöndíjtanács* (*Conseil pour la distribution des bourses d'études*), *exportőr* (*exportateur*), *valutapiac* (*marché des devises*), *malomipar* (*industrie minotière*), *gépipar* (*industrie des machines*), *vasipar* (*industrie du fer ou sidérurgique*), *drágasági index* (*coefficient de vie chère*), *aktiva, passziva* (*actif, passif*), *pápai nuncius* (*le nonce apostolique*), *legitimista* (*légitimiste*), *szabadkirályválasztó* (?), *effektív* (*effectif*), *cirók* (*panic*)² et l'on s'étonne un peu de ne pas trouver *exercice, devise* aux mots *költségvetés* et *valuta*. Mais nous aurions mauvaise grâce d'en vouloir à l'auteur à cause de tel ou tel mot qui a pu lui

1. M. Sömjén se trompe cependant s'il croit qu'avec *hinterland*, le mot *thalweg* est dû à la guerre mondiale (cf. Préface). Il se trouve dans tous les dictionnaires d'avant-guerre.

2. Le *panic* est un article assez important dans le bilan de l'exportation hongroise.

échapper ; soyons plutôt reconnaissants à M. Sömjén de nous avoir donné sous une forme nouvelle, cet instrument utile qui a toujours contenté ceux qui s'en sont servi¹.

Nous devons aussi signaler à nos lecteurs l'apparition d'un petit dictionnaire de poche hongrois-français publié dans la série des *Petits Dictionnaires Garnier* par M. Béla Pogány, *Magyar-Francia Zsebszótár* 1927, (petit in-16°, pp. 236) l'auteur des anthologies hongroises éditées naguère chez Rieder et chez les « Ecrivains Réunis ». On peut excuser le choix assez capricieux des mots à cause de la très grande difficulté que l'auteur avait à établir la liste des mots les plus utiles, faute d'un grand dictionnaire hongrois-français. On aurait dû, en effet, suivre l'ordre inverse ; composer d'abord le grand dictionnaire, ensuite le dictionnaire de poche qui ne peut guère être qu'un extrait pour l'usage courant du grand. Ce petit livre présente, cependant, un intérêt, à savoir, qu'il est le premier dictionnaire franco-hongrois imprimé à Paris. Sans doute, l'auteur et l'éditeur ont-ils désiré fournir aux nombreux hongrois résidant en France un manuel propre à répondre à un usage courant. Ils y ont réussi, croyons-nous.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Université de Budapest).

LOUIS HALPHEN. **Les Barbares.** Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle. Peuples et civilisations. Histoire générale publiée sous la direction de Louis HALPHEN et Philippe SAGNAC. Paris, Félix Alcan, 1926, 8°, 393 p.

L'entreprise de MM. HALPHEN et SAGNAC se propose de retracer l'histoire du monde de façon à ce que l'on voit ce que chaque peuple, chaque civilisation, chaque pays a apporté d'essentiel et de neuf à la communauté humaine. Cette œuvre d'un grand intérêt comprendra vingt volumes, dont plusieurs ont déjà paru. Ce cinquième volume comprend l'histoire de la conquête de l'Europe et de la transformation du monde civilisé du bassin de la Méditerranée par les peuples envahisseurs qui, durant sept siècles, n'ont cessé de se déverser sur les territoires de l'ancien Empire romain ou des empires asiatiques : Germains, Slaves, Huns, Hongrois, Turcs, etc.

Le chapitre relatif à l'établissement des Hongrois et à la trans-

1. Pendant que nous corrigeons les épreuves de ce numéro nous apprenons, avec un regret vif et sincère, la nouvelle du décès de Géza SÖMJÉN.

formation de l'Etat hongrois, chapitre qui nous intéresse plus spécialement, comprend les subdivisions suivantes : 1. L'arrivée des Hongrois ; 2. Les incursions hongroises dans l'Europe occidentale durant le premier quart du x^e siècle ; 3. Les dernières incursions hongroises et la bataille du Lech ; 4. Les origines de l'Etat hongrois. — On ne peut que louer la maîtrise de l'auteur avec laquelle il expose dans ces quelques pages (321-332) les phénomènes si complexes et où il doit rendre compte des événements assez difficiles à expliquer. Il faut avouer, à la décharge de l'auteur, — qui ne semble être qu'assez peu au courant des travaux de l'historiographie hongroise des dernières trente années — que sa tâche n'a pas été facilitée dans la mesure qu'il convenait par les historiens hongrois qui se sont, à quelques exceptions près, contentés de publier leurs ouvrages dans la seule langue hongroise, à peu près inaccessible aux savants non-hongrois. Bien qu'il cite les ouvrages de PAULER, de SZILÁGYI, de CSÁNKI, ils lui étaient inabordables. Par contre, on pourrait davantage lui reprocher de n'avoir pas suffisamment utilisé les recherches de SZINNYEI et du C^{te} István ZICHY¹ auxquelles il aurait pu avoir accès, soit par des traductions, soit par des résumés ; il n'a pas suffisamment mis à contribution l'ouvrage de MARKWART non plus, bien que cité par lui. En ce qui concerne l'origine des Hongrois, il se base, à ce qu'il paraît, sur les travaux, périmés depuis fort longtemps, de CSUDAY et de SAYOUS. C'est d'après ces auteurs qu'il affirme — et il a tort — que le premier habitat des Hongrois doit être cherché du côté de l'Asie centrale (p. 322) passant complètement sous silence la parenté finno-ougrienne et les relations onogour-bulgares. Aujourd'hui les savants sont d'accord pour placer l'habitat des Hongrois à partir du vi^e siècle (au plus tard) dans la région de la Mer Noire et du Caucase. Ce que M. HALPHEN dit des rapports hongro-khazars est également peu exact (p. 323). Les Hongrois, vivant sous la suprématie des Khazars, ne furent nullement leurs ennemis ; les Khazars ne furent pas « en majeure partie » convertis au judaïsme — en vérité une aristocratie très peu nombreuse, le Prince à sa tête, fut seule judaïsée —, et ceci non pas sous l'influence des anciennes colonies du Bosphore cimmérien, mais grâce aux habitants juifs d'Itil, ville commerçante persane de l'embouchure de la Volga, devenue plus tard capitale khazare. C'est par erreur qu'il suppose que le gros du peuple hongrois semble vers 860 momen-

1. La thèse du C^{te} I. Zichy n'est point « aventureuse » et elle ne fut aucunement « réfutée » par A. Sauvageot, mais judicieusement étudiée et complétée sur quelques points (p. 322).

tanément fixé entre le Don et le Dniepr (p. 323). En fait ce n'est que vers 890 que les Pétchenègues chassèrent de leur patrie de la région du Don les Hongrois qui ne séjournèrent que fort peu de temps entre le Dniestr et le Bas-Danube.

En parlant des incursions hongroises dans l'Europe occidentale l'auteur oublie de mentionner le plus important des *raids*, celui de 892, lorsqu'ils attaquèrent les Moraves à la solde de l'empereur Arnulf. Mettant l'état de civilisation des Hongrois probablement plus bas qu'il n'était en vérité, M. Halphen ne fait que très peu de cas des rapports politiques de ce peuple, notamment de leur alliance amicale conclue avec l'empereur Arnulf, avec Béranger et avec Arnulf, duc de Bavière. Leurs incursions de 937 et de 954 en Allemagne ne peuvent s'expliquer qu'en fonction des troubles intérieurs allemands. Seule la connaissance des relations diplomatiques des Hongrois donne la clé de leurs entreprises militaires de grande envergure les menant jusqu'au cœur de la France et jusqu'aux Pyrénées.

En ce qui concerne les origines de l'État chrétien hongrois, le livre a raison de constater que les fondateurs de cet État ont résisté à toutes les tentatives de germanisation et que notamment le duc Géza a déjoué les manœuvres de l'évêque de Passau Pilgrim (p. 331), mais il attribue à tort la conversion du peuple hongrois à des prêtres slaves de Bohême. La vérité est que les disciples et collaborateurs de Saint Adalbert — obligé de fuir de la Bohême —, travaillant en Hongrie, à l'exception du seul Radla, furent tous Italiens ou Allemands (Astric, Anastase, etc.); en dehors d'eux le Vénitien Gérard et le Français Bonipert collaborèrent avec succès à la politique ecclésiastique du roi Étienne.

Malgré ces peccadilles, erreurs ou omissions, faciles à réparer dans une seconde édition (que nous souhaitons prochaine), l'ouvrage de M. HALPHEN rendra un grand service à qui voudront étudier dans leurs grands traits, mais sans tous leurs détails nécessaires, cette époque, troublante, mystérieuse et si lourde de conséquence, que fut la migration des peuples, l'arrivée des « Barbares ».

(Université de Budapest).

BÁLINT HÓMAN.

THÈSES DE PHILOGIE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

H. István FÁBIÁN, dans son étude d'ensemble parue ici-même, (*Des études françaises à l'Université de Budapest*, 1928 [t. 6], p. 102-103) signale que la plupart des travaux élaborés à l'Institut français de l'Université de Budapest, sous la direction du Prof. A. ECKHARDT, traitent d'un problème de littérature comparée franco-hongroise. Les études françaises en Hongrie passent maintenant par une heureuse période de renouvellement et elles apportent, nous en sommes sûrs, mainte utile contribution, sous maint aspect nouveau, à l'histoire des relations littéraires entre la France et la Hongrie. Après avoir rendu compte du 1^{er} numéro des *Études françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged*,¹ dirigé par le Prof. B. Zolnai, et après avoir parlé du 1^{er} fascicule de la *Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest*², nous nous proposons de présenter au public ne lisant pas le hongrois les principaux résultats des dissertations universitaires hongroises dans le domaine de la philologie française.

(B).

Regina SZIRMAI. Delphine Gay (M^{me} É. de Girardin), élete és muvei [Sa vie et son œuvre]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest. N° 2. Budapest, 1927. Eggenberger-féle könyvker., in-8°, 93 p.

Delphine GAY est une des figures les plus sympathiques parmi ces femmes écrivains qui ont fait une réputation mondiale à la vie de salon en France. Sous la Restauration, et même après, peu de femmes peuvent se vanter d'avoir exercé une influence comparable à la sienne, qu'elle doit à ses talents poétiques et à sa grâce, qui attirèrent dans son salon les plus grands écrivains de son temps. Et pourtant sa figure pâle est restée dans la pénombre ; la critique l'a un peu trop négligée, par rapport à son importance historique.

C'est de cet oubli que l'a tirée l'étude de M^{lle} SZIRMAI. Pour cette

1. Faludi, André Dudith, Szeged, 1927. Voir *Revue des ét. hong.* 1927, p. 410.

2. M. Vasshegyi, *A magyar Molière-fordítások*. Budapest, 1927. Voir *Revue des ét. hong.* 1927, p. 416.

biographie, l'auteur a consulté intelligemment les témoignages contemporains et, ainsi, elle arrive à nous décrire une vie qui, dans ce récit, ne perd rien de son intérêt.

D'autre part, l'analyse que M^{lle} Szirmai fait de l'œuvre de M^{me} de Girardin montre que la classification de Sainte-Beuve (1. style régulier, classique, 2. style libre, 3. style du drame moderne) n'est juste qu'extérieurement en ce qui concerne l'œuvre de Delphine Gay et ne saurait être appliquée intégralement. C'est pourquoi l'auteur y substitue une distinction plus simple, en observant que le style de la jeune école romantique alterne avec le style mondain. Et cette distinction s'applique à tous les genres poétiques cultivés par Delphine Gay : à sa poésie de jeunesse, à *Napoline*, à ses feuilletons, à ses romans et à son théâtre. Les observations judicieuses de M^{lle} Szirmai sur les inspirations, sur la langue, sur le style et sur la versification de l'écrivain font preuve d'un goût délicat et sûr.

Enfin M^{lle} Szirmai essaie de donner la clef du succès de M^{me} de Girardin auprès de ses contemporains. Elle indique la part qui revient aux charmes personnels de l'écrivain, au goût de l'époque, aux amitiés des grands écrivains et à son talent personnel. Tout en constatant que la poésie de M^{me} de Girardin n'a d'importance qu'en tant qu'elle constitue un document sur le goût contemporain, l'auteur insiste sur la valeur littéraire, que conservent encore de nos jours ses feuilletons publiés dans le *Courrier de Paris*.

(Budapest).

MIHÁLY BARISKA.

Imre HIRSCHLER. Chanson d'Aspremont-tanulmányok [Etudes sur la Chanson d'Aspremont]. Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest. N° 3, 1927, in-8° 84 p.

Ce petit travail concerne une production peu connue, mais très discutée du moyen-âge français. Après les études de Rœpke, de Mayer, de Haase, l'auteur ne prétend pas nous présenter une monographie complète de ce poème, étant donnée la multiplicité des problèmes qui s'y rapportent. Mais ceux qu'il a envisagés sont des plus compliqués. A propos du motif de la « mission dange-reuse » il s'occupe de la connexion de la *Vita Faronis* et de la *Chanson d'Aspremont*. Il n'arrive pas à un résultat nouveau, néanmoins, en contestant la thèse de M. Bédier, il parvient à ce propos à rendre quelque lustre à l'ancienne théorie relative à la

formation des légendes épiques. Il y arrive surtout grâce à l'explication habile des différences de la *Vita Faronis* et de la *Chanson d'Aspremont* (confusion possible des Saxons et des Sarrasins, influence de l'idéal chevaleresque dans la conversion tardive de Balant, influence de l'époque dans la description de la cour).

Dans l'histoire d'amour de la femme du roi Agolant, on retrouve, selon l'auteur, un motif ancien : celui de *l'enlèvement*. Après avoir suivi le développement de ce motif dans l'épopée allemande et française, il affirme, mais sans le prouver, que c'est par la tradition populaire que ce motif s'introduit dans notre chanson. Quant aux variations que ce motif subit sous la forme française, il les explique par le rôle inférieur que jouent les femmes dans l'épopée française extérieure.

L'auteur consacre des chapitres intéressants au motif oriental de l'*arbre sec*, au motif du *forgeron d'épée* qu'il qualifie de germanique, au motif du *portier farouche* et enfin au rôle des Hongrois dans la *Chanson d'Aspremont*. Ainsi M. HIRSCHLER réussit à indiquer les éléments dont se compose notre chanson : il y reconnaît des éléments traditionnels, courtois ; il montre la part du folklore et celle de l'individualité du jongleur.

MIHÁLY BARISKA.

(Budapest).

Mihály BARISKA. **Grof Széchenyi Istvan és a francia irodalom.** [Comte Etienne Széchenyi et la littérature française]. Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest, n° 4. Budapest. 1928. 8°, 93 p.

Cette étude cherche à déterminer la part qu'il faut faire à la pensée française dans l'œuvre du C^{te} SZÉCHENYI, le créateur de la Hongrie moderne. En effet, l'auteur démontre que le C^{te} Széchenyi a une lecture très étendue et une connaissance approfondie de la littérature française. Un de ses livres de chevet est Montaigne ; il puise dans les *Essais* des principes d'éducation et de philosophie, des réflexions morales et psychologiques qu'il rapporte à son propre caractère. Cette sympathie s'explique peut-être à la fois par la diversité de caractère des deux penseurs et par leur goût commun pour l'analyse de soi-même. Le but : le perfectionnement de soi-même et la réalisation de l'idéal pédagogique est identique chez Széchenyi et Montaigne. Parmi les philosophes du XVIII^e siècle trois écrivains ont exercé une influence considérable sur Széche-

nyi : Montesquieu, Voltaire et J.-J. Rousseau. Il étudie soigneusement les idées politiques et économiques exposées dans l'*Esprit des Lois* ; Montesquieu, à côté des Anglais Smith et Bentham, est un de ses inspirateurs politiques. Il s'intéresse aux fameux principes de Montesquieu qu'il trouve formulés non seulement dans l'*Esprit des Lois*, mais aussi chez d'autres écrivains qui imitent Montesquieu — il s'attache aussi à cet écrivain en raison de sa philosophie de l'histoire analogue à la sienne. Quant à Voltaire, il l'estime surtout pour ses idées sur la *tolérance* et pour le charme irrésistible de son style. Enfin M. Bariska montre ce que Széchenyi doit à la pensée de Rousseau. On retrouve chez le jeune comte des échos du *Contrat social* : « Plus les hommes se connaîtront, écrit Széchenyi, plus ils seront convaincus de trouver la félicité et le salut suprêmes, et de les posséder avec certitude en sacrifiant une partie de la liberté naturelle à la liberté sociale. C'est ainsi que naissent des sociétés et des Etats. » En faisant, d'après Rousseau, de l'obligation individuelle la base de l'association, il fait sortir la liberté civile de cette obligation : « ...un sacrifice consenti pour le salut public ne nous rend point esclaves. Le charme de la liberté sociale n'est pas diminué par ce sacrifice, mais par la manière de le faire. La liberté s'accorde bien avec l'obligation individuelle et si l'on n'avait pas cette faculté de se contraindre soi-même, elle s'anéantirait puisqu'il est de la nature de cette liberté de ne se détruire que par la force d'une volonté étrangère. » (*Hitel*).

D'autre part, M. Bariska montre le rôle des écrivains français dans la formation de Széchenyi écrivain. En défendant un de ses ouvrages (*Hitel*), il imite les procédés dialectiques de la *Défense de l'Esprit des Lois* ; quant à l'ironie de Voltaire, elle se fait sentir dans quelques-unes de ses œuvres satiriques (*Blick, Nagy Magyar Szatira*). Enfin, tout jeune, se souvenant de Rousseau, il projetait d'écrire l'histoire de son amour pour épancher sa mélancolie dans un roman du genre de la *Nouvelle Héloïse*. Chez M^{me} de Staël, Széchenyi a trouvé l'idée du *nationalisme* et celle de la *perfectibilité*. Notions très importantes dans la pensée du grand Hongrois. L'empreinte de M^{me} de Staël, à côté de celle de Rousseau et de Montesquieu est très sensible dans l'œuvre de Széchenyi. Outre les ouvrages de ces quatre écrivains, Széchenyi lit une grande quantité d'autres œuvres françaises et surtout des mémoires historico-politiques et des études d'ordre économique. Il étudie de préférence l'histoire de son temps. Il s'intéresse à l'histoire de la Révolution et à celle de Napoléon. Il lit Louis Blanc, Bucher, Thiers, Dulaure, Lamartine ; il hérise l'*Histoire des Girondins* de

notes marginales qui révèlent qu'il rapportait à son pays les événements dont il lisait le récit. Il est à remarquer que Széchenyi lit tous ces livres avec des « yeux hongrois », il est conduit toujours par les vues de l'homme politique ; il cherche des analogies entre les constitutions de l'Etranger et les phénomènes de la vie politique hongroise, il veut toujours en tirer des conclusions utiles à son propre pays. — M. Bariska consacre un chapitre spécial aux voyages de Széchenyi en France, d'où celui-ci rapporte certaines innovations concernant l'industrie et l'agronomie ; il consacre également un chapitre à l'influence de la Révolution sur Széchenyi.

Les recherches de M. Bariska aideront beaucoup l'historien à apprécier l'œuvre de Széchenyi.

BÉLA HENCZE.

(Budapest).

MARITSCHNIGNÉ JANKOVICS KORNÉLIA. **Marcelle Tinayre. Tanulmány az irónorol és muveirol.** [Etude sur la romancière et ses œuvres]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest, n°. 5 Budapest, 1928, 8°, 76 p.

M^{me} Marcelle TINAYRE nous intéresse à un double point de vue : elle est d'abord l'écrivain que tout le monde connaît, mais elle est aussi une amie de la littérature hongroise dont elle a traduit plusieurs œuvres. Or, la biographie de E. Martin-Mamy (1909), et quelques articles de revue voilà tout ce qui, jusqu'à présent, a été écrit sur elle. M^{me} MARITSCHNIG-JANKOVICS s'est proposé de combler cette lacune après des recherches méthodiques. Elle établit que les romans de M^{me} Tinayre peuvent se ranger dans trois catégories : *romans à thèse*, *romans d'analyse* et, enfin, des *romans artistiques*. Dans ces derniers la poésie, l'harmonie du décor, l'expression libre des émotions et de la fantaisie, tel est le seul but de l'auteur. Certes, cette classification vaut ce que vaut toute classification ; les limites en sont assez flottantes. Le trait dominant de M^{me} Tinayre est, selon l'auteur, une certaine virilité dans le caractère. Cette virilité — qui la distingue tant des autres femmes écrivains — apparaît dans l'objectivité qui caractérise ses personnages et même, — don rare chez une femme écrivain, — dans la composition de ses romans. Son enthousiasme pour l'idéal classique et l'étude soignée de maîtres réalistes, Balzac et Flaubert, ont développé en elle ce sens de l'objectivité. — Puis,

M^{me} M.-Jankovics examine les influences diverses qu'a subies M^{me} Tinayre. M^{me} Tinayre est redevable envers tous les grands maîtres du roman moderne, depuis Balzac ; le style plastique et sensuel des écrivains hellénistes, l'exactitude nuancée des naturalistes, et même l'impressionisme ont marqué son talent. Tout en reconnaissant l'exactitude de ces remarques nous aurions à reprocher à M^{me} M.-Jankovics un peu de précipitation dans la détermination de ces *influences*, parmi lesquelles celle d'Anatole France paraît être la plus forte.

On peut considérer comme une marque du goût sensible et de l'intelligence souple de M^{me} Tinayre ses traductions hongroises auxquelles M^{me} M.-Jankovics consacre un chapitre de sa petite thèse. Il s'agit ici de deux œuvres de M^{me} Cécile TORMAY, la distinguée romancière hongroise : *Au pays des pierres* et *Le livre proscrit*. C'est par Gabriel d'Annunzio, traducteur d'une nouvelle de M^{me} Tormay que M^{me} Tinayre a connu les œuvres de la romancière hongroise. Elle s'est mise alors à traduire le roman *Au pays des pierres* qui l'enthousiasma. Après avoir fait connaissance avec son admiratrice lointaine, M^{me} Tormay à son tour sollicita une traduction de M^{me} Tinayre, en lui envoyant son journal tenu pendant la révolution rouge : *Le livre proscrit*. La traduction est faite comme la première, en collaboration avec un interprète sachant le hongrois. M^{me} M.-Jankovics fait une rapide analyse de ces deux traductions dans lesquelles on retrouve, avec la chaude sympathie de M^{me} Tinayre pour sa collègue hongroise, les qualités d'esprit que nous révèlent ses œuvres originales.

BÉLA HENCZE.

(Budapest)

Correspondance générale de J.-J. Rousseau. Collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Th. DUFOUR, archiviste-paléographe, ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque publique de Genève, et publiée par P.-P. PLAN. T. I-X. Paris, A. Colin, 1924-1928 in-8°.

La *Correspondance Générale* de ROUSSEAU qui est en cours de publication depuis mai 1924, est sans doute une des entreprises les plus considérables intéressant l'histoire de la littérature française de ces dix dernières années. Elle est l'œuvre de deux érudits distingués : feu Th. DUFOUR, archiviste genevois qui a recueilli pendant près de soixante ans les matériaux de cette édition, réalisée, après sa mort, survenue en 1922, par M. Pierre-Paul Plan, homme

de lettres. La *Correspondance Générale* contient deux mille lettres, en plus des *Œuvres Complètes* de J.-J. Rousseau, éditées par la Maison Hachette, sans compter plus d'un millier de lettres des correspondants de Rousseau, négligées jusqu'à présent par les éditeurs. Ces deux mille lettres étaient en partie inédites, en partie dispersées dans des périodiques ou des monographies le plus souvent inaccessibles. Les éditeurs ont pris soin de donner une édition critique : ils remontent toujours aux originaux et corrigent le texte souvent mutilé par les précédents éditeurs. Ainsi chaque volume apporte une cinquantaine de lettres inédites et autant qui étaient jusqu'ici inaccessibles ; et, en outre, dans l'appendice, plusieurs documents importants pour la biographie de Rousseau. Les éditeurs observent dans la publication des lettres l'ordre chronologique en les faisant suivre immédiatement par leurs réponses respectives.

Il serait superflu d'insister sur la valeur historique d'une pareille édition. Elle confirme par exemple les résultats des recherches de M^{me} Frédérique MACDONALD qui a établi qu'après la rupture de Rousseau avec ses amis, Grimm et Diderot ont inséré dans les *Mémoires* de M^{me} d'Épinay des passages qui ont jeté une ombre sur le caractère de Jean-Jacques. Aujourd'hui nous pouvons établir avec certitude que Grimm et Diderot ont falsifié le texte de Rousseau et que les *Mémoires* contiennent des lettres fabriquées longtemps après les événements auxquels elles ont trait. L'importance capitale de cette édition est de fournir une solide charpente à la biographie de Rousseau, qui a manqué jusqu'à présent de solidité malgré les nombreuses recherches érudites effectuées jusqu'à ce jour.

En glanant dans ces volumes, nous rencontrons plus d'une fois des allusions aux événements de Hongrie. Ainsi nous lisons dans une lettre de Rousseau t. 1^{er} :

« Vous savez sans doute que les affaires vont très mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M^r Bouvier le fils y a été tué » (Note de l'éditeur : « Allusion à la bataille de Grotzka ¹ gagnée le 23 juillet 1739 par les Turcs sur les Autrichiens (en Serbie) où le régiment de Savoie, saisi d'une terreur panique, fit volte-face et, poursuivi par une troupe des Turcs, porta le désordre dans les rangs de la cavalerie ». p. 121). En 1742, dans son *Épître à Parisot*, il parle de la vaillance terrible des hussards hongrois (« ... dont la griffe terrible... est plus crainte cent fois que le hussard cruel au pauvre Bavaïrois »), et nous savons que la victoire des hussards hongrois, remportée sur les armées françaises, lui donna l'idée d'écrire sa comédie : *Les prisonniers*

¹. Krociska, selon les historiens hongrois.

de guerre (1743). — Ribotte lui écrit le 30 sept. 1761 (t. VI) : « Le roi de Prusse, qui est un si grand homme en tout, pourrait faire parler de nous [les protestants français opprimés] ; l'on assure qu'il le fit à la reine de Hongrie pour les protestants qu'elle a dans la Hongrie » (p. 258).

Dans une lettre à Coindet (VI, 5) nous rencontrons pour la première fois une allusion au premier chapelain de l'ambassadeur de Hollande à Paris, Du Voisin, dont Rousseau a oublié le nom, mais à qui il adresse un exemplaire de sa *Nouvelle Héloïse*. Rousseau ne se rappelle pas son nom, mais il veut lui envoyer son livre, car lui aussi a reçu de lui un ouvrage. Or c'est Du Voisin qui plus tard mit en relation le comte hongrois Joseph TELEKI avec Jean-Jacques et il alla même lui rendre visite à Montmorency en compagnie de celui-ci¹. Ce livre dont Rousseau parle dans sa lettre, ne serait-il pas précisément l'ouvrage du comte Teleki : *L'essai sur la faiblesse des esprits-forts* (première édition : Leyde, 1760)² dont nous savons que l'auteur l'a envoyé à Rousseau ?

Mais la plus riche moisson pour le chercheur hongrois devrait se trouver dans les tomes IX et X de la *Correspondance Générale* ; en effet, ces volumes embrassent la période des relations de Rousseau avec le Hongrois SAUTTERSHEIM.

Cependant, nous sommes désolés de voir que M. P.-P. PLAN ignore absolument tout des recherches qui ont été faites sur cet énigmatique personnage. Il ignore sa patrie, sa famille, sa profession, les dates de sa naissance et de sa mort et jusqu'à son vrai nom. Dans la première lettre où il est mentionné (IX, 137) Rousseau demande des informations à Usteri sur SAUTTERN [sic]. Or, les éditeurs, qui d'habitude ne sont pas avares de commentaires, se taisent sur les circonstances de son arrivée à Môtiers, et, dans l'index des noms propres, nous trouvons cette simple indication, qui ne nous apprend rien : SAUTTERN (baron de). Ainsi, lors de l'édition de ce volume, les éditeurs ignoraient encore qu'il ne s'appelait pas « Sauttern » et qu'il n'était pas baron et c'est seulement dans l'index du tome X que nous apprenons qu'il s'appelle SAUTTERSHEIM ; mais on lui laisse encore le titre de baron.

T. IX p. 252 Usteri répond à J.-J. et lui promet de prendre des informations sur S. ; p. 257, il fournit des renseignements assez détaillés ; p. 260 c'est le Maréchal Keith qui parle de lui, — alors seulement les éditeurs songent à donner quelques renseignements

1. Cf. *Revue des Ét. hongr.* 1. [1923] 188.

2. Cf. *Egyet. Phil. Közlöny* 1917, 658 et Baranyai Z. *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, Budapest. 1920, p. 117.

sur la personne de Sauttern, en citant la note suivante de Streckeisen-Moultou : « Milord Maréchal veut parler ici du nommé Sauttersheim (ou Sauttern), *aventurier allemand* qui vint s'établir auprès de Rousseau. » La note de Streckeisen-Moultou, écrite il y a 64 ans, était déjà alors inexacte, mais aujourd'hui, après que j'ai découvert l'état civil de Sauttersheim et indiqué les phases principales de sa vie (*Rousseau és Sauttersheim*. Budapest. 1913) il est démontré qu'elle était absolument fausse. Sauttersheim n'était ni Allemand, ni aventurier ; il était le fils du bourgmestre de Bude, capitale de la Hongrie ; s'appelait Ignace SAUTTERMEISTER DE SAUTTERSHEIM et il ne mérite sans doute guère le qualificatif d'aventurier, n'ayant causé aucun préjudice matériel à personne, du moins dans son pays d'adoption.

Il était pauvre ; il avait mené jusqu'à son arrivée en Suisse une vie de débauche, mais il confessa ses péchés à Jean-Jacques et s'efforça d'avoir une conduite irréprochable, converti par les vertus du grand philosophe. A cause de ses dettes, il avait dû s'enfuir de Presbourg où il était secrétaire adjoint à la Chambre aulique. Il accourt en mars 1763, à Môtiers afin de réformer son cœur et son esprit au contact de Rousseau. D'abord, il s'embrouille dans des mensonges, mais finalement, dans une lettre datée du 11 mai 1764, écrite de Paris, il avoue sa faute et, depuis ce moment, il se montre un disciple digne de son maître.

Tous ces faits pouvaient être connus des éditeurs de la *Correspondance Générale*, mais ils ont oublié de se référer aux lettres de Sauttersheim, qu'ils ont pourtant entre leurs mains et de plus, ils paraissent ignorer non seulement mes études sur Sauttersheim, parues en langue hongroise, mais encore le compte-rendu que M. Eugène RITTER en a donné dans les *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau* (X, 236-237), et où il a relaté les principales données de la vie de Sauttersheim.

Mais si les éditeurs sont insuffisamment informés sur la personne de Sauttersheim, leur publication est-elle, du moins, complète sous ce rapport ? Hélas, non. Nous sommes navrés de devoir constater qu'ils ont omis toute une série de lettres à Rousseau où il est question de Sauttersheim :

1° La lettre adressée le 9 avril 1763 par F. H. d'IVERNOIS, négociant de Genève, à son cousin, C. G. d'Ivernois, procureur général de Neuchâtel et où le premier avertit le second qu'on a quelque raison de soupçonner que ce Hongrois est au service de la France et qu'il est là pour tendre quelque piège à Rousseau ; « informés-le de ceci afin qu'il se conduise en conséquence ». — 2° La lettre de C. G. d'Ivernois, adressée le 12 avril 1763 à Rousseau, par laquelle

il lui communique la lettre de son parent de Genève « bien que j'aie lieu de présumer que ses soupçons sont très mal fondés etc. » C'est après ces deux lettres que Rousseau a été pris d'un soupçon et a envoyé, le 16 avril, aussitôt après les avoir reçues, une missive à Usteri où il le prie de bien vouloir prendre des informations sur le baron de Sauttern : mais cette lettre, sans les deux précédentes, est tout à fait inintelligible. — 3° La lettre adressée le 17 mai 1763 par le maréchal de Luxembourg à Rousseau dans laquelle le maréchal, en réponse à sa lettre du 23 avril, le tranquillise sur l'inquiétude qu'il a au sujet de Sauttern. — 4. La lettre latine de Sauttersheim, écrite le 30 juin ou le 1^{er} juillet à Rousseau. — 5° La lettre latine de Sauttern, écrite le 5 juillet de Neuchâtel à R. où il l'informe de son arrivée à Neuchâtel et de son dessein de continuer le lendemain son voyage. — 6° La lettre latine de Sauttersheim écrite le 10 juillet de Bâle à Rousseau, où il lui parle du tremblement de terre qui a éprouvé la Hongrie et détruit la ville de Komárom : « calamus manu mihi excidit ob nuntium, quod hoc momento percipio, Urbs Commaromium dicta, 10 milliaribus Buda distans, per terrae motum in Danubio sepulta est etc. » — 7° La lettre latine de Sauttersheim, écrite, le 14 juillet, de Strasbourg à Rousseau.

Ce n'est qu'à propos de la lettre adressée le 18 juillet par Usteri à R. que M. Plan a trouvé bon d'insérer une note où il fait mention de l'arrivée de Sauttersheim à Môtiers et de son départ de cette ville.

Parmi les lettres publiées dans le tome X, il en est une qui mérite toute notre attention.

Dans la lettre, adressée le 18 août 1763 par Rousseau à Roguin, nous lisons : « L'infamie qu'on a faite ici au Baron de Sauttern après son départ a fait tant de bruit ; la servante osait se dire grosse de lui. M. de Montmollin est venu à bout de lui faire avouer la calomnie qu'on lui avait dictée. J'en suis d'une joye que je ne puis vous exprimer et j'en ai à Montmollin une obligation que je n'oublierai jamais. Personne n'a cru ici cette ridicule accusation et tous les honnêtes gens en étaient indignés ; mais la canaille la débitait sans la croire, et il ne tenoit pas à elle d'en faire rejaillir le déshonneur jusque sur moi, qui ai vécu en grande intimité avec le Baron, et qui m'en fais honneur ; puisqu'on ne verra sûrement jamais un Militaire de son âge plus sensé, plus décent, plus honnête, plus modeste même, et des mœurs plus pures. Sans compter une propreté sur sa personne qui lui donnait un dégoût mortel pour tout ce qui n'était pas aussi propre que lui. C'est pourtant un tel homme qu'on accusait d'avoir donné la préférence à la plus infecte, à la plus puante charogne » (p. 83-84).

Cette lettre est une apologie de Sauttersheim, digne du bon cœur de Rousseau et qui réfute à jamais la calomnie dont les habitants de Môtiers ont accablé Sauttersheim.

Ici une petite difficulté surgit : d'après cette dernière lettre, Montmollin a fait avouer à la servante « la calomnie qu'on lui avait dictée », ce qui voudrait dire que Sauttersheim fut reconnu innocent dans cette affaire ridicule et odieuse. Mais le Rousseau des *Confessions* semble ignorer que son ami ait été disculpé, car il prétend qu'après s'être efforcé inutilement de faire arrêter cette femme éhontée, il rappela Sauttersheim par lettre afin de venir confondre cette coquine... « Je fus surpris de la mollesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur et fit en sorte d'assoupir l'affaire... » (*Œuvres compl.* IX, 53). M. P.-P. Plan a-t-il remarqué cette divergence dans les deux récits de Rousseau ? en tous cas il oublie de la signaler. A notre avis la version de la lettre mérite plus de crédit ; nous savons, en effet, que l'auteur des *Confessions* a été plusieurs fois trahi par sa mémoire¹.

L'auteur de ces lignes n'a examiné l'édition de la *Correspondance* que par rapport à ce petit détail : il a constaté de l'inexactitude et de la négligence là où il s'attendait à trouver des informations sûres et définitives. Doit-on en tirer une conclusion qui s'applique à l'ouvrage tout entier ?

1. Remarquons encore que l'Index des noms propres nous paraît peu digne de confiance. On nous indique deux fois la p. 345 (aux noms Nadasdy et Sauttersheim) au lieu de 344 ; par contre les pages 11 et 110 où le baron est nommé, ne sont pas mentionnées dans l'index.

2. Pendant l'impression de ce compte-rendu paraît le tome XI de la *Correspondance Générale* qui montre les mêmes défauts que les volumes précédents. Les éditeurs s'abstiennent toujours de corriger la note erronée du t. IX sur SAUTTERSHEIM encore que les lettres publiées dans ce volume parlent plus explicitement de « Baron Hongrois », de « Hongrois » et même de « fils d'un Bourgmaître de Bude ». Et toujours les mêmes omissions singulières. Il manque en effet : 1° la lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (11 mai 1764, Paris) où il lui raconte en détail sa vie orageuse ; 2° la lettre de Dauby à Rousseau (15 mai, Neuchâtel) où il lui fournit des informations sur son ami hongrois ; 3° la lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (18 juin, Paris) où il lui parle de son ami hongrois, Kempelen ; 4° la courte lettre latine de Sauttersheim à Rousseau (3 juillet, Paris) ; 5° la lettre de Dauby à Rousseau (12 juillet, Neuchâtel) où il lui parle de l'envoi d'une caisse laissée par le Hongrois à Môtiers ; 6° la première lettre française de Sauttersheim à Rousseau (11 août, Besançon) où il le met au courant de son arrivée à Besançon.

La publication de P.-P. Plan mérite-t-elle le titre de *Correspondance Générale* ?

FERENC ECKHART. **Introduction à l'Histoire Hongroise.** Avec un avant-propos de M. Louis HALPHEN. Paris, H. Champion, 1928, in-8°. 179 p., 4 cartes historiques. Bibliothèque d'Etudes hongroises. I.

Le premier volume de notre collection de livres, inaugurée sous les auspices de la *Revue des études hongroises*, a paru au cours du mois de juillet 1928. Un certain nombre d'exemplaires contenait un « Vient de paraître » que nous reproduisons ci-après parce qu'il apporte quelques renseignements sur l'auteur, et nomme les personnes qui ont bien voulu prêter leur concours à l'éditeur de la collection :

Ce volume inaugure une collection nouvelle dont la nécessité s'imposait. La *Bibliothèque d'Etudes hongroises* compte publier en langue française une ample série d'ouvrages relatifs à l'histoire de Hongrie dans ses manifestations les plus variées. Histoire politique, sociale, économique, intellectuelle et artistique, questions de linguistique, d'ethnographie historique, d'archéologie, de géographie humaine et historique y seront tour à tour abordées par les savants de Hongrie ou de France les plus compétents, les plus honorablement connus dans les milieux scientifiques.

L'auteur du volume que voici, M. Ferenc ECKHART, l'un des meilleurs érudits de la jeune école historique hongroise, membre correspondant de l'Académie hongroise, est directeur de l'« Institut historique hongrois » de Vienne. Créé par le comte KLEBELSBERG, ministre des Cultes et de l'Instruction publique de Hongrie, lui-même historien distingué, cet Institut a réalisé une intelligente coopération entre les milieux scientifiques autrichiens et hongrois. M. Eckhart était surtout connu jusqu'ici par des travaux sur l'histoire du droit, des institutions (« Die glaubwürdigen Orte [loca credibilia] in Ungarn ». Innsbruck, 1914) et des conditions économiques de la Hongrie au moyen-âge, mais on lui doit aussi un beau volume en langue hongroise sur *La politique économique de la Cour de Vienne au temps de Marie-Thérèse* (1922). A la lecture de son nouveau livre on voit aisément combien une compétence aussi variée a été précieuse à l'intelligence générale de l'évolution du peuple hongrois.

La traduction française a été assurée par M. Henri ANCEL, dont le travail a été revu en partie par M. Henri TRONCHON, professeur à l'Université de Strasbourg, ainsi que par M. Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, qui a bien voulu présenter l'œuvre au public. L'Index a été préparé par M^{lle} FOCK et M. DEZSÉNYI, étudiants hongrois à l'Université de Genève. On ne saurait trop les remercier tous du service qu'ils ont ainsi rendu à la science historique.

La lecture d'un livre dû à tant de concours précieux est chaleureusement recommandée à tous ceux que préoccupent aujourd'hui à juste titre les graves problèmes politiques de l'Europe centrale et orientale. Comme l'observe M. Louis HALPHEN dans son *Avant-propos*, on trouvera ici « dissociés et analysés d'une façon objective » quelques-uns des éléments qui y sont impliqués. Ainsi, une fois de plus, la science aura servi « la cause de la saine politique, qui aborde l'examen des problèmes

actuels dans un esprit libre de préjugés, mais solidement prémuni par l'histoire contre les entraînements de la logique abstraite ».

Prochains volumes à paraître :

- N° 2. — Henri TRONCHON, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. *Un Voltairien de Hongrie : Comte Jean FEKETE DE GALANTHA, Œuvres Posthumes*, inédites, texte français publié avec Introduction et Commentaire. Un vol. in-8°.
- N° 3. — János MELICH, professeur à l'Université de Budapest : *La Hongrie avant l'occupation par les Hongrois*. Un vol. in-8°.
- N° 4. — Comte Paul TELEKI, professeur à l'Université de Budapest : *Géographie de la Hongrie*. Un vol. in-8°.

Il est inutile de parler aux lecteurs de notre *Revue* du livre de M. ECKHART : ils en ont eu la primeur (5^e année, 1927, pp. 5-65 et 242-323). Mais au corps même du texte, paru dans la *Revue*, on a ajouté, dans l'ouvrage, six appendices (I. Les principaux événements de l'histoire hongroise suivant l'ordre chronologique ; II. Les rois de la Hongrie ; III. Généalogie de la maison Árpád ; IV. G. des Anjou et de leurs successeurs ; V. G. des Jagellons ; VI. G. de la maison de Habsbourg et de Habsbourg-Lorraine). — Un *Index* très soigné clôt le volume qui est enrichi par quatre cartes historiques : 1. La Hongrie aux XI^e-XIII^e siècles ; 2. Au XIV^e siècle ; 3. Au temps du Prince Gábor Bethlen ; 4. Après la paix de Trianon.

A défaut de compte-rendu, nous voudrions mettre sous les yeux des lecteurs de cette revue les premières analyses parues jusqu'à la fin de l'année 1928 sur le livre de M. Eckhart. Nous nous plaisons à commencer cette énumération par les quelques lignes élogieuses que l'éminent historien roumain Nicolas IORGA a bien voulu consacrer dans sa *Revue Historique du Sud-Est Européen* (avril-juin 1928, p. 172), à cet ouvrage lorsqu'il l'a lu dans la *Revue* :

M. Ferenc ECKHART donne des vues générales du plus haut intérêt sous le titre *Introduction à l'histoire hongroise* [= de la Hongrie]. Chaque paragraphe est accompagné d'une riche bibliographie critique. C'est un travail de tout premier ordre qui témoigne d'un grand et très remarquable effort d'objectivité dans l'étude des questions irritantes. On n'avait donné jusqu'ici rien d'aussi « occidental » sur le développement d'une forte et noble race¹.

M. Louis VILLAT, professeur à l'Université de Besançon, parle, dans un article paru dans le *Journal des Débats* (30 août) sous le titre « Le lien intellectuel franco-hongrois », entre autre, de la

1. Nous devons à la vérité de constater que dans un compte-rendu plus récent (*ibid.*, n° 10-12, v) le distingué historien roumain est moins élogieux à l'égard du même ouvrage, paru en forme de livre ; il dit encore néanmoins que c'est un « excellent ouvrage de synthèse, tout à fait au courant et beaucoup plus impartial que tout ce qui a été donné jusqu'ici par l'école historique hongroise. »

Bibliothèque d'études hongroises et de son premier volume. Il dit notamment :

Depuis 1923, grâce à l'active impulsion de MM. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged, et Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest, la *Revue des Etudes hongroises* donne quatre fois par an, en langue française, un important fascicule où des articles originaux alternent avec les chroniques bibliographiques. Le public cultivé est désormais tenu au courant des principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, et une part prépondérante y est faite à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie. Mais cela même n'a pas semblé suffisant, et voici que la « Bibliothèque d'Etudes hongroises » se propose de publier en langue française une ample série d'ouvrages consacrés à l'histoire de la Hongrie dans ses manifestations les plus variées. Histoire politique, sociale, économique, intellectuelle et artistique, questions de linguistique, d'ethnographie historique, d'archéologie, de géographie humaine et historique y seront tour à tour abordées par les savants de Hongrie et de France les plus compétents.

Le premier volume a été confié à M. François ECKHART, l'un des meilleurs érudits de la jeune école historique hongroise, membre correspondant de l'Académie hongroise, directeur de l'« Institut historique hongrois » de Vienne. Il avait déjà publié d'importantes études sur le droit et les institutions économiques et sociales de la Hongrie au Moyen-âge et à l'époque de Marie-Thérèse. Dans cette « Introduction à l'histoire hongroise », il résume en 150 pages toute l'histoire de son pays depuis le temps de l'organisation en tribus et de la royauté patrimoniale jusqu'au dualisme et au traité de Trianon. Et c'est la première fois, depuis le livre, déjà ancien, d'Edouard SAYOUS (1876), que nous pouvons disposer d'un guide averti, capable d'orienter les chercheurs et les profanes à travers le dédale de l'histoire hongroise. M. Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, signale, dans un avant-propos bref de mots et riche d'idées, les mérites de ce livre qui rendra tant de services. Il note aussi, dans sa sincérité, quelques points sur lesquels il peut se trouver en désaccord avec M. ECKHART : c'est ainsi que, pour résoudre le problème des origines hongroises, il attache une importance particulière aux grands mouvements ethniques dont l'Asie centrale et occidentale fut le théâtre du VII^e au IX^e siècles : il a également une opinion différente sur la façon dont se sont établis sur le sol de la Hongrie les peuples « allogènes » tels que les Serbes et des Roumains. Peu importe, puisque ceci est un livre de bonne foi et de saine méthode : l'auteur nous présente pour chaque problème la solution qu'il estime la plus exacte, et chacun des neuf chapitres de cette histoire est suivi d'une bibliographie critique qui permettra d'apprécier l'importance et la rigueur des recherches poursuivies. Tous ceux que préoccupent les graves problèmes politiques de l'Europe centrale et orientale accueilleront avec faveur un livre où se trouvent « dissociés et analysés d'une façon objective » quelques-uns des éléments que ces problèmes impliquent. Complété par 6 appendices, 4 cartes et un index, il inaugure brillamment et utilement une collection dont le besoin était manifeste et où paraîtront bientôt de nouvelles études : sur « Un Voltairien de Hongrie » (le comte Jean Fekete) ; sur « la Hongrie avant

l'occupation par les Hongrois » : sur « la géographie de la Hongrie », etc.

Nous extrayons du compte-rendu du *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* (juillet-sept. 1928, p. 326) ces quelques lignes :

M. Halphen dit avec raison que la présente *Introduction* est en réalité une vraie Histoire... La première date mentionnée étant 892 et la dernière page concernant l'état de choses qui a suivi le traité de Trianon (1920), on voit donc que c'est un tour de force de parcourir en 180 pages dix siècles... Souhaitons que M. Imre Révész, M. Lajos Rácz ou quelque autre collaborateur de la savante *Revue des études hongroises* consacre un volume spécial au protestantisme dans la *Bibliothèque d'études hongroises* que M. F. Eckhart vient d'inaugurer de façon magistrale.

Dans la *Revue de Paris*, M. A. ALBERT-PETIT, le distingué chroniqueur historique de cette périodique, consacre les trois premières pages de son article du 15 août (pp. 945-948). Après avoir dit quelques mots sur l'historiographie hongroise (d'ailleurs pas tout à fait exempts d'erreur ; par exemple il n'est pas exact qu'« il n'y a guère qu'un demi-siècle que les études sur la Hongrie, en Hongrie même, ont pris une vigueur scientifique ») l'excellent historien continue comme suit :

La guerre ayant rompu les relations intellectuelles, intimes et traditionnelles, entre la France et la Hongrie, la nécessité de les rétablir, particulièrement sur le terrain historique, amena dès 1923 la création d'une *Revue des Études hongroises*, destinée à rendre accessibles aux lecteurs de langue française les travaux de l'érudition autochtone. A cette revue se rattache une organisation encore plus récente, la « Bibliothèque d'Études hongroises » qui vient de publier le premier volume d'une collection dont le besoin se fait sûrement sentir.

Il porte un titre modeste. *Introduction à l'Histoire hongroise* (Champion) et est de M. Ferenc ECKHART. Ce n'est ni un manuel ni un précis. Ses dimensions ne lui permettent pas d'autre part d'être un exposé complet, et encore moins détaillé, de l'histoire de Hongrie. C'est un guide à travers un labyrinthe qui ne nous est pas familier, une table d'orientation comme on en met en montagne pour signaler les principaux massifs. Les problèmes sont indiqués, les solutions provisoires ou définitives qui leur ont été données sont soumises à notre examen. Le terrain est défriché pour construire et même les linéaments des constructions futures se laissent souvent deviner. Très nourries, ces pages sont instructives pour les profanes, suggestives pour les spécialistes.

On ne résume pas un pareil résumé dont chaque chapitre pose plusieurs points d'interrogation.

Après avoir finement analysé quelques problèmes qu'a soulevés en lui la lecture de ce livre, notamment la question de l'origine ethnique des Hongrois, les raisons de leur migration vers l'Occident, leur fixation définitive en Europe centrale, leur rattachement

à la chrétienté d'Occident, il clôt son intéressant compte-rendu par ces quelques réserves :

La population de la future Roumanie n'a pas perdu sa marque latine pour être devenue orthodoxe. Nous ne parlons pas des Grecs parce que l'Église d'Orient, étant l'Église grecque, favorisait le maintien de la grécité. Il est probable que sur ce point, comme sur quelques autres, le jugement de l'historien a été influencé par l'instinct national. Les Hongrois ont le sentiment qu'ils sont supérieurs en civilisation à leurs voisins orientaux précisément parce qu'ils sont eux mêmes des occidentaux. Ils attachent pour cette raison un prix très particulier à ce fait qu'ils appartiennent à la communion des catholiques romains. Ils en tirent argument pour défendre pied à pied les droits des minorités hongroises que la dernière guerre a placées sous une domination étrangère. En termes mesurés, mais catégoriques, M. Eckhart traite de haut « les pays environnants auxquels la volonté des vainqueurs a incorporé une bonne partie de la population hongroise, sans considérer qu'elle soumettait un peuple de culture supérieure et de culture occidentale à des États de traditions diverses pour la plupart ».

Evidemment nous ne sommes plus là sur le terrain purement historique. L'histoire contemporaine n'est jamais tout à fait de l'histoire quand elle est envisagée, même en toute conscience, du point de vue national. Mais peu importe ce que pense en ce cas l'auteur s'il nous met loyalement en état de penser par nous-mêmes. Les histoires nationales ne sont que des tranches de l'histoire universelle, mais, comme elles ne sont pas écrites par des êtres abstraits, on ne peut leur demander la froideur d'une « tranche napolitaine ».

Dans le *Petit Parisien* M. Henri JAGOT consacre (9 août 1928) un « billet du lecteur » au premier volume de la « Bibliothèque d'études hongroises ». Après avoir fait connaître le but de cette collection, il est d'avis qu'« il convenait que le public de langue française fût initié au passé de ce pays, initiation sans laquelle on ne saurait avoir une complète compréhension des temps actuels. C'est donc une sorte de préface. Elle était indispensable, mais il eût été difficile d'en trouver une meilleure ». M. Jagot cite quelques passages de la préface due à M. Halphen et il poursuit : « Or, si l'on a dit de nous autres Français, ce qui, dans une certaine mesure, est certainement exagéré, que nous sommes des gens qui ne connaissent pas la géographie, il est peut-être vrai que nous ignorons assez souvent l'histoire des autres nations. Quoi de plus nécessaire qu'un pareil ouvrage ? » — « C'est une histoire très curieuse, très mouvementée, très dramatique, que celle de la Hongrie. De grands faits généraux se sont accomplis chez elle ou autour d'elle. Aujourd'hui même, elle tient une large place dans les préoccupations européennes. Autant de raisons qui viennent accroître l'intérêt qui s'attache au travail de M. F. ECKHART, »

Dans le numéro de Noël 1928 du *Monde nouveau* (p. 786) M. Daniel A. TOLÉDANO qui était magyarisant au début de sa carrière, dit entre autres ceci :

... Malgré son modeste titre, l'ouvrage constitue un véritable manuel des faits qui ont marqué l'existence de la Hongrie depuis l'établissement des tribus finno-ougriennes dans les vallées du Danube et de la Tisza jusqu'au traité de Trianon. Le texte de M. E. est clair, concis et nous paraît justement distribué entre l'exposé des faits et l'étude critique des causes; il est complété par une abondante bibliographie, occupant en moyenne une page de chacun des neuf chapitres...

M. Henri HAUSER dont la vaste curiosité scientifique et l'activité de publiciste touchent sur bien des points l'histoire de la Hongrie, analyse l'ouvrage de M. Eckhart dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (déc. 1928, p. 567). Voici ses principales constatations :

Il est fort heureux que M. E., reprenant des articles très remarquables de la *Revue des Études hongroises*, nous ait donné cette *Introduction*. C'est plus qu'une « introduction », c'est un brillant résumé de l'histoire de la Hongrie depuis le ix^e siècle jusqu'au xx^e; c'est, pour le lecteur occidental un guide à travers cette histoire, liée de si près à la nôtre, et pourtant si mal connue. Aucun bon ouvrage en français n'avait paru depuis celui de Sayous, en 1876.

Celui-ci sera pour les Français un précieux fil conducteur. Les diverses périodes... y sont caractérisées avec une parfaite netteté. Pour chacun des neuf chapitres, une bibliographie abondante et soigneusement mise à jour constituera un instrument des plus précieux, même pour les travailleurs — combien nombreux ! — à qui la langue magyare est inaccessible... Les spécialistes ne seront certainement pas d'accord sur tous les points avec M. E. [Viennent quelques réserves et remarques]... Ces réflexions d'un non-spécialiste ne sauraient diminuer en rien la reconnaissance que nous devons à l'auteur de cette *Introduction*.

La *Revue de Genève* signale dans son numéro de septembre 1928 (p. 1161) en termes excellents l'ouvrage d'Eckhart. Après avoir fait connaître l'économie générale du livre il conclut : « Il faut espérer que l'exemple donné par les érudits hongrois sera suivi et que d'autres monographies, pareillement objectives, viendront faciliter par l'étude du passé la solution des problèmes politiques du temps présent. »

RÉDACTION DE LA REVUE DES ÉTUDES HONGROISES.

OSCAR RANDI. **La Romania Antica e Moderna.** Roma, Casa editrice M. Corra et C. di Luigi Bellini, 8°, 47 (s. d.).

Cet ouvrage à prétentions historiques, écrit sans doute en 1923 ou en 1924, n'est en somme qu'une apologie du régime Brătianu. Mais l'auteur n'avoue pas ouvertement ses intentions, il

préfère affirmer qu'il s'efforce, dans ce livre, d'indiquer à grands traits « quelle a été et quelle sera à l'avenir l'histoire du peuple roumain habitant la région des Karpathes et du Danube ».

Tout naturellement, il commence par la théorie de la continuité daco-roumaine en esquisant l'histoire de la formation de la Dacie de Trajan. La Dacie est le lieu de naissance de la langue et du peuple roumains et la conquête de Trajan marque la date de cette naissance. L'avis contraire est dû, selon l'auteur, au sentiment hostile de certaines nations étrangères ; il ne vaut même pas la peine qu'on s'y arrête. Ainsi se trouve écarté, d'une façon péremptoire, tout ce vaste ensemble de problèmes linguistiques, ethniques et historiques que soulève la théorie daco-roumaine et qui occupe depuis près d'un siècle le monde des historiens et des linguistes lesquels, à moins d'être des Roumains, ont conclu le plus souvent en faveur de la thèse contraire. M. RANDI, « faute de place », renonce de son côté à remplir l'espace formidable de mille ans qui s'étend depuis l'empereur Aurélien jusqu'à Béla III, roi de Hongrie (1173-1196).

C'est avec la même légèreté que l'auteur passe sous silence la Réforme calviniste de la Transylvanie hongroise. Il supprime tout simplement ce mouvement spirituel qui pourtant a grandement contribué à sauver la vie roumaine de la slavisation totale : le calvinisme des princes hongrois a introduit la langue roumaine dans la vie religieuse roumaine. Les calvinistes hongrois firent imprimer les premiers livres roumains et jetèrent ainsi les bases de la littérature roumaine. L'auteur semble ignorer que le premier livre roumain qui a été conservé jusqu'à nos jours fut publié en Transylvanie, à l'instigation et aux frais d'un seigneur hongrois : Ferenc Geszthy, en 1582 et que la première traduction complète du Nouveau-Testament parut à la Cour du prince de Transylvanie, Georges I^{er} Rákóczy, à Gyulafehérvár (Alba Julia) aux frais du prince lui-même (1648). Tout cela est passé sous silence de même que nous n'entendons jamais parler de la florissante et puissante principauté hongroise de Transylvanie, dans le cadre de laquelle les Roumains ont vécu une bonne partie de leur histoire.

Cela étant, nous ne sommes pas étonnés de lire chez M. Randi que la Dacie fut entièrement latinisée par les Romains. Est-ce pendant les cent-cinquante ans que dura leur domination ? Or, dans des conditions plus favorables, avec l'aide des moyens puissants de la vie moderne : chemins de fer, postes, service militaire, instruction obligatoire, presse, les régimes prussien, autrichien et russe ne sont pas parvenus à dénationaliser la nation polonaise

pendant le même laps de temps. La latinisation rapide de la Dacie est d'autant moins probable que les colons et habitants de cette province provenaient « ex toto orbe romano », selon un auteur contemporain. D'ailleurs les attaques des peuples barbares voisins, et parmi ceux-ci celles des Daces restés libres, ne laissent point de temps au régime romain pour l'assimilation pacifique. En 167 après J.-Chr. les mineurs de Verespatak enfouirent devant les envahisseurs barbares leurs documents importants, les fameuses tablettes de cire de Verespatak ; or ces tablettes ne furent retrouvées qu'au XVIII^e siècle, ce qui prouve que même les mines de Transylvanie, ces grandes sources de richesse de toutes les époques, furent abandonnées par la population. En 244, l'empereur Philippe l'Arabe est obligé de quitter les solennités du millénaire de Rome pour courir à la défense de la Dacie, ravagée par les Carpes.

D'autre part, l'expression médiévale *Roum-Ili* (terre des Romains) ne se rapporte pas, comme l'auteur le prétend (p. 8), aux ancêtres romains : c'est le nom que les Arabo-Turcs donnèrent au pays des empereurs byzantins, qui se rétrécit de plus en plus. Cette appellation survit d'ailleurs encore aujourd'hui, sur le même territoire, dans le nom de la *Roumélie*.

Quant au nom de *Dobroudja*, l'auteur n'est pas mieux renseigné. Contrairement à ce qu'il prétend, ce nom a conservé le souvenir du règne d'un prince bulgare *Dobro(titch)*, contemporain de Louis d'Anjou, dit le Grand [1342-1382], roi de Hongrie.

On lit avec stupeur cette affirmation que, si l'assimilation des Saxons par les Hongrois n'a pas réussi, il faut en rechercher la cause plutôt dans les conditions géographiques que dans les tolérances politiques des Hongrois. En réalité, la Hongrie a toujours respecté l'individualité et la culture du peuple saxon dont les privilèges octroyés par le roi André II [1205-1235], ne furent abolis que par la constitution roumaine de 1923.

Les affirmations de l'auteur, concernant le vocabulaire roumain, sont dénuées de tout fondement. L'élément latin est loin d'atteindre 75 %, comme le veut M. RANDI. « Rares sont les mots d'origine germanique et magyare » (p. 10), continue-t-il avec la même légèreté dans ses affirmations. En réalité, on n'a pas découvert jusqu'à présent un seul mot d'origine germanique dans l'ancien trésor de la langue roumaine¹ ; et c'est là précisément un des côtés faibles de la théorie de la continuité daco-roumaine. Si

1. Les tentatives de MM. BOGREA et DICULESCU pour démontrer la présence d'éléments vieux-germaniques en roumain ont abouti à un échec complet.

les Roumains avaient toujours vécu sur le territoire qu'ils occupent actuellement. Les langues gothique et gépide n'auraient pas manqué de laisser leur empreinte dans leur langage. Par contre, les mots d'origine hongroise sont très nombreux en roumain¹ et non seulement dans le roumain de Transylvanie et du Banat, ainsi que veut bien l'accorder M. Rándi, mais encore dans la totalité du daco-roumain, à Bucarest, à Craiova, comme à Beszterce (Transylvanie). Roum. *chip* < magy. *kép* ; roum. *chin* < magy. *kin* ; roum. *bântui* < magy. *bánt* ; roum. *făgădui* < magy. *fogad*, etc., sont des vocables généralement répandus et même dans la Patenôte on rencontre *mântuește* dérivé de magy. *ment* « sauver », et *vicleanul* dérivé de magy. *hiltlen*. Ce sont là des faits patents, connus et cités aussi par les savants roumains.

Notre étonnement grandit, à la page suivante, lorsque nous lisons que, dans la Roumanie d'aujourd'hui les catholiques constituent une minorité à peine appréciable. « Ce sont les vrais catholiques de l'ancien Royaume — soit 100.000 hommes — et les uniates de Transylvanie, soit 1.200.000 hommes. » Nous demandons ce que M. Rándi a fait des évêchés catholiques romains de Gyulafehérvár, de Csanád-Temesvár, de Nagyvárad, de Szatmár et de leurs fidèles ?

Il n'est pas vrai que les voïvodies roumaines toujours ont été autonomes (p. 14), de même qu'il n'est pas exact qu'aucun Roumain ne s'est laissé convertir au mahométisme. On peut lire par exemple, dans tout manuel d'histoire roumaine, que le voïvode Petru Rareș, et son successeur qui régnaient en Moldavie au xvi^e siècle, embrassèrent l'islam. Quelque temps après, Mihnea, voïvode de la Muntenia devint musulman à son tour !

Le souvenir de Rome, l'idée de la latinité n'a pénétré dans la vie intellectuelle roumaine que par l'intermédiaire des Roumains étudiant à l'étranger au cours des xvii^e et xviii^e siècles. Quant au mot *lătin*, il n'est entré dans le lexique du villageois roumain que depuis 1700 environ, sous l'influence du mouvement unificateur parti de Rome ; il sert à désigner ironiquement les Roumains qui ont adopté le rite romain et qui sont détestés par l'autre moitié du peuple.

C'est une erreur, d'autre part, de chercher dans les noms de lieux tels que *Râmnic*, *Romanâți* la preuve de l'origine romano-latine. M. Iorgu IORDAN a établi (*Rumänische Toponomastik*, II, 218) que

1. Cf. la littérature citée par C. Tagliavini, *Rev. Et. Hongr.*, 1928, [t. VI.], pp. 16-17, et par L. Trembl, *Ung. Jahrb.*, 1928.

Râmnic est d'origine slave et qu'il faut y voir le dérivé d'un radical vieux bulgare *ryba* « poisson » : slave *rybnic* « poissonnière » a donné régulièrement *râmnic* en roumain.

Dès lors, il est absolument faux de prétendre (p. 15) que les Roumains attachés de toute leur âme à l'idée romaine, avaient à subir les attaques étrangères tendant à détruire jusqu'au souvenir de la domination romaine. C'est le contraire qui est vrai. Ce sont : le chanoine hongrois de Gyulafehérvár, Jean de Megyericsé, recueillant vers 1500 les inscriptions romaines, le chroniqueur Bonfini, historien du roi de Hongrie, lançant le premier la théorie de la continuité roumaine depuis Trajan jusqu'aux Roumains de son époque ; ce sont, en somme, les humanistes hongrois qui favorisèrent l'expansion de ces idées nébuleuses et romantiques sur l'origine romaine ; elles se répandirent d'abord dans les classes intellectuelles, et, plus tard, au XIX^e siècle, par la voie de l'école même, parmi les classes populaires qui n'en savaient rien jusqu'alors.

Le mot *rumân* ou *român* quoique remontant au lat. *romanus* n'avait pas conservé davantage le souvenir de l'origine romaine, puisqu'on sait que, vers 1600, en Valachie, il n'y avait que les serfs qui portaient ce nom, tant était effacé le souvenir de l'origine romaine !

Transylvanie, Dobroudja seraient, selon M. Randi (p. 15), des noms artificiels, fabriqués par les étrangers et imposés de force aux Roumains. Nous avons déjà vu le cas de Dobroudja. Quant à Transylvanie, il est certain que ce nom n'est que la traduction latine du nom hongrois de *Erdély* < *Erdöelwe*, due à la Chancellerie royale hongroise, et que ce nom s'est répandu parmi les intellectuels roumains humanisants sans pourtant qu'ils aient été obligés de l'accepter. Le peuple lui-même n'emploie que le mot magyar passé en roumain et modifié selon les lois phonétiques roumaines : *Ardeal*, ce qui montre qu'il est puéril de parler à ce propos de mesures coercitives. Tout ce qu'on peut conclure au sujet de ce nom, c'est que les Roumains n'ont pas et n'ont jamais eu de nom autochtone pour la désignation du pays transylvain, où ils prétendent vivre depuis l'époque romaine.

Il est faux que, dans les villes de Transylvanie, les Roumains soient en minorité parce que le régime hongrois tenait les Roumains continuellement à l'écart de la vie citadine. La cause véritable de ce fait historique, l'auteur l'indique lui-même (p. 19) en parlant de l'« indole montanara » de la population roumaine. A quoi aurait-il pu servir à ce peuple de bergers alpestres d'habiter dans des villes médiévales étroitement entourées de murailles ?

Nous enregistrons par contre un aveu spontané de l'auteur sur la réforme agraire : « *L'operazione di giustizia economica, e in parte anche politica.* » Voilà précisément une thèse qui contredit légèrement celle de M. Titulescu !

Quant à la question des minorités, selon M. Randi, ce problème cessera un jour d'inquiéter l'opinion puisque le moment n'est pas éloigné où tout le monde sera Roumain en Roumanie ! Pour le moment, « les Magyars au caractère inquiet » suscitent des obstacles au déroulement tranquille de ce processus et causent beaucoup d'ennuis à l'Etat Roumain. Et cependant l'Etat Roumain fait preuve de générosité à leur égard, leur accordant toutes sortes de libertés : « ils ont leurs journaux, leurs théâtres, leurs écoles, leurs institutions, leurs conseils municipaux ». Et malgré tout cela on ne peut les faire renoncer à leurs rêveries (p. 22) !

M. Randi semble ignorer que les théâtres hongrois sont obligés de livrer 32 % de leurs recettes à titre d'impôt pour l'entretien des théâtres roumains, que la langue servant à l'enseignement dans les écoles hongroises n'est qu'en partie le hongrois, puisque plusieurs matières sont enseignées obligatoirement en roumain, à partir de l'école primaire et que, même à l'école infantine, l'on doit consacrer une heure par jour à l'enseignement de la langue roumaine aux bébés minoritaires. Il passe sous silence le nombre des écoles supprimées par les autorités roumaines et néglige de rappeler qu'au mépris de l'article 10 du Traité de minorité, conclu entre les principales puissances alliées et la Roumanie, les écoles minoritaires ne bénéficient d'aucun subside de l'Etat. M. Randi signale avec éloge (p. 30) que les gouvernements roumains utilisaient pour fonder des écoles, les dons offerts par les paysans roumains. Par contre il ne nous dit rien des villages hongrois, dont les habitants sont tenus de fournir des corvées et des contributions en argent servant à la construction et à l'entretien des écoles roumaines de l'Etat, alors qu'ils entretiennent à *leurs frais* l'école confessionnelle hongroise. Ou que ne parle-t-il des écoles hongroises du comitat de Csik, étatisées à la suite de procédés fallacieux, où l'on envoie du vieux royaume des instituteurs ne sachant pas un traître mot de hongrois ?

D'ailleurs, dit-il, il serait inutile de favoriser l'élément magyar, puisqu'au premier mouvement du colosse russe, les Magyars viendront d'eux-mêmes aider la Roumanie dans sa lutte... On constate le même esprit humoristique dans cette affirmation de M. Randi, que la nouvelle frontière roumano-hongroise suit une ligne un peu artificielle et perpendiculaire par rapport aux rivières,

uniquement parce qu'on désirait, en la traçant, respecter le principe de nationalité !

Que dire alors de Szatmár, Nagyvárad, Nagyszalonta, Arad, Temesvár, villes purement magyares ou à la grande majorité magyare, situées le long de la nouvelle frontière et passées maintenant sous la domination roumaine ?

On retrouve les mêmes inexactitudes dans les données historiques ; il n'est pas vrai que les seigneurs roumains aient fréquenté les Universités de Padoue et de Pise[!] En réalité, le premier boïar roumain qui étudia à Padoue fut Constantin Cantacuzène, mais il vécut dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Les Roumains n'allèrent à Rome qu'à partir du xviii^e siècle, depuis le mouvement d'union. Tout ce que l'auteur raconte des mariages princiers romano-valaques, d'Æneas Sylvius fréquentant chez les Roumains, etc., n'est qu'un bavardage sans fondement.

Si M. Randi a voulu donner, par son livre, une preuve de sa sympathie pour les Roumains, il leur a rendu en même temps un très mauvais service : son livre manque de solidité et ne peut qu'éveiller la méfiance de la critique à l'égard de tout ce que l'auteur y avance.

(Brassó-Braşov — Transylvanie).

PÉTER ERDÉLYI.

M^{me} GERHARDT DE ZIGÁNY. Essai sur l'œuvre d'Alexandre Petofi, poète et patriote hongrois (1823-1849). Besançon, 1927, in-8°, 109 p. (thèse présentée pour le doctorat d'Université).

La thèse que M^{me} GERHARDT a présentée devant la Faculté des Lettres de Besançon pour le doctorat d'Université a un grave défaut : elle n'a été tirée qu'à un nombre d'exemplaires si restreint qu'elle n'a pu être mise dans le commerce et qu'elle est dès à présent à peu près introuvable. Et c'est dommage, car elle constitue une excellente initiation à l'étude de la littérature hongroise et du plus représentatif des poètes hongrois¹. Les premiers chapitres

1. Bien que l'auteur de cette thèse excuse la forme bizarre de ses citations hongroises en alléguant l'insuffisance des imprimeries françaises à rendre les lettres hongroises, rien ne saurait excuser des formes comme celles-ci : *Cziprus Jombock*, *Szarulem gyongyai* ou *Kozoaséje* (pour *közönsége*). D'autre part il est singulier que l'auteur d'un livre de vulgarisation de ce genre ignore l'existence de la magistrale étude de M. János HORVÁTH sur *Petőfi* (1922), le dernier mot de la critique hongroise sur le grand poète, ainsi que les travaux de M. Léopold MÜLLER sur les rapports de *Petőfi* avec la littérature française où le problème de l'influence de Béranger a été définitivement élucidé. (N. d. l. R.)

sont consacrés à la recherche des sources où Petőfi puisa son inspiration : le milieu politique et social et cet enthousiasme démocratique qui exalta la génération de 1848, puis sa vie ardente et tumultueuse, rebelle à toute discipline mais qui sut répondre à l'appel de la patrie ; enfin les influences françaises, dont M^{me} Gerhardt suit le développement à travers toute la littérature hongroise, en insistant sur le christianisme, la maison d'Anjou et l'école du XVIII^e siècle, avant d'étudier les poésies romantiques que Petőfi aima et surtout Béranger. Vient ensuite une étude — un peu brève, mais délicate et pénétrante — sur les œuvres de Petőfi, poète incomparable de l'amour, de la nature et de la patrie, dramaturge et romancier de moindre envergure. Un dernier chapitre passe en revue les écrivains français qui ont goûté, traduit, étudié le grand poète hongrois : Saint-René Taillandier, Thalès Bernard, H. Desbordes-Valmore, Ch. Chassin, etc. et c'est un de ceux que les lecteurs français apprécieront le plus. Mais ils seront conquis également par tout ce que ces pages dégagent d'« admiration » et d'« amour » pour l'illustre guerrier et le sublime poète qui sut unir d'une manière éclatante le patriotisme à l'amour de l'humanité. « C'est par la poésie de Petőfi que la nation magyare se sent toujours une. Il est l'incarnation vibrante de la Hongrie éternelle. »

(Université de Besançon).

LOUIS VILLAT.

LUDOVICO FRATI. Catalogo dei manoscritti di Luigi Ferdinando Marsili conservati nella Biblioteca Universitaria di Bologna. Firenze, Leo S. Olschki, Editore, 1298, in-folio, 162 p.

Le catalogue de M. L. FRATI était prêt déjà avant la guerre et devait être publié par l'Académie Roy. de Bologne. En effet dans l'*Indice dei Cataloghi della R. Biblioteca Universitaria di Bologna* imprimé en 1915, on lit (N° 24 p. 3) : « Si spera che questo catalogo sarà presto pubblicato a cura della R. Accademia dell' Istituto delle Scienze per le feste centenarie che si preparano in onore del MARSIGLI e a commemorazione della fondazione dell' Istituto ». Maintenant, grâce à l'intérêt que porte M. Olschki à tout ouvrage bibliographique de valeur, l'excellent catalogue de M. L. Frati a pu voir le jour dans la revue *La Bibliofilia* (XXVII-XXX) ; un certain nombre de tirages à part en a été mis en commerce.

Si je signale dans cette revue le catalogue de M. Frati, c'est à cause de l'importance — d'ailleurs connue depuis fort longtemps — que les manuscrits du Comte MARSIGLI ont pour l'his-

toire de la Hongrie. En effet, après les études des historiens hongrois Szilády (1867), Beliczay (1881), Thaly (1892), Áldássy (1893), M. VERESS (qui a pu étudier pendant plusieurs mois les manuscrits à la Bibliothèque de Bologne) a dressé un catalogue de ceux qui ont de l'intérêt pour l'histoire hongroise (*A bolognai Marsigli-iratok magyar vonatkozásai*, Budapest, 1906). Néanmoins ce catalogue est bien loin d'être parfait ; M. Veress n'a pas vu tous les manuscrits de ses propres yeux ; dans plusieurs cas il n'a fait que choisir les indications qui se référaient à la Hongrie et qui se trouvaient déjà, à tort ou à raison, dans les deux catalogues des manuscrits Marsigli de la Bibliothèque Royale de Bologne, c'est-à-dire l'*Indice di gran parte de' manoscritti esistenti nel l'Armario, e massime di quelle che sono legati con pelle di porco alla maniera tedesca* (Mss, lat. 417 cf. *Indice dei Cataloghi* etc. N. 21) et *Catalogo, o sia Inventario de' codici manoscritti, mappe ed altri recapiti non impressi donati dal generale Conte L. F. Marsigli all'Ecc. Senato, a riforma e ampliamento dell' Inventario registrato nella donazione* (Mss. lat. 421 et copie, revue et augmentée Ms. lat. 595).

M. Ludovico Frati, bien connu pour ses travaux bibliographiques et littéraires, vient de nous donner un catalogue qui est bien meilleur et plus complet que les autres. En effet M. Frati, maître des méthodes bibliographiques modernes, et travaillant sans hâte, a pu corriger nombre de fautes ; il a découvert plusieurs lettres et manuscrits, et enfin il a fourni le titre exact et complet de chaque pièce. Son catalogue est riche de 146 numéros, excepté les manuscrits Marsigli qui se trouvent par-ci par-là dans la Bibliothèque. Je crois que dans cette seconde partie on aurait pu augmenter sans difficulté le nombre des manuscrits ; je note aussi que quelques papiers, mêmes autographes, du Comte Marsigli ont dû échapper à la perspicacité de M. Frati. Du moins j'en connais un petit nombre que je ne vois pas dans son catalogue. Il était presque inévitable que même M. Frati répète parfois quelques fautes des catalogues précédents, par ex. page 122, parlant du Ms. 116 (*Lexicon Wallachicum Hungaricum et Latinum*) il dit « Opera rimasta incompleta ». Au contraire : le dictionnaire est complet. Qu'on veuille bien se référer à ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon étude *L'influsso ungherese sull'antica lessicografia rumena*, dans cette même revue, t. VI, 1928.

Un index très soigné (pp. 143-162) mis à la fin du volume sera très utile à tous ceux qui désireront pêcher dans le *mare magnum* des Manuscrits Marsigli.

(Université de Budapest).

CARLO TAGLIAVINI

Les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise. Directeur : Louis F. FÖRÍ. **Les maîtres conteurs hongrois**. Traduit par Louis F. FÖRÍ et Georges DÉLAQUYS. Budapest [1928], Librairie française, IV. Irányi-utca 18, 8^e, 171 p.

Disons-le franchement : ce recueil se présente avec quelque maladresse, et l'introduction ainsi que les notices risquent de lui faire tort. Elles manquent de discrétion par l'abus de la formule « nous », « notre », qui tantôt désigne les Hongrois en général, tantôt les gens de la ville ou les personnes cultivées. Le ton en est tellement emphatique qu'il en devient creux, quand ce n'est pas incorrect (p. 109 « vérisme impressionnant »). Le lecteur étranger ferait volontiers grâce de cette grandiloquence abstraite pour avoir, au contraire, quelques données biographiques précises accompagnées de jugements pondérés et clairs qui lui permettaient de s'y reconnaître¹.

On doit d'autant plus regretter cette présentation que l'ouvrage a des qualités de fond fort sérieuses. Aucun des récits choisis ne laisse indifférent ; tous sont riches d'observations pénétrantes et conduits avec une sûre habileté qui tient le lecteur en haleine. De plus, ils offrent une agréable variété de sujets, sans que cette variété aille jusqu'à la dispersion, puisque cinq d'entre eux sur neuf se rapportent à l'esprit du paysan, de l'homme de la terre, saisi dans différents aspects. Cependant quelques choix ne se justifient pas pleinement : la *Grisaille* de KOSZTOLÁNYI est-elle une de ses œuvres les plus achevées ? Pourquoi, surtout, clore le recueil par la *Patience de Grisélidis* ? Le sujet n'en est pas hongrois, il est rebattu ; AMBRUS tente bien de le rénover, mais avec tant de fatuité et si peu de souriante élégance que cette nouvelle ne le met pas dans un jour favorable.

De la traduction même, les auteurs se sont tirés à leur honneur, et leur français a des mérites fort appréciables ; il est en général correct ; il échappe bien de ci, de là quelques tournures difficiles ou quelques termes impropres, mais rien qui soit choquant. Leur style est de plus assez fidèle, surtout dans les œuvres que l'on pourrait appeler classiques : visiblement les traducteurs ont une préférence pour celles-ci, et leur style se ressent de cette affinité. On serait tenté de le trouver trop sage ; il étend un peu d'unifor-

1. Celui qui a rédigé la notice sur KOSZTOLÁNYI n'a certainement pas lu le roman *Édes Anna* de cet auteur, autrement, il n'aurait pas traduit le titre (nom d'une servante) de ce beau roman par *Anne, la gentille* !

mité sur des œuvres très dissemblables et ne marque pas suffisamment la différence qui sépare MÓRICZ, par exemple, de HERCZEG. Terminer sur une critique serait pourtant injuste ; car ce recueil, par un choix en général judicieux et une traduction très honorable justifie, en bonne partie, la confiance de ses auteurs.

(Chambéry).

J. G.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

1927 (Suite)

HAUMANT (Emile). — La Yougoslavie. Etudes et souvenirs. Paris, 16°, 307 p.

V. sur la Hongrie, pp. 89, 177, 192, 193.

HELLER (Bernard). — Bibliographie des œuvres de Ignace Goldziher. Paris, Paul Geuthner, éd., 8°, XVII, 101 p. et portrait.

HERCZEG (François). — Le Poète et la Vie. Traduit par Louis Kóvári. *La Revue Mensuelle* (Genève), sept. (N° 311) pp. 97-105.

HORN (Emile). — Un siècle de l'Histoire de l'Académie hongroise. *Revue des Questions historiques*, 1^{er} janv., p. 134-147.

HORN (Emile). — La langue française en Hongrie au XVIII^e siècle. — Analyse du livre de Z. Baranyai. *La Croix*, 12 janvier.

HORN (Emile). — Le Cinquantenaire de Budapest. — *Journal de la Société Statistique*, p. 25-33. Janvier.

HORN (Emile). — La situation industrielle en Hongrie. *L'Economiste français*, 5 févr.

HORN (Emile). — Sommaires des Revues hong. — *Polybiblion* — janvier-février.

HORN (Emile). — Hongrie, article complémentaire. *Dictionnaire de Théologie*, févr.

HORN (Emile). — Revues de Hongrie. — *Le Correspondant*, 25 févr., p. 612.

HORN (Emile). — Autrefois et aujourd'hui. (Les Femmes en Hongrie). — *La France illustrée*, 26 févr.

HORN (Emile). — L'Amitié d'Ætæus et de Montalembert. — Analyse du livre de N. Concha. — *Le Correspondant*, 10 avril.

HORN (Emile). — La situation financière en Hongrie. *L'Economiste français*, 16 avril.

HORN (Emile). — Un maréchal de France, Berchényi ; analyse du livre de Jules Forster. — *La France Illustrée*, 16 avril.

HORN (Emile). — La situation agricole en Hongrie. *L'Economiste français*, 4 juin.

HORN (Emile). — Le monument de Pécs. *La France Illustrée*, 11 juin.

HORN (Emile). — L'amitié d'Ætvoes et de Montalembert — analyse du livre de M. de Concha. — Sommaires des Revues Hongroises. *Polybiblion*, mai-juin, p. 207.

HORN (Emile). — La Littérature française à l'étranger. *La Croix*, 5 juillet.

HORN (Emile). — Le redressement économique de la Hongrie. *Le Journal des Economistes*, 15 juillet. p. 428-444.

HORN (Emile). — La situation financière en Hongrie. *L'Economiste Français*. 30 juillet.

HORN (Emile) — Le cardinal Csernoch, prince-primat de Hongrie. *La France illustrée*, 6 août.

HORN (Emile). — Situation économique de la Hongrie. *L'Economiste français*, 3 sept.

HORN (Emile). — Une coopérative en Hongrie « Hangya ». *La Réforme Sociale*, juillet-août.

HORN (Emile). — La Pouszta. *La France illustrée*, 17 sept.

HORN (Emile). — Revues de Hongrie. *Le Correspondant*, 25 sept., p. 929.

HORN (Emile). — La situation économique et financière en Hongrie. *L'Economiste français*, 29 oct.

HORN (Emile). — Les Franciscains en Hongrie. *Les Annales franciscaines*, nov.

HORN (Emile). — Sophie Bosnyák, légende. *La France illustrée*, 5 nov.

HORN (Emile). — Chômage en Hongrie. *Journal de la Société de Statistique*, nov.

HORN (Emile). — Situation industrielle en Hongrie. *L'Economiste français*, 3 déc.

HORN (Emile). — La vie religieuse en Hongrie. *Revue Apologétique*, déc.

HORN (Emile). — Le Noël des Pasteurs, d'après Gárdonyi. *La France illustrée*, 24 déc.

HORVATH (Eugène). — La correspondance du Comte Étienne Tisza. *Revue de Hongrie*. I. 15 mai-15 juin, pp. 161-165. — II. Tisza et l'Italie. 15 sept. pp. 66-70. — III. T. et la question roumaine. 15 déc. pp. 193-198.

HUMPFNER (P. Tiburce —. Dr. en th.). — Les fils de S. Bernard en Hongrie. Notice offerte par le R^{ssi}^{mo} Dom Adolphe Werner, Dr. en phil., Abbé des Abbayes de Zirc, Pilis, Pásztó et Szentgotthárd, en Hongrie, aux participants du Congrès de l'Association bourguignonne de sociétés savantes, tenu à Dijon du 12 au 15 juin 1927. Budapest, Élet rt. 8°, 30 p.

ILLÉS (Edvi Illés Aladar et Halasz Albert). — La Hongrie avant et après la guerre en cartes de statistique économique. Budapest, Grill, 4° oblong, 153 p. de cartes et de graphiques ; autre éd. 4° album, 359 p. et cartes.

JISE (Karel). — Lettre ouverte à Lord Rothermere. *Le flambeau*, 1^{er} sept. pp. 21-29. (Bruxelles).

K. Jise est chroniqueur politique de la *Tribuna* de Prague.

KADAS (Charles). — Commerce extérieur de la Hongrie. *Bulletin périodique*. Société belge d'étude et d'expansion. Liège. n° 61. juin, pp. 286-291.

KALMAN (Emerich). — La Princesse Czarda. Fantaisie. — Sélection sur les motifs de la célèbre opérette. Arrangée par Francis Salabert. Paris, éd. Salabert.

KÉMERI (Sandor). — Promenades d'Anatole France. Préface de P.-J. Couchoud. Paris, Calmann-Lévy, in-8°, vii-236 p.

Voir compte rendu dans *Revue des Etudes hong.* 1927, pp. 408-410.

KENYERES (Elemér). — Les premiers mots de l'enfant et l'apposition des espèces de mots dans son langage. *Archives de psychologie* (Genève), n° 79, fév. pp. 191-218.

Il s'agit d'un enfant hongrois ; les « premiers mots » analysés sont ceux de la langue hongroise.

KOSZTOLANYI (Dezső). — Le Boueux. Traduit du hongrois par Paul Ujvári et Jean Girard. *Europe*, 15 fév. pp. 198-206.

LOISEAU (Charles). — La politique de Strossmayer. *Le Monde slave*, mars, pp. 379-405.

LORTSCH (Charles). — La Hongrie économique et les intérêts français en Hongrie. Préface de Georges Blondel. — Paris, Marcel Giard, in-16°, xv-178 p.

MAGYARY (Zoltan de). — Aperçu de l'organisation du travail scientifique en Hongrie, particulièrement en ce qui touche la coopération intellectuelle internationale. *Bulletin des relations scientifiques*. Institut International de Coopération Intellectuelle. (Paris), II^e année, N° 1, févr. pp. 137-145.

MITZAKIS (Michel). — La réforme monétaire hongroise. *Revue politique et parlementaire*, 10 avril, pp. 70-84.

MOLNAR (Ferenc). — Mensonges... Saynète traduite du hongrois par Louis Thomas. *Le Correspondant*, 25 août, (n° 1.558). p. 597-604.

MOLNAR (Ferenc). — La Cygne. Comédie en trois actes. Adapté du hongrois par P. La Mazière et Andor Adorján. Jouée pour la première fois à l'Odéon, le 15 janvier.

C.-r. de Pierre Brisson, *Le Temps*, 24 janv.

MURET (Maurice). — Un drame hongrois sur la prise de Constantinople. Littératures étrangères. *Journal des Débats*, éd. hebdom. 25 mars. pp. 495-497.

Sur *Byzance*, pièce de Ferenc Herczeg, d'après une traduction italienne : *Bizanzio*. Milano, éd. « Les Alpes ». — L'auteur croit, par erreur, que cette pièce de Herczeg est récente et a trait aux événements d'après-guerre ; en vérité *Byzance* a été jouée pour la première fois en 1904.

NAGY (Nicolas). — L'avenir de la Transylvanie. *Revue de Hongrie*. 15 mars. pp. 87-106.

NAGYFALUSI (Eugène). — Jules Juhász, poète hongrois. *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, Janv. pp. 96-100.

NEMES (Martha N.). — De l'éducation nouvelle en Hongrie. *Revue Internationale de l'Enfant*. Vol. III. N° 16). Avril, pp. 294-297.

OBERUC (Jean). — Les persécutions des Luthériens en Slovaquie au XVII^e siècle. Thèse présentée à la Faculté de théologie de Strasbourg. *Imprimerie alsacienne*, in-8°, XIV, 173 p.

Voir compte-rendu in *Revue des études hong.* 1928 [t. VI]. p. 296.

OTT (André). — L'infernal désarroi. Notes de voyages européens. Paris, A. Delpeuch, éd. 8°, 156 p.

Il est quelquefois question de la Hongrie et du sort des minorités hongroises dans les Etats voisins de la Hongrie.

PASSY (Frédéric). — Souvenirs. A Budapest. *La Revue Mondiale*, 1^{er} nov. pp. 18-21.

PERFECKIJ (Eugen). — Mathias Corvin dans la tradition populaire galicienne et carpatho-russe. *Annales de la Faculté de Philosophie de l'Université Komensky*. Bratislava [Pozsony], année IV, N° 42.

Résumé en fr. d'un travail paru en tchèque.

PEYTAVI DE FAUGERES. — Séduction et douleurs hongroises. *Revue française*, 11 déc.

RACZ (Louis). — La fin d'une légende. *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*. T. 17°. 1926 [1927], Genève, pp. 137-139.

L'auteur réfute une assertion de M. MARCZALI d'après laquelle Joseph II aurait rendu visite, pendant son séjour à Paris, à Rousseau.

RACZ (Louis). — Premières mentions de Rousseau dans la littérature hongroise. *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*. T. 17°. 1926 [1927]. Genève, pp. 121-136.

Sur Teleki ; Csapodi et Molnár (d'après Eckhardt) ; Bessenyei ; interdiction des ouvrages de R. sous Marie-Thérèse ; thèse de Mihály Paksi de Szalmár : *ssertatio Antirus saviana* (Utrecht, 1770) ; les premières traductions ; Csokonai ;

Kisfaludy. — Cfr. l'article de l'auteur (*J.-J. R. et la Hongrie*) paru ici-même (t. 2, 1924, p. 31).

RADNAI (Nicolas). — Connexions de l'Art musical français et hongrois. *La Revue Mondiale*, 15 janv. pp. 175-179.

REDSLOB (Robert). — Sur les confins de l'Europe et de l'Orient. III. Fiume, Budapest, Esztergom. IV. Budapest, Cracovie etc. *Le Correspondant*, 10 mars, pp. 750-768, 10 avril, pp. 100-106.

ROMAINS (Jules). — Impression de Hongrie. *L'Illustration*, 2 juillet.

ROZSAFFY (Didier). — Un précurseur de la peinture moderne en Hongrie : Paul de Szinyei, *Gazette des Beaux-Arts*, pp. 87-89.

ROZSAFFY (Didier). — La peinture hongroise au XIX^e siècle : Michel Munácsy, *Gazette des Beaux-Arts*, pp. 229-240.

TAPIÉ (Victor L.). — Chronique. Quelques réflexions sur l'Europe centrale. *Le Flambeau* (Bruxelles). 1^{er} sept. pp. 91-104.

TIBAL (André). — La Roumanie en 1926. *Le Monde Slave*, avr. pp. 74-100.

Touche aussi la question de la minorité hongroise et les rapports entre la Hongrie et la Roumanie.

TOLU (N.). — Un récit français du XVII^e siècle sur les affaires de Hongrie. — *Mélanges d'histoire générale*, publiés par Constantin Marinescu. Université de Cluj. Publication de l'Institut d'histoire générale. I. Cluj. [Kolozsvár] pp. 348-341.

Par Jean de MALIÉDY sur la guerre de 1565 entre le prince de Transylvanie et les Impériaux (Paris, Antoine de Croy, 1565). Description des hussards et des haïducs, etc.

VADASZ (Emeric). — Les chroniques nationales : Hongrie. La Réorganisation de la Chambre des Magnats. *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, août, pp. 205-211.

VAJKAI (M^{me} J. E.). — La Croix-Rouge de la Jeunesse en Hongrie. *Vers la Santé*. (Paris) févr., pp. 37-44.

VAJKAI (Julie-Eve). — L'éducation de la future ouvrière. *Revue Internationale de l'Enfant*, (Genève) avr. pp. 253-271.

WLASSICS (de baron Jules). — Le Comte Albert Apponyi et la question des minorités. *Revue de Hongrie*. 15 janv., pp. 1-10 ; 15 févr., pp. 56-64.

YBL (Ervin). — L'art d'Aloïs Strobl de Liptóújvár. *Revue de Hongrie*. 15 juillet-15 août, pp. 32-38, 15 sept. pp. 80-88.

ZUBRICZKY (Aladar). — Histoire de la grande épidémie de lèpre en Europe. II. *Matériaux pour l'étude des calamités* (Genève), juillet-sept. pp. 133-148.

La lèpre en Hongrie, pp. 144-148.

— **Un Hongrois moyen.** — En marge des traités de paix. *Vers l'Unité*. (6^e a. N^o 47). Janv. pp. 3-4.

— X. Y. Z. — Quelques réflexions critiques sur l'ouvrage de M. J. Aulneau : « Histoire de l'Europe Centrale ». *Revue de Hongrie*. 15 avr. pp. 154-158 ; 15 mai-15 juin, pp. 169-192.

— Almanach des Etudiants hongrois. Rédigé par NAGY-IVÁN, président de l'Association des étudiants hongrois à Paris. Préface de Zoltán de MAGYARY, conseiller au Ministère hongrois de l'Instruction publique. Paris, — *Les Presses universitaires* « Dunántúl » à Pécs. 8°, 95 p.

Dans cet ouvrage collectif on publie les travaux de neuf étudiants hongrois de Paris ; ces travaux sont précédés d'une étude de Z. Magyary : *La nouvelle période des relations intellectuelles franco-hongroises*. Parmi les travaux d'élèves nous mentionnons les suivants : N. Ajtay : *L'esthétique de l'avion* ; M^{lle} C. Füzessey : *Baudelaire, critique littéraire* ; A. Gœllner : *L'article 19 du Pacte de la S. d. N.* ; I. Korányi : *Étude sur la géographie économique de la Hongrie* ; I. Nagy : *Les minorités nationales et la S. d. N.* ; J. Sümeghy : *Caractères gén. du Levantin*. (Pliocène sup.) en Hongrie. — Quatre planches : œuvres de S. Hiesz et de J. Miklós. — Portrait du C^{te} Klebelsberg.

— Les Prosateurs Etrangers Modernes : Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui. Etablie et traduite par Ladislav Gara et Marcel Largeaud. Notes bio-bibliographiques par Béla Pogány. Paris, *Les Editions Rieder*. in-8° 263 p.

Contes de Mihály Babits, Sándor Barta, Lajos Biró, Jenő Heltai, Frigyes Karinthy, Lajos Kassák, Dezső Kosztolányi, Ákos Molnár, Ferenc Molnár, Zsigmond Móricz, Tivadar Raith, István Strém, Dezső Szabó, Dezső Szomory, Jenő Tersánszky.

— Anthologie de la poésie hongroise contemporaine. Etablie et traduite par Léon Bazalgette, Géo Charles, Ladislav Gara, Victor Hincz, Jules Illyés, Marcel Largeaud, Fernand Lot, Béla Pogány sous la direction de Béla Pogány. Révision de Géo Charles. Paris, *Les Écrivains Réunis*, in-8°, 218 p.

Voir compte rendu in *Revue des études hong.* 1928 [t. 6], p. 301.

— Le Commerce et l'Industrie de la Hongrie en 1926. — Publié par la *Chambre de Commerce et d'Industrie de Budapest*. Budapest, 8°, 187 p.

— Notre théâtre en Hongrie. *Comœdia*. (Paris), 31 oct.

— Suppression du contrôle militaire interallié en Hongrie. *L'Europe Nouvelle*, 9 avr. pp. 491-493.

Thèse de la Petite Entente.

— Le Musée des Beaux-Arts de Budapest. La vie des Musées. *Museum-bulletin de l'Office International des Musées*. Paris. Avril, pp. 31-34.

L'article fait connaître brièvement l'histoire de la fondation et des acquisitions du Musée des Beaux-Arts de Budapest et fournit quelques données sur ses richesses. Il est accompagné de cinq planches représentant les œuvres d'art suivantes conservées au Musée : Filippino Lippi : Saint-Jean-Baptiste ; Vierges (ivoire, art fr. du XIV^e s. ; bois, TIELMAN) ; Et GRÉCO : Madeleine repentante ; REMBRANDT : Portrait du peintre peint par lui-même ; MUNKÁCSY : L'Allée.

— La réforme agraire en Hongrie. — Le différend roumano-hongrois.

— La campagne de Lord Rothermere. *L'Europe Nouvelle*, 10 sept. pp. 187-191.

Thèse de la Petite Entente.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

BERZEVICZY (Albert). Guillaume Fraknói	139
CZEKE (Marianne). Une grande amie de Beethoven : Comtesse Thérèse Brunsvik	207
ECKHARDT (Alexandre). Sicambria, capitale légendaire des Fran- çais en Hongrie	166
ECKHARDT (Alexandre). Le nom français des Hongrois : <i>h</i> orga- nique initial	348
GOMBOCZ (Zoltán). Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois	80
✓ KASTNER (Jenő). Traductions oubliées d'Amiel	198
MEILLET (A.). Sur la terminologie de la morphologie générale. . .	9
MELICH (János). Gépides et Roumains : « GELOU » du Notaire Anonyme	62
SAUVAGEOT (Aurélien). Sur un nom de nombre commun aux langues samoyèdes, tongous, mongol	52
SOLYMOSSY (Sándor). Eléments orientaux dans les contes popu- laires hongrois	311
TAGLIAVINI (Carlo). L'influsso ungherese sull'antica lessicografia rumena.	16
TÓTH (Béla). Edgar Quinet et la Hongrie	356
TRONCHON (Henri). En guise d'introduction à une bibliographie critique de l'influence anglaise en Hongrie.	46
✓ ZOLNAI (Gyula). Entrelacement de propositions dans le hongrois. .	337
ZSIRAI (Miklós). Joseph Szinnyei. A l'occasion de son 70 ^e anni- versaire.	5

CHRONIQUES

FÁBIÁN (István). Les études françaises à l'Université de Budapest. .	95
GYÖRGY (Lajos). La vie intellectuelle des Hongrois de Transylva- nie	220
TARKIAINEN (Viljo). La littérature finnoise d'aujourd'hui. . . .	86

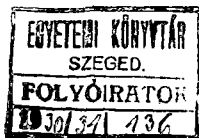
NOTES ET DOCUMENTS

Les champs catalauniques (A. ALFÖLDI)	108
Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (A. ECKHARDT).	105

Conférences françaises à Budapest (F. GACHOT)	253
Mérimée en Hongrie (N. KOUSSZ)	373
Le Collège Hongrois à Vienne (A. LÁBÁN)	116
Louis I ^{er} de Hongrie (E.-G. LÉONARD)	379
Débuts de l'autobiographie dans la littérature hongroise (K. MATÉ)	112
Mongols, amis des Hongrois ? (I. PÁLFI)	245
Une source hongroise de l'Université de France ? (J. POIRIER)	255
Le nom ouralo-altaïque du membre antérieur (A. SAUVAGEOT)	258
Une illusion de la linguistique roumaine (L. TREML)	375
Petőfi dans la correspondance d'Amiel (B.)	119
Conférences hongroises à Naples (E.-G. L.)	385
Introduction à la littérature hongroise	262
Ouvrages hongrois remarquables	260, 387

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

ECKHART (F.). Introduction à l'histoire hongroise (RÉDACTION)	419
FOTINO (G.). Contributions à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier roumain (J. SZÉKELY)	283
FRATI (L.). Catalogo dei manoscritti Marsili (C. TAGLIAVINI)	431
FÓTI (L.-J.). Les maîtres conteurs hongrois (J. G.)	433
GERHARDT-ZIGÁNY. Essai sur l'œuvre de Petőfi (L. VILLAT)	430
HALPHEN (L.). Les Barbares (B. HÓMAN)	405
Réponses à M. Nicolas IORGA (J. SZÉKELY)	264
HUDITA (I.). Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie — Répertoire des documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie (D. ANGYAL)	123
OBERUC (J.). Les persécutions des Luthériens en Slovaquie (L. RÁCZ)	296
PLAN (P.-P.). Correspondance générale de Rousseau (L. RÁCZ)	413
POGÁNY. (B.). Anthologie de la poésie hongroise contemporaine (A. SAUVAGEOT)	301
RANDI (O.). Romania antica e moderna (P. ERDÉLYI)	434
SPINDLER (Ch.). L'Alsace pendant la guerre (C. SABLON)	294
Studi di storia Napoletana (A.-G. LÉONARD)	132
Périodiques linguistiques roumains : DACOROMANIA (L. TREML)	391
Miscellanea franco-hungarica (A. ECKHARDT)	400
Thèses de philologie française à l'Université de Budapest (M. BARISKA et B. HENCZE)	408
Bibliographie de turcologie (E.)	138
Bibliographia Hungariae. III. Philologica (B.)	307
La Hongrie pendant la révolution française (A. ECKHARDT)	135
Bibliographie française de la Hongrie (1927)	309, 435



SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI

CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

Ce fascicule est dédié à M. Joseph SZINNYEI, professeur de la linguistique ousalo-altaïque à l'Université de Budapest, pour son 70^e anniversaire.

SOMMAIRE

	Pages
MIKLÓS ZSIRAI. — <i>Joseph Szinnyi. A l'occasion de son 70^e anniversaire</i>	5
A. MEILLET. — <i>Sur la terminologie de la morphologie générale.</i>	9
CARLO TAGLIAVINI. — <i>L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena.</i>	16
HENRI TRONCHON. — <i>En guise d'introduction à une bibliographie critique de l'influence anglaise en Hongrie</i>	46
AURÉLIEN SAUVAGEOT. — <i>Sur un nom de nombre commun aux langues samoyèdes, tongous, mongol.</i>	52
JÁNOS MELICH. — <i>Gépides et Roumains : « GELOU » du Notaire Anonyme</i>	62
ZOLTÁN GOMBÓCZ. — <i>Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois</i>	80
Chronique : La littérature finnoise d'aujourd'hui (Viljo TARKKAINEN). — Les études françaises à l'Université de Budapest (István FÁBIÁN)	86
Notes et Documents : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (Al. ECKHARDT). — Les champs catalauniques (András ALFÖLDI). — L'autobiographie dans la littérature hongroise (Károly MÁRÉ). — Le Collège Hongrois à Vienne (Antal LÁBÁN). — Petőfi dans la correspondance d'Amiel (B).	105
Comptes rendus critiques : I. HODITA : Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII ^e siècle. Répertoire des documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie (David ANGYAL). — Studi di storia Napoletana (Émile-G. LÉONARD). — La Hongrie pendant la révolution française. — Bibliographie de turcologie	123

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1928

Tous droits réservés

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Etudes Hongroises, paraissant sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

La Revue voue un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie ; rapports préhistoriques, historiques et autres du peuple hongrois avec ses voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **40 francs** par an.

Pour la Hongrie **10 pengős**.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **45 francs**.

La Revue des Etudes hongroises est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI*).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (*Imprimerie de l'Université*), Muzeum-körut 6, Budapest. (VIII*).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

La Revue des Etudes hongroises a publié dans ses quatre tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- GY. MORAYCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
D. ANGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
F. ECKHARDT : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUNGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
Z. BARANYAI : Antonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
J. MELICH : *Pozsony, Presbourg, Bratislava* (t. 2).
Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
Z. GOMBÓCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
J. CASTAGNÉ : Le réveil national carélien (t. 5).
I. SÁGI : La linguistique hongroise (t. 5).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
A. SCHÖPFELIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
L. NÉGYESY : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
E. HARASZTI : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
T. THIENEMANN : Erasme en Hongrie (t. 5).
A. GORIUPP : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 1).
L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).
Z. BARANYAI : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
A. ECKHARDT : *L'Ogre* (t. 5).
F. SZINNYEI : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
V. TOLNAI : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
A. ECKHARDT : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
GY. KORNIS : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Vient de paraître :

Ferenc ECKHART. *Introduction à l'histoire hongroise*, avec un avant-propos de M. Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux. Un vol. in-8° de 179 pages et 4 cartes hors texte formant le tome I^{er} de la *Bibliothèque d'études hongroises*. (Paris, librairie H. Champion ; prix 12 francs).

Prochains volumes à paraître :

N° 2. Henri TRONCHON, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. *Jean Fekete. Œuvres posthumes*.

N° 3. János MELICH, professeur à l'Université de Budapest. *La Hongrie avant l'occupation par les Hongrois*.

N° 4. C^{te} Paul TELEKI, professeur à l'Université de Budapest. *Géographie de la Hongrie*.

A l'occasion de la publication récente des

SOUVENIRS DU PRINCE DE LIGNE

Nous rappelons les œuvres du Prince en vente à notre librairie :

Lettres à la marquise de Coigny, publiées par Henri Lebasteur	12 fr.
Préjugés militaires, publiés par le lieutenant général baron de Heusch	12 fr.
Fantaisies militaires, publiées par le même.	12 fr.
Mémoires, publiés par Eugène Gilbert.	12 fr.
Mes Adieux à Belœil, avec une lettre du Prince Charles-Adolphe Cantacuzène.	5 fr.
Lettres à Eugène sur les spectacles, par Gustave Chartier	12 fr.
Poésies dites et inédites, par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène.	14 fr.

ŒUVRES POSTHUMES INÉDITES

Les Embarras	5 fr.
En Marge des « Réveries » du Maréchal de Saxe	7 fr.
Lettres de Fédor à Alphonsine	7 fr.
Ma Napoléonide.	12 fr.
Écartés posthumes.	5 fr.

PUBLICATIONS DE FÉLICIEN LEURIDANT

Coup d'œil sur Belœil, 2 ^e édition, 1909 (illustrée).	15 fr.
Colette et Lucas, édition de la Société des Bibliophiles, 1914, in-8°, portraits, carton, éditeur	50 fr.
Lettres et Billets inédits du Prince de Ligne et de ses familiers, 1919 ; gr. in-8°, 169 p., 3 pl.	25 fr.
Inventaire sommaire des archives de Belœil, 1919 ; gr. in-8°.	25 fr.
Les Portraits du Château de Belœil, 1914 ; gr. in-8°.	5 fr.
La Bibliothèque du Château de Belœil, 1923 ; gr. in-8°. 2 pl. et fig.	5 fr.
Le Prince de Ligne, M ^{me} de Staël et Caroline Murray, 1919 ; in-8°.	5 fr.
Guide de Belœil (5 ^e mille). 80 p., gravures et plan.	5 fr.
Une Ambassade du Prince de Ligne en Angleterre, gr. in-8°.	5 fr.
Un Pèlerin belge à Notre-Dame-de-Lorette, gr. in-8°.	5 fr.
Le vieux Château de Belœil et la cense du Parc, 1919 ; gr. in-8°.	5 fr.
La Dendre et sa navigation en 1747, 1919 ; gr. in-8°.	5 fr.
Le Tribunal de première instance d'Ath en 1787, 1919 ; gr. in-8°.	5 fr.
Une Comédie du Prince de Ligne, in-8° (portrait)	5 fr.
Une Education de Prince au XVIII ^e siècle (Charles-Joseph de Ligne) ; gr. in-8° avec pl.	15 fr.
Les Collations de cures et de bénéfices de la Maison de Ligne, 1921 ; gr. in-8°.	5 fr.
A propos de la première anthologie du Prince de Ligne, 1919 ; gr. in-8°.	5 fr.
Lettres intimes du chevalier de Lisle au Prince de Ligne, gr. in-8°.	10 fr.
Annales Prince de Ligne, <i>Revue trimestrielle illustrée</i> , tomes I-VIII, chacun	40 fr.
Abonnement au tome IX.	40 fr.

50273
50273
Sixième Année

N° 2-3.

XII
9.
Avril-Septembre 1928

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

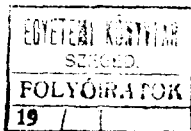
ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
ALBERT BERZEVICZY : <i>Guillaume Fraknoi</i>	139
ALEXANDRE ECKHARDT : <i>Sicambria, capitale légendaire des Français en Hongrie</i>	166
JENŐ KASTNER : <i>Traductions oubliées d'Amiel</i>	198
MARIANNE CZEKE : <i>Une grande amie de Beethoven : Comtesse Thérèse Brunsvik</i>	207
Chronique : La vie intellectuelle des Hongrois de Transylvanie (Lajos György)	220
Notes et Documents : Mongols, amis des Hongrois ? (Ilona Pálffy). — Conférences françaises à Budapest (François Gachot). — Une source Hongroise de l'Université de France ? (Jean Poirier). — Le nom ouralo-altaïque du membre antérieur (Aurélien Sauvageot). — Ouvrages hongrois remarquables. — Introduction à la littérature hongroise	245
Comptes rendus critiques : Réponses à M. Jorga : I. Noms de lieu en Transylvanie (János Melich). II. Roumains et Hongrois en Transylvanie (János Székely). — Georges Fortin : Contributions à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier roumain (János Székely). — Charles Spindler : L'Alsace pendant la guerre (Cyrille Sadlon). — Jean Oberic : Les persécutions des Luthériens en Slovaquie au XVII ^e siècle (Lajos Rácz). — Anthologie de la poésie hongroise contemporaine (Aurélien Sauvageot). — Bibliographia Hungariae, III. (B.).	264
Bibliographie française de la Hongrie (1927)	309

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1928
Tous droits réservés



LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Etudes Hongroises, paraissant sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

La Revue voue un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux arts ; anthropologie ; rapports préhistoriques, historiques et autres du peuple hongrois avec ses voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an.

Pour la Hongrie **10** pengős.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **45** francs.

La Revue des Etudes hongroises est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI^e).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (*Imprimerie de l'Université*), Muzeum-körút 6, Budapest. (VIII^e).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

La Revue des Etudes hongroises a publié dans ses cinq tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- Gy. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple cathène au sud des Carpathes (t. 2).
B. HÖMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
D. ANGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
F. ECKHART : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).
J. MELICH : Gépiques et Roumains : *Gelou* du Notaire Anonyme (t. 6).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUNGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-oungrienne (t. 1 et 3).
Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-oungriens (t. 1).
G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).
Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
B. HÖMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
Z. GOMBÓCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
J. CASTAGNÉ : Le réveil national carélien (t. 5).
I. SÁGI : La linguistique hongroise (t. 5).
C. TAGLIAVINI : L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena (t. 6).
Z. GOMBÓCZ : Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois (t. 6).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
A. SCHÖPFELIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
L. NÉGYES : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
E. HARASZTI : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
T. THIENEMANN : Erasme en Hongrie (t. 5).
A. GORIUPP : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 1).
L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).
Z. BARANYAI : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
A. ECKHARDT : *L'Ogre* (t. 5).
F. SZINNYEI : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
V. TOLNAI : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
A. ECKHARDT : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
Gy. KORNIS : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).
I. FÁRIÁN : Les études françaises à l'Université de Budapest (t. 6).
A. ECKHARDT : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (t. 6).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Vient de paraître :

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES HONGROISES, N° I

FERENC ECKHART

INTRODUCTION A L'HISTOIRE HONGROISE

Avec un avant-propos de M. Louis HALPHEN

Paris, H. CHAMPION. Un vol. in-8°, 179 p. - 4 cartes historiques. . . . 12 fr.

Ce volume inaugure une collection nouvelle dont la nécessité s'imposait. La *Bibliothèque d'Études hongroises* compte publier en langue française une ample série d'ouvrages relatifs à l'histoire de Hongrie dans ses manifestations les plus variées. Histoire politique, sociale, économique, intellectuelle et artistique, questions de linguistique, d'ethnographie historique, d'archéologie, de géographie humaine et historique y seront tour à tour abordées par les savants de Hongrie ou de France les plus compétents, les plus honorablement connus dans les milieux scientifiques.

L'auteur de ce volume M. Ferenc ECKHART, l'un des meilleurs érudits de la jeune école historique hongroise, membre correspondant de l'Académie hongroise, est directeur de l'« Institut historique hongrois » de Vienne. M. ECKHART était surtout connu jusqu'ici par des travaux sur l'histoire du droit, des institutions et des conditions économiques de la Hongrie au moyen âge, mais on lui doit aussi un beau volume en langue hongroise sur *La politique économique de la Cour de Vienne au temps de Marie Thérèse* (1902) ; à la lecture de son nouveau livre, on voit aisément combien une compétence aussi variée a été précieuse à l'intelligence générale de l'évolution de la nation hongroise.

ORESTES FERRARA

MACHIAVEL

Traduit par

FRANCIS DE MIOMANDRE

In-8° raisin de viii-372 pages, couverture rempliée, avec une planche hors
texte 30 fr.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES. — VII

JEAN AMOS COMENIUS

(KOMENSKÝ)

SA VIE ET SON ŒUVRE D'ÉDUCATEUR

par

ANNA HEYBERGER

PROFESSEUR AU COLLÈGE COE, CEDAR, RAPIDS, IOWA (ÉTATS-UNIS)

In-8° raisin, 280 pages, avec 10 planches. 50 fr.

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI

CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
Sándor SOLYMOSY : <i>Éléments orientaux dans les contes populaires hongrois</i>	311
Gyula ZOLNAI : <i>Entrelacement de propositions dans le hongrois</i>	337
Alexandre ECKHARDT : <i>Le nom français des Hongrois : h. organique initial</i>	348
Béla TÓTH : <i>Edgar Quinet et la Hongrie</i>	356
Notes et Documents : Mérimée en Hongrie (Nándor Kousz. — Une illusion de la linguistique roumaine (Lajos TREML). — Louis I ^{er} de Hongrie (E.-G. LÉONARD). — Conférences hongroises à Naples (E.-G. L.) — Ouvrages hongrois remarquables	373
Comptes rendus critiques : Périodiques linguistiques roumains (Lajos TREML). — Miscellanea franco-hungarica (Alex. ECKHARDT). — Louis HALPHEN : Les Barbares (Bálint HÓMAN). — Thèses de philologie françaises à l'Université de Budapest (M. BARISKA et B. HENCZE). — P.-P. PLON : Correspondance générale de Rousseau (Lajos RÁCZ). — Ferenc ECKHART : Introduction à l'histoire hongroise. — O. RANDI : Romania antica e moderna (Péter ERDÉLYI. — GERHARDT-ZIGÁNY : Essai sur l'œuvre de Petőfi (Louis VILLAT). — L. FRATI : Catalogo dei manoscritti Marsili (Carlo TAGLIAVINI). — Louis-J. FÓTI : Les maîtres conteurs hongrois (J. G.)	391
Bibliographie française de la Hongrie (1927)	435

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1928

Tous droits réservés

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Études Hongroises, paraissant sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

La Revue voue un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie ; rapports préhistoriques, historiques et autres du peuple hongrois avec ses voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an.

Pour la Hongrie **10** pengős.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **45** francs.

La Revue des Etudes hongroises est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Győri ut 24. Fsz. 5, Budapest I.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5. Quai Malaquais, Paris (VI^e).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (*Imprimerie de l'Université*), Muzeum-körút 6, Budapest. (VIII^e).

Copyright 1928 by Z. Baranyai (Genève).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAKAIS

La *Revue des Etudes hongroises* a publié dans ses cinq tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- GY. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
B. HÖMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
D. ARGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
F. ECKHART : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).
J. MELICH : Gépides et Roumains : *Celui* du Notaire Anonyme (t. 6).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUNGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SALVAGROT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
Z. BARANYAI : Autoonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
J. MELICH : *Pozsony, Presbourg, Bratislava* (t. 2).
Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
B. HÖMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
Z. GOMBOCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
J. CASTAGNÉ : Le réveil national carélien (t. 5).
I. SÁGI : La linguistique hongroise (t. 5).
C. TAGLAVINI : L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena (t. 6).
Z. GOMBOCZ : Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois (t. 6).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
A. SCHÜFFLIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
L. NÉGYESI : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
E. HARASZTI : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
T. THIENEMANN : Erasme en Hongrie (t. 5).
A. GORIUPP : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 1).
L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).
Z. BARANYAI : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
A. ECKHARDT : *L'Ogre* (t. 5).
F. SZINNYEI : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
V. TOLNAI : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
A. ECKHARDT : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
GY. KORNIS : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).
I. FÁBIÁN : Les études françaises à l'Université de Budapest (t. 6).
A. ECKHARDT : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (t. 6).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

FRANCK L. SCHOELL

U. S. A.

DU COTÉ DES BLANCS ET DU COTÉ DES NOIRS

In-8° couronne de vi-242 pages 18 fr.

SYLVAIN LÉVI

L'INDE ET LE MONDE

In-12 de 200 pages (2° éd.). 12 fr.

RAYMOND LEBÈGUE

ANCIEN ÉLÈVE DE LA SORBONNE ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE REIMS

LA

LA TRAGÉDIE RELIGIEUSE

EN FRANCE

LES DÉBUTS

(1514-1573)

1 vol. in-8° raisin de xx-555 pages, 10 planches 70 fr.

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE

GEORGES DOUIN

LES PREMIÈRES FRÉGATES DE MOHAMED ALY

(1824-1827)

In-8° jésus avec 3 planches hors texte et 4 dans le texte (1926) 5 fr.

NAVARIN

(6 JUILLET-20 OCTOBRE 1827)

In-8° jésus avec 21 figures hors texte et 4 plans (1927) 90 fr.

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.